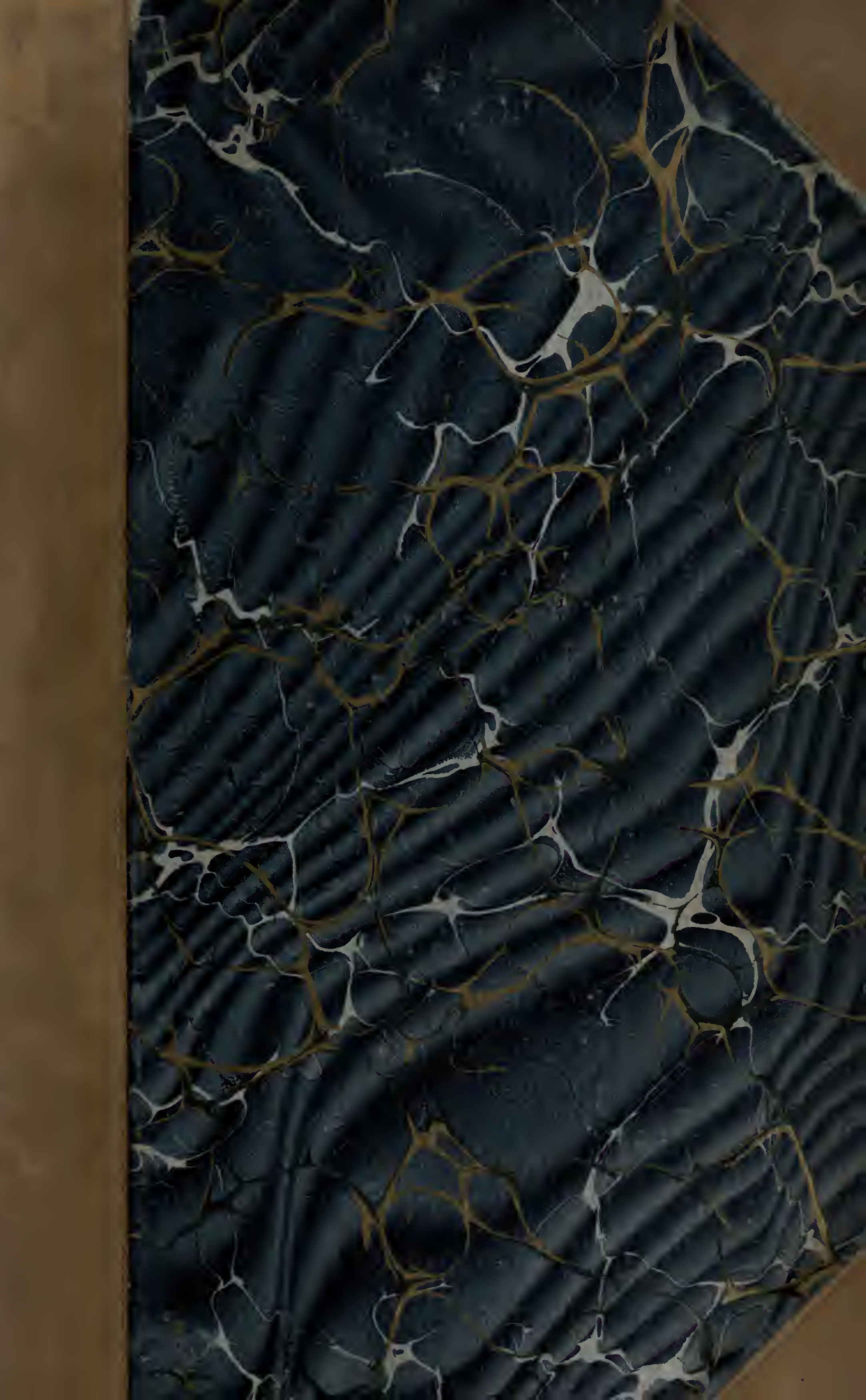


L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les prèmiers hommes et les temps préhistoriques. 2 vol. gr. in-8 avec 244 figures dans le texte et 12 planches.......................... 25 francs.

5524-82. — Corbeil. Typ. et stér. Crété

MARQUIS DE NADAILLAC

L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

The New World is a great mystery.



Avec 219 figures dans le texte.

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, Boulevard Saint-Germain, en face de l'École de Médecine

M DCCC LXXXIII

PRÉFACE

Les questions préhistoriques excitent depuis quelques années un légitime intérêt ; la surprise, l'incrédulité même avaient accueilli les premières révélations sur l'antiquité de la race humaine, sur la contemporanéité de l'homme avec les pachydermes, les édentés gigantesques qui peuplaient le globe à l'époque quaternaire. Bientôt les preuves se sont multipliées avec une si éclatante évidence, que le doute n'a plus été possible et aujourd'hui nous pouvons affirmer que dans des temps, dont nous sommes séparés par une série incalculable de siècles, l'homme habitait notre continent, déjà bien vieux au moment de son apparition. Aucune chronologie ne peut mesurer ces temps ; aucun calcul ne peut les supputer ; l'histoire et la tradition sont muettes ; c'est par des travaux qui tiennent du prodige, par les inductions les plus précises, que l'on est arrivé à trouver quelques traces d'un passé presque fabuleux, à saisir quelques vestiges de ces rudes pionniers, les ancêtres du genre humain. Leur berceau primitif était selon toute apparence situé en Asie ; c'est de là, que par des immigrations successives, dont la durée défie toute science, ils se sont répandus sur l'Europe, fuyant le froid et cherchant des régions plus fertiles ou des pays plus giboyeux.

Vers le même temps, des hommes sortis probablement de la même souche erraient dans le Nouveau-Monde, sur les bords de l'Atlantique et du Pacifique. Comme leurs contemporains

Européens ou Asiatiques, ils étaient nomades, et ne connaissaient d'autres abris que les cavernes ou les rochers. Quelques silex informes leur servaient à la fois d'armes et d'outils ; et leur état social misérable et dégradé ne peut mieux se comparer qu'à celui connu dans nos régions, sous le nom d'âge de pierre. Par une de ces grandes lois, que la science ne peut méconnaître, au milieu d'une faune et d'une flore absolument différentes, des hommes semblables par leur charpente osseuse, semblables par leur intelligence et leurs conceptions, parcouraient au même moment les forêts tropicales de l'Inde et les froides régions du Canada, chassaient l'ours et le renne sur les rives du Delaware et du Mississipi, comme sur celles de la Seine ou de la Tamise.

Ce n'est pas tout ; les habitants de ces continents séparés par l'Océan, séparés par des déserts en apparence infranchissables, passeront par les phases d'une civilisation identique. Aux nomades succèdent les sédentaires ; ils s'établissent sur les rivages de la mer, sur les rives des fleuves qui leur fournissent en abondance la nourriture qu'ils aiment ; ces kjökkenmöddings, ces amas de débris de toute sorte, attestent la longue durée de leur habitation. Les siècles se déroulent, des besoins nouveaux se font jour ; des goûts artistiques se révèlent, mais par une bizarrerie étrange, c'est à la terre seule que les Américains demandent tout d'abord leurs matériaux ; de là, ces pyramides, ces tumuli, ces mounds construits avec une régularité mathématique et auxquels parfois leurs constructeurs s'efforcent de donner la forme humaine ou bien celle des animaux qui les entourent. Des dangers menacent ces hommes, ils n'hésitent pas à placer leurs demeures sur des rochers presque inaccessibles, à vaincre des difficultés de construction qui paraissent insurmontables aux hommes du XIX[e] siècle. Des villes s'élèvent, des monuments dont les ruines imposantes sont encore debout attestent l'aptitude de ces races dont on commence seulement à connaître l'existence.

Si les mounds et les cliff-houses, les villes sans nom et les temples sans dieux, ne peuvent nous donner la moindre certi-

tude sur leurs constructeurs ou sur la date de leur érection, ils nous permettent du moins de connaître les mœurs, les usages, les coutumes, les conceptions religieuses de ces anciens habitants de l'Amérique. Déjà nous pouvons dire, qu'au moment de l'arrivée des Espagnols, la première en date des invasions de l'Europe, la civilisation des Américains lentement développée durant des siècles ne le cédait en rien à celle de leurs vainqueurs.

Dans un précédent travail, j'ai raconté l'âge de pierre en Europe, les premières étapes des vieux habitants de notre continent ; la bienveillance avec laquelle cette étude a été reçue m'engage à la continuer, à retracer ces mêmes temps en Amérique, à rechercher les premières lueurs d'une civilisation, fille ou sœur de la nôtre, et à poursuivre ces recherches jusqu'au xvie siècle de notre ère. Des travaux remarquables facilitent ma tâche ; c'est surtout aux États-Unis, que ces travaux se sont multipliés ; de nombreuses associations étudient avec ardeur ce lointain passé ; des musées ont été fondés, où déjà l'on peut admirer des collections importantes ; des explorations sont dirigées avec une énergie et une persévérance auxquelles on ne saurait refuser un légitime hommage. Le succès a couronné ces efforts ; chaque jour amène les découvertes les plus curieuses, les résultats les plus inattendus. Ce sont ces recherches, ces découvertes que je désire faire connaître aux lecteurs Français ; mais il faut bien ajouter que, quelle que soit leur importance, quel que soit l'intérêt qu'elles excitent, dans l'état actuel de la science, je le dis au début de ce travail, comme je le répèterai en terminant, elles ne sauraient encore comporter de conclusion. Je ne sais rien d'aussi fatal à la science vraie, que les hypothèses hasardées, les théories applaudies par la foule et démenties le lendemain par les faits : « Quand on est aussi faible dans ses connaissances que nous le sommes, disait récemment M. Virchow (1), on doit être plus modeste dans ses théories. »

(1) Congrès anthropologique de Francfort-sur-le-Mein, août 1882.

Cette ignorance ne saurait nuire, il semble, aux études préhistoriques ; l'obscurité qui les enveloppe est de nature au contraire à stimuler l'effort des penseurs, et je ne sais pas, pour ma part, de plus magnifique spectacle que cette marche ascendante de l'humanité qui se poursuit à travers le temps et à travers l'espace. Chaque connaissance acquise, chaque progrès accompli, deviennent le point de départ de connaissances nouvelles, de progrès nouveaux qui forment à jamais le glorieux patrimoine des générations.

Un sentiment plus élevé encore se dégage de ces études, c'est une profonde reconnaissance envers Celui qui a créé l'homme, qui l'a fait capable de si grandes choses, qui lui a accordé une telle puissance et une telle intelligence. La science libre et forte ne saurait renier son auteur.

Paris, 7 octobre 1882.

L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

CHAPITRE I

L'HOMME ET LE MASTODONTE

L'existence du continent américain était inconnue aux Égyptiens et aux Phéniciens, comme aux Grecs et aux Romains. Nous ne trouvons rien, ni chez les historiens, ni chez les géographes, qui permette d'affirmer que les peuples anciens soupçonnassent même un grand continent au delà de l'Atlantique, et quelques vagues récits, quelques hypothèses hardies, interprétées plus tard à l'aide de faits accomplis, ne peuvent tenir lieu de preuves sérieuses. M. de Guignes a cherché à établir que, dès le cinquième siècle de notre ère, des communications existaient entre la Chine et l'Amérique; les hommes du Nord, selon des légendes où un peu de vérité se mêle à beaucoup de fable, seraient arrivés dans la Nouvelle-Angleterre, vers l'année 1000; et sur des cartes dressées au quatorzième et au quinzième siècle, des terres et des îles aux contours incertains figurent pour la première fois au delà de l'Océan. Les Esquimaux communiquaient librement d'un continent à l'autre, dans les régions circumpolaires; mais ces hommes étaient aussi inconnus que les habitants de l'Amérique eux-mêmes. Nous

verrons dans la suite de cette étude tout ce qui a été dit sur les rapports qui ont pu exister entre l'ancien monde et le nouveau. Bornons-nous à dire ici que c'est du seizième siècle seulement que datent les premières notions positives sur ces terres nouvelles, sur ces peuples mystérieux. A côté du nom à jamais glorieux de Christophe Colomb (1), il faut placer ceux de Jacques Cartier, de Jean et de Sébastien Cabot, d'Amerigo Vespuce, de Magellan, de Pizarre et de Fernand Cortès, de celui-ci surtout qui établit le premier d'une manière incontestée la suprématie européenne.

Cortès débarque sur le sol du Mexique.

Cortès débarqua à l'embouchure de la petite rivière de Tabasco, dans le golfe du Mexique, et livra successivement deux batailles aux Indiens (2), qui prétendaient s'opposer à sa marche. La seconde eut lieu le 18 mars 1519; elle fut sanglante et longtemps disputée. La victoire resta aux Espagnols : Cortès planta sur le sol américain son grand étendard en velours noir brodé d'or, portant une croix rouge au milieu de flammes bleues et blanches, avec cette légende en latin : *Amis, suivons la croix, et si nous avons la foi, nous vaincrons par ce signe.* C'était la prise de possession de l'Europe; à partir de ce moment les destinées du Nouveau Monde furent indissolublement unies à celles de nos régions (3).

(1) Christophe Colomb partit de Palos auprès de Séville le 3 août 1492 ; après une navigation de soixante-dix jours, il débarqua sur l'île de San Salvador.

(2) Colomb estimait, selon les idées de son temps, que la terre qu'il voyait devant lui était le littoral des Indes ; de là le nom d'Indes occidentales et aussi celui d'Indiens donné aujourd'hui encore aux habitants, comme si la postérité avait tenu à honneur de perpétuer l'illusion du grand navigateur.

(3) Toutes les questions préhistoriques touchant l'Amérique ont été traitées par de nombreux écrivains. Une bibliographie complète exigerait des volumes, nous nous contenterons de citer : Atwater, *Description of the Antiquities of Ohio ;* les intéressants mémoires publiés par le *Smithsonian Institute*, et parmi eux Squier et Davis, *Ancient Monuments of the Mississipi Valley ; Antiquities of the State of New-York*, et Lapham, *Antiquities of Wisconsin.* — Schoolcraft, *Hist. and Stat. Informations respecting the Indian Tribes of the United States*, 6 vol. — Baldwin, *Ancient America.* — Wilson, *The Prehistoric Man.* — Waldeck, *Voyage au Yucatan.* — Charnay, *Cités et ruines américaines*, avec une préface de Viollet-le-Duc. — Stephens, *Central America*, 2 vol. — Prescott, *Conquest of Mexico ; Conquest of Peru.* — Jones, *Antiquities of the Southern Indians.* — Morton, *Crania Americana.* — Nott and Gliddon, *Types of Mankind.* — Foster, *Prehistoric Races of the United States.* — Bras-

Populations du Nouveau Monde. La Faune et la Flore.

Au seizième siècle, l'Amérique était habitée de l'Océan Arctique au cap Horn, des rivages de l'Atlantique à ceux du Pacifique, par des millions d'hommes offrant des types analogues, des caractères semblables à ceux des hommes de l'ancien continent. Toutes les nuances de la coloration se retrouvaient parmi eux, depuis le blanc rosé des habitants des Cordillères des Andes, des vallées formées par l'Amazone ou de l'île Sainte-Catherine, jusqu'au noir de suie de quelques tribus de la Californie ou de la Floride, des indigènes de l'île de Saint-Vincent, ou bien des Charruas qui habitaient les rives sud du Rio de la Plata (1). Au Nord les Esquimaux étaient petits; au Sud les Patagons étaient remarquables par leur haute stature (2). Certaines tribus Indiennes se composaient d'individus aux membres grêles, aux extrémités fines; d'autres étaient robustes, fortement constitués. Chez les uns la tête était ronde; chez d'autres, au contraire, la dolichocéphalie était prononcée. Les uns avaient le système pileux très développé; chez les autres il l'était fort peu. Les uns rasaient leur tête, les autres laissaient pousser toute leur chevelure. Il serait long d'énumerer les différences de types et de races que devaient rencontrer les Européens, en pénétrant pour la première fois sur le continent Américain.

Ces hommes vivaient au milieu de mammifères, d'oiseaux, de poissons, de reptiles inconnus dans nos climats. Le lama (3) était leur seul animal domestique; ils l'utilisaient comme bête de somme; ils se nourrissaient de sa chair; ils se vêtaient

seur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, 4 vol. — Southall, *Recent Origin of Man.* — Short, *The North Americans of Antiquity.* — Tylor, *Researches on the Primitive History of Man.* — Squier, *Peru, Incidents of Travel and Exploration in the Land of the Incas.* Avant tout, il faut mentionner l'important ouvrage de H. Bancroft, *The Native Races of the Pacific States of North America*, 5 vol.

(1) Nott and Gliddon, *Types of Mankind.* — Broca, Pruner-bey, *Bul. Soc. Anth.*, 1862. — Ameghino, *La Antiguedad del Hombre en el Plata*, t. I, p. 71.

(2) Topinard, *Rev. d'Anth.*, 1878, p. 511.

(3) Le lama (*Auchenia*), ruminant de la famille des Camélides. Il se rapproche du chameau par la structure particulière de son estomac. Son habitat est au sud de la Cordillère des Andes. Le guanaco et la vigogne sont des variétés de la même famille.

de sa laine. Les bœufs, les chameaux, les chèvres, les moutons, les chevaux, les ânes leur étaient inconnus. Le chien, notre fidèle compagnon, paraît aussi leur avoir été étranger (1). Il était mal remplacé par le coyotte (2) ou loup des prairies, que l'on parvenait à conserver en captivité et même jusqu'à un certain point à dompter; les grands félides étaient représentés par le jaguar (3), le lynx (4), le puma (5) dont l'habitat s'étendait depuis le Canada jusqu'à la Patagonie, par l'ocelot (6) qui hantait le Mexique, le Pérou et le Paraguay; les ursides, par un petit ours noir (7) et par un autre d'une taille et d'une force prodigieuses (8). Tous les deux offraient de notables différences avec ceux que pouvaient connaître les Espagnols. Les singes eux-mêmes, si nombreux dans l'Amérique du Sud, ne ressemblaient en rien à ceux de nos continents. Tous avaient une queue longue et prenante, dont ceux-ci étaient dépourvus. La différence de la végétation était non moins caractéristique. Les arbres étaient d'espèces étrangères à l'Europe et à l'Asie. Le maïs était la seule céréale cultivée dans les deux Amériques. Les Indiens ne connaissaient point le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le millet ou le riz; ils possédaient en revanche un haricot d'une autre variété que le nôtre, le manioc (9),

(1) On cite cependant certaines espèces que l'on peut ranger parmi les canides; on les appelait *xulos* au Nicaragua, *tzomes* dans le Yucatan, *techichis* au Mexique. On les châtrait, puis on les engraissait; ainsi préparés ils étaient regardés comme une nourriture délicate.

(2) *Lupus cagottus* (Smith). Nous lisons dans une description de la Virginie publiée en 1649 : « The Wolf of Carolina is the dog of the woods. The Indians had no other curs before the Christians came amongst them. They are made domestic. They go in great droves in the night to hunt dear which they do as the best pack of hounds. »

(3) *Felis Onca* (Linné); vit dans l'Amérique du Sud.

(4) *Felis Canadensis* (Geof. St-Hil.); il est connu sous le nom de *loup-cervier* et sa peau formait un des principaux produits de la compagnie de la Baie de Hudson. Les indigènes mangent sa chair; elle est blanche et insipide.

(5) *Felis concolor* (Illiger).

(6) *Felis Pardalis* (Linné).

(7) *Ursus Americanus*. Son habitat est dans l'Amérique du Nord.

(8) *Ursus ferox*. Il entraînait facilement un bison pesant plus de mille livres. Ces ours étaient encore assez nombreux en Californie, il y a une vingtaine d'années. Les Indiens les chassaient et en venaient à bout avec leur redoutable lasso.

(9) Les racines de manioc fournissent une fécule connue sous le nom de *tapioca*.

le tabac (1), la tomate, le poivre, qui ont été pour nous de précieuses acquisitions.

Les Langues.

Les Américains, qui se soumettaient successivement aux vainqueurs étrangers, parlaient des centaines de dialectes différents. M. Bancroft compte plus de six cents de ces dialectes, de l'Alaska jusqu'à l'isthme de Panama (2); M. Ameghino (3), huit cents dans l'Amérique du Sud. La plupart, il est vrai, sont de simples dérivés de langues mères, comme l'aymara et le guarani. Nous donnons ces chiffres sur lesquels il est difficile de s'entendre; la linguistique manque de règles précises; chacun peut donc soit les augmenter, soit les diminuer, selon la manière dont il envisage la question. Pour n'en citer qu'un exemple, certains philologues portent à treize cents les langues de l'Amérique du Nord, tandis que Squier réduit à quatre cents celles des deux Amériques (4).

Ces dialectes offraient une disparité totale de mots à côté d'une grande analogie de structure (5). « En Amérique, dit

(1) On prétend que le tabac fut importé pour la première fois en Europe en 1588, par sir Walter Raleigh.

(2) *The Native Races of the Pacific States*, t. III, p. 557. Ces dialectes peuvent se ramener à quatre familles distinctes : 1° l'*Esquimau*, qui offre de grandes analogies avec les langues européennes et reste étranger aux idiomes américains ; 2° le *Tinneh* parlé au nord des montagnes Rocheuses et s'étendant dans l'Alaska, les possessions anglaises, l'Orégon, la Californie et le Texas ; 3° l'*Aztec* ou le *Nahua* que l'on retrouve dans toute l'Amérique centrale. Les remarquables poèmes de Nezahualcoyotl, roi de Tezcuco, sont écrits dans cette langue. 4° Le *Maya-Quiché*, selon toute probabilité, la langue la plus ancienne de l'Amérique centrale, dominait dans le Yucatan, le Chiapas et le Guatemala. Les Indiens du Yucatan la parlent encore, assure-t-on, de nos jours ; et le Señor Orozco y Berra nous apprend que tous les noms géographiques de la Péninsule appartiennent au Maya (*Geog. de las Lenguas de Mex*, p. 129).

(3) *La Antiguedad del Hombre*, t. I, p. 77. M. Ameghino cite ce fait curieux que, dans certaines tribus, les femmes parlent un dialecte distinct de celui des hommes. Il est plus probable que les expressions seules diffèrent selon les sexes.

(4) Nott and Gliddon, *Types of Mankind*. Squier prétend que 187 mots dans ces 400 dialectes sont communs à des langues étrangères ; 104 se retrouvent dans les langues asiatiques ou australiennes, 43 dans les langues de l'Europe, et 40 dans celles de l'Afrique.

(5) « Other peculiarities common to all American languages might be mentioned, such as reduplications, or a repetition of the same syllable to express plurals ; the use of frequentatives and duals ; the application of gender to the third person of the verb ; the direct conversion of nouns, substantive and adjective, into verbs and their conju-

M. de Humboldt (1), depuis le pays des Esquimaux jusqu'aux rives de l'Orénoque, et depuis ces rives brûlantes jusqu'aux glaces du détroit de Magellan, les langues mères entièrement différentes par leurs racines ont, pour ainsi dire, une même physionomie. On reconnaît les analogies frappantes de structure grammaticale, non seulement dans les langues perfectionnées, mais aussi dans les langues extrêmement grossières. Des idiomes dont les racines ne se ressemblent pas plus que les racines du slave et du basque ont les mêmes ressemblances que l'on retrouve dans le persan, le grec, le sanscrit et les langues germaniques. »

Ces idiomes étaient polysynthétiques (2) et agglutinants (3), le signe en général d'un état rudimentaire de civilisation; ils étaient cependant plus riches que ne le ferait supposer l'absence de tout développement intellectuel (4). Leur diversité peut s'expliquer par le mélange fréquent des races, les migrations, les coutumes nouvelles, les idées nouvelles qui pénètrent peu à peu chez les peuples même les plus dégradés; plus encore par l'instabilité et la mobilité aujourd'hui reconnues des idiomes sauvages. Des missionnaires affirment qu'ils ont trouvé absolument transformé, après dix ans d'ab-

gation as such; peculiar generic distinctions arising from a separation of animate from inanimate beings. » (Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 556.)

(1) Cité par Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, trad. Roullin, t. II, p. 75.

(2) Galatin (*Trans. Am. Ethn. Soc.*, t. I, chap. III) définit une langue polysynthétique, celle où l'on exprime par un seul mot tout ce qui modifie le sujet ou l'action, ou bien encore plusieurs idées complexes ayant un rapport naturel entre elles. La langue aztèque est une des plus étranges en ce genre. Citons le mot *Amatlacuilolitquitcatlaxtahuitli*, qui veut dire : paiement reçu pour avoir porté un papier sur lequel on avait écrit; ou bien encore *Winitawtgeginaliskawlungtanawnelitisesti*, qui, traduit en français, signifie : ils auront bientôt fini d'accorder des faveurs éloignées à toi ou à moi.

(3) Une langue agglutinante est celle où l'on place les racines à côté les unes des autres pour former des mots différents sans changer leur construction. « Casi todas las lenguas americanas son polisilábicas o aglutinativas, es decir que difieren esencialmente del grupo de lenguas monosilábicas del Asia oriental y de las lenguas a flexion que hablan los pueblos arianos. » (Ameghino, *l. c.*, t. I, p. 76.)

(4) Nous ne saurions partager l'avis du chanoine Farrar (*Families of Speech*, p. 134 et suiv. London, 1873) qui prétend que la richesse que l'on admire dans les anciennes langues américaines n'est qu'un moyen de dissimuler leur pauvreté.

sence, le langage des tribus qu'ils visitaient de nouveau (1).

Différence de la civilisation chez les peuples de l'Amérique.

La différence dans la civilisation de ces hommes n'était guère moins remarquable. Elle ne saurait cependant nous surprendre : car à la même époque des diversités tout aussi radicales existaient chez les races européennes, et subsistent même de nos jours, malgré la fréquence des communications. Parmi les peuples de l'Amérique, les uns étaient riches, industrieux, adonnés à l'agriculture; ils avaient un gouvernement organisé, des villes, des lois, un système religieux, une puissante hiérarchie sacerdotale. En rendant compte à l'empereur Charles-Quint d'une reconnaissance envoyée dans la province de Quacalco, Cortès lui mandait que les rives du fleuve (2) étaient parsemées de grandes et nombreuses cités. « Toute la province, ajoutait-il, est fort plane, riche et abondante en toutes les productions du pays (3). » Sur bien d'autres points, il pouvait signaler une situation non moins florissante. A côté de ces peuples, que l'on ne saurait mieux comparer qu'aux antiques nations de l'Asie, habitaient d'autres races, en contraste complet avec eux; des Indiens sédentaires et agricoles vivant en commun, dans des pueblos semblables par leurs dispositions à des ruches d'abeilles; les Algonquins et les Apaches, sauvages nomades se nourrissant d'herbes ou de racines, quand la chasse ou la pêche leur faisaient défaut; les Aléoutes couverts de hideuses peintures, ne connaissant que leurs passions brutales et ignorant un lien même temporaire de mariage (4). Ces hommes adoraient les animaux, le serpent ou le hibou, par exemple, le tigre dans le Honduras, l'écureuil dans l'île de Vancouver. Ce n'était même pas là la limite extrême que pouvait atteindre la dégradation humaine; chez certaines tribus californiennes, hommes et femmes erraient absolument nus dans

(1) Dr Carl Güttler, *Naturforschung und Bibel.* Freiburg im Brisgau, 1877.

(2) Le Coatzacualco, rivière de l'isthme de Tehuantepec, à l'extrémité sud de la province de Vera-Cruz.

(3) *Carta segunda de Relacion ap. Lorenzana,* fos 91-92.

(4) On rapporte que la pluralité des hommes existait chez eux et qu'une femme pouvait avoir à la fois plusieurs maris.

leurs forêts, n'admettant ni lois, ni dieux, ni chefs, et sans autre abri que la cime des grands arbres ou la caverne qu'ils disputaient aux animaux.

L'Amérique du Sud ne présentait pas des contrastes moins frappants. A côté des Péruviens, le peuple le plus riche et le plus avancé en civilisation des deux Amériques, les barbares Querandis occupaient les territoires actuels des républiques de l'Uruguay et de Buenos-Ayres. Don Pedro de Mendoza débarqua le 2 février 1535 à l'embouchure du Roi Chuelo, où il fonda le Puerto de Santa-Maria-de-Buenos-Aires. Un de ses compagnons a raconté son expédition (1) et ses longues luttes contre des sauvages qui ne connaissaient que les armes de pierre, la fronde avec laquelle ils lançaient des *bolas*, et le *lasso* si redoutable dans leurs mains. L'extrême Sud était moins civilisé encore, et de vastes déserts étaient parcourus par des sauvages nomades, toujours en lutte les uns contre les autres et disputant aux animaux leur gîte et leur subsistance.

Espagnols et Portugais.

Tels étaient les peuples sur lesquels les Européens allaient se jeter comme sur une proie livrée à leur avidité. Tandis que Cortès soumettait l'Amérique centrale, Pizarre renversait le trône des Incas; les compagnons de Mendoza, les Solis, les Gaboto, les Cabeça de Vaca remontaient le Rio de la Plata, le Paraguay, le Parana; leur valeur et leur énergie assuraient à l'Espagne le magnifique empire colonial qui a duré jusqu'au dix-neuvième siècle. Pourquoi faut-il qu'une indigne cruauté et un sombre fanatisme aient déshonoré leur gloire?

Les Portugais n'étaient pas moins actifs, et les deux nations se disputaient le Nouveau Monde avec une féroce ardeur (2). Le 9 mars 1500, Alvarez de Cabral quittait le Portugal à la tête

(1) Un soldat allemand, Ulrich Schmidt, qui faisait partie de l'expédition, en a conservé un récit intéressant. Il a été imprimé en 1567 à Francfort-sur-le-Mein, sous le titre de *Wahraftige Beschreibung aller und Mancherley Sorgfaltigen Schiffarten auch vieler unbekandten erfudnen Landshaften.* On peut aussi consulter Ruy Diaz de Guzman, *Historia del descubrimento, conquistas y poblacion del Rio de la Plata.*

(2) Il faut lire, sur la part prise par les Portugais dans la découverte du Nouveau Monde, un excellent travail de M. L. Cordeiro, inséré dans le premier volume du Compte rendu du Congrès des Américanistes tenu à Nancy en 1875.

d'une flotte de treize vaisseaux, pour se rendre dans les Indes par le cap de Bonne-Espérance. Après avoir dépassé les îles du Cap-Vert, il navigua à l'ouest pour éviter le calme plat qui régnait sur les côtes de la Guinée. Le hasard le servit au delà de ses espérances; six semaines après son départ, il abordait à Porto-Seguro; le Brésil était découvert (1), et il avait l'honneur de donner à sa patrie une contrée seize fois plus vaste que la France (2). Le pays était habité par les Tupis, de race guaranie (3). Ces hommes, réunis en peuplades dans des villages composés ordinairement de quatre vastes tonnelles de verdure, formant au centre une place carrée, vivaient absolument nus, se servaient avec dextérité de leur arc et se nourrissaient du produit de leur chasse. Une étrange parure les défigurait; la lèvre inférieure des hommes était perforée par une cheville en bois ou bien par une pierre de jade, dont le poids la faisait pendre d'une façon hideuse (4).

Quelques années après (5), Magellan découvrait le détroit qui porte son nom. Un Italien, Antonio Pigafetta, qui l'accompagnait, raconte (6) que le grand navigateur ayant dû hiverner dans la baie de Saint-Julien, on lui amena un Indien surpris par ses matelots. Cet homme, dit notre chroniqueur, était bien formé

(1) Il serait possible qu'avant cette époque les Français eussent abordé sur quelques points du Brésil; voici ce que rapporte Bergeron (*Hist. de la navigation*. Paris, 1630, p. 107): « Toutesfois nos Normands et Bretons maintiennent les premiers avoir trouvé ces terres-là, et que de toute ancienneté ils ont trafiqué avec les sauvages du Brésil au lieu dit depuis Port-Réal. Mais faute d'avoir gardé par écrit la mémoire de cela, tout s'est mis en oubli; ce pays fut appelé par les Portuguais terre de Sainte-Croix à cause d'une croix que Cabral y fit solennellement arborer; mais nos Français lui ont donné le nom de Brésil, pour ce que ce bois y croist en abondance en certains endroits. » On peut aussi consulter un mémoire de M. Gaffarel (*Congrès des Américanistes*, Luxembourg, 1877, t. I).

(2) La superficie du Brésil est de 8,750,000 kilom. carrés.

(3) Dr Couto de Magalhaës, *O Selvagem*, Rio-de-Janeiro, 1876. Les Guaranis peuplaient également la République Argentine, l'Uruguay et le Paraguay.

(4) De nos jours encore cette hideuse coutume se conserve chez les Botocudos, peuplade sauvage et cannibale du Brésil.

(5) De 1519 à 1522.

(6) *Primo Viaggio intorno al globo navigazione sulla squadra di Magagliano*. Milano, 1800. — Moreno, *Les Paraderos de la Patagonie* (*Rev. d'anth.*, 1874).

quoiqu'un peu plus grand qu'un homme ordinaire, son visage était peint en rouge (1), et le contour de ses yeux en jaune; il était habillé avec la peau d'un animal à tête et oreilles de mulet, col et corps de chameau, jambes de cerf et queue de cheval. Il portait une espèce de chaussure faite avec la peau du même animal, et tenait à la main un arc court et gros avec une poignée de flèches à pointe de pierre blanche ou noire. » C'était un Tehuelche auquel Magellan imposa le nom de Patagon, à raison de la taille de son pied qu'agrandissait encore la forme de la chaussure qu'il portait.

Avant l'arrivée des Européens, la Guyane était habitée par une multitude de petites tribus indigènes qui souvent n'étaient composées que de quelques familles. Les plus avancés parmi ces hommes cultivaient des champs de manioc, dont les racines suffisaient à leurs besoins. Leurs arcs et leurs hamacs en fil de coton constituaient toute leur richesse. L'autorité de leurs chefs était presque nulle et leur ignorance religieuse si grande qu'on ne pouvait même les accuser d'idolâtrie. Ils n'avaient qu'une idée fort vague d'un bon et d'un mauvais esprit, et leur unique plaisir était de s'enivrer au moyen d'une boisson fabriquée avec des racines de manioc que les vieilles femmes mâchaient et qu'elles faisaient ensuite fermenter (2).

Nous n'avons pas à poursuivre le récit de ces grandes découvertes; il nous faut revenir aux compagnons de Cortès, et dire les nouveaux sujets d'étonnement qui les attendaient. Jusque dans les contrées les plus éloignées, jusque dans les forêts séculaires qui couvraient le Chiapas, le Guatemala, le Honduras, le Yucatan, et où il fallait le plus souvent se frayer un passage, la hache à la main, des statues, des colonnes, des hiéroglyphes, des villes détruites, des palais abandonnés, des ruines grandioses surgissaient de tous côtés, muets témoins de siècles écoulés et de races disparues. Partout les Conquistadores pouvaient constater une civilisation autrement ancienne et probablement su-

(1) Les femmes avaient l'habitude de se peindre également les seins en rouge.

(2) Ternaux-Compans, *Notice hist. sur la Guyane française*. Paris, 1843, p. 35.

périeure à celles des peuples qu'ils soumettaient; et aussi les luttes, les guerres, tristes fléaux de l'humanité dans tous les temps et sous tous les climats.

Trois siècles environ avant la venue de Cortès, les Aztecs, qui devaient être vaincus par lui, s'étaient établis dans l'Anahuac (1); après des luttes fort vives et des défaites qui les avaient momentanément abattus, ils y avaient fondé Tenotchitlan (2) qui était devenu leur capitale. Il est presque impossible de fixer les limites exactes de leur empire qui s'étendait de l'Atlantique au Pacifique, dans les pays qui forment aujourd'hui le Mexique et une partie des États-Unis (3). Ces limites variaient sans cesse par la soumission d'une tribu, par la révolte d'une autre qui retrouvait une indépendance éphémère. Il est même douteux que cet empire fût autre chose qu'une confédération de tribus de race Nahuatl, comme les Aztecs eux-mêmes; parmi ces peuples, les Acolhuas et les Tepanecs paraissent avoir été les plus importants.

Ce qui est plus certain, c'est que leur domination, dure pour leurs sujets, était peu solide. Cortès trouva des alliés fidèles parmi les tribus mécontentes, parmi les chefs irrités des injures qu'ils avaient subies; et ce fut grâce à leur concours qu'il parvint à briser la puissance de Montezuma (4). Ces tribus descendaient vraisemblablement des Toltecs, qui, comme nous le verrons, avaient envahi le Mexique avant les Aztecs (5). Notre

(1) Le nom d'*Anahuac*, très improprement appliqué à l'Empire mexicain, était général à tout pays situé auprès d'un lac ou d'une grande étendue d'eau (Brasseur de Bourbourg, *Ruines de Palenqué*, ch. II, p. 32).

(2) Nom indien de la ville de Mexico.

(3) Bancroft (*l. c.*, t. II, p. 94), acceptant les données de Clavigero, place ces limites entre le 18e et le 21e parallèle sur les rives de l'Atlantique, et entre le 14e et le 19e sur celles du Pacifique.

(4) Nous suivons l'orthographe adoptée en France. Le vrai nom du chef vaincu par Cortès était *Moctheuzema II*.

(5) Sahagun est le premier historien qui mentionne les Toltecs. Leur véritable nom reste encore incertain. Celui que nous leur donnons dérive de Tollan ou Tula leur capitale. Depuis M. de Humboldt, on a voulu voir en eux les constructeurs de ces villes mystérieuses qui s'élèvent dans toute l'Amérique centrale où leur empire avait duré plusieurs siècles. Une tradition longtemps conservée prétend qu'ils descendent

ignorance reste complète sur cette invasion, que les historiens modernes placent vers le VIe siècle de notre ère. Nous savons seulement que les Toltecs formaient une confédération et que chacune de leurs tribus obéissait à un chef indépendant (1). Ces Pélasges du Nouveau Monde, comme les appelle M. de Humbolt, sont-ils les seuls constructeurs des monuments que nous aurons à décrire, les premiers habitants des villes en ruines qui restent sans nom pour leurs descendants ? Cela est très douteux, bien que nous sachions que cette race a marqué plus que toute autre dans l'histoire de l'Amérique centrale, et que la langue, les rites religieux et les coutumes des Toltecs se retrouvent depuis le Rio Gila jusqu'à l'isthme de Panama. Mais, déchirés par des luttes intestines, décimés par des maladies pestilentielles, ils ne purent résister aux Chichimecs. Quelques-uns parmi eux se retirèrent vers le sud et se confondirent avec les Mayas, déjà établis dans le Yucatan et dont nous aurons aussi à dire la grandeur. Les Chichimecs sont plus inconnus encore que leurs rivaux (2), et pour ajouter aux difficultés que nous rencontrons, leur nom est resté générique pour désigner les tribus insoumises de la Nouvelle-Espagne. De là, sans doute, l'opinion générale qu'ils étaient sauvages et barbares. Bancroft les dit de race Nahuatl ; d'autres, et parmi eux les plus anciens historiens du pays, sont d'un avis contraire, et prétendent prouver que la langue qu'ils parlaient était absolument différente de celle des Nahuas (3).

de sept chefs, sortis des *sept caves* dont nous aurons occasion de reparler. Le lieutenant Maury, dans une lettre de 1850 (Schoolcraft, *l. c.*, t. I), croit que les sept caves de la tradition étaient sept canots et que ces hommes, les premiers Toltecs, venaient des îles Aléoutes.

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. Chichimeca*. Kingsborough, *Mex. Ant.*, t. IX. Cet historien descendait par les femmes des anciens rois du pays. Il fut élevé par les Espagnols et se convertit à la foi catholique. Il vivait encore en 1608.

(2) « I will only mention the people denominated Chichimecs, under which general name, were designated a multitude of tribes inhabiting the mountains North of the valley of Mexico, all of which were prominently dependent on the result of the chase for their subsistence. » Bancroft, *l. c.*, t. I, p. 617. — Becker, *Migrations des Nahuas*, *Congrès des Américanistes*, Luxembourg, 1877.

(3) Francesco Pimentel, *Lenguas indigenas de Mexico*, t. I, p. 154.

Tous ces hommes, Toltecs, Chichimecs ou Aztecs, venaient du Nord (1), et descendaient vers le Sud, fuyant le froid, cherchant des terres plus fertiles, des climats plus hospitaliers ; ou vaincus peut-être par des races plus belliqueuses, et chassés par elles, comme une vague en pousse une autre. Pénétrons donc dans ces régions du nord, le berceau de la race Nahuatl ; nous y trouverons des tertres d'une grandeur imposante, des terrassements immenses, fortifications, temples ou sépultures, d'où le nom de *Mound-Builders* (2) qui a été donné à leurs constructeurs et que nous sommes forcés d'adopter à notre tour, car leur souvenir a disparu de la mémoire des Indiens rebelles à toute civilisation, à tout progrès, aujourd'hui les seuls représentants, nous ne pouvons dire les descendants de ces hommes qui ont couvert de leurs constructions l'Amérique du Nord, depuis les grands lacs et le Wisconsin, jusqu'au golfe du Mexique, depuis l'Arkansas et la Californie, jusqu'à l'Atlantique (3).

Assurément l'Amérique raconte un antique passé ; et sans accepter les prétentions de nombreux écrivains contemporains (4), qui veulent qu'alors que l'Europe était habitée par des sauvages nomades, ne connaissant d'autres armes que quelques misérables pierres à peine dégrossies, l'Amérique était déjà peuplée par des hommes ayant construit des villes, élevé des monuments, vivant au milieu d'une civilisation avancée ; il faut bien reconnaître que cette civilisation, cette organisation sociale n'avaient pu grandir qu'avec l'aide du temps. Cette richesse qui excita l'ardente convoitise des Espagnols s'était lentement accumulée. Les monuments du Mexique et du Pérou, ceux plus anciens de l'Amé-

(1) Les plus anciennes traditions mexicaines parlent d'un grand empire au nord du continent américain, auquel on donne le nom de *Huehue-Tlapallan*. Nous aurons occasion de revenir sur cette question.

(2) Littéralement *constructeurs de tertres*.

(3) Jones, *Ant. of the Southern Indians*. — Bancroft (t. IV, p. 748) donne une carte de leur territoire.

(4) Agassiz et Lyell sont à la tête de ceux qui soutiennent la grande antiquité du continent américain ; ce dernier, dont les chiffres paraissent fantaisistes, prétend que le Mississipi coule dans son lit actuel depuis plus de cent mille ans (*Second Visit to the United States*, t. II, p. 188).

rique centrale, qui frappent les archéologues par leur singulière ressemblance avec les temples et les palais de l'Égypte (1), les tertres même de l'Ohio et du Mississipi avaient exigé un travail intelligent, une population nombreuse, une hiérarchie acceptée, que les siècles seuls peuvent donner. Durant ces siècles, dont il est impossible de supputer la durée, les peuples dont nous recherchons les origines avaient été précédés par d'autres peuples plus ignorants et plus barbares. Ils est certain que, dans tous les pays du globe, la civilisation a grandi par un progrès lent et graduel. C'est là une loi constante de l'humanité à laquelle il n'est nulle exception. Le temps d'ailleurs n'a pas manqué à ces transformations, quelque lentes que l'on veuille les supposer. Les œuvres de l'homme, a dit Lyell, sont comme des choses d'hier, si nous les comparons aux effets physiques qui ont successivement formé les montagnes et les vallées, les rivières et les lacs de notre planète (2).

En résumé, des multitudes de races et de nations ont surgi sur le sol américain, puis ont disparu, sans laisser d'autres traces que des ruines, des tertres, quelques silex taillés ou quelques débris de poterie. L'histoire ne peut retenir que des faits qui reposent sur des monuments écrits, sur des traditions sérieuses : c'est sur ces fondations qu'elle établit la chronologie des temps, la filiation des nations (3). Ici tout manque. Ceux que nous croyons pouvoir désigner comme aborigènes étaient peut-être les vainqueurs d'autres races qui les avaient précédés ; puis les vainqueurs et les vaincus tombent dans un même oubli, et les noms des uns et des autres sont également effacés de la mémoire des hommes !

Quels étaient donc ces premiers habitants de l'Amérique? D'où venaient-ils ? Quelles migrations les avaient amenés? Quels désastres les avaient anéantis? Par quels chemins avaient-ils

(1) On peut consulter sur cette ressemblance : *Ensayo de un estudi comparativo entre le Piramide Egypeias y Mexicanas.* Mexico, 1871.

(2) *Travels in North America*, t. II, p. 33.

(3) Fred. v. Hellwald, *The American Migrations.*

pénétré dans ces terres inconnues? Devons-nous admettre des centres différents de création, et les premiers Américains sont-ils nés sur la terre même d'Amérique? L'évolution, la sélection, ces principes qui paraissent si sûrs à l'école moderne, ont-ils pu produire sur les rives de l'Atlantique et du Pacifique un homme semblable à l'Européen et à l'Asiatique, semblable par sa charpente osseuse, semblable par son développement intellectuel? Problèmes immenses qu'il faut poser, problèmes redoutables, car ils recèlent à la fois le passé et l'avenir de l'humanité. Déjà cependant il est permis d'affirmer que les premiers vestiges de notre race en Amérique et en Europe sont exactement semblables; ce n'est pas le côté le moins saisissant de la question, que de voir, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, l'homme aborder avec des moyens presque identiques la lutte pour la vie (1).

L'homme a vécu en Amérique au milieu des animaux de race éteinte.

Un point est désormais irrévocablement acquis à la science. L'homme a vécu dans nos régions durant l'époque quaternaire; il a été le contemporain et souvent la victime de ces grands animaux dont les squelettes conservés dans nos musées montrent la puissance. Nos vieux ancêtres ont dû lutter contre l'ours et le lion des cavernes, contre le terrible Machaïrodus aux canines aussi tranchantes que les lames d'un poignard, contre le mammouth et le rhinocéros tichorhinus; probablement aussi, contre l'*Elephas antiquus* et le *Rhinoceros etruscus*, plus anciens encore. Les premiers Américains ont été, eux aussi, les contemporains d'animaux gigantesques qui, comme leurs congénères européens, ont disparu sans retour. Il leur a fallu combattre le mastodonte, le mégathérium (fig. 1), le mylodon (fig. 2), le megalonyx, l'éléphant (2), un jaguar plus grand que le jaguar actuel, un ours non moins redoutable que l'ours des cavernes (3).

(1) Le Dr Hamy, *Les Premiers Habitants du Mexique.*

(2) *Elephas Colombi* (Owen). On le trouve dans les deux Amériques; mais il a disparu dans l'Amérique du Nord plus tôt que dans l'Amérique du Sud.

(3) Parmi les espèces fossiles, il faut mentionner les équidés; on trouve des variétés nombreuses depuis les États-Unis jusqu'à la Plata, et dernièrement on a recueilli dans la Nebraska les ossements d'un équidé qui diffère peu de l'*Equus Caballus*, notre che-

Il leur fallait, comme nos pères, les attaquer et les vaincre avec des haches en silex, des couteaux en obsidienne, avec toutes ces misérables armes dont nous avons été si longtemps sans comprendre l'importance. Par une de ces admirables lois de la Providence, en Amérique comme en Europe, l'intelligence devait l'emporter sur la force brutale ; l'animal, malgré ses puissants moyens d'attaque et de défense, devait être vaincu dans cette lutte où tout paraissait être en sa faveur, et l'homme faible et nu devait vivre et se perpétuer.

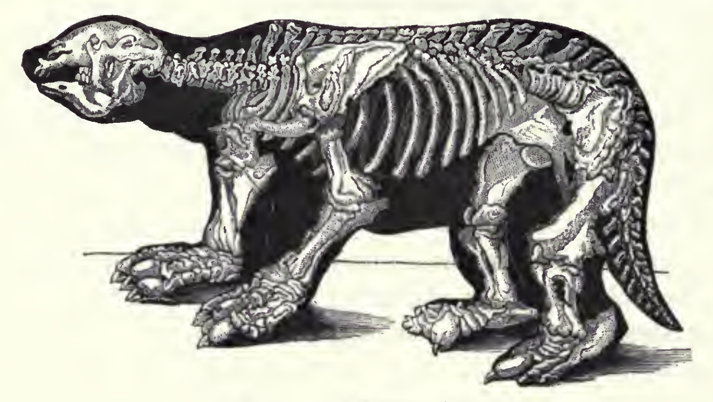


Fig. 1. — Le Megatherium.

Cet homme n'avait pas seulement à lutter contre les pachydermes et contre les édentés. Les temps où il a vécu ont été marqués par des cataclysmes, restés dans le souvenir des hommes. « Si j'en crois, dit l'abbé Brasseur de Bourbourg (1), les documents que j'ai été assez heureux pour recueillir, il y a de ces dates qui feraient allusion à des convulsions antiques de la nature dans ces régions, à des déluges, à des inondations terribles, à la suite desquels auraient surgi des montagnes, accom-

val actuel. Parmi les variétés il faut mentionner l'*Hipparion*, l'*Anchiterium*, le *Protohippus*, l'*Orohippus*, etc., qui paraissent les ancêtres du cheval (Gaudry, *les Enchaînements du monde animal*). Ameghino (*la Antiguedad del Hombre*, t. I, p. 195) croit pouvoir déduire de cette série ascendante que le cheval est originaire de l'Amérique.

(1) *Arch. de la Com. scientifique du Mexique*, t. I, p. 95.

pagnées d'éruptions volcaniques. Ces traditions, dont on trouve également les traces au Mexique, dans l'Amérique centrale, au Pérou et en Bolivie, donneraient même à penser que l'homme existait dans ces diverses contrées lors du soulèvement des Cor-



Fig. 2. — Mylodon robustus.

dillères et qu'il en avait gardé le souvenir. » Parmi ces cataclysmes, il faut sans doute placer la période glaciaire qui a joué un grand rôle dans l'Amérique du Nord et dont on rencontre partout les traces imposantes. Ce sont des rochers striés ou moutonnés par le frottement des glaciers, des blocs erratiques immenses, entraînés par un mouvement irrésistible. Dans la Nouvelle-Angleterre on a reconnu des stries glaciaires à trois mille pieds (1) d'élévation ; dans l'Ohio les plus hautes atteignent quatorze cents pieds ; dans l'Iowa, le Michigan et le Wisconsin, douze cents pieds environ au-dessus du niveau de l'Océan (2).

Époque glaciaire.

(1) Nous avons cru devoir suivre les mesures américaines, qui sont les mêmes que les mesures anglaises. Rappelons que le pied vaut 0,30 ; le pouce, 0,0253 ; le mille, 1609 mètres.

(2) Col. Whittlesey, *Proc. Am. Ass. for the Advancement of Science*. Buffalo, 1866.

L'action des glaciers descendus de la Sierra Nevada s'est produite en Californie sur des centaines de milles carrés. On trouve dans les forêts du Brésil, dans les pays baignés par l'Amazone, comme dans les vastes savanes de Meta et de l'Apura, des blocs erratiques de forme conique provenant des grands glaciers des Andes (1). Agassiz constatait ces mêmes phénomènes en pleine région tropicale dans les vallées de l'Amazone et du Rio de la Plata ; à ses yeux ils étaient si considérables, qu'il lui semblait impossible qu'ils ne se fussent pas étendus sur le continent américain tout entier (2).

Le professeur Cook (3) a dressé une carte des glaciers du New-Jersey. Un immense glacier progressait lentement du nord au sud, broyant, striant, polissant tout sur son parcours, arrachant aux roches qu'il rencontrait des blocs pesant jusqu'à vingt tonnes et les déposant dans une moraine terminale, comme ses témoins éternels. On reconnaît aujourd'hui encore cette moraine, vaste amas de débris de roches, de graviers et d'argile, depuis le Raritan jusqu'au Delaware.

Ces périodes glaciaires paraissent s'être renouvelées à plusieurs reprises. M. Sutton signale deux dépôts parfaitement distincts dans le Kentucky (4). Selon lui, l'un de ces dépôts serait antérieur à la formation de la vallée de l'Ohio; le second n'aurait eu lieu qu'après que la rivière avait creusé son lit actuel. Il y a quelques années, le professeur Newbury annonçait la découverte, sur les bords mêmes de l'Ohio, d'un *Forest-Bed* renfermant les ossements du mastodonte, du mammouth, d'un grand castor (5) et intercalé entre deux couches de limon dont l'origine glaciaire ne lui paraissait pas douteuse. Déjà on avait constaté, auprès du lac Supérieur, des traces non équivoques de ces deux périodes. La distinction entre elles est facile ; durant la première, les glaciers se dirigeaient du Nord-Est au Sud-Ouest; durant la

(1) *Bul. Soc. Géog.*, avril 1880.
(2) *Voyage au Brésil*, trad. Vogeli. Paris, 1869, p. 428.
(3) *Geology of New Jersey*.
(4) *Proc. Am. Ass. for the Advancement of Science*. Buffalo, 1876.
(5) *Castoroides Ohiensis ?* (Forster).

seconde, du Nord au Sud. Pendant l'intervalle assurément très long qui s'était écoulé entre la première et la seconde irruption de ces glaciers, l'Amérique du Nord et particulièrement les territoires qui forment l'État de l'Ohio étaient couverts de magnifiques forêts, où les mastodontes et les megatheriums trouvaient à la fois une retraite assurée et l'abondante nourriture nécessaire à leur existence. Les débris de leurs ossements, mêlés à ceux d'immenses végétaux, sont une preuve sans réplique (1). Tout récemment enfin la commission géologique du Canada (2) constatait à son tour les deux périodes glaciaires ; la première et la plus terrible devait correspondre à un envahissement général des glaces polaires, l'autre à un développement postérieur des glaciers locaux.

A quelle époque remontent ces périodes glaciaires ? L'imagination humaine a peine à concevoir leurs causes ou leur durée ; l'histoire et la tradition restent absolument muettes ; nous savons seulement qu'au moment où elles prenaient fin, des inondations diluviennes, caractérisées par des torrents impétueux, achevèrent de former les vallées actuelles, et donnèrent à l'Amérique sa configuration physique, qui depuis ce moment ne s'est guère modifiée.

L'homme a vécu durant ces tourmentes (3) ; il a résisté à la rigueur du froid ; il a survécu aux cataclysmes ; les dernières découvertes du Dr Abbott (4) dans les dépôts glaciaires de la vallée du Delaware (5), auprès de Trenton (New Jersey), paraissent le

(1) *American Journal of Science*, t. V, p. 240.

(2) *Geological Survey of Canada*, *Report*, 1877-8.

(3) « I see no reason to doubt, dit M. Putnam, the general conclusion in regard to the existence of man in glacial times, on the Atlantic coast of North America. »

(4) *Primitive Industry.* Salem. Mass, 1881. — *Paleolithic Implements from the Drift in the Valley of Delaware River near Trenton* (New-Jersey). *Report Peabody Museum*, 1876 et 1878. — Th. Belt, *Discovery of Stone Instruments in the Glacial Drift in North America.* London, 1878.

(5) Le Delaware se jette dans l'Atlantique après un cours de 120 lieues. Il forme la limite des deux États de Pennsylvanie et de New-Jersey. Certains géologues croient à la submersion d'une partie du Continent américain à l'époque glaciaire. Le Delaware notamment se jetait à cette époque dans l'Océan auprès de Trenton et cette ville est aujourd'hui à 120 milles de la mer.

prouver avec une entière certitude. Dans des alluvions quaternaires, formées de couches non remaniées de sable et de gravier (1), à une profondeur variant de cinq à vingt pieds, M. Abbott a recueilli un nombre considérable d'outils évidemment façonnés par la main de l'homme (fig. 3, 4, 5), et qui offrent



Fig. 3. — Instrument en pierre de la vallée du Delaware.

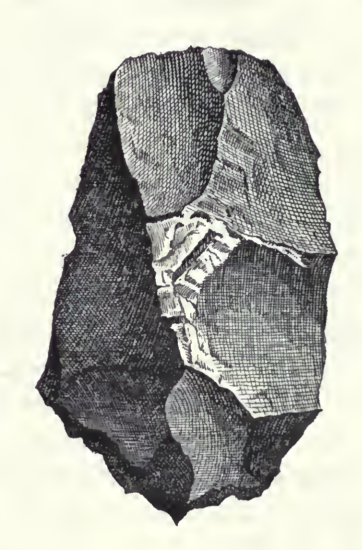


Fig. 4. — Grattoir provenant de la vallée du Delaware.

une grande ressemblance avec les instruments paléolithiques de nos régions et en particulier avec les plus anciens de tous, ceux de Saint-Acheul ou de Chelles. Ces objets, pointes de lance ou de flèche, couteaux, poinçons, grattoirs, éclats de toute sorte ou rejets de fabrication, sont en trap (2), roche argileuse d'origine volcanique, très dure et très difficile à tailler; aussi les retouches sont-elles moins nettement accusées que celles, par

(1) « Why should this recently displaced material only yield the rudest forms of chipped stone implements, when the surface is litteraly covered in some places, with ordinary Indian relics ; not a specimen of which has as yet occured in this gravel. » (Abbott, *Report, Peabody Museum.* 1876, p. 35.)

(2) Le gisement de trap le plus rapproché de Trenton se trouve à 30 milles plus au nord.

exemple, des haches de la vallée de la Somme (1). Ils se rencontrent au milieu de boulders, dont quelques-uns atteignent jusqu'à vingt pieds de diamètre, de roches striées et polies par l'action des glaces, ou entraînées par celle des eaux torrentielles. Un des outils présente des stries absolument analogues à celles des cailloux au milieu desquels il a été recueilli. C'est là un fait important ; il convient de ne pas l'omettre.



Fig. 5. — Arme en pierre provenant de la vallée du Delaware.

La découverte de Trenton n'est pas isolée. M. Abbott a trouvé des objets, où le travail de l'homme est non moins évident sur différents points du New-Jersey; et il reste convaincu que des fouilles scientifiquement conduites amèneraient les mêmes résultats dans toutes les vallées de cet État. Les îles de la Susquehanna ont donné des instruments semblables aux instruments scandinaves les plus grossiers (2). Comme ceux de Trenton, ils ont été fabriqués par des hommes probablement contemporains

(1) H. W. Haynes, *The Argillite Implements found in the Gravels of the Delaware River. Boston Soc. of Natural Hist.* Jan. 1881.

(2) *L. du Prof. Haldeman du* 27 sept. 1877. *Report Peabody Muséum*, 1878, p. 255.

de l'époque glaciaire et ayant certainement précédé de bien des siècles la race qui peuplait l'Amérique du Nord lors de l'arrivée des Espagnols (1).

Un membre de la commission d'exploration du Mexique, M. Guillemin Tarayre, annonçait la présence de silex taillés par l'homme dans des gisements quaternaires (2). Le temps lui manquait pour continuer ses fouilles; mais des découvertes postérieures sont venues confirmer ses prévisions. On a trouvé une hachette dans le Rio Juchipila, auprès de l'ancienne ville de

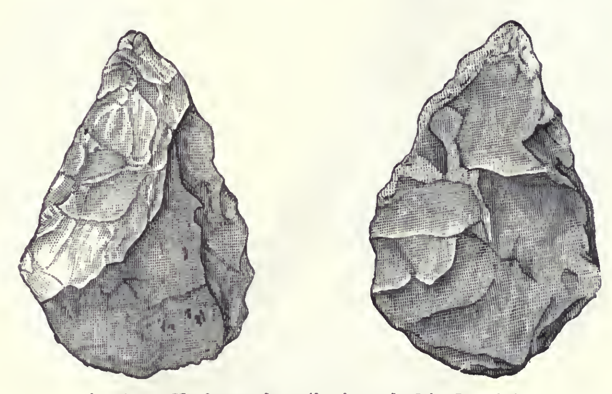


Fig. 6. — Hachette des alluvions du Rio Juchipila.

Teul; puis dans le Guanajuato une pointe de lance du type moustérien; sur un autre point une hache semblable à celles de Saint-Acheul et un grattoir qui rappelle à s'y méprendre ceux qui remplissent nos musées (fig. 6, 7, 8). Cette dernière pièce a été recueillie non loin de Mexico, dans des alluvions quaternaires qui ne présentaient aucune trace de remaniement, et de nombreux débris de l'*Elephas Colombi* mêlés aux œuvres de l'homme attestent la contemporanéité de cet homme et du proboscidien.

(1) Il faut aussi mentionner un marteau en pierre trouvé à Pemberton (New-Jersey) (fig. 9); on a cru y reconnaître le Swastika, ce signe sacré des Ariens qui se retrouve chez les Hindous, les Persans, les Troyens, les Pelasges, les Celtes et les Germains. Sur le marteau de Pemberton, il est assez grossièrement exécuté, si tant est qu'on ait voulu le reproduire.

(2) *Nature*, 1878, 1er sem., p. 262. — Ameghino, *l. c.*, t. I, p. 148.

Ce n'est pas seulement par les silex taillés, œuvre de leurs mains, que nous connaissons les anciens habitants de l'Amérique. Il a été trouvé sur plusieurs points des ossements humains associés à de nombreux débris d'animaux disparus (1). Amérique du Sud.

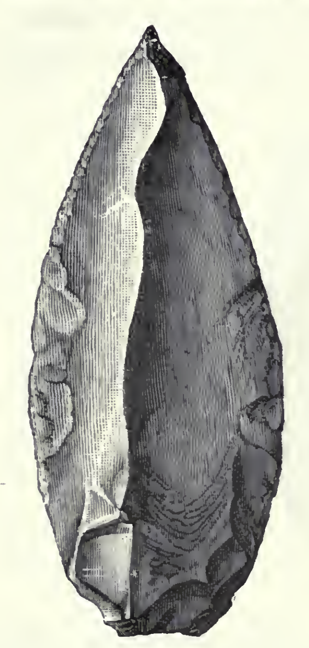


Fig. 7. — Pointe de lance trouvée auprès de Guanajuato.



Fig. 8. — Grattoir provenant d'une vallée auprès de Mexico.

Lund fut un des premiers à les signaler (2). Dans une caverne creusée dans le calcaire et située sur les bords d'un petit lac, le Lagoa do Sumidouro (province de Minas Geraës, Brésil) (3),

(1) Jadis l'examen était très superficiel et les erreurs inconcevables. Je ne puis en donner une meilleure preuve que l'acceptation, il y a un siècle et demi, par la Société royale de Londres, des ossements d'un mastodonte trouvé auprès d'Albany (New-England), pour des ossements humains (*Philos. Transactions*, t. XXIX, 1714).

(2) *On the Occurence of Fossil Human Bones in South America.* Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, p. 350. — Lacerda et Peixoto, *Contribuiçoes ao Estudo Anthropologico das Raças indigenas do Brazil; Archivos do Museu Nacional*, Rio de Janeiro, 1876.

(3) Cette caverne est située à trois lieues de Santa Lucia, entre les deux rivières de Las Velhas et de Paraopeba.

il mettait au jour des ossements appartenant à plus de trente individus d'âge et de sexe différents, depuis l'enfant jusqu'au vieillard décrépit.

Des têtes se rencontraient parmi ces débris ; elles étaient remarquables par leur forme pyramidale et par l'étroitesse du front. « Il y avait des mâchoires inférieures, écrivait Lund, quel-



Fig. 9. — Marteau en pierre provenant de Pemberton (New Jersey).

ques années plus tard (1), qui n'étaient pas seulement dépourvues de toutes leurs dents, mais qui étaient tellement usées, qu'elles ressemblaient à une plaque osseuse, épaisse seulement de quelques lignes. » Plusieurs crânes présentaient un trou de la même grandeur et toujours de forme oblongue et régulière. Il est probable qu'il avait été produit par des armes de pierre et que les blessés n'avaient pu longtemps survivre à ces graves lésions.

Les squelettes (2), confondus dans un extrême désordre qui ex-

(1) Lettre de Lund à Rafn, datée du Lagoa-Santa le 28 mars 1844. *Mém. Soc. Roy. des Antiquaires du Nord*, 1845, p. 49. — Cartailhac, *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, janv. 1882.

(2) Le mot de squelettes est peut-être impropre ; la plupart des crânes étaient entassés séparément ; tandis qu'un autre monceau était formé de petits os, tels que les osselets des doigts et des orteils, les os appartenant au carpe ou au cou-de-pied (L. de Lund, *l. c.*).

cluait toute idée de sépulture, gisaient sur la terre rouge, sol primitif de la caverne. Ils étaient empâtés dans une argile durcie par des incrustations calcaires et recouverts par d'immenses blocs de pierre, tombés des parois ou de la voûte.

Pêle-mêle avec les ossements humains, on recueillait ceux de plusieurs espèces encore vivantes dans le pays principalement, des félides (1) et des cervides (2), puis d'autres appartenant à des espèces émigrées ou éteintes. Citons parmi ces dernières un singe (3), un rongeur de la taille du tapir (4), un pécari deux fois plus grand que les pécaris actuels (5), un cheval assez voisin de notre espèce domestique, un auchenia, un grand chat qui dépassait de beaucoup la taille du jaguar (6), un mégatherium (7), d'autres encore (8).

Les ossements humains présentaient les mêmes caractères chimiques que ceux des espèces animales auxquelles ils étaient associés, soit dans la terre restée meuble, soit dans celle que des infiltrations calcaires ont transformée en une brèche d'une grande dureté (9). Sans doute les hommes et les animaux avaient vécu ensemble; ils avaient péri ensemble, victimes des mêmes catastrophes dont on ne peut préciser ni l'époque, ni la cause.

C'étaient là les débuts de Lund (10). En poursuivant ses recherches dans la province de Minas Geraës, où il eut la patience et l'énergie de fouiller, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, plus de mille cavernes, il rencontra de nouveau des ossements humains (11), au milieu d'importants débris d'animaux.

(1) Le Puma (*Felis concolor*), l'Ocelot (*Felis pardalis*).

(2) *Cervus rufus et C. simplicornis. Dasypus longicaudis* et *D. mirus*.

(3) *Callitrix primævus*.

(4) *Hydrochærus sulcidens*.

(5) *Dicotyles*.

(6) *Felis protopanther*.

(7) *Acelidotherium* (Owen).

(8) Le *Clamydotherium Humboldtii*, édenté de la taille du tapir, le *Platyonix* (Lund), entre autres.

(9) De Quatrefages, *Congrès anthrop. de Moscou*, 1879, p. 6.

(10) Lund consacra quarante-huit années de sa vie à l'étude de la faune fossile du Brésil.

(11) Six cavernes seulement ont donné des ossements humains.

Par de longs et minutieux travaux, il parvint à reconstituer quarante-quatre espèces disparues, et parmi elles plusieurs singes, des hoplophorus, qui atteignaient la grandeur de nos bœufs (1), et le smilodon, grand carnassier, voisin du machaïrodus qui vivait dans nos climats durant les temps quaternaires.

Lund faisait remonter à une grande antiquité la présence de l'homme sur le sol américain. « L'habitation de l'Amérique méridionale, disait-il (2), s'étend non seulement au delà de la découverte de cette partie du monde, mais très loin dans le temps historique, probablement même au delà de celui-ci, jusqu'au temps géologique ; puisque plusieurs espèces d'animaux semblent avoir disparu des rangs actuels de la création depuis l'apparition de l'homme dans cet hémisphère. » Le savant danois ne s'était arrêté à cette opinion qu'après de longues hésitations, dont la trace est visible dans ses écrits. Durant les premiers temps qui suivirent ses remarquables découvertes (3), il datait seulement des temps historiques les ossements du Lagoa Santa.

M. Gaudry se range, sans hésiter, aux dernières conclusions de Lund (4). Il croit seulement qu'il faut distinguer dans la caverne de Sumidouro deux couches quaternaires : la première et la plus profonde est caractérisée par des ossements d'animaux disparus (5) et devait correspondre à l'âge du mammouth dans nos régions ; la seconde couche est caractérisée par des espèces plus récentes et serait représentée par notre âge du renne. C'est à cette dernière, qu'il faut rattacher les ossements humains. Les seules preuves que nous ayions de l'existence de l'homme au Brésil durant l'époque quaternaire le feraient donc

(1) *H. Euphratus*, *H. Selloy*, *H. Minor*. Ce dernier était beaucoup plus petit que ses congénères. Pictet range les Hoplophorus avec les Glyptodons parmi les Édentés (*Paléontologie*, t. I, p. 273), mais rien ne prouve que l'Hoplophorus, ainsi qu'on l'a prétendu, eût une cuirasse comme le Glyptodon.

(2) *Lettre à Rafn*, p. 5.

(3) « A mes yeux, disait M. de Quatrefages à Moscou, Lund a eu incontestablement l'honneur de découvrir l'homme fossile en Amérique et celui d'affirmer cette découverte à une époque où l'existence de cet homme était regardée en Europe comme plus que douteuse par les hommes les plus compétents. »

(4) Note ms. citée par M. de Quatrefages, *Cong. anthr. de Moscou*, 1879.

(5) Le *Platyonyx* et le *Chlamydotherium*, par exemple.

remonter à des temps moins anciens qu'en Europe. Mais hâtons-nous d'ajouter que c'est là une conclusion que des découvertes nouvelles peuvent facilement modifier.

Dans notre colonie de la Guyane, l'homme existait alors que, par un affaissement du sol, les eaux submergeaient une grande partie de la contrée. On a pu relever ses traces et recueillir des haches en pierre polie sur les bords du Maroni, du Sinnamari, de la rivière de Cayenne et de l'Aprouague (1). Déjà Strobel (2) avait signalé sur les rives de la Plata des poteries du travail le plus primitif et des flèches en calcédoine qui paraissent avoir appartenu aux plus anciens habitants de la région, et les paraderos (3) de la Patagonie avaient donné de nombreuses flèches triangulaires (fig. 10) se rapprochant soit des types européens,

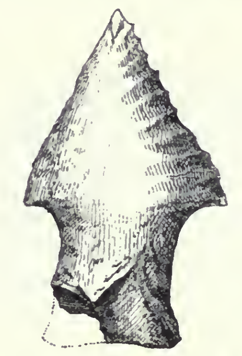


Fig. 10. — Pointe de flèche de la Patagonie.

soit des types péruviens (4). Dans des conditions biologiques et climatériques très différentes, l'homme était arrivé à des créations absolument semblables. Nous reviendrons souvent sur ce point, assurément un des plus curieux de notre récit.

Il nous faut raconter les plus importantes de ces dernières dé-

(1) Maurel, *Bul. Soc. anthr.*, avril 1878.

(2) *Materiali di Paletnologia comparata, racolti in Sud-America.* Parma, 1868.

(3) Le nom de *paraderos* vient de *parar*, séjourner. On a prétendu qu'ils occupaient la place d'anciennes habitations, à raison des parties de terrain brûlées qui y abondent et qui paraissent avoir servi de foyer.

(4) Moreno, *les Paraderos préh. de la Patagonie* (*Rev. d'anthr.*, 1874).

couvertes. Il y a plusieurs années, M. Séguin recueillait, sur les bords du Rio Carcaraña (province de Buenos-Ayres), de nombreux ossements d'animaux disparus (1): un ours plus grand que l'ours des cavernes (2), un équidé, le mastodonte et le megatherium. Avec ces débris, gisaient des ossements humains, des fragments de crânes, de mandibules, de vertèbres, de côtes, d'os longs, se rapportant au moins à quatre individus différents. La gangue qui les enveloppait était de tous points semblable à celle qui renfermait les ossements d'animaux; nul doute sérieux ne pouvait s'élever sur leur contemporanéité. Il n'en peut être de même pour quatre instruments en pierre taillée (3) du type néolithique; ils avaient bien été trouvés dans la même formation, mais non dans le même gisement, il convient donc de faire certaines réserves à leur égard (4).

Découvertes de M. Ameghino.

Laissons maintenant parler un autre explorateur, M. Ameghino (5); il nous dira, mieux que nous ne saurions le faire, le résultat de ses fouilles : « Sur la rive du petit ruisseau de Frias, aux abords de Mercedes, à vingt lieues de Buenos-Ayres, j'ai rencontré beaucoup de fossiles humains; j'en ai trouvé mêlés avec une grande quantité de charbon de bois, de terre cuite, d'ossements brûlés et striés, de pointes de flèche, de ciseaux et de couteaux en silex (fig. 11), et une grande quantité d'ossements d'animaux éteints (6), ayant des stries, des incisions faites évidemment par

(1) Gervais, *Journ. de zoologie*, t. II, 1872. Les mammifères dont Séguin a retrouvé les restes sont l'*Arctotherium Bonœriensis*, l'*Hydrochœrus magnus*, le *Mastodonte*, le *Megatherium Americanus*, le *Lestodon trigonidens*, l'*Euryurus rudis* et un équidé indéterminé (Ameghino, *la Antiguedad del Hombre en el Plata*, t. II, p. 526).

(2) *Ursus spelœus*. Ses ossements se rencontrent en nombre considérable dans tous les gisements quaternaires de l'Europe.

(3) Trois sont en quartzite, un en calcédoine.

(4) Une partie des ossements et des silex taillés, recueillis par M. Séguin, ont figuré à l'Exposition de 1867. Ils appartiennent aujourd'hui au Muséum de Paris.

(5) L. du 31 oct. 1875. *Journ. de zoologie*, t. IV. — *L'homme préh. dans la Plata* (*Rev. d'anthr.*, 1879-1880). — *La Antiguedad del Hombre en el Plata*, 2 vol. in-8°. Paris, 1881.

(6) M. Ameghino, dans le remarquable ouvrage auquel il nous faut renvoyer nos lecteurs, donne des détails complets sur la faune et la flore des pampas. Un tableau joint au tome II montre la faune tertiaire de la Patagonie, la faune du pampéen supérieur et inférieur, du pampéen lacustre, des alluvions modernes, enfin la faune contempo-

la main de l'homme, des os pointus, des couteaux, des polissoirs en os. » Plus tard, M. Ameghino découvrait la demeure même

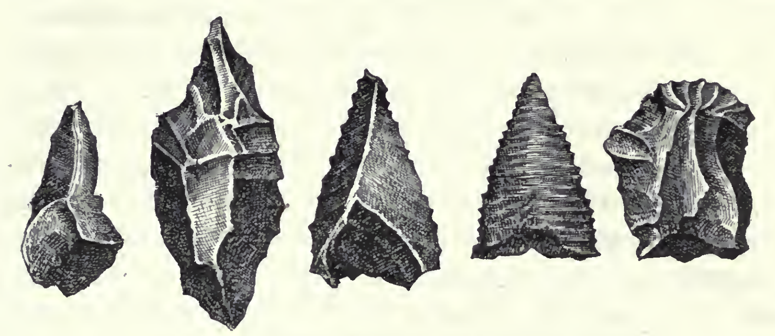


Fig. 11. — Pointes de flèches de la collection Ameghino.

de cet Américain des premiers temps, et cette demeure assez étrange était la carapace d'un tatou gigantesque, le glypto-

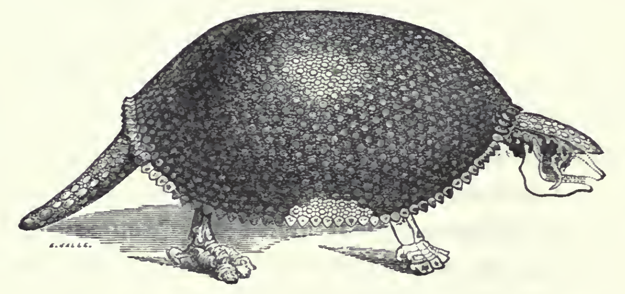


Fig. 12. — Le Glyptodon.

don (1) (fig. 12). « Tout autour de la carapace, ajoute-t-il, il y avait du charbon, des cendres, des os brûlés et fendus et quel-

raine de la conquête espagnole. A l'aide de ce tableau, il est facile de se rendre compte de l'apparition et de la disparition des diverses espèces. Les mammifères dont M. Ameghino a reconnu les ossements mêlés à ceux de l'homme sont : le *Canis cultridens*, l'*Hydrochœrus sulcidens*, le *Reithrodon*, le *Toxodon Platensis*, un *Equus*, un *Auchenia* et un *Cervus* indéterminés, le *Mylodon robustus*, le *Panochætus tuberculatus*, le *Glyptodon reticulatus* et le *G. typus* (*Ant. del Hombre*, t. II, ch. x, xi, xiv et xv).

(1) Pictet le range dans l'ordre des Édentés et dans la famille des Tatous. Burmeister (*Ann. de Museo publico de Buenos-Ayres*) cite un Glyptodon, dont la carapace présentait un diamètre longitudinal de $1^m,64$, un diamètre transversal de $1^m,32$ et une hauteur de $1^m,05$.

ques silex. On voyait agglomérée la terre rougeâtre du sol primitif. Arrivé à ce niveau, on continua à fouiller et l'on découvrit un instrument en silex, des os longs de lama et de cerf fendus et dont quelques-uns portaient des traces évidentes du travail de l'homme, des dents de toxodon et de mylodon (fig. 2), également travaillées. » Plus tard, la découverte d'une autre carapace de glyptodon, dans des conditions à peu près analogues, vint fortifier la conviction de M. Ameghino (1). Au milieu des pampas, de ces plaines immenses sans un accident de terrain, sans un arbre, sans un rocher, où il pût trouver un abri, pour éviter les attaques des animaux gigantesques qui erraient autour de lui, l'intelligence de l'homme ne lui fit pas défaut ; il avait creusé la terre, et la carapace d'un tatou vaincu était devenue le toit de la tanière qui lui offrait une retraite et quelques moments de sécurité (2).

De longues discussions se sont élevées à la suite des découvertes de M. Ameghino. Burmeister repoussait la contemporanéité des hommes et des mammifères, dont les ossements gisaient confondus (3). La Société scientifique argentine refusait même d'entendre la lecture du mémoire qui les racontait. Nous ne saurions accepter ces décisions. M. Ameghino affirme que les ossements des animaux étaient mêlés aux ossements humains ; les uns et les autres étaient couverts de dendrites produites par les oxydes de fer et de manganèse du sol. Les mêmes dendrites se retrouvaient dans les stries (4) ; c'est là une preuve

(1) « El Hombre seguramente habitaba las corazas de los Glyptodon, pero no siempre las colocaba en la posicion que acabo de indicar. » (*La Antiguedad del Hombre*, t. II, p. 532. — *Revue sc. publiée par la République française, sous la direction de M. Paul Bert*, 1880.)

(2) Strabon nous dit : « Les Chelenophages couvrent leurs cabanes d'écailles de tortue. Ces écailles sont de telle grandeur, qu'ils s'en servent quelquefois comme de bateaux. » (*Geog.*, lib. XVI.)

(3) *Los Caballos fossiles de la Pampa Argentina.* Plus tard M. Burmeister se montre moins affirmatif : « No parece, dit-il, que sean contemporaneos de los animales de la epoca inferior porque carecemos de pruebas para determinar con seguridad que hayan vivido simultaneamente. » (*Descripcion fisica de la Republica Argentina.*)

(4) Ameghino (*l. c.*, t. II, p. 424) donne la liste des animaux auxquels appartenaient les ossements striés.

évidente que ces stries, qui n'ont pu être que l'œuvre de l'homme, étaient antérieures à l'ensevelissement des os. D'autres ossements avaient été fendus longitudinalement pour en retirer la moelle, apointés en forme de flèche ou de poinçon, noircis par le feu. Le charbon, la terre brûlée étaient les indices certains du foyer de l'homme (1) ; les pierres n'ont pu être taillées que par sa main. Nous croyons donc, comme M. Ameghino, que l'homme vivait dans l'Amérique du Sud, au milieu d'animaux disparus depuis longtemps, qu'il chassait les cerfs, les lamas, les palœolamas, les nombreux petits rongeurs, dont les ossements se sont accumulés avec les siens ; qu'il ne craignait même pas de s'attaquer au glyptodon malgré son impénétrable cuirasse, au toxodon (2), au megatherium, au mastodonte. Leur chair servait à sa nourriture, leur peau à ses vêtements, et leurs os devenaient ses armes et ses outils, quand les silex et les quartzites, qu'il fallait souvent chercher au loin, lui faisaient défaut. Tout cela nous paraît absolument prouvé (3).

Il reste une question importante à résoudre. A quelle époque remonte la formation des pampas ? A quelle date géologique devons-nous rattacher le pampéen supérieur où les ossements humains ont été rencontrés ? Darwin considère ce terrain comme récent, Burmeister comme quaternaire, Bravard et Ameghino comme pliocène. Les opinions ne diffèrent pas moins sur le mode de formation. D'Orbigny dit que, dans les temps tertiaires, la mer recouvrait la plus grande partie du territoire argentin ; le soulèvement des Andes amena de grands cataclysmes et, à leur suite, la formation du dépôt argilo-sableux des

(1) « En algunos puntos se encuentra una gran cantidad de fragmentos informes de tierra cocida de color ladrilloso. Que es lo que indican ? Son los productos de los primeros ensayos en el arte ceramico ó son el simple resultado de la accion del fuego de un fogon encidido por el hombre de la epoca del Glyptodon » (Ameghino, *l. c.*, t. I, p. 427.)

(2) *Toxodon Platensis* (Owen). Le premier a été découvert sur les bords du Rio Negro à 120 milles au N.-O. de Montevideo ; la longueur de sa tête était de 2 pieds 4 pouces. Depuis on a cru pouvoir distinguer plusieurs espèces.

(3) La découverte de M. Ameghino n'est pas restée isolée, nous aurons l'occasion d'en citer une autre (chap. IX).

pampas. Darwin admet aussi cette hypothèse (1). Lund croit que les pampas sont des terrains de transport, amenés par une grande inondation qui couvrit toute l'Amérique du Sud. Bravard veut y voir le résultat des cendres volcaniques, des sables et des poussières charriés par de violentes tourmentes; d'autres géologues, le limon apporté dans la période de leurs grandes inondations par les innombrables ruisseaux qui descendent des Andes. Le Dr Burmeister nous parle de l'action des glaces. Pour lui les couches pampéennes sont préglaciaires et postglaciaires, caractérisées l'une et l'autre par des faunes différentes ; mais les recherches plus récentes font rejeter avec raison les changements entiers et rapides, les acteurs entrant ou sortant tous ensemble de la grande scène de la vie. Aucune faune n'a ainsi ni paru, ni disparu. M. Ameghino nous montre d'ailleurs dans les couches successives les grands mammifères tels que le smilodon, le *felis longifrons*, le toxodon, le mastodonte; ces deux derniers remontent même à une époque relativement récente. L'hoplophorus, le megatherium, le mylodon, que Burmeister classe parmi les animaux préglaciaires, se trouvent surtout dans le pampéen supérieur. En revanche, les espèces citées comme caractéristiques de l'époque postglaciaire se rencontrent à tous les étages. Sans continuer ici une controverse qui nous entraînerait trop loin, nous dirons que la formation des pampas a certainement duré un temps considérable, « *largos y largos siglos*, » dit Ameghino; qu'elle est due à des causes multiples et variées, et que toutes celles que nous venons d'énumérer, d'autres probablement encore, y ont sûrement contribué. S'il est impossible, dans l'état actuel de la science, d'établir d'une manière précise le rôle de chacune de ces causes, il est plus impossible encore de les dater; et les difficultés sont d'autant plus grandes, que les périodes géologiques ne sont pas synchroniques en Europe et en Amérique et que leur assimilation encore bien imparfaite

(1) Il est remarquable que les dépôts pampéens ne renferment pas de mollusques marins. C'est une objection grave au système exclusif soutenu par d'Orbigny et Darwin.

demande, si même elle est jamais possible, de longs efforts et de patientes recherches.

Nous ne pouvons omettre un crâne découvert en 1874, par le Dr Moreno, sur les bords du Rio Negro (Patagonie), à quatre mètres de profondeur, dans une couche de gravier et de sable jaune, qu'il dit d'une formation contemporaine de celle du limon pampéen (1). Bien que ce crâne ne fût accompagné d'aucun ossement qui permît de le dater avec quelque certitude, M. Moreno le regarde comme très ancien et signale sa remarquable déformation artificielle, semblable à celle qui a existé de tout temps chez les Aymaras et qui se rencontrait ainsi à plus de six cents lieues de leur patrie. M. Broca a aussi appelé l'attention sur les traces laissées sur le frontal par une ostéite ancienne, et il n'hésite pas à attribuer cette ostéite à une affection syphilitique : c'est là un fait pathologique intéressant.

Déjà M. Moreno (2) avait recueilli dans les anciens cimetières de la Patagonie de nombreux ossements humains. Qu'ils soient fort anciens, cela ne fait de doute pour personne ; mais leur âge réel est bien difficile à fixer avec quelque certitude. Les squelettes étaient le plus souvent assis, la face tournée vers le dehors, les genoux près de la poitrine, un pied reposant sur l'autre, et les mains croisées sur les tibias. C'est à peu près la même position que celle des momies péruviennes. Avec ces squelettes on trouvait des pointes de flèche très variées de forme, en roches de toute nature, des petits couteaux en silex, des fragments de poterie ornée de lignes, de points, d'ondulations ou de zig-zags, des boules en grès, en diorite, en porphyre, des mortiers en pierre (3), différents mollusques, et enfin des os de guanaco et d'autruche cassés longitudinalement. Quelques-uns des ossements humains étaient teints en rouge. Comme certains Indiens avaient encore au siècle dernier l'habitude de se peindre le visage en rouge avant de partir pour une expédition, on a supposé

(1) *Bul. soc. anthr.*, 1880, p. 490.
(2) *Revue d'anthr.*, 1874.
(3) Le plus grand mesurait 345mm de diamètre et 135mm de hauteur.

que ces ossements appartenaient à des guerriers tués dans le combat. Il était utile de citer ces faits; mais il faut ajouter que les rites funéraires dont ils témoignent ne sauraient remonter à l'époque quaternaire, ni avoir été pratiqués par les contemporains du mylodon ou du glyptodon.

Amérique du Nord.

Les découvertes faites dans l'Amérique du Nord ne seraient pas moins curieuses, s'il était permis de les accepter avec plus de confiance. Cette réserve faite, il faut les raconter, ne fût-ce que pour montrer combien les maîtres de la science eux-mêmes se laissent souvent entraîner par leur imagination, plus encore par des idées préconçues. Le comte F. de Pourtalès avait trouvé en 1848 des mâchoires humaines encore garnies de leurs dents et une partie des os du pied d'un homme, dans un conglomérat formé de fragments coralliens ou de coquilles brisées, et enchâssé dans les rochers à pic qui surplombent le lac de Monroë (Floride), à 16 kilomètres de la côte. Agassiz (1) avait annoncé le fait au monde savant; et en calculant que la terre sur ce point gagne sur la mer 30 centimètres environ par siècle, il donnait comme âge au banc de corail un minimum de 13,300 ans, et 10,000 ans aux ossements qu'il renfermait. Lyell (2), Wilson (3), bien d'autres savants à leur suite, acceptaient et le fait de la découverte et les conséquences qui en ressortaient lorsqu'une lettre du comte de Pourtalès vint mettre fin à une controverse qui s'était prolongée pendant plusieurs années, en affirmant que les ossements humains avaient été trouvés, non dans le conglomérat corallien, mais bien dans un calcaire d'eau douce nettement caractérisé par des mollusques encore vivants dans le lac (4).

A Natchez, le docteur Dickson recueillait dans le loess du Mississipi, à côté d'ossements du mylodon et du megalonyx, l'os

(1) *The Lecture of Agassiz.* (*Mobile Daily Tribune*, 14 avril 1855). — Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, p. 352.

(2) *Antiquity of Man*, p. 44.

(3) *The Prehistoric Man*, p. 12.

(4) Il y rencontra notamment des *Ampularia* et des *Paludina* (*Americ. Naturalist*, Oct. 1868, t. II, p. 443).

du bassin d'un homme (1), noirci comme eux par le temps, plus encore par la tourbe, où gisaient les uns et les autres. Cette fois, sir C. Lyell se montra plus réservé; il reconnut que cet ossement pouvait bien provenir des tombes indiennes très nombreuses dans les environs, et avoir été entraîné par les eaux (2). Sir J. Lubbock ne se prononce pas; mais il s'étend avec une certaine complaisance sur l'opinion d'Usher qui regardait cet os comme fossile (3). Il aurait dû citer aussi le savant Leidy qui réserve, jusqu'à preuve plus complète, et c'est évi demment le parti le plus sage, toute conclusion sur la contemporanéité de cet homme et des mammifères avec lesquels ses ossements étaient confondus.

Les plaines qui s'étendent de la Nouvelle-Orléans au golfe du Mexique sont basses et humides. Il est difficile, quand on les parcourt, de dire si c'est la terre que l'on voit, ou des marécages recouverts de plantes aquatiques. Cette solitude sauvage, bornée par un horizon stérile, est le séjour des fièvres perpétuelles, des reptiles, des insectes de tout genre. L'homme par son énergie est parvenu à vaincre cette nature maudite, et une des métropoles du Sud s'élève sur des terrains d'alluvion déposés par le Mississipi, et atteignant sur certains points jusqu'à cinq cents pieds de puissance. Des tranchées exécutées il y a quelques années, pour l'établissement d'une usine à gaz, ont mis au jour plusieurs couches successives d'anciennes forêts. Les géologues ont constaté dix générations d'arbres disparus depuis des siècles (4). Dans une couche dépendant de la quatrième forêt, à une profondeur de seize pieds, parmi les troncs d'arbres et les fragments de bois brûlé gisait un squelette. Le crâne était recouvert d'un cyprès gigantesque qui avait vécu de longues

(1) *Os inominatum*. Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, p. 349.

(2) *Second visit to America in* 1846, t. II, p. 197. — *Antiquity of Man*, ch. x.

(3) *L'homme préhistorique*, trad. Barbier, p. 26. — Southall, *Recent Origin of Man*, p. 551. — Short, *The North Americans of Antiquity*, p. 114.

(4) *Tableau of New Orleans*, 1852. — Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, p. 338. — Lyell, *Ant. of Man*, p. 44 et 200. — Lubbock, *l'Homme préh.*, p. 261. — Southall, *Recent Origin of Man*, p. 470 et 551. — Huxley, *la Place de l'homme dans la nature, note du Dr Daly.*

années après l'homme, puis qui avait succombé à son tour (1). M. Bennett Dowler, en calculant la croissance et la durée des diverses couches forestières, porte à 57,600 ans l'âge de ces débris humains. C'est là un calcul trop hypothétique pour que nous croyions devoir le discuter. Le Dr Dowler semble l'avoir compris lui-même, car par un calcul postérieur il ne porte plus l'antiquité du squelette qu'à 14,400 ans (2). Pas plus que le premier, ce dernier chiffre ne reposerait sur un fondement sérieux, si, comme le suppose le Dr Foster (3), les prétendues forêts successivement ensevelies n'étaient que les arbres charriés par le fleuve dans ses crues fréquentes, et déposés avec les alluvions au point où il déchargeait ses eaux dans la mer. La même conclusion s'impose si nous admettons l'opinion du Dr Hilgard, qui ne veut voir, dans la couche où reposait le squelette, qu'une alluvion récente.

Dans une mine de sel située sur l'île de la Petite-Anse (Louisiane), il a été trouvé une natte fabriquée avec des roseaux entrelacés (4). Le sel se rencontre à une profondeur moyenne de quinze à vingt pieds ; et le fragment de natte était au niveau des premiers bancs salins. A deux pieds au-dessus, gisaient des fragments de défenses ou d'ossements d'un éléphant. L'homme et le proboscidien avaient vécu au même moment ; ils étaient venus mourir au même point.

Le Dr Koch découvrait, sur les bords de la Rivière-Bour-

(1) Le cyprès (*Taxodium distichum*) vit très longtemps. Adanson en cite un, auquel il attribue 5,200 ans, et le baron de Humboldt parle d'un autre à Chapultepec, déjà vieux au temps de Montezuma, et qu'il suppose âgé de 6,000 ans au moins.

(2) Nous reproduisons ce calcul d'après un ouvrage récent (Short, *The North Americans*, p. 123) ; il est difficile de se rendre compte de ses facteurs. Le Dr Dowler attribue la formation du delta à trois époques distinctes : 1° celle des plantes marécageuses ; 2° celle des cyprès auxquels il n'accorde plus que deux générations ; 3° celle des chênes qui forment la végétation actuelle. Il donne à la première et à la dernière de ces périodes une durée de 1,500 ans, à la seconde une durée de 11,400 ans basée sur le diamètre des cyprès et sur les cercles concentriques, qui permettent d'attribuer à chaque génération une existence de 5,700 ans.

(3) *Prehistoric Races*, p. 76.

(4) *Arundinaria macrosperma*. Cette natte est aujourd'hui déposée au musée national de Washington.

beuse (Gasconade County, Missouri), les débris d'un Mastodonte (1). L'animal, un des plus grands parmi ceux connus, s'était embourbé dans les marécages ; entraîné par son poids, il n'avait pu se relever et il était tombé sur le flanc droit. Des hommes l'avaient aperçu dans cette position ; ils l'avaient attaqué de loin d'abord, en lui lançant des flèches, des pierres, des fragments de roche que l'on retrouve en grand nombre mêlés à ses ossements ; puis, pour en avoir plus facilement raison, ils étaient parvenus à allumer autour de lui de grands feux attestés par les cendres qui atteignaient, sur certains points, jusqu'à six pieds de hauteur. Les flèches, les pointes de lance, les couteaux étaient certainement l'œuvre de l'homme ; les fragments de roche, dont quelques-uns ne pesaient pas moins de vingt-cinq livres, avaient été apportés de loin. Tout paraît prouver l'exactitude de la scène que retrace Koch. L'année suivante, il faisait une découverte à peu près semblable dans le comté de Benton (Missouri). A dix milles environ de la jonction de la rivière Pomme-de-Terre avec l'Osage, il rencontrait, sous le fémur d'un mastodonte, une flèche en silex rose, puis un peu plus loin, toujours dans la direction de l'animal, quatre autres flèches (2) qui, selon toutes les apparences, avaient été lancées contre lui (3).

Très probablement ces observations sont exactes ; malheureusement les faibles connaissances scientifiques de Koch (4), les exagérations dont il accompagnait son récit, ont jeté tout

(1) Koch avait annoncé sa découverte par de nombreux pamphlets qui n'ont aucune valeur scientifique. Dana a conservé les titres d'un grand nombre d'entre eux (*Koch's Evidence on the Contemporaneity of Man and the Mastodonte in Missouri. American Journ. of Science and Arts*, May, 1875). On peut aussi consulter Forster (*Preh. Races*, p. 62), Rau (*North Am. Stone Implements*, *Smith. Cont.* 1872) qui admettent l'authenticité de la découverte de Koch, et Short (*North Americans*) qui la nie. Schoolcraft (*l. c.*, t. I, p. 174) dit, en parlant des ossements du mastodonte découverts auprès de la rivière Pomme-de-Terre, qu'ils n'étaient pas pétrifiés, ce qui permet de douter de leur grande antiquité.

(2) Trois de ces flèches étaient en agathe, une en silex de couleur bleuâtre.

(3) *Trans. of Saint-Louis Acad. of Science*, 1857.

(4) Koch était surtout un chercheur habile et persévérant. Les musées de l'Amérique et de l'Europe sont remplis du produit de ses fouilles. C'est lui qui a découvert, entre autres, le magnifique mastodonte du British Museum.

d'abord sur les faits eux-mêmes quelque discrédit. Mais les découvertes récentes du Dr Aughey dans l'Iowa et dans la Nebraska sont venues les confirmer. Là aussi on a rencontré des ossements de mastodonte, mêlés à de nombreuses pointes en silex. Muni de ces faibles armes, répétons-le avec étonnement, l'homme n'hésitait pas à attaquer l'animal gigantesque et parvenait même à le vaincre.

Dans la région des Montagnes-Rocheuses, sur divers points des côtes du Pacifique, on signale de nombreuses traces de la présence de l'homme. La découverte d'outils ou d'armes, à plusieurs centaines de pieds de profondeur, dans des couches diversement stratifiées et ne présentant aucune trace de remaniement, implique seulement que le pays était peuplé bien des siècles avant l'arrivée des Espagnols et que les hommes qui l'habitaient avaient été les témoins des convulsions de la nature, des phénomènes volcaniques qui avaient amené des changements si remarquables. Mais quand les ossements de l'homme, les produits de sa très primitive industrie, sont associés à des restes d'animaux, disparus depuis des temps dont il est difficile de supputer la durée, il est impossible de ne pas faire remonter l'existence de cet homme à l'antiquité la plus reculée (1).

Nous constatons ces faits dans la Californie, dans le Colorado (fig. 13), dans le Wyoming, partout où les fouilles ont pu avoir lieu. M. Voy (2), dans un manuscrit qui, croyons-nous, est resté inédit, signale de nombreuses et intéressantes découvertes toutes soigneusement vérifiées. Nous citerons deux mortiers en pierre trouvés dans un gravier aurifère, auprès de Table Mountain, l'un en 1858, à trois cents pieds de profondeur, l'autre en 1862, à quarante pieds plus bas, au-dessous d'une couche de lave de cent quatre pieds de puissance ; puis à San-Andrès plusieurs de ces mêmes mortiers qui abondent dans toute la Californie. Poursuivons une rapide énumération, que nous voudrions en

(1) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 697.
(2) *Relics of the Stone Age in California.*



Fig. 13. — Gorges du Rio Colorado.

vain moins aride. Le Dr Snell parle d'un pendant en schiste siliceux, et de plusieurs pointes de lance. A Shaw's Flat, ce sont des ornements en calcaire et un mortier en granit; auprès de Sonora et à Kincaid's Flat, des silex taillés; à Gold-Spring Gulch, un plat ovale en granit de plus de dix-huit pouces de diamètre, de deux à trois pouces d'épaisseur et du poids de quarante livres; à Georges-Town, plusieurs plats à peu près semblables. Partout ces silex, ces mortiers, ces plats étaient associés à des ossements de mastodonte, d'éléphant, d'un grand tapir et d'autres mammifères disparus. Une tradition assez constante attribue ces objets, œuvre évidente de l'homme, à une race sauvage et anthropophage, disparue comme les animaux au milieu desquels elle vivait, et qui n'avait rien de commun avec les Indiens actuels (1).

Des traces d'anciennes exploitations minières se voient aussi sur plusieurs points de l'Amérique du Nord; nous savons seulement qu'elles sont bien antérieures à la conquête espagnole. En Californie on cite des mines de mercure (2) où les roches se sont effondrées, ensevelissant dans leur chute les mineurs, dont les squelettes gisent au fond de la mine à côté de grossiers marteaux de pierre, seuls outils de ces sauvages ouvriers. Des dépôts calcaires et même des couches carbonifères dans le Michigan portent la trace d'outils à peu près analogues (3); et dans les mines du lac Supérieur, on a recueilli également de nombreux marteaux (4). Nous reviendrons sur ces questions; mais déjà nous pouvons dire que de pareils travaux sont absolument étrangers aux Indiens et doivent être attribués à une race différente.

Remontons le cours des siècles. M. Berthoud raconte avoir trouvé des silex travaillés dans des sables tertiaires à Cow's

(1) Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 547. Il cite un manuscrit inédit de M. Powers. Nous reproduisons (*app.* A) les principales découvertes connues et la faune qui les accompagnait.

(2) Bancroft, *l. c.*, t. IV, 696. Les Espagnols ont donné à ces mines le nom d'*Almaden*, en souvenir de celles de leur patrie.

(3) *Am. Ass. Detroit* (*Michigan*), 1875.

(4) *Am. Ass. Cambridge* (*Mass.*), 1849.

Creek et auprès de la rivière South-Platte ; avec ces silex, il recueillait des coquilles qu'il rattache aux plus anciennes couches du pliocène, peut-être même à celles du miocène. Ce sont là, il faut en convenir, de faibles témoignages pour attester un fait d'une importance aussi capitale que l'existence de l'homme durant les temps tertiaires (1).

L'homme tertiaire en Amérique.

La découverte qui nous reste à dire a été discutée dans toutes les sociétés savantes de l'Amérique et de l'Europe ; bien que la

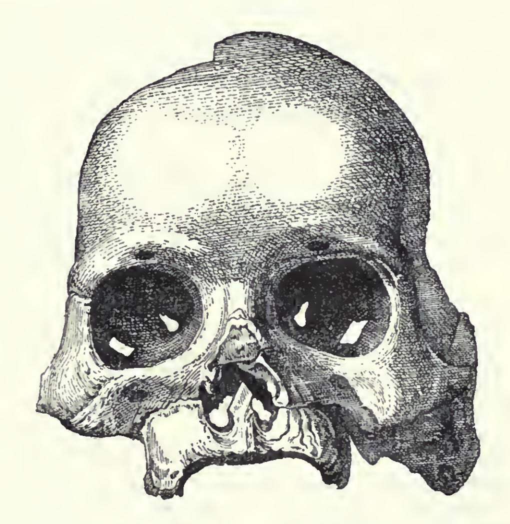


Fig. 14. — Crâne de Calaveras.

solution ne soit pas encore satisfaisante, il convient de donner les détails qu'elle comporte. En 1857, un fragment de crâne humain associé à des ossements de mastodonte avait été trouvé à une profondeur de 180 pieds dans les sables aurifères de Table-Mountain (Californie). Le Rév. C.-F. Winslow s'empressa de transmettre ce fragment à la Société d'histoire naturelle de Boston (2); mais cette société reconnut qu'il était impossible d'y attacher aucune importance, parce que l'on ne possédait sur le

(1) M. Berthoud dit avoir trouvé ces objets par 40° lat. nord et 104° longitude ouest (*Philadelphia Acad. of Natural Science*, 1872).

(2) Whitney, *The auriferous Gravels of Sierra Nevada*, p. 264.

gisement que les déclarations d'ouvriers fort intéressés à cacher la vérité (1). Quelques années après, en 1866, M. Whitney, directeur des explorations géologiques de la Californie, annonçait la découverte d'un crâne, cette fois à peu près complet (fig. 14), à 130 pieds environ de profondeur, dans une couche de graviers aurifères, située sur le versant occidental de la Sierra-Nevada (comté de Calaveras). Le gisement reposait sur un lit de lave et était recouvert de plusieurs couches soit de lave, soit de dépôts volcaniques succédant à des couches de gravier (2). Cette succession indique clairement de longues périodes agitées, où de puissants courants ont alterné avec des éruptions répétées. Si les faits que l'on rapporte sont exacts, depuis l'existence de l'homme, les eaux

(1) Un fragment provenant du même crâne fut également donné par le Rév. C. F. Winstow au Musée des sciences naturelles de Philadelphie.

(2) Nous reproduisons, d'après les *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, la série des dépôts de haut en bas.

1. lave noire	40	pieds	6. graviers	25	pieds
2. graviers	3	»	7. lave brune	9	»
3. lave blanche	30	»	8. graviers	5	»
4. graviers	5	»	9. lave rouge	4	»
5. lave blanche	15	»	10. graviers rouges	17	»

D'après le propriétaire de la mine, ce serait dans la couche n° 8 que le crâne dont nous parlons aurait été trouvé. La grande épaisseur des couches de lave ne saurait être un criterium pour juger la durée des éruptions. La lave et les cendres du Vésuve qui recouvrent Herculanum varient de 76 à 112 pieds. Humboldt a constaté qu'en 1750 l'éruption du volcan de Jorullo au Mexique avait déposé une couche de lave de 500 pieds de puissance. En 1783, le volcan de Skaptar-Jokul en Islande jetait des torrents dont les courants mesuraient une longueur de 45 et de 50 milles. Toute la vallée de la rivière Skapta sur une profondeur variant de 400 à 600 pieds fut comblée et la rivière elle-même desséchée. Bischoff a calculé que le volume de lave produit par cette éruption dépassait celui du Mont Blanc; et d'autres savants l'estiment à 500 milliards de mètres cubes. D'après une évaluation peut-être exagérée de Zollinger, le volume total des scories et des cendres lancées en 1815, par un volcan de l'île de Sumbava, le Timboro, à des distances de 500 kilomètres, égalerait deux fois le volume du Mont Blanc. On a des données plus précises sur l'éruption du Coseguina, petit volcan de l'Amérique centrale qui, en 1835, fit pleuvoir la pierre ponce sur les campagnes et sur la mer dans un rayon de 1500 kilom. et rejeta une masse de 50 milliards de mètres cubes de laves et de scories. Rien enfin ne peut rendre l'importance de l'action volcanique dans toute la Californie. Celle que nous citons n'en est qu'un très faible exemple. — Lyell, *Princ. of Geology.*, t. II, p. 49 et suiv. — Southall, *Recent Origin of Man*, p. 555. — Radau, *la Constitution intérieure de la terre* (*Rev. des Deux Mondes*, 15 oct. 1879).

ont à plusieurs reprises envahi les lieux où il vivait, et les laves du volcan en ignition sont venues tarir ces eaux à leur source.

Le crâne était empâté dans une gangue sableuse où adhéraient quelques autres fragments d'ossements humains, des débris appartenant à de petits mammifères, qu'il a été impossible de déterminer, et une coquille de mollusque d'eau douce (*Helix mormonum*). A côté gisaient des branches de chêne entièrement fossilisées. Le puits de mine, d'où le crâne a été retiré, faut-il ajouter, est depuis ce moment rempli d'eau et toute nouvelle exploration est devenue impossible.

Si le crâne de Calaveras n'était accompagné d'aucun ossement de mammifère pouvant fixer sa date, il est certain que, sur d'autres points de la Sierra-Nevada, des graviers identiques ont donné des ossements d'animaux de race éteinte. Il est tels gisements de la Californie et de l'Orégon, où les débris d'éléphants et de mastodontes pourraient, selon une expression populaire, remplir des wagons. A côté de ces gigantesques pachydermes, on rencontre le Palœolama, l'Élotherium (1), des Bovidés, des Hipparions, et plusieurs espèces de chevaux. La flore fossile, dont les empreintes sont fréquentes dans les dépôts argileux, présente également des différences notables avec la flore actuelle (2). Nous voyons des charmes, des ormes, des figuiers, des aulnes, d'autres arbres de nos régions (3); on remarque surtout l'absence complète de ces conifères, qui impriment aujourd'hui à la flore californienne son caractère particulier. M. Whitney rappelle aussi, à l'appui de sa thèse, les instruments tels que les pointes de lance, les haches en pierre, les mortiers destinés sans doute à broyer les grains ou les noyaux, qui témoignent tous de la présence de l'homme, et qui sur bien des points ont été trouvés ensevelis sous des couches de lave. Voici en quels termes il annonçait sa découverte à M. Desor : « Le grand inté-

(1) De l'ordre des pachydermes et de la tribu des suilliens selon Pictet. Nous donnons à l'appendice A la liste de la faune dressée par M. Whitney.

(2) M. Lesquereux a pu reconnaître dans la flore des terrains miniers, des formes appartenant au pliocène et se rapprochant même du miocène.

(3) *App.* A.

rêt pour moi à présent est dans les restes humains et dans les œuvres de main d'homme qui ont été trouvés dans les rochers tertiaires de la Californie, et desquels j'ai pu vérifier l'existence durant ces derniers mois. Les évidences se sont maintenant accumulées avec une telle extension, que je n'éprouve aucune hésitation à dire, que nous avons les preuves non équivoques de l'existence de l'homme sur la côte du Pacifique, antérieurement à l'époque glaciaire, antérieurement à la période du mastodonte et de l'éléphant, dans un temps où la vie animale et la vie végétale étaient entièrement différentes de ce qu'elles sont actuellement; et depuis lequel il s'est produit sur des roches dures et cristallines une érosion verticale de deux mille à trois mille pieds. »

Le monde savant attendait avec une légitime impatience la confirmation de ces curieuses assertions. M. Desor s'était fait l'interprète de tous, et en 1872, M. Whitney lui répondait (1) : « Vous pouvez compter que je publierai ce fait dans tous ses détails, dès que les cartes nécessaires seront gravées et que j'aurai complètement achevé la géologie de la région. On verra alors qu'il n'y a pas eu de méprise. La simple publication du fait que des restes humains et des produits de l'industrie humaine ont été trouvés sous les transformations volcaniques de la Sierra-Nevada ne prouverait rien, si la structure géologique de la région n'était pas en même temps déterminée avec assez de précision, pour que chacun puisse apprécier au point de vue géologique la signification de cette découverte. Sachez bien que le crâne de Calaveras County n'est pas un fait isolé ; mais que j'ai toute une série de cas bien authentiques, où l'on a trouvé dans la même position géologique soit des débris humains, soit des objets travaillés. » Complétant ces renseignements, un géologue de Philadelphie mandait vers la même époque à M. l'abbé Bourgeois, que M. Whitney avait recueilli dans les terrains pliocènes de la Californie, sur neuf points différents, des ossements humains ou des

(1) *Rev. d'anthr.*, 1872, p. 760.

débris de l'industrie de l'homme, et que ces faits étaient destinés à dissiper toutes les incertitudes (1).

Puis pendant huit ans le silence se fait; M. Whitney ne publie aucun détail sur ses découvertes, et les journaux américains répètent, sans qu'il prenne soin de le démentir, qu'il avait été le jouet d'une déplorable mystification (2). Ce n'est que récemment qu'il a cru devoir revenir sur ce sujet dans une conférence à l'université de Cambridge (Massachussets), puis dans des ouvrages auxquels son nom donne une légitime importance. Il maintient toujours l'authenticité de sa découverte ; les enquêtes auxquelles il s'est personnellement livré l'attestent; mais il est obligé de reconnaître que le crâne a été trouvé par des ouvriers ignorants et que nul homme compétent ne l'a vu dans sa position primitive (3).

La description de ce crâne n'ajoute aucune preuve nouvelle. Le type se rapproche de celui des Esquimaux et le trait le plus caractéristique consiste en des arcades sourcilières très proéminentes. L'analyse chimique n'est pas plus affirmative. Elle constate seulement que le crâne contient de légères traces de matière animale (4) et que le phosphate de chaux est en partie remplacé par du carbonate (5).

Nous retenons ces deux faits qui nous paraissent importants pour la solution de la question. Il est impossible que des traces de matière animale, quelque faibles qu'on veuille les supposer, aient pu se conserver durant les temps immenses qui nous séparent de la période tertiaire. La ressemblance de ce crâne avec les crânes esquimaux actuels ne serait pas moins étrange, et il est difficile d'admettre qu'un type ait pu se perpétuer sans modifica-

(1) *Mat.*, 1873, p. 55.

(2) « The intelligent portion of the community, dit Short (*l. c.*, p. 125), pronounced the finder guilty of a scientific fraud and it is not yet a certainty that their decision was incorrect. »

(3) Whitney, *Lecture in Cambridge;* 25 april 1878. — *The Calaveras Skull, Memoirs of the Museum of Comparative Zoology of Harward College*, t. VI.

(4) « The skull being as nearly deprived of its organic matter, as fossil bones found in the tertiary period usually are. » (Whitney, *l. c.*, p. 271.)

(5) Whitney (*l. c.*, p. 269) donne le résultat de l'analyse.

tions appréciables durant des âges incalculables, où tout dans la nature s'est si complètement transformé (1).

Les conclusions nous paraissent donc simples. Sans doute l'homme a vécu en Californie, et le récit de M. Whitney vient s'ajouter aux preuves que nous avons déjà données, pendant que les volcans de la Sierra-Nevada étaient en pleine ignition, avant la grande extension des glaciers, avant la formation des vallées et des profonds ravins, à une époque où la faune et la flore étaient complètement différentes de la faune et de la flore actuelles. Mais M. Whitney admet lui-même que si l'éruption de la grande masse des matériaux volcaniques a commencé vers la période pliocène, elle s'est sûrement continuée durant toute la période postpliocène et même durant les temps modernes. Toutes dates initiales et finales nous font donc défaut, et si même il devenait possible de les établir, on ne saurait affirmer avec quelque certitude l'absence sur tel point donné de tout remaniement, alors que le sol a été bouleversé par des convulsions aussi terribles que les phénomènes volcaniques. Ceux même qui admettent l'authenticité du crâne de Calaveras doivent réserver toute opinion sur l'époque à laquelle il remonte, jusqu'à ce que la question soit plus amplement étudiée au point de vue de la science seule et en dehors des polémiques passionnées que ces questions provoquent trop souvent (2).

Mais si nous nous refusons à admettre quant à présent l'existence de l'homme sur le sol américain durant l'époque tertiaire, il est difficile de méconnaître les longs siècles qui se sont écoulés depuis les temps où ces hommes inconnus vivaient au milieu

(1) Il paraît certain, par exemple, qu'aux temps où M. Whitney fait remonter le crâne de Calaveras, le climat de la Californie était tropical. *Proc. California Acad. of Science*, 1875, p. 389.

(2) Le prof. Marsh disait en 1877 à Nashville (*Am. Ass. for the Advancement of Science*) : « The evidence as it stands to day, although not conclusive, seems to place the appearance of man in this country in the pliocene; and the best proof of this has been found on the Pacific coast. » Bancroft est moins convaincu (t. IV, p. 703). « The evidence was sufficient, dit-il, to convince Prof. Whitney and other scientific men, that this skull was actually found as claimed, although on the other hand some doubt and not a little ridicule have been expressed about the subject. »

d'animaux non moins inconnus qu'eux. C'est, dans l'état actuel de la science préhistorique, la seule conclusion possible. La suite de notre récit montrera d'autres races, avec des mœurs différentes, avec des goûts différents, avec une origine probablement différente. L'histoire et la tradition sont muettes sur elles, comme sur leurs devanciers, et il faut par de longues et patientes recherches démêler quelques faits encore bien obscurs au milieu d'une nuit complète. Puissent les difficultés de la tâche être notre excuse, si des erreurs inévitables se glissent sous notre plume.

CHAPITRE II

LES KJÖKKENMÖDDINGS ET LES CAVERNES

Nous disions, en terminant le chapitre précédent, que d'autres hommes avec des mœurs et des goûts différents, avec une origine probablement différente, étaient venus prendre la place des premiers habitants de l'Amérique. Un changement considérable s'est produit ; nous ne sommes plus en présence de sauvages nomades, errant sans asile, dans les forêts du Nord, dans les pampas du Sud : nous allons voir une population nombreuse et agglomérée, des habitations prolongées aux mêmes lieux. La différence complète de la faune permet mieux encore de saisir l'importance du changement accompli et aussi la longue durée des temps nécessaires à son accomplissement. Si ces hommes, arrivés sans doute à la suite de migrations répétées, restent encore grossiers et barbares, la permanence de la demeure est déjà un progrès considérable, et une étude attentive permet de découvrir les germes d'une civilisation plus avancée qui se développera plus rapidement encore chez ceux qui viendront les remplacer.

Tout est important alors que l'on veut se rendre compte de l'existence de l'homme dans ces temps absolument inconnus hier encore. A ce point de vue les *Kjökkenmöddings*, tel est le nom donné par les savants danois à des amas de débris, de détritus de toutes sortes accumulés autour de la demeure humaine, méritent une étude spéciale. Leurs fouilles ont amené dans les diverses con-

trées de l'Europe les résultats les plus intéressants. Elles ont montré la vie de chaque jour, la nourriture, les mœurs, les voyages, les migrations de ces hommes ; on a pu suivre leurs progrès, constater leur marche ascendante. Les chercheurs ont recueilli des haches, des couteaux, des outils de toute sorte, en pierre, en corne, en os, des fragments de poterie, du bois carbonisé. Au milieu des cendres de ces foyers abandonnés depuis des siècles, on a trouvé de nombreux ossements de mammifères et d'oiseaux, des arêtes de poissons, des coquilles d'huîtres, de cardium, d'autres mollusques (1) ; tous attestent la résidence prolongée de l'homme. Les kjökkenmöddings ne sont pas moins nombreux en Amérique, et leurs fouilles, partout où il a été possible de les tenter (2), ont été des plus fructueuses. D'immenses bancs de coquilles, lentes accumulations de l'homme, s'étendent sur les côtes de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse, du Massachussetts, de la Louisiane, du Nicaragua, où l'on signale des dépôts qui remontent à la plus haute antiquité. On les retrouve dans les Guyanes, au Brésil, dans la Patagonie, auprès des bouches de l'Orénoque, sur les rivages du golfe du Mexique, sur les plages du Pacifique, comme sur celles de l'Atlantique, et les *Shell Mounds* de la Terre de Feu se signalent de loin au navigateur par la nuance d'un vert plus foncé de leur végétation.

Les Kjökkenmöddings nombreux dans toute l'Amérique.

Quelques-uns de ces kjökkenmöddings présentent des dimensions considérables. Sir C. Lyell en décrit un situé sur l'île Saint-Simon, à l'embouchure de l'Allamaha (Géorgie), qui couvrait dix acres de terrain (3), sur une profondeur variant de cinq à dix pieds. Il était presqu'exclusivement formé d'écailles d'huîtres, et les fouilles ont donné des haches, des flèches en silex et quelques fragments de poterie (4). Un autre situé auprès de l'embouchure

(1) *Les Premiers Hommes*, t. I, p. 265.

(2) Le compte rendu du congrès préh. tenu à Bologne en 1871 donne une liste assez complète des auteurs qui ont traité des Kjökkenmöddings américains. On peut aussi consulter : *Reports Peabody Museum*, t. II ; *Shell Mounds — Am. Association*. Chicago, 1867 ; Détroit, 1875. — Wyman, *American Naturalist*, 1868.

(3) L'acre vaut 40 ares.

(4) *Second Visit to the United States*, t. I, p. 152. — *British. Ass.*, 1859. *Adress of the Président.*

de la rivière Saint-Jean et formé, comme celui visité par Lyell, d'huîtres d'une dimension extraordinaire, mesure trois cents pieds de longueur, sur une largeur qui n'a pu être que partiellement reconnue ; mais qui atteint sûrement plusieurs centaines de pieds. Les kjökkenmöddings de la Floride et de l'Alabama sont plus considérables encore. Il en est un sur l'île Amelia qui s'étend sur une longueur d'un quart de mille, avec une profondeur moyenne de trois pieds et une largeur de près de cinq cents pieds. Celui de Bear-Point couvre soixante acres de terrain ; celui d'Anercerty-Point, cent ; celui de Santa Rosa, cent cinquante. D'autres s'étagent en hauteur : Turtle-Mound auprès de Smyrne est un amas de coquilles d'huîtres atteignant près de trente pieds d'élévation ; la hauteur de plusieurs autres dépasse quarante pieds (1). Dans tous ces kjökkenmöddings, on a recueilli des boisseaux de coquilles, bien qu'une grande partie de leur emplacement reste encore inexploré ; les grands arbres, les racines, les lianes, les plantes grimpantes les recouvrent d'un fourré souvent impénétrable.

Tous les Shell Mounds dont nous venons de parler, sont situés sur le bord de la mer, ou dans son voisinage immédiat. On en cite cependant un, presqu'exclusivement formé de coquilles marines, à cinquante milles au delà de Mobile. Ce fait semblerait indiquer un changement considérable dans le relief du sol depuis que l'homme a vécu ; car il n'est guère vraisemblable qu'il eût pris tant de peine, pour transporter au loin les mollusques nécessaires à sa vie quotidienne, alors qu'il lui était si facile d'établir sa demeure elle-même à proximité du rivage.

M. Jones a exploré quarante kjökkenmöddings dans l'île Colonel (Géorgie) (2). L'île tout entière, nous dit-il, est couverte de Shell Mounds (3). Les fouilles d'amas semblables, très nombreux dans le Maine et le Massachussetts et formés principale-

(1) Brenton, *Notes on the Floridian Peninsula*. Philadelphia, 1859.

(2) *Ant. of the Southern Indians.*

(3) « The adjacent fields are hoary with Shell Mounds. Southall, *Recent Origin of Man*, p. 548.

ment de coquilles d'huîtres, de moules et de buccins, ont donné des résultats non moins intéressants. M. Jeffries Wyman a constaté la rareté des outils en silex, remplacés par des instruments en os, qui se rencontrent en grand nombre. Les fragments de poterie sont peu communs; leur ornementation, toujours grossière, offre quelque ressemblance avec les plus anciennes poteries de l'Europe ; elle était produite, soit au moyen de lianes tressées qu'on imprimait sur la pâte molle, soit avec la pointe d'une coquille ou celle d'un silex (1). Les ossements d'animaux sont nombreux (2). M. Wyman a reconnu l'élan, le caribou (3), le cerf de Virginie, le plus commun de tous (4), le castor, le phoque, la tortue, le grand pingouin, le dindon sauvage. Sauf le pingouin (*Alca impennis*) qui ne se trouve plus qu'à l'extrême Nord, tous ces animaux vivaient dans le Maine, aux temps historiques. Le caribou, quoique bien plus rare que par le passé, se rencontre encore dans la région. Il faut aussi mentionner le chien (5). De nombreux ossements portent la marque de ses dents ; il vivait donc avec l'homme et lui était soumis, autant du moins que pouvait le permettre son naturel sauvage. Les plus importantes de ces fouilles ont été faites sous les yeux des anthropologistes américains, lors de la réunion en 1867, à Chicago, de l'association pour l'avancement des sciences. Un tertre ouvert à cette occasion couvrait une superficie de dix acres. On y recueillit des coquilles d'huîtres, des arêtes de cabillaud, des ossements de chien et ceux d'un grand cervide. Tous ces débris attestaient l'habi-

(1) On a constaté ce mode d'ornementation primitive dans le Missouri, l'Illinois, l'Ohio, le Tennessee et la Floride (*Report Peabody Museum*, 1872).

(2) Nous reproduisons (App. B) la liste complète des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des poissons et des mollusques trouvés par Jeffries Wyman dans les kjökkenmöddings de Mount Desert, de Couch's Cove, d'Eagle-Hill et de Colnit-Port.

(3) « The Caribou (*Tarandus rangifer*) is still found within the confines of Maine; but the wild turkey has become virtually extinct in New England. The Elk is not found nearer than the Alleghany Mountains and the great Auk has retreated beyond the confines of the United States (Wyman, *Report Peabody Museum*, 1868, p. 11).

(4) *Cervus Virginianus*.

(5) Probablement le *Lupus cagottus* dont nous avons parlé au chapitre précédent.

tation d'un homme vivant exclusivement du produit de sa chasse et de sa pêche et ne connaissant encore aucune culture.

Les kjökkenmöddings se rencontrent aussi fréquemment en Californie, et les environs de San-Francisco en sont littéralement couverts. Un d'entre eux, situé auprès de San-Pablo (comté de Contra-Costa) mesure près d'un mille de longueur sur un demi-mille de largeur. Les coquilles qui le forment, principalement l'huître et la moule, ont toutes été exposées à l'action du feu (1). Les fouilles d'un tertre semblable conduites jusqu'à vingt-cinq pieds de profondeur, ont donné des pointes de flèche et de marteaux en pierre. Sous d'autres on a découvert des milliers d'outils en os (fig. 15) dont les plus plus grands atteignent jusqu'à huit pouces de longueur : Parmi ces outils gisaient des débris humains ; ils ont malheureusement été dispersés sans profit pour la science (2).

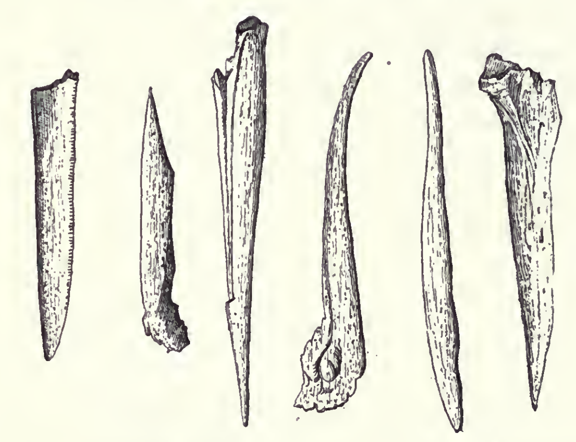


Fig. 15. — Instruments divers en os et en pierre (Californie).

Le Dr Yates a transmis au Smithsonian Institute à Washington, la collection complète des objets, trouvés par lui dans le comté

(1) Foster, *Prehistoric Races of the United States*, p. 163. — Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 709.

(2) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 711.

d'Alameda (1). Elle comprend plusieurs de ces grands mortiers en pierre (fig. 16), dont nous avons parlé et dont on ne peut que conjecturer l'usage, des outils destinés surtout à perforer, des pipes, et la représentation grossière d'un phallus. Il faut noter



Fig. 16. — Mortier en pierre (Californie).



Fig. 17. — Grattoir en quartz.

ce dernier fait, nous verrons que les découvertes de ce genre sont rares en Amérique ; cette rareté contraste singulièrement avec les obscénités trop fréquentes de l'art grec ou romain.

Les fouilles de l'Oregon ont été dirigées par M. Schumacher (2). Il en a retiré une collection importante de mortiers, de pipes d'un travail médiocre, de poteries, de petits vases en stéatite (3), de poignards, de couteaux, de flèches en silex, d'essais

(1) *Smithsonian Report*, 1869, p. 36.

(2) *Researches on the Kjökkenmöddings of the Coast of Oregon and in the Santa-Barbara Islands and adjacent Mainland. Bul. U. S. Geol. Survey*, t. III. — *Report Peabody Museum*, 1878.

(3) M. Schumacher a trouvé sur l'île de Santa-Catalina un gisement de stéatite où les anciens habitants de l'île avaient établi une véritable fabrique de pots et de vases. Ils se trouvent à tous les degrés de fabrication ; et autour d'eux on peut recueillir les

de sculpture, d'instruments en os ou en test de coquilles. Une des fouilles a mis au jour trente crânes humains et deux squelettes à peu près complets. Le mort avait été déposé, là où le vivant avait vécu.

Les kjökkenmöddings abondent aussi sur l'île de Vancouver (1). On a recueilli au milieu d'amoncellements de coquilles, des marteaux, des pointes de flèches, des casse-têtes en bois, un véritable couteau taillé dans un os de baleine. Parmi les débris gisaient des squelettes. Un d'entre eux portait au bras un bracelet formé de coquilles et une flèche en silex était restée implantée dans un de ses os. A Esquimalt, il a été trouvé un vase à deux anses ; l'une des anses figure un homme, l'autre le dos d'un animal. Des vases absolument semblables, comme nous le verrons, se rencontrent fréquemment sous les mounds de l'Amérique centrale. Celui d'Esquimalt doit dater de la même époque que les tumuli dont l'île est couverte ; les uns sont construits en cailloux, les autres en argile et en sable. De grandes pierres plates, véritables menhirs, sont souvent placées verticalement sur ces tumuli ; des arbres séculaires les couvrent de leur ombrage et témoignent de leur antiquité. Terre-Neuve fut découverte en 1491, par le Vénitien Jean Cabot, qui commandait une expédition équipée aux frais de Henri VII, roi d'Angleterre ; peut-être, aussi, car la question est restée indécise, par le navigateur portugais Corte-Real. Ce qui est certain, c'est qu'au moment de la découverte, l'île était complètement inhabitée. De nombreux tumuli y attestaient seuls le séjour de l'homme ; ces tumuli, comme les silex taillés qu'ils recelaient, dataient donc d'époques antérieures à la venue des Européens.

outils ayant servi à les façonner (fig. 17). On cite plusieurs découvertes semblables dans la Nouvelle-Angleterre. Une carrière de stéatite (*Soap Stone*) existait à Christiana (Comté de Lancaster, Pennsylvanie). Il y a été recueilli plus de deux mille outils en silex et nombre de grosses pierres ayant vraisemblablement servi de marteaux. On employait les mêmes procédés que dans l'île de Santa-Catalina, la pierre était grossièrement excavée sur place, puis retirée du gisement et livrée à l'ouvrier qui achevait de lui donner la forme voulue.

(1) *Ancient Remains in Vancouver's Island*, manuscrit cité par Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 737, 741 et s.

Il faut mentionner les puits fouillés par M. Putnam à Madisonville dans la vallée du Miami (1). Ces puits de 3 à 4 pieds de diamètre et de 4 à 7 pieds de profondeur, sont remplis de cendres disposées par couches minces et mélangées de gravier et de charbon. Du sommet à la base, on rencontre de nombreux ossements de reptiles, de poissons et de mammifères. Les os de daim, de cerf, d'ours avaient été brisés pour en retirer la moelle; on recueillait aussi des coquilles, principalement du genre Unio, percées pour servir d'ornements, des fragments de poterie, des instruments en os, en bois de cerf ou de daim, des pointes de flèches, des grattoirs, des marteaux, des haches polies en silex, des ornements en cuivre, des perles et des pipes en pierre. Au fond d'un de ces puits, il trouvait une grande quantité de grains de maïs carbonisés recouverts de fragments d'écorce de branches d'osier et de nattes également carbonisés (2). Ils attestent une population non seulement sédentaire, mais agricole.

Sambaquis du Brésil.

Les sambaquis sont formés des débris de la nourriture d'un peuple, qui avait habité durant des siècles les côtes du Brésil (3). On y peut lire comme dans un livre, les coutumes, les usages, les incidents de la vie journalière de cette race disparue; chaque couche de coquilles (4) ou de cendres est une page, où les faits écrits avec la pierre et le feu parlent d'eux-mêmes, et où les drames de la vie sont retracés par les ossements fracturés des victimes. Il a été retiré d'un amas situé sur les rives du Suguassu de nombreux débris humains; les fractures des os indiquent clairement qu'ils avaient été brisés pour en extraire la moelle. L'anthropophagie de ces anciens habitants du Brésil ne saurait nous surprendre, car aujourd'hui encore dans cet Empire, sur tant de

(1) M. Putnam, un des plus éminents anthropologistes des États-Unis, raconte avoir fouillé plus de quatre cents de ces puits (*Harvard University*, June, 1881).

(2) Topinard, *Rev. d'anthr.*, janv. 1881.

(3) *Rev. arch.*, t. XV, 1re série. Paris, 1867. — Ch. Wiener, *Estudos sobre los sambaquis do sul do Brazil* (*Archivos do Museu Nacional de Rio de Janeiro*, t. I, 1876).

(4) Les mollusques qui les composent sont principalement des testacés bivalves et des coquilles du genre *Corbula*; on y rencontre également des huîtres et des buccins.

points en si grand progrès, on compte dix tribus cannibales, dont la population s'élève de 70 à 80,000 âmes (1).

Les sambaquis atteignent souvent des hauteurs considérables. Le capitaine Burton, porté il est vrai à l'exagération, dit en avoir rencontré un qui n'avait pas moins de cent pieds d'élévation. Ce qui est certain, c'est que les coquilles qui forment ces buttes sont assez nombreuses, pour que depuis deux siècles, un seul sambaqui ait pu fournir, non seulement toute la chaux nécessaire à la petite ville voisine de Nossa-Senhora-da-Gloria, mais encore des quantités considérables pour l'exportation.

Les Paraderos.

Dans les régions de la Plata, on rencontre des paraderos qui offrent quelque ressemblance avec les kjökkenmöddings. Les uns et les autres marquent l'emplacement d'habitations humaines, et l'absence de toute trace d'ensevelissement exclut l'idée des cimetières, auxquels on avait prétendu tout d'abord les assimiler. MM. Moreno et Zeballos les avaient signalés sur plusieurs points du territoire de Buenos-Ayres ; M. Ameghino les décrit, à son tour, sur les rives du Marco-Diaz, du Lujan et du Frias (2).

Sur bien des points, de nombreux ossements de mammifères sont disséminés, souvent sur une grande étendue de terrain (3). Les os longs sont fendus; d'autres portent des stries, des incisions ; presque tous ont subi l'action du feu. Avec ces ossements il a été recueilli des instruments en pierre, principalement des pointes de flèches (fig. 18) ou des fragments d'une poterie grossière et mal cuite présentant parfois quelques traces de peinture Des amas de terre brûlée, des débris de charbon, montrent clairement les foyers de l'homme. Tous les ossements, soit de mammifères, soit d'oiseaux, appartiennent à des espèces qui, comme le cerf ou le lama, vivent encore aujourd'hui dans l'Amérique du Sud; nulle part on ne rencontre les ossements de ces animaux de race éteinte et disparue, si nombreux au contraire dans les forma-

(1) Dr Moure. *Les Indiens de la province* de *Matto Grosso*. — Dr Rath de San-Paolo, *Lettre adressée à l'Anglo-Brazilian Times*

(2) *La Antiguedad del Hombre en el Plata*, t. I, p. 302 et suiv.

(3) Un paradero sur la rive du Marco Diaz couvre une surface de 600 mètres sur 400.

tions pampéennes. Les paraderos ne sauraient donc être confondus avec ces formations, et leur date bien postérieure les rapproche de celle des kjökkenmöddings.

Des découvertes récentes (1) viennent donner une certitude de plus à cette conclusion. Les fouilles d'un tumulus de forme elliptique (2) sur le Parana, auprès du port de Campana, ont mis au jour une foule d'objets qui indiquent une civilisation déjà en

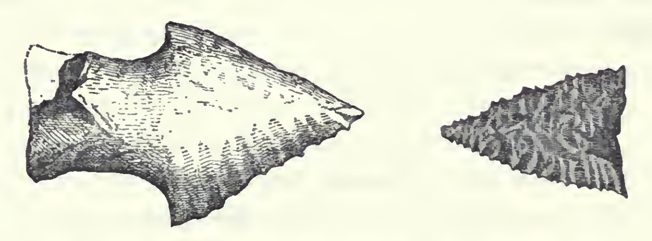


Fig. 18. — Pointes de flèches des paraderos de la Patagonie.

grand progrès. Ce sont des armes et des outils en silex ou en granit bleu, souvent d'un travail remarquable, des moulins à main, assez semblables à ceux encore en usage dans l'intérieur de l'Afrique (3), des instruments en bois de cerf (4), des sifflets en bois de venado et surtout un nombre considérable de fragments d'une poterie (5) très supérieure comme exécution à tout ce que nous avons vu jusqu'ici ; quelques-uns de ces fragments sont peints en rouge, d'autres ornés de dessins ou d'ornements.

Parmi ces poteries, il faut citer des animaux reproduits avec une grande exactitude et notamment une tête de perroquet d'une excellente imitation. Les œuvres de l'homme gisaient au milieu d'amas considérables de gros morceaux de charbon, d'os de poissons et de mammifères. Il est évident que ce tumulus

(1) Zeballos, *Un Tumulus préhistorique de Buenos-Ayres* (*Rev. d'anthr.*, 1878, p. 577).

(2) Le grand diamètre mesure 79 mètres, le petit 32 mètres. La hauteur est de 2m,50.

(3) Livingstone, *Exploration du Zambèse*, trad. franç., p. 504.

(4) *Cervus Rufus, C. Campestris.*

(5) Le Dr Zeballos parle de plus de trois mille fragments. Il cite parmi ces poteries une vingtaine d'*Ollas* (marmites) encore intactes.

recelait un ou plusieurs foyers primitifs ; puis ces foyers, suivant une coutume que nous trouvons chez des races bien diverses, étaient devenus des lieux de sépulture ; la découverte de plusieurs squelettes humains ne peut laisser de doute à cet égard.

Kjökkenmöddings formés de mollusques d'eau douce.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des kjökkenmöddings situés sur les rivages de la mer et formés de coquilles marines. De semblables amas se rencontrent sur les bords des fleuves et des rivières ; ils sont composés de mollusques d'eau douce, ou même de mollusques terrestres, que l'homme savait au besoin utiliser pour sa nourriture. Ainsi dans le Brésil, dont nous venons de parler, des sambaquis se trouvent à soixante kilomètres de la côte, et le professeur Hartt en décrit un situé à Taperinha auprès de Santarem, qu'il regarde comme très ancien et qui est exclusivement formé de mollusques fluviatiles mêlés à des fragments de poterie, à des cendres et à des ossements d'animaux divers (1).

Sur les rives du Mississipi et de ses tributaires, M. White a également reconnu plusieurs kjökkenmöddings formés de mollusques fluviatiles, appartenant presque tous à la famille des naïades et principalement au genre *Unio*. Un succès complet a recompensé ses recherches poursuivies avec persévérance dans les Etats de Minnesota, d'Iowa, d'Illinois, de Missouri et d'Indiana (2). Les amas qu'il a fouillés étaient bien moins considérables que ceux situés sur les bords de la mer ; les plus grands ne mesuraient guère que cent mètres de longueur, sur quatre à cinq mètres de largeur et un à deux mètres de profondeur. Celui de Keosauqua (Iowa) repose sur un terrain d'alluvion ; on y a reconnu des pierres arrachées aux rochers voisins et portant des traces de feu, des fragments de poterie grossièrement façonnée, mêlée de gros grains de sable et ornée de lignes tracées avec une pointe d'os ou de pierre. M. White a recueilli dans

(1) *Report Peabody Museum*, 1873, p. 21.

(2) *On artificial Shell-Heaps of Fresh Water Mollusks; Am. Association* Portland (Maine), 1873. On cite aussi de très anciens Shell-Heaps dans le Tennessee, notamment à Chattenooga et à Muscle-Shoal. Le colonel Whittlesey, dont le nom fait autorité en Amérique sur toutes ces questions, regrettait, il y a quelques années, que ces tumuli n'eussent pas été fouillés. J'ignore si depuis il a été fait droit à son désir.

ce même kjökkenmödding des éclats de silex, des pointes de flèches et une hache en serpentine, puis de nombreux ossements du cerf de Virginie (1). Ils avaient servi aux repas de l'homme, car les os longs renfermant la moelle étaient fendus, dans le but évident de la retirer. A Sabula et à Bellevue (Iowa), d'autres amas permirent à M. White de reconnaître le moyen employé par ces hommes, pour cuire les mollusques, dont ils faisaient leur principale nourriture. Ils creusaient dans la terre des trous ayant environ trente centimètres de diamètre et une profondeur à peu près égale, et ils y allumaient du feu ; des débris de charbon et de coquilles, trouvés dans chacun de ces trous, le prouvent sans réplique.

M. Jeffries Wyman décrit les kjökkenmöddings de la Floride avec le même soin que M. White a mis pour raconter ceux du Nord (2). Ce sont pour la plupart des monticules identiques à ceux de la côte, mais entièrement formés de mollusques d'eau douce associés à quelques rares ossements du cerf de Virginie, de l'opossum, du racoon et à des débris d'oiseaux. Quelques-uns de ces amas comprennent uniquement des Ampullaires et des Paludines (3), peu propres à la nourriture de l'homme et que les Indiens eux mêmes rejettent avec dédain. Un des plus remarquables est situé à Silver-Spring, sur la côte ouest du lac George. C'est le plus grand de tous ceux visités par Wyman, dans la vallée formée par la rivière San-Juan. Il couvre une superficie de vingt acres ; sa hauteur est très variable ; tantôt elle n'atteint pas moins de vingt pieds ; plus loin elle s'abaisse à deux ou trois pieds, à raison sans doute du nombre des habitants et de la durée de leur habitation. On a peine à comprendre que

(1) Nous reproduisons à l'App. C, d'après M. White, la liste des principaux mammifères, poissons et mollusques trouvés dans les tumuli qu'il a fouillés.

(2) *Fresh Water Shell Heaps of the St-John River*, *American Naturalist*. *Jan.*, 1868. — *Report Peabody Museum*, 1874. Wyman remarque que les plus anciennes couches des kjökkenmöddings de la Floride ne renferment jamais de poteries.

(3) *Ampullaria* (Lamarck), *Paludina* (id.). Les unes et les autres sont univalves. Les premières ne vivent que dans les régions chaudes du globe ; leur coquille est globuleuse, ventrue, à bouche vaste bordée par un labre non réfléchi. Les Paludines se rapprochent des Ampullaires, mais elles ont une coquille moins allongée.

l'homme ait pu réunir une quantité aussi considérable de ces mollusques, si peu communs aujourd'hui, soit dans le lac, soit dans la rivière. Il faut donc supposer qu'ils étaient beaucoup plus nombreux dans les siècles passés et qu'ils ont disparu dans la grande lutte pour la vie, qui se poursuit avec une si redoutable activité dans tous les temps et sous tous les climats. Ce n'est pas là un fait exceptionnel; les huîtres de taille gigantesque qui forment les immenses dépôts de la rivière Damariscotta, sont actuellement très rares, et la même observation a été faite à Cap-Cod et à Colnit-Port. De tous les mollusques trouvés dans les kjökkenmöddings danois, les huîtres étaient les plus abondantes; elles ne comptent plus qu'un petit nombre de représentants dans la Baltique. Une autre conséquence des conditions biologiques moins avantageuses dans lesquelles les huîtres se trouvent, c'est que la taille des individus diminue sensiblement; il en est ainsi pour les ampullaires et les paludines du lac George et de la rivière San-Juan comme pour les huîtres du Maine. Il serait facile de multiplier ces exemples qui prouvent cet incessant travail de la nature dont nous commençons seulement à saisir les traces.

Le fait que les hommes qui ont formé ces amas de débris qui témoignent seuls de leur existence, se nourrissaient de mollusques repoussés par les Indiens si peu difficiles en général sur leur nourriture, est en rapport avec la grossièreté de leur poterie. « Parmi les milliers de fragments que j'ai examinés, dit Wyman, aucun ne présente les traces d'un travail aussi habile, d'une ornementation aussi élégante, que ceux des mounds du Mississipi ou que ceux que j'ai moi-même recueillis dans les sépultures de Cedar-Keys ou dans les kjökkenmöddings de Fernandina et de St. John's Bluff sur les bords de la mer. »

Anthropophagie.

Tout prouve que la civilisation de ces hommes était peu avancée; ne nous étonnons donc pas de trouver chez eux le cannibalisme. Nous venons de voir son existence chez les tribus nomades du Brésil (1). Dès 1861, Jeffries Wyman avait remarqué

(1) « Omnes cum magna voluptate vescuntur », dit Osorio des indigènes du Brésil en

dans une fouille sur les rives du lac Monroë, des os longs (fémur, tibia, humerus) appartenant à l'homme, brisés en fragments de quelques pouces de longueur et confondus avec des ossements de cerf, brisés exactement de la même façon (1). Son attention une fois éveillée, il se préoccupa d'une manière particulière de la question dans ses recherches ultérieures ; et bientôt il eut dix cas bien caractérisés, qui ne laissèrent aucun doute dans son esprit sur l'existence du cannibalisme dans la Floride, durant les temps où l'homme accumulait autour de sa demeure ces amas de débris, auxquels nous avons conservé le nom de kjökkenmöddings. Il était évident que ces ossements humains ne provenaient pas d'une sépulture; aucun squelette n'était complet; les débris de plusieurs individus étaient confondus dans le plus extrême désordre ; tous les os et spécialement les os longs renfermant la moelle étaient brisés, comme les os trouvés auprès du lac Monroë et dans le même but sans doute que ceux des animaux, tels que le cerf ou l'alligator, dont ces hommes faisaient leur nourriture. Les intéressantes fouilles d'Osceola-Mound vinrent confirmer encore Wyman dans ses conjectures. Les débris de l'homme et des mammifères étaient renfermés dans une brèche très dure, assez semblable à celle des cavernes qui ont donné dans nos régions de si importants résultats. Wyman retira de cette brèche deux fémurs, appartenant à deux individus différents. Sur l'un d'eux, il remarqua une incision intentionnelle faite autour de l'os pour le briser plus facilement (2). Le savant professeur signale aussi un os humain évidemment travaillé trouvé à Ipswich (Massachussetts).

Pendant que Jeffries Wyman prouvait l'existence de l'anthropophagie dans les États du Sud, M. Manly Hardy l'annonçait

parlant de leur goût pour la chair humaine. *De Rebus Emmanuelis Regis Lusitaniæ.* Coloniæ Agrippinæ, 1574.

(1) *Human, Remains in the Shell Heaps of the St-John River (East Florida). Cannibalism. Report Peabody Museum*, t. I, p. 26.

(2) Sur l'autre fémur, l'incision a pu également exister; mais elle n'est pas assez apparente, pour que l'on puisse l'affirmer avec certitude.

dans la Nouvelle-Angleterre (1). Sous un kjökkenmödding des côtes du Maine, il découvrait trente ou quarante os longs, fémurs, tibias, humerus, radius, un sternum, un pelvis, deux crânes humains. Au milieu de ces débris, les vertèbres, les côtes, les petits os manquaient totalement ; aucun des fragments humains ne se rapportait aux autres, en sorte qu'il était impossible de compléter même partiellement un squelette. Les os longs étaient brisés, et les fouilles donnèrent des os de castor et de morse mêlés aux ossements humains et brisés comme eux, des os d'oiseaux, des arêtes de poisson, de nombreuses coquilles marines, des tessons de poterie, une flèche en silex et une aiguille en os. Sur divers points des amas de cendres attestaient le foyer du cannibale, le lieu où il préparait ses misérables repas.

De tels faits, si tristes qu'ils soient pour l'humanité, ne peuvent nous surprendre. Dans les temps historiques, nous voyons l'homme se nourrir de la chair de l'homme. même au milieu de l'abondance, et cela alors que la plupart des animaux éprouvent une singulière répugnance pour la chair d'un animal de leur espèce. Hérodote raconte le cannibalisme chez certaines peuplades voisines de la Scythie, chez les Androphages et les Issedons par exemple (2) ; Aristote, chez plusieurs peuples des bords du Pont-Euxin (3) ; Diodore de Sicile, chez les Galates (4) et Strabon dit à son tour : « Les Irlandais plus sauvages que les Bretons sont anthropophages ; ils se font un honneur de manger leurs parents, lorsque ceux-ci viennent à mourir (5). »

Dans les anciens tombeaux de la Géorgie qui datent du huitième au deuxième siècle avant notre ère, on trouve des ossements humains bouillis ou carbonisés, ceux des victimes sans doute dévorées par les assistants, dans les festins

(1) *Report Peabody Museum*, 1877, t. II, p. 197.

(2) L. IV, c. XVIII, XXVI, etc. Ces peuples habitaient vraisemblablement la Russie centrale.

(3) *Politique*, L. VIII, c. III, t. II, trad. Thurot, p. 515.

(4) *Bibl. hist.*, lib. V, c. XXXII.

(5) *Géographie*, liv. IV.

qui formaient une partie essentielle des rites funéraires (1).

Saint Jérôme, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, affirme avoir vu dans la Gaule, des Attacotes issus d'une sauvage tribu écossaise, qui se nourrissaient de la chair de l'homme; et cela alors qu'ils possédaient de grands troupeaux de porcs, de bœufs et de moutons auxquels leurs immenses forêts fournissaient d'excellents pâturages (2). Comment s'étonner d'ailleurs de trouver cet usage dégradant chez des peuplades sauvages, quand au temps de la splendeur de Rome, les courtisans de l'empereur Commode, au dire de Galien, mangeaient par un raffinement de gourmandise de la chair humaine (3); et si les kjökkenmöoddings scandinaves ne fournissent nulle trace d'anthropophagie, Adam de Brême qui vivait au onzième siècle et qui prêchait le christianisme à la cour du roi Swen Ulfson, représente les Danois de son temps comme vêtus de peaux de bêtes, chassant l'aurochs et l'élan, ne sachant qu'imiter les cris des animaux et dévorant leurs semblables (4).

Les exemples abondent également en Amérique, et bien souvent la mort de l'homme était accompagnée de barbares supplices, inconnus chez les nations des autres continents. Les récits des voyages publiés par de Bry renferment de longs détails sur les modes employés par les sauvages des Guyanes pour préparer, pour cuire et pour manger le corps de leurs victimes (5).

(1) *Congrès arch. de Kazan,* 1877.

(2) « Quid loquar de ceteris nationibus, quum ipse adolescentulus in Gallia viderim Attacotos, gentem Britannicam, humanis vesci carnibus et quum per sylvas porcorum greges et armentorum pecudumque reperiunt, puerorum nates et feminarum papillas solere abscindere. et has solas ciborum delicias arbitrari. » Hier., *Opera,* t. II, p. 335, coll. Migne, t. XXII. Richard de Cirencester dit que les Attacotes demeuraient sur les bords de la Clyde, au delà de la grande muraille d'Adrien.

(3) Commode vécut de 161 à 192 après J.-C. Nous empruntons le fait au *Dictionnaire des sciences morales et politiques* de Bachelet. On pourrait ajouter ces vers de Juvénal :

..... Sed qui mordere cadaver
Sustinuit, nil unquam hac carne libentius edit.
(Sat. XV, v. 87.)

(4) *Schweden's Urgeschichte*, p. 341.

(5) *Collectiones perigrinationum in Indiam Occidentalem*, XXV *partes comprehensæ a Th. de Bry et à M. Merian publicatæ*, Francofurti ad Mœnum, 1590-1634. —

Pizarre et ses compagnons dans leur première et inutile tentative (1) pour gagner le Pérou par l'isthme de Panama, entrèrent un jour dans un village Indien, dont les habitants effrayés s'enfuirent précipitamment à leur approche, abandonnant la viande humaine qui cuisait devant le feu (2). Les Mexicains se livraient à ces hideux repas à l'occasion de toutes leurs fêtes. Le captif était abandonné au guerrier qui l'avait fait prisonnier et les amis du vainqueur invités à un joyeux festin. Ce n'était point là, dit Prescott (3), le repas de misérables affamés, mais un banquet raffiné préparé avec tout l'art que les Mexicains savaient y mettre. Les alliés des Espagnols, lors du siège de Mexico, dévoraient les corps de leurs ennemis ; et les assiégés immolaient en l'honneur du dieu de la guerre de nombreuses victimes, parmi lesquelles Cortès put souvent reconnaître à la blancheur de leur peau, quelques-uns de ses soldats. Ils étaient ensuite dépecés et leur chair distribuée au peuple.

Les Caraïbes, comme les Fijiens, avaient soin de faire engraisser les malheureux qu'ils destinaient à leur nourriture (4). L'anthropophagie existait chez les Algonquins, les Iroquois, les Mamis, les Kickapoos, chez d'autres tribus encore ; et les Jésuites souvent témoins de ces festins dont la viande humaine faisait tous les frais, nous en ont conservé le récit (5). On frémit d'horreur à la pensée des tortures inventées par le génie malfaisant de l'homme. Ces tortures chez plusieurs tribus Indiennes commençaient plusieurs jours avant le supplice final; des tisons brûlants étaient appliqués sur toutes les parties du corps; les ongles des pieds et des mains étaient arrachés; la chair était déchirée et des étoupes enflammées plongées dans les plaies béantes; la peau de la tête était enlevée et des charbons allumés promenés sur le crâne dé-

Bresil voy. de J. Stadius Hessus (3e part., p. 71, 81, 89, 125 et 127). — *Voy. de Joannes Lerus Burgundus* (3e part., p. 213). On peut aussi consulter les nombreux faits rassemblés par Wyman, *Report Peabody Museum*, 1874.

(1) En 1524.

(2) Prescott, *Hist. of the Conquest of Peru*, p. 96. London, 1854.

(3) Prescott, *Hist. of the Conquest of Mexico.* Philadelphia, 1874, t. I, p. 81.

(4) Pierre Martyr d'Anghiera, *De Rebus Oceanicis et Orbe Novo*, *Decades*, I, liv. I.

(5) P. Hennepin, *Descript on de la Louisiane.* Paris, 1868, p. 65, 68, 69.

nudé. Les femmes (1) et les enfants n'étaient par les moins ardents parmi les bourreaux, et quand enfin le misérable expirait, la poitrine était ouverte, le cœur, s'il était mort en brave, coupé en morceaux et distribué aux jeunes guerriers de la tribu. Ils buvaient aussi son sang encore fumant, espérant s'inoculer ainsi le courage dont il venait de faire preuve. Le tronc, les membres, la tête, étaient rôtis ou bouillis ; tous se gorgeaient de cette horrible nourriture, et la journée s'achevait au milieu des danses et des chants, qui terminaient gaiement la fête (2).

De nos jours encore, les marins et les voyageurs racontent des scènes semblables. Les Apaches traitent leurs prisonniers avec une férocité égale à celle de leurs ancêtres (3). Les habitants de la Terre de Feu ont du moins pour excuse leur déplorable existence, au milieu d'un pays qui ne produit rien de ce qui est nécessaire à la vie. Les expéditions de ces misérables sauvages, dont la description par le capitaine Fitz-Roy est douloureuse à lire (4), ont toujours pour but de se procurer des prisonniers ; quand elles échouent et qu'ils sont pressés par la faim, les vieilles femmes de la tribu sont saisies, rôties à un feu ardent et les morceaux distribués aux guerriers. Si la famine qui poursuit presque toute l'année les habitants de ces régions déshéritées, peut être leur excuse, nous retrouvons ce même goût dépravé, au milieu de la nature la plus riche, au milieu de la végétation luxuriante des tropiques. Humboldt a vu ces scènes sur les bords de l'Orenoque ; à Taïti où les

(1) « On this occasion it is always observed thal the women are more cruel than the men. » Schoolcraft, *Ethnological Researches respecting the red Men of America*, t. III, p. 189.

(2) La Potherie, *Histoire de l'Amérique*, Paris, 1723, p. 23. — Le père Jean de Brebeuf, *Voy. dans la Nouvelle-France occidentale*. Il périt lui-même au milieu des supplices qu'il avait décrits. — *Relation* de Barth. de Vimont. Paris, 1642, p. 46.

(3) Les Apaches, établis auprès des *American settlements*, sont un peu plus civilisés, ils ont renoncé à la chair humaine, et le gouvernement des États-Unis leur fait distribuer de temps à autre des bœufs. Ces sauvages s'empressent de leur couper les jarrets, de leur ouvrir le ventre et les hommes se précipitent sur les entrailles fumantes dont ils se gorgent avec délices ! Il est interdit aux femmes de prendre part à ce festin. — Gregg, *Commerce of the Prairies*. New-York, 1844, t. II, p. 296.

(4) *Voyage of the Adventure and the Beagle*, t. II, p. 183 et 189. — Darwin, *Voy. d'un naturaliste autour du monde*, p. 234.

voyageurs vantaient à l'envi les mœurs douces et affectueuses des habitants, les hécatombes de prisonniers étaient suivies de repas de cannibales ; l'honneur de manger l'œil des victimes était réservé au roi, et le premier nom de la reine Pomaré (*Aimata, je mange l'œil*) était un dernier souvenir de son royal privilège (1).

Pour terminer enfin ces lugubres récits, qu'il serait facile d'étendre indéfiniment, le docteur Crevaux dans une exploration récente de l'Amazone et de ses principaux affluents, rencontra plusieurs peuplades anthropophages. Il vit chez les Ouitotos, qui vivent sur les bords du Yapura, des flûtes fabriquées avec des ossements humains, et il nous dit avoir surpris un jour, une vieille femme occupée à préparer son repas ; la tête grimaçante d'un Indien bouillait dans sa marmite !

Ces faits forment un singulier contraste avec notre civilisation si brillante, avec les progrès dont nous sommes si justement fiers. Ils montrent dans quelle dégradation l'homme peut tomber ; les efforts persévérants qui restent à faire pour relever le niveau de tant de races deshéritées.

A quelle époque remontent les Kjökken-möddings.

Il nous faut maintenant rechercher l'époque à laquelle peuvent remonter les kjökkenmöddings. Les historiens sont muets sur des amas qui n'avaient guère attiré leur attention, et les Indiens, quand on les interroge, se contentent de répondre qu'ils sont bien antérieurs à leur venue dans le pays et l'œuvre d'une race étrangère, inconnue à leurs pères (2). Par exception, les Californiens attribuent un grand kjökkenmödding formé de coquilles de moules et d'ossements d'animaux, situé à la pointe Saint-Georges auprès de San Francisco, aux Hohgates, tel est le nom qu'ils donnent à sept mystérieux étrangers, arrivés par mer dans leur pays, et qui les premiers bâtirent des maisons et s'y établirent (3). Les Hohgates tuaient des élans, des morses,

(1) *Cong. préh. de Paris*, 1867, p. 161.

(2) « It is the uniform testimony of those who have within recent years, been in communication with the Seminoles, that no traditions of the origin of these heaps has come down to them. They attribute them to a former race who preceded them in the occupation of the Peninsula of Florida. » Wyman, *Report Peabody Museum*, 1868, p. 16.

(3) Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 177.

des phoques; ils recueillaient les moules très abondantes sur les rochers voisins, et les débris de leurs repas s'amoncelaient autour de leurs demeures. Un jour qu'ils étaient à la pêche; ils aperçurent un phoque gigantesque. Ils parvinrent à l'atteindre avec un harpon; mais l'animal blessé s'enfuit vers la haute mer, entraînant rapidement le bateau, vers les abîmes sans fond du Chareckquin. Au moment où ils allaient être engloutis dans ces abîmes, où vont ceux qui doivent souffrir le froid perpétuel, la corde se rompit, le phoque disparut et la barque fut enlevée dans les airs. Depuis ce jour, les Hohgates transformés en brillantes étoiles ne revinrent plus sur la terre où le kjökkenmödding reste leur témoin.

Si les traditions se taisent, quelques faits certains peuvent cependant nous aider à fixer sinon des dates, du moins des limites extrêmes. Les Shell-Heaps existaient longtemps avant l'arrivée des Espagnols, et les mammifères dont ils récèlent les débris étaient ceux que virent les conquistadores. On n'a trouvé dans les kjökkenmöddings, ni dans ceux qui s'élèvent sur les bords de la mer, ni dans ceux situés sur les rives des fleuves, aucun ossement des grands animaux de race éteinte ou disparue. On n'a découvert jusqu'à présent, dans ceux de l'Amérique du Nord, aucun outil en fer, en cuivre ou en bronze, aucun objet en or ou en argent. Il semble donc naturel de placer leur lente formation, entre la disparition de la faune que l'on peut appeler quaternaire et le premier emploi des métaux.

Il est évident que les kjökkenmöddings ont été accumulés par de longues générations. Les amas de coquilles fluviatiles, à en juger par les objets que les fouilles ont donné, paraissent plus anciens que ceux formés de mollusques marins. Les Shell Heaps de la Californie sont probablement plus récents que ceux de la Floride; et jusque dans des régions voisines les poteries, les armes, les outils présentent des différences notables qui excluent toute idée de contemporanéité. Les hommes qui les ont lentement accumulés appartenaient-ils à des peuples différents, à des races venues d'autres pays, cela est probable; sans que nous

puissions rien affirmer de positif à cet égard; mais selon une loi invariable de l'histoire, les vainqueurs devaient occuper la demeure des vaincus, jusqu'à ce qu'ils fussent chassés à leur tour, par d'autres envahisseurs plus vaillants ou plus puissants. Sans doute on peut objecter, que dans toute l'Amérique, les kjökkenmöddings offrent entre eux une grande ressemblance; mais cette ressemblance n'a rien ici qui puisse étonner; il est naturel au sauvage de jeter à la porte de son habitation, autour des lieux où il vit, les objets inutiles, les débris de toute nature, sans se préoccuper du désordre ou de la malpropreté. C'est là un fait commun à toutes les régions du globe. Les voyageurs qui visitent de nos jours les Esquimaux (1), les derniers représentants d'une des plus anciennes races américaines, nous disent qu'autour de leurs tentes, le sol est jonché d'inombrables ossements de morses ou de phoques, dont beaucoup gardent encore des lambeaux de chair en putréfaction et exhalent l'odeur la plus infecte. Nous avons probablement là une peinture exacte des mœurs et des usages des sauvages, qui habitaient l'Amérique aux temps préhistoriques.

Parmi ces hommes, les uns, ceux de Santa Rosa par exemple, se livraient à la chasse, ils se vêtissaient des peaux des animaux qu'ils avaient tués; les nombreuses aiguilles en os sont une preuve sans replique de leur industrie. Chez leurs voisins de Bear-Point, on ne trouve que des mollusques marins, nulle trace d'ossements d'animaux, nul instrument en os: doit-on en conclure que leurs vêtements étaient fabriqués soit avec des herbes, soit avec des filaments tirés de l'écorce des arbres? Tel était le costume des indigènes de la Floride, au dire des conquérants espagnols, qui pénétrèrent les premiers dans le pays. La même différence se fait remarquer dans les poteries. Les vases des uns sont élégants de forme et d'ornementation; les anses reproduisent des figures d'ani-

(1) Il est intéressant de noter la ressemblance dans les temps primitifs des Esquimaux avec les habitants des îles Aléoutiennes. Les armes, les outils, les instruments que les fouilles mettent au jour sont identiques. La différence de la faune, celle du climat, modifièrent peu à peu les coutumes des deux peuples, peut-être aussi leur langage. W. H. Dale, *The Remains of later Prehistoric Man obtained from the Caves of the Aleutian Islands. Smith. Cont.*, 1878.

maux des représentations humaines; ils rappellent de tous points ceux trouvés sous les mounds; chez les autres, au contraire, la poterie est toujours mal cuite, grossièrement fabriquée. Dans certaines régions le silex est rare; les os sont apointés et paraissent avoir suffi à la défense et à tous les usages domestiques. En général, les fouilles des kjökkenmöddings n'ont donné ni une pipe, ni un fragment qu'on puisse y rapporter; ce serait donc plus tard que l'habitude de fumer, dont nous allons constater de si nombreuses traces, a pris naissance. Presque partout, en revanche, on trouve des ornements, souvent aussi de l'hématite destinée sans doute au tatouage. Le goût de la parure est inné chez l'homme alors même qu'il est le plus misérable et le plus dégradé, et ce goût nous surprend quelquefois par les formes étranges qu'il revêt. Dans les immenses régions où l'on constate l'accumulation des débris que nous étudions, les différences doivent nécessairement être considérables. Aucune conclusion générale, aucune théorie absolue ne sont de mise: si elles paraissent prouvées sur un point, sur un autre nous sommes forcément amenés à une conclusion contraire à une autre théorie.

Un seul fait permet une appréciation tout au moins approximative de la date de la formation de certains kjökkenmöddings. Il en est qui sont couverts d'arbres gigantesques. Celui de Silver Spring est couronné de chênes séculaires; un des plus grands parmi eux ne mesure pas moins de vingt-six à vingt-sept pieds de circonférence, il ne saurait, selon Jeffries Wyman (1), avoir moins de six cents ans d'existence. Il porte de même, par l'étude des cercles concentriques, à quatre cents ans l'âge des arbres qui s'élèvent sur les Shell-Heaps de Blue-Spring et d'Old-Town. Si ces calculs sont exacts, et ils paraissent tels, ils nous font bien connaître le moment, où le kjökkenmödding a été abandonné, où l'arbre de la forêt a remplacé la demeure de l'homme; mais notre ignorance reste complète sur la date initiale, où l'accumulation des coquilles et des débris a commencé; c'est là surtout ce qu'il importe de savoir.

(1) *Report Peabody Museum*, 1872, t. I, p. 25.

Les dépôts de guano du Pérou ont donné des poissons (fig. 19), des figurines, de grossières idoles en or et en argent, de nombreux tessons de poterie (1). Le Peabody Museum à Cambridge (Massachusetts) possède vingt ornements en or, provenant des îles Chincha (2). Ce sont des plaques très minces, disposées en parallélogrammes de sept à huit pouces de longueur sur trois à quatre de largeur, couvertes de lignes pointillées et percées d'un trou, qui permettait soit de les suspendre au cou, soit de les attacher aux vêtements. L'homme habitait donc ces îles, au moment où s'accumulaient ces couches, qui ont joué un rôle si considé-

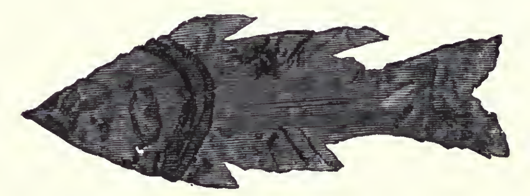


Fig. 19. — Poisson en argent des îles Chincha.

rable dans notre agriculture moderne; et il se nourrissait sans doute des innombrables oiseaux de mer qui les peuplaient. Sur certains points, les couches sont recouvertes de dépôts marins, qui atteignent jusqu'à deux mètres de puissance. L'étude géologique du terrain prouve que depuis la présence de l'homme, ces îles ont été immergées dans les flots puis émergées de nouveau, sans que nous puissions nous rendre compte des causes de ces phénomènes (3). Ces dépôts selon toutes les apparences remontent aux mêmes époques que les kjökkenmöddings que nous venons de décrire; la présence de métaux précieux, tels que l'or et l'argent, indiquerait bien une époque plus récente; mais nous savons que leur emploi est autrement ancien au Pérou, que dans l'Amérique du Nord ou l'Amérique centrale.

(1) Baldwin, *Ancient America*. New-York, 1872.

(2) *Report Peabody Museum*, 1874, p. 20.

(3) Nous avons traité dans *les Premiers Hommes et les Temps préhistoriques* toute la question des mouvements du sol (t. II, p. 319 et suiv.).

Cavernes.

Durant les temps quaternaires, l'Européen habitait les cavernes formées naturellement, ou agrandies artificiellement, à mesure que ses besoins augmentaient. Ce sont ces cavernes, celles du midi de la France ou de la Belgique entre autres, qui nous ont livré les preuves les plus certaines et les plus intéressantes de l'existence de cet homme, de ses usages, de sa vie de chaque jour. En Amérique, les grottes paraissent surtout avoir été utilisées comme lieux de sépulture, durant des temps dont il est difficile de fixer la durée. Les plus anciens explorateurs rencontrèrent dans Virginie, dans le Tennessee, dans le Kentucky des cavernes remplies d'ossements humains (1). D'autres dans la Californie étaient, rapporte-t-on, couvertes de peintures admirablement conservées, représentant des hommes ou des animaux étranges ; elles renfermaient des milliers de cadavres momifiés (2). On a retiré d'une caverne située dans la vallée du Rio-Norzas (province de Durango, Mexique) un nombre non moins considérable de momies appartenant à une race très distincte des habitants actuels du pays. Les objets, déposés auprès de ces momies, étaient des haches, des pointes de flèches en pierre, et des vases dont la décoration remarquable offrait quelque rapport avec celle des poteries égyptiennes (3). Les Espagnols ne pouvaient contenir leur étonnement, à la vue des merveilleux vêtements de plumes dont étaient couverts les Incas du Pérou dans les grottes, qui leur servaient de demeure dernière. Mais toutes ces cavernes, si elles ont véritablement existé, ont été détruites ; tout ce qu'elles renfermaient a disparu ; et nous ne pouvons que présumer l'exagération des détails donnés par les Conquistadores. Celles qui subsistent aujourd'hui sont rares et leur exploration des plus difficiles. Les unes, celles notamment que l'on rencontre dans le Mexique, dans le Chihuahua ou dans la Californie, étaient aussi des sépultures et ne gardaient aucune trace d'une habitation antérieure ;

(1) Conant, *Foot Prints of Vanished Races*, ch. VI.

(2) Clavigero, qui a conservé ces détails, ajoute que ces hommes différaient autant par leurs traits que par les vêtements, dont ils étaient couverts, de toutes les races que rencontraient les Espagnols.

(3) *Proc. Anthropological Soc. of Washington*, 1879, p. 80.

d'autres avaient été occupées par les Indiens et tous les objets que l'on pouvait recueillir dataient d'époques récentes (1).

Parmi les cavernes qui peuvent présenter quelque intérêt, nous citerons celles creusées dans les massifs calcaires qui dominent la rivière Gasconade. Une des plus remarquables est située dans le comté de Pulaski (Missouri). Elle a été formée dans les temps géologiques, puis artificiellement agrandie par l'homme; son ouverture assez difficile d'accès, est perpendiculaire à la rivière. M. Conant y fit exécuter une tranchée de 175 pieds de longueur, sans atteindre les parois. Les dépôts (2) qui se succèdent, ont dû être fréquemment remaniés; ils sont formés de terres et de cendres, mêlées à des fragments de poterie et de charbon, à des silex taillés, à des ossements humains brisés, à un grand nombre d'instruments en os ou en test de coquille de formes diverses, mais tous d'un travail grossier (fig. 20). Le sol primitif était formé d'une argile rougeâtre, où l'on recueillait de nombreuses coquilles de moules complètement décomposées. Ces mêmes coquilles se trouvaient dans les diverses couches, en quantité véritablement prodigieuse. A deux pieds environ de profondeur, les explorateurs rencontrèrent un premier squelette couché sur le dos, puis un autre replié sur lui-même; un peu plus loin celui d'une femme d'un âge avancé. Tous étaient dans un tel état de décomposition que l'on ne put conserver que quelques fragments, qui ne permirent aucune comparaison utile. Autour

(1) Schoolcraft, *Archives of Aboriginal Knowledge*, t. IV, p. 217. — Les Navajos, dit Gallatin, habitaient des cavernes où ils conservaient leurs récoltes (*Nouv. Ann. des voy.*, t. CXXXI, 1857).

(2) Nous donnons la série des couches constatées et leur puissance :

a. Alluvions mêlées de cendres et de tessons	18	pouces.
b cendres	2	»
c. argile	2 1/2	»
d. cendres	1/2	»
e. alluvions	3	»
f. argile et cendres mêlées	3	»
g. Cendres	1/2	»
h. alluvions	3 1/2	pouces.
i. cendres mêlées de charbon	4	»
k. alluvions	7	»
l. cendres	3	»
m. alluvions mêlées à des fragments de charbon	20	»
	67	pouces.

soit $1^{m},69$.

des squelettes étaient répandus en grand nombre, des os de daim, d'ours, de tortue, de dindon sauvage. Les crânes de tous ces animaux étaient brisés; évidemment la cervelle formait un mets recherché. Nous avons certainement là une grotte longtemps

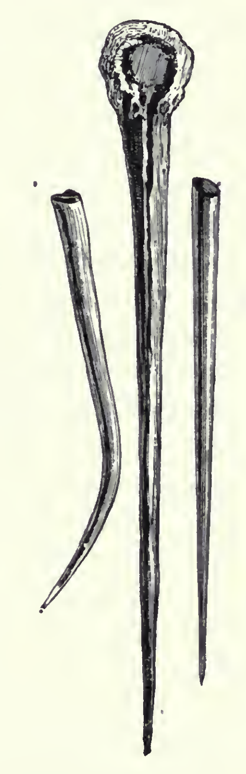


Fig. 20. — Instruments en os de la rivière Gasconade.

habitée par l'homme; la sépulture est-elle un fait accidentel, ou bien ces hommes avaient-ils été ensevelis auprès de leur foyer. Nous pencherions vers cette dernière solution; car c'était là une coutume chère à bien des peuples primitifs.

Shelter-Cave auprès d'Elyria (Ohio) (1), devait aussi servir de retraite aux premiers habitants du pays. A une profondeur de

(1) Sur la rive ouest de Black-River.

quatre pieds (1), le sol formait une brèche compacte, où étaient empâtés des ossements d'ours, de loup, de cerf, de lapin, d'écureuil, au milieu desquels on pouvait reconnaître trois squelettes humains, ceux d'hommes probablement, écrasés dans l'asile qu'ils avaient choisi, par la chute d'une partie de la voûte. Les crânes en bon état de conservation furent présentés en 1851, à la réunion de l'Association Américaine à Cincinnati. Ils furent malheureusement détruits quelques années après, dans une émeute populaire, avec le Musée du collège Homeopathique, où ils étaient déposés, et nous ne connaissons aucune indication qui puisse permettre de les décrire. Un des archéologues les plus distingués des États-Unis, le colonel Whittlesey, attribue à ces débris une antiquité de deux mille ans (2) ; mais son calcul paraît trop hypothétique pour qu'il soit nécessaire de le discuter.

Ash Cave dans le comté de Benton (Ohio), est un de ces abris sous roche, si communs dans le midi de la France ; celui-ci est remarquable par un dépôt considérable de cendres, qui couvre une superficie de cent pieds de longueur, sur une largeur moyenne de trente pieds. Une tranchée poussée jusqu'à deux pieds et demi de profondeur, mit à découvert une masse considérable de débris de toute sorte ; des ossements d'animaux propres à la nourriture de l'homme, des petits bâtons ayant pu servir de flèches, des tessons de poterie, des noix, des filaments d'herbe. Un squelette était assis auprès du mur, et on pouvait encore distinguer les fragments d'écorce dont il avait été enveloppé pour le préserver sans doute du contact des cendres. De plus grandes précautions encore avaient été prises pour un paquet de petites graines (3) déposées auprès de lui ; elles avaient été soigneusement recouvertes d'un lit d'herbes et de fougères, puis d'une étoffe grossière. Nous ignorons leur signification et le rite auquel elles se ratta-

(1) A cette profondeur, les fouilles ont du être arrêtées à raison des difficultés qu'elles présentaient.

(2) « Judging from the appearance of the bones and the depth of the accumulation over them, two thousand years may have elapsed since the human skeletons were laid on the floor of the cave. » *Evidence of the Antiquity of Man in the U. S.*

(3) *Chenopodium album* ?

chaient. Nous pouvons seulement ajouter que le professeur Andrews (1), à qui nous empruntons ces détails, regarde le squelette comme remontant à une époque très reculée.

Au mois de juin 1878, on explorait un réduit situé dans le Comté de Summit (Ohio). Il était formé par deux roches, mesurant chacune de quinze à vingt pieds de diamètre et surmontées en guise de toit, par une troisième roche. Ce réduit, tout ouvert qu'il était au nord et au sud, avait servi d'habitation à de longues générations, car, après l'enlèvement d'une faible couche de terre végétale, les archéologues qui dirigeaient les fouilles, rencontrèrent des amas de cendre, variant de quatre à cinq pieds de puissance. De nombreux boulders, que les troglodytes n'avaient même pas eu l'énergie d'enlever de leur triste demeure, étaient enterrés au milieu de ces cendres et avec eux plus de deux cent cinquante fragments de poterie, des os, des coquilles, des armes ou des outils en pierre. Les vases conservaient les marques de l'écorce et des fibres du moule en bois, où ils avaient été fabriqués. A mesure que les fouilles devenaient plus profondes, les poteries étaient plus grossières et plus massives. Aucun des objets en pierre ne présentait de trace de polissage ; la plupart d'entre eux devaient servir de couteaux. Les ossements appartenaient à l'ours, au loup, au porc-épic, au buffle, au cerf, au racoon, à l'écureuil, au renard, au castor, et aussi au héron et au dindon sauvage. Les os renfermant la moelle étaient brisés ; quelques-uns grossièrement apointés; tout annonçait chez ces hommes une civilisation des plus primitives (2).

Dans la Pennsylvanie, à 82 milles de Philadelphie (3), sur le front d'une falaise se dressant parallèlement à la Susquehannah, on rencontre, dans une roche quartzite très dure, une cavité naturelle haute de sept pieds environ, ne présentant aucune trace d'érosion, due soit au travail humain, soit à l'action des eaux.

(1) *Report Peabody Museum,* 1877, t. II, p. 48.

(2) Read, *Exploration of a Rocky Shelter in Boston, Summit County, Ohio. Americ, Antiquarian.* March 1880.

(3) Haldeman, *A. Rock Retreat in Pennsylvania. Congrès des Américanistes.* Luxembourg, 1877, t. II, p. 319.

Le sol primitif était formé d'argile jaune, et sur cette argile reposait une couche de terreau noir de trente pouces d'épaisseur (1). La couche entière était riche en reliques humaines et on put y recueillir plus de quatre cents pointes de flèche en pétrosilex, en jaspe, en basalte, en argilolite, très rarement en quartzite, qu'il était facile cependant d'arracher aux roches voisines. Ces flèches présentent une grande variété de formes, et il est possible de suivre toutes les phases de la fabrication. Avec les flèches on trouvait quatre tomahawks perforés, trop minces pour être autre chose que des insignes d'honneur, des couteaux ou des éclats dont le côté concave seul était poli (2), des os de tortues brisés, des Unio provenant de la rivière, trois cents fragments de poterie, un tuyau de pipe en terre assez semblable à ceux que nous aurons à décrire en parlant des Mound-Builders, un pilon enfin et quelques minéraux ferrugineux, rouges ou noirs, qui devaient procurer à ces hommes les couleurs qu'ils recherchaient et dont le pilon gardait encore l'empreinte. Les fouilles n'ont donné aucun ossement pouvant être attribué à l'homme. Ceux qui utilisaient cet abri, n'étaient donc pas des anthropophages ; ils ensevelissaient les leurs, loin de la demeure où ils vivaient.

Des ossements humains ont été recueillis dans une caverne auprès de Louisville (Kentucky). Cette caverne fort spacieuse offre à son extrémité une déclivité remarquable ; elle n'a pu être qu'imparfaitement fouillée, à cause du nombre des serpents à sonnettes, qui effrayèrent les explorateurs les plus intrépides. On constata cependant que comme dans la grotte d'Elyria, les os étaient empâtés dans une brèche formée par les gouttelettes chargées de calcaire qui suintaient de la voûte, et on parvint après beaucoup de peines à retirer six crânes presqu'intacts et avec eux un mortier, une hache et une pointe de flèche

(1) Ce terreau, dit M. Haldemann, est d'origine végétale. Le Dr Andrews (*American Naturalist*, Février 1876) dit qu'il faut 13 siècles pour former 10 pouces de terreau végétal. A ce compte les premiers dépôts que nous trouvons sur l'argile jaune dateraient de 4,000 ans ; mais nous avons montré dans *les Premiers Hommes*, combien ces calculs sont toujours hypothétiques.

(2) Le côté convexe présente une cannelure et souvent le bulbe de percussion.

en silex. Le colonel Whittlesey attribue à ces crânes une antiquité non moins grande qu'à ceux d'Elyria ; nous ne pouvons que donner son opinion en maintenant des réserves nécessaires.

Le voyageur allemand Müller rapporte l'existence dans la province d'Oajaca, de cavernes ayant servi d'habitation à une époque très ancienne ; nous nous contenterons de les mentionner ainsi que les découvertes faites à High-Rock-Spring auprès de Saratoga, bien que certains archéologues aient, dès 1839, prétendu faire remonter à la date exacte de 5470 ans, ces premières traces des aborigènes Américains (1). Nous avons hâte d'arriver à des faits plus sérieux que nous fait connaître un excellent rapport adressé en 1875 par M. Putnam, aux trustees du Peabody Muséum (2).

Le savant professeur avait remarqué auprès de Gregson's Springs (Kentucky) un abri sous roche semblable à ceux que nous avons mentionnés. Le rocher avait été artificiellement creusé et le sol était jonché d'ossements d'animaux, de silex taillés, de fragments de poterie et de charbon. C'était là un début, et ses recherches poursuivies avec persévérance devaient l'amener à des découvertes plus importantes (3).

La caverne connue sous le nom de *Salt-Cave* peut se comparer à la grotte du Mammouth si célèbre aux États-Unis par ses stalactites. Elle comprend, comme celle-ci, une foule de passages que l'on peut suivre pendant des milles. Dans une des salles plus ou moins considérables, auxquelles ces passages aboutissent, on reconnaît des traces certaines du séjour de l'homme. Ce sont les cendres de nombreux foyers, puis des piles de pierres superposées avec un trou creusé au centre, où, selon une supposition assez plausible, on plaçait des fagots de menus bois ou de roseaux, des-

(1) Dr Mac-Guire, *Proc. Boston Soc. of Natural History*, t. II, May 1839.

(2) T. I, p. 48 et s.

(3) Nous ne citons que pour mémoire diverses cavernes, telles que *Saunder's Cave*, *Haunted-Cave*, ou une autre située dans le comté de Hart. Bien que les fouilles et les fréquents remaniements rendent toute conjecture problématique, il est probable que ces cavernes n'ont jamais servi d'habitation, mais qu'elles ont seulement été utilisées comme sépultures.

tinés à éclairer la grotte. En plusieurs endroits on a trouvé de semblables fagots liés avec des filaments d'écorce.

Dans un petit réduit, à trois milles (1) environ de l'entrée de la caverne, M. Putnam constatait les pas d'un homme chaussé de sandales, et un peu plus loin il rencontrait les sandales elles-mêmes fabriquées avec beaucoup d'adresse au moyen de roseaux entrelacés. Les vêtements étaient tissés avec l'écorce de jeunes arbres ; des raies noires tracées sur un morceau d'étoffe ainsi préparée, un fragment de frange également retrouvé dans la caverne, montraient le goût de ces races pour la parure ; un autre morceau d'étoffe curieusement réparée témoignait de leur industrie. On recueillait aussi des débris de gourdes, souvent d'assez grande dimension, et deux pointes de flèche finement travaillées. Le sol était couvert d'excréments humains ; leur analyse a permis de présumer que la nourriture des habitants de la caverne était végétale ; mais les fouilles n'ont donné que quelques coquilles de moules presque toutes décomposées. La découverte de sandales, d'étoffes tissées, l'absence d'ossements d'animaux, la longue habitation de la grotte, font supposer une population sédentaire se livrant aux travaux agricoles et ne dépendant plus exclusivement de la chasse ou de la pêche pour sa subsistance.

M. Putnam ajoute une remarque importante. Une momie avait été trouvée en 1813 à Short-Cave (2) et déposée au musée de Worcester (Massachusetts) ; la comparaison attentive des vêtements dont elle était revêtue avec les fragments trouvés à Salt Cave, a permis de conclure à leur identité. Voici donc une race qui enterrait avec soin ses morts et dont l'habitat couvrait une zone étendue. M. Putnam ajoute que quelques circonstances de l'ensevelissement font croire à la grande antiquité de la momie découverte à Short-Cave ; il omet malheureusement de nous faire connaître ces circonstances, nous ne pouvons que résumer son

(1) Nous suivons le rapport de M. Putnam ; la distance qu'il donne paraît immense à moins que l'on ne suppose une autre ouverture qui n'est pas encore dégagée.

(2) Short-Cave est à 8 milles de Mammouth-Cave où l'on place souvent par erreur la découverte de cette momie.

opinion ; en ajoutant que ces hommes présentaient toutes les apparences d'une civilisation très supérieure à celle des sauvages, dont les kjökkenmöddings restent les témoins ; ils devaient remonter à une antiquité moins reculée.

Quand les cavernes étaient éloignées, quand ces Indiens ne voyaient devant eux que des vastes plaines dénudées, des pampas sans abri qu'ils osaient à peine traverser, des forêts impénétrables, hantées par des animaux dont ils redoutaient l'approche, ces premiers habitants de l'Amérique devaient, comme les hommes que rencontrèrent les Espagnols, comme ceux qui errent encore dans les déserts de l'Arizona ou du Nouveau-Mexique, habiter des huttes, construites en quelques heures (fig. 21) et détruites non moins rapidement, quand leurs habitudes nomades ou la poursuite du gibier les entraînaient plus loin. Le colonel Mac-Kee qui parcourut un des premiers la Californie, lors de l'occupation du pays par le gouvernement des États-Unis, rapporte que les tribus du Nord-Ouest brûlaient, à l'approche de la belle saison, les habitations construites en peaux et en roseaux, où ils avaient passé l'hiver, afin de détruire la vermine qui y avait largement pullulé. La plupart des hommes de ces tribus étaient absolument nus ; les femmes et les jeunes filles nubiles portaient seules un petit jupon, qui allait de la taille aux genoux ; à tout âge les seins restaient découverts (1). Huttes.

La disposition des huttes variait sans doute, comme elle varie de nos jours, de peuplade à peuplade, de tribu à tribu. Les Comanches plantaient toutes droites les perches qui devaient la soutenir ; les Lipans, les Navajos (2) les courbaient en cône ; les Apaches les disposaient en ovale surbaissée (3). Chaque tribu avait sa forme spéciale, transmise par les ancêtres, et se perpétuant par le défaut d'initiative, par l'esprit d'inertie, de tout temps caractéristiques de la race. Aujourd'hui encore, en arrivant à un camp abandonné,

(1) Schoolcraft, *l. c.*, t. III.

(2) James Simpson, *Journal of a military Reconnaissance from Santa-Fe to the Navajo Country*. Philadelphia, 1852.

(3) Bartlett, *Personal Narrative of Explorations and Incidents in Texas, New Mexico, California, Sonora and Chihuahua*. New-York, 1854.

les huttes permettent de reconnaître facilement à quelle tribu il appartenait. Les perches étaient recouvertes tantôt de menus branchages ou de peaux, tantôt d'herbes ou de pierres plates. Le

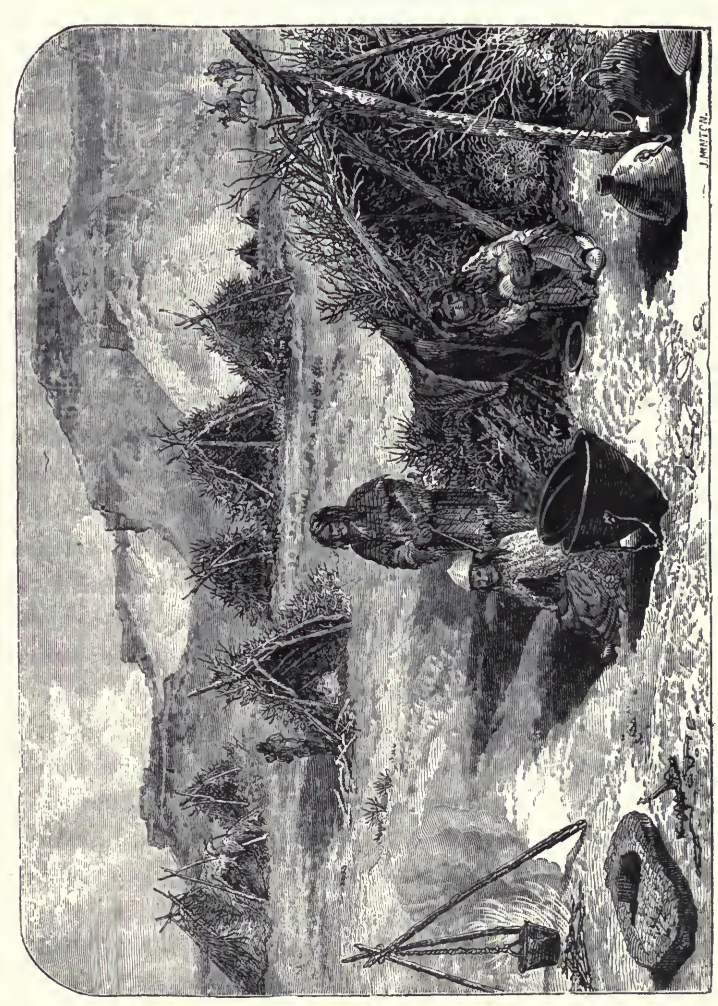


Fig. 21. — Village indien.

diamètre de ces habitations était de douze à dix-huit pieds ; leur hauteur de quatre à huit pieds. Le sol était quelquefois excavé et la famille obtenait ainși un gîte un peu moins restreint. Une

ouverture triangulaire fermée par un lambeau d'étoffe ou de peau complétait la demeure (1). D'autres tribus se bornaient à creuser avec leurs mains un trou dans la terre, puis à le recouvrir de branchages. Les Indiens du Nouveau-Mexique étaient plus sauvages encore. Nus, dégoûtants de saleté, ils erraient durant les fortes chaleurs de l'été auprès des cours d'eau, cherchant un abri momentané soit dans un ravin, soit dans une grotte, asile précaire qu'il leur fallait disputer aux animaux. Pour l'hiver, ils construisaient avec des pierres et des branches d'arbres, un mur circulaire de deux pieds environ de hauteur. Jamais ils ne fermaient ce triste réduit, tout toit étant contraire à leurs idées superstitieuses ; et c'est là que serrés les uns contre les autres, ils cherchaient à se préserver des rigueurs du froid (2). Les demeures des hommes qui habitaient les parties centrales du Mexique se composaient de quelques perches, liées par les lianes d'une végétation si puissante dans les pays tropicaux, et recouvertes de feuilles de palmier. Dans les régions plus froides de la montagne, les murs étaient formés de troncs d'arbres fortement attachés par des roseaux et revêtus à l'intérieur et à l'extérieur d'épaisses couches d'argile.

Tels étaient les hommes que rencontrèrent les Conquistadores ; telles avaient vécu sans doute, de longues générations avant leur arrivée. A côté d'eux vivaient d'autres races plus intéressantes pour l'historien et pour le philosophe : c'est d'elles qu'il faut maintenant nous occuper. Le mystère si complet qui les environne, ajoute encore à l'attrait que la vue des ruines qui signalent leur passé, suffirait seule à inspirer.

(1) Schoolcraft, *l. c.*, t. IV, p. 213.

(2) Venegas, *Noticia de la California y de su Conquista*. Madrid, 1757. — « Le abitazione le piu comuni sono certe chiuse circolari di sassi schiolti ed amucchiati, le quali hanno cinque piedi di diametro e meno di due d'altezza. » Clavigero, *St. della California*, t. I, p. 119. Venezia, 1789.

CHAPITRE III

LES MOUND BUILDERS.

L'existence de tertres artificiels dans les vallées du Missisipi, de l'Ohio, du Missouri, dans celles formées par leurs affluents, avait échappé aux premiers pionniers de l'Amérique, uniquement préoccupés du butin que convoitait leur insatiable avidité. Garcilaso de la Vega (1) et le chroniqueur anonyme de la malheureuse expédition de Hernandez de Soto (2) y font, il est vrai, quelque allusion ; mais ce ne fut que bien des années plus tard, quand un commerce régulier fut établi avec les Indiens (3), vivant au delà des monts Alleghanys, que l'on acquit quelques notions exactes sur ces monuments grossiers, mais imposants par leur masse et par leur nombre, les seuls témoins d'une race dont le nom même reste absolument inconnu (4).

Carver en 1776, Harte en 1791, furent les premiers à signaler les mounds avec quelque précision ; Brackenridge les décrivit

(1) *Histoire de la Floride* publiée à Lisbonne en 1605, à Madrid en 1723 et traduite à plusieurs reprises en français.

(2) *Histoire de la conquête de la Floride par les Espagnols sous F. de Soto, écrite en Portugais par un gentilhomme de la ville d'Elvas*, traduite en français et publiée à Paris en 1685. On peut également consulter dans la collection Ternaux, le récit du chapelain de cette expédition qui eut lieu en 1539.

(3) Les Indiens eux-mêmes avaient remarqué les mounds ; car ils avaient donné au Yazoo le nom caractéristique de *Rivière des anciennes ruines*.

(4) « Whose very existence is left to the sole and silent attestations of the rude and oft imposing monuments, which throng the valleys of the west. » Nott and Gliddon, *Types of Mankind*.

en 1814 (1) : « En m'approchant du plus grand d'entre eux, dit-il, je fus saisi du même étonnement que l'on peut éprouver en contemplant les monuments de l'Égypte. » Plus tard, MM. Squier et Davies vinrent contrôler les découvertes antérieures avec les procédés exacts de la science moderne. De 1845 à 1847, plus de deux cents mounds furent fouillés par eux et la description qu'ils donnèrent, publiée par le *Smithsonian Institute*, est encore aujourd'hui le meilleur guide que nous puissions suivre (2). Cette publication vint donner une impulsion nouvelle aux fouilles. Entreprises de tous les côtés à la fois, poursuivies avec ardeur, elles ont produit les objets les plus divers et les plus curieux. Les monographies les plus intéressantes, les études les plus sérieuses les ont suivies; notre tâche est de faire connaître les unes et les autres.

Nombre des Mounds.

Les mounds sont des monticules artificiels en terre, presque toujours construits avec une régularité mathématique. Leur forme est diverse; ils sont ronds, ovales, carrés, plus rarement polygonaux ou triangulaires. Leur hauteur varie de quelques centimètres à trente mètres; leur diamètre de un à trois cents mètres (3). Ceux destinés à un rite religieux sont terminés par une plate-forme, à laquelle on accède par une rampe habilement ménagée; il n'est possible de gravir les autres qu'au prix d'efforts souvent pénibles. Tantôt ils sont érigés au sommet d'une colline; tantôt ils s'étendent irrégulièrement dans les plaines, souvent sur plusieurs milles de longueur. D'autres fois, nous les voyons placés symétriquement et renfermés entre des murailles construites en terre comme les tertres eux-mêmes. Mais tous, quelle que soit leur forme ou leur grandeur, présentent entre eux une analogie remarquable; ils appartiennent évidemment à une même race d'hommes, subissant les mêmes

(1) *Views of Louisiana.* Pittsburg, 1814.

(2) *Ancient Monuments of the Mississipi Valley, Smith. Cont. to Knowledge.* Philadelphia, 1847, t. I. — *Arch. Americ.*, t. I. — A. Bradford, *Am. Ant.* New-York, 1841.

(3) Le Dr Habel (*Smith Cont.*, t. XXII) cite un mound conique, de 3 à 400 pieds de hauteur auprès de Quito; mais de grands doutes existent sur l'origine de ce mound et sur son caractère artificiel.

influences, et agissant sous l'empire des mêmes causes. On les trouve dans les vallées (1) que nous avons dites, dans celles du Wyoming, de la Susquehannah, du Yazoo, du Tennessee, sur les rives du lac Ontario jusqu'au Saint-Laurent, dans toute la partie ouest de l'État de New-York, dans les États de Missouri, de Mississipi, de Michigan, de Wisconsin, d'Iowa et de Nebraska. La Louisiane, les vallées de l'Arkansas et de la Rivière-Rouge ont été peuplées par les Mound Builders et on signale auprès de Carthage (Alabama), un groupe remarquable de grands mounds tronqués, entourés de remblais que la charrue fait chaque jour disparaître. Mais dans le sud, les travaux paraissent moins anciens que dans l'Ohio ou le Mississipi; les constructeurs avaient été graduellement repoussés par une invasion ennemie, venue du Nord.

Les tertres ne sont pas moins nombreux dans le nouvel État de Washington; leur hauteur n'excède guère six à sept pieds et ils sont disposés comme les carreaux ou les piques dans le cinq de nos jeux de cartes (2). De semblables tumuli s'étendent sur toutes les côtes du golfe du Mexique, depuis la Floride jusqu'au Texas. Dans ce dernier État et dans celui de la Caroline du Sud, on rencontre surtout des tertres coniques, qui forment une transition avec les teocallis (3) du Mexique, où un temple vient couronner une pyramide tronquée, cette fois construite en pierres (4). Dans le Yucatan et dans le Chiapas, des tertres artificiels servent de base aux monuments remarquables que nous aurons à décrire et qui étaient déjà vieux lors

(1) D'après les calculs du Prof. Foster, la vallée du Mississipi comprend une aire de 2,455,000 milles carrés, mesurant 30° de longitude, sur 23° de latitude (*Mississipi Valley*. Chicago, 1869, p. 3).

(2) Bancroft, *The Native Races of the Pacific States of North America*, t. IV, p. 753. — Wilkes, *United States Exploring Expedition*, 1841.

(3) Les Mexicains reconnaissaient un dieu suprême *Teut* ou *Theot;* de là le nom de *teocallis*, les maisons de dieu.

(4) Brasseur de Bourbourg signale dans la province de Vera-Paz. un grand nombre de tumuli qui offrent, dit-il, une ressemblance frappante avec ceux du Mississipi. Ils sont en terre de couleur rougeâtre, et les Indiens les appellent *Cakhay*, les maisons rouges (*Hist. des Nations civilisées*, t. I, p. 15).

de la conquête espagnole (1) et Wells rapporte que, dans le Honduras, les baqueanos (2) trouvent, et cela jusque dans les forêts où il faut se frayer un passage la hache à la main, des mounds souvent d'une hauteur remarquable. Chacun de ces mounds fournit de dix à trente poteries diverses, grossières comme exécution, mais très curieuses par leur forme et par leur ornementation (3). Nous voyons des tumuli semblables sur les bords du grand Lac Salé, dans l'Utah, dans l'Arizona. Ils existent aussi, mais avec des dimensions moins considérables dans la Californie, dans l'Orégon, dans les vallées formées par le Colorado et ses affluents; et c'est par milliers que M. Taylor les comptait, du haut d'une éminence qui domine la rivière Merced. Leur nombre diminue à mesure que l'on se rapproche de l'océan Atlantique. Rares au delà des Montagnes Rocheuses, ils le sont plus encore dans l'Amérique anglaise (4).

Telles sont les limites approximatives du territoire occupé par les Mound Builders. Le nombre, la forme, la disposition de ces mounds si étranges souvent dans leur conception, si originaux dans leur exécution, les objets que les fouilles ont mis au jour sont, répétons-le, caractéristiques et ne permettent guère de les confondre avec les tertres presque toujours destinés à marquer

(1) « The whole central region is strewn with mounds bearing ruined buildings » (Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 200). On remarque ces tertres artificiels à Uxmal, à Nohpat, à Kabah, à Labnah. Les Mayas élevaient toujours un mound, comme fondation de leurs édifices; et quand une éminence naturelle existait, ils avaient soin de l'agrandir. Auprès du port de Silan, on signale deux mounds sur lesquels on aperçoit des ruines considérables (Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*. New-York, 1858, t. II, p. 427 et s.). « Tout près du Rio Lagarto se voient deux pyramides au sommet desquelles croissent maintenant des arbres élevés et touffus. » (Baril, *Mexique*. Douai, 1862, p. 129.) Le Monte Cuyo auprès de Yalahao, que l'on découvre de loin en mer, était déjà signalé par le vieux voyageur Dampier comme l'œuvre de l'homme.

(2) Wells les appelle *Vaqueros* et c'est sur son autorité que nous l'avions répété; mais il résulte d'un renseignement qu'a bien voulu nous transmettre M. Ch. Barbier, que les *Vaqueros*, gardiens des immenses troupeaux du pays, ne se livrent pas à ces recherches. Tout au plus, peut-on les attribuer aux *Baqueanos*, qui servent de guides et d'explorateurs; mais leur respect religieux pour les sépultures paraît à M. Barbier un grand obstacle à ce que l'on raconte de leurs fouilles.

(3) *Explorations of Honduras*, p. 533.

(4) Lubbock, *l'homme préhistorique*, trad. Barbier, p. 236.

des sépultures qui se rencontrent dans tous les pays du globe. C'est parmi ces derniers, qu'il faut classer les mounds que les voyageurs signalent dans la Colombie anglaise, dans l'île de Vancouver, au Pérou, au Brésil et jusque dans les pampas de la Patagonie. Le père Acuña raconte des tumuli innombrables dans les plaines de Terraba (Costa Rica), centre d'un empire jadis puissant (1). D'autres tumuli non moins nombreux viennent témoigner d'une vieille histoire dans les déserts qui s'étendent sur toute la côte des Mosquitos (2). Auprès de la rivière Balize, des monticules, érigés en l'honneur des morts et entourés de cercles de pierres rappellent les cromlechs de nos pays (3). Le Dr Zeballos enfin nous donne la description d'un tumulus auprès de Campana (Buenos-Ayres) (4). Ce tumulus avait 2m,50 de hauteur et ses deux axes mesuraient 79 et 32 mètres. Les fouilles ont amené la découverte de vingt-sept squelettes. Autour d'eux gisaient des pointes de flèche, des haches en silex, des pierres de fronde, et une quantité considérable d'ossements d'animaux et de fragments de poterie.

Sur d'autres points, les explorateurs racontent des amoncellements de pierres ; ces amoncellements pourraient bien dater d'époques plus récentes ; car de nos jours encore, les Indiens ont l'habitude de déposer un caillou, en passant près des lieux, qu'une longue tradition désigne comme la sépulture des anciens chefs. C'est ainsi que les Ozark-Hills sont couverts de cairns ou murgers (5). On a voulu y voir des postes d'observation. Leur nombre seul exclurait cette hypothèse et les fouilles ont constamment donné des ossements humains, qui ne peuvent laisser de doutes sur leur destination (6).

Nous retrouvons ces cairns dans le Honduras et auprès de San

(1) *Harper's Magazine*, t. XX, p. 317.

(2) Boyle, *A Ride across the Continent*, t. I, p. 296.

(3) G. Henderson, *An Account of the British Settlement of Honduras*. London, 1811. Frobel, *Seven Years Travel in Central America*. London, 1859.

(4) *Rev. d'Anthropologie*, 1879.

(5) Habel, *Investigations in Central and South America. Smith. Cont.*, t. XXII.

(6) *Americ. Ant.*, Juil. 1879, p. 59.

Salvador. A trois milles de Toolesboro (Iowa), ce sont de véritables constructions, élevées au moyen de boulders de granit, arrachés du lit de la rivière ; le mode seul de construction diffère ; là aussi, les fouilles ont mis au jour des charbons, des silex travaillés et des ossements d'animaux carbonisés.

Dans plusieurs des États du *Far West*, les mounds figurent des mammifères, des oiseaux, des reptiles et quelques-uns de leurs hardis architectes n'ont même pas craint d'imiter le corps humain.

L'Ohio paraît avoir été un des centres, d'où les Mound Builders ont rayonné, à mesure que leur population s'accroissait ou que la défaite leur imposait une retraite vers des régions offrant plus de sécurité (1). On y rencontre, il est vrai, moins souvent ces mounds aux formes étranges ; mais leur nombre total est considérable. On ne saurait l'évaluer à moins de 10,000, celui des enceintes à moins de 1,500 ; et on a calculé qu'en additionnant dans ce seul État, la longueur des tertres de toute sorte élevés par l'homme, on atteindrait un total de 306 milles (2). Tout le Missouri et en particulier la partie Sud-Est, connue sous le nom de *Swamp-Region* (3) sont également couverts de tumuli innombrables, groupés le plus souvent avec une intention évidente. Dans l'État de New-York, on compte encore 250 enceintes, qui rappellent nos fortifications modernes (4). Sur une superficie de cinquante milles, à la limite des deux États d'Iowa et d'Illinois, on a relevé plus de 2,500 mounds ; encore ne tient-on pas

(1) Rappelons en passant que c'est à un Français, Cavalier de La Salle, que l'on doit la découverte de ces vallées de l'Ohio et du Mississipi aujourd'hui si florissantes (Margry, *Etablissements des Français dans l'ouest et le sud de l'Amérique septentrionale*).

(2) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 752. — Pidgeon, *Ant. Researches*. New-York, 1858. Lewis and Clark, *Travels to the Source of the Missouri River*. London, 1814.

(3) Le *Swamp-Region* couvre une superficie de 4000 milles carrés et comprend six comtés entiers et des portions de trois autres. Le sol est formé d'alluvions récentes recouvrant des couches tertiaires de sable, d'argile et de marne remplies de fossiles (W. P. Potter, *Arch. Remains in S. E. Missouri; Saint-Louis Ac. of. Science*, 1880).

(4) Squier, *Ant. of the State of New-York*. Buffalo, 1851. — *Report Peabody Museum*, 1880, t. II, p. 721.

compte des enceintes en terre (1). Partout un nombre bien supérieur a été détruit par les colons et les fermiers, peu soucieux dans leur dure lutte pour l'existence, de ceux qui les avaient précédés. D'autres, perdus dans les vastes déserts, dans les impénétrables forêts qui couvrent une grande partie de la superficie des deux Amériques, nous sont encore inconnus.

L'étendue du territoire successivement occupé par les Mound Builders dans l'Amérique centrale, le nombre des mounds qu'ils ont élevés, prouvent la longue existence de ce peuple. L'importance de quelques-uns des travaux, qui, au dire d'ingénieurs compétents, exigeraient des mois de travail à plusieurs milliers de nos ouvriers munis de toutes les ressources de notre grande industrie moderne (2), montre une race organisée, une hiérarchie puissante. La régularité des constructions, l'excellence de la fabrication des objets découverts, disent enfin, combien le goût artistique était développé chez ces hommes, dont les fouilles viennent si inopinément nous révéler l'existence.

Les Mounds de toute sorte sont confondus.

Ce sont les reliques d'un passé éloigné et inconnu qu'il faut raconter ; c'est par les mounds que nous commencerons et la confusion de toutes les formes ajoute singulièrement aux difficultés de la tâche. Les cônes et les pyramides sont renfermés dans des enceintes ; les tertres destinés aux sacrifices sont réunis aux tumuli ; à côté des figures d'animaux s'élèvent des mounds polygonaux ou triangulaires. Le Dr Andrews (3) cite dans une plaine du comté d'Athènes (Ohio), une réunion de vingt-trois mounds ; sept selon lui étaient destinés à la défense, seize à la sépulture. Le plus élevé mesurait 40 pieds de hauteur sur 170 pieds de diamètre (4). Dans Pike County (Pennsylvanie), on voit un carré parfait renfermé dans un cercle construit avec

(1) *The American Antiquarian*, 1879.

(2) Les Mound Builders ne possédaient aucune bête de somme. Ces travaux immenses ont donc été faits par l'homme seul.

(3) *Report Peabody Museum*, 1877.

(4) On a calculé que la contenance de ce mound était de 437,742 pieds cubes ; comme on ne voit dans les environs nulle trace d'excavation, on peut supposer que cette masse de terre avait été apportée de loin.

non moins de régularité ; à Portsmouth, quatre cercles concentriques, coupés par de larges avenues exactement orientées. Les mounds auprès de Saint-Louis formaient les trois côtés d'un parallélogramme de 300 mètres de longueur sur 200 mètres de largeur. Le quatrième côté était fermé par trois mounds plus petits (1).

Les mounds de l'Illinois, dit M. de Hass (2), forment une véritable ville, une vaste et mystérieuse série de monuments. « Sur l'au-

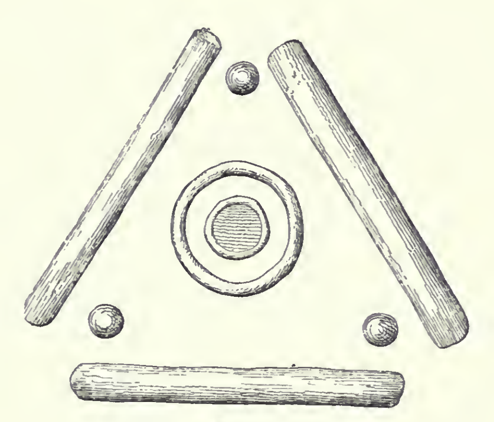


Fig. 22. — Mound triangulaire.

tre rive du Mississipi, ajoute-t-il, je ne fus pas peu surpris de ne rencontrer que des sépultures ; partout ailleurs les groupes sont associés à des murs ou à des circonvallations. » M. Conant (3) raconte un ensemble de tertres situés sur la rivière Root, à vingt milles environ de sa jonction avec le Mississipi (fig. 22). Le mound principal mesure 12 pieds de hauteur sur 36 pieds de diamètre. Il est situé au centre d'un cercle dont on peut encore reconnaître les traces. Les talus qui forment les trois côtés du triangle ont une longueur égale de 144 pieds, leur diamètre est de 12 pieds

(1) Brackenridge, *Views of Louisiana*. Saint-Louis est souvent appelé *Mound-City* à raison du nombre de Mounds qui s'élèvent ou plutôt qui s'élevaient dans ses environs.

(2) *Am. Association*. Chicago, 1868.

(3) *Foot Prints of Vanished Races*. Saint-Louis, 1879, p. 30.

et leur hauteur respective de 3, 4 et 5 pieds. Il est remarquable que ces hauteurs, prises ensemble, égalent la hauteur du mound central et qu'en les multipliant entre elles, on obtient la longueur des côtés du triangle. Ce ne peut être là une coïncidence due au seul hasard, car on cite divers terrassements de forme carrée ou parallélogramique, où il a été possible de constater des rapports semblables, entre la hauteur et la longueur des tertres qui les forment.

Ces faits viennent montrer combien toute classification est difficile, pour ne pas dire impossible, nous adopterons cependant celle de Squier; malgré des inexactitudes trop apparentes, elle à l'avantage de faciliter notre tache en nous fournissant quelques points de repère et nous étudierons successivement : 1° les travaux défensifs; 2° les enceintes sacrées; 3° les temples; 4° les tertres à sacrifices; 5° les tertres tumulaires; 6° les tertres figurant des animaux (1).

Travaux défensifs.

Tout l'espace qui sépare les Alleghanys des Montagnes Rocheuses est couvert d'une succession de camps retranchés, de fortifications colossales, généralement exécutées en terre. L'homme avait su défendre par des redoutes, des murs, des parapets, des fossés (2), des circonvallations, chaque éminence, chaque delta formé par la jonction de deux rivières. Ces travaux viennent témoigner de l'intelligence des peuples que nous avions regardés

(1) M. Short (*The North Americans*, p. 81) donne des divisions un peu différentes.

I. Enceintes
- *a.* enceintes de défense.
- *b.* enceintes religieuses.
- *c.* enceintes diverses.

II. Mounds
- *a.* mounds à sacrifice.
- *b.* temples.
- *c.* sépultures.
- *d.* postes d'observation.

A ces diverses catégories, il faudrait peut-être ajouter les mounds formés d'adobes tombés en poussière, restes d'habitations successives.

(2) Le fossé au lieu de longer le rempart à l'extérieur et de multiplier ainsi les obstacles opposés à l'assaillant, est généralement placé à l'intérieur, le Prof. Andrews cite cependant à Lancaster (Fairfield County, Ohio) un fossé extérieur; mais il ajoute que c'est là un fait isolé (*Report Peabody Mus.*, 1877).

pendant si longtemps comme complètement barbares et sauvages; on peut reconnaître un véritable système de forteresses reliées entre elles, des tranchées profondes, des passages secrets creusés sous le lit des rivières, des observatoires sur les hauteurs, des murailles concentriques pour protéger les entrées et même des casemates (1). La guerre était évidemment la grande préoccupation des Mound Builders. Toutes les forteresses sont construites dans le voisinage des cours d'eau, et la meilleure preuve que l'on puisse donner de l'entente ayant présidé au choix de leur emplacement, est le nombre de villes florissantes, telles que Newark, Portsmouth, Cincinnati, Saint-Louis, Francfort, New-Madrid, d'autres encore qui se sont élevées de nos jours sur ces mêmes points (2).

Bourneville à 12 milles de Chilicothe, est une des enceintes fortifiées les plus curieuses de l'Ohio. Elle occupe le sommet d'une colline escarpée; les murs par une exception assez rare, sont construits en pierres, posées sans aucune espèce de ciment et offrent une ressemblance frappante avec les anciens forts préhistoriques de la Belgique et du nord de la France (3). L'enceinte mesure plus de deux milles; et l'on peut encore distinguer trois portes défendues par des tertres qui rendaient l'accès plus difficile. Sur plusieurs points et notamment auprès des portes, les murailles paraissent avoir été exposées à l'action d'un feu violent qui a vitrifié leur surface. Des bassins artificiellement creusés fournissaient l'eau nécessaire aux habitants. Une partie de l'enceinte est plantée d'arbres gigantesques, auxquels on assigne une durée de 6 à 800 ans.

(1) F. Allen, *La très ancienne Amérique. Cong. des Amér.* Nancy, 1875.

(2) « The same places, dit le Dr Lapham en parlant des tertres du Wisconsin, which were the seats of aboriginal population being now selected as the sites of embryo towns and villages by men of a different race. » *Smithsonian Contributions*, t. VII, p. 64.

(3) Les Mound Builders se servaient des matériaux à leur disposition, quand les pierres abondaient, ils les amoncelaient avec la terre pour former leurs murs, mais jamais ces pierres ne sont équarries ou appareillées et jamais elles ne sont reliées par un mortier. On pourrait citer plusieurs exemples et notamment un *Stone-Fort* sur la rivière Duck auprès de Manchester (Tennessee), où les murs sont des blocs bruts arrachés aux rochers voisins. A l'entrée on distingue deux mounds que l'on regarde comme des postes d'observation.

Autour de ces arbres, on peut reconnaître des troncs en pourriture, débris d'autres générations qui parvenues à leur maturité ont péri lentement. Selon certains archéologues, de longs siècles ont dû s'écouler, depuis que la forêt a remplacé la demeure de l'homme; selon d'autres au contraire, ces arbres seraient moins vieux qu'on semble le croire. Dans le Wisconsin, dit le Dr Lapham (1), il faut de 54 à 130 ans, pour que le diamètre d'un arbre grossisse d'un pied. Parmi ceux actuellement vivants, un très petit nombre dépasse un diamètre de trois à quatre pieds. M. Lapham en conclut qu'ils ne sauraient être de beaucoup antérieurs au XVIe siècle.

Fort-Hill (2) permet de se rendre mieux compte encore des travaux des Mound Builders (fig. 23). Cette forteresse, tel est le vrai

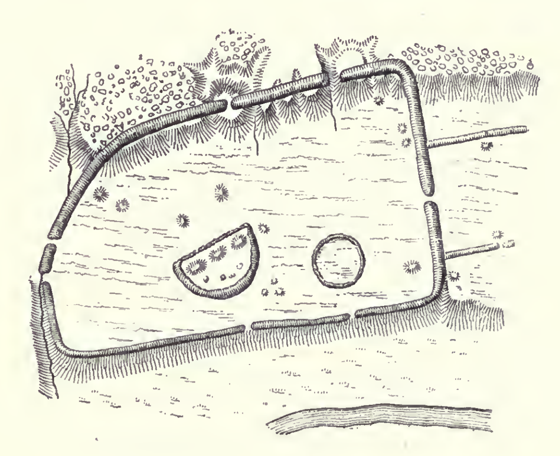


Fig. 23. — Fort-Hill (Ohio).

nom qu'il convient de lui donner, s'élève sur une éminence qui domine une petite rivière, le Paint-Creek. Les murs renferment une superficie de cent onze acres. Au-dessus du ruisseau qui formait une défense naturelle, ils n'ont guère que 4 pieds de

(1) *The Antiquities of Wisconsin; Smith. Cont.*, t. VII. — Southall, *Recent Origin of Man*, p. 533.

(2) Bancroft, *The Native Races of the Pacific States*, t. IV, p. 755.

hauteur, partout ailleurs cette hauteur est de 6 pieds et leur épaisseur atteint jusqu'à 35 pieds. Plusieurs portes facilitaient l'accès. L'une d'elles conduit à une enceinte probablement carrée, mais dont les murs ont été en grande partie détruits; aucun fossé ne les défend, et on peut facilement y reconnaître les traces d'un vaste incendie. Squier place dans cette seconde enceinte, les demeures des habitants construites en adobes, ou bien simples huttes couvertes avec des herbes, des branches d'arbres, la peau des animaux que la chasse avait procurés. A l'intérieur des fortifications, on distingue deux petits enclos, l'un semi-circulaire, l'autre circulaire. C'étaient probablement les lieux consacrés à des rites religieux ou au conseil des chefs. Ce sont là de pures conjectures; les mœurs, les rites, le mode de gouvernement de ces hommes, restent un problème pour nous.

Un des ouvrages les plus curieux laissés par les Mound Builders est situé dans le Comté de Clarke (Ohio) (1). C'est un fort couvrant une superficie de huit à dix acres seulement et construit à l'extrémité d'une colline baignée au sud par l'Ohio, au nord par un ruisseau large et profond, le *Fourteen mile Creek* qui se jette dans l'Ohio, à une petite distance de là. Ce monticule de forme conique s'élève à 280 pieds au-dessus du fleuve et présente de ce côté des parois presque perpendiculaires, sauf sur un seul point, où se trouve une faille assez considérable, dont ces hommes avaient vite compris l'importance pour leur défense. Aussi l'avaient-ils protégé par un mur qui n'atteint pas moins de 75 pieds d'élévation et qui est construit en pierres brutes, placées sans mortier ni ciment d'aucune sorte, mais avec une connaissance parfaite de l'art du maçon. A l'intérieur, on distingue encore les traces de nombreux mounds coniques et d'un fossé large et profond. Il ne faut pas confondre ces travaux avec d'autres situés dans le Comté de Ross et connus sous le nom de *Clark's Works*. Ceux-ci comprennent un parallélogramme de 275 pieds sur 177; et à la droite de ce parallélogramme,

(1) Cox, *A Remarkable Ancient Stone Fort in Clarke County, Ohio. Am. Ass.*, Hartfort (Connecticut), 1874.

un carré parfait couvrant une superficie de seize acres (1). Les côtés ont 82 pieds de longueur et au milieu de chacun d'eux on peut reconnaître une porte défendue par un petit tertre. A l'intérieur se dressent, selon une coutume que nous aurons souvent l'occasion de signaler, plusieurs mounds de dimensions diverses.

Beaucoup de ces ouvrages sont reliés entre eux avec un art qui nous surprend à bon droit. Squier a cru reconnaître un système continu de fortifications, combiné avec une grande intelligence et s'étendant diagonalement à travers l'État d'Ohio, depuis les sources de l'Alleghany (2) et de la Susquehannah (3), dans l'État de New-York, jusqu'au Wabash (4). Le long de la rivière Big Harpetts (Tennessee), des enceintes en terre couvrent tout le pays (5). La ligne du Grand Miami (6) est défendue par trois forts situés le premier à son embouchure, le second à Colerain, le troisième à Hamilton. A partir de ce dernier point, d'autres ouvrages s'étendent à une distance de six milles sur le cours de la rivière, protégeant au nord et à l'ouest, les affluents du Grand Miami, ou s'échelonnant jusqu'à Dayton et Piqua pour compléter ainsi la ligne de défense. Tous ces points sont reliés entre eux par des mounds isolés, élevés le plus souvent sur des collines d'où la vue pouvait s'étendre au loin (7). On a voulu y voir, probablement avec raison, des postes d'observation destinés à surveiller les mouvements de l'ennemi ou à transmettre des signaux convenus (8).

(1) On estime à près de trois millions de pieds cubes la quantité de terre employée dans ces terrassements. Whittlesey, *On the Weapons and Character of the Mound Builders; Boston, Soc. of Natural History*, t. I, p. 473.

(2) Une des branches supérieures de l'Ohio.

(3) Fleuve qui se jette dans la baie de Chesapeake.

(4) Un des affluents de l'Ohio.

(5) Dr Jones, *Explorations of the aboriginal Remains of Tennessee, Smith Cont.*, t. XXII, p. 4.

(6) Un des affluents de l'Ohio.

(7) Le grand mound de Miamisburgh sur l'Ohio, est un des meilleurs exemples que l'on puisse citer. Il mesure 68 pieds de hauteur et la circonférence à sa base n'est pas moindre de 862 pieds (Short, *The North Americans of Antiquity*, p. 52). Auprès de Circleville, Le Look-out-Mount avec son mound élevé devait servir au même usage.

(8) Force, *A quelle race appartenaient les Mound-Builders; Cong. des Americ.*

Ancient-Fort (1) construit sur la rive gauche du Petit Miami, à 230 pieds au-dessus du niveau des eaux, forme en arrière de la ligne de défense dont nous venons de parler, une véritable citadelle centrale. La longueur de l'enceinte n'est pas moindre de trois à quatre milles et les murs, sur les points où ils ont résisté aux ravages du temps, atteignent près de 20 pieds de hauteur. M. Hosea répétait récemment une remarque souvent faite, que le tracé de ces murs reproduisait l'esquisse grossière du continent des deux Amériques (2). Si le fait est vrai, ce ne peut être là qu'une coïncidence toute fortuite, qui ne mérite guère que l'on s'y arrête. Le Rev. S. D. Peet, se plaçant à un autre point de vue, veut y voir le combat de deux serpents monstrueux (3); c'est là encore un effort d'imagination difficile à admettre. Ce qui est vraiment sérieux, c'est la somme de travail exécuté par ces hommes et la remarquable intelligence dont ils faisaient preuve pour la défense de leur pays.

Nous ne pouvons omettre les ruines d'Aztalan (4), situées sur un bras de la rivière Rock (Wisconsin). Elles ont été découvertes en 1836 par M. Hyer, qui leur a donné le nom qu'elles portent, en mémoire d'une vieille tradition des Mexicains qui faisaient venir leurs ancêtres du pays d'Aztalan dans le Nord (5). Le trait caractéristique de ces ouvrages est une enceinte en terre, formant les trois côtés d'un parallélogramme irrégulier, dont la rivière ferme le quatrième côté. Ils offrent une grande

Luxembourg, 1877, t. I, p. 125. — Rev. S. Peet, *The military Architecture*, *Am. Ant.*, janv. 1881.

(1) Il est situé à 42 milles de Cincinnati. Le Prof. Locke, qui l'a décrit le premier estimait à 628,000 mètres cubes la quantité de terre entrée dans sa construction (Foster, *Préh. Races of the U. S.*, p. 371. — Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 756).

(2) *Quart. Journal of Science*, Oct. 1874, p. 289.

(3) *American Antiquarian*, April 1878. — March, 1880.

(4) *Milwaukie Advertiser*, 1837. — Silliman, *American Journal*, t. XLIV. — Lapham, *Ant. of Wisconsin*, p. 41, pl. XXXIV et XXXV.

(5) Le nom d'Aztalan est dérivé de deux mots mexicains, *Atl* eau, et *An* près de; Aztalan, Culhuacan, Aquilasco dans les traditions des Mexicains étaient les villes qu'ils avaient habitées avant leur migration vers l'Anahuac. Rien de moins certain, faut-il ajouter, que ces traditions (Bancroft, *l. c.*, t. V, p. 221. 305). Selon l'abbé Brasseur de Bourbourg Aztalan était situé au nord-ouest de la Californie (*Hist. des nat. civilisées*, t. II. 292).

analogie avec ceux de l'Ohio, mais nous ne trouvons plus cette régularité si frappante qui distingue en général les travaux des Mound Builders. Les angles ne sont plus droits; le côté Nord a 600 pieds de longueur, le côté Sud 684 pieds, tandis que le mur Ouest en compte plus du double. La largeur de ces murs approche de 25 pieds; ils sont en grande partie écroulés, aussi est-il impossible de décider leur hauteur primitive (1). Citons une particularité rare et intéressante : ces murs sont renforcés à des distances égales, par des arcs boutants ou des bastions. A l'angle Sud-Ouest enfin, il existe deux petites enceintes, que l'on peut désigner si l'on veut comme des ouvrages avancés. Tous ces murs ont été construits avec de la terre mêlée d'herbes et de joncs, puis soumis sur plusieurs points à un feu violent destiné sans doute à augmenter leur force de cohésion (2).

En parcourant l'intérieur de l'enceinte, il est facile aujourd'hui encore, de reconnaître un nombre considérable de tertres. Les uns sont des pyramides tronquées s'élevant par étages successifs; les autres des tumuli. Un de ceux-ci a été fouillé; et deux squelettes ont été mis au jour. On a constaté que les cadavres avaient été placés dans une position assise ou repliée. Les os malheureusement tombèrent en poussière, au moment même de la découverte et ne permirent aucune étude utile.

La plupart des archéologues regardent Aztalan comme une position fortifiée; Lapham seul remarque, et son observation ne manque pas de justesse, que le point où s'élèvent ces constructions, dominé qu'il est de tous les côtés, aurait été bien mal choisi et en contradiction complète avec les traditions de ces hommes. Dans tous les cas, que ces ruines soient celles d'une ville ou d'une simple enceinte fortifiée, elles ont dû être rapidement abandonnées, car les fouilles n'ont donné aucun de ces débris qui prouvent le long séjour de l'homme (3).

(1) Leur hauteur actuelle varie de 30 centimètres à 1m,50.

(2) C'est probablement à raison de ce fait que divers voyageurs ont avancé que les murs d'Aztalan étaient construits en briques. Il est permis aujourd'hui d'affirmer le contraire.

(3) Devons-nous voir dans cette habitation de si courte durée, le résultat du carac-

M. Putnam, un des plus savants archéologues américains, décrit à Greenwood, auprès de Lebanon (Tennessee), des talus en terre formant une véritable fortification. Il put reconnaître l'emplacement de trois portes, puis dans l'intérieur même de l'enceinte, de nombreux tumuli sépulcraux et un mound élevé, formant un cône tronqué aux parois très escarpées et mesurant 15 pieds de hauteur, sur 150 pieds de diamètre à sa base (1). Les fouilles ont donné, à deux étages différents, des pierres calcinées, des cendres, des ossements brûlés, preuves évidentes de grands feux allumés soit pour des sacrifices, soit pour des festins funéraires. Les demeures de ces hommes devaient être des huttes circulaires, dont il est encore possible de retrouver quelques traces. Les sépultures en général étaient éloignées des habitations; mais par un sentiment touchant, les enfants étaient enterrés au foyer même de leurs parents. M. Putnam regarde les habitants de Greenwood comme une des races les plus civilisées, parmi celles qui ont peuplé l'Amérique du Nord. Ils cultivaient la terre; ils ne brûlaient point leurs morts, comme les hommes de l'Ohio; leur céramique et leurs ornements témoignent d'un art véritable; on trouve chez eux le cuivre du lac Supérieur et les coquilles de l'Océan. Sept perles perforées ont été recueillies dans la sépulture d'un enfant, le commerce ne leur était donc pas étranger. Tout annonce une civilisation en progrès.

Sandy-Woods Settlement (2) (Missouri), comprend neuf tumuli et un nombre considérable d'excavations circulaires entourés de murs et d'un fossé extérieur (3). Ce fossé communique à l'Est avec un marais; aussi a-t-on supposé qu'il était destiné à amener aux habitants l'eau nécessaire à leurs besoins et que

tère superstitieux des Indiens qui pousse ces hommes à abandonner subitement un lieu, où un malheur imprévu, une épidémie, une défaite par exemple, les avaient frappés ?

(1) *Report Peabody Museum*, 1878, t. II, p. 339.

(2) W. P. Potter, *Arch. Remains in S. E. Missouri. Saint-Louis Acad. of science*, 1880.

(3) La hauteur actuelle des murs varie de 2 à 3 1/2 pieds; leur largeur est de 7 pieds à la base. Le fossé a 3 pieds dans sa plus grande profondeur; sa largeur est de 7 pieds.

le mur avait été élevé, plutôt pour l'opposer aux inondations, que pour les besoins de la défense. Le plus important des tumuli, dont nous venons de parler est de forme rectangulaire; les faces Nord et Sud ont 246 pieds de longueur; les faces Est et Ouest, 118 seulement. Son élévation, de plus de 16 pieds au nord est de 19 pieds au sud. Il est couronné par une plate-forme d'accès assez facile (1); cette plate-forme est couverte de nombreux fragments de briques mal cuites, grossièrement fabriquées et portant presque toutes des empreintes d'herbes ou de pailles, mêlées à l'argile avant la cuisson. Les fouilles exécutées sous ce tertre n'ont rien produit. Les fouilles des autres mounds ont été plus fructueuses : surtout celles de deux mounds circulaires destinés à la sépulture des membres de la tribu et qui devaient renfermer de cent à deux cents squelettes dans chacune de leurs couches (2). Quelques-uns des cadavres avaient été placés dans une position repliée, d'autres accroupis sur eux-mêmes, mais le plus grand nombre était étendu tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, tantôt sur le côté. On a remarqué que la terre qui les recouvrait, n'appartenait pas au terrain même, et qu'elle avait dû être apportée de loin. Ce dernier fait est significatif et témoigne du respect que ces hommes portaient à leurs morts et de l'importance qu'ils attachaient à leurs rites funéraires. Les vases, les poteries diverses déposés auprès des cadavres, étaient nombreux et on a pu recueillir de huit cent à mille fragments.

Comme à Greenwood, des excavations circulaires marquent l'emplacement des habitations. Leur profondeur est d'environ soixante centimètres, leur diamètre de neuf mètres. La présence exclusive sur certains points d'amas d'argile brûlée, de cendres, de fragments de charbon, d'ossements d'animaux calcinés, indique le foyer. Il était le plus souvent au centre même de l'habitation et la fumée, selon la coutume de nombreuses tribus

(1) Cette plate-forme mesure 108 pieds sur 51.

(2) La décomposition presque totale des os n'a permis aucune appréciation sérieuse. Le premier rang de cadavres avait été placé au niveau du sol, le second à un pied environ plus haut.

sauvages, devait s'échapper par un trou pratiqué dans le toit.

Toutes les dépressions dont nous venons de parler, sont groupées sans ordre dans l'enceinte. Chacun choisissait au gré de ses convenances ou de ses besoins, le lieu qui lui plaisait et y élevait sa demeure.

Les rives de Little-River offrent de nombreux établissements, présentant des caractères à peu près analogues à ceux que nous venons de raconter. Ici c'est un mound elliptique (1), entouré d'un mur et d'un fossé; plus loin est le *Mound-Group* situé dans *Lewes-Prairie*, où l'on a relevé les traces d'un double mur (2). Sur d'autres points, on voit des mounds, des levées souvent d'une grande longueur, destinées à défendre les approches d'une rivière ou d'une source, des excavations indiquant l'emplacement d'anciennes habitations.

Sur bien des points différents, les travaux de l'homme ont résisté au temps et ont porté jusqu'à nous la preuve la plus certaine de son existence.

Si nous quittons un instant les États-Unis, nous trouvons auprès de Juigalpa dans le Nicaragua, une suite de tranchées qui s'étendent sur plusieurs milles de longueur (3). Leur disposition

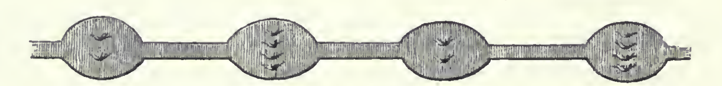


Fig. 24. — Tranchées à Juigalpa (Nicaragua).

est bizarre (fig. 24); la largeur ordinaire varie de 3 à 4 mètres et elles présentent de distance en distance, des réservoirs ovales, dont le grand axe atteint jusqu'à 24 mètres. Dans chacun de ces réservoirs on compte alternativement deux et quatre mounds. On ignore le peuple qui a exécuté ces travaux et leur usage. Il

(1) Ce mound mesure 110 pieds et 70 pieds sur chacun de ses axes. Sa hauteur est de 11 pieds.

(2) Une congrégation religieuse avait utilisé un des mounds de *Lewes-Prairie*, pour y édifier une église. A ce moment de nombreux ossements paraissent avoir été dispersés; aussi les fouilles du Prof. Swallow restèrent-elles stériles.

(3) Boyle, *A Ride across the Continent*, t. I, p. 212.

semble probable qu'ils étaient destinés à protéger le pays contre une invasion ennemie.

Il était impossible d'omettre ces tranchées, que rien ne rappelle dans toute l'Amérique centrale ; nous ne pouvons pas cependant multiplier des répétitions inutiles et nous nous contenterons d'ajouter que si on rencontre rarement des fortifications au sud du Missouri, elles sont nombreuses dans l'Iowa, dans le Wisconsin et dans l'Indiana. Dans ce dernier État et dans l'Illinois, leur forme se rapproche du carré, dans l'Iowa et dans le Missouri, elle est le plus souvent triangulaire ; mais toujours on constate la grande régularité des constructions, l'existence d'un mound central, et autant que l'on peut en juger aujourd'hui, certains rapports entre la hauteur de ce mound et celle des murs extérieurs. Sur toutes les rivières qui viennent du Sud et qui se jettent dans le lac Érié ou dans le lac Ontario, on rencontre aussi des forts nombreux ; mais ceux-ci présentent un type bien différent de ceux que nous venons de citer ; ils sont irréguliers et ne renferment aucun de ces tertres si caractéristiques du peuple dont nous recherchons les traces.

Le travail considérable qui a été nécessaire pour l'érection de ces fortifications, surtout avec les moyens limités que les Mound Builders avaient à leur disposition, permet d'affirmer, qu'elles étaient permanentes, et l'œuvre de plusieurs générations successives. Un des anciens présidents des États-Unis, le général Harrison, a pu dire avec raison à la Société historique de l'Ohio (1) : « Assurément ces fortifications n'ont pas été élevées pour arrêter une invasion subite ; la hauteur des murs, la solidité de leur construction, montrent que le péril contre lequel ils étaient destinés à protéger les populations, se renouvelait constamment. » La guerre et la lutte ont été de tout temps le triste apanage de l'humanité et le nouveau continent ne pouvait pas en être plus exempt que l'ancien.

(1) *Transactions Hist. Soc. of Ohio*, t. I, p. 263. Le général Harrison ajoutait : « The three mounds that I have examined, those of Marietta, Cincinnati and at the mouth of the Great Miami particularly the latter, have a military character stamped upon them which cannot be mistaken. »

Ce qui est non moins certain, c'est que de semblables travaux sont absolument étrangers aux Indiens. « Je n'ai observé chez eux qu'un seul mode de fortification, écrivait un ancien voyageur (1), c'est une circonvallation formée de palissades d'une hauteur de 12 à 15 pieds, liées ensemble avec des ouvertures qui permettaient aux assiégés de lancer leurs flèches. » En 1855, on signalait un retranchement élevé sur le Missouri auprès de *Council-Bluffs*, par une tribu Indienne, les Aurikarees. Ce retranchement, selon la tradition constante de leur race, était construit en troncs d'arbres empilés les uns au-dessus des autres (2). Catlin décrit un village Mandan, où les habitants étaient abrités par des palissades (3). Les forts attaqués par Champlain en 1609, étaient défendus par des pieux enfoncés en terre et reliés par des branches et des cordes faites de filaments d'écorce. Ce sont de semblables fortifications que rencontrèrent toujours les Français dans leurs longues luttes contre les Iroquois. Rien ne ressemble moins, on le voit, aux travaux des Mound Builders.

Certains terrassements situés principalement dans les États de l'Ouest, montrent clairement par leur mode de construction, qu'ils n'étaient pas destinés à la défense (4). Les fortifications sont constamment placées sur des points naturellement indiqués, sur des hauteurs souvent presque inaccessibles. Les enceintes au contraire auxquelles Squier donne, peut-être à tort, le nom d'enceintes sacrées, sont sur les bords des fleuves, dans des vallées dominées par les collines voisines, inconvénient grave que les Mound Builders connaissaient et savaient parfaitement éviter pour leurs travaux défensifs.

Enceintes sacrées.

Ces enclos, quelle que pût être leur destination, et quelque soit le nom qu'il faille leur donner, ont toujours une forme régulière, carrée ou circulaire, plus rarement elliptique ou polygonale.

(1) Cité par Schoolcraft, *Archives of Aboriginal Knowledge*, t. III, p. 206.

(2) *Am. Ass.* Worcester (Massachusetts), 1855.

(3) *Illustrations of the Manners, Customs and Condition of the North American Indians.* London, 1866, 2 vol.

(4) « Great as some of these works are, laborious as was their construction; I am persuaded they never were intended for military defences. » (General Harrison, *l. c.*)

Toutes les figures sont parfaites ; tous les angles sont droits ; tous les côtés sont égaux. Les hommes qui les construisaient connaissaient certainement l'art de mesurer les surfaces et de calculer les diamètres ou les angles. Les murs varient singulièrement comme élévation ; on ne peut d'ailleurs que présumer leur ancienne hauteur, par celle qu'ils présentent aujourd'hui. Nous ajouterons que ces travaux sont si considérables, ces constructions si nombreuses, leurs dispositions si variées, qu'il est bien difficile d'en donner une idée exacte; quelques exemples nous aideront à le faire.

Le groupe le plus remarquable est probablement celui de Newark, dans la vallée du Scioto. Il comprend un octogone couvrant une superficie de 50 acres, un carré de 20 acres et deux cercles respectivement de 20 et de 30 acres. Les murs du grand cercle mesurent encore aujourd'hui 12 pieds d'élévation sur une largeur de 50 pieds à leur base ; ils sont protégés par un fossé intérieur de 7 pieds de profondeur, sur 35 pieds de largeur. D'après un relevé fait par le colonel Whittlesey (1), l'ensemble des constructions couvre une superficie de 12 milles carrés (2) et la longueur des tertres dépasse 2 milles. Les larges entrées défendues par des talus de 35 pieds de hauteur, par des fossés de 13 pieds de profondeur, les allées, véritables labyrinthes, qui ajoutent aux difficultés de l'accès, les mounds de forme étrange dont l'un représente le pied d'un oiseau avec le doigt médian de 155 pieds et les doigts latéraux de 110 pieds de longueur, tout frappe vivement l'explorateur. Sur ces ruines abandonnées, les arbres de la forêt ont grandi depuis des siècles ; d'autres les avaient précédés, leurs troncs gigantesques en décomposition attestent leur existence. L'homme, sous l'empire de mobiles restés inconnus pour nous, a fui les lieux où tout rappelle sa puissance et son intelligence ; la nature seule maintient la vie par une vigoureuse végétation.

(1) *Ancient Monuments of the Mississipi Valley.*

(2) Lubbock (*l'homme préh.*, trad. Barbier, p. 239) dit quatre milles carrés. Bancroft (*l. c.*, t. IV, p. 758) adopte ce dernier chiffre. Celui donné par Whittlesey mérite plus de confiance.

A Chilicothe dans le Missouri (1), nous voyons un cercle de plus de 100 pieds de diamètre et un octogone un peu moins considérable. Les murs de l'octogone ont, comme ceux de Newark, de 10 à 12 pieds d'élévation et mesurent à leur base 50 pieds. La hauteur des murs du cercle en partie détruits, n'atteint guère que 4 pieds 1/2 à 5 pieds. Tout autour de ces enceintes, on peut encore distinguer un grand nombre de petits cercles, qui s'élèvent à peine au-dessus du sol. A Hopeton auprès de Chilicothe, nous

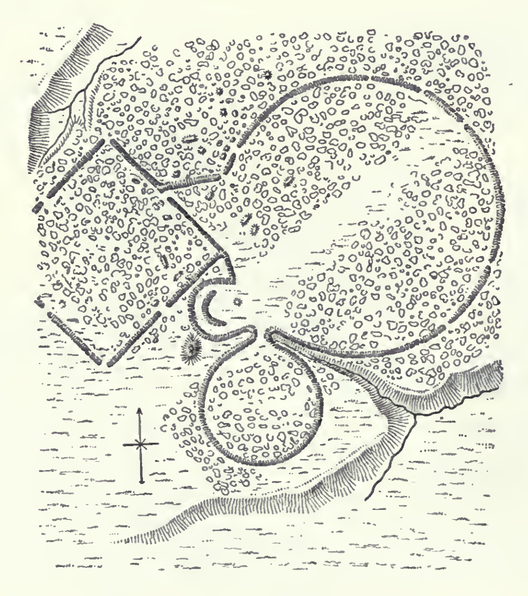


Fig. 25. — Groupe à Liberty (Ohio).

trouvons un cercle et un carré accolés. L'un et l'autre couvrent exactement une superficie de 20 acres. Ce ne peut être là un effet du hasard (2).

Nous reproduisons un groupe assez semblable à ceux que nous venons de décrire et qui permet de s'en rendre mieux compte (fig. 25). Il est situé auprès de Liberty (Ohio) et se compose de

(1) Squier, *Anc. Monuments of the Mississipi Valley*, pl. XVI.

(2) Short, *l. c.*, p. 49.

deux cercles et d'un carré. Le diamètre du grand cercle est de 1,700 pieds, sa superficie de 40 acres ; le diamètre du petit cercle, de 500 pieds ; la superficie du carré, dont chacun des côtés mesure 1,080 pieds, de 27 acres. Les murs ne sont accompagnés d'aucun fossé et la terre qui a servi à leur construction provient, contrairement à l'usage que nous voyons généralement suivi, d'excavations creusées à l'intérieur même du cercle (1).

Circleville (Ohio) emprunte son nom à des constructions analogues ; un carré et un cercle se touchent (2). Huit portes placées aux angles et au milieu de chaque côté, donnent accès au mound carré ; chacune de ces portes était défendue par un tertre et le cercle était entouré par un double mur. Ce groupe a déjà été en grande partie détruit ; beaucoup d'autres malheureusement ont subi le même sort et il faut se hâter d'étudier ces derniers témoins d'une civilisation disparue, car la culture les envahit chaque jour et nul souvenir de ce lointain et curieux passé, ne saurait longtemps résister aux nécessités de la vie moderne.

Une enceinte construite en pierres, située auprès du Black Run (Ross County, Ohio) mérite une mention spéciale. Sa forme est elliptique ; le grand axe mesure 246 pieds ; le petit axe, 167 pieds. Une seule porte y donne accès et en avant de cette porte, cinq murs s'étendent en éventail dans la plaine sans que rien puisse faire présumer leur destination.

Le nombre, l'étendue de ces enceintes, la superficie qu'elles embrassent, ne permettent guère d'y voir des temples. Nous ne connaissons aucun culte, ni ancien, ni moderne, aucun rite auxquels on puisse les rattacher. Tout au plus pouvons-nous admettre, qu'elles étaient des lieux consacrés, où les prêtres établissaient leurs demeures, selon un usage que nous voyons dans nombre de pays différents. M. Fergusson (3) prétend y voir des bourgades. Le petit enclos, si souvent accolé à un plus grand, était selon lui la demeure du chef ; les tentes de ses compagnons,

(1) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 759. — Short, *l. c.*, p. 48.
(2) Les côtés du carré mesurent 875 pieds ; le diamètre du cercle, 985 pieds.
(3) *Les Monuments Mégalithiques*, trad. Hamard, p. 529.

des membres de sa famille, se groupaient autour de la sienne. Mais en admettant même que ces hommes vécussent sous des tentes, ils auraient sûrement laissé des traces de leur séjour, les kjökkenmöddings le prouvent à satiété et jusqu'à présent les fouilles n'ont rien produit, qui puisse justifier une hypothèse, tout au moins prématurée.

Squier a donné avec plus de raison le nom de temple à des pyramides tronquées, au sommet desquelles on arrive par des Temples.



Fig. 26. — Pyramide tronquée à Marietta (Ohio).

plans inclinés. Parfois ces pyramides sont à terrasses ou à étages successifs ; mais quelle que soit la forme qu'elles affectent, qu'elles soient rondes, ovales, polygonales ou carrées, elles présentent invariablement à leur sommet une plate-forme, destinée probablement au pontife ou au sacrificateur, de là le nom sous lequel elles sont connues. Ces tertres sont en nombre considérable à Chilicothe, à Portsmouth, à Marietta (fig. 26) et en

général dans toute l'étendue de l'État d'Ohio. On les trouve également dans le Kentucky, le Missouri, le Tennessee et dans les États du Sud (1). Dans le Nord, ils sont plus rares ; bien que l'on en rencontre jusque sur les rives du lac Supérieur, qui paraît avoir été la limite extrême des établissements des Mound Builders.

Un des plus remarquables parmi ces mounds, est sans contredit celui de Cahokia (Illinois) (2). Il s'élève au milieu de soixante autres qui varient de 30 à 60 pieds de hauteur et qui couvrent une superficie de six acres, selon M. de Hass, une superficie double, selon M. Putnam (3). Le grand mound domine tous les autres; il atteint par quatre terrasses successives, une hauteur de 91 pieds ; sa base mesure 560 pieds sur 720; la plateforme qui le surmonte, 146 sur 310, et on calcule qu'il est entré dans sa construction 25 millions de pieds cubes de terre (4). Il a fallu nécessairement de longues années et des milliers d'ouvriers, pour entreprendre et pour terminer une œuvre aussi considérable.

Le grand mound était surmonté d'un autre plus petit de forme pyramidale, qui pouvait avoir 10 pieds de hauteur, et qui a été détruit, il y a peu d'années. On a trouvé en le démolissant de nombreux ossements humains, des éclats de silex, des pointes de flèches, des fragments de poterie grossière et mal cuite, restes d'offrandes ou de sacrifices. Les approches du tertre qui jouait évidemment un rôle important dans l'histoire de ces peuples, étaient défendues par quatre mounds carrés orientés à l'est, à l'ouest et au sud-ouest. Ces mounds variaient de 20 à 30 pieds

(1) Garcilaso de la Vega rapporte que dans la Floride, ces tertres servaient aux chefs Indiens pour y ériger leurs demeures. Il en cite un, qui n'avait pas moins de 1,800 pieds de circonférence.

(2) W. de Hass, *Am. As. Chicago*, 1867. — Putnam, *Report Peabody Museum*, t. II, p. 471 et s. M. Putnam donne le plan actuel et le plan restitué de Cahokia. Il est connu sous le nom de *Monk's Mound* parce que Brackenridge qui le visita en 1811, y plaça par erreur un couvent de trappistes qui était établi sur le mound voisin.

(3) La grande pyramide de Cheops, rappellerons-nous en passant, couvre une superficie de 13 acres.

(4) Force, *l. c.*, dit 20 millions de pieds cubes seulement.

de hauteur et sur deux d'entre eux, on avait érigé des pyramides coniques assez semblables à celle qui surmontait le mound central.

Le mound de Seltzertown n'est guère moins imposant que celui de Cahokia. Sa base est un parallélogramme de 600 pieds sur 400, sa hauteur est de 40 pieds, et la plate-forme, à laquelle on accède par une rampe, ne mesure pas moins de trois acres de superficie (1). Sur cette plate-forme s'élèvent trois mounds coniques dont le plus grand présente également une hauteur de 40 pieds, ce qui donnerait à l'ensemble de la construction une élévation de 80 pieds au-dessus du sol. Ce mound présente cette particularité curieuse, que tout le côté nord, le plus exposé aux intempéries, est soutenu par un mur de deux pieds d'épaisseur construit, selon un mode constamment employé par les Mexicains, en adobes ou briques séchées au soleil. Quelques-unes de ces briques ont même conservé jusqu'à nous l'empreinte des doigts de l'ouvrier qui les avait façonnées (2).

A New-Madrid, un mound de dimensions considérables est entouré d'un fossé de 5 pieds de profondeur sur 10 de largeur; et les explorateurs de ce pays encore si peu connu, rapportent parmi les ruines qui couvrent les bords des rivières et des ruisseaux du Missouri, un tertre de forme parallélogramique, dominant tout ce qui l'entoure, comme la cathédrale dans nos villes s'élève au-dessus de toutes les demeures, bâties à l'ombre de ses murs (3). Le professeur Swallow décrit un de ses mounds qu'il prétend fort ancien; son grand axe mesure 900 pieds à sa base, 570 pieds au sommet. Le fait le plus intéressant révélé par les fouilles, est l'existence d'une chambre intérieure formée de pieux en bois d'orme ou de cèdre, plantés verticalement, reliés entre eux par des fragments de cannes (4) et revêtus d'un enduit

(1) Squier and Davis, *Anc. Mon. of the Mississipi Valley*, p. 117. — Short, *l. c.*, p. 72. — Foster, *Préh. Races*, p. 112.

(2) Le professeur Cox vient de découvrir auprès d'Helena (Philipp's County Arkansas) un mur semblable, l'argile seulement au lieu d'être mêlée d'herbes sèches renfermait de nombreux fragments de cannes.

(3) Conant, *Foot Prints of Vanished Races*, p. 60.

(4) *Arundinaria Macrosperma.*

brut à l'extérieur, lissé avec soin et recouvert d'une couche de peinture rouge à l'intérieur (1). Les fouilles ont donné des disques en syénite, et de nombreuses poteries, parmi lesquelles un vase modelé sur un crâne humain, qu'on ne put retirer qu'en le brisant (fig. 27). Un sycomore de 28 pieds, un noyer



Fig. 27. — Crâne moulé dans un vase en terre.

de 26 pieds, un chêne de 17 pieds de circonférence, couvrent de leur ombrage un de ces mounds. Nul doute que ces arbres ne soient postérieurs à son érection; mais combien de temps après cette érection, la graine d'où est sorti le grand arbre, a-t-elle été lancée au hasard des vents sur ces terres accumulées (2)?

Tout semble prouver que les mounds étaient des lieux vénérés par les indigènes. Nous venons de voir le fossé qui protégeait celui de New-Madrid, d'autres fois ce sont des murs souvent assez élevés qui défendent leurs abords. A Matontiple, un tertre de dimensions considérables et entièrement construit en terres calcinées par un feu violent, était entouré d'une ceinture de mounds plus petits. A la jonction de l'Ohio et du Muskingum, on aperçoit deux parallélogrammes, dont les murs ont jus-

(1) *Report Peabody Museum*, 1875, p. 17.

(2) M. Swallow parle aussi d'une dent de Mastodonte trouvée dans le sable stratifié qui entourait un des mounds. Rien ne permet de présumer l'origine de cette dent.

qu'à 27 pieds à leur base. Au centre du plus grand se dressent quatre pyramides; on arrive par une rampe au sommet de trois d'entre elles; la quatrième reste inaccessible. Deux levées partent de l'unique porte de l'enceinte située à l'ouest et descendent jusqu'à la rivière, dont elles semblent défendre les abords. En raison de ce fait, le général Harrison avait rangé Matontiple parmi les fortifications. L'absence du fossé caractéristique conduit Squier à une conclusion opposée.

Continuons une rapide et très incomplète énumération. Un mound s'élève sur les bords de l'Etowah. Sa forme est irrégulière; il couvre trois acres de terrain à sa base et il est flanqué de deux mounds plus petits, figurant aussi des cônes tronqués, aux parois abruptes (1). Messier-Mound (Géorgie) est érigé sur une éminence naturelle. La hauteur du monticule artificiel est de 55 pieds et la plate-forme qui le couronne mesure 156 pieds sur 66. Aucun chemin ne permet l'accès de cette plate-forme, et l'ascension présente les plus grandes difficultés (2). MM. Bertrand et W. Mackinley (3) signalent aussi dans l'État de Géorgie, plusieurs tertres coniques formés d'assises superposées, datant peut-être d'époques différentes. La pyramide de Kolee-Mokee est remarquable entre tous; sa hauteur n'est pas moindre de 95 pieds. Il faut aussi mentionner un mound de 23 pieds d'élévation, situé dans Cumberland Valley (Tennessee); les fouilles n'ont donné ni ossements, ni instruments, ni poteries; mais à une certaine profondeur, on a rencontré des pierres disposées régulièrement et qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux cromlechs de l'Irlande où du pays de Galles. Des découvertes récentes font connaître un grand tumulus à 25 milles d'Olympia (Washington); si l'on peut s'en rapporter au récit des explorateurs, sa hauteur serait de 300 pieds et dépasserait de beaucoup celle de tous les

(1) Whittlesey, *The Great Mound on Etowah River Am. Ass.* Indianopolis, 1871. On a cru reconnaître autour du mound les traces d'un fossé. Sa hauteur, selon Short (*l. c.*, p. 82), est de 75 pieds.

(2) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 267.

(3) *Travels in North America*, p. 323.

mounds connus jusqu'à ce jour. Florence (Alabama) montre une seule pyramide tronquée de 88 pieds d'élévation ; mais elle mérite une mention, à raison de la régularité géométrique de sa construction. Chacune de ses faces est orientée avec une précision qui étonne chez des peuples, que nous nous figurions jusqu'à ces derniers temps plongés dans une complète barbarie.

Nous avons suivi la description des écrivains américains qui ont eu l'avantage de visiter et d'étudier sur les lieux mêmes ces monuments d'un autre temps. Tout en acceptant leur classement à défaut d'un meilleur, nous devons répéter pour les temples les réserves que nous avons déjà faites pour les enceintes sacrées; rien ne permet de dire avec quelque certitude qu'ils fussent destinés à des rites religieux, et il est plus probable que ces rites s'accomplissaient sur les autels, dont nous allons parler.

Tertres à sacrifices.

Les tertres destinés aux sacrifices affectent tantôt la forme d'un carré ou d'un parallélogramme, tantôt celle d'un cercle ou d'une ellipse. Invariablement situés dans une enceinte, ils présentent le plus souvent des couches horizontales de gravier, de terre et de sable (1), qui recouvrent un autel toujours placé au niveau du sol et formé de dalles en pierres plates ou d'argile durcie soit au soleil, soit au feu (2). La dimension de ces autels varie à l'infini; nous en voyons qui n'ont guère que quelques pouces carrés ; d'autres au contraire qui atteignent jusqu'à 50 pieds de longueur sur 15 pieds de largeur. Tous portent les traces d'un feu violent, et les fouilles fournissent la preuve que les objets offerts aux dieux, auxquels ces autels étaient consacrés, devaient être purifiés par les flammes au moment de leur offrande.

(1) Le Prof. Andrews a prouvé que cette stratification n'est nullement d'un usage général, comme on le supposait jusqu'ici (*The Native Americans*, p. 83, note 2).

(2) Le Dr Jones cite dans le Tennessee, un de ces autels sur lequel il était facile de reconnaître les traces des tiges de canne dans lesquelles il avait été moulé. Par une exception rare, des cercueils grossièrement fabriqués avec des dalles de pierre brute étaient rangés autour de l'autel.

Sous un de ces autels, on a relevé des milliers de pointes de flèches en quartz hyalin, en obsidienne, en manganèse, admirablement travaillées. Toutes étaient effritées, brisées par les flammes, et on ne put après de longues recherches, en recueillir que trois ou quatre restées intactes. Sous un autre mound, il a été trouvé plus de six cents haches, offrant une certaine analogie avec nos haches acheuléennes (1); sous un troisième, deux cents pipes calcinées et des ornements en cuivre souvent recouverts de minces feuilles d'argent, tous tordus par la force du feu auquel ils avaient été soumis; sous d'autres tertres enfin, des fragments de poterie, des instruments en obsidienne dont on ne peut préciser l'usage, des aiguilles en ivoire et en os tellement fragmentées qu'il est impossible de dire leur longueur, des enroulements découpés dans des feuilles très minces de mica, et percés de trous réguliers qui devaient permettre de les suspendre.

Cette différence si complète des objets amoncelés auprès de chacun des autels, et que les fouilles ont mis au jour, est importante. Les uns ont donné des têtes de lance, des pipes; les autres, des fragments de poterie, des aiguilles; quelques-uns, de simples cailloux, sans trace de travail humain. Il est probable que les offrandes variaient selon le dieu que l'on voulait honorer.

Il faut cependant ajouter que dans ces derniers temps, des doutes se sont élevés sur la destination de ces mounds. Ces autels au niveau même du sol, enterrés sous des amoncellements de sable ou de terre, paraissent étranges et sans précédents dans l'histoire d'aucune des religions connues. On s'est demandé s'il ne fallait pas voir là des sépultures, où la crémation était le rite employé (2). Le grand nombre d'objets toujours semblables que l'on rencontre, me paraît exclure cette hypothèse. C'est un point que des fouilles ultérieures et de nouvelles découvertes pourront seules éclaircir.

Peut-être convient-il de ranger parmi les tertres à sacrifices,

(1) Ces haches ont en moyenne 0,15 de longueur sur 0,08 de largeur (Squier, *Anc. Mon. of the Mississipi Valley*, p. 213).

(2) Conant, *Foots Prints of the Vanished Races*, p. 20.

deux groupes récemment découverts dans le Wisconsin (1). Le premier est situé dans un bas-fond auprès de la rivière Kickapoo (fig. 28). La hauteur du mound central qui représente

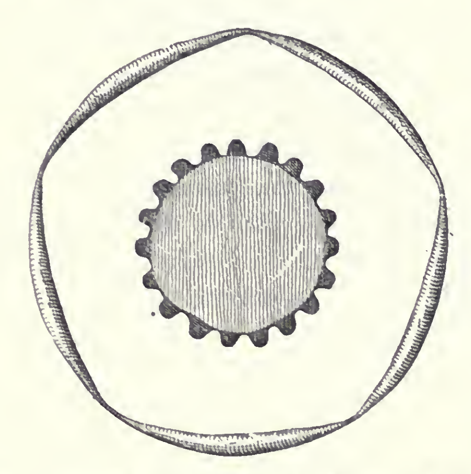


Fig. 28. — Groupe auprès de la rivière Kickapoo (Wisconsin).

un cercle rayonnant, n'est guère que de 3 pieds, son diamètre de 60 pieds, et il est entouré de cinq talus en forme de croissants, s'élevant à peine à deux pieds au-dessus du sol et présentant à leur sommet, une surface complètement plane. Les fouilles ont montré que ces mounds étaient un mélange de sable blanc et d'argile bleuâtre. Elles n'ont donné qu'un nombre assez considérable de plaques et de fragments très minces de mica. Le mica paraît avoir joué un rôle important dans les cérémonies religieuses de ces peuples, et sa présence est un indice presque certain de la destination d'un mound.

Le second groupe (fig. 29), situé à une faible distance du premier, est plus compliqué dans ses dispositions. Il se compose de deux cercles (2) séparés par un pentagone et de plusieurs mounds détachés. Au centre, s'élève un autel, que l'on prétend avoir été consacré par des sacrifices humains renouvelés deux

(1) Conant, *l. c.*, p. 20.
(2) Le diamètre du grand cercle est de 1200 pieds.

fois chaque année. Au printemps, le vieillard le plus âgé de la tribu se présentait volontairement; c'était le plus grand honneur auquel il pût prétendre. A l'automne, on immolait une femme.

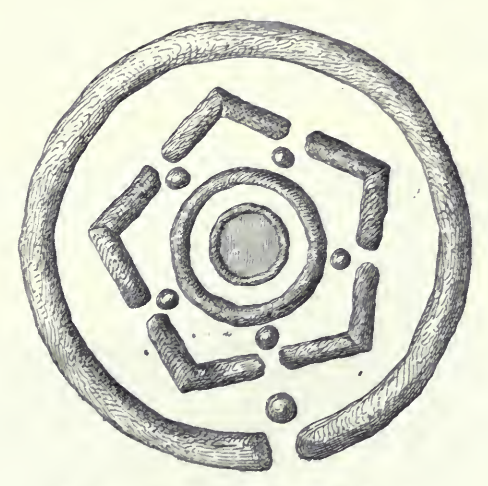


Fig. 29. — Groupe de mounds (Wisconsin).

Si au moment du sacrifice, le soleil était caché par des nuages, les chairs palpitantes de la victime déposées sur l'autel, y restaient jusqu'à ce qu'un de ses rayons vînt les éclairer. C'était là le signe évident que le dieu agréait le sacrifice qui lui était offert; aussitôt le peuple s'empressait d'accourir, et se livrait à de grandes réjouissances. Nous donnons ces détails d'après M. Conant (1), mais il est impossible de ne pas ajouter, qu'ils tiennent plus du roman que de l'histoire et qu'aucun fait connu ne permet d'affirmer leur exactitude.

Tertres Tumulaires.

Les tertres les plus nombreux de beaucoup sont ceux qui s'élèvent sur les sépultures. Toujours et partout, l'homme s'est préoccupé des restes mortels de celui qui fut un homme comme

(1) *L. c.*, p. 21. Le Dr Habel rapporte cependant que le curé de San Juan Sacatapeques (Chiapas) lui avait affirmé qu'aujourd'hui encore, les Indiens immolaient au printemps une victime humaine au dieu de la pluie. Devons-nous voir là, si ce fait est exact, un souvenir des coutumes des ancêtres.

lui. L'affection pour des parents ou pour des amis, la pensée d'une vie future que l'humanité prétend en vain secouer, et qui toute vague et toute matérielle qu'il faille souvent la supposer, se poursuit à travers le temps et à travers l'espace, peut-être aussi le désir de se rendre le mort propice, la crainte de la vengeance de celui dont on aurait profané le cadavre, tous ces sentiments sont réunis dans le respect de la mort, que nous trouvons chez les



Fig. 30. — Groupe de tertres sepulcreux.

races les plus sauvages, comme chez les peuples les plus civilisés.

Les mounds sépulcraux, présentant partout une remarquable analogie, se rencontrent dans toute l'Amérique centrale, dans des régions aussi éloignées les unes des autres, que le Kentucky ou la Géorgie, le Missouri ou le New-Jersey (fig. 30). De fréquents remaniements ajoutent aux difficultés déjà si grandes de leur étude. A des époques différentes, ils ont été utilisés par les Indiens et même par les blancs pour la sépulture des leurs ; il est cependant souvent possible de distinguer les enterrements secondaires; dans ce cas, les ossements se trouvent à la superficie, à 18 pouces au plus de profondeur ; tandis que ceux qui dorment leur dernier sommeil sur le sol naturel, appartiennent incontestablement à la race des constructeurs. Les Indiens n'ont aucune

tradition qui se rapporte à ces mounds; ils nient en général qu'ils soient l'œuvre de leurs ancêtres. M. Brackenridge cependant, en racontant les fouilles de *Big-Mound* (fig. 31), qui s'élevait, il y a peu de temps encore, au milieu des rues de Saint-Louis, ajoute que les Indiens s'empressèrent de venir enlever les ossements d'un de leurs chefs. C'est probablement là une excep-

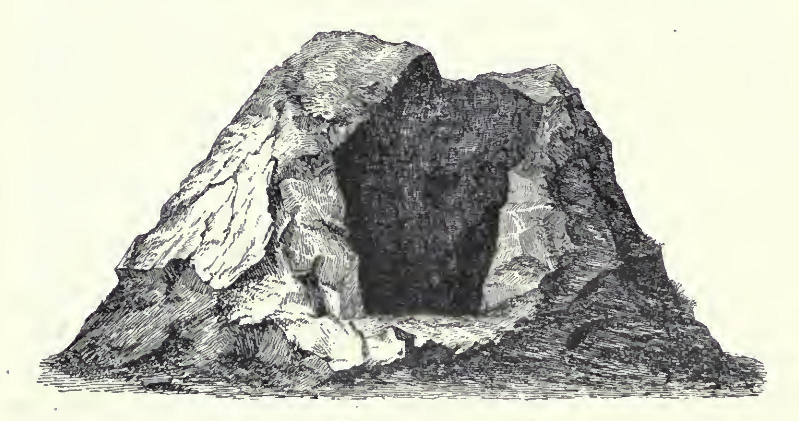


Fig. 31. — Big Mound à St-Louis (Missouri).

tion due à un remaniement récent, dont la tradition s'était conservée.

Les mounds se rapportent à des rites bien divers, et l'on trouve chez les Mound-Builders, toutes les formes de sépulture usitées en Europe ; le corps était inhumé, tantôt étendu horizontalement, tantôt replié sur lui-même. Nous avons vu à Sandy-Wood's Settlement, les diverses positions données au cadavre ; dans le Comté de l'Union (Kentucky), les corps étaient pour ainsi dire, empilés les uns au-dessus des autres, sans ordre apparent (1). La crémation était également un des modes employés. Dans le Missouri, on recouvrait le corps d'une véritable carapace en terre glaise ; puis on allumait un immense bûcher (2). M. Gillman raconte avoir trouvé dans la Floride, les cendres des morts con-

(1) Lyon, *Smith. Cont.*, 1870.

(2) On cite aussi dans l'Ohio des corps recouverts d'une couche de terre glaise

servés avec un soin pieux dans des crânes humains (1). Au Kansas, on amoncelait sur le défunt des pierres, qui formaient avec le temps, un véritable murger (2). Sur d'autres points, il a été trouvé des squelettes enveloppés de quelques fragments d'un tissu grossier ou de bandelettes d'écorce. Squier décrit une sépulture fouillée sous sa direction (3) ; le sol avait été nivelé et une couche d'écorce placée sous le cadavre. Tout autour gisaient quelques outils en pierre, quelques ornements, parmi lesquels deux dents d'ours percées; au-dessus du squelette se trouvaient une nouvelle couche d'écorce soigneusement disposée et des terres amoncelées formant un tumulus.

Sous un mound à Chilicothe, on a découvert le squelette d'une femme de grande taille, jeune encore et ayant toutes ses dents ; à ses pieds gisaient les ossements d'un enfant ; au-dessous de ces débris humains, on recueillait une terre grasse et noire, où le microscope a révélé des cristaux de sang, et des amas de cendres. On a supposé que les squelettes étaient ceux de victimes égorgées puis brûlées. En continuant les fouilles, on mit au jour un grand nombre d'autres ossements. Il est difficile de dire si c'étaient ceux de malheureux immolés pour obéir à des rites sanguinaires, ou s'ils appartenaient à des hommes simplement ensevelis dans des lieux vénérés. Tous les corps étaient couchés sur le côté gauche, et on avait placé à côté de chacun d'eux, un vase rempli d'aliments. Ce sont là des rites funéraires bien caractérisés.

D'autres explorateurs racontent des cimetières considérables, des groupes de mounds, où ils veulent voir les sépultures de grands chefs (4). Nous dirons dans le cours de cette étude les découvertes les plus importantes en cherchant à faire ressortir les rites différents dont elles témoignent.

rendue si dure par la cuisson, que ce n'était qu'au prix de grands efforts que l'on parvenait à l'entamer. *Burial Mounds in Ohio. Am. Ant.* July, 1879.

(1) *Explorations in the Vicinity of Aledo (Florida).*

(2) *Report Peabody Museum*, t. II, p. 717.

(3) *Ant. of the Mississipi Valley*, p. 164.

(4) Conant, *Foot Prints of Vanished Races.*

Auprès de New Madrid, M. Conant a constaté que les cadavres étaient placés horizontalement la tête tournée vers le centre du mound. Deux vases destinés à recevoir de l'eau étaient déposés à droite et à gauche, et un troisième était maintenu sur la poitrine par les bras croisés du mort. M. H. Gillman cite un *Burial-Mound* à Fort Wayne où le mélange confus des ossements montre la fréquence des remaniements, mais où l'inhumation était constamment le mode employé (1). Quelques vases en poterie très fine témoignent d'un art déjà avancé.

Les fouilles exécutées par M. Putnam à Madisonville dans la vallée du petit Miami (Ohio), ont donné plus de six cents squelettes de tout âge et de tout sexe. Auprès d'eux, on recueillait des vases nombreux, dont quelques-uns étaient décorés de dessins tantôt linéaires, tantôt dentelés (2), des pipes en pierre, des pointes de flèche, des couteaux, des marteaux, des haches polies, des ustensiles en os et des ornements en écaille ou en cuivre (3).

Les fouilles de M. Farquharson auprès de Davenport (Iowa), n'ont pas été des moins intéressantes (4); un des mounds présentait un diamètre de 30 pieds et une hauteur de 5 pieds. Les couches successives à partir du sommet, comprenaient : terre, 1 pied ; pierres apportées du lit de la rivière, 1 pied et demi ; seconde couche de terre, 1 pied et demi ; couche de coquilles, 2 pouces ; troisième couche de terre, 1 pied ; seconde couche de coquilles, 4 pouces. Cinq squelettes horizontalement étendus reposaient sous cette dernière couche. Le mobilier funéraire se composait d'une grande coquille marine (5), de deux haches en cuivre (6), recouvertes d'une étoffe tissée dont il était encore possible de reconnaître les débris, d'une alène également en cuivre, d'une pointe de flèche en silex et de deux pipes dont

(1) *Am. Ass.* Buffalo, 1876.

(2) Deux vases étaient ornés de médaillons petits et grossiers, figurant des têtes humaines.

(3) *Harvard University.* June, 1881.

(4) *Am. Ass. Détroit*, Michigan, 1875.

(5) *Pyrula perversa.*

(6) Ces haches n'avaient jamais servi ; c'était donc bien là un rite funéraire.

l'une représentait une grenouille. Les ossements humains tombèrent en poussière, dès qu'ils furent au jour et ne permirent aucune observation. Les objets recueillis dans les autres mounds de l'Iowa étaient analogues ; on cite deux pipes, l'une représentant un cochon, l'autre un oiseau ; elles offrent l'une et l'autre, une grande ressemblance avec celles de l'Ohio. Mentionnons encore une dent d'ours gris, percée d'un trou de suspension ; un examen plus attentif a prouvé que ce n'était pas la véritable dent de l'animal, mais bien une imitation en os. L'esprit d'observation ne faisait donc pas défaut à ces hommes. Sous un mound situé auprès de Toolesboro (Iowa), on a recueilli une coquille originaire de l'Amérique du Sud (1) transportée bien loin des lieux, où le mollusque avait vécu.

Le diacre Elliot Frinck parle d'un squelette enterré la tête en bas (2). Ce serait là un fait curieux, mais tellement exceptionnel en Amérique comme sur l'ancien continent, que l'on doit supposer que le mort avait été primitivement placé dans une position assise ou repliée et que la pression des terres ou la décomposition cadavérique avaient fait glisser la tête entre les jambes. Dans le Wisconsin, les morts étaient enveloppés de bandelettes d'écorce et assis, le visage tourné vers l'Est. Aucune arme, aucun ornement n'étaient déposés auprès d'eux, et les nombreuses fouilles exécutées par le D[r] Lapham, ne lui ont procuré que trois vases en poterie fort commune (3). Sur d'autres points, dans le Tennessee par exemple, de nombreux squelettes qui paraissent remonter à l'époque des Mound-Builders, ont été enterrés dans des cavernes. A 15 miles de Sparte, on a rencontré dans une de ces cavernes, des débris humains renfermés dans des corbeilles en jonc artistement tressées. Ce n'est point là un fait isolé. Heywood raconte avoir vu sur le Smith's Fork auprès du Caire, les squelettes d'un homme et d'une femme déposés dans des paniers (4).

(1) *American Antiquarian*, 1879.

(2) Perkins, *Ancient Burial Ground in Swanton* (*Vermont*) *Am. Ass.*, Portland 1873.

(3) *Ant. of Wisconsin, Smith. Cont.*, t. VII.

(4) Jones, *Explorations of the Aboriginal Remains of Tennessee. Smith. Cont.*

Les sépultures les plus curieuses sont celles où le mort était inhumé tantôt entre des dalles en pierre brute, tantôt dans des chambres sépulcrales, qui rappellent les *Chambered-Barrows* de l'Angleterre.

Dès 1818 on signalait à Fenton, à 15 miles de Saint-Louis, un cimetière, où les squelettes gisaient dans des cercueils, formés de six pierres grossièrement ajustées sans aucune espèce de ciment. Les plus grands parmi ces cercueils ne mesuraient guère que 50 pouces de longueur ; les corps avaient dû y être placés roulés sur eux-mêmes. De là la croyance populaire, qui subsiste encore de nos jours, que le Missouri et le Tennessee avaient été originairement peuplés par une race de pygmées (1).

D'autres découvertes venaient les compléter. A l'occasion d'une session de l'Association américaine pour l'avancement des sciences tenue à Nashville en 1877, plusieurs des mounds si nombreux dans le Tennessee furent fouillés (2). M. Putnam constata qu'ils étaient des sépultures et l'œuvre de la race, dont il avait retrouvé les cimetières dans l'Arkansas, le Missouri et l'Illinois (3). Les crânes présentaient la même forme ; les ornements, la poterie, les mêmes procédés de fabrication. Le nombre de squelettes recueillis était considérable. Leur chiffre fut diversement évalué de six à huit cents ; une seule de ces sépultures fouillée sous la direction personnelle du savant conservateur du Peabody Muséum, en a donné près de cinquante. Les corps, à une exception près, étaient renfermés entre des dalles plus ou moins grandes en pierre brute et ces cercueils étaient disposés sans orientation, par couches successives. Quelques-uns (4) étaient

t. XXII, Washington, 1876. Humboldt signale des faits semblables au Pérou (*Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, t. II, p. 482 et s.).

(1) Conant, *l. c.*, p. 46.

(2) « Numerous stone graves containing human remains are at the present day, found along the banks of the rivers and streams in the fertile valleys and around the cool springs, which abound in the lime stone region of Tennessee and Kentucky. These ancient repositories of the dead are frequently surrounded by extensive earth works which enclose imposing monumental remains. » D. Jones, *l. c.*

(3) *Report Peabody Museum*, 1878, t. II, p. 203 et s. Ces mounds étaient situés sur une ferme appartenant à miss Bowling.

(4) *Arch. Explorations in Tennessee. Report Peabody Museum*, t. II, p. 305.

vides, attendant sans doute celui qui devait les occuper. Les corps étaient étendus horizontalement, et auprès de chacun on avait placé des poteries de formes diverses (1), des outils en silex ou en os, des ornements en coquille, derniers souvenirs adressés au mort. Dans le comté de Maddison (Illinois), on a découvert deux cists en pierre que M. Bandelier décrit avec précision (2). Ils forment un rectangle, dont toutes les faces sont des dalles de calcaire dans leur état primitif et ne présentant aucune trace de travail humain. Les ossements étaient si mêlés que l'on dût conclure qu'ils avaient été jetés au hasard dans les cists, après la décomposition des chairs. Bien que l'antiquité de ces ossements parût considérable, un des crânes fut reconnu par des juges compétents, comme se rapprochant du type de la race indienne actuelle; mais un semblable mode d'inhumation a toujours été étranger aux Indiens et en admettant même la ressemblance des crânes, elle ne saurait permettre une affirmation, que tout vient démentir.

Les *Chambered Mounds* présentent des travaux plus importants des dispositions plus compliquées. Nous citerons tout d'abord un tumulus des plus remarquables, celui de *Grave-Creek* au confluent de cette rivière et de l'Ohio (3). Ce tertre de dimensions considérables renfermait deux chambres sépulcrales, l'une à 30 pieds environ au-dessus de l'autre. Elles avaient été construites au moyen de poutres, qui en s'effondrant peu à peu, avaient permis aux pierres et à la terre amoncelées sur la voûte, d'envahir la surface vide et d'écraser les squelettes qui y étaient déposés. La chambre supérieure n'en renfermait qu'un seul; la chambre inférieure deux, celui d'un homme et celui d'une femme. A côté d'eux, gisaient de nombreux ornements en mica, des colliers de coquilles, des bracelets en cuivre et quelques fragments de pierre sculptée. De la chambre inférieure,

(1) Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur les poteries très curieuses que ces fouilles ont donné.

(2) *Am. Ass.* Saint-Louis, 1878.

(3) Le tumulus de Grave-Creek est situé dans la Virginie (D[r] Joly, *Nature*, 1873, t. I, p. 168).

on pénétrait dans une autre plus grande, où se trouvaient dix squelettes accroupis, malheureusement dans un tel état de décomposition qu'il ne purent être soumis à aucun examen scientifique. On a présumé, que ces restes étaient ceux de malheureuses victimes immolées en l'honneur du chef auquel le tombeau était consacré.

A Harisonville (Comté de Franklin, Ohio), les fouilles ont montré des pierres brutes, placées les unes au-dessus des autres sans aucune apparence de mortier. Après avoir enlevé les terres, les racines, les détritus de toute sorte qui l'obstruaient, on put reconnaître une chambre de douze pieds carrés, et à l'extrémité un foyer encore rempli de cendres et de charbons; autour de ce foyer gisaient huit squelettes de tout âge, depuis l'enfant jusqu'au vieillard. Dans les diverses vallées de la région s'élèvent des mounds semblables; ils ont donné de nombreux ossements humains, des instruments en silex et des tessons de poterie. Un des crânes portait implantée une pointe en silex de six pouces environ de longueur, qui avait vraisemblablement donné la mort. Parfois les cryptes étaient voûtées, pour pouvoir mieux résister à la pression des terres (1). Il est étrange de rencontrer chez ces hommes de pareilles connaissances architecturales.

Ces chambres sépulcrales se rencontrent surtout dans les États du centre. Les fouilles du *Big-Mound* à Saint-Louis dont nous avons déjà parlé (fig. 31) et qui a été détruit seulement en 1869, ont montré l'existence d'une crypte, mesurant 30 pieds de hauteur et 150 pieds de longueur (2). Les murs étaient non plus en pierres, comme ceux que nous venons de citer, mais en argile battue et lissée avec soin; on a supposé que le toit devait être formé de poutres destinées à supporter le poids des terres.

(1) « Recent explorations of many mounds have disclosed a vault walled and arched with stone, some of large dimensions with contents similar to those of Utah. » Conant, *Foot Prints of Vanished Races*, p. 75.

(2) Brackenridge, *Views of Louisiana*. Quand les fouilles eurent lieu, cette crypte avait déjà été entamée; mais on put encore la reconnaître sur une étendue de 72 pieds. Conant, *l. c.*, p. 42.

C'est là une disposition rencontrée dans plusieurs mounds voisins, datant vraisemblablement de la même époque. Les corps étaient étendus sur le sol nu, à une égale distance les uns des autres; toutes les têtes étaient tournées vers l'est. Dans le terreau noir qui recouvrait les ossements brisés en fragments par la chute des terres, on recueillait un nombre considérable de coquilles (1) et des grains de colliers, assez semblables à ceux trouvés dans l'Ohio et taillés, dans le *Busycon perversum* très abondant dans le golfe du Mexique.

Crémation. La crémation des corps, de nombreux exemples le prouvent jusqu'à la dernière évidence, a toujours existé chez les Mound-Builders ; elle a été pratiquée dans les mêmes temps et par les mêmes peuples que l'inhumation. Ainsi nous venons de parler des chambres sépulcrales du Missouri; M. Curtiss cite des groupes importants situés sur les deux rives du fleuve. Il en fit fouiller trois sous ses yeux; les cryptes formaient un carré de 8 pieds sur une hauteur de 4 à 5 pieds; un passage de plusieurs pieds de longueur venait aboutir à une ouverture placée à l'est. Les murs avaient vers la base une épaisseur de 5 pieds qui allait en diminuant jusqu'au sommet; ils étaient construits en pierre, sans mortier, ni ciment d'aucune sorte. Une des cryptes était fermée par de grandes dalles; les autres l'avaient probablement été par des poutres en bois, disparues depuis longtemps. Chacune d'elles renfermait plusieurs squelettes (2), ayant tous été soumis à un feu violent. Les ossements humains étaient mêlés à des cendres, à des fragments de charbon, à des ossements d'animaux qui jonchaient le sol sur une hauteur de plusieurs pouces; parmi ces débris, les explorateurs découvrirent quelques fragments presque imperceptibles de poterie, des instruments en silex et une dent de requin. Les fouilles se poursuivirent sous un grand mound voisin, mais là on ne ren-

(1) Principalement des coquilles de moules très abondantes dans le voisinage et une petite coquille marine la *Marginella apicina* (Lamarck).

(2) Dans une de ces cryptes, M. Curtis dit avoir reconnu cinq squelettes, dans une autre treize. *Report Peabody Museum*, t. II, p. 717. Voy. aussi E. P. West, *Western Review*, February 1879.

contra aucune trace de crémation. Les corps avaient été étendus horizontalement sur le sol ; et M. Curtiss put recueillir une précieuse collection d'outils, d'armes en silex, de poteries fabriquées avec soin. Quels étaient les rapports entre les hommes qui enterraient leurs morts et leurs voisins qui les brulaient? Appartenaient-ils aux mêmes races? Vivaient-ils à la même époque? Nul ne peut répondre avec quelque certitude.

Le Missouri n'est pas le seul point où la crémation existait : le docteur Andrews cite à Connett's mound près de Douvres (Comté d'Athènes, Ohio), des ossements humains brûlés qui prouvent clairement l'incinération du cadavre (1). Le docteur Larkin arrive aux mêmes conclusions, après les fouilles d'un tertre dans l'État de New-York (2). M. Lapham a recueilli sous un des mounds qui s'élèvent dans la vallée de la Pishtaka (3), de l'argile brûlée, des pierres presque converties en chaux par l'intensité de la chaleur, des morceaux de charbon, et parmi tous ces débris, un tibia humain à demi calciné. Squier cite également plusieurs cas où les squelettes portaient encore les traces du feu qui avait consumé les chairs.

On peut encore mentionner un mound de forme ovale, situé dans la Floride (4). A des profondeurs différentes, variant de 1 à 15 pieds il a été recueilli de nombreux ossements humains indiquant toute une série de sépultures : avec ces ossements, on trouvait plusieurs vases d'une exécution et d'une ornementation remarquables, quelques éclats de silex et une hache en pierre. En poursuivant les fouilles, on rencontra des cendres, et des débris humains à demi consumés ; ils avaient été recueillis et placés dans un crâne qui tomba malheureusement en poussière, dès qu'il eût été mis au jour. Ce n'est point là un

(1) *Report Peabody Museum*, 1877, t. II, p. 59. Avant la crémation, le cadavre paraît avoir été placé dans un cercueil de bois. La présence, de nombreux détritus semblables à ceux que l'on rencontre sous les Kjökkenmöddings indique l'usage des festins funéraires.

(2) *Report Peabody Museum*, 1880, t. II. p. 722.

(3) *The Antiquities of Wisconsin.*

(4) Gillman, *Am. Ass.* Saint-Louis, 1878. Les deux axes de la base mesurent resdectivement 98 et 88 pieds.

fait isolé (1), nous avons déjà cité d'autres exemples. Ces crânes qui témoignaient certainement d'un rite funéraire particulier, appartenaient-ils aux hommes dont les corps avaient été brûlés? Il est difficile de le dire; car si d'un côté ils n'offrent aucune trace de feu, de l'autre les recherches les plus actives n'ont donné aucun fragment crânien, parmi ceux recueillis. Ajoutons que quelques os longs paraissent avoir été fendus; si ce fait est exact, et si l'on doit y attacher son interprétation naturelle, l'anthropophagie, au moins sur certains points, n'aurait pas été étrangère aux Mounds-Builders (2).

Pour terminer ce qui a trait aux mounds sépulcraux, il faut raconter des faits encore peu connus et qui font mieux ressortir les honneurs que les Mounds-Builders rendaient à leurs chefs et les soins pieux qu'ils apportaient à leurs funérailles. Un groupe de mounds (fig. 32) s'élève à la jonction du Straddle-Creek et du Plumb-River (Comté de Carroll, Illinois) (3). Les formes de ces mounds varient; les uns figurent des cônes, les autres des cercles à divers degrés de formation. Les fouilles ont donné des cendres et des résidus de terre noire. On a supposé que c'étaient les sépultures d'hommes qui brûlaient leurs morts. Chaque famille avait sa tombe, et quand un des membres mourait, ses cendres étaient

(1) On pourrait citer aussi les fouilles faites en 1874, sous des mounds situés sur le Mississipi, en face de la ville de Muscatine. Elles ont donné des ossements humains et au-dessus des ossements des charbons et de la terre brûlée, preuve certaine qu'un grand feu avait été allumé après l'inhumation. C'est là un autre rite funéraire (*American Antiquarian*, 1879, 3e trim., p. 99).

(2) La crémation existe encore chez quelques tribus Indiennes de l'Amérique du Nord. M. John Leconte raconte avoir assisté à une scène de ce genre chez les Cocopas, établis auprès du fort Yuma, à la jonction du Colorado et du Gila. Un fossé profond avait été creusé et le bois empilé, avant que les parents et les amis apportassent le corps. Les hommes avaient le visage peint en noir; les femmes hurlaient et chantaient tour à tour des hymnes funéraires; quand le cadavre fut à demi consumé, un vieillard, des principaux de la tribu, s'approcha et avec un bâton pointu arracha les deux yeux et les présenta successivement au soleil, en prononçant quelques mots, qui au dire du guide qui accompagnait M. Leconte, étaient une prière pour le mort. Quand tout fut terminé et le feu éteint, les assistants rassemblèrent avec soin les cendres et les ossements calcinés pour les remettre à la famille du défunt. *Cremation among North American Indians. Am. Ass.* New-York, 1874.

(3) Conant, *Foot Prints of Vanished Races*, p. 17.

déposées auprès de celles des siens et recouvertes d'une couche de terre. On continuait ainsi, jusqu'à ce que l'on eût obtenu un cône de 2 pieds environ de hauteur. Les cercles, les demi-cercles indiquent les tombes, où les hôtes n'étaient pas encore

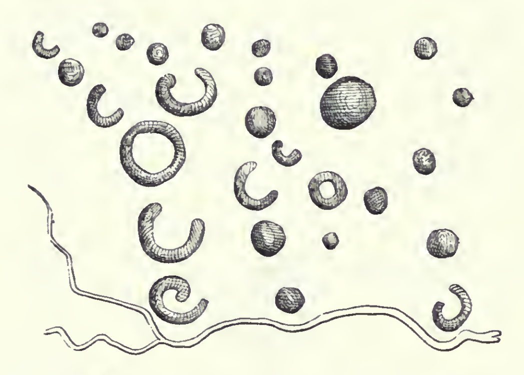


Fig. 32. — Groupe de Mounds à la jonction du Straddle Creek et du Plumb River (Illinois).

nombreux et que l'extinction ou la dispersion de la famille n'avaient pas permis de compléter. Nous donnons cette explication pour ce qu'elle vaut, en ajoutant seulement que des sépultures semblables se trouvent dans toutes les régions à l'ouest du Mississipi, dans la vallée de l'Ohio, dans le Michigan et dans plusieurs autres États du Nord.

A 250 mètres à peine du groupe dont il vient d'être question, on en a découvert un autre, datant en apparence de la même époque, où les corps étaient simplement inhumés. Une tradition veut que ce changement dans le mode de sépulture ait eu lieu, pour obéir aux prophètes de la tribu, effrayés d'une éclipse du soleil, arrivée au moment où ils brûlaient le corps d'un de leurs chefs. Sans attacher à cette tradition plus d'importance qu'elle ne le mérite, nous dirons seulement que le fait de l'existence simultanée chez le même peuple de deux rites funéraires, aussi différents que la crémation et l'inhumation exciterait plus vivement notre surprise, si nous ne connaissions chez les diverses races européennes bien des exemples analogues.

Ce second groupe (fig. 33), découvert dans le Minnesota, sur la rive nord du Saint-Pierre, à 60 miles environ de sa jonction avec le Mississipi présente un aspect plus compliqué. Il comprend 26 mounds régulièrement espacés et formant ensemble un grand rectangle (1). Le mound central (a) figure une tortue de 40 pieds de longueur sur 27 pieds de largeur et 12 pieds de hauteur. Il est presqu'en totalité formé d'argile jaune étrangère au pays et apportée sans doute de loin. Au nord et au sud, s'élèvent deux mounds (d) de forme pyramidale en terre rouge, recouverte d'une légère couche d'humus. Chacun d'eux mesure 27 pieds de lon-

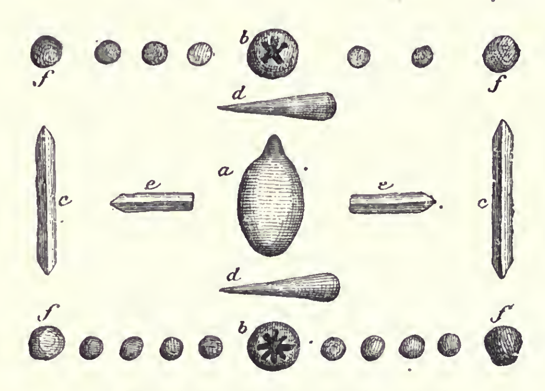


Fig. 33. — Sépulture de la Tortue noire.

gueur, sur une hauteur de 6 pieds environ à sa base. Cette hauteur va en diminuant jusqu'à la pointe, qui s'élève à peine au-dessus du sol. A chaque coin se dresse un tertre circulaire (f) de 12 pieds d'élévation, sur 25 pieds de diamètre. A l'est et à l'ouest, deux tertres allongés (c) de 60 pieds de longueur sur un diamètre 12 pieds. Deux mounds plus petits (e) placés à droite et à gauche de la tortue, ont 12 pieds de longueur et 4 pieds de hauteur. Ils sont formés de sable blanc, mêlé de nombreux fragments de mica, et recouverts d'une première couche d'argile, puis d'une seconde couche de terre végétale. Les deux tertres (b)

(1) Conant, *l. c.*, p. 18.

diffèrent comme grandeur: celui du sud avait 12 pieds de hauteur sur 27 pieds de diamètre; celui du nord 4 pieds seulement de hauteur et un diamètre de 22 pieds. Treize petits tertres enfin, dont les dimensions ne sont pas données, complètent l'ensemble de ce groupe remarquable, qui a dû coûter à ses constructeurs un travail d'autant plus grand qu'une partie des matériaux employés ne se trouve qu'à des distances considérables.

Voici maintenant l'explication donnée par M. Conant. La tombe principale (a) serait la dernière demeure d'un grand chef; *La Tortue noire;* les quatre mounds (f) qui forment les coins du rectangle, auraient été élevés en signe du deuil de la tribu; les tertres secondaires seraient la sépulture d'autres chefs, et les petits mounds érigés au nord et au sud correspondraient au nombre de corps qui y avaient été déposés. Les deux tertres en pointe (d) indiqueraient que la *Tortue noire* était le dernier de sa race, et les deux grands tertres, l'importance de cette race et de la dignité qui lui appartenait. Enfin les deux mounds (e) à droite et à gauche de la tombe royale marqueraient la sépulture des prophètes ou des devins qui jusqu'à nos jours ont continué à jouer un grand rôle parmi les tribus Indiennes. Les fragments de mica (1) trouvés dans ces tombes seraient l'indication de leur dignité. On a remarqué en effet que c'était au moyen de la réverbération du soleil sur des plaques de mica, que les prêtres obtenaient le feu sacré toujours entretenu avec un soin superstitieux; et que que quand le mica se rencontrait dans une sépulture, il était rarement accompagné d'autres objets, des poteries ou des silex taillés, par exemple.

Tertres animaux.

De tous les mounds érigés sur le sol américain, les plus curieux sans contredit, sont ceux qui représentent des animaux (2). On les trouve dans l'Iowa, l'Ohio, l'Illinois, le Missouri, l'Indiana et

(1) Les mines où se rencontre le mica se trouvent priucipalement dans les monts Alleghanys. Il est certain qu'elles ont été exploitées de toute antiquité dans la Caroline du Nord. On ne connaît aucune mine dans l'Ohio, où le mica a été cependant rencontré en grande abondance. (*Nature*, 1880, 2[e] sem., p. 71). — Foster, *Prehistoric Races of the U. S.*, p. 148.

(2) Ils ont été reconnus et décrits pour la première fois par M. W. Pidgeon, en 1853.

en général dans tous les états compris dans le *Far West*; mais le centre principal de ces singulières érections paraît avoir été le Wisconsin, où on les compte par milliers (1). Ce sont des hommes dout le corps, la tête, les bras, les jambes sont encore reconnaissables, des mammifères, qui atteignent jusqu'à 60 mètres de longueur, des oiseaux (2), dont les ailes ont 30 mètres et plus d'envergure, des reptiles, des tortues, des lézards de dimensions colossales; dernièrement encore M. Pidgeon signalait dans le Minnesota, une immense araignée dont le corps et les pattes couvraient un acre de terrain (3).

Ces tertres de formes diverses, sont groupés sans ordre apparent, tantôt à côté de pyramides ou de cônes tronqués, tantôt au milieu de cercles ou de parallélogrammes qui les rattachent aux constructions que nous venons de raconter. C'est toujours la même pensée, probablement le même rite; la forme seule varie. A Pewaukee (Wisconsin), on peut voir réunis sept tortues, deux lézards et quatre tertres de forme elliptique. Une des tortues, la plus grande de celles découvertes jusqu'à ce jour, ne mesure pas moins de 450 pieds. Un peu plus loin, dans Dane County, on rencontre tout un groupe de quadrupèdes (4), des bisons selons les uns, des pumas selons les autres. Avec beaucoup de bonne volonté, on peut reconnaître sur d'autres points, des élans, des ours, des loups, des panthères, des aigles, des oies sauvages, des hérons, voire même des grenouilles. Ce qui est plus certain, c'est qu'il est facile d'apercevoir de loin ces tertres dans les vastes plaines de l'ouest, bien que leur hauteur dépasse rare-

(1) Quelques Américanistes ont supposé que les tertres animaux étaient peut-être destinés à reproduire le *totem* ou le signe distinctif de la tribu. Ce signe était le plus souvent un animal, l'aigle, le loup, l'ours, la tortue, le renard par exemple. Les faibles rapports que nous trouvons entre les Indiens actuels et les Mound-Builders permettent de douter de cette conjecture.

(2) On vient de découvrir récemment des mounds en forme d'oiseaux dans le comté de Putnam (Géorgie). C'est là un fait intéressant, car jusqu'à présent on ne connaissait de tertres semblables, que dans les États du Nord et de l'Ouest (*Bird Shape Mounds in Putnam County* (*Georgia*) *Ant. Inst. of Great Britain and Ireland*, 1879.

(3) Conant, *l. c.*, p. 96.

(4) Leur longueur varie de 82 à 114 pieds.

ment deux mètres et s'abaisse souvent jusqu'à quelques centimètres (1).

Parmi les mounds justement célèbres de l'autre côté de l'Atlantique, nous choisirons une figure humaine (fig. 34). Il n'est

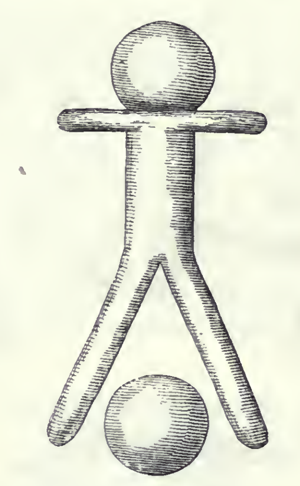


Fig. 34. — Tertre figurant un homme.

guère possible de se méprendre sur l'intention qui a presidé à son exécution. Une tradition plus ou moins ancienne, veut que ce mound ait été érigé en l'honneur d'un chef tué dans un combat. Le petit tertre placé entre ses jambes, aurait été consacré à la mémoire du fils, tué en combattant à côté de son père. On peut également citer l'Alligator de Granville (Ohio) (fig. 35), la longueur du corps est de 205 pieds, celle de chacune de ses pattes de 20 pieds; le lézard du comté de Licking; un mastodonte (fig. 36) (2) situé à une petite distance de la jonction du Wisconsin et du Mississipi. Ce dernier tertre imite si exactement les formes et les proportions de l'animal, qu'il paraît impossible

(1) Il convient d'ajouter que les nombreuses fouilles qui ont été tentées sous des mounds de cette catégorie n'ont jamais rien produit.

(2) On signalait récemment des figures d'animaux grossièrement gravées sur les parois d'une caverne située dans la vallée de la Crosse auprès de West Salem (Wisconsin) et qui avait longtemps servi d'habitation à l'homme. Parmi ces animaux on a cru aussi reconnaître le mastodonte (*Americ. Antiquarian*, avril 1880).

que l'artiste ne l'eût sous les yeux, ou tout au moins qu'il n'en eût pas connaissance par une tradition récente (1).

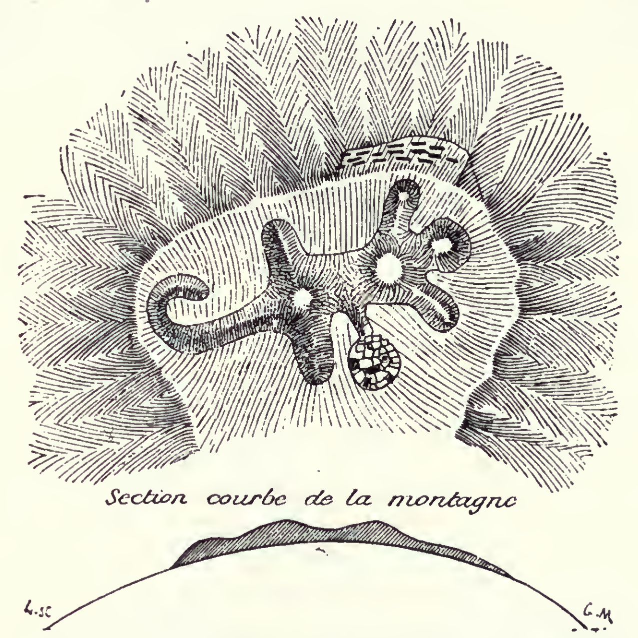


Fig. 35. — Tertre représentant un Alligator (vallée du Mississipi).

Un singe découvert dans le Wisconsin peut avoir 160 pieds de longueur. Sa queue forme un demi-cercle qui déroulé ne mesu-

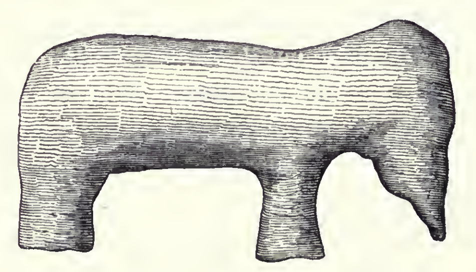


Fig. 36. — Tertre figurant un mastodonte.

rerait pas moins de 320 pieds (2). Un oiseau est représenté au

(1) *Smith. Cont.*, 1872, p. 416.
(2) Foster, *Prehistoric Races*, p. 101.

moment de s'envoler; sous l'une des ailes on remarque un petit tertre elliptique. M. Lapham prétend y voir toute une allégorie; l'oiseau conduit à la terre des esprits, l'âme de celui auquel le mound était consacré; et cette âme est figurée par le petit tertre sous son aile (1).

Nous ne saurions omettre le grand serpent érigé sur une colline qui domine le *Brush-Creek* (Adam's County, Ohio). Ses replis donnent une longueur de 700 pieds environ et il semble avaler un œuf, qu'il tient dans sa gueule et qui est représenté par un tertre elliptique dont le grand axe mesure 160 pieds. Il est probable qu'ici encore nous sommes en présence d'une allégorie. Le serpent joue un grand rôle dans la mythologie des anciens Américains. Nous le voyons représenté sur leurs poteries (fig. 37). Sur dix-huit coquilles de Pyrula con-

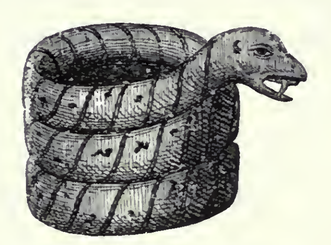


Fig. 37. — Coupe en basalte.

servées au Peabody Museum, et qui ont servi d'ornements à ces hommes inconnus, treize portent gravé le corps d'un serpent. Le musée de Washington possède une pipe qui représente une figure humaine portant un serpent roulé autour du cou, et celui de Mexico un vase remarquable par l'élégance de ses formes, dont l'anse est formée par un serpent.

Nous avons des exemples plus curieux encore. On rencontre sur plusieurs points, sans que nous puissions l'intérpréter, la représentation d'un serpent avalant la tête d'une tortue. Les Dominicains de Mexico ont conservé, au-dessus de leur porte

(1) *Ant. of Wisconsin*, pl. XLVI, fig. 4.

d'entrée, un antique bas-relief, où l'on peut voir un serpent broyant dans ses replis une victime humaine. A Chichen-Itza, des serpents colossaux sont peints et gravés sur les murs des palais. Auprès de Jalapa, dans la province de Vera-Cruz, on distingue un serpent de 15 pieds de longueur sculpté sur un rocher (1), et ces mêmes serpents se trouvaient sur les bas-reliefs du temple de Huitzilopochtli, qui remonte au temps de la grandeur des Aztecs, comme sur les murs des édifices de Cuzco, témoins de la splendeur péruvienne.

Le nom même des peuples rappelle le culte du serpent. Les Nahuas, qui partagent avec les Mayas l'honneur des premières civilisations connues de l'Amérique, sont souvent appelés les *Culhuas* ou *les hommes de la race du serpent*, et chez les Mayas, l'Empire de Xibalba était connu sous le nom de l'empire des *Chanes* ou des serpents. Ne doit-on pas faire remonter à cette origine la vénération que certaines tribus Indiennes du Nouveau Mexique professent encore aujourd'hui pour un serpent à sonnettes très redoutable, la *Vivora Grande?* Ils le conservent dans certaines grottes de leurs montagnes, dont ils cachent l'accès avec un soin jaloux, et où ils vont, dit-on, l'adorer en secret (2).

Un groupe étrange s'élève sur la rive nord du Wisconsin (fig. 38) et offre aux explorateurs une véritable énigme (3). Il comprend un élan de 180 pieds de longueur placé horizontalement et une représentation humaine de 160 pieds, perpendiculaire au premier. L'homme s'appuie sur un talus de 80 pieds de longueur, sur 6 de hauteur et 27 de diamètre. Sur la même ligne, on voit une série de tertres gradués de forme conique; le plus grand présente le même diamètre que celui sur lequel l'homme s'appuie. Est-ce là seulement un rapprochement fortuit? C'est ce qu'il est impossible de dire. Les deux bois de l'élan sont de grandeur inégale et à ses pieds est un de ces tertres coniques de grande dimension, qui signifient l'ex-

(1) Rivero, *Hist. de Jalapa.* Mexico, 1869, t. I, p. 7.
(2) Bandelier, *Ruins of the Pueblo of Pecos.*
(3) Conant, *l. c.*, p. 32 et s.

tinction d'une race. Ce groupe aurait été, rapporte-t-on, consacré à l'alliance de deux tribus, dont l'élan et le buffle étaient les *totem*, ou les armes parlantes. Ces tribus jadis puissantes, épuisées par de longues et sanglantes luttes, s'étaient réunies pour la défense commune, et leur alliance est indiquée par la jonction de la main de l'homme et du pied de l'élan. Les deux tertres à droite et à gauche étaient des autels, sur lesquels on offrait chaque année des sacrifices en mémoire de l'union des deux tribus. Une couche de terre brûlée, de cendres et de charbons, atteignant jusqu'à 14 pouces d'épaisseur, paraît justifier cette destination. Un vieil arbre a poussé ses racines sur les tertres; ses cercles concentriques attestent une vie de 424 ans; c'est la seule donnée que nous ayions sur l'âge de ce groupe intéressant.

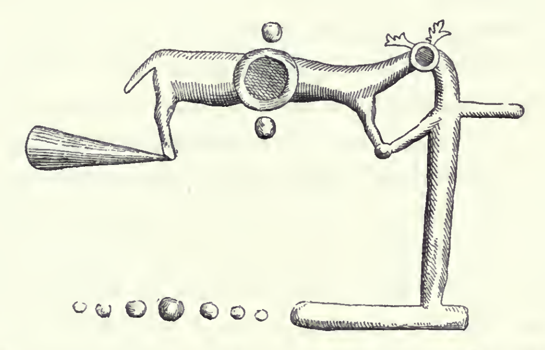


Fig. 38. — L'homme et l'élan, tertre situé dans le Wisconsin.

Plusieurs mounds présentent une variété qu'il faut signaler. Les animaux, de dimensions à peu près semblables à celles que nous venons de dire, sont figurés non plus en relief, mais en creux; non plus par un tertre, mais par une excavation. Nous citons le fait, tout en reconnaissant que l'imagination peut ici se donner libre carrière.

Sur d'autres points, on nous dit les représentations d'objets inanimés, une croix sur les bords du lac Michigan (1); dans

(1) Lapham, *Ant. of Wisconsin*, p. 20 et 39, pl. XXXI, fig. 2 et 3.

l'Ohio, une croix cette fois de forme grecque de 27 mètres de longueur, et portant au centre un grand bassin de 6 mètres de profondeur. On peut aussi distinguer une croix dans la vallée formée par la rivière Rock. Ses bras paraissent être égaux; mais déjà la charrue a commencé son œuvre de destruction, et il n'est plus possible de s'assurer de leur longueur. Un tertre sur les bords du Scioto (1) représente un bateau de 48 mètres de longueur sur 27 mètres de largeur; un peu plus loin, l'explorateur découvre des groupes qu'il peut regarder selon sa fantaisie du moment, comme des massues ou comme des pipes. Nous ne sommes pas disposés à attacher une importance très grande à des ressemblances probablement toutes fortuites.

Canaux. Mais si nous restons incrédules devant certaines représentations, que l'on prétend nous faire admettre, il est difficile de se défendre d'un sentiment d'étonnement, en voyant ces hommes entreprendre des travaux aussi gigantesques, et les achever par leur seul nombre et avec leurs seules forces, et cela au moyen de quelques misérables silex, tout au plus de quelques outils en cuivre. Le fer et le bronze paraissent leur avoir été toujours inconnus (1) et sur aucun point du vaste territoire qu'ils ont occupé, les fouilles n'ont révélé l'existence ou l'emploi d'un autre métal que le cuivre. Mais cet étonnement redouble, quand on nous les montre creusant des canaux pour établir des communications par eau, le signe éclatant d'une population nombreuse, d'un commerce important, d'une civilisation avancée (2). On a reconnu récemment dans le Missouri, la trace de ces canaux. Le Dr C. Swallow, directeur de l'exploration géologique de l'État, les signalait à l'attention des archéologues et en décrivait un qui avait 50 pieds de largeur sur 12 pieds de profondeur. Il en existe sur divers autres points. Tous sont systématiquement conçus et exécutés avec une grande intelligence des difficultés du terrain et sans doute aussi des besoins de la population. Les tremblements de terre ont oblitéré sur bien des

(1) W. de Hass, *Arch. of the Mississipi Valley; Am. Ass. Chicago*, 1868.
(2) Conant, *l. c.*, p. 77.

points leurs tracés, les progrès de la culture nivellent incessamment les levées ; mais il est facile aujourd'hui encore de reconnaître l'œuvre de l'homme, et on a pu suivre sur un parcours de soixante-dix milles une série de canaux qui mettaient le Missisipi en communication avec Big Lake, Cushion Lake et Collins Lake (1). Sur ces canaux, on naviguait avec des barques, les Mound-Builders, il est permis aujourd'hui de l'affirmer, savaient les excaver dans des troncs d'arbres à l'aide du feu (2). C'étaient les procédés analogues à ceux employés en Europe à l'origine de la navigation. Des découvertes récentes font également connaître les palafittes qui s'élevaient sur les grands lacs du Nord (3). Partout les mêmes besoins amènent les mêmes efforts de l'intelligence, les mêmes créations de l'industrie. C'est là un point d'une véritable importance.

Quels étaient donc ces Mound-Builders, dont l'existence nous a été si subitement révélée ? D'où sont-ils venus ? Comment ont-ils disparu ? Ce sont là des interrogations que nous répétons sans cesse, elles dominent tout notre travail. Avant d'aborder ces questions si difficiles, si insolubles même dans l'état actuel de nos connaissances, il faut décrire les poteries, les ornements, les reliques de toute sorte, qui restent comme les témoins de ces hommes. Leur étude permettra de mieux saisir les liens qui les rattachent aux autres races américaines.

(1) Lettre de M. Carlton, citée par Conant, *Foot Prints of Vanished Races*, p. 78.
(2) Schoolcraft, *Archives of Aboriginal Knowledge*, t. I, p. 76.
(3) *Am. Antiquarian*, Jan. 1881, p. 141.

CHAPITRE IV

POTERIE, ARMES, ORNEMENTS DES MOUND-BUILDERS. LEUR ORIGINE ET LEURS MIGRATIONS.

Céramique ancienne.

La céramique dans ses produits les plus humbles a été une des premières créations de l'homme. Les vases étaient indispensables à son alimentation, et si haut que nous puissions remonter, nous les voyons parmi les reliques qui attestent sa présence. Ils servaient aux actes religieux, ils servaient aux honneurs funéraires et dans des pays bien divers, ils étaient déposés à côté du mort, selon un rite consacré. Un collège de potiers fut établi à Rome, par Numa ; une famille de potiers, ouvriers du roi, est mentionnée dans la généalogie de la tribu de Juda, et l'auteur de l'Ecclésiaste les montre assis près de la roue, qu'ils faisaient tourner avec leurs pieds. Agathocle, roi de Sicile, offrant à ses amis des vases en métaux précieux, leur disait qu'ils avaient été copiés sur des modèles en terre façonnés par lui, alors qu'il était potier (1) ; et chacun connaît les curieuses poteries découvertes à Troie par le Dr Schliemann. Les plus belles remontent à la ville de Dardanus, que Tlépolème raconte avoir été détruite par son aïeul Hercule (2). Mais toutes ces poteries attestent déjà un art considérable; nous sommes loin sans doute des premiers produits céramiques; leur fabrication était trop grossière, leur

(1) Diodore de Sicile, *liv.* XIX.

(2) Iliade, *liv.* V, v. 642.

cuisson trop imparfaite, pour qu'ils pussent se conserver jusqu'à nous. L'homme dès les débuts de l'humanité, avait été frappé de la ténacité et de la plasticité de l'argile humide qui gisait à ses pieds (1). Le hasard même devait l'amener à la pétrir; la boule, jouet d'un moment rapidement abandonné, durcissait aux rayons ardents du soleil. Les creux imprimés avec ses doigts, imitaient ceux des rochers, ou cet homme allait puiser l'eau qui lui était nécessaire. Ces faits ne pouvaient échapper à son observation, à l'esprit d'imitation inné chez nous ; le feu séchait plus vite que le soleil ces vases grossiers, il apprit à l'utiliser. La cuisson de ses aliments fut un de ses premiers besoins, une première distinction entre lui et l'animal; l'instinct, puis la réflexion devaient le conduire à couvrir de terre les bois, ou les gourdes qu'il exposait au feu. Goguet rapporte que le capitaine Gonneville, visitant en 1503 les Indiens, vit chez eux des vases en bois que l'on recouvrait d'une épaisse couche d'argile, avant de les présenter à la flamme (2). Cook signale à Unalashka des vases fabriqués avec une pierre plate, à laquelle on collait des parois en argile (3). Sur d'autres points on trouve des vases qui paraissent avoir été durcis en mettant dans la partie concave des charbons ardents (4). Les indigènes de l'île Murray font cuire leurs aliments dans un trou creusé en terre qu'ils ont soin d'enduire d'argile suffisamment pétrie, avant d'allumer le feu (5). Les Indiens du golfe de Floride modelaient leurs vases sur des gourdes, et pour ceux d'une capacité plus grande, ils se servaient de paniers en joncs, en lianes, en cordes même, dont il est encore possible de reconnaître la marque (6). Quelques-

(1) « Clay is a material so generally diffused and its plastic nature so easily discovered, that the art of working it does not exceed the intelligence of the rudest savage. » Birch, *Ancient Pottery, Introduction*, p. 1.

(2) *Mémoire touchant l'établissement d'une mission Chrestienne dans le troisième monde, autrement appelé la Terre Australe*. Paris, 1663, publié par l'abbé Paulmier de Gonneville, un des descendants du capitaine.

(3) *Voyage dans l'Océan Pacifique*, t. II, p. 510.

(4) On peut voir un de ces vases au Peabody Museum. Il porte le n° 7,756 du catalogue.

(5) Lubbock, *L'Homme préh. trad. Barbier*, p. 449.

(6) Raü, *Indian Pottery. Smith. Cont.*, 1866. — Tylor, *Early Hist. of Mankind*, p. 73. — *Proceedings Anth. Soc. of Washington*, 1879-80.

uns ont dû être modelés sur des tissus grossiers, sur des moules en bois qui disparaissaient dans la cuisson, mais dont les traces indélébiles subsistent encore aujourd'hui. Bien des systèmes, ont pu être employés pour la fabrication des premières poteries; il est probable que tous l'ont été et ont amené ou perfectionné cette utile découverte.

En Amérique, on a trouvé, comme nous l'avons raconté, des débris de poterie dans les cavernes, ces premières demeures de l'homme, sous les kjökkenmöddings qui attestent sa longue résidence; mais ce sont surtout les mounds, et parmi les mounds, ceux destinés aux sépultures, qui ont livré les pièces les plus importantes.

Les vases funéraires remontent à la plus haute antiquité. Le sentiment de l'immortalité, si profondément gravé en nous, se révèle avec éclat. L'homme, quelque sauvage, quelque dégradé que l'on veuille le supposer, s'affirme au delà de la vie, qui s'écoule si rapidement pour lui. Il n'admet pas qu'il doive disparaître à jamais, comme l'herbe qu'il foule à ses pieds, comme l'animal victime de ses besoins ou de ses plaisirs. Sa pensée, sans doute, ne s'élève guère au-dessus des jouissances d'un ordre tout matériel, au-dessus d'une existence libre de travail et de soucis; cette existence, il prétend l'assurer à ceux qu'il a aimés, dans ce monde inconnu où la mort les conduit. De là, ces objets nombreux et variés que les tombes nous livrent, comme le secret des hommes de tous les temps et de tous les pays.

C'est dans les vallées du Missouri et de ses affluents que l'on rencontre les poteries les plus intéressantes, comme forme et comme ornementation (1). Le pays avait été habité par une race d'hommes ayant des villes, un gouvernement, un système religieux, des goûts artistiques, une race différente de tous points des misérables Indiens, que les Français, les premiers explorateurs du Missouri et du Mississipi, eurent à combattre. Saint-

(1) E. Evers, *Ancient Pottery of Missouri; Saint-Louis Academy of Science*, 1880. — Conant, *Foot Prints of Vanished Races*. Saint-Louis, 1879.

Louis (1), une des villes fondées par nos ancêtres, est quelquefois appelée *Mound-City* à raison du nombre de mounds qui l'entourent et qui restèrent longtemps, sans même être remarqués par les rudes travailleurs, premiers colons du pays. Ces mounds, à en juger par les objets qu'ils renferment, sont moins anciens que ceux de l'Ohio ou du Wisconsin. Les fragments de poterie qu'ils ont donnés sont innombrables. On cite un seul mound, où il a été recueilli plus de mille spécimens (2). Les sépultures fouillées à Sandy-Woods en ont donné à peu près autant (3). Les nombreux débris trouvés sur certains points du Michigan ont fait supposer l'existence de véritables fabriques (4). Les collections de l'Académie de Saint-Louis renferment plus de quatre mille exemplaires choisis avec soin, et il est certain qu'un nombre bien autrement considérable a dû être brisé et dispersé avant que leur importance ne fût soupçonnée. Ainsi dans l'État de Vermont, on ne cite que six vases restés intacts parmi tous ceux qui ont été découverts (5). Ces fragments qui ont défié les siècles sont les témoins impérissables de ces hommes dont le souvenir même était complètement effacé chez ceux qui les ont remplacés.

Modes de fabrication.

La céramique fabriquée en Amérique, comparée à celle de l'Europe durant la même période de développement, était évidemment très supérieure. C'est là une première remarque qui s'impose (6). Il est probable aussi que les fragments en grand

(1) Saint-Louis est la ville la plus importante de l'État de Missouri, dont Jefferson est la capitale.

(2) On ne doit guère s'étonner de ce nombre. Qui ne connaît à Rome la colline entièrement formée des débris de la poterie des anciens Romains, et pour ne citer qu'un autre exemple, on a trouvé à Arles des fragments en assez grande quantité pour que les remblais du chemin de fer, qui traverse le pointe nord de la Camargue, en soient exclusivement formés sur une longueur de 2 kilomètres.

(3) W. P. Potter, *Arch. Remains in S. E. Missouri. Saint-Louis Acad. of Science*, 1880.

(4) Gillman, *Report Peabody Museum*, t. I.

(5) G. H. Perkins, *General Remarks upon the Arch. of Vermont. Proc. Am. Ass. for the Advancement of Science*. Saint-Louis, 1878.

(6) Nous ne connaissons chez aucune des nations occidentales de l'Europe, pas même chez les lacustres suisses, dont la civilisation, sous certains rapports était très avancée, ces figurines représentant soit des hommes, soit des animaux.

nombre, qui restent sans date pour nous, remontent à des époques reculées. Il est rare qu'ils soient associés à des objets en métal, et les seules armes des Mounds-Builders étaient des haches, des couteaux ou des flèches en silex, qui ressemblent, comme forme et comme travail, à ceux de nos régions, durant ces temps auxquels les archéologues ont donné le nom d'âge de pierre.

La poterie des Mounds-Builders était façonnée avec une argile grise assez foncée, tirant quelquefois sur le bleu; pour lui donner plus de consistance, le potier la mélangeait avec du sable, avec des fragments de coquilles dans le Mississipi, avec des grains de quartz, de mica ou de feldspath dans le Vermont; sur d'autres points, avec de petits nodules de carbonate de chaux (1). Les vases les plus épais et les plus grossiers étaient les seuls pour lesquels on négligeait ce soin. Par contre les poteries plus fines étaient mêlées de gypse et l'on arrivait ainsi à des nuances plus claires. La pâte étant suffisamment pétrie et amenée à la forme voulue, l'ouvrier lissait le vase à la main et le faisait sécher d'abord très probablement au soleil, plus tard à un feu vif, ce qui ne pouvait amener qu'une cuisson fort imparfaite. Aussi Squier et Davis, dans leur remarquable travail sur les mounds de la vallée du Mississipi, affirment-ils l'existence de véritables fours, destinés à la cuisson de la poterie (2). D'autres explorateurs signalent ces mêmes fours auprès de Cedar-City, qui s'élève sur les ruines d'une vieille ville aztèque (3). Mais rien ne prouve qu'ils soient d'une antiquité très reculée et il est probable que leur construction indiquait un progrès, que le temps seul pouvait amener. Il ne serait pas non plus impossible que les anciens Américains ne se fussent servi d'un procédé, naguère encore en usage chez les Indiens de la Californie; ils rangeaient les pièces destinées à la cuisson, dans de grands trous creusés en terre et chauffés à l'aide de feux de

(1) W. de Hass., *Arch. of the Mississipi Valley. Proc. Am. Ass. Chicago*, 1868.

(2) *Anc. Mon. of the Mississipi Valley.* — Bancroft dit : « Pottery kilns were found in the South : but that they were the work of the Mound-Builders has not been satisfactorily proven. » (*The Native Races*, t. IV, p. 780.)

(3) Remy and Brenchley, *A Journey to Great Salt Lake City*. London, 1861.

bois menu et flambant (1). Il est d'autres hypothèses encore ; mais pas plus que celles que nous venons de mentionner, elles ne peuvent donner de certitude.

Ce fut plus tard aussi que les races indigènes de l'Amérique se servirent du moulage. Ce mode était certainement connu des Mexicains et des Péruviens; les moules retrouvés sur des points bien différents ne peuvent laisser de doute à cet égard ; mais il dut être précédé de longs tâtonnements. Nous avons dit les gourdes, les paniers en jonc ou en lianes, enduits d'argile et exposés ensuite à la flamme. Ce furent sans doute là, les premiers essais; de nombreux tessons que l'on recueille, portent les marques de leur origine, et dans leur pâte il existe des débris de charbon provenant évidemment des matières végétales employées (2). Il serait difficile d'indiquer tous les modes de fabrication; on conçoit qu'elle devait sensiblement varier selon le temps et selon la région. La poterie du Missouri était supérieure à celle de l'Ohio; celle du Kentucky ou celle de la Virginie ne peuvent être comparées à celle de l'Illinois; celle du Michigan est probablement la plus grossière de toutes. Si même, ce qui est fort douteux, ces poteries remontent à des époques identiques, les différences qui existent entre elles s'expliquent par la rareté, l'absence même de toute communication entre des tribus, dispersées sur de vastes étendues de territoire et absorbées par les difficultés matérielles de la vie.

La capacité des vases variait naturellement selon leur destination. Il en est de quelques centilitres; il en est de plusieurs litres. Cockburn, un des rares voyageurs qui parvint, au siècle dernier, à traverser le continent, du golfe de Honduras au grand Océan (3), en cite d'une contenance de dix gal-

(1) Schumacher, *Reports Peabody Museum*, 1879, t. II, p. 521 et s.

(2) Le prof. Swallow a constaté ce fait dans les fouilles de *Big-Mound* (fig. 31). *Report Peabody Museum*, t. I.

(3) *A Journey over Land, from the Gulf of Honduras to the Great South Sea.* London, 1735. En 1527, quatre des compagnons de Pamfilo de Narvaez, après l'échec de leurs tentatives de colonisation dans la Floride, allèrent du golfe du Mexique au Pacifique. Cette première expédition transcontinentale dura neuf ans et s'accomplit après des souf-

lons (1), et il est possible d'en trouver de plus grands encore.

La roue du potier paraît avoir été inconnue dans l'Amérique du Nord comme dans l'Amérique du Sud. Cependant en voyant le fini et la régularité de certaines pièces parvenues jusqu'à nous, il est difficile de croire que les ouvriers qui les façonnaient n'eussent aucun moyen mécanique à leur disposition pour amener une uniformité de pression. Tel est l'avis d'éminents archéologues, après un examen attentif de plusieurs poteries provenant des fouilles auprès de New-Madrid (2). Malheureusement ces pièces tombèrent en fragments, dès qu'elles furent exposées à



Fig. 39. — Bouteille cuite au feu provenant d'un mound du Missouri.

l'air. Leur examen est donc désormais impossible et le problème reste entier.

Les formes très variées des poteries américaines se rapprochent

frances inouïes, dont un des explorateurs Cabeça de Vaca a conservé le récit (Ternaux-Compans, t. VII, 1re série). — Perkins, *Am. Ass.*, *Buffalo*, 1876.

(1) Le gallon équivaut à 4,54 litres.

(2) Conant, *Foot Prints of Vanished Races.*

curieusement de celles des poteries préhistoriques (1) de l'ancien continent, de celles mêmes de nos poteries modernes (2). Partout, répétons-le, car c'est l'idée dominante de notre travail, les mêmes besoins ont enfanté chez l'homme les mêmes efforts de l'intelligence, les mêmes créations de l'industrie. Quelques-unes de ces poteries sont peintes; les couleurs les plus fréquemment employées sont le noir ou le gris très foncé. On voit cependant des vases rouges, jaunes, blancs ou bruns; ces couleurs appliquées en général après la cuisson, ont peu de consistance, et malgré toutes les précautions, elles s'écaillent et



Fig. 40. — Vase trouvé sous un mound de l'Ohio.

s'effacent avec une grande rapidité. Parfois les ornements se détachent en couleurs différentes, toujours nuancées avec un

(1) On peut comparer notamment les poteries trouvées sous les mounds, à celles provenant de l'allée couverte de West-Kennet (Wiltshire).

(2) Au mois de mars 1882, on présentait à la Société d'Anthropologie un livre écrit en japonais et renfermant la description des *Shell-Mounds* d'Omory (Japon). Les fragments de poterie abondaient. Leurs rapports avec les poteries des mounds américains sont très frappants.

goût extrême; on peut en citer de nombreux et intéressants exemples (1). Un petit vase de 23 centimètres environ de hauteur est orné de lignes noires et rouges sur le goulot, de lignes noires, rouges et blanches sur la panse. Un autre présente six cercles concentriques, alternativement rouges et blancs, et au centre de chacun de ces cercles une croix de Saint-André de couleur blanche. Une bouteille porte des raies égales brunes, blanches et d'un rouge éclatant (fig. 39). Un vase provenant de l'Ohio, mérite d'être reproduit à raison de son ornementation compliquée où l'on prétend retrouver une tête d'oiseau (fig. 40).



Fig. 41. — Alcarazas des tumuli de l'Arkansas.

Il en est de même d'un alcarazas trouvé dans l'Arkansas et décoré d'ossements de morts finement exécutés (fig. 41) (2). Des

(1) Ceux qui s'occupent spécialement de la question, peuvent consulter un travail récent : Dr Ed. Evers, *Contributions to the Archeology of Missouri.* Part. I, *Pottery* Salem Massachussetts, 1880. Nous lui faisons de nombreux emprunts.

(2) Nous reproduisons ce vase curieux; mais nous le croyons d'une époque moins ancienne. Le même motif de décoration se retrouve cependant chez les populations pri-

poteries récemment découvertes et déposées au musée de Saint-Louis, rappellent, nous dit-on, par les figures qui les décorent, l'art égyptien ou l'art étrusque (1). Nous aurons l'occasion de citer dans le cours de cette étude d'autres ressemblances non moins curieuses et non moins importantes.

On ignore quelle était la substance employée pour la coloration des poteries. Il a été recueilli dans un vase de l'ocre rouge qui a dû servir à cet usage. Quelquefois les couleurs paraissent avoir été fixées au moyen d'un vernis, dont on croit retrouver les traces (2); ce procédé était sûrement connu des Mexicains et des Péruviens; il était plus rarement employé par les Mound-Builders. La composition de ce vernis est inconnue; il est seulement certain que le vernis à base de plomb, usité pour nos poteries modernes, et celui plus compliqué dont on se sert pour la porcelaine, ont été introduits par les Espagnols et qu'aucune découverte faite jusqu'à ce jour en Amérique ne permet d'en attribuer la connaissance à ses anciens habitants (3).

L'ornementation, en général très simple, consistait le plus souvent en plusieurs rangs de points, tels qu'on peut les voir, sur les poteries les plus anciennes de notre continent, exécutés comme ceux-ci, soit avec l'ongle du potier, soit avec l'extrémité d'un instrument pointu, un morceau de bois ou une coquille, qui donnent un trait net et sans bavure. D'autres fois ce sont des combinaisons plus compliquées, des lignes,

mitives de l'Amérique. Ainsi M. Bancroft cite à Nohpat, dans le Yucatan, une pierre sur laquelle on avait sculpté des crânes humains et des ossements en croix.

(1) Ces figures ne sont pas encore publiées, nous devons donc nous borner à énoncer le fait, en réservant toute opinion jusqu'à plus ample informé.

(2) Bancroft (*l. c.*, t. IV, p. 714) dit : « To this day, some of it retains a very perfect. glaze. » Gaspar Castaño de Sosa (*Mem. del Descubrimiento... del Nuevo Reino de Leon*, 1590) dit en parlant de la poterie des pueblos du Nouveau-Mexique : « Tienen mucha loza de los colorados y pintadas y negras, platos, caxetes, saleros, almoficos, xicaras, muy galanas, alguna de la loza esta vidriada. »

(3) Quelques Américanistes citent bien un vase en terre cuite, recouvert d'un vernis silicaté et provenant d'un mound de la Floride ; mais les circonstances de la découverte ne laissent guère de doute sur le remaniement de ce mound. Sur notre continent, la céramique émaillée se montre dès l'antiquité la plus reculée ; et nous trouvons en Egypte, sous les premières dynasties, des vases, des figurines, des amulettes en faïence vernissée.

des cercles, des ellipses, des croissants, des dents de loup, des chevrons disposés avec goût, de manière à obtenir les effets les plus heureux (fig. 42). On imprimait quelquefois sur le col ou



Fig. 42. — Vase trouvé sous un mound sépulcral du Missouri.

sur la panse du vase, une corde ou une liane. Gillman cite de plusieurs poteries ainsi décorées, notamment celles trouvées à Fort-Wayne (1). Quelques vases ont les bords dentelés et frangés; sur d'autres, les ornements sont en relief (fig. 43). On les obtenait, soit en moulant l'argile elle-même, soit en appliquant les moulures avant la cuisson. Nombre de ces poteries avaient des anses; et ces anses représentent souvent des oiseaux, des mammifères, tels que le loup, le renard, plus au sud le lama, et même des figures humaines. Il serait long de décrire toutes ces variétés ; il est évident que les potiers étaient constamment préoccupés de satisfaire les goûts artistiques de la race. Ils paraissent cependant avoir été tenus en médiocre estime, si nous devons accepter les paroles du Popol-Vuh (2) : « Vous ne serez

(1) *Proc. Am. Ass. Buffalo*, 1876. Ce mode d'ornementation était fréquemment usité dans le Maine, le Massachusetts, le Missouri, l'Illinois, l'Ohio, le Tennessee et la Floride. *Report Peabody Museum*, 1872.

(2) Le Popol-Vuh, dont le nom peut se traduire par *Collection de Feuilles*, est écrit en langue qquiché et fut découvert dans la seconde moitié du seizième siècle par un moine dominicain dans un village guatémalien. Il renferme quelques détails qui se rapprochent singulièrement de la Genèse; aussi a-t-on cru à une adaptation, par une fraude pieuse, des mythologies indiennes aux dogmes du christianisme. Tel n'est pas l'avis du frère Ximenès qui l'a reproduit le premier et qui n'hésite pas

plus bons qu'à faire des choses en terre cuite, des tourtières ou des marmites, qu'à cultiver le maïs ; et les bêtes qui vivent dans les broussailles seront seules votre partage. »

Toute description de ces poteries est difficile sinon impossible. C'est comme si de nos jours on prétendait décrire tous les objets qui se rencontrent dans la boutique d'un faïencier en renom. Nous allons chercher à classer les vases trouvés sous les mounds, selon la forme de chaque pièce et l'usage auquel elle paraît destinée ; nous aurons du moins ainsi quelques points de repère.

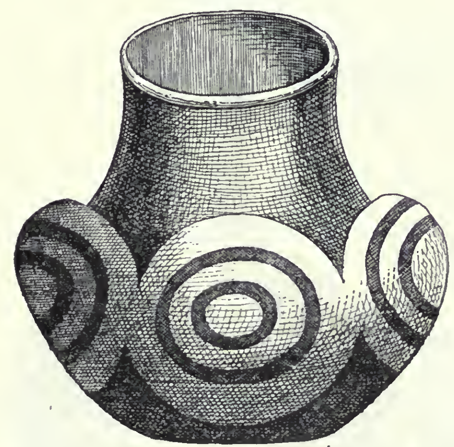


Fig. 43. — Vase provenant des fouilles du Missouri. — Les ornements sont en relief et peints en rouge de nuances diverses.



Fig. 44. — Bouteille ou vase à goulot d'une finesse remarquable (New Madrid. Missouri. H. 8 p. 5 l.).

Les vases à goulot sont peut-être les plus nombreux parmi ceux recueillis. Ils servaient probablement à conserver les boissons ; la plupart sont noirs et modelés avec soin ; ils ont sans doute fourni l'idée première des vases, dont se servent encore aujourd'hui les Espagnols et les habitants des républiques his- 1. Vases à goulot.

à l'appeler l'œuvre du diable. Il a été publié de nouveau à Vienne en 1857, par le Dr C. Scherzer ; et en 1861, l'abbé Brasseur de Bourbourg, qui le qualifiait de *livre sacré par excellence*, le donnait à son tour. Le texte primitif n'existe plus ; il avait évidemment été écrit ou corrigé après la conquête, car un des chefs Indiens est mentionné avec son nom espagnol. On ne peut donc, malgré l'avis de M. Brasseur de Bourbourg, attacher qu'une confiance très limitée à ce livre.

pano-américaines pour rafraîchir leurs boissons (fig. 39, 44 et 46). La porosité de l'argile amène l'évaporation, par suite un rapide refroidissement. Quelques-uns ont un bourrelet à leur base ; d'autres sont ovoïdes et portent des boutons latéraux percés pour recevoir une corde de suspension. Nous reproduisons un vase ayant trois pieds (fig. 45) découvert sous un mound du Tennessee, qui servait de sépulture à un enfant. Il est noir, simplement cuit au soleil ; les pieds sont creux et en communica-

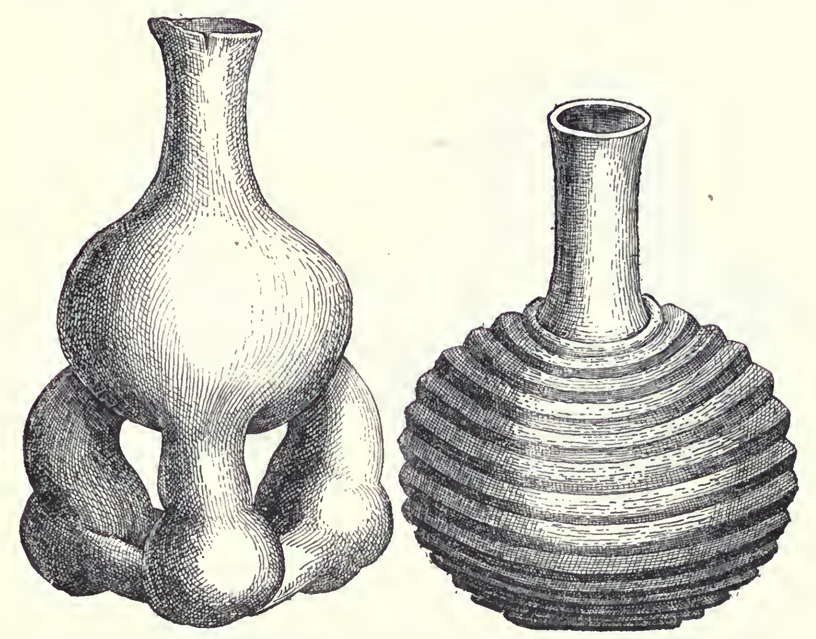


Fig. 45. — Vase trouvé dans la tombe d'un enfant (Tennessee).

Fig. 46. — Vase à goulot du Musée de Saint-Louis.

tion avec le corps du vase (1). On en a trouvé d'autres munis d'un bouchon également en terre cuite ; un d'eux renfermait encore les restes d'un liquide rouge qui n'a pu être analysé (2).

(1) Putnam, *Report Peabody Museum*, 1878, t. II. — Le Dr Habel (*Smith. Cont.*, t. XXII) rapporte des vases semblables auprès de San Salvador et dans le Nicaragua. Les pieds renferment de petites boules en terre cuite. Bancroft (*l. c.*, t. IV, p. 19) en cite aussi sous les huacas de Chiriqui.

(2) Conant, *Foot Prints of Vanished Races*.

L'ornementation est très variée et rentre dans celle que nous venons de décrire. Le musée de Saint-Louis possède, entre autres



Fig. 47. — Vase trouvé dans une sépulture du Missouri.

spécimens, une bouteille (fig. 46) où l'on remarque une suite de renflements et de dépressions qui forment une véritable spirale.



Fig. 48. — Vase avec anses provenant d'un mound sépulcral du Tennessee.

Fig. 49. — Vase à quatre anses de 6 pouces de hauteur et de 8 p. environ de diamètre.

II. Vases destinés à la cuisson des aliments.

Bien que la forme reste gracieuse, les vases destinés à la cuisson des aliments se reconnaissent à la grossièreté de leur fabrication et de leur ornementation (fig. 42, 47, 48, 49). Ils présentent, en général, une large ouverture munie quelquefois d'un couvercle qui devait hâter l'ébullition. Presque tous portent une

ou plusieurs anses, qui permettent de les soulever plus facilement. On en cite un, terminé par une qúeue semblable à celle



Fig. 50. — Vase de couleur noire, de fabrication et de cuisson grossières, trouvé sous un mound du Missouri.

de nos casseroles (fig. 50) ; d'autres ont les bords amincis de manière à former un bec (fig. 51). Plusieurs de ces poteries témoignent de leur long usage et conservent les traces du feu sur lequel elles avaient été placées.

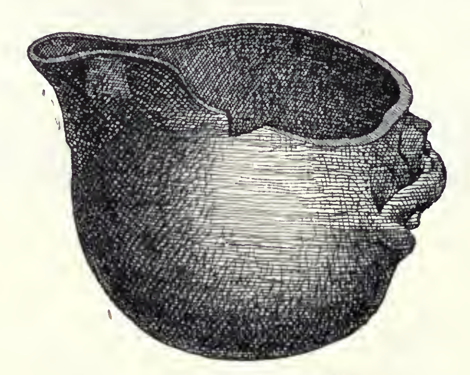


Fig. 51. — Vase à bec aminci (Missouri).

On rencontre assez souvent, dans les fouilles, des vases à panse elliptique, en poterie noire, d'une exécution soignée et munis d'un côté d'une anse qui représente souvent un oiseau, de l'autre d'un rebord ou d'un bouton destinés à les saisir avec plus de facilité (fig. 52). Quelques-uns sont presque entièrement fermés et ne possèdent qu'un orifice plus ou moins large ; d'autres renferment plusieurs petites boules en argile, dont on ne saurait suggérer l'usage. Ces vases ne paraissent jamais avoir été exposés III. Lampes.

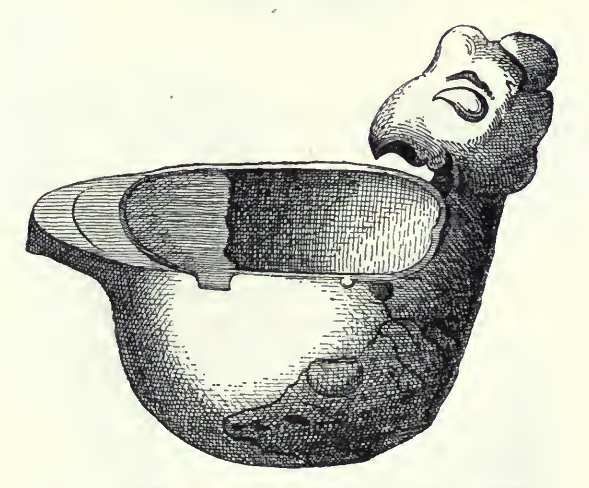


Fig. 52. — Vase trouvé dans le Missouri (demi-grandeur).

à la flamme d'un foyer ; de là, la supposition qu'ils pouvaient servir comme lampes, et leur comparaison avec les lampes étrusques ou romaines. Ce serait sans doute un fait intéressant; mais il nous paraît des plus hypothétiques; car les vases de ce genre, découverts jusqu'à ce jour, ne présentent aucune trace, soit d'huile, soit d'autre matière graisseuse, servant à éclairer.

Les terrines ou bassins, en général assez rares, sont, de toutes les poteries conservées au musée de Saint-Louis, les plus grossièrement fabriquées; on a voulu en conclure, mais sans grand fondement, leur plus haute antiquité. Nous reproduisons deux de IV. Terrines.

ces terrines (fig. 53 et 54), de forme différente, qui permettent de se rendre facilement compte de leur usage et de leur mode



Fig. 53. — Bassin avec essai grossier d'ornementation (diam. 9 p. 8 l.).

de fabrication ; elles sont en terre noire et l'une d'elles porte un faible essai d'ornementation (1).

V. Coupes. Les coupes qui, sans doute, servaient de vases à boire, sont

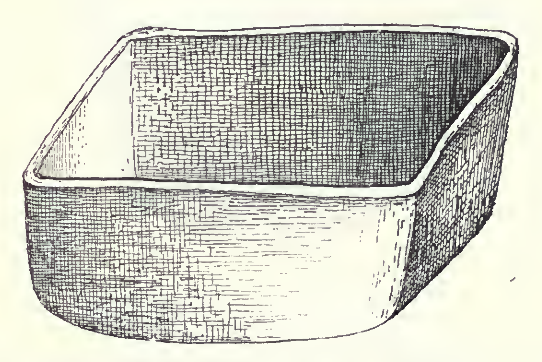


Fig. 54. — Terrine trouvée dans le Missouri (1/3 gr.), en poterie noire cuite au soleil, d'une forme assez rare.

petites, tantôt rondes, tantôt ovales et toujours munies d'une anse qui représente souvent une tête d'homme ou d'animal. Nous parlerons plus loin de ces imitations d'objets animés ; contentons-nous de mentionner ici deux de ces coupes provenant l'une et l'autre de mounds situés auprès de New-Madrid : l'anse de la première (fig. 55) est une tête de chouette, qui rappelle, à s'y

(1) Une terrine absolument semblable a été trouvée au camp préhistorique de Catenoy (Oise).

méprendre, les découvertes de Santorin ou de Troie; celle de l'autre (fig. 56), d'une exécution très fine, figure un animal, probablement un lama.

Nous avons dit combien les vases funéraires étaient nombreux; on a retiré de certains mounds sépulcraux du Missouri jusqu'à huit cent et mille pièces. Il est facile de reconnaître un rite consacré par l'usage ou par la superstition; ainsi la forme des vases varie selon la position qu'ils occupaient à la tête, aux pieds — VI. Vases funéraires.



Fig. 55. — Vase à boire à tête de chouette.



Fig. 56. — Vase à boire à tête de lama.

ou auprès du bassin du squelette (1). Dans le Tennessee, les vases étaient constamment placés à la tête du corps; dans le Missisipi plusieurs renfermaient la nourriture préparée pour le défunt (2). Il en est de même dans d'autres régions ou les *Food-Vessels*, tel est le nom caractéristique qu'on leur donne, sont remplis de coquilles de mollusques, de moules principalement, ou de fruits carbonisés parmi lesquels on a cru reconnaître des raisins sauvages. C'étaient là, sans doute, les provisions pour le grand voyage. Dans d'autres sépultures, il a été recueilli, soit une coquille, soit un fragment d'os, soit un petit vase de forme ovoïde, humbles amulettes, destinées à protéger le défunt. Certaines urnes enfin devaient renfermer les cendres du mort après la crémation. Une de celles-ci provenant de fouilles auprès d'Utah montre la forme la plus usitée (fig. 105).

Le nombre de pipes trouvées sous les mounds est très consi- — VII. Pipes.

(1) Cette position des vases a surtout été constatée à *Sandy-Woods Settlement*. — W. P. Potter, *Arch. Remains in S. E. Missouri. Saint-Louis Ac. of Science*, 1880.
(2) Conant, *Foot Prints of Vanished Races*.

dérable. Nous en reproduisons deux ; une d'entre elles, trouvée dans une chambre sépulcrale du Tennessee, imite à s'y méprendre celles dont nous nous servons aujourd'hui (fig. 57) ; l'autre, grossière reproduction de la figure humaine, provient d'un mound du Missouri (fig. 58).

Le Dr Habel cite, auprès de San Salvador (1), deux pipes de quatre pouces environ de hauteur, sur un diamètre à peu près égal, couvertes de figures rouges et blanches. Un trou avait été



Fig. 57. — Pipe provenant d'un mound à chambre sépulcrale du Tennessee.

Fig. 58. — Pipe en terre cuite provenant du Missouri.

ménagé pour l'introduction du tuyau. C'est un fait rare dans ces régions, où l'usage du tabac était moins répandu que chez les Mound-Builders (2).

VIII. Imitations de fruits.

Quelques poteries imitent les fruits qui, comme les courges, les figues ou les poires ont des formes arrondies. Souvent on y adaptait un goulot. L'imitation est, en général, exacte ; l'artiste a pu l'obtenir soit en copiant, soit en moulant le fruit qu'il avait sous les yeux.

(1) *Smithsonian Contributions*, t. XXII. — Ces mêmes fouilles ont donné un nombre considérable de poteries parmi lesquelles une tête de vieillard assez remarquable.

(2) Oviedo est le premier écrivain espagnol qui parle de l'usage du tabac. Son livre, *Natural Historia de las Indias*, a été imprimé à Tolède en 1529.

IX. Représentations d'animaux.

Ce ne sont pas les seules imitations que les sépultures recèlent; les mounds du Missouri et du Mississipi ont donné de nombreuses représentations soit de l'homme, soit des animaux (1). Nous pouvons citer le serpent (fig. 59), l'ours (fig. 60), le cochon (fig. 61), des poissons (fig. 62), des grenouilles, des tortues d'une imitation si parfaite qu'on les croirait naturelles (2), des oiseaux parmi lesquels le hibou, la chouette, le canard. Les canards surtout sont curieusement étudiés, et les diverses espèces parfaitement reconnaissables. Il a fallu assurément un temps très

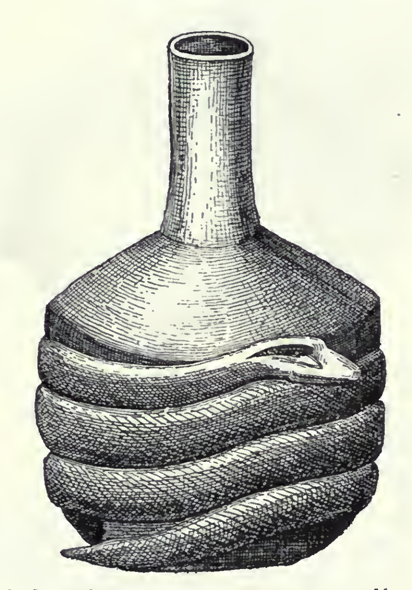


Fig. 59. — Vase à col, de couleur rouge, avec serpent enroulé, provenant des fouilles du Missouri.

long à l'artiste, pour arriver à une semblable perfection; plus que cela, de longues générations d'artistes pour créer l'art lui-même.

Nous ne saurions omettre certaines figures d'animaux trouvées assez fréquemment sous les mounds. Leur tête se rapproche de

(1) Il est à remarquer que ces représentations ne se trouvent jamais dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

(2) *Am. Ant.* Jan. 1881.

celle de nos cochons domestiques; mais ceux-ci paraissent avoir été inconnus en Amérique avant la conquête espagnole (1). L'espèce qui s'en rapproche le plus est le peccari (2) qui n'a pas de queue; tandis que l'animal que nous décrivons en est constamment pourvu et souvent même cette queue est retroussée. D'autres veulent y voir un hippopotame; mais ce pachyderme n'a jamais vécu, que nous le sachions, dans le Nouveau-Monde. L'incertitude reste donc complète et le champ ouvert à toutes les conjectures. La capacité de ces vases varie extrêmement; les uns sont très petits, en terre jaune et couverts de dessins en zigzag de couleurs diverses, parmi lesquelles le rouge et le blanc dominent. D'autres, au contraire, ceux trouvés dans l'État de Vermont, par exemple, sont d'une contenance de 25 litres. Les plus



Fig. 60. — Vase peint, trouvé sous un mound sépulcral du Tennessee.

(1) Garcilaso de la Vega (*los Commentarios Reales que traten de l'Origen de los Yncas, Reyes que fueron del Peru.* Lisboa, 1609) dit que les anciens Péruviens ayaient dans leurs montagnes des cochons ressemblant fort à ceux de l'Espagne.

(2) *Dicotyles* (Cuv.) de la famille des Suilliens.

grands portent quelquefois des masques humains collés sur les flancs de l'animal. Les animaux ainsi représentés n'ont cependant

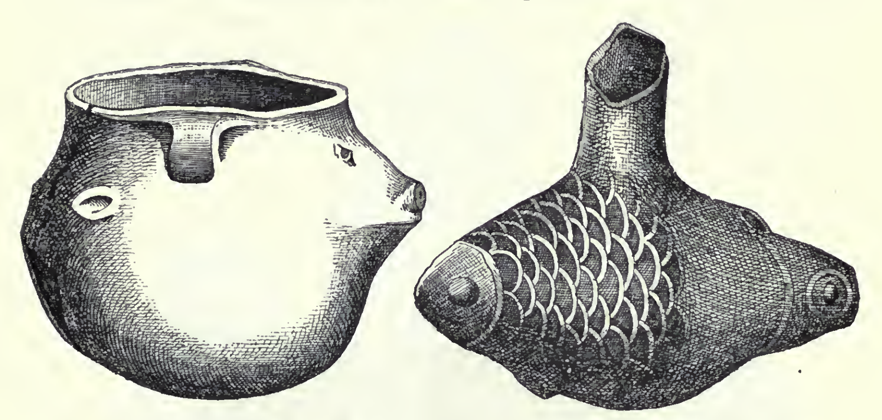


Fig. 61. — Vase à anse, figurant la tête d'un cochon.

Fig. 62. — Vase de couleur jaune claire, cuit au four (Missouri).

pas entre eux une telle similitude que l'on puisse y voir, comme on l'a prétendu, une idole à forme caractérisée. Ajoutons qu'un



Fig. 63. — Vase à boire de 4 p. 7 l. de hauteur sur 9 pouces dans son plus grand diamètre.

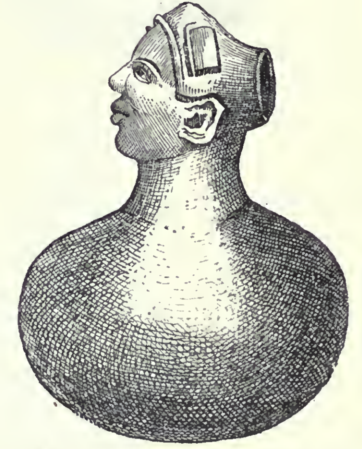


Fig. 64. — Vase à eau (8 p. 1/2 de hauteur) trouvé sous un mound auprès de Belmont (Missouri).

goulot part souvent du milieu du dos et détruit par avance toute hypothèse de ce genre.

X. Représentation de l'homme.

Les images de l'homme ne font pas non plus défaut. Les unes, exécutées avec talent, sont de véritables portraits; chacune d'elles, quelle que soit la forme du vase qu'elle est destinée à orner, présente un caractère individuel très marqué (fig. 63, 64, 65). Le musée de Saint-Louis possède une bouteille, dont le goulot a été cassé et qui porte quatre médaillons à figure hu-



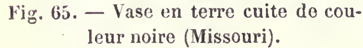


Fig. 65. — Vase en terre cuite de couleur noire (Missouri).



Fig. 66. — Figure en terre cuite noire trouvée dans le Missouri (1/3 grand.).

maine incrustés dans la pâte avant la cuisson. Un vase provenant des fouilles si fructueuses de New-Madrid mérite aussi une mention. Les figures sont, il est vrai, tracées sans art; mais elles sont précieuses par l'indication qu'elles offrent des vêtements portés par les Mound-Builders. Le plus important est une robe flottante, ou pour mieux dire, une blouse assez semblable aux nôtres, serrée à la taille et descendant jusqu'aux genoux. Citons encore un homme couché sur le dos, avec des bras et des jambes grossièrement imités; on vidait le vase au moyen d'un goulot adapté au nombril. Dans une sépulture du Missouri, il a été recueilli des fragments de poterie, ornés de dessins représentant des têtes, des bustes et même des corps entiers de femmes. Ces

figures donnent l'idée d'un type élevé, se rapprochant beaucoup du type caucasique (1).



Fig. 67. — Vase trouvé dans le Missouri. Un second visage est accolé au premier et l'ouverture est située sur le côté (1/4 grandeur).

A côté de ces poteries, il en est d'autres qui se rencontrent par milliers et qui n'ont rien d'humain. Ce sont de véritables carica-

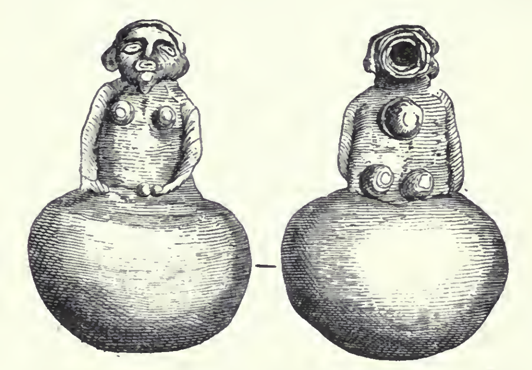


Fig. 68. — Bouteille représentant une femme.

tures (2) (fig. 66, 67 et 68). Celle qui se trouve le plus souvent re-

(1) Swallow, *Am. Ass. Detroit*, 1873, p. 403.

(2) Ces caricatures humaines se rencontrent sur des points souvent très éloignés ;

produite est une femme accroupie, les seins pendants, les bras reposant sur les genoux. La répétition si fréquente de cette figure a fait supposer qu'elle était une idole, une de ces déesses malfaisantes, dont il fallait désarmer la colère. Mais ici encore la conclusion ne paraît guère motivée, puisque ces vases portent constamment sur la partie postérieure de la tête, une ouverture qui indique clairement qu'elles servaient de bouteilles. Remarquons que jusqu'ici on n'a trouvé qu'un petit nombre de ces figures lascives, si nombreuses au contraire chez les anciens peuples de notre continent. Les reproductions soit du phallus, soit des parties sexuelles de la femme, sont rarement venues jusqu'à nous (1). C'est là un témoignage important en faveur de la moralité de ces populations primitives.

La disposition des Mound-Builders à imiter les figures qu'ils avaient sous les yeux est très caractéristique. La supériorité de la fabrication de leur poterie ne l'est pas moins. Si l'on compare, en effet, la poterie provenant des mounds avec celles des populations lacustres de la Suisse, chez lesquelles on peut supposer un degré analogue de civilisation, on reste surpris de l'infériorité de cette dernière. Veut-on d'autres exemples? On a fouillé récemment des tumuli situés sur le champ de tir de l'école d'artillerie de Tarbes, aux confins des deux départements des Hautes et des

nous mentionnerons entre autres, les poteries trouvées dans l'île d'Omotepec (lac de Nicaragua).

(1) On en peut cependant citer des exemples. « In altre provincie, dit un des compagnons de Cortès, e particularemente in quella di Panuco, adoravano il membro che portano gli huomini fra le gambe » (*Relazione d'alcune cose della Nueva-Spagna*). Le Dr Jones (*Smith. Cont.*, t. XXII) cite une pipe imitant un phallus, Heywood un phallus, trouvé auprès de Chilicothe (*Natural and Aboriginal Hist. of Tennessee*, p. 115). On en connaît aussi provenant du comté d'Alameda (Californie). Sur d'autres points, dans Smith County, dans l'île de Zapatero, dans le Costa-Rica, on mentionne des idoles portant *membrum virile in erectione.* Stephens raconte que les ornements de plusieurs temples du Yucatan représentaient *membra conjuncta in coitu.* Nous raconterons certaines poteries péruviennes du même genre, mais ce sont là des exceptions. Le père Kircher cependant (*Trans. Ethn. soc.*, t. I, p. 360) et, après lui, M. Bancroft veulent y voir l'existence en Amérique d'un culte phallique. Il existait, cela ne peut faire aucun doute, sur l'Ancien Continent. Les organes externes de la femme étaient exposés à Eleusis, et c'était sous cette forme que les Egyptiens adoraient Osiris et Isis. (Dulaure, *des Divinités génératrices*. Paris, 1805. — D'Hancarville, *Monuments du culte secret des dames romaines*, s. l., 1784.)

Basses-Pyrénées; les fouilles ont donné des vases qui datent vraisemblablement des Gallo-Romains: ils sont inférieurs comme pâte, comme fabrication et comme ornementation à ceux des races américaines. Il en est de même pour des vases trouvés par M. Chantre auprès de Samthravo (1). Nous nous bornons à ces seuls faits; il serait facile de les multiplier.

Il faut encore remarquer que si les poteries présentent des différences considérables comme exécution, alors que le mound où elles ont été recueillies n'offre aucune trace de remaniement, on ne saurait, sur ce seul indice, décider qu'elles ne datent pas de la même époque et que le progrès de la fabrication est la conséquence naturelle du développement des goûts esthétiques du peuple. Nous avons probablement à la fois sous les yeux les produits du travail d'ouvriers plus ou moins habiles, plus ou moins intelligents, ou plus simplement encore, les vases des classes pauvres et ceux des riches. C'est là un fait qui ne mérite guère d'être discuté; il est de tous les temps et de tous les peuples.

Pipes en pierre.

Les premiers habitants de l'Amérique devaient être des fumeurs intrépides, à en juger par le nombre de pipes que les fouilles ont donné, partout où il a été possible de les entreprendre (2). Nous avons déjà parlé de celles en terre cuite; d'autres sont taillées dans l'ardoise, dans la stéatite (3) (fig. 69), dans le marbre du Potomac, plus souvent encore dans un porphyre très dur et très résistant de couleur rouge ou brune. Quelques-unes sont de simples fourneaux de forme toute primitive; d'autres re-

(1) *Mat.*, avril 1881. — *Revue d'Anthr.*, avril 1881.

(2) Si nous en croyons Bancroft (*l. c.*, t. II, p. 288), les Américains, au moment de la conquête espagnole, fumaient aussi des cigarettes et connaissaient le tabac à priser. Ameghino (*l. c.*, t. I, p. 354) dit à son tour : « Es del dominio publico, que el tabaco es indigeno de America. »

(3) Par une singulière superstition, les Indiens actuels regardent la stéatite comme la chair pétrifiée de leurs ancêtres. On a reconnu une carrière de stéatite auprès de Washington; la pierre était enlevée au moyen de pics en quartzite; on en fabriquait des plats et des coupes dont il est facile de trouver les fragments. Cette carrière est certainement précolombienne; mais rien ne permet d'en fixer la date. — Reynolds, *Aboriginal Soap Stone Quarries in the District of Columbia. Report Peabody Museum*, t. II.

présentent des animaux divers : le castor, la loutre, le cerf, l'ours, le loup, la panthère, le chat sauvage (fig. 70), la tortue, le racoon (1), l'opossum (2), l'écureuil, le crapaud et la grenouille, le morse et le lamantin. Les oiseaux sont peut-être plus nombreux encore ;



Fig. 69. — Pipe en stéatite.

nous pouvons citer parmi eux : le héron, le faucon, le perroquet, le toucan (fig. 71), le coq de bruyère, le butor. Sur une pipe en stéatite provenant du Kentucky, on a cru reconnaître un armadillo (3) ; tout récemment enfin, on a trouvé dans l'Iowa une pipe taillée dans un grès assez tendre et figurant un éléphant (fig. 72) qu'il est difficile de méconnaître (4).

Toutes ces sculptures saisissent l'animal dans l'attitude qui lui est la plus familière et témoignent souvent chez l'artiste d'un véritable talent. Le héron tient un poisson sous ses pieds (fig. 73) ;

(1) Le racoon, appelé quelquefois raton, *Cursus Lator* (Linn.), appartient à la famille des Ursides.

(2) L'opossum, de la famille des Didelphes, est le représentant sur le sol américain des palœotherium et des anoplotherium de notre continent.

(3) *Dasypus* (Linn.) de l'ordre des Édentés.

(4) Le rev. S. D. Peet annonce dans l'*American Antiquarian* (mars 1880) la découverte d'une autre pipe représentant également un éléphant ; la trompe est droite, et c'est par un trou habilement ménagé que la fumée s'échappait.

la loutre porte aussi un poisson ; le faucon déchire de ses griffes un petit oiseau. On a trouvé sept têtes de morses sous les ter-

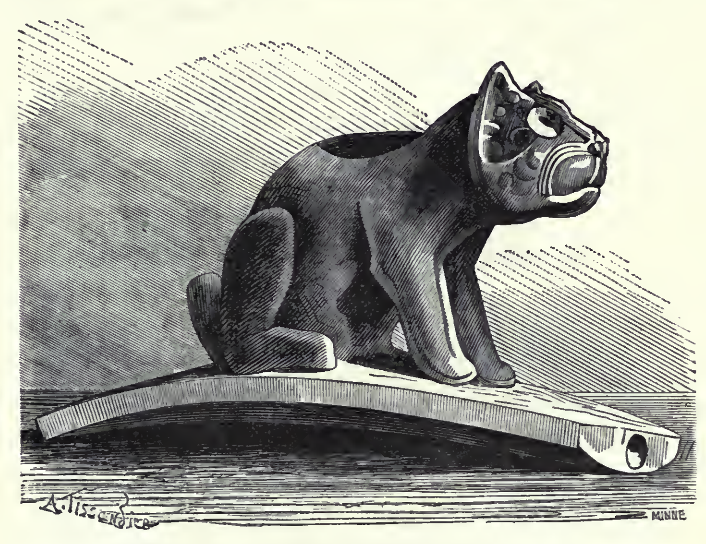


Fig. 70. — Pipe représentant un chat sauvage.

tres de l'Ohio ; et il ne faut pas croire que ce soient là des sculptures grossières, sur lesquelles il est possible de se tromper.

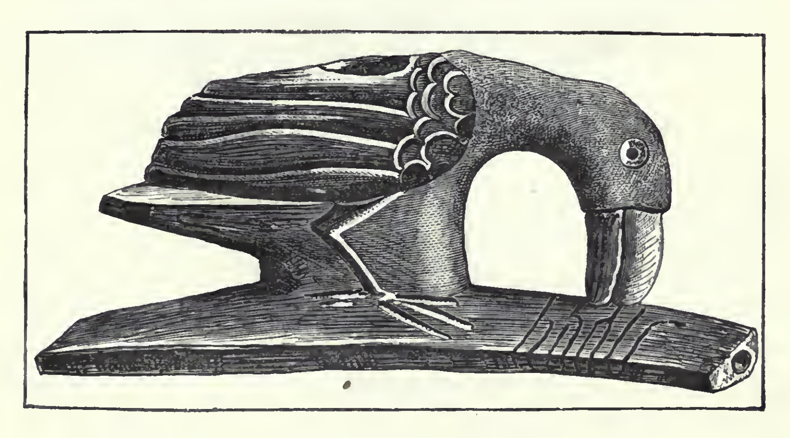


Fig. 71. — Pipe représentant un toucan.

La tête tronquée, le museau épais et demi-circulaire, la lèvre supérieure, saillante et ridée, les pieds ou nageoires d'une si sin-

gulière conformation, sont distinctement indiqués et permettent de reconnaître sans hésitation l'animal (1).

Le perroquet, le toucan, le jaguar, l'éléphant, l'armadillo, ont

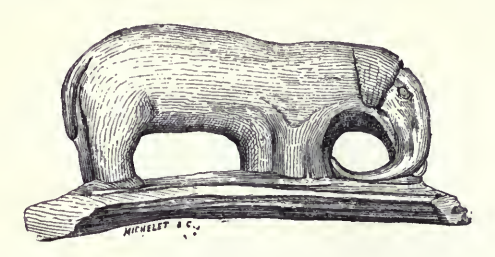


Fig. 72. — Pipe en pierre, représentant un éléphant, trouvée dans le comté de Louisa (Iowa).

besoin d'un climat plus chaud que celui de l'Ohio ou du Kentucky; le lamantin ne peut habiter que les mers du tropique (2); le

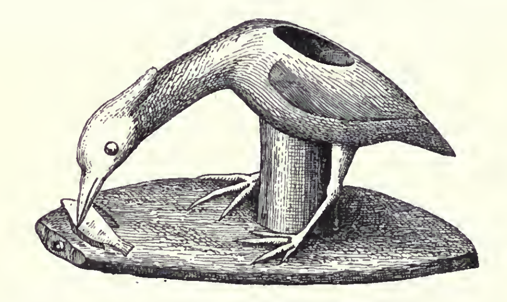


Fig. 73. — Pipe figurant un héron tenant un poisson (Ohio).

lama que l'on voit sculpté sur les rochers qui bordent la Susquehannah appartient à la faune du Sud. Tous ces animaux, complètement étrangers aujourd'hui à l'Amérique du Nord, y vivaient donc à l'époque des Mound-Builders, ou bien ceux-ci avaient appris à les connaître dans leurs voyages et dans leurs migrations. Une de ces deux solutions s'impose; quelle que soit celle que l'on adopte, elle conduit à des conséquences intéressantes.

A *Mound-City*, on a retiré des fouilles quatre pipes, figurant

(1) Squier et Davis, *l. c.*, p. 252.
(2) Godman, *American Nat. Hist.*, t. II, p. 154.

des profils humains au type très caractéristique (fig. 74) (1). L'une d'elles, sculptée sur une pierre noire, très compacte et très dure, présente une coiffure étrange, produit probable de l'imagination de l'artiste, car elle ne se trouve chez aucun peuple ancien ou moderne. Les cheveux sont nattés, et autour du front on peut encore voir quinze perles brûlées par le feu. Le visage est couvert de lignes gravées formant un véritable tatouage ; la bouche

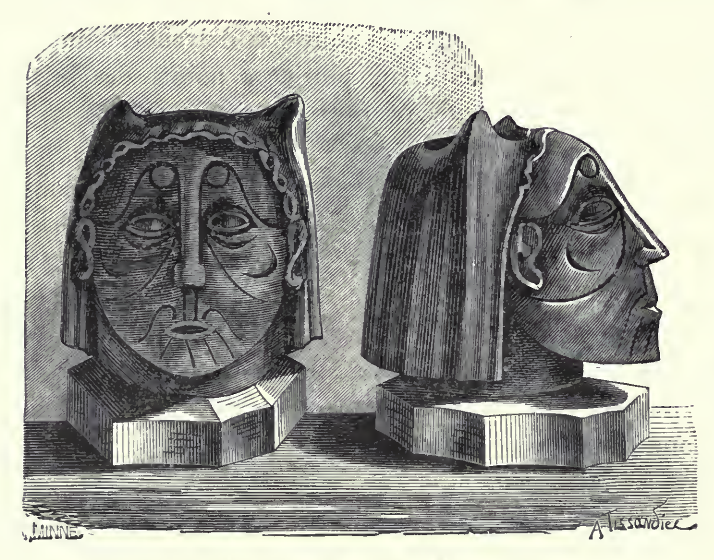


Fig. 74. — Pipes trouvées à Mound City.

est comprimée, les yeux sont grands, les oreilles percées. Une autre pipe représente une femme et peut se comparer, comme travail, aux sculptures mexicaines ou péruviennes qui excitaient l'étonnement des soldats espagnols (2). Une pipe provenant du Connecticut figure aussi un buste de femme ; les poignets et les épaules sont surchargés d'ornements ; une autre, trouvée dans la Virginie, offre un type que l'on ne saurait mieux comparer

(1) Schoolcraft, *l. c.*, t. I, pl. XIII.

(2) On peut consulter Garcilaso de la Vega, *l. c.*, liv. VI, p. 187. — Pierre Martyr d'Anghiera, *de Novo Orbe*, déc. IV. — Clavigero, *Hist. antigua de Mejico*, 2 v. in-8. Londres, 1826.

qu'à l'antique type égyptien ; une pipe du Missouri en grès très dur représente une tête d'homme avec une barbiche, semblable à celle que l'on peut voir sur les monolithes assyriens du Musée Britannique (1). Une de ces pipes enfin, pour ne plus citer que celle-là, découverte dans l'Indiana, porte alternativement sur ses faces une tête de mort et une tête d'oie.

On a cru longtemps que les Mound-Builders appliquaient leurs lèvres au trou pratiqué à la base du fourneau et aspiraient ainsi la fumée ; des découvertes nouvelles doivent modifier cette opinion. Il a été recueilli sur plusieurs points des tubes en stéatite (2) ; le Professeur Andrews en cite plusieurs en terre cuite, en pierre, en cuivre, trouvés par lui dans l'Ohio (3). Dans la Californie, ils sont plus nombreux encore ; et le Peabody Muséum possède un de ces tubes qui vient du Massachusetts. Squier depuis longtemps déjà en signalait de semblables dans la vallée du Mississipi (4), et des tuyaux en os ont été trouvés jusque dans les froides régions du Canada. A Swanton (Vermont), un ancien cimetière a été découvert au milieu d'une forêt, où des arbres séculaires en remplaçaient d'autres plus vieux encore ; les fouilles ont donné de nombreux tubes en cuivre, dont la longueur varie de trois à quatre pouces (5). La feuille de cuivre avait été étirée, puis martelée et roulée par un travail qui donne une haute idée du talent de l'ouvrier. D'autres tubes sont en pierre, sans nul ornement à l'exception d'un seul, où l'on voit gravé un oiseau (fig. 75) rappelant à s'y méprendre les alérions qui figurent dans les armes de la maison de Montmorency (6). Quelle était la destination de ces tubes rencontrés sur des points si divers ?

(1) *Am. Ant.* Jan. 1881.

(2) Schoolcraft, *l. c.*, t. I, p. 93, pl. XXXII et XXXIII.

(3) *Explorations of Mounds in S. E. Ohio. Report Peabody Museum*, 1877.

(4) *Ancient Monuments of the Mississipi Valley. Smith. Cont.*, t. I, p. 224, fig. 122, 125.

(5) G. H. Perkins, *On an Ancient Burial Ground in Swanton* (Vermont). *Am. Ass., Portland*, 1873.

(6) Sous l'oiseau on distingue facilement trois petits signes (*Americ. Antiq.*, Marck, 1880) où l'on a voulu voir des lettres ; mais rien jusqu'à présent ne permet de supposer que les Mound-Builders fussent assez avancés en civilisation, pour posséder un alphabet.

M. Putnam croit qu'un grand nombre d'entre eux étaient des tuyaux de pipe (1); d'autres veulent y voir des instruments de musique; mais plusieurs, ceux trouvés à Swanton notamment, ne sont pas percés; ce qui exclut les deux hypothèses et nous laisse dans une complète incertitude (2).

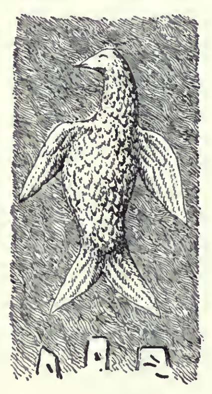


Fig. 75. — Oiseau gravé sur un tube en pierre (Swanton, Vermont).

Nous nous sommes étendus sur tout ce qui touche aux pipes, parce qu'après les poteries, ce sont les objets les plus importants qui ont été trouvés jusqu'ici, et aussi parce que cette disposition à modeler les figures des hommes ou des animaux est très remarquable et ne se trouve à un semblable degré chez aucun autre peuple.

Outre les figures humaines qui servaient à orner les poteries ou les pipes, on en rencontre d'autres, qui devaient être les images des divinités adorées par les premiers habitants de l'Amérique du Nord. Dans le Tennessee (3), on a trouvé des Idoles.

(1) C'était aussi l'opinion de Squier après la découverte qu'il avait faite à Chilicothe, d'un tuyau en ardoise de 13 pouces de longueur, terminé par une embouchure. *Ancient Mon. of the Mississipi Valley.* Voy. aussi Coreal, *Voy. aux Indes occidentales.* Amsterdam, 1722, t. I, p. 39.

(2) M. Rau prétend que ces tubes servaient aux opérations des médecins ou des sorciers, si nombreux dans les tribus Indiennes, et le voyageur allemand Köhl ajoute qu'il a vu un de ces hommes se servir, pour agir sur son malade, d'un os percé de l'oie sauvage.

(3) Jones, *Smith. Cont.*, t. XXII, p. 128. — Il est utile de rappeler que ces idoles présentent le même type que celles fabriquées par les Toltecs.

milliers d'idoles en pierre, en stéatite, en grès, en terra cotta; dans Knox County, il a été découvert une idole taillée dans la stalactite (1); dans Cumberland Valley, une figure de femme, sculptée sur du grès brun, de onze pouces de hauteur avec les organes sexuels très en relief; dans le Honduras et dans le Guatemala, de nombreuses figurines en terre cuite, appelées *mañecas* par les habitants actuels. Toutes ces idoles présentent un type assez semblable ; leur exécution est toujours grossière et contraste avec celle des poteries.

On rencontre aussi, mais plus rarement, des vases en pierre (2). Nous en citerons un, provenant d'un mound auprès de la rivière Tallahatchie (comté de Lafayette, Mississipi), et muni d'un couvercle qui le fermait hermétiquement. Le poids de ce vase, que l'on regarde comme une urne funéraire, dépasse cent livres; le travail est remarquable, et plus remarquable encore si l'on considère les misérables outils que ces hommes avaient à leur disposition (3).

Mentionnons encore un masque humain de grandeur naturelle en pierre dure. Nous savons que les Aztecs fabriquaient des masques semblables en obsidienne ou en serpentine et les plaçaient sur le visage des morts. Le même usage existait probablement dans des régions plus au nord.

C'est par un travail patient, par le frottement d'une pierre contre une autre, que les Mound-Builders obtenaient leurs sculptures. Les Mexicains et les Péruviens se servaient des mêmes procédés, après avoir préalablement dégrossi la pierre à l'aide d'instruments en obsidienne. Il était naturel que les possesseurs d'objets si péniblement acquis y attachassent une grande valeur; aussi a-t-on trouvé plusieurs pipes raccommodées avec un soin

(1) Sa hauteur est d'environ 20 pouces; son poids dépasse 37 livres.

(2) On en trouve aussi en stéatite, mais rarement à l'Est des Montagnes Rocheuses. Quelques-uns de ces vases ont des anses. En Californie on a également recueilli des coupes en serpentine. Tout était utilisé par ces premiers habitants de l'Amérique, car dans l'île Santa Barbara, il a été trouvé des plats creusés dans les os des grands cétacés que la tempête jetait sur le rivage. Ch. Rau, *Smith. Cont.*, t. XXII, p. 37.

(3) Jones, *Smith. Cont.*, t. XXII, p. 144, fig. 85.

extrême ; le procédé était très simple : on perçait des trous sur les bords de la fracture et on y introduisait de petites chevilles en bois ou en cuivre pour les maintenir.

Les armes des Mound-Builders sont rares, et si nous n'avions appris à connaître par l'étendue et l'importance de leurs fortifications, les dangers qui les menaçaient, on pourrait croire à un peuple pacifique, uniquement préoccupé de ses travaux agricoles ou des besoins de son commerce. Nous pouvons cependant mentionner des pointes de flèche finement travaillées (1), des têtes Armes et outils.

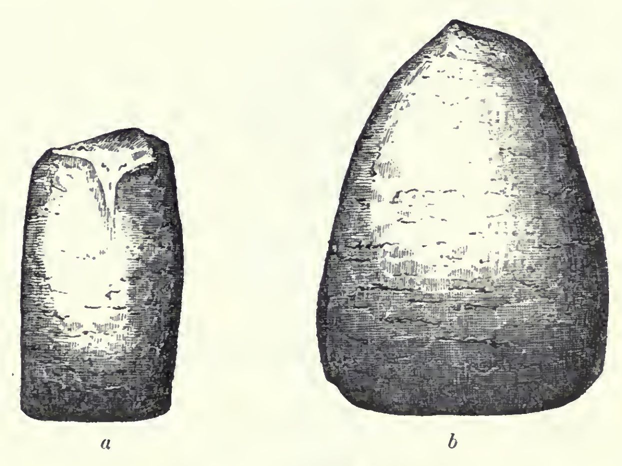


Fig. 76 et 77. — Haches en serpentine.

a. Beard's Mound (Ohio). — *b.* Hill Mound (Ohio).

de lance, des poignards (2) et nous reproduisons, parmi nombre d'autres, deux haches en serpentine (fig. 76 et 77) qui rappellent à s'y méprendre les instruments néolithiques de nos régions. « Cette ressemblance est si frappante, dit Squier (3), que nous sommes tout d'abord disposés à conclure qu'ils sont l'œuvre

(1) M. L. Carr (*Exploration of a Mound, Lee County, Virginia; Report Peabody Museum*, t. II, p. 90) reproduit une pointe de lance en quartzite et un poignard en calcédoine.

(2) Sur certains points on a trouvé de véritables réserves, où de nombreuses flèches de lance étaient emmagasinées. *Am. Ant.*, Jan. 1881, p. 144.

(3) *Anc. Mon. of the Mississipi Valley*, p. 210.

d'hommes de la même race ; et cette conclusion serait irrésistible, si nous ne savions que les besoins de l'homme sont partout les mêmes et l'ont partout conduit à donner à ses outils les mêmes formes et à s'en servir de la même manière. »

De nombreux couteaux ou poignards sont en obsidienne (1) et semblables à ceux des Mexicains, qui, au dire de Clavigero, étaient des ouvriers si experts, qu'ils parvenaient à façonner cent de ces couteaux en une heure de travail. Les Mexicains inséraient aussi une double rangée de fragments d'obsidienne dans des manches en bois très dur et les assujettissaient par des liens et de la gomme. Cette arme se maniait à deux mains, et les historiens Espagnols en racontent les redoutables effets (2). Les Mound-Builders, à en juger par les fragments d'obsidienne disposés en rangs réguliers, qui se rencontrent souvent dans les sépultures, devaient posséder une arme à peu près semblable.

Il est presque impossible dans ces temps primitifs de distinguer les armes des outils. M. de Hass décrit un certain nombre de ces



Fig. 78. — Instrument en serpentine, trouvé sous un mound auprès de la rivière Big-Harpeth (Tennessee).

derniers en amphibolite, en quartzite, en néphrite, en granit, tous d'un bon travail (3) ; sur d'autres points, on cite des hameçons en coquille, des couteaux, des perforateurs, des harpons, des aiguilles en os, en corne ou en bois de cervide (4). Nous repro-

(1) L'obsidienne, l'*Itzli* des Mexicains, roche vitreuse, d'origine volcanique était connue de toute antiquité. Pline (l. XXXVI, c. xxxi), raconte que les premiers fragments furent trouvés en Ethiopie par Obsidius, d'où le nom qui lui a été donné. On la rencontre en quantités considérables au Mexique ; et dans les temps préhistoriques elle était façonnée non seulement en armes, mais encore en bijoux, en ornements et même en miroirs.

(2) Le *Mahquahwitl*, tel est le nom que portait cette arme, est sculpté sur un montant de porte à Kabah (Yucatan). Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 210.

(3) *Arch. of the Mississipi Valley. Am. Ass. Chicago*, 1868.

(4) Potter, *Arch. Remains in S. E. Missouri. Saint-Louis Acad. of Science*, 1880. — Rau, *Smith. Cont.*, t. XXII, fig. 236 et s.

duisons deux instruments d'une forme originale, inconnue en Europe. Le premier est en serpentine (fig. 78) de 18 pouces de longueur et poli avec soin; il a été découvert sous un mound, auprès de la rivière Big Harpeth (Tennessee); des outils semblables ont été trouvés dans la vallée du Cumberland; d'autres provenant de la Caroline du Sud sont conservés au Musée National de Washington (1), on ignore leur usage. Le second est en silex et

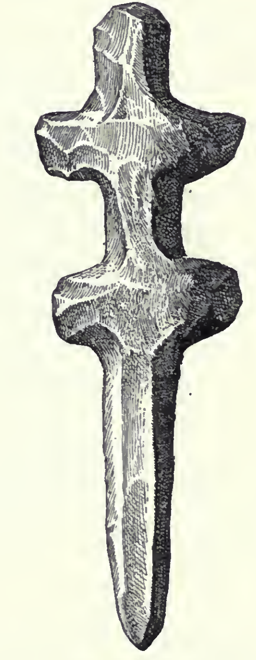


Fig. 79. — Instrument en silex (New Jersey).

vient du New Jersey (fig. 77). Cette forme se rencontre fréquemment en Amérique, et notamment dans l'Ohio, le Wisconsin, la Pennsylvanie, et l'État de New-York (2). Il est probable que, parmi ces outils, quelques-uns ont dû servir à cultiver la terre; il a été trouvé, notamment dans l'Utah, des pierres assez grandes

(1) Dr Abbott, *Primitive Industry*, p. 118.
(2) Rau, *Arch. Coll. of the U. S. Nat. Museum*. Washington, 1876, fig. 99.

grossièrement taillées et munies de manches en corne; on les croit des instruments agricoles (1).

Ornements. En décrivant les mounds, nous avons parlé des nombreux objets qui avaient servi, soit d'ornements au défunt, soit d'offrandes aux dieux. Ces ornements présentent une ressemblance frappante dans toutes les régions, où s'élèvent les tertres artificiels; on ne saurait distinguer ceux du New Jersey de ceux du Michigan, ceux de l'Ohio de ceux de la Floride. Ce sont des perles (2), des coquilles, des cylindres tirés des côtes du lamantin, des dents perforées d'ours, de chat sauvage, de loup, de requin, des os de petits oiseaux, des ongles de rapaces, des bagues en pierre ou en os (3). On a trouvé sous un mound situé auprès de la rivière Saint-Clair (Michigan), un collier formé de dents de morse alternant avec des boules de cuivre et des ossements d'oiseau peints en vert. Tout vient rappeler les ornements qu'affectionnent aujourd'hui encore les Indiens.

Les grains ou boules peuvent se compter par milliers; ils sont en nacre, en écaille, en pierre, en bois, souvent recouverts d'une mince feuille de métal (4). Le mica aux reflets brillants jouait, nous l'avons vu, un grand rôle dans les cérémonies religieuses. Il était aussi employé à des usages plus vulgaires, tantôt en grandes plaques que l'on suppose des miroirs, tantôt découpé en ovales, en spirales, en pointes de diamant qui servaient d'ornements. A Grave-Creek (Virginie), il a été découvert plus de cent plaques de mica percées d'un trou de suspension. Sous un mound situé sur les bords du petit Miami, on cite plusieurs plaques mesurant jusqu'à un pied de diamètre placées sur le squelette (5). Les chefs, les

(1) M. Schumacher (*Report Peabody Museum*, t. II, p. 271) rapporte qu'un de ces outils mesure 14 pouces de longueur sur 5 de largeur. Il donne probablement par une erreur d'impression au manche en corne 5 pieds de longueur.

(2) M. Bancroft rapporte que les Américains se servaient quelquefois de perles pour imiter les yeux des oiseaux ou des petits mammifères.

(3) Rau, *Smith. Cont.*, t, XXII, fig. 213 et 214.

(4) On a trouvé, près de Nashville notamment, de nombreuses boules en bois recouvertes d'une feuille de cuivre, et sous un *Stone-Mound* du Tennessee, des boucles d'oreilles, où l'on pouvait reconnaître le même travail.

(5) Dr S. Schoville, *Cincinnati Quarterly Journal*. April 1875.

personnages importants portaient à leur cou des ornements en test de coquille (1), qui à leur mort étaient déposés dans leur sépulture. Deux de ces ornements ont été découverts dans le Tennessee ; sur l'un (fig. 80), on distingue quatre têtes d'oiseaux ; les bords du second sont découpés avec une grande élégance. Le musée de Saint-Louis possède plusieurs coquilles semblables : une immense araignée (2) est gravée sur l'une d'elles ; sur d'autres, on s'est efforcé de retracer des figures humaines, et même les scènes de la vie, un combat par exemple, où le vainqueur, un glaive à

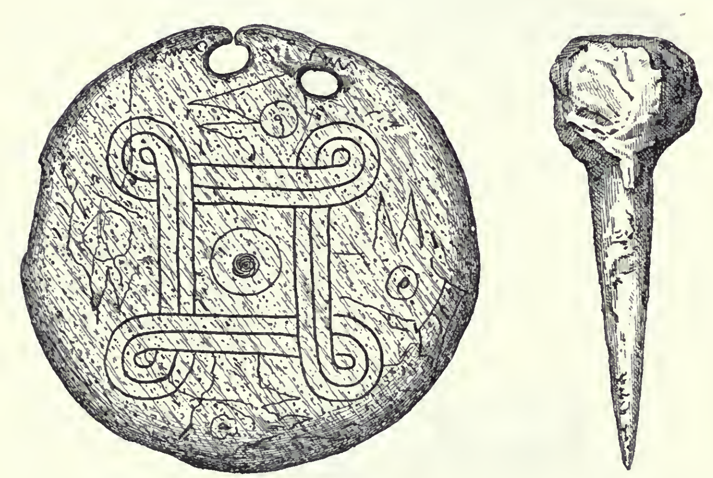


Fig. 80. — Ornement en test de coquille (Tennessee).

Fig. 81. — Epingle en test de coquille (Ely Mound, Virginie).

la main, a le pied posé sur la poitrine de son adversaire. M. Robertson a recueilli dans une tombe préhistorique de l'île Mackinac, située entre le lac Michigan et le lac Huron, deux pendeloques tirées d'une coquille du golfe du Mexique. Ces pendeloques avaient donc été portées à travers la plus grande partie de l'Amérique du Nord. Le test de coquille servait également à façonner

(1) Les coquilles les plus fréquemment employées étaient le *Busycon perversum*, la *Pyrula perversa*, le *Strombus gigas*, la *Fasciolaria gigantea*, la *Marginella conoïdalis*. Cette dernière espèce ne se rencontre plus aujourd'hui que dans les mers de la Floride.

(2) Cet insecte, sans doute symbolique, est souvent reproduit dans les États du Nord.

des grains de collier, des épingles (fig. 81), et probablement à bien d'autres usages.

Parmi les ornements qu'affectionnaient les Mound-Builders, il faut mentionner des pierres polies venant souvent de régions éloignées, et percées d'un ou de plusieurs trous de suspension (1). Quelques-unes de ces pierres, d'un poids assez lourd (2),

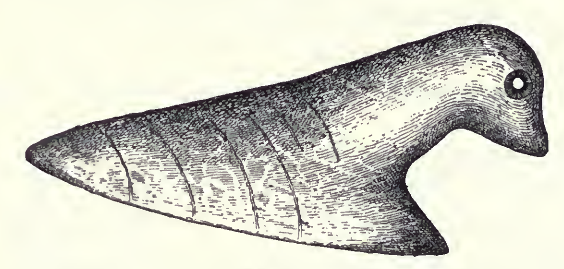


Fig. 82. — Pierre taillée trouvée à Swanton (Vermont) ; la base est plate et perforée de deux trous de suspension (longueur 3 pouces 7 lignes).

figurent des animaux (fig. 82), des oiseaux principalement, presque toujours grossièrement sculptés. On cite un fragment de marbre blanc qui porte, colorées en rouge, les parties que l'artiste

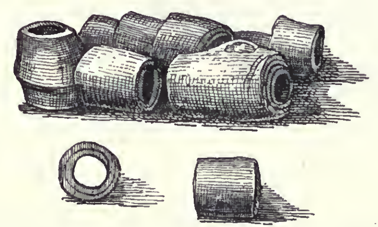


Fig. 83. — Grains en cuivre Connett's Mound (Ohio) (grandeur naturelle).

tenait surtout à faire ressortir. Il serait difficile de raconter toutes les variétés que les fouilles ont données.

Nous ne pouvons omettre les ornements en métal, d'une im-

(1) Squier a observé que sur les pierres provenant des mounds du Mississipi, les trous de suspension étaient toujours percés à une distance de 4/5 de pouce. Par une coïncidence, peut-être fortuite, mais à coup sûr assez bizarre, la même mesure se trouve exactement reproduite sur des pierres trouvées à Swanton (G. H. Perkins, *On an Ancient Burial Ground in Swanton* (*Vermont*). *Am. Ass. Portland*, 1873.

(2) Ce poids excède quelquefois 2 livres.

portance capitale pour l'histoire des Mound-Builders. A Connett's Mound on a recueilli plus de 500 grains de cuivre (fig. 83), destinés à des colliers ou à des bracelets.

A *Circular-Mound*, auprès de la rivière Détroit, des grains semblables étaient enfilés sur une cordelette fabriquée avec de l'écorce. Ils étaient façonnés dans une feuille mince de cuivre découpée, puis roulée sans aucune trace de soudure (1). Sur d'autres points, les grains étaient de forme ovale et leur fabrication avait dû offrir des difficultés sérieuses.

Outre les ornements dont nous venons de parler, on rencontre des celts, des grattoirs, des ciseaux, des couteaux, des pointes de lance et de flèche de formes diverses, tous obtenus par le martelage à froid de morceaux de cuivre natif; pour les Mound-Builders, le cuivre devenait une pierre malléable. A Swanton, i a été recueilli une hache insérée dans un manche en bois, dont on peut encore reconnaître les fragments; dans le Wisconsin, une pointe de lance et un couteau qui se peuvent comparer à nos armes modernes (fig. 84); à Joliet (Illinois), une lame tranchante; à Fort Wayne, un couteau. On a reconnu sur un squelette découvert sous un mound, à Zolicoffer Hill, un ornement en cuivre d'une forme très particulière (fig. 85) (2). La croix qui le surmonte a fait supposer qu'il était d'origine européenne; mais le Dr Jones signale ce même motif d'ornementation sur des coquilles gravées et sur des objets en cuivre provenant également du Tennessee (3). Un squelette retiré d'un des mounds de Chilicothe portait une croix sur sa poitrine, et une idole avec une croix gravée sur l'épaule était découverte sous un tertre de la vallée de Cumberland. La croix est reproduite sur un des bas-reliefs de Palenque et sur les monuments de Cuzco, au centre même du culte du Soleil. Quand Grijalva débarqua, en 1518, sur la côte du Yucatan, sa surprise fut grande de voir le signe de sa foi dominer les temples des indigènes (4). Des faits analogues

(1) Andrews, *Exp. in S. E. Ohio; Report Peabody Museum*, 1877.
(2) Putnam, *Arch. Expl. in Tennessee. Report Peabody Museum*, 1878, t. II, p. 307.
(3) Haywood, *Expl. of the Aboriginal Remains of Tennessee; Smith. Cont.*, 1876.
(4) Herrera, *Hist. Gen. de los Hechos de los Castillanos en las Islas y Tierra Firme*

se reproduisent sur toute la terre d'Amérique; il faut les men-

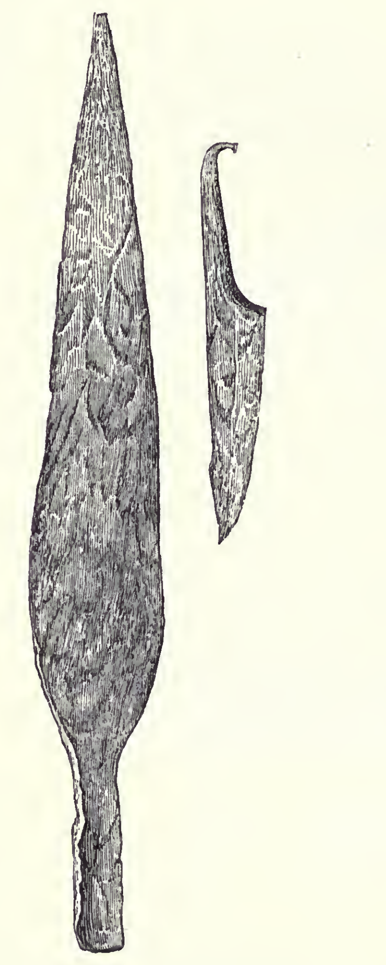


Fig. 84. — Armes en cuivre, trouvées dans le Wisconsin.



Fig. 85. — Ornement en cuivre, trouvé dans un Stone-Gave à Zolicoffer Hill (Tennessee).

tionner, il est impossible d'y attacher quelque importance (1).

del Mar Oceano. Madrid, 1725-30. Déc. II, lib. III, cap. I. Lc première édition fut publiée en 1605.

(1) La croix est dans tous les pays d'une haute antiquité. On la trouve sur les plus anciens monuments de l'Egypte, où elle signifie la vie éternelle.

Les poteries du Missouri, les curieuses découvertes de M. Putnam dans le Kentucky (1) nous ont fait déjà connaître les vêtements des Mound-Builders; des momies trouvées dans les cavernes des États dé l'Ouest, permettent mieux encore d'en juger. Les cadavres étaient recouverts d'une toile grossière, puis d'une sorte de filet à larges mailles, où l'on avait placé des plumes aux couleurs brillantes, enfin d'une troisième enveloppe en peau. Les anciens habitants de l'Amérique fabriquaient diverses sortes de tissus (2). Il y a quelques années, les fouilles d'un mound situé sur la rivière du grand Miami, à deux miles au nord de Middletown (Ohio), donnèrent plusieurs fragments de toile à demi consumée, mêlés à des charbons et à des ossements humains atteints eux aussi par la flamme (3). Cette toile grossièrement tissée à la main, avait sans doute servi à ensevelir le cadavre avant la crémation, tout au moins partielle qui avait précédé l'enterrement. Il est assez difficile de l'attribuer aux Indiens; le mound ne présentait aucune trace de remaniement; il était formé de couches successives d'argile jaune étrangère au pays; son érection aurait donc exigé un travail dont ces races sauvages sont certainement incapables. Vêtements.

D'autres exemples viennent confirmer celui que nous venons de citer. On découvrait récemment dans l'Iowa, des haches en cuivre soigneusement enveloppées dans une étoffe très bien conservée (4), et au mois de janvier 1876, les fouilles d'un mound de l'Illinois mettaient au jour plusieurs tortues en cuivre martelé du travail le plus remarquable (5). Ces bijoux, on ne saurait les appeler autrement, évidemment d'un grand prix, avaient été successivement entourés d'un tissu végétal, d'une étoffe de cou-

(1) Voy. chap. II, p. 78.

(2) Une légende du Yucatan fait remonter la découverte de l'art de tisser à une déesse nommée Ixazalvoh.

(3) Foster, *Description of Samples of ancient Cloth from the Mounds of Ohio. Am. Ass. Albany*, 1851.

(4) Short, *The North Americans of Antiquity*, p. 37.

(5) *Bul. of the Buffalo Society of Natural Hist.* March., 1877. La plus grande de ces tortues ne mesurait que 2 pouces 1/8 de longueur, et l'épaisseur du cuivre avait été réduite par le martelage à 1/64e de pouce.

leur brune fabriquée avec du poil, soit de lapin, soit de cervide (1), enfin d'une dernière enveloppe tirée des intestins d'un animal. Il était recueilli sous ce même mound, des dents de cervide percées de trous de suspension et recouvertes de plaques très minces de cuivre. Ces dents étaient enveloppées d'étoffes pareilles à celles que nous venons de décrire.

Les mounds de l'Ohio, dont les fouilles ont été si fructueuses pour la science, ont aussi donné un morceau de cuir très bien conservé qui pouvait avoir de 8 à 10 pouces de longueur et qui était orné de nombreux grains de cuivre de forme ovale. C'était un fragment de vêtement, ayant appartenu à un Mound-Builder (2).

Exploitation des mines.

Le cuivre, dont les Mound-Builders faisaient un si fréquent usage venait des rives du lac Supérieur (3). Les ouvrages des anciens mineurs sont disséminés sur une région longue de 150 miles, sur une largeur variant de 4 à 7 miles, appelée aujourd'hui la zone du Trap. La pointe Kenenaw s'avance en éperon dans le lac sur une longueur de 70 miles; les gisements de minerais, qui y abondent, avaient été exploités dans des temps très reculés ; mais tout vestige était effacé, tout souvenir des vieux mineurs était perdu, lorsqu'en 1848, les travaux d'une compagnie minière vinrent les révéler. La profondeur des excavations toujours à ciel ouvert, variait de 20 à 30 pieds, c'était la limite extrême que ces ouvriers inexpérimentés osaient atteindre ; le cuivre s'y rencontrait en masses, variant de quelques grammes à des milliers de kilogrammes. Dans une excavation, que les années avaient comblée par les éboulements de terrain et les détritus végétaux, débris de plusieurs générations d'arbres, on rencontrait, à 18 pieds environ de la surface, un bloc de métal mesurant 2 pieds de longueur sur

(1) L'examen microscopique n'a pu déterminer d'une manière satisfaisante la nature du poil. Nous savons seulement que les Nahuas fabriquaient avec du poil de lapin une étoffe égale à la soie comme finesse.

(2) School House Mound (Ohio). Andrews, *Report Peabody Museum*, t. II, p. 65.

(3) C. Jackson. *Geological Report to the U. S. Government*, 1849. — Foster and Whitney, *Report on the Geology of the Lake Superior Region*, part. I, 1850. — Ch. Whittlesey, *Ancient Mining on the Shores of Lake Superior; Am. Ass.* Montreal, Canada, 1857. — Swineford, *Review of the Mineral Ressources of Lake Superior*, 1876.

3 pieds de largeur et 2 pieds d'épaisseur, d'un poids de près de six tonnes (1). Cette masse était posée sur des rouleaux d'un diamètre de six à huit pouces, dont les extrémités portaient encore les marques d'un instrument tranchant. Les mineurs l'avaient fait monter de cinq pieds environ; puis ils avaient renoncé à une entreprise au-dessus de leurs forces ou des moyens dont ils disposaient. Les procédés d'exploitation étaient des plus simples; les ouvriers allumaient dans la mine de grands feux, et quand le rocher était friable, ils le brisaient à grands coups de maillet. On a recueilli plusieurs de ces maillets, les plus lourds pèsent jusqu'à trente-six livres, et un nombre plus considérable encore de petits marteaux en serpentine ou en porphyre. M. Knapp, qui, le premier de nos jours, a dirigé ces exploitations, raconte avoir retiré de ces mines, la charge de dix charrettes en outils de pierre de toute sorte. Dans une excavation plus profonde que les autres, on rencontrait une échelle toute primitive; c'était le tronc d'un jeune arbre, dont les branches coupées à des hauteurs inégales remplaçaient les échelons; sur d'autres points, des pelles, des leviers, des écuelles en bois de cèdre, préservés de la destruction par l'eau dans laquelle ils baignaient. Partout avec les outils de pierre, on a découvert des outils en cuivre, portant pour la plupart les traces d'un long service (2).

Différentes analyses du cuivre du lac Supérieur ont montré son identité avec celui recueilli sous les mounds. Les unes et les autres donnent la même proportion d'argent; et l'on sait que ce dernier métal se trouve en quantité toujours variable, dans les divers gisements de cuivre.

Les dépôts de l'île Royale étaient plus riches encore que ceux de la pointe Kenenaw (3). Ils s'étendaient sur une longueur de quarante miles, et le sol est encore couvert d'excavations anciennes, creusées pour atteindre le minerai. On estime que la

(1) La tonne anglaise usitée en Amérique vaut 10,181 kilogrammes.

(2) Un maillet pesait plus de vingt livres. Comme tous les autres objets en cuivre, avait été obtenu par le martelage à froid.

(3) H. Gillman, *Ancient Works Isle Royal. Smith. Cont.*, 1873.

végétation qui s'élève sur les exploitations minières des grands lacs, accuse une durée approximative de dix siècles. A l'époque de l'arrivée des premiers Européens, ces exploitations avaient cessé depuis plusieurs siècles (1); ce sont les seuls faits chronologiques que nous puissions avancer avec quelque certitude.

Il a été trouvé des traces d'exploitations minières sur plusieurs autres points de l'Amérique du Nord, dans l'Arkansas, dans le Missouri, sur les flancs des monts Ozark (2). Le capitaine Peck a observé auprès de la rivière Ontanogen (3), à une profondeur de huit mètres, des maillets et d'autres outils en contact avec une veine de cuivre (4). Un peu plus haut gisait le tronc abattu d'un vieux cèdre ; un sapin en pleine vigueur entourait le cèdre de ses racines. Ce sapin avait au moins trois cents ans. A cette durée, il faut ajouter celle du cèdre qu'il remplaçait, puis un temps plus long encore, pour que la tranchée abandonnée fût remplie par les lentes accumulations des hivers successifs et offrît aux arbres, la terre végétale indispensable à leur croissance.

Le cuivre paraît avoir été le seul métal employé d'une manière usuelle par les Mounds-Builders. On ne connaît nulle découverte d'or bien authentique ; l'argent était rare et on ne l'a rencontré jusqu'ici, que sous quelques tertres de Mound-City et là seulement en feuilles très minces qui recouvraient soit des coquilles, soit des ornements en cuivre et cela avec tant d'art, qu'on ne peut reconnaître qu'avec beaucoup de peine le travail de l'ouvrier. Cet argent devait provenir du lac Supérieur où il se trouve quelquefois en petites masses à l'état natif.

Le fer était inconnu (5) ; telle est l'opinion généralement ad-

(1) Stronck, *Repères chronologiques. Cong. des Américanistes.* Luxembourg, 1877, t. I, p. 318.

(2) Schoolcraft, *Archives of Aboriginal Knowledge*, t. I, p. 101. Des mines de cuivre existent également au Mexique ; mais rien ne prouve qu'elles aient été exploitées avant l'arrivée des Conquistadores. F. von Hellwald, *Cong. des Americ.* Luxembourg, 1877.

(3) Petite rivière de l'État de New-York.

(4) Lubbock, *l'Homme préh.*, trad. Barbier, p. 258.

(5) « Iron ore and galena occur. but no iron or lead. » Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 778.

mise ; et dans les nombreuses fouilles entreprises sur bien des points et dans bien des régions différentes, il a été impossible d'en relever le moindre fragment. M. Conant cependant a prétendu prouver le contraire (1) ; en creusant un puits auprès de Cincinnati, nous dit-il, on rencontra à 94 pieds au-dessous du sol, un tronc d'arbre qui portait les marques d'un instrument tranchant et sur lequel on crut reconnaître quelques traces de rouille. A Payson Farm (Utah), sous l'un des mounds explorés, un squelette tenait, encore une arme, dont la lame parut être de fer ou d'acier ; mais sa rapide décomposition ne permit qu'un examen trop superficiel, pour hasarder une conclusion (2). Une lettre du professeur Tice, météorologiste distingué, raconte la découverte dans un des comtés de l'Illinois d'un outil en fer, auquel il attribue une grande antiquité. Un sabre de vingt pouces de longueur, trouvé sous un mound et présentant un tranchant très affilé est conservé au Peale Museum à New-York. Sous un grand tertre situé à Circleville, gisaient plusieurs squelettes et à côté d'eux de nombreux objets en pierre et en os, parmi lesquels un manche en corne d'élan (3) avec une virole en argent. La lame avait disparu ; mais un amas de poussière brune indiquait encore sa forme et le métal employé. Dans ce même mound, à côté d'un autre squelette, qui comme les premiers portait des traces évidentes de crémation, on recueillait une grande plaque de mica de trois pieds de longueur, sur un pied de largeur : c'était un miroir enchâssé dans un cadre de fer très mince obtenu par la fusion et qui se pulvérisa au premier contact de l'air. Ces dernières observations dues à M. Atwater, archéologue distingué qui assistait personnellement aux fouilles, sont les seules qui méritent

(1) *Foot Prints of Vanished Races*, p. 110.

(2) Amasa Potter, *Eureka Sentinel of Nevada-Western Review of science and Industry*. M. Conant cite ces découvertes comme récentes ; mais il oublie de nous donner leurs dates. L'évidente exagération du récit détruit toute confiance. Nous avons même hésité à le reproduire, tant il faut se défier des rapports toujours à sensation des journaux américains.

(3) *Alces Malchi. Alces antiquorum* (Ruppell), *Cervus alces* (Linné), l'*Elk* des Américains et des Anglais. C'est le plus grand cervide connu, ses bois pèsent quelquefois jusqu'à 60 livres.

quelque créance; mais en admettant même leur complète exactitude, ces faits isolés feraient supposer un remaniement et ne sauraient contredire les preuves si nombreuses et si positives de l'absence du fer, à l'état de métal utile, chez les premiers habitants de l'Amérique.

Ces hommes ignoraient aussi tout procédé de fusion (1) et leurs armes ou leurs outils de cuivre étaient obtenus, nous l'avons rappelé à plusieurs reprises, par le martelage. Une découverte récente tendrait à modifier cette opinion et à prouver que sur un point tout au moins, les Mounds-Builders connaissaient l'art de fondre les métaux. Des fouilles récentes dans le Wisconsin, ont donné non seulement des instruments en cuivre fondu, mais encore les moules qui avaient servi au moulage. Il serait utile que d'autres faits vinssent confirmer une assertion qui détruit ce qui était généralement admis jusqu'ici (2).

Culture. Les traces d'une ancienne culture attribuée aux Mound-Builders sont nombreuses dans les États de l'Ouest, notamment dans le Michigan et dans l'Indiana (3). Ce sont des levées parallèles qui couvrent souvent des superficies considérables, plusieurs centaines d'acres par exemple, et auxquelles les Américains ont donné le nom significatif de *Garden-Beds*. On rencontre ces mêmes levées dans le Missouri et dans tout le pays à l'ouest du Mississipi; elles s'étendent dans les vallées formées par les monts Ozark, depuis le comté de Pulaski jusqu'au golfe du Mexique au sud, jusqu'aux rives du Colorado et jusqu'au Texas à l'Ouest; au Nord enfin, jusqu'aux territoires formant aujourd'hui l'État

(1) « There is no evidence that this metal was ever obtained from ore by smelting... The Mound-Builders were ignorant of the arts of casting, welding and allaying »; Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 778.

(2) Ces lignes étaient écrites, lors que j'ai eu connaissance d'une lettre de M. Putnam du 17 novembre 1881, intitulée « *Were ancient Implements hammered or moulded into shape*. Le savant professeur conclut comme moi, que l'on n'a jusqu'à présent, aucune preuve sérieuse de l'emploi du moulage. Outre le martelage, ajoute-t-il, ces hommes se servaient d'un autre procédé, le métal en fusion était roulé entre deux pierres plates et amené ainsi à la forme voulue.

(3) Schoolcraft, *Ancient Garden Beds in Grand River Valley* (Michigan), *l. c.*, t. I, p. 50 et pl. VI. — Conant, *l. c.*, p. 65.

d'Iowa. Leur diamètre varie de dix à soixante pieds; leur élévation de deux à trois pieds. Les fouilles nombreuses et minutieuses n'ont donné aucune relique, aucun ossement, aucun fragment de poterie, aucun amas de cendres ou de charbons pouvant attester le séjour ou la sépulture de l'homme. On ne saurait donc les comparer ni aux Kjökkenmöddings, ni aux mounds sépulcraux.

Le professeur Forshey nous apprend aussi leur existence dans la Louisiane; là les dimensions sont plus considérables; leur diamètre varie de trente à cent quarante pieds (1); leur hauteur atteint cinq pieds, pour descendre jusqu'à quelques pouces dans les marais immenses, qui s'étendent au loin sur les rivages du golfe. Sur quelques points ces levées se touchent, et entre Galveston et Houston, entre la rivière Rouge et Ouicheta, on les compte par milliers. En les décrivant devant l'Académie des sciences de la Nouvelle-Orléans, M. Forshey ajoutait : « Ces levées n'ont pu servir de fondation à la demeure des hommes; aucun des animaux fouilleurs connus n'exécute de semblables travaux; les ouragans ne sauraient accumuler les matériaux avec une telle régularité. Il est impossible de rien dire de précis sur leur origine, elle me semble inexplicable. » D'autres archéologues sont plus affirmatifs; pour eux ces levées n'ont pu servir qu'à la culture et leur but était de remédier à l'humidité du sol, aujourd'hui encore le grand obstacle que rencontrent les cultivateurs, dans les riches plaines de l'Ouest.

Si nous devons en croire certains Américanistes, les Mound-Builders cultivaient le maïs, les haricots (2), peut-être même la vigne. Un explorateur récent décrivant les fouilles d'un mound dans l'Utah (3), rapporte avoir trouvé une poignée de blé, dont quelques grains soigneusement ramassés, ont donné, l'année suivante, un épi singulièrement long, portant des grains nombreux et d'une forme tout à fait distincte des céréales actuelles; mais, nous l'avons déjà dit, tout le récit de cette découverte est

(1) Le diamètre de 140 pieds, faut-il ajouter, ne s'est rencontré qu'une seule fois.
(2) Les *frijoli*, importés par les Espagnols en Europe.
(3) Amasa Potter. Voy. note 2, p. 181.

accompagné d'une telle exagération, qu'il est impossible de l'admettre jusqu'à plus ample informé.

Origine et migrations des Mound-Builders.

En résumé, durant des siècles, dont il est bien difficile dans l'état actuel de nos connaissances, de supputer la durée exacte, une même race couvrait toute la vaste région comprise entre le Mississipi et les Alleghanys, entre l'Ohio au Nord et le golfe du Mexique au Sud. Ces populations étaient nombreuses, à en juger par les constructions qui permettent de les connaître; homogènes, car partout nous constatons les mêmes rites funéraires et religieux, les mêmes arts et la même industrie; sédentaires, des nomades n'auraient élevé ni de semblables temples, ni de semblables retranchements; pastorales et agricoles, la chasse seule n'aurait pu fournir à leurs besoins; soumises à des chefs, une autorité despotique était indispensable, pour exécuter les travaux qui restent leurs témoins; commerçantes enfin, car sous les mêmes mounds, on rencontre le cuivre du lac Supérieur, le mica des Alleghanys, l'obsidienne du Mexique, les perles et les coquilles du golfe. Tout témoigne que ces hommes, dont nous recherchons les traces, s'étaient élevés depuis longtemps au-dessus de la barbarie des premiers âges et qu'ils étaient parvenus à un état de civilisation comparative. Il est certain que, comme chez toutes les races barbares, dont l'histoire nous permet de suivre l'évolution, cette civilisation n'avait pu se former que lentement et progressivement.

Quels étaient ces hommes, dont les travaux excitent un si juste étonnement, nous faut-il maintenant demander? comment ces constructeurs ont-ils disparu? S'ils étaient autochthones où ont-ils puisé leur connaissance de l'architecture, des arts utiles, de l'agriculture? S'ils étaient arrivés par immigration de régions voisines ou de continents éloignés, quels étaient ces continents? Quelles étaient ces régions? Par quelle voie les Mounds-Builders sont-ils venus et comment tout souvenir de leur disparition s'est-il effacé de la mémoire de leurs vainqueurs ou de leurs successeurs? On ne peut dissimuler ni la portée de ces questions pour le passé de la race humaine, ni l'impossibilité actuelle de

leur donner une solution même incomplète. Nous ne pouvons qu'exposer les données du problème et les opinions qui se sont successivement fait jour.

Deux courants divisent ceux qui se sont plus particulièrement livrés à ces études, dont les préoccupations religieuses viennent malheureusement aggraver les difficultés, déjà si grandes par elles-mêmes. Pour les uns, les Indiens actuels représentent les Mound-Builders; les autres au contraire affirment que les constructeurs des grands tertres ont absolument disparu et se refusent à admettre que les sauvages barbares et nomades qui vivent encore dans l'Amérique du Nord, puissent être leurs descendants. Il convient d'examiner tour à tour les arguments et les objections qui ne font défaut à aucune des théories mises en avant.

Ce qui est vrai, c'est que les mounds présentent entre eux une telle analogie, qu'ils ne peuvent être que l'œuvre d'une race unique. « They, were all built by one people » a-t-on dit avec infiniment de raison (1); ce qui est non moins certain, c'est que leur érection a nécessité de longs siècles. Les hommes qui ont exploité les mines du lac Supérieur, qui ont érigé des mounds tels que ceux de Newark, de Portsmouth, de Cincinati, de Chilicothe, de Circleville, des fortifications comme celles de l'Ohio, ont longtemps vécu dans ces régions, sans que l'on puisse fixer les limites exactes de leur occupation. La question de temps est tellement connexe à celle de l'origine, qu'il est impossible de les séparer.

Les Mound-Builders ont disparu, sans laisser de descendants.

Une première remarque s'impose : dans les cavernes et sous les tumuli de l'Europe on retrouve de nombreux ossements humains, datant souvent de l'antiquité la plus reculée, tandis qu'il n'en est pas de même en Amérique. Là, les fouilles ne donnent le plus souvent que quelques petits amas de poussière blanche, derniers vestiges de l'homme, et jamais on n'a mieux compris qu'en les contemplant, la vérité des paroles que l'Église

(1) Conant, *l. c.*, p. 39.

catholique adresse aux fidèles : *Memento Homo, quia pulvis es*. Cette destruction provient-elle de la grande antiquité des dépôts, ou bien de la constitution chimique du sol et de l'action qu'elle exerce sur la rapide décomposition des ossements? Il est difficile de se prononcer; mais il faut remarquer que des ossements humains ont été trouvés sur bien des points de l'Amérique et il est impossible d'admettre une constitution toujours identique du sol dans les régions, si différentes à tous les points de vue, où les fouilles ont été tentées.

Il a été également observé que l'on rencontre rarement les mounds sur les assises inférieures de l'Ohio ou de ses tributaires (1). Presque tous sont érigés sur les terrasses formées par les alluvions les plus anciennes; et quelques-uns ont gardé jusqu'à nous, les traces des grandes inondations qui ont achevé le creusement des vallées. On a voulu en conclure que leur érection avait précédé ces inondations. Ce serait là un fait capital; mais n'est-il pas plutôt permis de supposer que ces hommes avaient su choisir les emplacements de manière à éviter les grandes eaux, dont ils avaient appris de bonne heure à connaître les désastreux effets (2).

Les géants de la forêt ont couvert les terrassements artificiels, et plusieurs générations d'arbres ont succédé tour à tour (3) à la demeure de l'homme. Ces changements ont sûrement exigé un temps très long. « La marche que suit la nature pour remettre la forêt dans son état primitif, après qu'elle a été défrichée, est extrêmement lente, disait le général Harrison dans un

(1) La différence de niveau entre les hautes et basses eaux est de 35 pieds pour le haut Mississipi, de 30 à 35 pieds pour le Missouri et de 42 pieds pour l'Ohio.

(2) Des découvertes nouvelles permettent d'ajouter que quelqu'uns des mounds s'élèvent sur le sol formé par les alluvions les plus récentes. Ce fait prouverait que l'érection des mounds a duré de longs siècles.

(3) Sur plusieurs points on a constaté que des arbres six fois séculaires croissent sur la poussière d'une forêt préexistante. Les arbres se sont affaissés sur le sol pour y devenir la proie lente de la pourriture végétale. On aperçoit des aspérités ou des bosses provenant de la terre qui a été soulevée par les racines au moment de la chute, c'est la présence de ces bosses qui atteste, sans qu'il soit possible de s'y méprendre, que la forêt s'est renouvelée. Stronck, *Repères chron. de l'hist. des Mound-Builders*. — Force, *the Prehistoric Man.*, p. 63.

discours que j'ai déjà rappelé (1). Les riches terres de l'Ouest sont, il est vrai, bientôt recouvertes; mais le caractère de la nouvelle forêt est essentiellement différent, et cette différence persiste longtemps. Sur plusieurs points de l'Ohio, sur la ferme même que j'occupe, on a fait des défrichements à l'époque où le pays a commencé à être habité. Plus tard les parties défrichées ont été abandonnées et l'on y a laissé repousser les arbres. Quelques-unes de ces nouvelles forêts ont maintenant plus de cinquante ans; mais elles sont si peu semblables à la forêt immédiatement contiguë, que tout homme qui réfléchit, doit, en les voyant, arriver à la conclusion qu'il faudra au moins dix fois cinquante ans avant que l'assimilation soit complète. Nous retrouvons dans celles qui recouvrent les anciens travaux, toutes les variétés d'arbres qui donnent à nos forêts une beauté sans égale. Quand la forêt a été défrichée et qu'elle est ensuite abandonnée à la nature, elle reste presque homogène et ne consiste souvent qu'en une, deux ou tout au plus trois essences... Quelle immense antiquité doivent donc avoir les travaux dont on a si souvent parlé, recouverts qu'ils sont par des forêts qui se sont renouvelées au moins deux fois depuis leur abandon. »

Lapham lui-même, si peu disposé à admettre la grande antiquité des mounds, n'hésite pas cependant à attribuer au crâne trouvé par lui à Racine, une date minima de dix siècles (2).

M. Barrandt cite sur la rivière Yellowstone (3), une véritable ville, à *Mound-City*, comme il l'appelle, ayant des avenues parfaitement droites et des tertres construits à des distances régulières. Une autre ville à peu près semblable sur la rivière Moreau, renfermait près de deux cents mounds; une troisième enfin s'élevait sur les bords du Grand Cheyenne (Nebraska). Dans le Missouri et dans l'Arkansas, on voit aussi des tertres assez nombreux de forme elliptique, mesurant de cinq à

(1) *Trans. Hist. Soc. of Ohio*, t. I, p. 263. — Voy. aussi *Arch. American*, t. I, p. 306.

(2) *The Antiquities of Wisconsin*, p. 19.

(3) *Smith. Report*, 1870. La rivière Yellowstone se jette dans le Missouri, après un parcours de 1,600 kilomètres.

sept mètres de longueur et ne s'élevant guère que de trente à cinquante centimètres au-dessus du sol. Tous sont symétriquement rangés, avec des passages se coupant à angles droits comme nos rues (1). Les fouilles n'ont donné que des charbons ou des fragments de poterie grossière, ne pouvant fournir aucune indication utile (2). Cette régularité, cette symétrie sur tant de points différents, paraissent une réponse péremptoire à ceux qui veulent attribuer ces travaux aux Indiens, car il est remarquable que ceux-ci n'observent jamais un ordre semblable dans l'érection de leurs habitations ou de leurs wigwams. Avant de les élever ils creusent la terre autour des fondations, l'emplacement est donc marqué par une excavation, ce qui permet de les distinguer facilement des travaux des Mound-Builders. Nous avons précédemment montré (3) que des différences analogues se rencontraient dans les fortifications (4). Les Indiens ne présentent ni dans leur langage, ni dans leurs mœurs, ni dans leur industrie, cette unité si frappante chez les races que nous étudions ; ils sont incapables de creuser des canaux, d'utiliser par le martelage le cuivre qu'ils rencontrent dans leurs voyages, de fabriquer des poteries semblables à celles produites par ces hommes inconnus (5).

Sur aucun point enfin, on ne trouve chez eux une tradition sérieuse sur l'origine des mounds ; nulle part ils ne prétendent les attribuer à leurs ancêtres (6) ; nulle part ils ne leur témoignent

(1) J. Dille, *Smith. Report*, 1866.

(2) Dans les environs, il a été recueilli de nombreuses pointes de flèches en jaspe et en agate, des haches en syénite et en porphyre ; mais on ne peut établir aucune connexité entre ces instruments et les mounds (*Narrative of a Journey acros the Cordillera of the Andes*. London, 1825).

(3) Chap. III, p. 101.

(4) « The practice of throwing up an embankment at the foot of palisades, although seemingly a very natural one, does not however seem to have been noticed among he Indian tribes of New-York » (Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 750).

(5) « They far exceed anything, dit Squier, of which the existing tribes of Indians are known to have been capable. »

(6) Bartram (*Travels through North and South Carolina, Georgia etc.*, Philadelphia, 1791) notamment rapporte que les Indiens du Sud attribuent à une race étrangère les mounds, même ceux sur lesquels leurs chefs avaient établi leur demeure.

le respect superstitieux, dont ils entourent la sépulture des leurs. Mais il est juste d'ajouter qu'à l'exception des Creeks, il n'est peut-être pas une seule de ces tribus Indiennes en possession d'une tradition de quelque valeur sur sa propre histoire, remontant à plus d'un siècle, et que ce fait, tout extraordinaire qu'il puisse paraître, se rencontre fréquemment chez les races barbares, absorbées qu'elles sont par les dures conditions de l'existence.

Ainsi donc l'ancienneté des mounds, l'unité de leur conception, la similitude de leur construction, conduisent à la même conclusion. Entre cette race intelligente et artistique et les Indiens sauvages et nomades, nul lien n'a pu exister; les Mounds-Builders vaincus ont pu être chassés des régions qu'ils habitaient; ils ont pu être rejetés vers le sud; ils ont pu disparaître dans de longues et sanglantes guerres; ils ont pu être décimés par des maladies pestilentielles (1); rien ne permet de supposer que les Peaux Rouges soient leurs descendants dégénérés.

Pour d'autres au contraire, les Indiens actuels représentent les Mound-Builders.

L'opinion contraire est soutenue avec non moins de conviction. S'il est vrai que l'on ne trouve chez les Indiens du Nord aucune construction qui rappèlle celles des Mound-Builders, et que souvent ils n'ont même pas pour la sépulture de leurs morts, songé à utiliser les tertres qui se dressaient devant eux, tant leur paresse était indomptable, on peut dans d'autres régions, citer des faits différents. Les Kickapoo qui habitaient le sud de l'Illinois, les Shawnees (2) établis auprès de Nashville, ensevelissaient leurs morts, et cela jusqu'à une période récente, dans des *Stone-Graves*. Ce fait, faut-il ajouter, est contesté (3) et fût-il

(1) Les maladies pestilentielles si terribles dans l'antiquité, où nul secours, nulle précaution hygiénique ne venaient les arrêter, peuvent bien avoir contribué à l'extinction d'une race. Le *Matlazuatl* est un fléau cruel qui paraît n'attaquer que les seuls Indiens. Torquemada dit qu'il enleva 800,000 hommes en 1545 et près de 2 millions en 1576. Hutchinson raconte à son tour que peu de temps avant l'arrivée de Penn et de ses compagnons (1682), certaines tribus du Massachussetts avaient été réduites de 30,000 à 300 âmes.

(2) Les Kickapoo et les Shawnees ou Chaouanons faisaient partie de la grande tribu des Lenapes.

(3) Par M. L. Carr notamment. *Observations on the Crania from the Stone-Graves of Tennessee. Report Peabody Museum*, t. II, p. 361 et s.

exact, rien ne prouverait qu'ils ne se soient pas servis de chambres sépulcrales construites avant leur arrivée dans le pays.

Le témoignage des historiens espagnols est plus important. Garcilaso de la Vega (1) raconte le mode employé par les Indiens au moment de la conquête, pour fonder une ville. « Ils apportent, dit-il, des quantités considérables de terre avec laquelle ils forment une plate-forme de deux à trois piques de hauteur et assez large, pour renfermer dix à douze maisons, au besoin quinze ou vingt. C'est là que logent le cacique, sa famille et ses principaux serviteurs. Au pied du tertre, ils tracent un carré conforme à l'étendue qu'ils veulent donner à leur ville, les principaux chefs y établissent leurs demeures ; le menu peuple enfin, se groupe autour d'eux. » Plus loin (2), Garcilaso décrit la ville de Guachoule située auprès des sources de la Coosa, non loin du pays des Achalaques (3) ; la maison du chef était située sur une éminence terminée par une plate-forme, ou six hommes pouvaient se tenir debout. Ne serait-ce pas là une explication satisfaisante de l'origine des tertres?

Les témoignages concordants des anciens explorateurs montrent la vallée du Mississipi et plus particulièrement les régions qui forment aujourd'hui les États d'Alabama, de Floride et de Géorgie, habitées par des nations belliqueuses qui cultivaient la terre, vivaient dans des villes fortifiées, érigeaient leurs temples sur des éminences souvent artificielles et adoraient le soleil. Ce furent ces hommes qui repoussèrent Narvaez, lors qu'en 1528, il chercha à conquérir la Floride (4). Ce fut contre eux que Hernandez de Soto lutta quatre ans. Il livra des batailles meurtrières dans la Floride, la Géorgie, le Tennessee, le Mississipi, l'Alabama et l'Arkansas. Partout il trouva une population

(1) *Hist. de la conquête de la Floride, ou Relation de ce qui s'est passé au voyage de Ferdinand de Soto, pour la conquête de ce pays.* La Haye, 1735, t. I, p. 136.

(2) *L. c.*, t. I, p. 294. — On peut aussi consulter A. J. Picket, *Hist. of Alabama.* Charleston, 1851, t. I, p. 8.

(3) Fraction de la tribu des Cherokees.

(4) Il est juste de dire que l'armée de Narvaez ne se composait que de 400 antassins et de 20 cavaliers.

nombreuse. Les villes étaient entourées de murailles en terre, des tours aidaient à la défense que de larges fossés venaient compléter (1).

Squier rapporte à son tour chez les Creeks, les Natchez et les autres tribus du Sud, des traces de constructions, qui, si elles ne rappellent pas entièrement les enceintes régulières de l'Ouest, semblent tout au moins avoir quelque analogie avec elles, et la description que nous lui empruntons des *Chunk-Yards* (2), est certainement une preuve de plus à l'appui de son opinion.

Les Chunk-Yards (3) encore en usage chez les Creeks et qui ont été tout récemment abandonnés chez les Cherokees, sont des places rectangulaires, occupant le centre de la ville, fermées sur les côtés, mais avec une porte à chaque extrémité. Ces places ont quelquefois de 8 à 900 pieds de longueur; les plus grandes sont dans les plus vieilles villes. Toutes sont nivelées et légèrement excavées. Les terres enlevées ont servi à établir une petite terrasse basse sur les côtés ; au centre est un monticule peu élevé, sur lequel se trouve le *Chunk-Mat*, au sommet duquel est l'objet destiné à servir de cible. Aux extrémités, il y a des pièces de bois d'environ douze pieds de hauteur, on les appelle les mâts à esclaves, parce que dans le bon vieux temps, les captifs condamnés à la torture y étaient attachés. »

« Immédiatement à l'extérieur de ces places, se trouve une en-

(1) A Pascha, par exemple, à l'O. du Mississipi, les Espagnols trouvèrent une ville fortifiée entourée d'un fossé assez large, pour que deux canots pussent y naviguer de front. Ce fossé avait 9 miles de long et communiquait avec le Mississipi.

(2) *Ancient Monuments of the Mississipi Valley*, p. 120.

(3) Leur nom vient d'un jeu indien. Catlin le décrit chez les Mandans et lui donne le nom de *Tchungkee* (*Illustrations of the Manners, Customs and Conditions of the North, American Indians*. London, 1866, t, I, p. 132). Adair avait déjà raconté le *Chung Lee* chez es Cherokees (*Hist of the Am. Indians*. London, 1775, p. 401). — Jones a trouvé le même jeu chez les Indiens du Sud (*Ant. of the Southern Indians*) Bartram, chez ceux de la Caroline (*l. c.*). M. L. Carr reproduit un grès poli avec soin, de orme légèrement elliptique mesurant 111 millimètres sur son plus grand axe et 44 mill. d'épaisseur. Cette pierre a été trouvée sous Ely-Mound (Virginie), d'autres semblables ont été rencontrées sur divers points et on a supposé qu'elles servaient au jeu favori des Indiens (*Report Peabody Museum*, t. II, p. 91). On peut consulter, sur toutes les questions relatives aux Mound-Builders, un excellent mémoire du rev. S. D. Peet, *American Antiquarian*, 1880.

ceinte circulaire à sommet plat, sur laquelle est élevée la maison du grand Conseil; à l'autre extrémité, est un tertre carré, également à sommet plat, à peu près aussi élevé que le tertre circulaire dont nous venons de parler; c'est la place publique. »

Des découvertes récentes sont venues confirmer ce récit (1), sous un mound de forme conique, situé dans Lel County (Virginie), mesurant environ dix-neuf pieds de hauteur, sur trois cents pieds de circonférence à sa base, on a mis au jour un certain nombre de poteaux en bois de cèdre, disposés à des intervalles réguliers, de manière à former un cercle, et un poteau beaucoup plus élevé, placé au centre et destiné sans doute à soutenir la couverture. C'était la salle du conseil, le lieu de l'Assemblée de la tribu, assez semblable à celle dont un voyageur du siècle dernier nous a laissé la description. « C'est, dit-il en parlant de la chambre du conseil des Cherokees (2), une rotonde assez spacieuse pour renfermer plusieurs centaines de personnes. Elle s'élève sur un ancien tertre artificiel de vingt pieds de hauteur; et la rotonde pouvant avoir trente pieds, donne une élévation totale de cinquante pieds à partir du sol; mais il convient de remarquer que le mound sur lequel la rotonde s'élève, est bien plus ancien que l'édifice et avait probablement une autre destination. Les Cherokees sont aussi ignorants que nous pouvons l'être, du but pour lequel ces tertres artificiels avaient été construits. »

Ainsi donc les Indiens du Sud auraient non seulement utilisé les mounds pour l'habitation de leurs chefs ou leurs chambres du conseil, mais ils les auraient encore imité dans l'établissement de leurs Chunk-Yards. Ces faits, tout vagues qu'ils sont, avaient cependant modifié les premières impressions de Squier et l'avaient amené à une conclusion à laquelle il ne s'attendait guère, nous apprend-il lui-même, en commençant ses recherches. Dans ses dernières études, il accepte l'opinion que les fortifications en terre situées dans la partie occidentale de l'État de

(1) *Report Peabody Mus.*, t. II, p. 75 et s.
(2) Bartram, *l. c.*, p. 367 et s.

New-York, avaient été élevées par les Iroquois et que leur érection n'avait guère précédé leur découverte (1). Il est vrai qu'il ajoute qu'il n'y avait pas, au seizième siècle, une seule tribu Indienne entre l'Atlantique et le Pacifique, sauf les tribus à demi civilisées du Sud, qui eût les moyens de subsistance suffisants, pour appliquer à des ouvrages improductifs la somme nécessaire de travail ; il n'en était pas non plus une seule dans un état social tel, que l'on pût contraindre le peuple à les entreprendre. La contradiction que nous voyons partout dans les faits peut seule expliquer celle qui se rencontre si souvent dans les conclusions, et même dans celles des hommes les plus compétents.

Southall relève avec un parti pris très évident tout ce qui lui semble prouver non seulement l'origine indienne, mais encore la construction récente des mounds (2). Ses recherches nous montrent les Iroquois ayant un gouvernement qui embrassait cinq nations (3). Ils se livraient à l'agriculture et surent maintenir pendant près de deux siècles leur indépendance contre les Hollandais et contre les Français. Leur territoire s'étendait du Saint-Laurent au Tennessee et à l'Ohio; la navigation ne leur était pas étrangère, et les anciens voyageurs ont rencontré leurs canots jusque dans la baie de Chesapeake. Dès lors, ils avaient abandonné leurs habitudes nomades, et nous possédons des descriptions fort exactes de leurs villages et de leurs habitations (4).

Il en était de même sur d'autres points. Au commencement du dix-septième siècle, Strachey voyageant en Virginie raconte (5) qu'il vit les Indiens, habitant des maisons construites en bois, culti-

(1) M. Peet distingue avec raison les travaux défensifs qui se rencontrent dans l'État de New-York, de ceux de l'Ohio ; ils présentent de notables différences dans leur construction et peuvent bien être l'œuvre de races différentes.

(2) *Recent Origin of Man*, c. XXXVI, p. 530 et s.

(3) Ces cinq nations étaient les Mohawks, que quelques relations françaises appellent aussi Agniers, les Onéïdas, les Onondagas, les Cayngas et les Senecas ou Tsonnontouas. Ces nations. d'après les Jésuites, comptaient, en 1665, 2,340 guerriers soit 11,700 âmes, selon les calculs les plus généralement admis pour l'évaluation des populations nomades.

(4) Voy. notamment le récit de Greenhalgh, qui visita en 1677 plusieurs villages des Senecas.

(5) *Historie of Travaile into Virginia Britannia* (écrit en 1618).

vant le maïs et le tabac, récoltant des pois, des haricots et des fruits. Les Mandans, fixés dans le Haut Missouri, non loin de l'embouchure du Yellowstone, creusaient la terre à une profondeur de deux pieds et y érigeaient leurs cabanes. Ces cabanes, de forme circulaire, pouvaient avoir un diamètre de trente à quarante pieds: elles étaient construites en matériaux solides et couvertes en mottes de terre. Plusieurs familles vivaient ensemble; les lits rangés en cercle le long des murailles étaient garnis de rideaux, en peau de cervides, ayant subi une sorte de préparation. Les Iroquois, les Natchez, les Delawares, les Indiens de la Floride et de la Louisiane fabriquaient des vases dont l'ornementation et la finesse ne le cédaient en rien à la poterie des Mound-Builders, et les pipes si curieuses dont nous avons parlé se retrouvent, plus grossièrement sculptées il est vrai, chez les Peaux Rouges actuels.

Il y a deux siècles enfin, quand les missionnaires français visitèrent pour la première fois les rives du lac Supérieur, les Chippewas se servaient d'armes et d'outils en cuivre. Ces faits, d'autres qu'il serait facile de multiplier, permettent de croire que les Indiens avaient possédé autrefois une civilisation supérieure à l'état misérable et dégradé où la défaite, l'arrivée d'une race envahissante, l'abus de l'alcool, d'autres causes encore, ont réduit leurs descendants.

Conclusion. Nous avons résumé les diverses opinions, il nous reste à en tirer, et ce n'est pas sans hésitation que nous le faisons, les conclusions qu'elles comportent. Les Peaux-Rouges, dans toute l'Amérique, offrent une variété distincte de l'espèce humaine. Leur peau est bistrée, allant de la couleur du chocolat à celle du rouge de cuivre, leurs cheveux sont noirs et raides, leurs yeux ternes et sans expression, leurs lèvres épaisses, leur front est bas, leur figure remarquablement longue, l'os maxillaire très prononcé; les extrémités sont fines et les membres délicats. Aucun de ces traits caractéristiques n'a varié depuis trois siècles que nous les connaissons, leur intelligence n'a pas grandi au contact d'une civilisation supérieure, leur esprit paraît incapable de pro-

grès et ils n'ont su comprendre et s'approprier que les vices des blancs. Nous avons dit la rareté des ossements des Mound-Builders; il en existe cependant, dont l'origine est indubitable; nous y reviendrons dans un chapitre spécial, et le seul point que nous voulons retenir ici, c'est leur peu de similitude avec ceux des Indiens. « Les résultats de toutes mes observations, dit le docteur Foster (1), un des hommes qui ont le mieux étudié la question, me font croire que les crânes des Mound-Builders sont caractérisés par une conformation générale, qui les classe à part parmi les races humaines et qui les différencie tout particulièrement des Indiens de l'Amérique du Nord. » Je n'attache pas pour ma part, à la similitude ou à la différence des ossements et spécialement à celles des crânes, l'importance que veulent y mettre nos anthropologistes les plus éminents. Trop souvent on rencontre sous le même mound, remontant aux mêmes ensevelissements, au milieu des mêmes silex et des mêmes poteries, des crânes brachycéphales et des crânes dolichocéphales (2), des crânes au type caucasique et des crânes au type négroïde. La conformation des têtes peut bien être une présomption ; elle ne saurait donner une certitude, ni justifier des conclusions encore prématurées.

Une autre considération me touche plus vivement, comment une nation sédentaire et civilisée a-t-elle pu devenir sauvage et nomade? Nous aurions là un fait sans exemple dans l'histoire de l'humanité; un fait qu'il paraît difficile d'admettre. « A broad chasm, répéterons-nous avec le docteur Foster, has to be spanned, before we can link the Mound-Builders to the North American Indians (3). »

Ces assertions, si vraies qu'elles puissent être, comportent cependant une distinction. Nous croyons qu'il ne faut pas confondre les Indiens du Nord, avec ceux que les Conquistadores rencontrè-

(1) *Prehistoric Races of the U. S.*

(2) Nous avons cité des faits nombreux qui permettent d'arriver en Europe à la même conclusion. Voy. *Les Premiers Hommes et les Temps préhistoriques*, t. I, ch. III et t. II, ch. XII.

(3) Foster, *Prehistoric Races of the U. S.*

rent dans les États du Sud et qui étaient dans un état de civilisation assurément plus avancé. On peut supposer que des tribus sauvages venues du Nord et du Nord-Ouest avaient tout d'abord repoussé les Mound-Builders de l'Illinois et de l'Indiana; que ceux de l'Ohio, protégés par une solide ligne d'ouvrages permanents, avaient opposé une résistance plus efficace, mais qu'à leur tour ils avaient été repoussés au delà du Mississipi; que la guerre continua dans le Kentucky et le Tennessee, jusqu'au jour où les débris de cette race antique furent refoulés dans la région qui borde le golfe; que là, les vaincus se mêlèrent peu à peu aux vainqueurs et qu'unis, ils luttèrent avec courage et souvent avec succès, contre la domination étrangère (1).

Peut-être aussi serait-il possible de retrouver les traces des Mounds-Builders, chez les Aztecs, où les teocallis en pierre rappellent par leur forme les mounds coniques; chez les Mayas (2), dont nous raconterons les remarquables monuments, et qui eurent, eux aussi, à lutter contre de redoutables ennemis (3). L'invasion indienne ne saurait mieux se comparer qu'à ces invasions barbares, qui précipitèrent la chute de l'Empire romain et couvrirent l'Europe de sang et de ruines. Nul n'a prétendu rattacher les grands Romains aux Huns ou aux Germains, il est tout aussi impossible que les Mound-Builders aient laissé pour descendants les Indiens du seizième siècle.

Les Mound-Builders ont certainement vécu dans l'Amérique centrale, durant de longs siècles (4); nul doute ne peut exister à cet égard, mais nous ne connaissons aucune échelle chronomé-

(1) Force, *A quelle race appartenaient les Mound-Builders* (*Cong. des Américanistes*. Luxembourg, 1877, t. I, p. 121).

(2) M. Robertson raconte qu'il a exhumé un nombre considérable de crânes de Mound-Builders; et qu'il a toujours constaté un type assez semblable à celui rencontré dans le Yucatan (*Congrès des Americanistes*. Luxembourg, 1877, t. I, p. 43).

(3) « My examination of the organic and monumental remains and of the works of art of the aborigenes of Tennessee, establish the fact that they were not the relics of the nomadic and hunting tribes of Indians existing at the time of the exploration of the coast and the interior of the continent by the white race; but on the contrary that they are the remains of a people closely related to, but not identical with the more civilized nations of Mexico and central America. » Jones, *Smith. Cont.*, t. XXII, p. 88.

(4) Short, *North Americans of Antiquity*, p. 101 et s.

trique, qui puisse nous permettre de compter ces siècles, d'apprécier la durée de ces temps, encore moins de fixer la date initiale de l'arrivée de ces hommes dans les vallées du Mississipi ou du Missouri. Les arbres qui poussent sur les mounds de l'Ohio dépassent rarement cinq ou six cents ans; dans les vallées de la Floride, sur les rivages du golfe du Mexique, ils sont moins vieux encore. Une conclusion est facile : les mounds étaient abandonnés quand les arbres ont germé. Mais ces arbres n'en remplaçaient-ils pas d'autres, et pouvons-nous dire le nombre de générations qui ont disparu depuis l'érection des tertres? Le même problème s'était posé pour les kjökkenmöddings; nous sommes obligés à la même réponse.

Les mounds eux-mêmes ne peuvent rien nous apprendre (1). Trente siècles ou cinq siècles peuvent également expliquer le développement de la civilisation qu'ils représentent. M. Stronck, s'appuyant sur des raisons d'une certaine valeur, estime que la construction des mounds remonte aux premiers temps de notre ère; et qu'ils ont dû être abandonnés entre le sixième et le douzième siècle (2). La limite, on le voit, est large. M. Force (3) en datant du septième siècle l'époque la plus florissante de ce peuple, si curieux d'élever des ouvrages en terre dans tous les pays où il s'établissait, M. de Hellwald en nous montrant les Mound-Builders contemporains de Charlemagne (4), semblent donner une certaine adhésion à cette hypothèse. M. Short enfin, dans un excellent ouvrage sur les Américains du Nord, nous dit que mille, deux mille ans au plus, ont pu s'écouler depuis que les Mound-Builders ont été forcés d'abandonner les vallées de l'Ohio et de ses affluents; sept à huit siècles peut-être depuis qu'ils se sont retirés des rivages du golfe du Mexique. Nous n'avons pas la prétention de concilier ces divergences, et nous nous contenterons

(1) « An impenetrable mystery hangs over their entire History. » S. Peet, *Americ. Antiq* March, 1880.

(2) *Répertoire chronologique de l'hist. des Mound-Builders. Cong. des Americ.* Luxembourg, 1877, t. I, p. 312.

(3) *A quelle race appartenaient les Mound-Builders.*

(4) *Cong. des Americ.* Luxembourg, t. I, p. 50.

d'ajouter que ces dates, tout approximatives qu'elles sont, permettent cependant d'apprécier ce que peut être la véritable ancienneté de ces races inconnues.

Ce qui est certain, c'est qu'aucune des fouilles exécutées à ce jour n'a donné un ossement quelconque de ces gigantesques pachydermes, de ces édentés aux formes étranges, si fréquents durant les époques antérieures. Ne devons-nous pas en conclure que ces animaux n'existaient plus lors de la venue des Mound-Builders ? Un de leurs tertres cependant représente un mastodonte (fig. 36). Des pipes de l'Iowa figurent un éléphant (fig. 72). Il est présumable que ces hommes avaient connu, tout au moins par tradition, les animaux qu'ils savaient si bien imiter. Ce point, comme tant d'autres, reste encore bien obscur.

Nous sommes en présence de conjectures plus ou moins spécieuses, d'hypothèses plus ou moins fondées sur l'origine des Mound-Builders, sur l'époque de leurs constructions, sur les vicissitudes de leur histoire ; au fond notre ignorance reste entière. Leur nom même, nous l'avons répété à plusieurs reprises, s'est effacé de la mémoire des hommes. Il faut attendre de l'avenir ce que le présent ne peut nous donner. De nouvelles découvertes permettront peut-être de retrouver la filiation de ces races intéressantes, leur point de départ, leurs migrations successives, et la durée même de leur établissement dans ces régions de l'Amérique centrale, où tant de travaux curieux restent comme leurs témoins impérissables.

CHAPITRE V

LES CLIFF DWELLERS ET LES HABITANTS DES PUEBLOS.

Le dix-neuvième siècle, qui approche de son déclin, a singulièrement marqué dans l'histoire de l'humanité, et jamais plus grandes choses ne furent accomplies avec une plus merveilleuse rapidité. Nous compterons à bon droit, parmi ceux qui ont apporté un glorieux contingent à l'œuvre commune, ces hardis voyageurs qui ouvrent des continents entiers à la civilisation et au progrès. En Amérique, comme en Afrique, comme en Asie, ces pionniers de la science annoncent chaque jour des découvertes nouvelles. La Californie, l'Arizona, le Nouveau-Mexique, la Nevada, le Colorado, le pays des Mormons, ces régions immenses qui couvrent près de deux millions de kilomètres carrés, étaient, il y a peu d'années encore, absolument inconnues (1). Elles sont aujourd'hui sillonnées de chemins de fer; demain, le commerce et l'industrie s'empareront du pays; des villes populeuses s'élèveront et de nouveaux États viendront contribuer au développement de la république des États-Unis, à la grandeur de

(1) La population des divers États cédés en 1847 par le Mexique aux États-Unis était, d'après le recensement de 1870, de 830,926 âmes ; mais si l'on déduit celle de la Californie (560,247) très peuplée sur divers points, les environs de San Francisco et les districts miniers par exemple, il reste un nombre d'habitants très faible. Un second chemin de fer de l'Atlantique au Pacifique traverse les parties réputées les plus inaccessibles de l'Arizona et du Nouveau-Mexique ; et dans deux ans, une troisième voie ferrée viendra probablement encore unir les deux Océans.

ce peuple, dernier venu parmi les nations, et qui est assurément appelé à jouer un rôle considérable dans l'histoire future du monde.



Fig. 86. — Un cañon du Colorado.

En attendant le brillant avenir réservé à ces États si récemment inscrits sur la bannière étoilée, il faut parcourir des pays où tout est morne et désolé, où les arbres, des pins principalement,

sont rares et rabougris, la végétation impuissante et sans vigueur (1) et où la nature semble condamnée à une éternelle solitude. Les animaux eux-mêmes ont abandonné ces terres maudites ; seuls quelques rares Indiens nomades, les plus sauvages et les plus barbares de tous ceux de l'Amérique du Nord, viennent les animer, ils fuient rapidement devant le voyageur, s'ils ne se croient pas assez forts pour le dépouiller. Il faut dépasser le San Juan, pour arriver aux terres d'alluvion, source certaine d'une richesse future, dont on ne saurait exagérer l'importance.

Tel n'était pas le passé de ces contrées. Ces *cañons* (2) (fig. 86) aux gorges profondes, ces vallées arides, couvertes de broussailles qui s'élèvent à peine à quelques pieds de hauteur, cette nature morne et inerte présentent le contraste le plus saisissant avec les ruines qui surgissent à chaque pas et qui témoignent qu'à des époques, dont il est impossible de supputer la durée ou de présumer la date initiale, toutes ces régions étaient habitées par des populations nombreuses, actives et intelligentes. Partout l'homme avait construit des demeures, des fortifications, des citernes, de véritables cités ; les rochers eux-mêmes étaient couverts d'hiéroglyphes, de figures peintes ou sculptées ; partout cet homme inconnu avait laissé son ineffaçable empreinte.

Les pueblos.

Les Espagnols, qui les premiers parcoururent l'Amérique centrale (3), donnèrent le nom de *pueblos* (4) à des groupes de constructions, dont un grand nombre, présentant tous les carac-

(1) Il n'en était pas ainsi autrefois ; les poutres de cèdre que l'on voit encore dans les *Cliff Houses* le prouvent sans réplique. Aujourd'hui on ne rencontre pas une seule forêt, pas même un seul bois entre les *Cross Timbers* du Texas et les forêts des Montagnes Rocheuses, c'est-à-dire sur un parcours de plus de 1500 kilomètres. Ce manque de végétation forestière est dû non seulement à la rareté des pluies, mais aussi à la porosité du sol. Le centre de l'Amérique du Nord est un désert et ce désert est le double de la superficie de la France.

(2) Nous conservons le vieux nom donné par les Espagnols à ces gorges étroites, resserrées entre des rochers à pic.

(3) Le Nouveau-Mexique fut définitivement conquis en 1597 et 1598 par don Juan de Oñate. Les premières expéditions espagnoles avaient eu lieu en 1540, sous l'inspiration de Cabeza de Vaca, naufragé sur les côtes du golfe en 1535.

(4) *Pueblo* signifie bourg ou village, nous avons conservé ce nom générique à l'exemple des écrivains américains.

tères d'une haute antiquité, étaient déjà en ruines, au moment de leur marche victorieuse. Ces constructions couvrent, sur une aire de 200,000 miles carrés (1), les vallées arrosées par le San Juan, le Rio Grande del Norte, le Colorado Chiquito et leurs tributaires. Les premiers hommes dont il est possible de retrouver les traces, avaient évidemment suivi ces vallées dans leur marche en avant, s'arrêtant là où la terre était fertile, puis chassés par de nouveaux venus qui cherchaient, eux aussi, l'eau et les pâturages. La lutte pour la vie est la loi universelle écrite dans tous les pays en lettres de sang.

Cabeza de Vaca raconte des pueblos en ruines, d'autres encore habités (2) ; plusieurs étaient, dit-il, plus grands que la ville de Mexico. Les maisons, souvent à plusieurs étages en retrait les uns sur les autres, étaient construites en pierre. Les habitants occupaient les étages supérieurs (3) ; le rez-de-chaussée, généralement obscur, servait de magasin, de dépôt pour les vivres ou pour les fourrages (4). On communiquait d'un étage à l'autre, au moyen d'échelles ; quand l'échelle était retirée, les habitants jouissaient d'une sécurité relative et pouvaient se défendre contre des attaques qui devaient être fréquentes, si on en juge par les innombrables pointes de flèche en silex, en obsidienne, en agate que l'on rencontre sur tous les points, où ils avaient établi leurs habitations.

Les constructions étaient presque toujours importantes ; nous aurons à en décrire qui pouvaient loger des centaines de familles. Les unes, comme le pueblo de Taos (fig. 87), étaient situées dans la vallée et quelquefois entourées d'un mur qui venait compléter la défense ; les autres, le pueblo d'Acoma (5),

(1) Barber, *Cong. des Américanistes.* Luxembourg, 1877, t. I, p. 25.

(2) *Quarta Relacion .. Collecion de Documentos*, t. II, p. 475.

(3) Putnam, *Bul. of the Essex Institute.* December 1880.

(4) Ces soubassements sont désignés par les Espagnols sous le nom de *Casas de Comodidad* ou *Almacenas.* Voy. Castañeda de Nagera, *Relation du voy. de Cibola.*

(5) « Y hallamos a un pueblo que se llama Acoma, donde nos parecio habria mas de seis mil animas. » Ant. de Espeja, *Carta*, 23 avril 1584. *Doc. ineditos del Archivo de Indias*, t. XV, p. 179. On place le pueblo d'Acoma sur le site du village actuel d'Acuco.

par exemple, s'élevaient sur des plateaux nommés *mesas*, parfois à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la vallée et l'on ne pouvait y arriver que par des sentiers presque impraticables. On comprend l'étonnement qui saisit les explorateurs, en voyant surgir devant eux toutes ces ruines. « Qu'on se figure, écrit un voyageur récent, une rivière desséchée, encaissée entre des rochers en grès rouge, escarpés, sans nul accès, et un

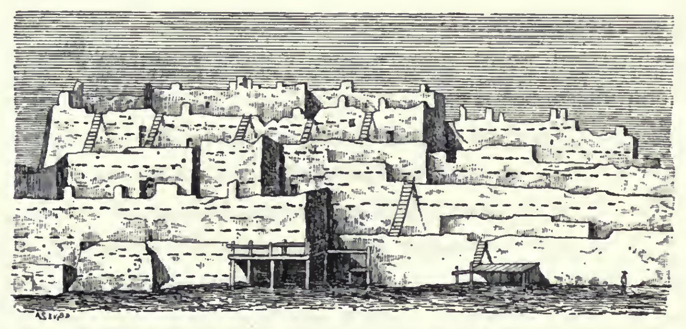


Fig. 87. — Pueblo de Taos (Nouveau-Mexique).

homme debout dans cette vallée, contemplant à tous les étages les habitations de son semblable, tel est le spectacle qui s'offre à nous à chaque pas. » « Les preuves sont évidentes, ajoute un autre voyageur, qu'une population considérable a vécu dans ces déserts. Il est à peine un mile, parmi les six miles qu'il a été mon lot d'explorer, qui ne fournisse la preuve certaine qu'il a été habité durant des temps assez longs par des hommes absolument distincts et assurément supérieurs aux sauvages nomades, qui seuls le parcourent aujourd'hui (1). » Citons enfin, parmi les récits qui ne laissent que l'embarras du choix, celui du major Powell, qui, cette année même, achevait une exploration du Nouveau-Mexique. Il raconte sa surprise, en ne voyant pendant des journées entières que des falaises à pic, percées de toutes parts par des habitations humaines qu'il ne pouvait mieux comparer qu'aux alvéoles d'une ruche.

(1) Colonel Holmes, *Report on the ancient Ruins of S. W. colorado examined during the summer of* 1875 *and* 1876.

A côté des Mound-Builders, vivaient donc d'autres hommes, leurs contemporains peut-être, plus probablement leurs successeurs dans la marche des siècles, et qui, au milieu de différences très considérables, ont avec eux un point commun : c'est l'absolue ignorance où nous sommes de tout ce qui les concerne. Ici encore, l'histoire et la tradition restent muettes, et comme pour les Mound-Builders, il faut emprunter le nom de Cliff-Dwellers (1) que nous leur donnons, aux rochers qui leur servaient de demeures.

L'eau a disparu.

Sur un seul point nous pouvons nous montrer affirmatifs : nous connaissons, à n'en pouvoir douter, une des principales causes qui ont amené la dépopulation du pays (2). Les fleuves, les ruisseaux eux-mêmes se sont désséchés ; et on ne rencontre dans les vallées que les traces déjà anciennes de cours d'eau disparus.

Les pluies du printemps sont courtes et abondantes, elles se précipitent en torrents impétueux (3), sur un sol imperméable et un sous-sol rocheux, entraînant tout avec elles et amenant de fréquentes inondations. Ce moment passé, l'eau persiste rarement dans les arroyos, elle s'évapore avec une grande rapidité. Dans les autres saisons, la pluie est inconnue, et le climat brûlant ajoute aux terribles effets de cette constante sécheresse (4). Peut-on l'attribuer à des changements géologiques ou climatériques? Cela est possible ; le colonel Hoffman cite, à 15 miles envi-

(1) Littéralement *les hommes qui habitent les rochers.*

(2) Les pluies se répartissent d'une manière très inégale sur le territoire des États-Unis. Il tombe en moyenne un mètre d'eau sur les côtes de l'Atlantique depuis le Maine jusqu'à la Floride. Sur le versant du Pacifique, au nord de San Francisco, les vents d'ouest amenent des pluies très abondantes qui s'élèvent jusqu'à $2^{m},26$. Des côtes de l'Atlantique et du delta du Mississipi, la quantité de pluie diminue graduellement, à mesure que l'on s'avance dans l'intérieur des terres. Dans certaines parties du Texas, du Kansas, du Nebraska, la moyenne de l'eau tombée durant l'année s'abaisse à un demi-mètre ; dans le Colorado elle n'est plus que de $0^{m},30$. La rareté des pluies qui viennent arroser toute la partie du territoire comprise entre les plaines du *Far-West* et le versant du Pacifique, explique la pauvreté de la végétation.

(3) Les Américains ont donné à ces torrents le nom de *Washes*. A certains moments et sur certains points, ils atteignent des profondeurs qui varient de 30 à 40 pieds.

(4) Le Congrès a voté des sommes importantes pour le forage de puits artésiens dans les plaines dénuées d'eau, qui s'étendent du Mississipi au Pacifique. Des millions d'acres de sable sans valeur pourront ainsi être transformés en terres riches et fertiles.

ron d'une ville nouvelle, à laquelle on a donné le nom de Prescott (1), un arroyo à 40 pieds au-dessus du niveau actuel de l'eau. C'est là assurément un fait curieux; mais il en faudrait beaucoup de semblables, pour justifier une affirmation aussi importante, et il est présumable que, comme en Algérie, la cause la plus sérieuse de cette sécheresse persistante est la destruction des forêts pratiquées par les Cliff-Dwellers, avec une insouciance qui n'est égalée que par celle des modernes Américains.

Tentative de classement.

M. Holmes, un des premiers dont l'étude des ruines du *Far-West* est véritablement scientifique, adopte un classement qu'il est utile de reproduire (2).

1° *Lowlands*, villages où demeuraient des populations exclusivement agricoles; les points choisis étaient toujours les vallées les plus fertiles et le voisinage immédiat des rivières.

2° *Cave-Dwellings*, cavernes artificiellement agrandies, souvent fermées et consolidées par des murs en adobes (3).

3° *Cliff-Houses*, véritables forteresses, où se retiraient probablement les habitants des vallées, lorsque quelque danger les menaçait.

Les habitations des vallées sont les véritables pueblos; elles forment des parallélogrammes ou des cercles tracés, alors que la disposition du terrain le permettait, avec la même régularité mathématique que nous avons constatée dans les travaux des Mound-Builders. Toutes sont construites en pierres taillées, appareillées avec soin et reliées entre elles par de l'argile délayée dans de l'eau. Les ruines circulaires, que l'on rencontre fréquemment, sont tantôt des tours destinées à la défense, tantôt des constructions atteignant jusqu'à 60 pieds et plus de diamètre, renfermant plusieurs séries de petites cellules, et au centre une pièce souvent à demi-souterraine, à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*estufa* (4).

(1) Capitale du nouvel État d'Arizona.

(2) *L. c.*, p. 5. Voy. aussi Jackson, *Ruins of S. W. Colorado in* 1875 *and* 1877.

(3) Nous avons déjà dit que les adobes étaient façonnées avec de l'argile pétrie, puis séchée au soleil. Les Indiens actuels bâtissent encore leurs demeures avec ces adobes.

(4) Littéralement *étuve, chambre de sudation*.

On a beaucoup discuté sur les *estufas*. Pour les uns, c'étaient les chambres du conseil, où se réunissaient les principaux de la tribu pour décider les affaires communes; pour les autres, des lieux sanctifiés par la présence du feu sacré, si longtemps l'objet de la vénération des Indiens (1). Ce qui est certain, c'est que les estufas se trouvent dans toutes les habitations, même dans celles situées au-dessus de précipices ou de rochers, qu'on ne pouvait escalader qu'au prix des efforts les plus pénibles; il est évident que les habitants des pueblos y attachaient une grande importance (2). Dans le Nouveau-Mexique et dans le Colorado, on trouve aujourd'hui encore ces estufas, même dans des villages chrétiens, où ils sont l'objet d'une terreur superstitieuse, dernier souvenir peut-être des rites mystérieux des ancêtres (3).

Outre les tours qui s'élèvent au milieu des pueblos, il en est d'autres généralement rondes, plus rarement carrées ou oblongues (fig. 88), érigées soit sur des points dominant le pays, soit à l'entrée des cañons. Il est évident que c'étaient là des postes d'observation, où des hommes veillaient constamment pour prévenir les habitants des dangers qui pouvaient les menacer. L'emplacement de ces postes était toujours admirablement choisi ; un d'entre eux domine toute la vallée du Mac Elmo, et la vue s'étend à

(1) « These estufas, which are used as places of council and for the performance of their religious rites, are still found at all the present occupied pueblos in New Mexico. There are six at Taos ; three at each house and they are partly sunk in the ground by an excavation. They are entered by a trap doorway in the roof, the descent being by a ladder. » (Morgan, *Peabody Museum Report*, t. II, p. 547. — *Am. Ass.* Saint-Louis, 1877.) D'autres ont voulu que les estufas fussent des citernes ; mais le témoignage de Ruiz tranche la question. Mariano Ruiz vécut longtemps avec les Indiens Pecos comme un fils de la tribu (*hijo del pueblo*). Il rapporte que ces Indiens conservèrent le feu sacré dans un estufa jusqu'en 1840, où les cinq familles seules survivantes s'affilièrent à une autre tribu. Le feu était maintenu dans une espèce de four, et il ne devait jamais émettre de flammes. Ruiz lui-même avait été chargé à son tour de l'entretenir. Il s'y était refusé, dominé par la crainte superstitieuse des Indiens que celui qui avait veillé sur le feu sacré et qui abandonnait ensuite ses frères, devait inévitablement périr dans l'année. A raison de son refus, il ne put jamais pénétrer dans l'estufa (Bandelier, *Report on the Ruins of the Pueblo of Pecos. — Congrès des Americ.*, Luxembourg, 1877, t. II, p. 230).

(2) Bancroft, *The native Races of the Pacific States*, t. I, p. 537-554.

(3) Simpson, *Expedition to the Navajo Country*, p. 78.

plusieurs miles en amont et en aval ; un autre est situé au point où le Hovenweep se divise en deux branches. Ces tours n'ont ni portes, ni fenêtres, on n'y pouvait sans doute pénétrer que par la voûte.

Auprès de quelques-unes des demeures, on a constaté de longues lignes de murs (1) construits en adobes ou plus simplement encore en terre ; il est probable que c'étaient les corrals, où ces hommes renfermaient leurs bestiaux. Cette population était assurément bien plus avancée que les Mound-Builders.

Les falaises sont formées de roches sédimentaires, de bancs de grès dur, très résistant à l'action de l'air, et alternant avec des lits d'une roche coquillère, très friable (2). Ces derniers bancs se sont désagrégés sous l'influence des agents atmosphériques et ont formé des poches, des cavités, des grottes de toute dimension au-dessus desquelles surplombe le grès sus-jacent. D'autres fois les érosions se projettent sur toute la surface du banc, de façon à laisser une galerie souvent très longue, mais généralement peu profonde. Parfois aussi, il se détache de ces falaises un promontoire élevé, dont l'accès est des plus difficiles.

Les premiers habitants de ces régions ont su utiliser ces dispositions avec une remarquable intelligence. L'entrée des cavernes (*Cave-Dwellings*) était murée par une construction en adobes qui ne comportait qu'une étroite ouverture servant à la fois de porte et de fenêtre.

Les *Cliff-Houses* (3) prennent la forme et les dimensions de la plateforme ou de l'anfractuosité sur laquelle ils s'élèvent. La maçonnerie est bien faite ; et c'est merveille de voir avec quel art les murs sont soudés aux parois du rocher, avec quel soin on a reproduit dans l'architecture extérieure l'aspect des roches voisines. Quelques-uns des explorateurs regardent ces maisons comme

(1) L'élévation de ces murs varie de 12 à 18 pieds.

(2) Dr Topinard, *Rev. d'Anthropologie*, 1878, p. 517.

(3) On a pu voir à l'Exposition de 1878 les modèles en relief de nombreux Cliff-Houses. Ils sont aujourd'hui déposés au musée de la société d'Anthropologie.

plus récentes que les pueblos ou les cavernes. Les seuls objets

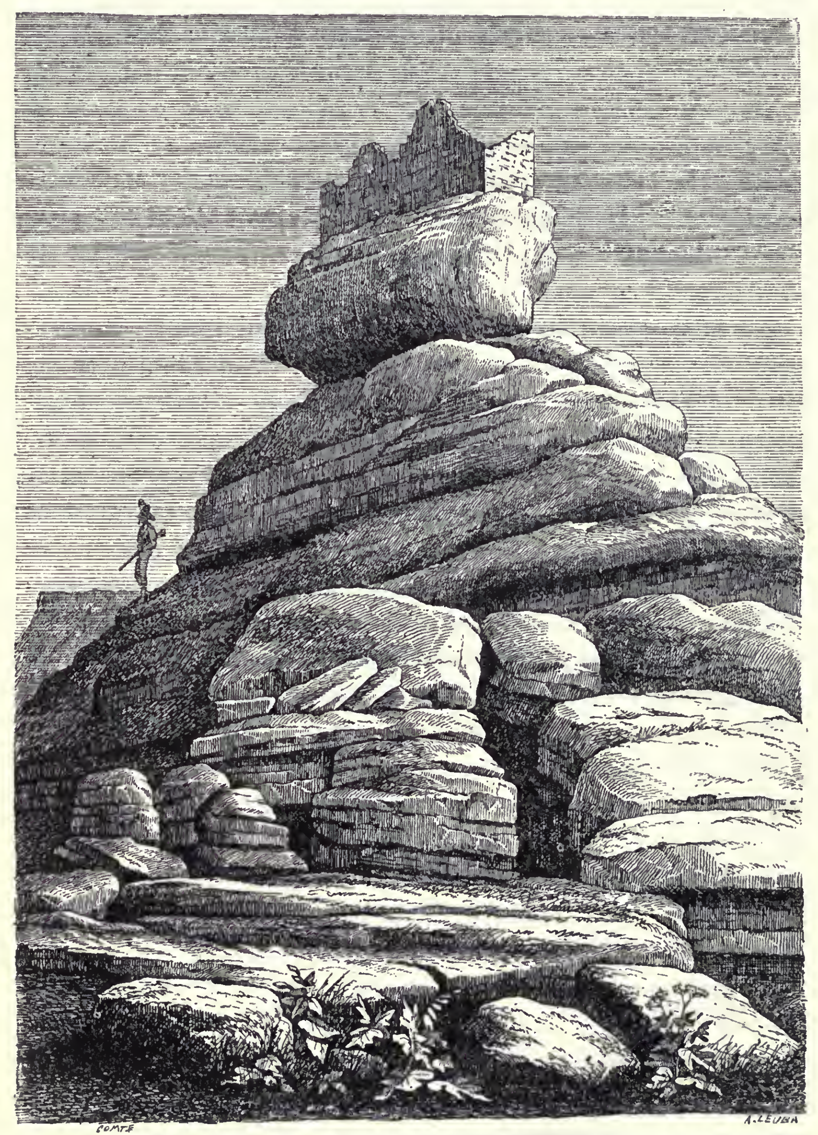


Fig. 88. — Tour auprès d'Epsom-Creek.

recueillis, quelques flèches en pierre, quelques outils en silex,

quelques fragments de poterie, ne justifient pas cette conclusion.

On a découvert plusieurs sépultures de ce peuple des Cliffs ; mais la difficulté des fouilles, le danger auquel étaient exposés les ingénieurs des États-Unis n'ont pas permis de multiplier les recherches. Il a été seulement trouvé un petit nombre d'ossements humains ; toujours, à côté du mort, on avait placé des armes, des outils, des vases. Comme les Mound-Builders, comme toutes les anciennes populations de l'Amérique, les Cliff-Dwellers étaient animés pour leurs morts de l'espérance d'une autre vie ; mais leurs conceptions ne s'élevaient guère au-dessus d'un bonheur exclusivement matériel.

Il faut aussi parler d'enceintes considérables, couvertes de pierres debout, placées en cercle, comme dans nos cromlechs. Des fouilles ont été pratiquées dans une de ces enceintes situées sur la rive gauche du Dolorès. On atteignit rapidement le sol naturel non remanié, la surface même du rocher. A six pouces de profondeur, on avait rencontré une couche de cendres mêlées à des fragments de poterie, aucun ossement ne permettait de croire que ce fût là un lieu de sépulture, et l'analyse chimique des cendres n'a constaté parmi elles aucune trace de matière animale, ce qui exclut toute pensée de crémation (1).

Après avoir résumé les diverses constructions attribuées aux Cliff-Dwellers, il nous faut entrer dans quelques détails. Ils feront mieux connaître leur importance.

Le Rio Mancos (2) coule entre des falaises formées de couches alternatives de calcaire crétacé et d'un dépôt argileux, souvent désagrégé et enlevé par les eaux. Une des anfractuosités ainsi formées, située à 40 pieds environ au-dessus du niveau de la rivière, pouvait avoir une profondeur variant de 4 à 6 pieds (3). Sur cet

Rio Mancos.

(1) Jackson, *l. c.*, p. 415, 421 et s.

(2) Le Mancos prend sa source dans les montagnes de la Plata au sud-ouest du Colorado et vient se jeter dans le San Juan. Les autres tributaires du San Juan dont nous aurons à parler sont la Piedra, los Pinos, las Animas, la Plata, le Mac Elmo, le Hovenweep et le Montezuma. Ces deux derniers sont presque toujours à sec. Au sud, le San Juan reçoit le Navajo, le Chaco et le Chelly.

(3) Holmes, *l. c.*, p. 393 et pl. XXXV.

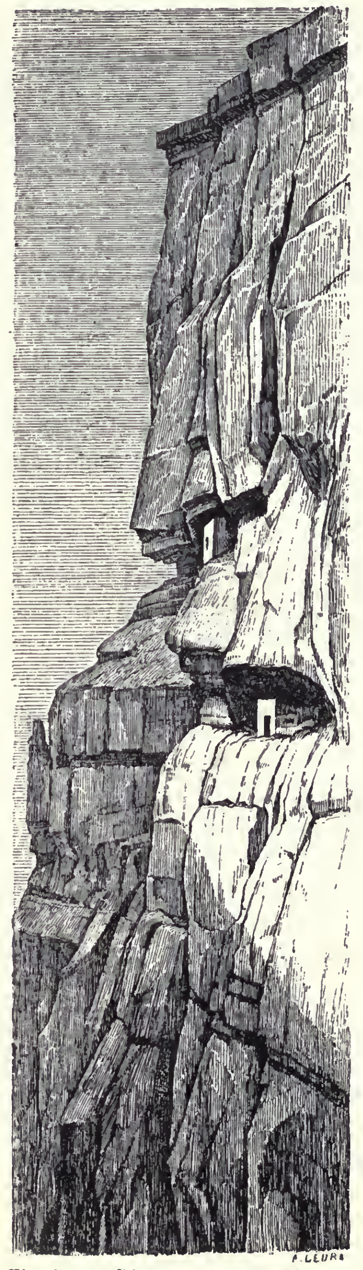


Fig. 89. — Cliff-House sur le Mancos.

étroit espace les Cliff-Dwellers avaient établi leurs demeures. Sept d'entre elles subsistent encore et quatre sont assez bien conservées pour permettre d'apprécier leur mode de construction. Les murs sont en pierres reliées avec de l'argile mêlée de cendres et de charbons (1). Ce mortier était consolidé par l'insertion dans les interstices de cailloux ou de petits tessons de poterie; on peut encore reconnaître aujourd'hui sur la maçonnerie la trace des outils et même celle des doigts des ouvriers. Toutes les ouvertures sont très étroites; et les portes et les fenêtres n'ont que quelques pouces dans tous les sens. Au milieu des ruines, on découvrit une cave obstruée par une masse de décombres; c'était un dépôt de vivres dont on put retirer des grains de maïs à demi calcinés, appartenant à une espèce encore cultivée dans le pays. Une hache en pierre polie et quelques fragments de poterie furent les seuls objets donnés par des fouilles, qu'il était important de mener rapidement.

(1) Castañeda (*Voy. de Cibola*, II, c. IV, p. 168) dit : « Ils n'ont pas de chaux et ils la remplacent par un mélange de cendres, de charbon et d'argile. »

Un autre groupe peu éloigné du premier présente deux étages de constructions élevées dans les anfractuosités des rochers qui surplombent la rivière à une hauteur de 200 piedse nviron (fig. 89). Les constructions inférieures s'étendent sur un espace libre de 60 pieds de longueur sur 15 pieds dans sa plus grande largeur (fig. 90). Les murs ont un pied environ d'épaisseur et affleurent le bord même du précipice. Ils sont établis avec un art extraordinaire ; les angles sont réguliers, les lignes ne s'écartent pas de la perpendiculaire, et si l'on tient compte des difficultés que devait vaincre le constructeur, pour jeter ses fondations dans une semblable position et à une semblable hauteur, ces habitations

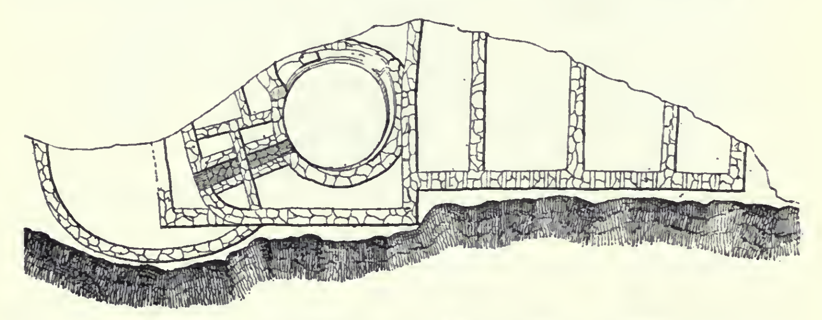


Fig. 90. — Cliff-House sur le Mancos (plan par terre).

aériennes doivent exciter une véritable admiration. Au centre nous trouvons l'inévitable estufa ; autant qu'il est possible d'en juger aujourd'hui, on ne pouvait y pénétrer que par une seule ouverture mesurant 22 pouces sur 30, et encore, pour parvenir à cette singulière porte, fallait-il ramper dans un véritable boyau sur une longueur de 30 pieds. Les diverses chambres étaient séparées par des murs de refend, qui n'atteignaient pas le rocher ; il était donc facile de communiquer, de l'une à l'autre, au moyen d'échelles mobiles.

Quelques fouilles faites à la hâte ont donné deux vases en poterie grossière, fermés par des couvercles en pierre d'un travail non moins grossier. Ces vases d'une contenance de trois gallons (1)

(1) Holmes, *l. c.*, pl. XLIV, leur contenance était de 15,50 litres.

étaient vides. Un d'eux avait été raccommodé au moyen d'un tesson de même couleur collé avec de l'argile agglutinée. Tous les deux étaient placés sur un lit de filaments d'écorce, recouverts d'une natte de roseaux tressés (1); c'est une preuve de plus du prix qu'y attachait leur possesseur.

Entre les deux habitations, le rocher est absolument vertical. Sur un point, où la pente était un peu moins abrupte, on a cru reconnaître la trace de quelques marches plutôt ébauchées que taillées dans la pierre. Pour les hommes de nos jours, elles facilitent faiblement l'ascension.

A l'étage supérieur, une nouvelle anfractuosité a permis une nouvelle construction. Cette seconde plate-forme peut avoir 120 pieds de longueur, sur 10 dans sa largeur maxima. Les travaux paraissent n'avoir jamais été complètement achevés. Les Cliff-Dwellers furent probablement découragés par les difficultés insurmontables de l'approche des matériaux.

Les parties terminées avaient été habitées, et les chambres communiquaient par des portes basses et étroites. Dans une de ces chambres, les explorateurs crurent reconnaître des traces de feu; dans d'autres, les fouilles donnèrent quelques grains de maïs, quelques haricots; malheureusement les explorateurs fatigués d'une longue marche ne purent ou ne voulurent plus les continuer.

Quelquefois les demeures des Cliff-Dwellers étaient à une hauteur bien autrement considérable. On en cite à 800 pieds au-dessus du niveau de la rivière (2); elles sont si bien cachées que l'on peut à peine, même avec l'aide d'une longue vue, les distinguer du rocher qui les abrite. On se perd en conjectures sur les moyens employés pour atteindre les points où les constructions s'élèvent, et pour y transporter les vivres et les objets nécessaires à la vie (3). On avait même cru longtemps que les habitants

(1) Holmes, *l. c.*, pl. XLV.

(2) Holmes, *l. c.*, p. 394.

(3) M. Yves (*Colorado River of the West*) rapporte qu'aujourd'hui encore, les Moquis bâtissent sur des hauteurs souvent élevées. Ils portent dans des couvertures sur leurs épaules, les pierres et les terres nécessaires à ces constructions.

étaient obligés de descendre chaque jour à la rivière, pour y puiser l'eau qui leur était indispensable. Mais de nouvelles recher-

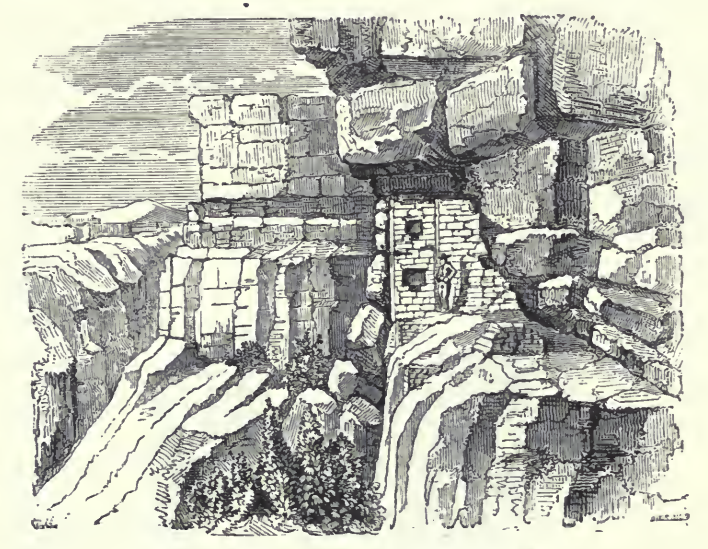


Fig. 91. — Maison à deux étages sur le Rio Mancos.

ches ont fait retrouver, dans les falaises, des sources qui pouvaient leur suffire et qu'ils avaient su capter dans des réservoirs naturels ou artificiellement agrandis.

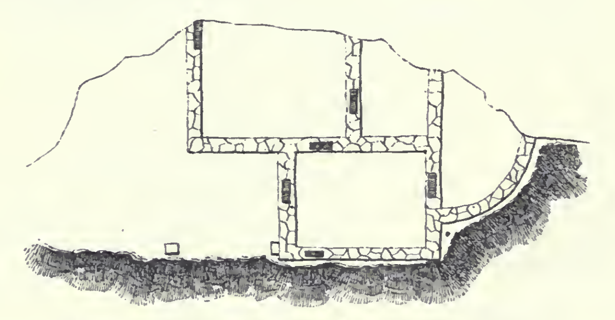


Fig. 92. — Cliff-House sur le Mancos, plan par terre.

A un mile plus loin, en suivant toujours les bords du Rio Mancos, M. Jackson découvrait une construction située à 700 pieds au-dessus du niveau de la rivière (fig. 91 et 92). Cette

construction, à laquelle il a donné le nom de *The two Story Cliff-House*, la maison à deux étages, est mieux conservée que toutes celles qui l'entourent. Une des chambres mesure 9 pieds sur 10, une autre 6 pieds carrés (1). Ces chambres, dont les dimensions nous semblent si exiguës, étaient cependant grandes pour les Cliff-Dwellers; sur un autre point, M. Jackson cite un espace de 14 pieds sur 6 de largeur et 5 de hauteur, qui était partagé en deux chambres presque égales. On n'y pénétrait que par un petit trou carré. Il serait facile de mul-



Fig. 93. — Intérieur de la chambre d'un Cliff-House.

tiplier ces exemples (2). On se demande comment des créatures humaines pouvaient vivre dans de semblables réduits!

Les murs intérieurs de ces chambres (fig. 93) avaient été enduits à plusieurs reprises avec de l'argile délayée dans de l'eau. Ce mortier était placé avec la main; l'empreinte des doigts de l'ouvrier ne peut laisser aucun doute à cet égard. La petitesse des mains a même fait supposer que le travail était exécuté par des femmes.

Le même soin était apporté aux enduits extérieurs; le mor-

(1) La hauteur des constructions est de 12 pieds et une intervalle de 2 à 3 pieds existe entre les murs et le rocher qui surplombe en guise de toit.

(2) A Montezuma, par exemple, on voit des cellules dont les plus grandes ne dépassent pas 9 pieds 1/2 et dont les plus petites n'atteignent guère que 4 pieds carrés.

tier présente des tons gris ou roses absolument semblables à ceux des roches voisines. Nous ne pouvons dire si c'est là l'effet du temps, ou si les ouvriers avaient voulu mieux dissimuler les lieux qu'ils habitaient.

Ces Cliff-Houses étaient-ils uniquement des points de refuge, où les habitants des vallées se retiraient dès qu'un danger les menaçait? on serait tenté de le croire, dit M. Holmes, en consta-

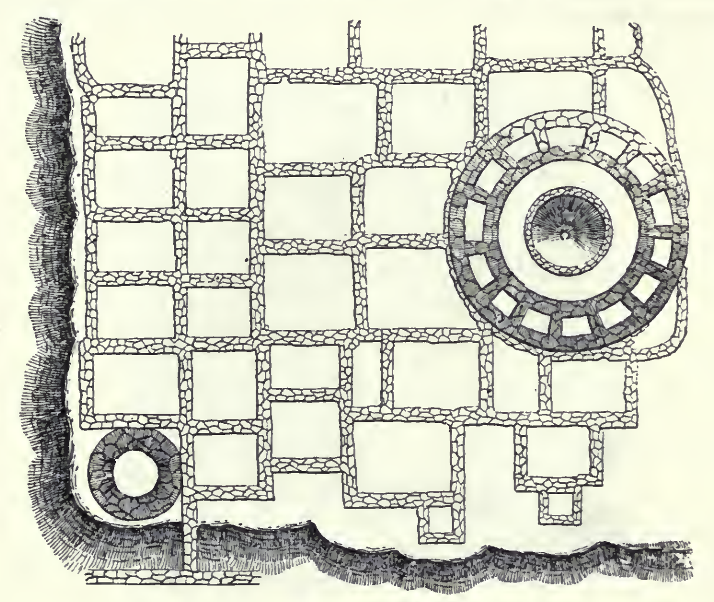


Fig. 94. — Pueblo de la vallée de Mac-Elmo (plan par terre).

tant l'absence presque complète d'ossements d'hommes ou d'animaux, de ces rebuts de tout genre si nombreux dans les kjökkenmöddings, qui sont la preuve d'une longue habitation. Les enduits sont restés aussi frais et aussi intacts qu'au jour où ils furent posés; ce fait est surtout remarquable dans le *Two Story Cliff-House*, et si cette demeure avait été longtemps habitée, il faudrait supposer une réparation complète, ayant précédé de peu la dispersion de la tribu. D'autres explorateurs, il est vrai, parlent de charbons, de traces de feu attestant la durée du séjour de l'homme. Les archéologues Américains abordent l'étude de ces

ruines avec des idées préconçues qui se reflètent trop souvent dans les impressions des voyageurs.

Vallée du Mac-Elmo.

La vallée du Mac-Elmo renferme des ruines non moins importantes que celles que nous venons de citer. Nous reproduisons (fig. 94) le plan d'une des principales d'entre elles qui aide à se rendre compte des dispositions générales d'un pueblo. La grande tour ou estufa offre une certaine ressemblance avec les singulières constructions des îles Baléares auxquelles on a donné le nom



Fig. 95. — Tour sur le sommet d'un rocher dans la vallée de Mac-Elmo.

de *Talayoti;* elle est construite en pierres brutes et entourée d'un triple mur (1). Une autre estufa avec des murs de plus de trois pieds d'épaisseur est située à une des extrémités. Les chambres ou plutôt les cellules sont rectangulaires et toutes d'une extrême petitesse.

Ce pueblo est au milieu d'un pays peu fertile, à un mile environ du Mac-Elmo, toujours à sec durant l'été. Les malheureux

(1) L'espace qui sépare les deux murs extérieurs de la tour n'est guère que de 5 pieds. On y compte quatorze cellules.

habitants auraient donc été réduits pendant plusieurs mois de l'année à aller chercher de l'eau au Dolorès, à une distance de près de quinze miles. C'est une supposition inadmissible; aucune population agricole ne saurait subsister dans de semblables conditions. « To suppose an agricultural people existing in such a locality with the present climate is manifestly absurd, dit M. Holmes (1), yet every isolated rock and every bit of mesa within a circle of miles, is strewn with remnants of human dwellings » (fig. 95). Il faut donc admettre, comme nous l'avons déjà dit, des changements climatériques importants, depuis les temps où le pays était peuplé.

La même remarque s'applique avec plus de force encore à *Aztec Spring* (Colorado) (2). Ces ruines (fig. 96) situées sur le Mesa Verde, à une égale distance du Mac-Elmo et du Mancos, couvrent une superficie de 480,000 pieds carrés et peuvent représenter 1,500,000 pieds cubes de maçonnerie.

L'édifice principal forme un rectangle (A) de 80 pieds sur 100, entouré d'un double mur et divisé en trois chambres séparées. L'épaisseur des murs est de 26 pouces, et ils ont encore de 12 à 15 pieds de hauteur; entre les deux murs il existe vingt cellules, dont il est difficile de présumer l'usage.

Trois estufas (B, C, D) s'élèvent au milieu de l'enceinte; autant que l'on peut en juger dans leur état actuel, deux d'entre elles pourraient bien avoir été des citernes, destinées à conserver l'eau nécessaire aux habitants.

Les murs de refend sont en briques crues, les murs extérieurs en blocs de calcaire fossilifère provenant du Mesa Verde, tous symétriquement taillés et cimentés avec de l'argile, mélangée avec la poussière provenant de la décomposition des carbonates de chaux très abondants dans le voisinage. C'est à ce mortier sans doute, qu'est due la conservation exceptionnelle des ruines d'Aztec Spring.

(1) *L. c.*, p. 399.

(2) Le nom d'Aztec Spring a été donné à ces ruines à raison d'une source (E) que le capitaine Moss raconte avoir trouvée et qui a disparu depuis son voyage.

Ruines du Hovenweep.

Le Hovenweep (1), aujourd'hui à sec, coulait autrefois entre des cañons abruptes et désolés. Dans toute la vallée, on voit une

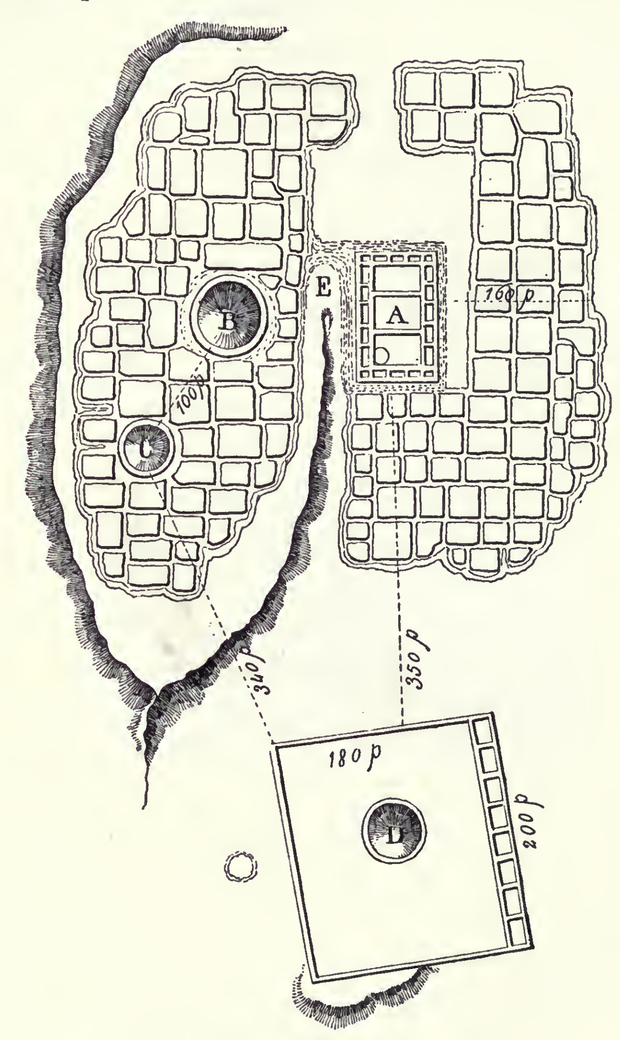


Fig. 96. — Aztec Spring, plan par terre.

série de ruines, et partout ces singulières demeures à plusieurs étages perchées, c'est bien le mot, dans toutes les anfractuosités,

(1) Ce nom est emprunté à la langue ute et signifie *cañon désert*.

sur toutes les terrasses des falaises. Ici, par une disposition exceptionnelle, les maisons sont circulaires et leur diamètre ne dépasse guère 12 à 15 pieds; les angles sont arrondis et les murs construits en pierres de la grosseur de trois de nos briques ordinaires. Tout paraît avoir été préparé pour la résistance; les maisons (1) étaient d'un accès presque impossible, et de petites tours d'observation avaient été élevées sur les points où elles pouvaient aider à la surveillance.

Le cañon Montezuma

La vallée du Montezuma (2) atteint sur certains points jusqu'à dix miles de largeur. Elle est couverte de ruines, de tours à triple enceinte, de mounds formés en grande partie de fragments de poterie brisée. Les falaises qui dominent la vallée présentent une longue suite de cavernes, d'anfractuosités, d'abris sous roche, constamment utilisés par l'homme (fig. 97); sur plusieurs points, on a cru reconnaître des trous creusés dans le rocher à des distances régulières où l'on pouvait successivement placer les pieds et les mains. C'était le seul mode d'accès; aucun arbre de ces vallées n'aurait pu fournir des échelles assez longues pour parvenir à ces nids d'aigles (3).

Il faut encore noter à Montezuma sept pierres debout qui se dressent au milieu de ces déserts, comme les menhirs de la Bretagne ou du pays de Galles; mais des observations ultérieures feraient croire qu'ils étaient plutôt des piliers destinés à donner plus de solidité à des constructions défensives. La défense paraît en effet avoir toujours été la grande préoccupation de ces hommes; dans un rayon de 15 miles, sur tous les points qui commandaient la vallée ou qui pouvaient servir de poste d'observation, on voit des blocs arrachés aux rochers voisins et empilés

(1) Sur une terrasse naturelle, mesurant à peine 300 pieds sur 50, et située à la naissance même du Hovenweep, les Cliff-Dwellers avaient trouvé moyen d'élever quarante maisons différentes.

(2) Jackson, *l. c.*, p. 427 et s.

(3) Dans un de ces abris, les explorateurs découvrirent le squelette d'un homme enveloppé d'une couverture à grandes raies noires et blanches. Cet homme n'avait aucun rapport avec les anciens habitants de ces demeures aériennes. Selon toutes les apparences, c'était un Navajo, victime des luttes incessantes entre sa tribu et les Utes.

les uns sur les autres; les interstices étaient remplis par des pierres plus petites qui consolidaient la masse. Tout atteste une population nombreuse ; elle était indispensable pour l'exécution de semblables travaux.



Fig. 97. — Maison dans un rocher (Montezuma-Cañon).

Le Rio Chelly.

Les rochers du Rio Chelly renferment des habitations absolument pareilles à celles que nous venons de raconter; nous sommes condamnés à d'inévitables répétitions pour retrouver quelques traces des Cliff-Dwellers, dont ces constructions, quelques fragments de poterie, quelques misérables silex restent les

uniques témoins. Au Rio Chelly, comme à Montezuma, comme sur les rives du Mancos ou du Mac Elmo, les grottes naturelles ou artificielles, les dépressions, les plus petites anfractuosités ont été utilisées. Les constructions sont souvent d'une importance exceptionnelle : ainsi M. Jackson (1) signale, à soixante-dix pieds d'élévation, des ruines, qu'il appelle *a Cave Town*, une ville de cavernes. Elles ont une longueur de 545 pieds, sur une largeur maxima de 40 pieds. Presque toutes comprennent un rez-de-chaussée et un étage ; une d'elles est même à deux étages ; on a voulu en conclure que c'était la demeure du chef. Les murs sont partout de très faible dimension ; leur épaisseur atteint rarement un pied et souvent elle n'est que de six pouces. Les pierres sont noyées dans un épais mortier et enduites à l'intérieur comme à l'extérieur. On a reconnu soixante-quinze chambres séparées ; au centre l'inévitable estufa (2) et, derrière les maisons, deux petits réservoirs destinés à conserver l'eau. Aucune de ces demeures ne présente d'autres ouvertures que des fenêtres s'ouvrant presque toujours sur des cours intérieures, et les recherches n'ont pu faire découvrir d'autre moyen d'accès que des blocs écroulés et des fentes naturelles, dont il était possible de s'aider pour l'ascension (3). Plusieurs corrals, véritables cours intérieures, sont encore remplis de fumier en poussière. Comment pouvait-on faire arriver des bestiaux à une semblable hauteur ? Comment parvenait-on à les nourrir sur des rochers escarpés et sans issue ? Toutes les conjectures sont permises ; aucune, il faut en convenir, n'est complètement satisfaisante.

Au pied des rochers, on voit de nombreuses pierres debout entourant des espaces rectangulaires, semblables à celles dont nous avons parlé. Ici aussi, les fouilles n'ont rien donné qui puisse faire supposer des sépultures. On a recueilli quelques vases en

(1) *L. c.*, p. 421.

(2) On peut consulter Jackson, *l. c.*, pl. I.

(3) La hauteur des rochers en grès schisteux, qui couronnent ces constructions, n'est pas moindre de 200 pieds à partir du pied de la mesa. La descente de ce point est donc autrement difficile que l'escalade en partant de la vallée. La mesa est aride, désolée et couverte d'une végétation rabougrie.

poterie rouge, des couteaux, des haches, des poinçons, des pointes de flèches en silex finement taillées.

Nous reproduisons (fig. 99) une maison située à vingt pieds d'élévation, à deux miles environ de *Cave Town*. Il est plus facile de se rendre ainsi compte des difficultés d'accès et des moyens employés pour les surmonter. La maison est à un étage, le rez-de-chaussée mesure dix-huit pieds sur dix ; cet étroit espace forme deux chambres différentes, le premier étage n'en renferme



Fig. 98. — Cave-Town auprès du San-Juan.

qu'une seule. Le rocher qui surplombe sert de toit protecteur (1).

Ruines au nord du San Juan.

Toute la vallée d'Epsom-Creek (2) est couverte de ruines, moins considérables que celles que nous venons de décrire. Ce sont des grottes en fumées (fig. 98), des *Cubby Holes*, dit M. Jackson, situées tantôt au bord d'un ruisseau, tantôt plaquées comme des *sandwichs*, — c'est une comparaison que nous empruntons aux Américains, — dans les anfractuosités du rocher. Ces demeures ne comprennent en général qu'une seule chambre, dont les murs sont enduits avec une telle perfection, qu'aujourd'hui encore le mortier ne présente aucune fissure. L'entrée de la vallée était défen-

(1) On signale, à 8 miles de Cave Town, un autre groupe de constructions analogues mais de dimensions moindres (Simpson, *Exp. in the Navajo Country*).

(2) La vallée est ainsi appelée d'un ruisseau d'eau saumâtre dont les eaux rappellent, prétend-on, le goût du sel d'Epsom.

due par une tour (fig. 86), érigée sur un monticule inaccessible. Après des efforts réitérés, M. Jackson dut renoncer à y parvenir. Une autre tour circulaire, dont les murs écroulés et les pierres couvertes de mousse et de broussailles attestent l'antiquité, s'élève sur la rive opposée du ruisseau (1).

A quelques miles en amont, sur les bords d'un ravin profond, les ruines donnent l'idée d'une ville fortifiée. Les explorateurs se trouvaient en présence d'une grande masse de forme rectangulaire, avec des tours reliées entre elles et disposées sur les deux côtés du ravin de manière à commander toutes les approches. Le fait dominant chez ces populations paraît avoir été la crainte d'attaques ennemies; de là, la nécessité pour elles d'être toujours préparées à les repousser (2).

Vallée de la Plata.

Il faut aussi mentionner les constructions situées sur les rives de la Plata à vingt-cinq miles de sa jonction avec le San Juan (3), ne fût-ce qu'à raison de leurs dispositions toutes particulières. Elles s'étendent irrégulièrement dans la vallée, chaque famille avait sa demeure; chaque dieu avait son temple. Tout indique une civilisation différente de celle que nous avons rencontrée jusqu'ici. La famille et la propriété individuelle étaient fondées, et des habitations isolées, telles qu'on peut les voir en parcourant les divers pays de l'Europe, montrent mieux encore l'indépendance de leurs habitants. « These seem, dit M. Holmes (4), to be distributed very much as dwelling houses are in the rural districts of civilized and peaceable communities. »

Arizona.

Les *Cliff-Houses* ne sont pas moins nombreux dans l'Arizona que dans le Nouveau-Mexique; mais leur emplacement paraît avoir été moins bien choisi; les fondations sont en pierres; rien cependant ne permet d'affirmer qu'elles soient plus anciennes que les murs en adobes qui les couronnent. Nous sommes à la

(1) Le diamètre de cette tour est de 40 pieds.

(2) « The San Juan Valley is strewn with ruins, for hundreds of miles; some buildings, three stories high of masonry, are still standing. » (*San Francisco Evening Bulletin*, 8 July 1864.)

(3) A 5 miles au sud de la nouvelle voie ferrée de l'Atlantique au Pacifique.

(4) *L. c.*, p. 388.

limite extrême des pays occupés au Sud par les Cliff-Dwellers, et

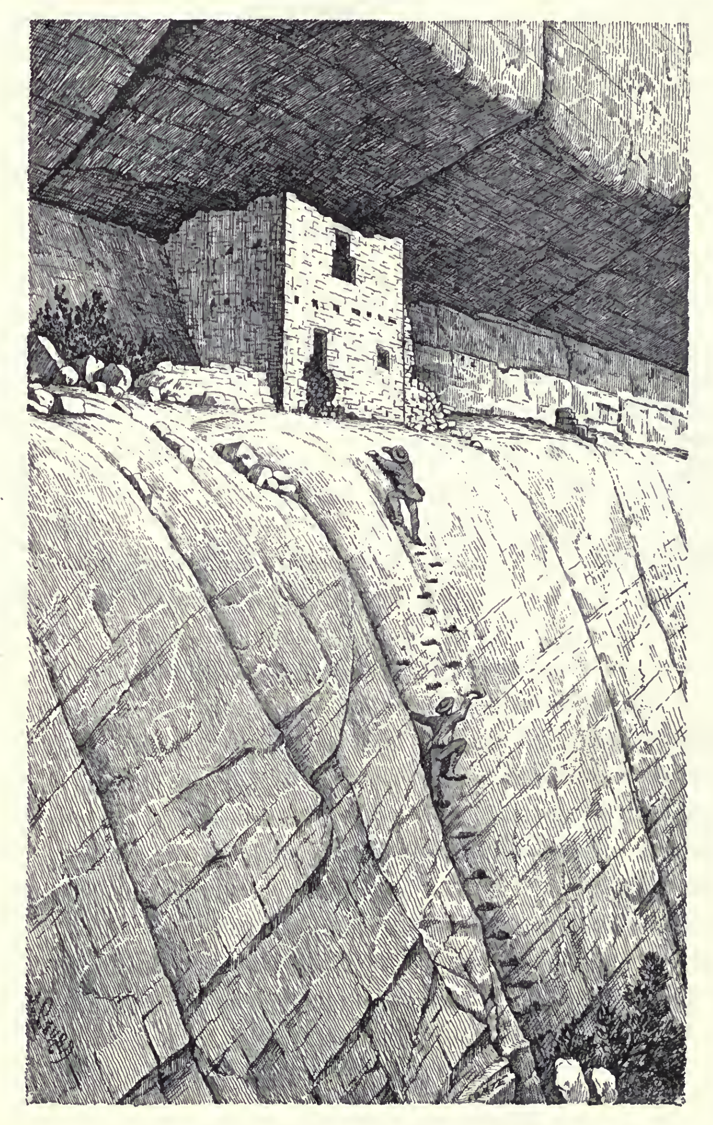


Fig. 99. — Cliff-House dans le cañon Chelly.

les amas considérables de poterie que l'on rencontre à chaque pas montrent la longue durée de leur habitation.

Parmi toutes ces ruines, la *Casa Grande* (fig. 100) mérite une mention spéciale. Elle s'élève sur une petite éminence dans la vallée du Rio Gila, à deux miles et demi de la rivière, et il paraît certain qu'elle existait plusieurs siècles avant la venue des Espagnols, qui en eurent connaissance dès leurs plus anciennes expéditions (1). La première description un peu complète qui nous soit parvenue est celle du père Mange, qui visita la Casa Grande avec le père Kino, en 1697 (2). Il paraît qu'alors l'ensemble

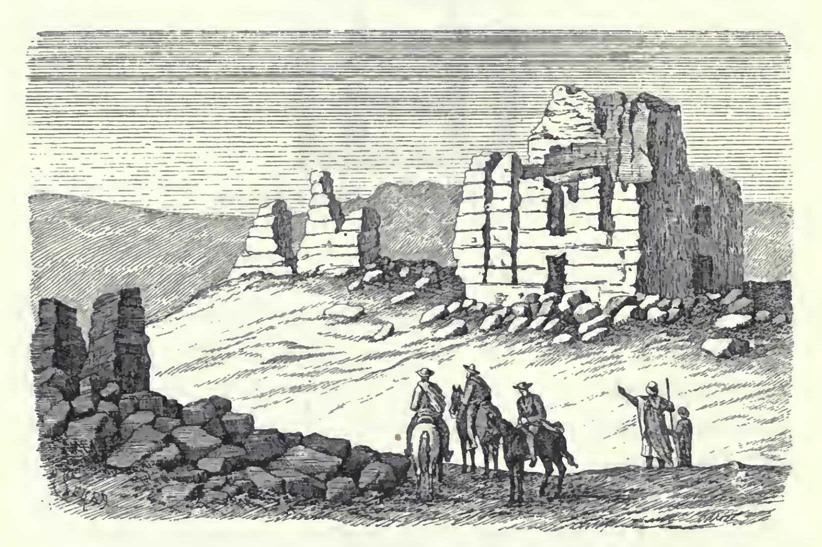


Fig. 100. — Casa grande dans la vallée du Gila.

des ruines comprenait onze bâtiments différents, entourés d'un mur assez élevé, servant à les protéger. Aujourd'hui ces bâtiments sont réduits à trois dont un seul est encore dans un état de conservation qui permet de l'étudier. Il est construit en adobes de grande taille (3) et mesure cinquante pieds sur quarante. Les murs ont cinq pieds d'épaisseur à la base et vont en se rétrécis-

(1) Il est généralement admis que c'est la Casa Grande, que Coronado mentionne sous le nom de *Chichilticalle*, la maison rouge.

(2) *Doc. Hist. Mex.*, série IV, t. I, p. 282. — Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 621 et s.

(3) Ces adobes mesurent 4 pieds sur 2.

sant vers le sommet (1). L'intérieur est divisé en cinq chambres (fig. 101) beaucoup plus grandes que celles que nous avons décrites jusqu'à présent. Les chambres centrales ont trois pieds sur quatorze ; les autres atteignent jusqu'à trente-deux pieds de longueur sur dix de largeur. Des débris de poutres en bois de cèdre encore engagés dans les murs prouvent que le bâtiment comportait trois étages, quatre peut-être, dans sa par-

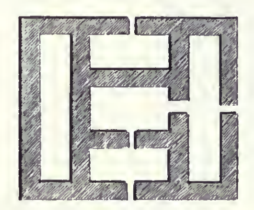


Fig. 101. — Casa grande (plan par terre).

tie centrale. On ne voit aucun escalier, rien qui puisse en tenir lieu ; c'est donc par des échelles que l'on communiquait d'un étage à l'autre. Un vaste incendie a laissé partout des traces ineffaçables ; on a supposé qu'il avait été allumé par les Apaches, les plus sauvages et les plus indomptables de toutes les tribus indiennes.

La Casa Grande était le centre d'établissements importants. « Dans toutes les directions, écrit Bartlett, aussi loin que nos regards pouvaient porter, nous apercevions des murs écroulés et des amas de décombres, débris d'anciennes constructions. » Les père Mange, Kino et Font racontent aussi que la plaine était couverte, dans un rayon de deux lieues, de monticules d'adobes tombés en poussière (2).

Plusieurs *acequias*, c'est le nom donné aux canaux d'irrigation,

(1) Bartlett, *Personal Narrative of Explorations and Incidents in Texas, New-Mexico, California, Sonora and Chihuahua*. New-York, 1854, t. II, p. 271 et s.

(2) Des volumes ne suffiraient pas à décrire toutes les ruines de ces régions, toutes les populations qui les habitaient. Mentionnons donc simplement celles qui se trouvent dans les vallées du Rio Salado et de son affluent le Rio Verde. Le Salado se jette dans le Gila (Whipple, Ewbank, and Turner, *Report upon the Indian Tribes*).

viennent aussi témoigner de l'industrie des habitants (1). Le père Mange en mentionne un auprès de la Casa Grande, destiné à recevoir les eaux du Gila ; il aurait eu vingt-sept pieds de largeur, sur dix de profondeur et sur une longueur de trois lieues. Ces chiffres, il faut le dire, paraissent exagérés aux voyageurs plus récents; ils citent cependant un autre canal dans la vallée du Salado qui aurait une largeur à peu près égale sur une profondeur de quatre à cinq pieds. De pareilles entreprises n'arrêtaient donc pas ces hommes. pas plus que dans d'autres régions ils n'arrêtaient les Mound-Builders alors qu'elles pouvaient favoriser leur commerce ou leur agriculture. Elles montrent mieux peut-être que leurs constructions à quel degré de civilisation ces populations étaient arrivées.

Les casas grandes du Chihuahua.

Il faut rapprocher de la Casa Grande du Rio Gila, d'autres ruines plus considérables encore, situées dans le Chihuahua et qui les rappellent de tous points. Ces constructions, auxquelles les Espagnols ont donné le même nom de *Casas Grandes*, doivent être mentionnées ici, car il est évident qu'elles sont dues aux mêmes races et qu'elles datent de la même époque que celles de l'Arizona.

Les Casas Grandes sont situées dans la vallée du San Miguel, non loin de la limite actuelle des États-Unis et du Mexique. Le pays est occupé par les Apaches, qui rendent toute exploration dangereuse (2).

Des amas de décombres, au milieu desquels surgissent des pans de murailles (3), indiquent l'emplacement ancien de la ville. Les murs étaient construits en adobes, simplement séchés au soleil. La longueur de ces adobes était fort irrégulière, leur épaisseur atteignait vingt-deux pouces ; la largeur des murs approchait de cinq pieds ; ils étaient simplement enduits avec de l'argile délayée dans de l'eau.

(1) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 632, 635.

(2) Arleguy, *Chron. de la Prov. de S. Francisco de Zacatecas*. Mexico, 1737, p. 104. — Clavigero, *St. Ant. del Messico*, t. I, p. 159. — Escudero, *Noticias del Estado de Chihuahua*, p. 234. — *Album Mexicano*, Mexico, 1849, t. I, p. 374. — Bartlett, *Personal Narrative*, New-York, 1834, t. II, p. 347.

(3) Quelques-uns de ces pans de murs atteignent jusqu'à 50 pieds de hauteur.

Le bâtiment principal avait 800 pieds de longueur sur les faces Nord et Sud; 250 seulement sur celles Est et Ouest (1). En 1851, à l'époque de la visite de Bartlett, il n'existait nulle pierre, nulle poutre visibles; l'état de destruction était tel, qu'il ne lui fut pas possible, de relever la trace d'un plancher ou d'un escalier, ni de constater le nombre ou la hauteur des étages (2). Les mêmes obstacles s'opposaient à ce qu'il pût se rendre compte des aménagements intérieurs; sur un seul point, il reconnut six cellules de vingt pieds sur dix, et encore cet espace déjà si étroit était-il rétréci par un petit réduit de trois à quatre pieds de hauteur situé à l'extrémité de chaque cellule et dont l'usage reste inconnu.

Un peu plus loin, d'autres bâtiments entourent une cour carrée. Là aussi nous retrouvons ces cellules qui sont un des traits caractéristiques des Casas Grandes, comme des Cliff-Houses et des Pueblos. C'est un indice sérieux d'habitudes communes, partant de l'origine commune de ces populations.

Plus de deux mille mounds existent dans les environs des Casas Grandes; il est probable qu'ils étaient des sépultures. Les fouilles n'ont cependant donné aucun ossement humain. Il a été seulement recueilli quelques haches en silex, quelques grossières figurines en terre cuite et des fragments de poterie, décorée d'ornements rouges, noirs ou bruns, sur un fond généralement blanc.

A quelques miles plus loin s'élève une véritable forteresse construite non plus en adobes, mais en pierres parfaitement appareillées et posées sans mortier d'aucune sorte. Les murs ont de dix-huit à vingt pieds d'épaisseur, et on arrive au sommet par un chemin taillé dans le roc. Rien n'indique, si cette forteresse avait été érigée pour défendre les Casas Grandes et si même

(1) L'*Album Mexicano* dit 1380 pieds sur 414. Bartlett, à qui nous empruntons les chiffres que nous donnons, n'a probablement pas compris dans le total les bâtiments détachés.

(2) D'autres explorateurs moins consciencieux, prétendent que les bâtiments principaux avaient trois étages et étaient surmontés d'une terrasse.

elle existait au moment où cette bourgade était florissante.

Le Colorado Chiquito.

Des ruines importantes se voient sur les deux rives du Colorado Chiquito, une des branches supérieures du Colorado. Elles datent d'époques différentes, et sur des fondations en pierres brutes nous trouvons, comme dans l'Arizona, des murs construits en adobes et en bois. De nombreux tessons d'une poterie fine et légère, rarement peinte, des fragments d'obsidienne et de roches en général étrangères au pays, témoignent aussi de la présence de l'homme (1).

Il faut citer parmi ces ruines une construction mesurant 120 pieds sur 360, et placée sur une éminence isolée : les murs sont presque entièrement écroulés ; on en voit cependant qui atteignent jusqu'à douze pieds d'épaisseur. A l'intérieur, ce sont toujours les mêmes petites cellules que nous avons si souvent racontées. Mentionnons encore un fort, si l'on peut lui donner ce nom, élevé sur la rive ouest du Beaver-Creek (2).

La rivière coule à travers des cañons abruptes, qui présentent l'aspect de la désolation. Vers le milieu d'une falaise, aux parois perpendiculaires et sans nul moyen d'accès, à cent pieds d'altitude, se dresse une tour carrée, en pierres admirablement appareillées et pouvant avoir de 30 à 35 pieds d'élévation. Chaque étage, construit en retrait sur l'étage inférieur, ne renferme qu'une seule chambre, dont les dimensions varient de 4 à 8 pieds carrés et la hauteur de 3 à 5 pieds. Les planchers sont en poutres grossièrement équarries, les ouvertures sont peu nombreuses et fort étroites. Il n'était possible d'y pénétrer qu'au prix des plus grandes difficultés. Dans toute la vallée, jusqu'à Montezuma Wells, s'élèvent des tours semblables, qu'un voyageur compare assez justement à des nids d'hirondelles. Il a fallu un travail inouï, pour transporter les pierres et pour les maçonner, dans de

(1) Sitgreave, *Report of an Expedition down the Zuni and Colorado Rivers*, p. 8. Washington, 1853. — Whipple, *Report of Explorations near the 35th parallel.* — B. Mölhausen, *Tagebuch eine Reise vom Mississipi nach dem Kusten der Sud See*, Leipzig, 1858.

(2) Dr Hoffmann, *Ethn. Obs. on Indians inhabiting Nevada, California and Arizona. U. S. Geol. and Geog. Survey*, 1876.

telles conditions. On se demande quels pouvaient être ces hommes et quel but ils prétendaient poursuivre, sans que nous puissions répondre à une interrogation qu'il faut si souvent répéter.

Nous ne serions pas au terme des surprises qui nous attendent dans ces régions, s'il fallait admettre avec une entière confiance le récit du capitaine Walker, qui dit avoir découvert en 1850, sur les bords du Colorado Chiquito, une véritable citadelle située au milieu d'une ville, dont les ruines s'étendent à plus d'un mile de distance et dont on peut encore reconnaître les rues, tracées à angle droit (1). « Un ouragan de feu (2), » dit-il, avait passé sur la ville; les pierres sont effritées par les flammes, le rocher lui-même sur lequel s'élevait le bâtiment principal porte des traces de fusion; tout témoigne de l'intensité de la chaleur.

Avant de rejeter absolument un récit que nul autre ne vient confirmer, il faut se rappeler que des témoignages, cette fois plus sérieux, nous montrent dans le Missouri, sur la rivière Gasconnade, non loin de Saint-Louis, une ancienne ville, avec des places régulières, des rues se coupant à angle droit et des maisons en pierres brutes, sans trace de mortier. On peut aussi citer des ruines analogues à Buffalo-Creek et sur la rivière Osage (3).

Le major Powell vient de remonter, sur un parcours de plusieurs centaines de miles, le grand Colorado, encore si peu connu (4). Il raconte, au milieu d'une nature morne et désolée, les traces d'une population aujourd'hui complètement disparue. Ce sont à chaque pas des pueblos dans les vallées, des Cliff Houses dans des cañons sauvages et pittoresques, au milieu de rochers d'une hauteur de 1500 mètres, et dont les parois inclinées sont parfois tellement rapprochées, qu'on est tenté de croire que

(1) *San Francisco Herald*, 1853, cité par Bancroft, *The Native Races*, t. IV, p. 643,
(2) « *A Storm of fire.* »
(3) Conant, *Foot Prints of Vanished Races*, p. 71.
(4) *Scribner's, Monthly Jan, Feb. March,* 1875.

le fleuve s'enfonce dans un souterrain semblable aux tunnels de nos chemins de fer. Autour de ces habitations abandonnées les voyageurs trouvèrent des tessons de poterie, des pointes de flèche, des éclats de silex pareils à ceux recueillis dans toute l'Amérique centrale.

Pueblo du Cañon Chaco.

Nous venons de voir de nombreuses constructions, situées dans les vallées au pied des Cliff Houses et dont les approches étaient défendues par des postes et des tours d'observation. Tout parle, nous l'avons dit à plusieurs reprises, de périls incessants, d'ennemis redoutables. Il est d'autres ruines plus considérables, plus imposantes par leur masse, dont les anciens habitants ne paraissent pas avoir été exposés aux mêmes dangers.

Ceux-ci formaient des communautés paisibles, exclusivement agricoles, où le communisme sous l'autorité d'un chef despotique paraît avoir été le régime dominant. Gregg, qui parcourut tout le Nouveau-Mexique vers 1840, fut le premier à les décrire (1). « Les ruines du pueblo Bonito dans le pays des Navajos, au pied des Cordillères, dit-il, comprennent des maisons bâties en dalles de grès, genre de construction actuellement inconnue dans le pays. Ces maisons sont encore intactes, bien que leur antiquité soit telle, que l'on ignore absolument leur origine. »

En 1849, le colonel Washington, gouverneur du Nouveau-Mexique, organisa une expédition contre ces Navajos qui infestaient tout le nord de l'État ; et c'est au lieutenant depuis général Simpson, attaché au service topographique de l'armée, que nous devons les premiers plans réguliers des ruines que ses soldats rencontraient à chaque pas, en parcourant le cañon Chaco (2).

Le pueblo Bonito est le plus important de ces villages (fig. 102). Il convient de le décrire avec quelques détails (3) ; il permet de se

(1) *Commerce des Prairies*, t. I, p. 284. New-York, 1844. Le pueblo, dont Gregg parle sous le nom de pueblo Bonito, est probablement le pueblo Pintado.

(2) *Report Secretary of War* 31st *Congress* 1st *Session.*

(3) *Ruins of Chaco Cañon examined in* 1877. Jackson, *l. c.*, p. 432, 440 et s., pl. LVIII.

rendre compte des autres pueblos, tous semblables dans leurs principales dispositions. Il faut cependant ajouter qu'ils présentent en général des plans rectangulaires, et qu'ils montrent une

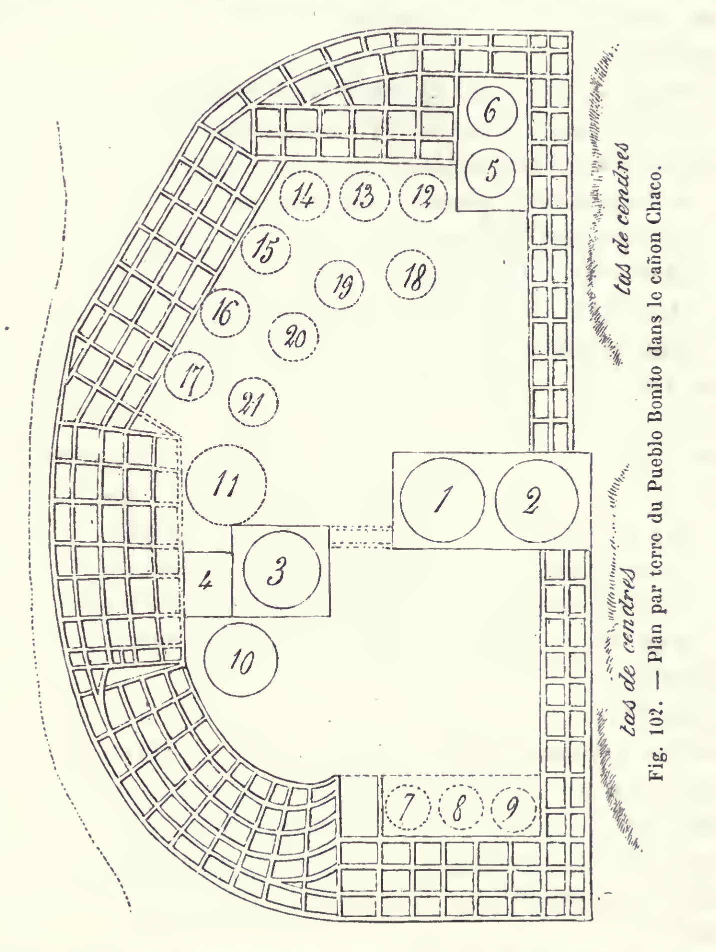


Fig. 102. — Plan par terre du Pueblo Bonito dans le cañon Chaco.

unité de conception que nous ne trouvons pas au même degré dans le pueblo Bonito.

Ce pueblo, construit sans doute à plusieurs reprises, selon les besoins du moment, s'élève sous les rochers à pic, qui forment le cañon Chaco et forme une demi-ellipse irrégulière mesurant 544 pieds sur 314. Une cour intérieure est coupée en

deux parties à peu près égales par une rangée de quatre estufas. Deux ailes sont placées perpendiculairement au bâtiment principal. L'aile gauche est divisée en trois rangées de chambres parallèles, plus grandes que celles des Cliff Houses (1) ; les murs extérieurs sont en ruines; mais des murs de refend assez bien conservés atteignent encore le deuxième étage. Cette aile se continue en quart de cercle, et bien que toute cette partie ait beaucoup souffert, on peut encore y distinguer cinq rangées de cellules et neuf cellules à chaque rangée. Mentionnons enfin trois estufas, à moitié en sous-sol, placés un peu en avant des bâtiments.

A l'aile droite, les murs sont mieux conservés; sur certains points, ils atteignent encore 30 pieds de hauteur et on a constaté jusqu'à quatre étages différents disposés en retrait les uns sur les autres (2). Cette partie des constructions a paru aux explorateurs la plus récente de toutes ;quelques-unes des poutres qui soutenaient les planchers sont encore en place et font comprendre la disposition des différentes chambres, les plus grandes du pueblo.

Il a été impossible,à raison de l'état de dégradation d'une partie des ruines, de savoir le nombre exact des chambres. Dans un pueblo voisin, le pueblo Pintado, on en compte cent cinquante ; tout donne à penser que leur nombre était plus élevé encore au pueblo Bonito.

Ni les murs intérieurs, ni les murs extérieurs n'offrent une trace d'escalier ; il est présumable que l'on communiquait d'un étage à l'autre par des échelles ; c'est le mode encore usité dans les pueblos actuellement habités. Les fenêtres sont d'une extrême petitesse ; leurs linteaux se composent de morceaux de bois de cèdre ou de pin à peine équarris et simplement poses les uns à côté des autres. Les planchers devaient être en bois ; ils ont été en grande partie brûlés par les soldats du colonel Washington, pour entretenir leurs feux de bivouac.

(1) Elles mesurent de 12 à 20 pieds de longueur sur 12 à 15 de largeur.

(2) Nous trouvons également plusieurs étages aux pueblos voisins. Le pueblo Pintads en compte quatre ; le second mesure dix pieds de hauteur, le troisième sept. Le pueblo de l'Arroyo compte trois étages, on pourrait en citer plusieurs autres.

Les murs du côté Est sont assez bien conservés et s'élèvent à la hauteur du second étage. De ce côté se dressent deux estufas les plus considérables du pueblo; leur diamètre est de plus de 50 pieds; elles étaient situées au milieu de la cour et noyées dans un massif de maçonnerie qui forme un rectangle de 115 pieds sur 65. Plus loin des amas de décombres indiquent l'emplacement de constructions, dont il est impossible de dire la destination; elles reliaient les estufas à deux autres plus petites, qui touchaient au bâtiment principal. Dans la cour même, une série d'excavations remplies de débris de toute sorte fait croire à une suite de souterrains; il est regrettable que ce point intéressant n'ait pas été vérifié.

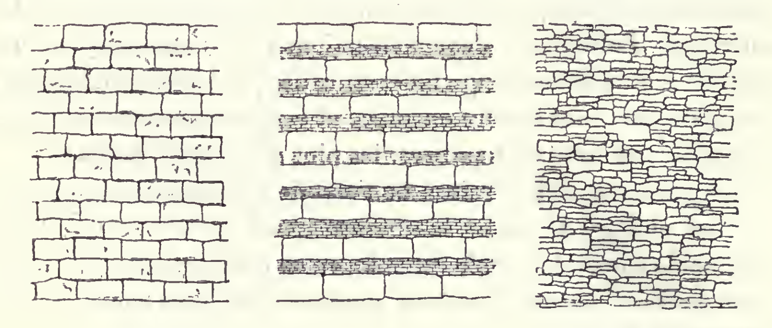


Fig. 103. — Modes divers de maçonnerie employés dans les constructions de la vallée du Chaco.

La maçonnerie, remarquable en général par le soin et la précision avec laquelle elle a été exécutée, contraste singulièrement avec celle que l'on voit aujourd'hui chez les Indiens sédentaires. On choisissait toujours les pierres les plus grosses, pour encadrer les ouvertures, et on les dressait à angles parfaitement droits. Dans les constructions très diverses qui forment l'ensemble du pueblo Bonito, cette maçonnerie offre de notables différences (fig. 103); elle ne paraît pas dater du même temps; et il est possible que certaines parties aient été refaites à des époques plus récentes. Sur plusieurs points, les murs extérieurs sont renforcés par des rondins de bois de 3 à 4 pouces de diamètre, placés verti-

calement, puis par d'autres, ayant 10 à 15 pieds de longueur sur un diamètre de 6 à 8 pouces, placés horizontalement. Nous retrouvons cette disposition dans les îles de la Grèce (1), exposées aux désastreux effets des tremblements de terre. Les mêmes causes avaient amené les habitants du Nouveau-Mexique à prendre les mêmes précautions. Ne nous lassons pas de faire ressortir cette similitude de l'intelligence, cette identité de conception chez l'homme sur toute la surface du globe. C'est assurément un des points les plus curieux de notre étude.

Il faut noter aussi le grand nombre d'estufas qui se dressent de toutes parts au milieu de ces ruines. Mr Jackson en a compté jusqu'à vingt et une. Elles sont remarquables en général par leur grandeur et la solidité de leur construction. Presque toutes étaient à ras du sol, et leur hauteur dépassait celle des autres bâtiments. On ne leur voit aucune ouverture latérale; il est probable que, comme au pueblo Pintado, on pénétrait dans l'intérieur par une ouverture ménagée dans la voûte. La plupart de ces estufas sont complètement en ruines et leur emplacement seul est marqué par des amoncellements de terres et de pierres. Celles restées encore debout prouvent l'intelligence des architectes et l'habileté des ouvriers. Dans quelques pueblos, elles sont soutenues par des contreforts, destinés à leur donner une plus grande solidité (2).

Chaque découverte montre l'importance de ces estufas. Nous les avons signalées dans les Cliff-Houses ; nous les voyons dans les pueblos et aujourd'hui encore elles existent chez les Indiens Moquis (3). Ce sont encore là des points de comparaison qu'il convient de ne pas omettre.

En continuant ses recherches, M. Jackson découvrit à l'est, en dehors de l'enceinte du pueblo, l'emplacement de plusieurs

(1) *Les Premiers Hommes et les Temps préhistoriques*, t. I, p. 414.

(2) Au pueblo Hungo-Pavie, l'estufa est flanquée de six contreforts qui sont de véritables piliers ; au pueblo Pintado, on en trouve quatre à peu près semblables. Il serait facile de multiplier ces exemples.

(3) Chez les Moquis, les estufas sont des chambres carrées : elles servent d'ateliers pour le tissage. Les hommes et les femmes s'y réunissent pour éviter la grande chaleur du jour, mais plutôt, selon d'autres récits plus croyables, pour se livrer à leurs rites mystérieux.

petites constructions, élevées sur un banc de pierres qui formait l'assise inférieure du rocher. Le banc calcaire avait même été prolongé par une couche de maçonnerie formée de grosses et de petites pierres disposées alternativement. Plus loin encore, une autre masse de ruines plus importantes, comprenant deux estufas, dépendait, selon toute vraisemblance, du pueblo Bonito (1).

Le temps manqua sans doute aux explorateurs pour fouiller deux amas de cendres qui existaient au sud du pueblo; il est bien certain que ces kjökkenmöddings auraient livré des objets destinés à mieux faire connaître les vieux habitants du sol américain.

Parmi les autres pueblos, il faudrait encore citer le pueblo Una-Vida (2), le pueblo Pintado dont nous avons parlé à plusieurs reprises, le pueblo Weje-Gi, le pueblo Peñasca-Blanca (3) le plus grand de tous après le pueblo Bonito, le pueblo de l'Arroyo, où l'on peut encore constater l'existence de trois étages; les planchers sont en branches de saules entrelacées et chargées de terre battue. Une description détaillée de ces pueblos nous entraînerait à une constante répétition. C'est partout le même genre de constructions, avec leur régularité mathématique, leurs murs en pierres ou en adobes, et leurs estufas dominant les autres bâtiments. Il faut cependant ajouter que le pueblo Alto, que l'on aperçoit à peine de la vallée, est situé, comme les Cliff-Houses, au sommet d'une colline assez élevée. On y arrive par un escalier de vingt-huit marches, grossièrement taillées dans le roc; à droite et à gauche on peut distinguer des trous pour placer la main et pour faciliter ainsi l'ascension. En arrivant sur la mesa, on est en face d'une construction en forme de parallélogramme, présentant tous les caractères d'une

(1) Leur emplacement mesure 153 pieds sur 73.

(2) L'estufa de ce pueblo est une des plus grandes connues jusqu'à ce jour, son diamètre dépasse 60 pieds.

(3) Ce pueblo est en forme d'ellipse; la cour intérieure mesure 346 pieds sur 269 et l'ensemble des constructions 499 pieds sur 363. A côté de ces pueblos considérables, il s'en trouve d'autres fort petits. Celui qui porte le n° 9 dans les plans levés par M. Jackson ne mesure que 78 pieds sur 63 et cependant on y voit deux estufas et une vingtaine de chambres.

grande antiquité, et probablement, bien antérieure à toutes les autres constructions de la vallée: Tout auprès, on aperçoit un immense amas de débris de toute sorte, des tessons de poterie principalement; les ingénieurs Américains l'ont cubé et estiment sa contenance à 25,000 pieds cubes. Répétons encore nos regrets que les explorateurs n'aient pu entreprendre des fouilles; leur résultat eut certainement aidé à l'élucidation des problèmes que nous cherchons à exposer.

Le voyageur est récompensé des fatigues de l'ascension : du pueblo Alto, il voit à ses pieds les ruines qui surgissent de toutes parts dans le cañon Chaco; plus loin s'étend un horizon immense; au nord le bassin du San Juan, et la chaîne de la Plata ; à l'est, la Sierra Tunecha ; au sud, les cîmes dentelées et chargées de neige de la Sierra San Mateo; à l'ouest les monts Jemez dominés par le Pelado aux glaciers éternels. Tout a changé ; la nature seule reste immuable, et l'homme du dix-neuvième siècle jouit du même aspect, à la fois riant et grandiose, qui devait charmer l'antique habitant du pueblo.

Au Chettro Kettle, le général Simpson, lors de sa première exploration (1), put examiner une chambre encore remarquablement conservée. Nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter la description qu'il donne; elle montre que ces hommes perdus au milieu de régions d'un abord si difficile savaient construire leurs demeures avec autant d'art que les peuples que nous sommes accoutumés à regarder comme les initiateurs de la civilisation. « Cette chambre, dit-il, a quatorze pieds de largeur sur dix-sept pieds et demi de longueur; on y pénètre par une porte qui mesure trois pieds et demi d'élévation. Une autre porte, à l'extrémité ouest, conduit à une petite pièce attenante, de deux pieds seulement de largeur et dont la hauteur n'a pu être exactement établie, à raison de la masse de décombres qui l'obstruaient. Les murs en pierre sont revêtus d'un enduit assez bien conservé. Une niche de trois pieds deux pouces de hauteur, sur

(1) *Report of the Secretary of war*, 31st *Congress* 1st *Session.*

quatre pieds cinq pouces de largeur, a été pratiquée dans le mur du côté sud. On a supposé qu'elle était destinée à servir de foyer; mais il a été impossible de découvrir aucune trace de cheminée, la fumée se serait donc répandue dans la chambre. Trois autres niches existaient dans ce même mur, rien n'explique leur utilité. Le plafond était soutenu par deux poutres maîtresses, sur lesquelles on avait posé transversalement un nombre de poutrelles. rattachées entre elles par des filaments ligneux. Les interstices avaient été soigneusement bouchés avec des petits cailloux, et sur cette assise on avait placé des lattes qui présentent l'apparence et l'odeur du bois de cèdre. »

M. Jackson, qui visita ces ruines vingt-huit ans après le général Simpson, ne retrouva plus cette chambre située au nord-ouest de la construction (1) ; mais il en cite d'autres, non moins curieuses. Il fallait y pénétrer par des trous pratiqués dans la maçonnerie; le premier étage seul possédait une série de petites fenêtres. Les murs du pueblo Chettro Kettle mesuraient 935 pieds de longueur sur 40 de hauteur; leur cubage donne 315,000 pieds cubes de maçonnerie. Si l'on songe que chacune des pierres qui entrait dans cette maçonnerie a dû être tirée de la carrière, amenée à une assez grande distance, équarrie, puis posée; si on ajoute les poutres qu'il fallait aussi aller chercher au loin, les ouvertures qu'on devait établir, il est difficile de ne pas conclure qu'un grand nombre d'ouvriers, dirigés par des architectes intelligents, ont été employés à ces constructions, qui, au point de vue tout au moins de l'art du maçon, témoignent d'une civilisation avancée.

Pueblos de Las Animas.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer à un pueblo, situé sur les bords de la rivière de Las Animas, un des affluents du San Juan, à soixante miles environ du Chaco. Ce pueblo a été visité par l'honorable L. Morgan et décrit par lui avec une scrupuleuse exactitude (2). Le bâtiment principal, de 368 pieds, et ses

(1) *L. c.*, p. 439.

(2) *On the Ruins of a Stone Pueblo on the Animas River in New-Mexico. Am. Ass.*, Saint-Louis, 1877. — *Report Peabody Museum*, t. II, p. 536.

deux ailes de 270 pieds de longueur sont les plus élevés de tous ceux actuellement connus. Ils comptaient cinq, peut-être même six étages et soixante-dix chambres ou cellules à chaque étage. Les murs n'ont jamais moins de deux pieds et atteignent parfois jusqu'à trois pieds six pouces d'épaisseur. Quelques-unes des chambres communiquaient entre elles par des trappes; d'autres avaient deux portes et quatre ouvertures latérales, assez petites il est vrai, mais pouvant du moins admettre l'air et la lumière, luxe presque inconnu chez ces populations. Ici aussi, nous retrouvons les estufas; il en est deux dans le bâtiment principal, une autre dans un bâtiment annexé; une quatrième enfin, du diamètre de soixante-trois pieds et demi, s'élève au milieu de la cour.

D'autres pueblos presque aussi grands existent dans la vallée de Las Animas. Cependant M. Morgan estime à 5,000 âmes seulement la population de la vallée, au moment où tous ces pueblos étaient habités. Nous reproduisons ce chiffre, bien qu'il ne repose que sur des bases purement hypothétiques.

A l'autre extrémité du Nouveau-Mexique, il existe des ruines non moins remarquables (1); et elles offrent avec celles que nous avons décrites une telle similitude, qu'il est impossible de ne pas les attribuer aux mêmes races et aux mêmes époques. Ces pueblos étaient situés dans toute la partie de la vallée du Rio Grande, limitée au nord par le Rio de las Frijoles, au sud par le San Domingo, à l'est par le plateau qui s'étend jusqu'à Santa-Fé (2).

Ruines du Rio Pecos.

Nous choisirons parmi ces ruines celles qui se trouvent dans la vallée du Rio Pecos, petite rivière qui se jette dans le Rio Grande (3). M. Bandelier a visité récemment cette vallée longue de vingt à vingt-cinq miles, large de six à huit et située à une

(1) A. F. Bandelier, *Report on the Ruins of the Pueblo of Pecos. Arch. Institute of America.* Boston, 1881.

(2) Capitale de l'État du Nouveau-Mexique. Son altitude est de 6840 pieds au-dessus du niveau de la mer.

(3) Dans le voisinage on rencontre des *placitas* célèbres par leur richesse en métaux précieux et les *cerillos*, où l'on trouve les turquoises bleues et vertes.

altitude de 6346 pieds (1). Nous ne pouvons mieux faire que de résumer, en nous aidant d'autres sources, la description qu'il donne des constructions les plus importantes ; nous conserverons les initiales A et B, sous lesquelles il désigne deux groupes; leur nom comme leur histoire restent absolument inconnus.

Le pueblo B s'élève sur une mesa qui domine le Rio Pecos. Ses fondations reposent sur un rocher siliceux et les dispositions du bâtiment varient selon les sinuosités ou les aspérités du rocher ; elles sont donc loin de présenter cette régularité qui frappe si singulièrement dans les pueblos du Chaco ou du Mac Elmo. Le bâtiment mesure 440 pieds de longueur et 63 de largeur maxima. Il ne comprend nulles ailes latérales, nulle cour intérieure, et pour la première fois nous rencontrons un pueblo sans estufa. On est parvenu à compter cinq cent dix sept cellules, séparées par des murs de refend très-minces. Les plus grandes mesurent neuf pieds sur seize, les plus petites sept pieds sur neuf. M. Bandelier porte leur élévation à sept pieds et demi (2). Comment un semblable réduit pouvait-il servir à l'habitation d'un être humain (3) ?

On distingue dans la maçonnerie des assises fort différentes ; les unes sont en grès schisteux gris ou rouge, les autres en un conglomérat formé de nombreux silex variant de la taille d'un pois à celle d'une noisette. Seule, une partie, que l'on regarde comme la plus récente, est en adobes d'assez grande dimension (4). Cette maçonnerie est revêtue à l'intérieur d'un enduit très soigné, de couleur blanche, dont la composition n'a pu être déterminée; elle était consolidée par des poutres en cèdre ou en sapin, noyées dans le mur ; ces poutres étaient à l'état naturel ;

(1) Emory, *Notes of a Military Reconnaissance from Fort Leavenworth in Missouri to San Diego in California.* Washington, 1848.

(2) Si le calcul de M. Bandelier est exact, la hauteur totale du bâtiment aurait été de 36 pieds.

(3) Castañeda de Nagera, *Relation du voy. de Cibola.* — Juan Jaravillo, *app.* VI, Ternaux Compans, série I, t. IX. — G. Castaño de la Cosa, *Memoria del Descubrimiento que... hizo en el Nuevo Mexico ;* Mexico, 1590, *Doc. ined. de los Archivos de Indias*, t. XV, p. 244.

(4) Ces adobes mesurent 11 pouces sur 6.

ou s'était contenté d'enlever l'écorce. D'autres poutres servaient à soutenir le plancher formé de broussailles, de rognures de bois et d'une couche épaisse d'argile délayée; c'est la même disposition, que nous avons précédemment racontée. On n'a trouvé nulle trace ni de portes, ni d'escalier; on arrivait par des trappes aux différents étages, en retrait les uns sur les autres. Castañeda, en racontant une des premières expéditions des Espagnols, celle de 1540, dont il faisait partie, rapporte que les toits des maisons formaient des terrasses qui permettaient de se rendre de l'une à l'autre. Tels, sans doute, avaient été de tout temps les moyens de communication des habitants. Ajoutons que c'est le mode encore employé aujourd'hui par les Indiens de Zuni, de Moqui, d'Acoma ou de Taos; nul changement ne s'est produit dans des habitudes séculaires.

Dans une des chambres, on a recueilli des cendres et des fragments de charbon, seuls indices du foyer domestique. Il a été impossible de reconnaître le mode employé pour faire disparaître la fumée, peut-être faut-il l'attribuer à l'état de destruction où était le bâtiment, car le général Simpson décrit au pueblo de San Domingo un trou d'échappement placé précisément au-dessus du foyer (1).

Le pueblo A est situé au nord du pueblo B. Il comprend plusieurs bâtiments (2) entourant une cour (3). Leur périmètre est de 1190 pieds, et on a compté jusqu'a cinq cent quatre-vingt-cinq chambres. C'est le pueblo le plus considérable découvert jusqu'à ce jour. Sa construction ne diffère en rien de celles que nous avons racontées, on ne voit aucun escalier, aucune fenêtre, aucun foyer, aucune cheminée et trois petits estufas rappellent les usages ordinaires de ces populations (4).

(1) *Fire Place and Smoke Escape at the Pueblo of Santo Domingo.*

(2) La hauteur de ces bâtiments devait être fort différente, ainsi celui de l'est avait cinq étages, celui du nord deux, celui du sud quatre. Bandelier, *l. c.*, p. 78.

(3) Les dimensions de cette cour données par Bandelier sont 210 pieds sur 63.

(4) M. E. Lee Childe, dans une publication récente (*Correspondant*, 10 nov. 1881), décrit un village indien du Nouveau-Mexique qu'il venait de visiter: « Devant nous, dit-il, à droite et à gauche, deux rangées de ces habitations en adobes, basses, sans ouver-

Tout autour des pueblos et dans l'intérieur des diverses cellules, on a recueilli d'innombrables fragments de poterie, des pointes de flèche, des éclats d'obsidienne, de lave noire, d'agate, de jaspe, de silex, des haches et des marteaux en pierre, des anneaux en cuivre. Parmi tous ces objets, nous devons une mention spéciale à plusieurs petites idoles en terre cuite, assez semblables aux idoles mexicaines. C'est jusqu'à présent le seul fait connu, qui jette quelque jour sur le culte des habitants des pueblos (1).

Cette habitation en commun, ces cellules toujours si exactement semblables, l'absence de toute demeure plus importante, ont fait supposer que les hommes des pueblos vivaient sous un régime communiste et égalitaire (2); ils formaient certainement une population agricole ; toute population sédentaire l'est, par la seule force des choses. Auprès du Rio Pecos, on a pu d'ailleurs reconnaître des champs cultivés, des traces d'irrigations assez étendues (3). C'était là sans doute la *huerta del pueblo*, le jardin cultivé par le travail commun (4). La propriété collective était

tures extérieures, ni portes, ni escaliers. Par une échelle mobile et extérieure, on monte sur des toits plats en terrasse. Toutes les fenêtres et les portes donnent dans une cour intérieure, où l'on ne peut pénétrer qu'en descendant par une autre échelle. Chaque maison est ainsi une espèce de petit fort, où l'échelle retirée, ni homme, ni bête ne peut plus pénétrer... Cette tribu fait partie des Indiens Pueblos qui ont adopté des mœurs agricoles, cultivent la terre et élèvent du bétail. » Ne croirait-on pas lire une description des anciennes demeures que nous cherchons à faire connaître.

(1) Ant. de Espejo, *El Viaje que hizo en el anno de ochenta y tres*. Hakluyt, *Voyages*, t. III. Si nous acceptons le récit de Coronado, Pecos était déjà en ruines en 1540. Plus tard, sous la direction des Franciscains, le pueblo se releva; on construisit une église et un couvent, et en 1680, la population dépassait 2,000 habitants. Vetancurt, *Cronica*, p. 300. — Bandelier, *l. c.*, p. 120 et s.

(2) Bandelier, *l. c.*, p. 54, 60, 89 et s. — Force, *Cong. des Am.* Luxembourg, 1877, p. 16. — « Le lendemain matin, je fus éveillé dès l'aube par un chant étrange, raconte un voyageur récent. Ayant tiré aussitôt les rideaux de l'ambulance, je distinguai vaguement le profil du chef qui se tenait debout au sommet du pueblo. Lorsqu'il eut fini de chanter, il lança une proclamation. Il l'avait à peine terminée que je vis des figures se mouvant avec rapidité. On m'expliqua que le chant du chef était un acte d'adoration et que la proclamation avait pour objet de faire connaître quelle serait, durant la journée, la tâche des différentes familles auxquelles appartiennent les cinq cents personnes vivant dans le pueblo. » — Le présent peut aider à comprendre le passé.

(3) Des *acequias* ou grands canaux, et des *zanjas*, simples fossés d'irrigation.

(4) On reconnaît encore, sur bien des points, le contour des champs où l'on cultivait

soumise au même régime que celui généralement adopté au Mexique, avant la conquête espagnole. La terre, propriété commune, était partagée chaque année entre les différentes familles qui formaient la tribu et qui étaient probablement unies entre elles par les liens d'une étroite parenté. Mais chaque famille restait maîtresse des produits de son travail; elle récoltait les grains qu'elle avait semés, les fruits qu'elle avait plantés. Ces assertions paraissent fondées, car selon Mariano Ruiz, qui avait demeuré longtemps chez les Indiens Pecos, ce mode de culture existait encore récemment chez eux; il a même duré jusqu'à l'extinction de la tribu, et, pour citer ses propres paroles: « La tierras son del pueblo, pero cada uno piede vender sus cosechas. »

Poterie, armes, ornements.

Les fragments de poterie sont aussi nombreux chez les Cliff Dwellers et chez les habitants des pueblos que chez les Mound-Builders. « Tous ceux qui ont visité ces régions, dit M. Jackson, sont vivement impressionnés des débris de poterie semés partout sur leur passage, et cela jusque dans les lieux où l'on n'aperçoit nul vestige d'habitation humaine. La nature de la poterie a sans doute permis une durée plus longue que celle des adobes tombés en poussière. » « C'est par charretées que nous voyons à nos pieds les fragments de poterie peinte », dit M. Bandelier, en racontant les ruines du Rio Pecos. « Les anciennes tribus indiennes qui ont vécu sur les bords du Rio Gila, ajoute Schoolcraft (1), ont attesté leur longue résidence par la profusion de tessons de poterie qu'ils ont laissés après eux. »

M. Holmes est plus explicite encore; selon lui, le nombre de ces tessons confond l'imagination. Sur une surface de dix pieds carrés, mesurée au hasard, il put recueillir des fragments se rapportant à cinquante-cinq vases différents, jarres ou amphores, plats ou bouteilles. Toutes les explorations amenent de semblables résultats; et partout les amas de fragments de toute sorte sont autre-

le maïs; ces champs sont marqués par la puissante végétation d'une robuste variété d'hélianthes.

(1) *Archives of Aboriginal Knowledge*, t. III, p. 83.

ment importants, que ceux que l'on voit auprès des villages habités aujourd'hui par les Indiens sédentaires. Pour l'expliquer, il a fallu recourir à une supposition étrange, les anciens habitants du pays, dit-on, forcés de fuir devant une invasion subite, avaient brisé leur vaisselle avant de déserter pour toujours leurs foyers, soit sous l'empire d'une crainte superstitieuse, soit pour qu'elle ne devînt pas le butin d'un ennemi abhorré.

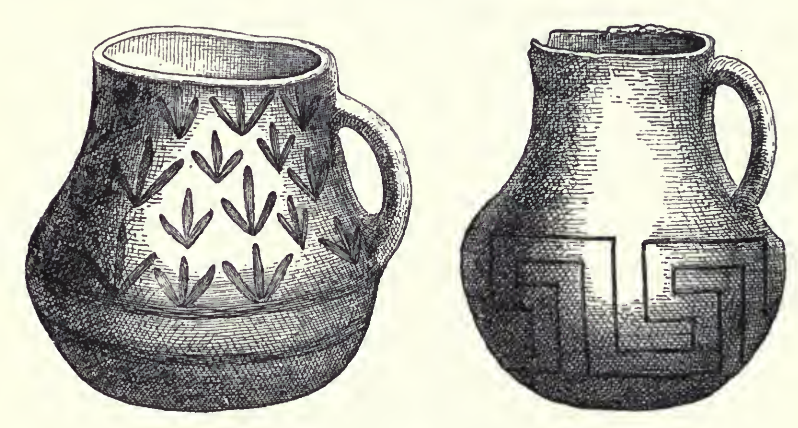


Fig. 104. — Vases trouvés sur les bords du San Juan.

Ce qui est plus certain, c'est que les poteries trouvées à la surface de la terre ne présentent aucune détérioration, bien qu'elles aient été soumises depuis des siècles à toutes les intempéries des saisons. En général, la céramique des Cliff-Dwellers est supérieure à celle des Mound-Builders (fig. 104); elle était façonnée avec une argile fine, très abondante dans le pays; pour lui donner de la consistance, on la mélangeait avec une petite quantité de sable, de fragments de coquilles, ou bien encore avec des nodules de terre brûlée et pilée. Souvent, après l'avoir pétrie, le potier la découpait en lanières minces, qu'il superposait les unes aux autres en leur donnant, avec la main, la forme qu'il voulait obtenir. C'est encore le mode employé aujourd'hui dans nos verreries, pour obtenir les creusets et les pièces de grand appareil. Nous reproduisons (fig. 105) une urne trouvée dans

l'Utah, auprès d'une construction en adobes, complètement en ruines (1); elle permet de se rendre compte des détails de la fabrication. Toutes ces poteries ont passé au feu, et bien que la chaleur n'ait jamais été assez intense pour changer la couleur primitive de l'argile, elles avaient acquis par la cuisson une dureté qui leur fait rendre, quand on les frappe, un son métallique très clair. La légèreté était évidemment une qualité recherchée; les faces internes et externes étaient lissées avec soin avant la cuisson, et l'ouvrier arrivait à donner aux parois, même dans les vases les plus grands, une épaisseur dépassant à peine quelques millimètres. Un grand nombre d'entre eux conservent des traces de peinture et plusieurs avaient été enduits avec un vernis



Fig. 105. — Urne funéraire trouvée dans l'Utah.

que la vitrification transformait en émail brillant, comparable à celui de nos produits modernes. On a trouvé sous des mounds sépulcraux, auprès du grand lac Salé, des poteries inférieures comme fabrication à celles de l'Ohio ou du Mississipi, qui conservent encore cet émail. Ces jarres renfermaient des ossements humains brûlés; c'est une preuve de plus de l'existence de la

(1) Ce vase appartient au Peabody Museum; sa capacité est de 3 gallons (13,72 litres); la capacité d'un autre vase trouvé auprès d'Epsom Creek n'est pas moindre de 10 gallons (45, 40 l.).

crémation à certaines époques et chez certaines peuplades (1).

Le vernis était de couleur noire, bleue ou brune, plus rarement rouge ou blanche. On ignore sa composition ; elle devait, sans doute, varier selon les localités. Nous savons, par exemple, que les Espagnols rencontrèrent dans les pueblos des vases remplis d'un enduit métallique, prêt à être employé (2) ; et de nos jours, les habitants du Guatemala se servent d'une gomme résineuse dont ils enduisent la surface de leurs poteries, en les retirant du feu (3). On cite un vase trouvé à Ojo Caliente (Nouveau-Mexique), encore couvert d'une poudre de mica très fine ; ce pouvait être, là aussi, un des modes usités.

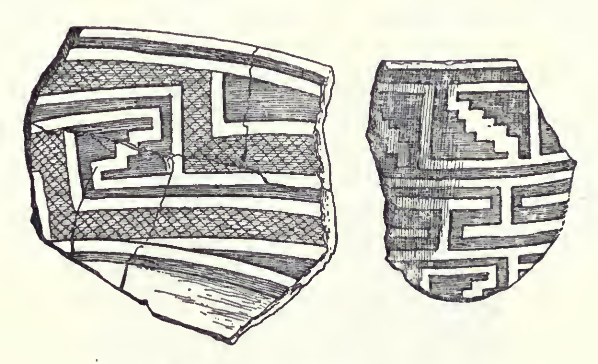


Fig. 106. — Fragments de poterie.

La décoration est en général exécutée avec une grande précision ; les ornements se détachent sur les parois, soit en relief, soit en couleur différente (4) ; ils sont noirs, par exemple, sur un fond rouge ou blanc. Quelques-uns des tessons recueillis sont de couleur bronze ; il est impossible de dire par quels procédés cette couleur était obtenue (5). Souvent on trouve des fragments sur lesquels des lignes, des dessins géométriques avaient été tracés, comme chez les Mound-Builders, avec un instrument pointu,

(1) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 714.

(2) Castañeda de Nagera, *Rel. du voyage de Cibola*, Ternaux-Compans, t. IV, 1re série.

(3) Bancroft, *l. c.*, t. I, p. 398.

(4) Ch. Rau, *Indian Pottery*, *Smith. Cont.*, 1866, t. XVI.

(5) Putnam, *Bul. of the Essex Institute*, 1880.

ou avec l'ongle du potier; d'autres vases présentent des gravures plus compliquées qui, par une coïncidence assurément très remarquable, rappellent, à s'y méprendre, celles des Étrusques (fig. 104 et 106). Les dessins des poteries de l'Arizona ressemblent aux ornements tracés sur les murs du temple de Mitla, qui eux aussi rappellent les procédés d'ornementation des vieux peuples de l'Italie (1).

D'autres fois les poteries sont couvertes de figures humaines et de représentations d'animaux. On cite sur les bords du Gila un fragment sur lequel un artiste inconnu avait gravé une tortue, un autre façonné en tête de singe (2). Les oiseaux abondent : si, chez les Mound-Builders, le canard semble être le modèle préféré, chez les Cliff-Dwellers c'est le hibou. En résumé, si la poterie de ces derniers est supérieure à celle trouvée sous les mounds, elle est bien autrement supérieure à celle travaillée aujourd'hui par les potiers du Rio Grande ou du San Juan. Les Indiens Moquis ou Zunis savent fabriquer la poterie ; mais ils ne peuvent atteindre ni la régularité des formes, ni l'ornementation artistique, qui caractérisent la céramique des anciennes populations du pays.

Quelques instruments en silex ou en roches diverses, généralement polis, sont, avec les poteries, les seules épaves de cette vieille civilisation, parvenues jusqu'à nous. Les pointes de flèches se rencontrent fréquemment au pied des Cliff-Houses et autour des pueblos. Elles témoignent, nous l'avons déjà dit, des luttes où s'usait la vie de ces hommes, toujours obligés de défendre leurs foyers. Auprès du Rio Mancos, on a trouvé une hache polie absolument semblable à celles de nos pays (3) ; elle était cachée dans un des réduits d'un Cliff-House, sous un tas de maïs. Était-ce une amulette ? Faut-il voir là une réminiscence de la singulière su-

(1) Hoffman, *Ethn. Obs. on Indians inhabiting Nevada, California and Arizona. U. S. Geol. Survey*, 1876, p. 454.

(2) Foster, *Prehistoric Races*, p. 249.

(3) Elle avait 8 pouces de longueur, sur 2 pouces 1/2 dans sa plus grande largeur. Une face présente une légère concavité, l'autre est parfaitement plane. — Holmes, *U. S. Geol. Survey*, pl. XLVI.

perstition dont la hache a été l'objet dans tous les temps et chez tous les peuples (1) ? Mentionnons encore un grattoir en schiste siliceux parfaitement poli, il ne pouvait servir qu'à préparer les peaux, le schiste étant trop cassant pour percer ou pour frapper.

On a aussi recueilli de nombreuses pierres, propres à concasser les grains. Ce sont des blocs de basalte avec une concavité soit naturelle, soit artificiellement agrandie ; nous avons là une nouvelle preuve que les Cliff-Dwellers étaient essentiellement agricoles et se nourrissaient du produit des champs qu'ils cultivaient.

Il faut enfin citer une natte en joncs (2), d'espèce très commune aujourd'hui encore, sur les bords du Mancos, des cordages tressés avec les fibres du Yucca, des coquilles du Pacifique, quelques amulettes en pierre ou en turquoise, quelques grains de colliers ; puis notre liste est close. Nous avons dit le nombre très restreint des fouilles exécutées jusqu'à ce jour, les obstacles qui arrêtaient les savants Américains, si zélés pour la science ; et on conçoit que les objets à la surface du sol ne pouvaient échapper à la rapacité des Utes ou des Navajos, qui errent sans cesse autour des ruines.

Il est remarquable, qu'à l'exception des anneaux en cuivre trouvés à Pecos, on n'ait recueilli aucune arme, aucun ornement en métal (3). Ces objets ont-ils été enlevés par les Indiens? Ou les premiers habitants du Nouveau-Mexique et du Colorado ne connaissaient-ils ni le fer, ni le bronze ? Cette dernière hypothèse est probable, car les poutres grossièrement équarries qui soutiennent leurs demeures paraissent avoir été travaillées à l'aide d'outils en pierre. Nous ne prétendons toutefois rien affirmer ; c'est encore un point que des fouilles, scientifiquement conduites, pourront seules résoudre.

Pictographie, peintures, sculptures, inscriptions sur roche.

Un des traits les plus saillants de la population des pueblos sont les peintures, les sculptures, les gravures sur roches, que

(1) *Les Premiers Hommes et les Temps préhistoriques*, t. I, p. 340.

(2) *Scirpus validus*.

(3) « The implements and ornaments are not numerous, include no articles of any metal whatever, and do not differ materially from articles now in use among the Pueblo Indians. » Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 677.

l'on rencontre dans le Nouveau-Mexique, l'Arizona et le Colorado (1). Elles ont donné naissance à un mot nouveau, la *Pictographie*, dont nous demandons la permission de nous servir à notre tour, bien que nous ne soyions nullement persuadés, comme certains archéologues américains, que ces hommes ont



Fig. 107. — Blocs erratiques chargés de figures (Arizona).

prétendu retracer ainsi leur propre histoire, les combats auxquels ils avaient pris part, leurs migrations ou leurs chasses. Les figures sont en général si naïvement tracées, que les descendants

(1) On trouve également ces inscriptions dans le Texas. On cite entre autres celles de Sierra-Waco, à 30 miles d'El. Paso (Bancroft, *l. c.*, t. IV).

n'auraient pu, en les contemplant, rien comprendre aux hauts faits de leurs ancêtres. Il est plus probable que ces figures, si curieuses qu'elles soient, ne sont le plus souvent que le produit de la fantaisie du peintre ou du sculpteur.

Ce n'est pas seulement sur les rochers, que se trouvent les représentations qui nous occupent, les nombreux blocs erratiques de la vallée du Gila sont couverts de grossières figures d'hommes ou d'animaux (fig. 107) (1). Mais c'est surtout sur les bords du Mancos et du San Juan et dans les cañons qui s'étendent vers l'Ouest, que ces pictographies abondent. Les unes sont gravées en creux à une profondeur qui varie d'un quart à un demi-pouce (fig. 108 et 109) (2). Les autres sont tracées à grands traits en couleur rouge ou blanche. Les premières, souvent placées à des hauteurs presque inaccessibles, ont exigé un travail considérable. Sont-elles l'œuvre des Cliff-Dwellers? Tout le fait supposer, car elles se trouvent presque toujours dans le voisinage de leurs demeures. Ajoutons cependant que les inscriptions et les figures sont très rares auprès des pueblos regardés comme les plus anciens; les plus récentes parmi elles pourraient bien être postérieures à la conquête espagnole. Leur apparence seule permettrait de l'affirmer, si l'une d'elles ne représentait un cheval (3); or nous savons que cet animal était inconnu en Amérique avant l'arrivée des Conquistadores.

Il faut aussi relever la hache symbolique (fig. 109) répétée à plusieurs reprises dans ces gravures. Sa forme rappelle, à s'y méprendre, les haches gravées sur les monuments mégalithiques de la Bretagne. C'est encore là un fait curieux, sans qu'il faille en exagérer outre mesure l'importance.

Parmi les gravures sur roche les plus intéressantes, nous en citerons une sur les bords du San Juan, à 10 miles environ de l'embouchure de la Plata. Elle figure une longue suite d'hommes, d'animaux, et même d'oiseaux au long cou et aux longues jambes,

(1) Bartlett, *Personal Narrative*, t. II, p. 195, 206.
(2) Holmes, *l. c.*, pl. XLII et XLIII.
(3) Holmes, *l. c.*, pl. XLII, fig. 11.

se dirigeant tous du même côté (1). Deux hommes sont debout dans un traîneau attelé d'un cervide, que l'on peut supposer un renne; d'autres hommes suivent ou dirigent la marche. Il est



Fig. 108. — Pictographie des bords du San Juan.

évident que ces gravures se rattachent à la migration d'une tribu.

M. Jackson signale également, auprès du Mac Elmo (2), une falaise couverte, sur une étendue de 60 pieds carrés, de figures

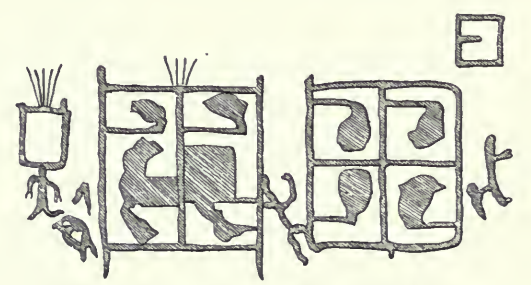


Fig. 109. — Pictographie des bords du San Juan.

d'hommes, de cervides, de lézards, et M. Bandelier (3), des pictographies, dont le degré d'usure semble attester la haute antiquité. Celles-ci, situées auprès des ruines de Pecos, représentent des empreintes de pas d'homme ou d'enfant, une figure humaine et un cercle très régulier renfermant des cupules que l'on peut aussi rapprocher de celles qui existent sur nos mégalithes (4). Sur

(1) Holmes, *l. c.*, pl. XLIII, fig. 1.
(2) *U. S. Geol. and Geog. Survey.*
(3) *Ruins of Rio Pecos*, p. 92 et s.
(4) *Les Premiers Hommes*, t. I, p. 277 et s.

le Puerco et sur la rivière Zuni (1), deux des affluents du Colorado Chiquito, on a remarqué des dessins qui paraissent de véritables hiéroglyphes (2). Leur signification reste inconnue ; nous n'oserions même affirmer que cette signification existe.

Les rochers qui entourent le grand Lac Salé, auprès d'Utah, la capitale actuelle des Mormons, sont couverts de sculptures qui rappellent celles de l'Égypte (3). Quelques-unes sont des figures humaines, de grandeur naturelle, entaillées dans un granit bleu très dur, à plus de 30 pieds au-dessus du sol. Tout se réunit pour montrer une somme de travail dont les Indiens actuels sont incapables, et des difficultés d'exécution qu'ils ne sauraient surmonter. La hauteur, à laquelle se trouvent quelques-unes de ces sculptures, peut même faire présumer, depuis leur exécution, un phenomène géologique, tel que la dépression du lac, par exemple. C'est une hypothèse de plus à ajouter à toutes celles que nous rencontrons.

Le besoin de reproduire les figures, les animaux, les événements qui les avaient frappés, d'en préciser le sens par des insriptions, est un des traits les plus caractéristiques des diverses races américaines. On a constaté sur les rochers de l'Ohio et du Wyoming des signes, où l'on a cru reconnaître des hiéroglyphes (4). Parmi ces gravures, une des plus importantes se trouve dans le comté de Licking ; elle couvre une surface de 50 à 60 pieds de longueur sur 10 à 12 pieds de largeur. Malheureusement presque toutes les figures ont été détruites par les immigrants, et il n'en reste plus que de faibles traces. On cite également celles de Perrysburg, d'Indépendance (Comté de Ceeyahoga), et celles du comté de Belmont. Si ce sont vraiment des inscriptions,

(1) C'est sur les bords du Zuni que s'élevaient les sept villes de Cibola, visitées en 1540 par Coronado et qui sont restées légendaires.

(2) Mölhausen, *Tagebuch einer Reise vom Mississipi nach den Kusten der Sud See.* Leipzig, 1858.

(3) Remy and Brenchley, *A Journey to the Great Salt Lake City*. London, 1862, t. II, p. 362.

(4) Whittlesey, *Am. Ass.* Indianapolis (Indiana), 1871. — Th. Comstock, *Id.* Détroit (Michigan), 1875.

il est aujourd'hui impossible de les déchiffrer. Parfois, à côté de ces signes, on voit gravés un trident, un harpon, un pied d'ours, une main ou un pied humains (1).

Dans le Vermont, les rochers baignés par la rivière Connecticut sont également couverts de gravures. Sur l'un d'eux on peut reconnaître une figure humaine ; sur un autre, vingt têtes de grandeurs différentes (2). Plusieurs portent sur le front deux rayons, deux cornes, si l'on veut ; la figure du milieu en a jusqu'à six. Les yeux et la bouche sont indiqués par des trous circulaires, le nez manque presque toujours. Une gravure à Brattleboro est plus curieuse encore ; elle représente onze sujets différents, mammifères, oiseaux ou serpents.

Des pictographies semblables, auxquelles on est disposé à accorder une grande ancienneté, se voient sur les parois des cavernes du Nicaragua (3). Certaines grottes situées dans les montagnes de la province d'Oajaca témoignent également du travail de l'homme (4). Mais ici ce sont des peintures assez grossières tracées à l'ocre rouge. Parmi ces peintures, on distingue des empreintes de mains en couleur noire ; elles rappellent celles que Stephens a remarquées sur les murs en ruines des édifices d'Uxmal. M. Pinard, dans son voyage du Sonora, a rencontré de nombreuses inscriptions sur rochers (5). Il en décrit une gravée sur les trois faces d'une roche basaltiquc, auprès du Rio del Busanig. Quoiqu'elle soit des plus frustes, on parvient à distinguer sur la face nord une main humaine, au-dessous deux cercles concentriques ; plus bas encore, un groupe de quatre petits cercles autour d'un point central. La partie supérieure porte aussi de nombreux petits trous ronds disposés avec une symétrie intentionnelle ; sur une roche qui s'élève au-dessus de la première, on a tracé

(1) On en cite plusieurs gravées à la profondeur d'un pouce et demi.

(2) La plus grande de ces figures mesure 20 pouces de hauteur, la plus petite 5 pouces. G. H. Perkins, *Remarks upon the Arch. of Vermont. Am. Ass.* Saint-Louis, 1878.

(3) *Report Peabody Mus.*, 1880, t. II, p. 716. — On cite auprès de Nihapa un serpent couvert de plumes. L'imagination de l'artiste s'est donné libre carrière.

(4) Brasseur de Bourbourg, *Voy. sur l'isthme de Tehuantepec*, p. 123.

(5) *Bul. Soc. Geog.*, sept. 1880.

plusieurs autres cercles. Ces figures ont évidemment une signification, toute inconnue qu'elle puisse être pour nous.

Auprès de Cahorca, se dresse un monticule rocheux de forme ronde, auquel les Papagos ont donné le nom de *Kaux-Ka*. C'est un amas de roches empilées, portant sur leurs surfaces planes de nombreuses inscriptions hiéroglyphiques. Sur plusieurs points on peut encore distinguer des hiéroglyphes plus anciens, une suite de lignes ou de signes symétriques ; ils ont été en grande partie oblitérés par des inscriptions plus modernes tracées avec de la peinture blanche.

Ces gravures ou ces peintures se trouvent dans toutes les régions qui formaient autrefois l'Amérique Espagnole. On les cite auprès du volcan éteint de Masaya, dans les États-Unis de Colombie, sur les bords de l'Orénoque, dans le Vénézuela, où leur état de vétusté permet à peine de les reconnaître; sur l'isthme de Darien, où, dès 1520, les Conquistadores les constataient (1). Le lieutenant Whipple les décrit sur les rochers de l'Arizona (2), le professeur Kerr sur les montagnes Noires, auprès des sources du Tennessee ; et en parcourant les montagnes Blanches, entre les villes de Colombus (Nevada) et de Benton (Californie) on rencontre à chaque pas, tantôt des représentations d'hommes et d'animaux, tantôt des signes indéchiffrables (3). Ni les Pah-Utes qui occupent le versant californien, ni les Shawnees qui campent auprès de Colombus, ne prétendent en attribuer l'origine à leurs ancêtres. A 20 miles environ au sud de Benton, la route suit un défilé étroit, limité des deux côtés par des rochers presque perpendiculaires, s'élevant à des hauteurs de quarante à cinquante pieds. Ces murs de pierre sont couverts de figures ; on ne connaît ni leur origine, ni leur date, et rien jusqu'ici n'est venu révéler le nom de ces artistes primitifs.

Les vieux habitants du Tennessee ont laissé, eux aussi, des

(1) Diego Garcia de Palacios, *Carta dirigida al Rey de España*, año 1576.

(2) *Government Report on the Pacific Railway Survey.*

(3) Hoffman, *Ethnog. Observ. on Indians inhabiting Nevada, California and Arizona. U. S. Geol. and Geog. Survey*, 1876.

peintures sur les falaises qui dominent leurs grands fleuves. Les unes représentent le soleil ou la lune, les autres des mammifères,

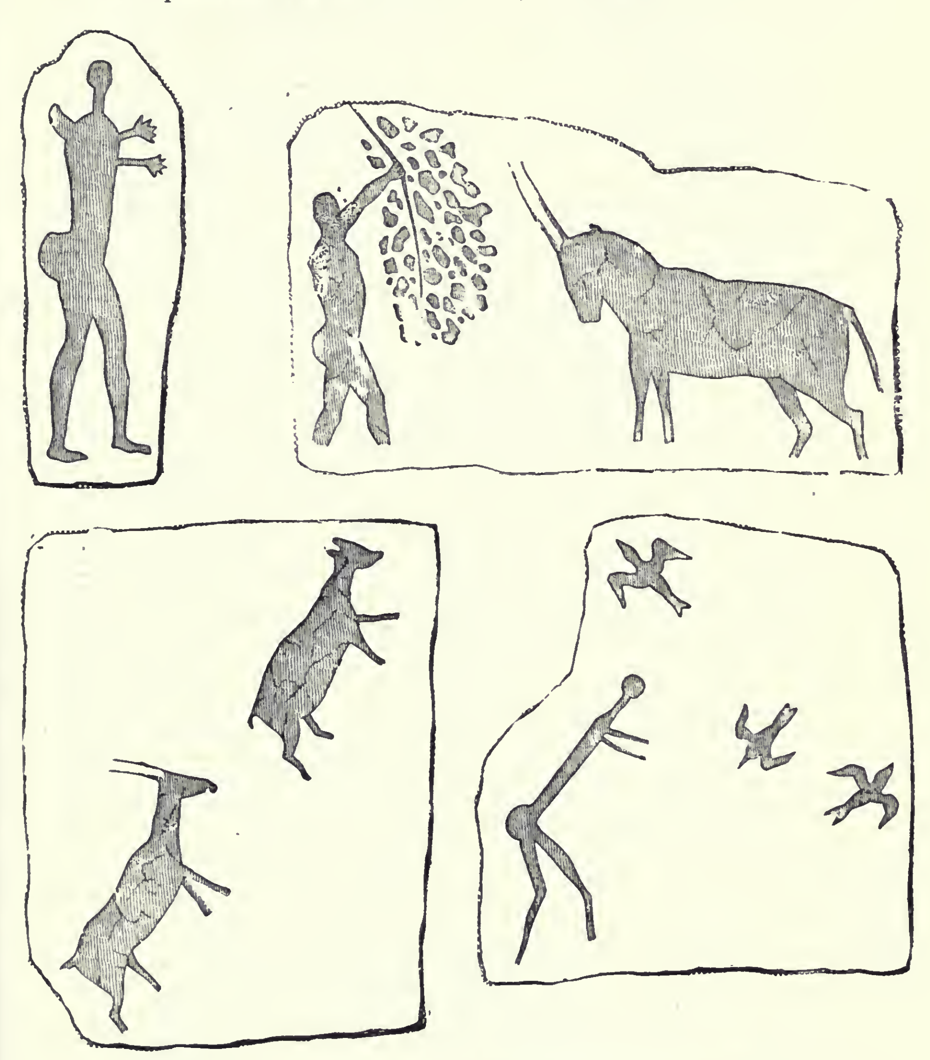


Fig. 110. — Spécimens de gravures sur roche par les Boschismen.

le bison, par exemple (1). Ces peintures ont été exécutées avec de

(1) Jones, *Antiquities of the Southern Indians*. New-York, 1873, p. 137.

l'ocre rouge, et comme les sculptures d'Utah, dont nous avons



Fig. 111. — Gravures sur roche trouvées en Algérie.

parlé, elles sont à des hauteurs presque inaccessibles. Un soleil

colossal, gravé sur un rocher qui domine le Big-Harpeth, est visible à 4 miles de distance. A Buffalo-Creek, ces ouvriers inconnus ont dessiné tout un troupeau de bisons marchant les uns à la suite des autres. Le père Marquette, dans son voyage du Mississipi, a vu des scènes semblables gravées sur les falaises entre l'Illinois et le Mississipi; et des voyageurs plus récents attestent la fidélité de son récit (1).

En parlant de l'Amérique du sud, nous aurons à raconter des peintures, des gravures sur roches pareilles à celles que nous venons de décrire ; mais là non plus, il ne nous sera possible de dire, ni ceux qui les ont exécutées, ni l'époque où elles remontent. La seule conclusion à laquelle il est permis d'arriver, c'est la similitude qui existe entre les instincts de l'homme dans toutes les régions du globe et sous tous les climats; partout cet homme, quelque dégradé qu'on puisse le supposer, retrace avec une vanité enfantine, sur les rochers, sur les parois des cavernes, sur les blocs erratiques, sa propre image ou les scènes qui se passent sous ses yeux, et à ce point de vue, rien n'est plus curieux que de comparer aux essais des anciens Américains les gravures exécutées par les Boschismen à l'extrême sud de l'Afrique (fig. 110) ou celles gravées sur les rochers de l'Algérie (fig. 111). Cette ressemblance dans tous les temps et dans tous les pays des goûts, des instincts, du génie de l'homme est la meilleure preuve que l'on puisse invoquer, pour le rattacher à une souche commune.

Quelles sont les relations entre les Cliff-Dwellers et les autres habitants de l'Amérique.

Il paraît certain, nous l'avons déjà dit, que les Cliff-Dwellers et les habitants des pueblos appartenaient à la même race. Les constructions, qu'elles soient en pierres ou en adobes, sont toujours semblables et toujours régulières; les chambres sont partout d'une extrême exiguïté ; l'absence d'escaliers, les trappes communiquant d'un étage à l'autre, indiquent la vie en commun ; partout nous voyons les estufas, lieux de réunion à la fois religieux et profanes. Les uns et les autres cultivaient la terre,

(1) *Voyages et découvertes du P. Marquette dans l'Amérique septentrionale*, Thevenot, *Relation de divers voyages curieux*. Paris, 1681. — J. G. Shea, *Discovery and Explorations of the Missisipi Valley*, p. 41.

fabriquaient une poterie semblable, se servaient des mêmes pointes de flèches, des mêmes outils en silex.

Toutes les reliques parvenues jusqu'à nous aboutissent à cette conclusion. Il semble non moins certain que ces populations différaient des Mound-Builders de l'Ohio ou du Mississipi, des Mayas du Yucatan, des Nahuas du Mexique (1). Rien chez eux ne rappelle ces pyramides tronquées, ces tertres en forme d'animaux, ces amoncellements de terre (2), encore moins les palais, les temples, les édifices remarquables, œuvre des Mayas ou des Aztecs. Aucune tradition, aucun souvenir ne sont communs à ces races différentes (3) ; tout, au contraire, indique leur séparation (4).

Coronado, le premier Espagnol qui visita ces régions, ne remarque aucun rapport entre les Mexicains et les habitants du Nouveau-Mexique. Le père Escalante, qui parcourut le pays en 1776, plus de deux siècles après Coronado, décrit des ruines aujourd'hui inconnues, des pueblos alors habités, actuellement tombés en poussière, rien dans son récit ne justifie ce que l'on a appelé de l'autre côté de l'Atlantique la *théorie Aztèque* (5);

(1) Dans les chap. VI et VII nous dirons ce que l'on sait des Mayas, des Nahuas et des Aztecs. Voy. aussi Short, *The North Americans*, p. 275 et s.

(2) On cite cependant, au sud de l'État d'Utah, un mound où le Dr Parry a trouvé plusieurs spécimens de poterie assez semblable à celle des pueblos. Le Dr Palmer, à la suite de plusieurs fouilles dans le voisinage, confirme ce fait; mais il ajoute que ces mounds sont le résultat de l'éboulement de murs en adobes.

(3) L'absence des pipes si nombreuses chez les Mound-Builders est non moins remarquable. Nous reproduisons (fig. 112) la seule pipe trouvée jusqu'à présent dans les

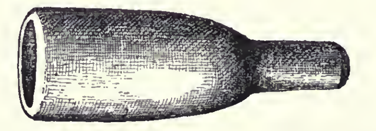


Fig. 112. — Pipe trouvée chez les Cliff-Dwellers.

régions habitées par les Cliff-Dwellers. Elle est en terre cuite, et l'orifice d'aspiration s'ouvre directement dans le prolongement du godet.

(4) « The material relics of the North Mexican group, bear no ressemblance whatever to either Maya or Nahua cities in the South. » (Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 682.)

(5) Dominguez et Escalante, *Diario y Derrotero Santa Fe a Monterey*, 1776. *Doc.*

rien ne permet de supposer que le Nouveau-Mexique ait été peuplé par des colonies parties de l'Anahuac. Deux races bien distinctes paraissent avoir occupé l'Amérique centrale : les Cliff-Dwellers à l'ouest et les Mound-Builders qui paraissent se confondre avec les Aztecs à l'est. Ces peuples à leur origine ont bien pu provenir d'une même souche; mais alors leur séparation date d'un nombre incalculable de siècles, et aucun fait connu ne permet soit de l'affirmer, soit de la nier.

Ce qui est vrai, c'est que de nombreux pueblos existaient dans le Nouveau-Mexique, lors de l'invasion espagnole ; qu'il en est, comme Zuni, Acoma, Taos, Jemez et Pecos qui ont été habités jusqu'à nos jours (1). Le lieutenant Wheeler qui visita le pays en 1858 décrit ainsi les pueblos qu'il rencontre (2). « A la chute du jour, dit-il, je pus, à l'aide de ma lunette, découvrir à une distance de huit ou dix miles, deux pueblos des Moquis perchés sur un rocher et dominant toute la vallée. Les constructions affleuraient le précipice ; à la distance où j'étais, elles offraient l'apparence d'une ville avec des murailles et des tours crénelées. L'ensemble se présentait sous un aspect singulièrement pittoresque. Chacun de ces pueblos est bâti autour d'une cour rectangulaire qui renferme la source d'eau indispensable à la population. Les murs construits en pierres n'ont aucune ouverture à l'extérieur. Il faudrait ou les abattre, ou les escalader pour pénétrer dans l'intérieur. Les divers étages des maisons sont en retrait et on ne saurait parvenir aux étages supérieurs qu'au moyen de trappes dans les planchers. Chaque bâtiment comprend trois étages et n'a d'ouverture que sur la cour. Tout l'arrangement est préparé pour offrir une certaine résistance en cas d'attaque. Comme la cour et les communications sont communes, les ha-

Hist. Mex., 2ᵉ s., t. I. — M. Short (*l. c.*, p. 331) dit avoir compulsé à la Bibliothèque du Congrès, à Washington, un manuscrit d'Escalante qui confirme cette conclusion.

(1) Les pueblos des Indiens sédentaires du Nouveau Mexique sont ainsi groupés : 1° entre la frontière de l'Etat d'Arizona et le Rio Grande, Zuni, Acoma, Laguna ; 2° sur les rives du Rio Grande, Taos, Picuries, Tehua, Queres, Tiguas, Piros ; 3° à l'ouest du Rio Grande, Jemez ; 4° à l'est de la même rivière, Tanos, Pecos.

(2) *Colorado River of the West*, p. 119. — Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 662. — Short, *North Americans of Antiquity*, p. 330.

bitants sont réduits à vivre entre eux dans une certaine communauté. »

Nous pourrions parfaitement emprunter ce récit pour la description d'un ancien pueblo ; il aidera à une seconde conclusion qui s'impose naturellement (1). Le Nouveau-Mexique, l'Arizona, l'Utah, le Colorado et la partie nord du Chihuahua ont été jadis habités par des populations sédentaires, agricoles, comparativement civilisées et ne différant guère plus entre elles, que ne diffèrent les habitants actuels des pueblos. Plusieurs siècles probablement avant l'arrivée des Espagnols, la décadence de ces races avait commencé ; cette décadence a persisté jusqu'à nous, où quelques Moquis, quelques rares Indiens du Rio Grande représentent seuls ces hommes jadis nombreux et puissants.

Les causes de cette décadence sont multiples. Parmi les plus sérieuses, il faut sans doute compter les invasions sans cesse renaissantes des sauvages Apaches, ennemis barbares et dangereux, invasions auxquelles les Cliff-Dwellers opposèrent une longue et énergique résistance. Finalement, cette résistance fut impuissante à arrêter le torrent ; ces hommes durent abandonner les demeures qu'ils avaient bâties, les foyers souvent arrosés de leur sang, pour se réunir à d'autres tribus plus éloignées (2), qui durent à leur tour se défendre et probablement sans plus de succès, contre les attaques des mêmes ennemis.

Les Apaches gagnaient chaque jour du terrain ; chaque jour les Cliff-Dwellers reculaient devant eux. La conclusion était inévitable. La race vaincue fut rapidement condamnée à la stérilité et à l'impuissance, et malheureusement la conquête espagnole ne pouvait aider à son relèvement. Il est probable cependant que les excursions des nomades, quelque dangereuses qu'elles pussent être, n'auraient pas suffi pour dépeupler le pays.

(1) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 685.

(2) Les exemples de semblables réunions ne sont pas rares dans l'histoire des Indiens. Depuis la découverte de l'Amérique, les Tuscaroras vaincus furent admis dans la confédération des cinq nations, les Alabamas, les Uchees, les Natchez dans celle des Creeks, et de nos jours les Pecos décimés par la maladie, trouvèrent un refuge chez une tribu alliée.

Les demeures aériennes d'un accès si difficile, les tours qui défendaient l'entrée des vallées, la disposition des pueblos qui en faisait de véritables forteresses, eussent assuré la victoire de leurs habitants, si une autre cause que nous avons déjà signalée n'était venue accélérer leur ruine. La destruction des forêts, une sécheresse prolongée, la disparition des cours d'eau changèrent des terres que la culture avait fertilisées en ces déserts arides, en ces vallées de sable, que le voyageur parcourt avec tristesse. L'homme dut fuir des régions où la lutte contre une nature ingrate était désormais impossible. Il dut reculer devant un ennemi, plus dangereux que les nomades et contre lequel toute résistance était inutile.

Il était réservé au dix-neuvième siècle de constater ces faits, absolument ignorés il y a peu d'années encore. Une plus noble mission est réservée à nos successeurs : c'est à la science de rétablir ce que la barbarie de l'homme a laissé détruire ; c'est à la science de rendre la vie à ces contrées déshéritées.

CHAPITRE VI

LES PEUPLES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Les peuples de l'Amérique centrale.

L'Amérique ne ménage pas les surprises à ceux qui recherchent son antique histoire. Nous avons dit les mounds, si étranges dans leur forme et dans leur exécution, les demeures, véritables nids d'aigle, taillés dans des rochers à pic ; les pueblos, où une population considérable vivait sous un régime communiste. Il faut maintenant raconter une civilisation plus avancée, des monuments déjà en ruines lors de l'invasion espagnole, des temples, des palais, des monolithes, des statues, des bas-reliefs qui rappellent ceux de l'Égypte ou de l'Assyrie, de l'Inde ou de la Chine. Ces monuments s'étendent sur des régions entières, et les pionniers qui parcourent, la hache à la main, des forêts presque impénétrables, se flattant, dans leur naïf orgueil, de fouler les premiers ces terres vierges, voient se dresser devant eux des ruines, des sépultures, témoins irrécusables de peuples inconnus, de générations disparues. En constatant ces faits, on est confondu de l'erreur d'un historien éminent (1), qui ne craignait pas d'affirmer qu'il n'existait pas dans toute l'Amérique les vestiges d'une seule construction antérieure au quinzième siècle.

Les difficultés que nous avons rencontrées à chaque pas se pressent innombrables, à mesure que notre récit avance. Ici aussi, nous sommes en présence de peuples sans nom, de races sans

(1) Robertson, *History of America*. La première édition parut à Londres en 1777.

histoire ; et pour ajouter à ces difficultés, chaque jour des découvertes nouvelles viennent renverser les hypothèses reçues, détruire les suppositions antérieures et réduire à néant les conclusions qui paraissaient les mieux fondées !

Les mythes et les traditions que l'on a recueillis peuvent remonter à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Les hiéroglyphes (fig. 113) ne remontent guère aussi loin. Il est difficile sur d'aussi faibles données de reconstituer un passé, dont l'existence même était ignorée il y a si peu d'années encore ; et aucun Champollion n'a pu, jusqu'ici, déchiffrer les énigmes que la pierre a conservées (1). Avant d'entreprendre l'étude des monuments eux-mêmes, il nous faut résumer ce que rapportent les historiens modernes qui se sont efforcés de mettre un peu de lumière, là où, avant eux, tout était obscurité et chaos.

Un seul fait paraît certain, c'est que des peuples entiers se sont dirigés, durant des siècles, du Nord vers le Midi (2), les uns poussant les autres, comme une vague précipite la vague qui l'a précédée. Nous ne saurions mieux comparer ces invasions successives, qu'à celles des races barbares qui, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, se disputaient les lambeaux de l'empire romain ou mieux encore à celles des Aryas, qui du fond de

Migrations successives.

(1) Le douzième siècle de notre ère est la limite de nos très incomplètes connaissances historiques sur l'Amérique. Au delà il est quelques faits ethnologiques, mais rien qui puisse constituer une tradition vraiment sérieuse ; puis quelques légendes où des fables souvent grossières tiennent plus de place que la réalité. Les fantaisies avec de tels éléments ont pu se donner libre carrière. L'abbé Brasseur de Bourbourg (*Popol-Vuh*, *Int.*) dit que, 955 avant J.-C., il y avait déjà dans l'Amérique centrale une propriété constituée. La chronique de Clavigero (*St. del Messico*, liv. II, c. I) commence 596 ans avant notre ère. Veytia (*Hist. Ant. de Mejico*, t. I, c. II) fait remonter à l'an 2237 après la création les premières migrations des Nahuas, que Valentini (*the Katunes of Maya Hist.*), par un calcul plus raisonnable, place à 137 ans après J.-C. Ixtlilxochitl (*Hist. Chichimeca*, Kingsborough, t. IX) donne à son tour l'année 503 de l'ère chrétienne, comme la date de la fondation de Tezcuco. Toutes ces dates, nous ne pouvons que le répéter, sont purement fantaisistes. Rien ne permet soit de prouver, soit d'infirmer leur exactitude.

(2) Il convient cependant de citer l'opinion de Bancroft (*The Native Races*, t. II, p. 117). « While the positive evidence in favour of this migration, from the south is very meagre, it must be ad mitted that the southern origin of the Nahua culture is far more consistent with fact and tradition, than was the North Western origin so long accepted. »

l'Asie se jetaient, en hordes serrées, sur l'Inde et sur la Perse, puis sur les diverses contrées de l'Europe, apportant aux vaincus, pour prix de leur défaite, une civilisation assurément supérieure à celle qu'ils avaient possédée jusqu'alors.

Les peuples qui s'établissaient successivement dans l'Amérique centrale étaient probablement de race Nahuatl. Les études poursuivies avec ardeur de l'autre côté de l'Atlantique tendent, de plus en plus, à rattacher à cette souche unique les Olmecs, les Toltecs, les Miztecs, les Zapotecs, les Chichimecs et les Aztecs ; c'est aux diverses branches de cette race conquérante, que sont dus les monuments en ruines, qui couvrent aujourd'hui encore le Mexique, le Yucatan, le Honduras, le Guatemala, le Nicaragua et que nous retrouvons jusque sur l'isthme de Tehuantepec.

Les Mayas.

Les premiers en date furent les Mayas, qui eux aussi étaient sortis originairement de la race Nahuatl. Nous n'oserions cependant l'affirmer; les traditions, les monuments, les hiéroglyphes que l'on peut attribuer avec quelque certitude aux Mayas, s'éloignent de ceux des Nahuas (1), et leur langue présente des différences non moins notables. Ce dernier fait serait un argument péremptoire, si on ne savait avec quelle rapidité s'altèrent et se transforment les dialectes primitivement sortis d'une souche commune (2), et si, à côté de ces différences, il n'y avait lieu de relever de remarquables ressemblances, le monosyllabisme des mots et la construction des phrases par exemple (3). La seule conclusion permise à l'heure actuelle, c'est que si les Mayas et les diverses branches des Nahuas sortaient de la même souche, leur séparation avait sûrement précédé de bien des siècles l'invasion espagnole.

(1) Kingsborough, *Ant. of Mexico*, t. III. — Prescott, *Hist. of the Conquest of Mexico*, t. I, p. 104. — Bancroft, *The Native Races*, t. II, p. 772.

(2) Le señor Orozco y Berra a reconnu quinze dialectes se rattachant au Maya. Parmi eux nous mentionnerons le Quiché, le Tzendal et le Cakchiquel. Le Maya ou ses dérivés se parlaient dans le Tabasco, le Chiapas, le Guatemala, une partie du San Salvador, du Honduras et du Nicaragua. On croit aussi en retrouver quelques traces à Cuba, à Haïti et dans les diverses îles des Indes Occidentales (*Geog. de las Linguas*, p. 98, Mexico, 1864).

(3) Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 759.

Les Mayas vivaient sur les côtes de l'Atlantique ; ils émigrèrent, probablement à la suite de défaites, et abordèrent à Cuba.



Fig. 113. — Spécimen des hiéroglyphes de l'Amérique centrale.

Plus tard, ils revinrent sur le continent et s'établirent au Chiapas, sur les bords de la rivière Usumacinta, au milieu d'un pays riche et fertile (1). Leur empire resta longtemps florissant ; la

(1) Orozco y Berra, *l. c.*, p. 128.

domination de leurs chefs ou des rois leurs sujets (1) s'étendait sur la plus grande partie de l'Amérique centrale (2); Nachan, *la ville des serpents;* dont les ruines de Palenque attestent la splendeur, était leur capitale; Mayapan, Tulan et Copan, les capitales des états tributaires qui formaient l'empire de Xibalba ou des Chanes (serpents) (3).

Telles sont les seules données un peu sérieuses que nous possédions. Les légendes ajoutent des détails, où quelques faits vrais se mêlent à bien des fables. L'empire Maya avait été fondé plusieurs siècles avant notre ère, rapporte-t-on, par un envoyé des dieux, appelé Votan (4). Les traditions les plus anciennes le font venir *des pays où il fait de l'ombre, de l'autre côté des mers.* A son arrivée les habitants des vastes territoires qui s'étendent entre l'isthme de Panama et la Californie vivaient dans une condition, que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celle des tribus sauvages de l'âge de pierre en Europe. Des cavernes naturelles, des huttes faites avec quelques branches d'arbres, leur servaient d'abri; ils avaient pour seuls vêtements les dépouilles des bêtes sauvages que la chasse leur procurait; ils se nourrissaient des fruits que la terre produisait spontanément, des racines qu'ils arrachaient, de la chair crue des animaux, qu'ils dévoraient sanglante (5). La légende a conservé jusqu'à nous le nom des Quinames, géants barbares et sauvages, dont le seul souvenir frappait encore d'horreur et d'effroi les Indiens, même durant la domination espagnole (6). Ce sont ces hommes sans

(1) Les Mayas eurent jusqu'à trois royaumes tributaires dont les capitales étaient Tula ou Tulan que l'on place généralement à deux lieues d'Ococingo, Mayapan dans le Yucatan et Copan.

(2) Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nations civilisées, du Mexique et de l'Amérique centrale.* — Bancroft, *l. c.*, t. II, p. 523 et s.; t. III, p. 460 et s.; t. V, p. 157 et 231.

(3) Bancroft, *l. c.*, t. V, p. 619. — Brasseur de Bourbourg, *le Popol-Vuh.*

(4) Votan, le chef du peuple des Chanes, était venu selon la tradition de l'autre côté de la mer des Antilles; on place son arrivée dix siècles av. J.-C. Peut-être y a-t-il eu plusieurs Votan, et les descendants du premier ont-ils conservé son nom comme un titre d'honneur.

(5) Torquemada, *Mon. Indiana*, t. I, c. 15, 20.

(6) « Los Quinametin gigantesque vivian en esta renconada que se dice ahora Nueva España. » Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Kingsborough, *Ant. of Mex.*, t. IX, p. 322. On croit

doute qui luttaient contre les grands pachydermes, les grands édentés qui avaient parcouru si longtemps en maîtres les forêts, les pampas et les marais des deux Amériques.

Toutes les tribus américaines ne paraissent pas avoir vécu, avant l'arrivée de Votan, dans un pareil état de dégradation. Des ruines d'une étendue considérable se rencontrent dans le Guatemala. Ce sont des pierres brutes, d'une dimension comparable aux constructions cyclopéennes de la Grèce ou de la Syrie; aucune tradition ne se rapporte à leur origine. On les attribue, avec quelque raison, à une race refoulée par la conquête et bien supérieure, comme civilisation, aux populations que Votan rencontrait dans l'Amérique centrale.

Ce fut par la guerre que Votan, placé après sa mort au rang des dieux, établit sa domination; ce fut par la guerre, que sa dynastie affermit son pouvoir. Les légendes ont porté jusqu'à nous une longue suite de victoires et de défaites, de luttes intestines et de guerres extérieures, d'alliances rompues et de révoltes des peuples tributaires (1); puis, selon la loi générale qui régit l'humanité, l'empire décline, les invasions se succèdent et les luttes des Mayas contre les envahisseurs de leur patrie sont celles d'un peuple vieux et usé, ne sachant plus se défendre contre des races plus jeunes et plus vigoureuses. Le résultat ne pouvait être douteux. Parmi les nations soumises, les unes acceptèrent une domination nouvelle; les autres se retirèrent dans le Yucatan

aussi avoir retrouvé quelques traces d'une langue plus ancienne que le Maya, le Nahua, ou leurs dérivés. « Les Cholulains chantaient dans leurs fêtes, en dansant autour des teocallis, un cantique commençant par les mots *Tulanian hululaez*, qui n'appartiennent à aucune des langues actuelles du Mexique. Dans toutes les parties du globe, sur le dos des Cordillères comme à l'île de Samothrace dans la mer Egée, des fragments de langues primitives se sont conservés dans les rites religieux. » Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I. p. 115. — Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 724.

(1) Un manuscrit traduit par don J. Perez, intitulé *Katunes de l'histoire Maya*, donne, selon son traducteur, l'histoire des Mayas de 144 à 1536 (ap. J.-C.), selon le professeur Valentini qui compte d'une manière différente les *Ahau* ou cycles, de 142 à 1544. Les Katunes ne renferment que les faits de guerre, comme si les périodes de paix eussent été indignes d'occuper l'attention. Ce manuscrit avait échappé à l'autodafé général ordonné par les Espagnols en 1569. Le nom de *Katunes* (de *Kat*, pierre et *tun*, interroger) était donné dans le Yucatan aux pierres gravées, portant des dates ou des inscriptions relatives aux événements historiques. Ces pierres étaient incrustées dans les

et dans le Guatemala, où leurs descendants opposèrent une héroïque résistance aux Conquistadores (1).

Nous ne savons que peu de choses sur la religion, les mœurs ou les coutumes des Mayas (2). Leurs dieux paraissent avoir été moins sanguinaires que ceux des Nahuas. L'immolation d'un chien suffisait pour tel événement, qui chez ceux-ci aurait été célébré par des hécatombes de victimes. Des sacrifices humains avaient cependant lieu ; on choisissait de préférence les prisonniers de guerre ; à leur défaut, les parents s'empressaient d'amener leurs enfants, comme l'offrande la plus agréable aux dieux (3). On rapporte aussi une distinction remarquable ; la dignité de sacrificateur était une des plus élevées auxquelles un Mexicain pût prétendre ; chez les Mayas, au contraire, elle était réputée impure et dégradante (4).

A Chichen Itza (5), ces sacrifices étaient plus nombreux. Une fosse profonde remplie d'eau avait été creusée au centre de la ville. Un autel, auquel on arrivait par un escalier taillé dans le roc, s'élevait au bord même du précipice. Des arbres, des bosquets l'entouraient de toutes parts ; et pour ajouter à l'effroi que ce lieu inspirait naturellement, un silence perpétuel devait toujours y régner. Aux temps des premiers successeurs de Votan, pour se conformer aux ordres de l'envoyé des dieux, on n'offrait que des animaux, des fleurs ou de l'encens ; mais peu à

murs des édifices publics. Tout fait croire que les inscriptions n'étaient pas très anciennes. Salisbury, *Am. Ant. Soc.*, 21 oct. 1879. — Stephens, Yucatan, *app.*, t. I et II.

(1) A. de Remesal, *Hist. de la Prov. de S. Vincente de Chyapa*. Madrid, 1619, p. 264. — Juarros, *Hist. of the Kingdom of Guatemala*. London, 1824, p. 14. — Bancroft, *l. c.*, t. I, p. 647 et s. ; t. V, p. 616.

(2) On ne cite que trois manuscrits Mayas. Le codex Peresianus conservé à la Bibliothèque Nationale, le Codex de Dresde connu depuis le XVIII[e] siècle, longtemps décrit comme un manuscrit Aztec et qui a été publié dans le grand ouvrage de lord Kingsborough ; le manuscrit Troano enfin (du Señor Tro y Ortolano, un de ses possesseurs) trouvé à Madrid en 1865. Quelques doutes subsistent à l'égard de ce dernier et aussi à l'égard d'un manuscrit ayant figuré en 1881 à l'exposition américaine de Madrid et que l'on regarde comme une suite du manuscrit Troano.

(3) Diego de Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan*, p. 166. Paris, 1864.

(4) « El oficio de abrir el pecho a los sacrificados que en Mexico era estimado, aqui era poco honroso. » Herrera, *Hist. Gen.*, déc. IV, l. X, c. IV.

(5) Capitale des Itzas, une des nations Mayas du Yucatan.

peu, le peuple revint à des sacrifices plus odieux; et dans les années qui précédèrent la chute de l'empire de Xibalba, si quelque calamité menaçait la nation, si la récolte manquait, si la pluie, indispensable dans la *terra caliente*, faisait défaut, la foule se pressait autour de l'autel et cherchait à apaiser par des victimes humaines la colère des dieux. Ces victimes étaient ordinairement des jeunes vierges; elles marchaient triomphalement au supplice, revêtues d'ornements somptueux, entourées d'un pompeux cortège de prêtres et de prêtresses. Pendant que les fumées de l'encens s'élevaient vers le ciel, les prêtres leur expliquaient les faveurs qu'elles devaient demander aux dieux, devant qui elles allaient paraître. Puis, au moment où l'encens s'éteignait sur l'autel, elles étaient précipitées dans l'abîme, pendant que la foule prosternée continuait ses ardentes supplications.

Au Nicaragua, chacun des dix-huit mois qui formaient l'année s'ouvrait par des fêtes. Le grand prêtre annonçait le nombre des victimes qui devaient être immolées et le choix qu'il avait fait soit parmi les prisonniers, soit parmi les habitants eux-mêmes (1). Le malheureux ainsi désigné était impitoyablement saisi et étendu sur l'autel; le sacrificateur tournait trois fois lentement autour de lui, en chantant des hymnes funéraires; puis il s'approchait vivement, ouvrait la poitrine, arrachait le cœur et se baignait le visage dans le sang encore fumant. Quand la victime était un prisonnier, on dépeçait immédiatement le corps; le cœur appartenait au grand prêtre, les pieds et les mains aux chefs, les cuisses au guerrier qui avait eu l'honneur de la capture, les entrailles aux sonneurs de trompette; les membres étaient distribués au peuple; on suspendait enfin la tête à une branche d'arbre, comme un religieux trophée. Si c'était un enfant, offert ou vendu par ses parents, le corps était enterré, l'usage ne permettant pas aux assistants de se nourrir de la chair d'un des leurs. Ces sacrifices qui remontaient à la plus haute antiquité durè-

(1) Pierre Martyr d'Anghiera, *De Orbe novo*, déc. VI, lib. VI.

rent jusqu'à la conquête. Herrera (1) rapporte que plusieurs prisonniers espagnols furent ainsi dévorés, et Albornoz ajoute que, dans le Honduras, les Indiens finirent par s'en abstenir, la chair de ces étrangers étant trop dure et trop coriace.

Les sacrifices étaient toujours suivis de plusieurs jours de fêtes, de danses, de festins, d'ivresse brutale (2). Les maris devaient s'abstenir de tout commerce avec leurs femmes et les dévots se perçaient la langue, les oreilles, diverses parties de leurs corps et barbouillaient de leur sang les lèvres et la barbe des idoles (3). D'autres fois, le sang était tiré du membre viril, et on en arrosait des grains de maïs que les assistants se disputaient avec ardeur dans une pensée aphrodisiaque (4); au Guatemala, on sacrifiait, avant tout combat, une femme et une chienne. L'horreur qu'inspirent ces détails sera notre excuse pour ne pas les multiplier. Nulle part plus que chez les premiers Américains, la barbarie humaine ne s'est donné plus libre carrière et la cruauté des bourreaux n'était égalée que par le stoicïsme des victimes.

Ces dieux, que l'on prétendait honorer par ces odieux sacrifices, restent inconnus pour nous, et jusqu'à présent on ne sait que peu de choses de la mythologie des Mayas. Leurs idoles représentent tantôt des hommes, tantôt des animaux. Pierre Martyr parle d'un immense serpent, fabriqué avec des pierres et du bitume, et érigé dans le Yucatan ; nous savons aussi que les Itzas, vivement frappés du cheval de Cortès, s'empressèrent de le modeler en pierre et de le placer parmi leurs idoles.

Les Mayas n'avaient aucune connaissance du fer; le cuivre et l'or étaient les seuls métaux qu'ils employassent et encore est-il peu certain qu'ils se servissent d'un procédé quelconque de fu-

(1) *Hist. Gen. de los Hechos de los Castillanos en las Islas e Tierra Firme del Mar Oceano*, déc. I, lib. V, c. v; déc. III, l. IV, c. vii; déc. IV, l. VIII, c. ix; l. XCIV.

(2) Les Mayas connaissaient plusieurs boissons fermentées. Les Itzas en préparaient une avec un mélange de cacao et de maïs. Sur d'autres points, on faisait fermenter du miel, du jus d'ananas, des figues ou d'autres fruits.

(3) Oviedo y Valdes, *Hist. gen. y natural de las Indias.* Madrid, 1851-4, t. IV, p. 52.

(4) Herrera, *l. c.* — Pierre Martyr, *l. c.*

sion. Christophe Colomb, raconte-t-on, rencontra sur la côte du Honduras une barque chargée de creusets, remplis de métal fondu et de haches en cuivre que l'on avait été chercher au loin. L'or était très répandu au moment de la conquête espagnole, et on l'utilisait pour des ornements de toute sorte. Les armes étaient des frondes, des lances, des flèches, des dards armés de pointes en silex, en obsidienne, en porphyre, en cuivre ou en os (1). Les guerriers portaient des vêtements de coton fortement rembourrés et quelquefois d'un poids si lourd que le soldat tombé ne parvenait pas toujours à se relever; leurs boucliers de forme ronde étaient ornés de plumes voyantes et couverts, soit avec des étoffes de coton, soit avec la peau des animaux qu'ils tuaient. Les peuples Mayas connaissaient la navigation. Oviedo rapporte que les habitants du Nicaragua se servaient pour traverser les rivières de *balsas*, véritables radeaux formés de cinq ou six morceaux de bois, liés avec des lianes et supportant un plancher de branches entrelacées (2). Les Chiapanecs employaient des calebasses pour le même usage. Sur d'autres points, nous voyons des races plus avancées : les Guatemaliens creusaient des troncs de cèdre ou d'acajou, et les canots se comptaient par milliers, sur leurs lacs et sur leurs rivières. Les habitants du Yucatan utilisaient de la même façon des troncs d'arbres, et les barques, qu'ils dirigeaient avec une grande adresse à l'aide de rames, pouvaient contenir jusqu'à cinquante personnes. On prétend aussi qu'ils avaient des bateaux à voile ; une balsa rencontrée par Pizarre vers le deuxième degré de latitude, la barque accostée par Christophe Colomb auraient été ainsi gréées (3); mais ces faits sont fortement con-

(1) Cortès, *Cartas y Relaciones al Emperador Carlos V.* Paris, 1866. — Herrera (*Hist. Gen.*, déc. III, l. IV, c. v et vi) parle d'idoles et de haches en or. Cogulludo (*Hist. de Yucathan*, Madrid, 1688) dit à son tour des figurines de poissons et d'oies et Brasseur de Bourbourg (*Hist. des nat. civ.*, t. II, p. 69) des vases finement ciselés tous en or.

(2) *Hist. Gen.*, t. III, p. 100.

(3) Herrera, *Hist. Gen.*, déc. I, lib. V, c. v. — Cogolludo, *Hist. de Yucathan*, p. 4. Aujourd'hui encore, les Haidahs, qui habitent les îles de la Reine-Charlotte, construi-

testés, et nous savons seulement que cette dernière barque était de la longueur des galères espagnoles, large de huit pieds, qu'elle était montée par vingt-cinq hommes et que vers le milieu on avait construit un toit en joncs, pour garantir du soleil les femmes et les enfants.

Les demeures de ces hommes offraient la plus extrême variété. Cette variété n'a rien qui puisse surprendre, si nous considérons la grande étendue de l'empire de Xibalba et les peuples très divers qui lui étaient soumis. Les Quichés et les Cakchiquels qui habitaient les terres hautes du Guatemala plaçaient leurs villes, comme les Cliff-Dwellers, sur des points d'accès difficile et les entouraient de murs élevés et de fossés profonds. Grijalva et Cordova, les premiers Espagnols qui parurent sur les côtes du Yucatan, parlent de maisons bâties en pierres reliées avec du mortier de chaux, de toits en roseaux ou en feuilles de palmier, parfois même en dalles de pierre (1). Ces maisons n'avaient point de porte, et chacun pouvait entrer et sortir librement.

Dans le Nicaragua, les murs, comme ceux des *jacals* des Indiens, étaient en cannes. Les maisons des chefs étaient érigées sur des plates-formes artificielles, ayant souvent plusieurs pieds de hauteur. Cortès nous apprend (2) que celle qu'il habitait, auprès du golfe de Dulce, se composait d'un simple toit soutenu par des poteaux. Les temples, par une exception qu'il faut noter, n'étaient guère plus somptueux que les demeures des hommes. Ils étaient construits en bois et couverts en roseaux. Les images des dieux reposaient dans des chambres souterraines fort obscures. Devant chaque temple s'élevait une

sent des barques semblables qui peuvent contenir jusqu'à cent personnes, et ils ne craignent pas avec ces barques d'entreprendre de longues navigations.

(1) Juan de Grijalva, *Cronica de la Ordende N. P. S.Augustin.* Mexico, 1624. — « Las casas son de piedro y ladrillo, con la cubierta de paja o rama, y dun alguna de lanchas de piedra. » Gomara, *Hist. de Mexico*, Anvers, 1554, f° 23. — « The houses were of stone or brick and lyme very artificially composed. To the square courts or first habitations of their houses, they ascended by ten or twelve steps. The roof was of reeds or stalks of herbs. » Purchas, *His Pilgrimes*, London, 1625-6.

(2) *Cartas*, p. 268, 426, 447.

pyramide tronquée, semblable à celles de la Floride ou du Mississipi. C'était là que les sacrifices s'offraient, à la vue de tout le peuple (1).

Nous avons résumé tout ce qui est actuellement connu du peuple Maya. Les temples, les palais, dont les ruines sont encore debout, diront mieux ses goûts artistiques et son organisation sociale ; avant d'aborder leur étude, il nous faut parler des Nahuas qui se précipitaient à leur tour sur des pays dont la renommée publiait la richesse.

Les Nahuas.

Il faut comprendre, nous l'avons dit, sous le nom de Nahuas, les tribus évidemment de même origine, qui dominèrent successivement l'Anahuac (2). Les Toltecs (3) furent les premiers à établir un gouvernement régulier qui s'étendit peu à peu sur les pays voisins. Ils arrivèrent vers le sixième siècle de notre ère ; plus tard, ils furent remplacés par les Chichimecs, qui à leur tour devaient être vaincus par la coalition des Aztecs, des Acolhuas et des Tepanecs. Enfin les Aztecs, vainqueurs de leurs alliés, restèrent les seuls maîtres du Mexique jusqu'à la conquête espagnole. Du sixième au seizième siècle, la domination Nahuatl présente donc trois périodes distinctes, celle des Toltecs, celle des Chichimecs et celle des Aztecs. Entre ces temps, il faut placer de nombreuses invasions de peuplades qui, poussées comme par une force irrésistible, se précipitaient vers ce centre commun (4).

Ces peuplades appartenaient à la même race ; toutes parlaient des dialectes se rattachant à la même souche (5). C'est là un

(1) Oviedo, *Hist. Gen.*, t. IV, p. 37. — Pierre Martyr, déc. VI, lib. V.

(2) Le préfix *A* placé devant Anahuac paraît être l'abréviation d'*Atl*, eau. Anahuac se traduirait donc par le pays des Nahuas sur l'eau. Il est difficile de fixer l'étendue de ce pays ; il a varié considérablement selon les temps. Nous pensons qu'il faut le restreindre entre 18° et 21° sur l'Atlantique, entre 14° et 19° sur le Pacifique. Becker, *On the Migration of the Nahuas ; Cong. des Americanistes*. Luxembourg, 1877.

(3) Le nom même de Toltecs, que nous reproduisons, faute d'un meilleur, ne repose que sur des données fort insuffisantes. Sahagun, un des plus anciens historiens espagnols, fut, croyons-nous, le premier à l'employer. *Hist. Gen. de las Cosas de Nueva España.*

(4) M. Bancroft énumère avec son exactitude ordinaire ces diverses peuplades ; nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur (*The Native Races*, t. II, p. 103 et s.).

(5) Ce point a été et est très contesté : « From a careful examination of the early au-

point important; l'identité ou la parenté des langues est un fait ethnologique incontestable qui établit la parenté des nations (1).

Tout ce passé est peu connu ; à partir de la destruction de l'empire de Xibalba, les données de la chronologie sont des plus confuses; et l'histoire de l'Amérique centrale est enveloppée dans un profond mystère, qu'il n'a été possible de pénétrer que très imparfaitement.

Les anciennes races américaines gardaient la tradition de longues migrations, dont le souvenir est conservé dans leurs hiéroglyphes et dans leurs pictographies. Selon ces traditions, c'était d'une contrée située au Nord ou au Nord-Ouest que venaient les Nahuas (2). Ce pays appelé *Huehue-Tlapallan* dans le Popol-Vuh ; *Tulan Zuiwa* par d'autres historiens (3), serait le même que le pays d'*Amaquemecan*, le lieu d'origine des Chichimecs.

Ferdinand Alva de Ixtlilxochitl, descendant chrétien des rois du pays, a prétendu retracer l'antique histoire de sa race (4). Il est trop facile d'y retrouver les influences religieuses des missionnaires espagnols, pour que son récit mérite une grande créance. Sept familles selon lui furent sauvées du déluge. Leurs descendants après de longs et pénibles voyages se fixèrent à Huehue-Tlapallan, pays fertile et agréable à habiter, ajoute notre historien (5). Leur séjour fut long et mêlé de fortunes diverses; ils furent enfin obligés de quitter leur patrie d'adoption à la suite de défaites multipliées, et c'est alors qu'ils descendirent vers le sud

thorities, I can but entertain the opinion that the Toltec, Chichimec and Aztec languages are one. » Ces conclusions de M. Bancroft (*l. c.*, t. III, p. 724) sont aussi les miennes.

(1) F. von Hellwald, *The American Migrations. Smith. Cont.*, 1866.

(2) C'est la version de tous les historiens espagnols et nous citerons parmi eux Duran, Veytia, Torquemada, Vetancurt, Clavigero. M. Bancroft cependant (t. V, p. 219, 616 et s.) fait venir ces différentes populations du sud. Nous sommes obligés de dire que les raisons qu'il donne ne paraissent nullement concluantes.

(3) On a cherché à identifier *Tulan-Zuiwa*, avec les sept caves qui jouent un grand rôle dans les traditions aztèques.

(4) *Relaciones* et *Hist. Chichimeca.* Kingsborough. *Ant. of Mex.*, t. IX.

(5) Bancroft (*l. c.*, t. V, p. 208, 218) résume toute cette histoire plus légendaire que sérieuse.

pour se créer une patrie nouvelle. Le fait dominant de toutes les légendes recueillies est l'arrivée d'étrangers blancs, barbus, portant des vêtements noirs, selon toutes les probabilités des missionnaires Bouddhistes (1) qui vinrent prêcher aux Nahuas des

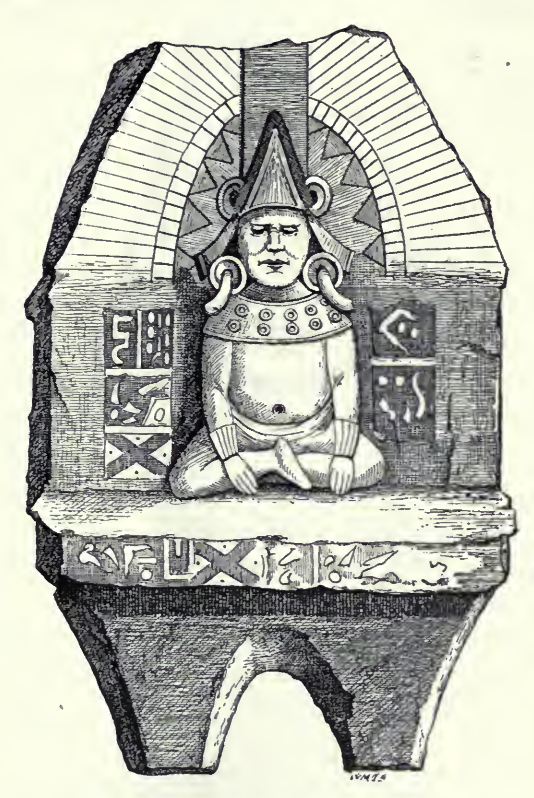


Fig. 114. — Quetzacoatl. (Musée ethnographique du Trocadéro.)

doctrines nouvelles (fig. 114). Nous n'avons sur ce point que les données les plus vagues et les plus confuses, et nous savons seulement que le chef de ces hommes fut appelé Quetzacoatl (*le serpent couvert de plumes*) (2) et adoré par les populations comme

(1) Nous dirons au chap. x, tout ce que l'on rapporte sur les missionnaires Bouddhistes.

(2) Les premiers écrivains espagnols ont voulu voir dans Quetzacoatl saint Thomas, qui des Indes serait passé en Amérique. Les légendes qui le concernent sont nombreuses et leur diversité permet de supposer qu'on lui attribue les actions imaginaires ou

l'incarnation de Tonacateatl, le serpent-soleil, le créateur de toutes choses, le dieu suprême de la mythologie Nahuatl. C'est à Quetzacoatl que se rapportent tous les mythes, toutes les tradi-



Fig. 115. — Quetzacoatl.

tions des Nahuas; de nombreux temples lui étaient dédiés; ses attributs étaient sculptés sur les bas-reliefs, et son image (fig. 115) se trouve sous les aspects les plus divers, en terre cuite ou en

réelles de plusieurs dieux Mayas ou Nahuas. Tout est confusion à cet égard. Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 450-451 et s. — Muller, *Amerikanischen Urreligionen*. Basel, 1867, p. 486 et s.

pierre, sur tous les points où des fouilles ont été tentées (1)

Les querelles religieuses paraissent avoir été ardentes ; les luttes renaissaient sans cesse entre les sectateurs du dieu Votan et les sectateurs du dieu Quetzacoatl, et toujours les vaincus périssaient dans de cruels supplices, ou étaient réduits à fuir leur patrie.

Les Toltecs.

Malgré les luttes étrangères et les discordes civiles, la monarchie Toltèque est restée dans le souvenir des peuples Nahuas comme l'apogée de leur grandeur. Les Toltecs, nous dit-on, étaient grands, bien proportionnés, de couleur jaune clair ; les yeux étaient noirs, les dents très blanches, les cheveux noirs et luisants, les lèvres épaisses, le nez aquilin et le front fuyant. Ils avaient la barbe peu fournie, et peu de poils sur le corps ; la bouche avait une expression de douceur, le front était sévère. Ils étaient braves, mais cruels, ardents à la vengeance et sanguinaires dans leurs rites religieux. Intelligents, disposés à s'instruire, ils avaient les premiers créé des routes et construit des aqueducs ; ils savaient utiliser certains métaux, filer, tisser et teindre les étoffes ; tailler les pierres précieuses ; bâtir de solides demeures, avec des pierres liées par de la chaux ; établir de véritables villes, ériger enfin des tumuli que nous ne pouvons mieux comparer qu'à ceux des Mound Builders (2). C'est à eux que la reconnaissance populaire attribue l'invention de la médecine ; le bain de vapeur, *temazcalli*, et certaines plantes (3) auxquelles on supposait des vertus curatives, étaient les remèdes les plus usités. Dans les villes, nous dit-on, le roi entretenait des hôpitaux richement dotés, où les pauvres étaient admis et soignés gratuitement (4).

(1) Tous les musées de l'Europe et de l'Amérique sont remplis des représentations de Quetzacoatl ; celles du Louvre ont été décrites par M. de Longpérier (*Notice sur les monuments exposés dans la salle des Ant. Américaines*). Le nouveau musée ethnologique du Trocadéro n'est pas moins riche, grâce à l'obligeance de son savant directeur, le Dr Hamy. Nous avons pu lui emprunter une curieuse figure de Quetzacoatl (fig. 114) représenté assis, les jambes croisées, comme les images de Bouddha.

(2) Bancroft, *l. c.*, t. I, p. 24.

(3) « Casi todos sus males curan con yeruas. » Gomara, *Hist. de Mexico*, Anvers, 1554, f° 117.

(4) « En las cuidades principales... habea hospitales dotadas de rentas y vasallos,

Les données que l'on possède sur le commerce de ces peuples sont assez vagues. On sait cependant qu'il était important. A certaines époques de l'année, de véritables foires se tenaient à Tollan et à Cholula ; les produits des régions baignées par les deux Océans s'y rencontraient à côté de nombreux objets, fabriqués par les Toltecs eux-mêmes. Ces objets étaient des plus variés ; si le fer leur était complètement inconnu, les Toltecs travaillaient l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le plomb (1). Leur orfèvrerie est restée célèbre, et le petit nombre d'ornements précieux échappés à la rapacité des Conquistadores excite encore une légitime admiration. Ils abattaient les arbres avec des haches en cuivre, ils sculptaient les bas-reliefs et les hiéroglyphes avec des outils en pierre (2). On utilisait pour cet usage le silex, le porphyre, le basalte et surtout l'obsidienne, l'*istli* des Mexicains. Les émeraudes (3), les turquoises, les améthystes, dont on rencontrait sur divers points des gisements abondants, étaient recherchés pour la parure des hommes et des femmes. On fabriquait à Cholhula une poterie renommée, les vases et les ustensiles nécessaires pour les usages de chaque jour, des encensoirs et des idoles pour les temples des dieux, des ornements communs pour le peuple.

Les armes des Toltecs rappelaient celles des Mayas. Comme ceux-ci, ils portaient des vêtements rembourrés en coton, véritables armures impénétrables aux flèches et aux javelots. Leur bouclier rond *chimalli* était formé de bambous légers et flexibles ; ceux des chefs étaient ornés de plaques d'or, insignes de leur rang.

La crémation des cadavres paraît avoir été très anciennement usitée. On rapporte que les Nahuas brûlaient les corps de leurs chefs, pour pouvoir transporter leurs cendres comme des reliques sacrées, dans leurs longues migrations ; Ixtlilxochitl cite un roi Chichimec tué à la guerre et dont le corps fut brûlé sur

donde se resabian y curaban los enfermos pobres. » Las Casas, *Hist. Apol.* Msc. CXII cité par Bancroft, t. II, p. 597.

(1) Ixtlilxochitl, *Relaciones*. Kingsborough, t. IX, p. 332.

(2) Prescott, *Conquest of Mexico*, t. I, p. 140.

(3) « Gli smeraldi erano tanto comuni, che non v'era signore che non ne avesse. » Clavigero, *St. Ant. del Messico*, t. II, p. 206-7.

le champ de bataille (1). Le corps de Topiltzin, le dernier roi de race Toltèque, fût également brûlé. Pour les gens du peuple, l'enterrement était le mode usuel (2) ; telle était la destination des centaines de tumuli qui existent aujourd'hui encore auprès de Teotihuacan (3). Chez les Chichimecs, au contraire, la crémation était l'usage général (4). Des sacrifices humains (5) accompagnaient les funérailles ; les femmes étaient brûlées vives sur le bûcher de leurs maris ; et elles acceptaient avec joie cette mort cruelle, car elle leur ouvrait la première sphère céleste, où elles devaient suivre leurs époux. Si elles se refusaient à ce sacrifice, leur vie future devait s'écouler dans le *Mictlan*, séjour triste et solitaire.

Les Toltecs formaient une grande confédération de tribus, sous le gouvernement de chefs héréditaires. Par une condition assez étrange et dont nous ne savons aucun autre exemple dans l'histoire des peuples, les rois ne pouvaient régner que durant un cycle d'années (*Xuihmolpilli*). Ce cycle était fixé à 52 ans, et dès que ce terme assez long, il faut en convenir, était arrivé, le roi descendait du trône et remettait à son successeur les ornements royaux. Une autre obligation, peu en rapport avec les mœurs des Nahuas, chez qui le concubinage était licite, était imposée au roi ; il ne pouvait avoir qu'une seule femme, et si elle mourait avant lui, il lui était interdit de se remarier, et même d'entretenir une concubine. Un second mariage était aussi interdit aux reines (6).

Les traditions qui restent de la magnificence des monarques Toltèques sont intéressantes. Le palais de Quetzacoatl (7) renfermait quatre salles principales ; la première s'ouvrait à l'est et

(1) *Relaciones. l. c.*, p. 325, 327, 332, 388.

(2) « La gente menuda comunmente se enterrana. » Gomara, *l. c.*, f° 308.

(3) Sahagun, *Hist. Gen.*, t. III, l. X, p. 141. — Ixtlilxochitl, *l. c.*, p. 327.

(4) Torquemada, *Monarquia Indiana*. Madrid, 1723, t. I, p. 60, 72, 87.

(5) Les victimes étaient généralement des prisonniers faits à la guerre. On immolait aussi aux funérailles royales ceux qui étaient nés dans les cinq jours complémentaires de l'année réputés de mauvais augure. Ixtlilxochitl, *l. c.*, p. 379 et 388. — Veytia, *Hist. Antigua de Mejico*. Mexico, 1836, t. III, p. 8 et s.

(6) Bancroft, t. II, p. 265.

(7) Nous aurions déjà dû remarquer que la terminaison *tl*, si caractéristique dans les mots de la langue Nahuatl, se retrouve dans les dialectes indiens de la côte du Pacifique.

était appelée la salle dorée; les murs étaient couverts de plaques d'or finement ciselées ; la salle des émeraudes et des turquoises était à l'ouest et, comme son nom l'indique, les parois étaient incrustées de pierres précieuses d'un éclat incomparable ; les murs de la salle du sud étaient ornés de coquilles aux couleurs brillantes, enchâssées dans des plaques d'argent; la salle du nord enfin était en jaspe rouge travaillé avec goût. Dans un autre palais, les murs de chacune des salles disparaissaient sous des tentures de plumes ; dans l'une, les plumes étaient jaunes, dans une autre bleues, arrachées aux ailes d'un oiseau appelé *Xeuhtototl;* dans la salle du sud, les plumes étaient blanches; rouges dans celle du Nord (1).

Les Chichimecs.

A côté des Toltecs, dans les régions montagneuses du Nord du Mexique, vivaient de nombreuses tribus sauvages (2). Ces hommes, pour la plupart de race Nahuatl, et partis des mêmes lieux d'origine que les Toltecs, étaient plongés dans une complète barbarie. Ils méprisaient toute espèce de culture et leur unique occupation était de poursuivre le gibier à travers les forêts qui couvraient une grande partie de leur territoire et jusque sur la cime des plus hautes montagnes. Toute viande leur était bonne, le loup, les félides, la belette, la taupe, la souris ; à leur défaut, les lézards, les couleuvres, les sauterelles, les vers de terre (3). Les historiens espagnols rapportent qu'au XVIe siècle ils erraient complètement nus, ou vêtus seulement d'une peau de bête, qu'ils jetaient sur leurs épaules avec le poil en dedans en hiver, en dehors en été. La plupart habitaient des cavernes, des anfractuosités de rocher; quelques-uns d'entre eux, cependant, savaient se créer une demeure, soit en plaçant un toit en feuilles de palmier sur des poteaux enfoncés dans la terre, soit en empilant des troncs d'arbres reliés par des lianes. Là où le bois faisait défaut, ils le remplaçaient par de l'argile séchée au soleil et découpée en

(1) Sahagun, *Hist. Gen.*, t. III, l. X, p. 107.

(2) Les Pames, les Otomies, les Pintos, les Michocaques et les Tarascos étaient les principales tribus confondues sous le nom général de Chichimecs.

(3) Jos. de Acosta, *Hist. natural y moral de las Yndias.* Sevilla, 1580.

adobes. A l'intérieur de ces misérables huttes, pendaient quelques nattes en jonc, qui avec des gourdes et des poteries de fabrication fort grossière, composaient tout leur mobilier; sur ces poteries cependant, un certain sentiment artistique se fait déjà jour, et des figures noires, exécutées non sans goût, se détachent souvent sur un fond rouge.

Constamment en lutte avec leurs voisins, ils se livraient à des invasions fréquentes et ils savaient repousser avec énergie toute attaque sur leur propre territoire. Leurs armes étaient l'arc, la sarbacane avec laquelle ils projetaient de petites balles en terre cuite qui causaient de dangereuses blessures; et surtout une massue, qui était entre leurs mains une arme redoutable (1). Les guerriers portaient à leur ceinture un os, et sur cet os, en témoignage de leur bravoure, ils faisaient une marque pour chaque ennemi qu'ils avaient tué. Les prisonniers étaient traités avec une cruauté inouïe; ils périssaient dans les plus horribles supplices. Souvent le vainqueur les scalpait vivants encore, sur le lieu même du combat, et cette chevelure sanglante devenait un glorieux trophée. Les têtes des victimes étaient portées en triomphe dans tous leurs campements, au milieu de danses et de réjouissances qui célébraient la victoire. On comprend l'horreur et l'effroi avec lesquels les Toltecs considéraient ces nomades. Ils les appelaient des barbares, des buveurs de sang, à raison de leur goût pour le sang de leurs victimes et de leur habitude de se nourrir de lambeaux de chair pantelante. Cette réputation avait survécu à leur défaite, et après la conquête espagnole, Zarfate (2) les citait comme « les plus grands homicides et les plus grands voleurs de toute la terre. » Le nom même de Chichimec, dont on prétend faire remonter l'étymologie à *chichi*, chien (3), était une grave injure.

Tout grossiers qu'ils étaient, les Chichimecs avaient un culte.

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. Chic.*, *l. c.*, p. 214. — Gomara, *l. c.*, p. 298. — Torquemada, *l. c.*, p. 38.

(2) Reproduit par Alegre, *Hist. de la Compañia de Jesus en Nueva España.* Mexico, 1841, t. I, p. 281.

(3) Bancroft, *l. c.*, t. II, p. 126.

Ils adoraient le soleil, comme le dieu suprême (1) ; ils adoraient aussi la foudre représentée par le dieu Mixcoatl (*le Serpent des nuages*) qui, semblable au Jupiter antique, était figuré avec des traits à la main (2).

Presque toutes ces tribus indépendantes, toujours en guerre les unes contre les autres, obéissaient à des chefs nommés par elles. Quelques-unes ne reconnaissaient aucune autorité et se contentaient d'élire un guerrier, pour les conduire au combat. Certaines lois paraissent cependant avoir existé parmi ces races sauvages : les enfants ne pouvaient se marier sans le consentement des parents, et la violation de cette règle entraînait la mort des coupables. Le mariage était nul si, au lendemain des noces, le mari déclarait que sa femme n'était point vierge. Herrera rapporte encore que les Chichimecs ne pouvaient avoir qu'une seule femme ; il est vrai qu'ils la répudiaient sous le plus léger prétexte, pour la remplacer par une autre. Ces femmes étaient de véritables esclaves; à elles incombaient tout le travail de la maison, la préparation des aliments, le tissage de quelques grossières étoffes, la fabrication des nattes et de la poterie, l'abatage des arbres, le transport du bois et de l'eau nécessaires à la famille. Les devoirs de la maternité n'interrompaient pas leurs pénibles labeurs ; pendant qu'elles s'y livraient, elles se contentaient de suspendre un panier à un arbre et d'y déposer leurs enfants qu'elles allaitaient souvent jusqu'à six ou sept ans.

Telle est la peinture que font les historiens, des barbares qui devaient vaincre les Toltecs. Ce qui paraît plus étrange encore, c'est que les vainqueurs adoptèrent immédiatement les usages, les mœurs, la civilisation des vaincus ; et que la monarchie Chichimèque ne fut à tout prendre que la continuation de la monarchie Toltèque. Pouvons-nous admettre que vers la

(1) Alegre, *l. c.*, t. I, p. 279.

(2) On l'appelle aussi *Iztac Mixcoatl*, le serpent blanc nébuleux; des recherches récentes font supposer qu'il était le même que *Taras*, le dieu suprême des Tarascos, ou *Comaxtli*, le dieu des Teochichimecs. Brenton, *the Myths of the New World*. New-York, 1868.

fin du onzième siècle, ou au commencement du douzième, à la suite de révolutions et de luttes encore inconnues, ces tribus sauvages obtinrent la suprématie et dominèrent à leur tour l'Amérique centrale ? et n'est-il pas plus naturel de croire à une confusion dans les récits des chroniqueurs espagnols, seules sources où nous puissions puiser. Cette confusion s'explique. Le nom de Chichimec fut également appliqué et aux tribus barbares du Nord et aux rois de Tezcuco. Ce seraient ces derniers, alliés peut-être à quelques tribus nomades, qui furent les véritables vainqueurs des Toltecs.

La civilisation des Tezcuans n'était ni moins brillante, ni moins avancée que celle des nations qu'ils étaient destinés à soumettre. Les rois de Tezcuco étaient aussi magnifiques que les rois Toltèques. Ixtlilxochitl (1) donne un tableau exagéré peut-être de leurs palais, de leurs jardins, des lacs qu'ils avaient créés à grands frais, de l'aménagement des forêts réservées à leurs chasses. Il nous a conservé le nom des villes chargées du service royal. Vingt-huit parmi elles devaient fournir les hommes destinés à l'entretien des palais ; cinq autres, les serviteurs attachés à la personne même du monarque, huit provinces envoyaient les jardiniers, les forestiers et les laboureurs (2). Les Tezcuans.

La puissance du roi Chichimec qui allait envahir les pays Toltèques, se montre plus encore par le nombre de ceux qui le suivaient dans cette invasion. Xolotl avait sous ses ordres, selon notre historien (3), 3,202,000 hommes ou femmes, et encore a-t-il soin d'ajouter qu'il ne comprend point parmi eux les enfants qui accompagnaient leurs mères. Torquemada (4), sans se dissimuler que son récit peut paraître exagéré, rapporte que les pein-

(1) *Hist. Chichimeca.* Kingsborough, *Ant. of Mex.*, t. IX, p. 251.

(2) Tezcuco était bâtie sur la rive orientale du lac de Mexico ; les eaux se sont retirées, et la ville moderne est à plusieurs miles de distance. Il reste peu de traces de sa grandeur passée. Mayer parle de substructures en adobes, couvrant des carrés de 400 pieds. On les regarde comme les fondations d'anciennes pyramides ; tout autour on a recueilli des fragments de poterie, de nombreuses idoles, des éclats d'obsidienne et divers autres débris.

(3) *L. c.*, p. 337, 375.

(4) *Monarquia Indiana*, t. I, p. 44.

tures historiques qui attestent ces faits énumèrent un million de guerriers sous les ordres de six grands chefs et de vingt mille ou même de vingt-deux mille chefs d'un rang inférieur. Ce n'est pas de nos jours seulement, que des nations entières se ruent les unes sur les autres (1).

Les Toltecs affaiblis par le luxe, les plaisirs, les débauches les plus honteuses, décimés par des maladies pestilentielles, abandonnés par des alliés qu'ils avaient opprimés, par leurs propres sujets eux-mêmes, qui à la suite d'un schisme religieux avaient émigré en grand nombre, vers des régions plus favorisées, montrèrent dans ce danger suprême une énergie virile. Leur roi Acxtitl appela aux armes tous ses sujets; les vieillards et les enfants s'armèrent; la reine Xochitl, mère du roi, fut tuée après avoir vaillamment combattu à la tête d'une légion d'amazones. Ces efforts étaient tardifs; les Toltèques furent complètement défaits et presque exterminés après des combats répétés, qui durèrent plusieurs jours (2). Tolan leur capitale fut pris; le pays se soumit et Xolotl prit le titre de *Chichimecatl Tecuhtli*, le grand chef des Chichimecs (3). Pour affermir sa puissance, il divisa son nouvel empire en plusieurs provinces, qu'il donna en fief à ses principaux officiers à la condition de lui rendre hommage, et par une politique habile, il voulut que son fils aîné Nopaltzin épousât une princesse issue des rois Toltèques (4).

Il n'entre pas dans notre intention de raconter l'histoire de l'empire Chichimèque (5). C'est une suite de révoltes, de guerres

(1) Rien n'est plus obscur que la date de cette invasion. Veytia (*Hist. Ant. Mej.*, t. II, p. 7) fixe à 1117 la victoire des Chichimecs. Ixtlilxochitl semble confondre les faits, ou du moins il leur donne plusieurs dates différentes variant de 962 à 1015 (*Ant. of Mex.*, t. IX, p. 208, 337, 395, 451). Clavigero parle de 1170. D'autres historiens veulent que la chute de l'Empire Toltèque ait précédé l'invasion Chichimèque. Ils sont aussi peu d'accord sur les faits que sur les dates.

(2) Nous suivons le récit donné par Ixtlilxochitl; celui de Veytia (*Hist. Ant. Mej.*, t. I, p. 302-3) présente de notables différences. Il en est de même de celui de Brasseur de Bourbourg (*Hist. des nat. civ.*, t. I, p. 405 et s.).

(3) Ses descendants ajoutèrent à ce titre pompeux celui de *Huactlatohani*, *Seigneur du monde*.

(4) Brasseur de Bourbourg, *l. c.*, t. I, p. 236.

(5) Nous citerons parmi les empereurs Chichimecs qui succédèrent à Xolotl, Nopaltzin

sanglantes, de conspirations et de bouleversements, qui devaient aboutir, en 1431, à la triple alliance des Aztecs, des Acolhuas et des Tepanecs, puis au triomphe éphémère des Aztecs vainqueurs de tous leurs rivaux.

Les Tepanecs et les Acolhuas avaient été les alliés fidèles de Xolotl dans ses attaques contre les Toltecs, et leurs chefs devinrent les vassaux du nouvel empire. Ils étaient depuis longtemps établis dans l'Anahuac, lorsque les Aztecs y arrivèrent. Les uns et les autres faisaient vraisemblablement partie de ces nombreuses immigrations qui se succédèrent dans l'Amérique centrale (1). Ces hommes venaient tous d'un pays auquel les récits unanimes des chroniqueurs donnent le nom d'Aztlan. Où était cette terre, cette *officina gentium*, qui durant cinq siècles et plus, envoie vers le Sud de véritables nations, parlant toutes le même langage, acceptant les mêmes rites, les mêmes fables cosmogoniques, obéissant les unes et les autres à des collèges sacerdotaux strictement hiérarchisés, ayant les mêmes divisions du temps, les mêmes peintures hiéroglyphiques, le même goût pour noter et enregistrer les événements; des hommes qui se comprennent sans difficultés et qui reconnaissent entre eux une origine commune? Il est peu de points plus obscurs et plus controversés que la situation d'Aztlan. On a voulu tour à tour la chercher en Californie, dans le Mississipi, le Nouveau-Mexique, la Floride, le Zacatecas, dans d'autres régions encore. Toutes ces hypothèses ont été mises en avant et toutes peuvent se soutenir; l'importance de la question est assurément considérable, car s'il existe un lien entre les Nahuas et les Mound-Builders, c'est à Aztlan qu'il faut le chercher (2).

Les Aztecs.

son fils, Tlotzin-Pochotl qui régna de 1305 à 1357, Ixtlilxochitl qui mourut vers 1419, Tezozomoc qui usurpa la couronne sur le fils d'Ixtlilxochitl et qui règna 8 ans, Maxtla enfin qui s'empara de la couronne en assassinant son frère aîné. Voy. Bancroft, *l. c.*, t. V, ch. v, vi et vii.

(1) Bancroft, *l. c.*, t. V, p. 305. — F. von Hellwald, *The American Migration*, *Smith. Cont.*, 1866.

(2) Brasseur de Bourbourg (*Hist. des nat. civilisées*, t. II, p. 292) place Aztlan en Californie. Humboldt (*Vues des Cordillères*, t. II, p. 179 et *Essai polit. sur le roy. de la Nouv.-Espagne*, t. I, p. 53) vers 42° de latitude. Foster (*Preh. Races*, p. 340).

Les Aztecs étaient partis d'Aztlan en même temps que les peuples qui les avaient précédés dans l'Anahuac; mais la tradition veut qu'ils s'arrêtèrent longtemps à Chicomoztoc (1). Ce ne fut donc que bien plus tard, entre 1186 et 1194, si nous adoptons la date que donne le Codex Chimalpopoca (2), qu'ils s'établirent à Chapultepec. Leurs commencements furent difficiles; vaincus par leurs voisins, avec qui ils étaient en guerre continuelle, ils furent forcés de quitter le pays où ils s'étaient établis et de se réfugier au milieu de marais presque inaccessibles, où surgissaient çà et là quelques misérables îlots de sable. Ce fut sur un de ces îlots qu'ils fondèrent Tenotchitlan ou Mexico (3). La chasse et la pêche ne pouvaient longtemps suffire à une population qui s'accroissait rapidement. A force de travail, ils arrivèrent à créer des jardins flottants, où poussaient le maïs et d'autres plantes (4). Puis l'eau du lac étant saumâtre, ils obtinrent, moyennant un

Vetancurt (*Teatro Mexicano*, p. II, p. 20) parlent du Nouveau-Mexique. Fontaine (*How the World was peopled*, p. 149) regarde les mounds du Mississipi comme les témoins des migrations aztèques. Prichard (*Nat. hist. of Man.* t. II, p. 514-6) voit dans les Moquis les derniers descendants des Aztecs. Bandelier dit, en parlant de Chicomoztoc (les sept caves). « These caves are in Aztlan, a country which we all know to to be towards the North and connected with Florida. » (*Report Peabody Mus.*, t. II, p. 95 et s.) Clavigero (*St. Ant. del Messico*, t. I, p. 156) cite le Colorado comme l'eau que tous les récits disent avoir été traversée par les émigrants, tandis que Boturini (*Idea de una nueva hist. general de la America Septentrional*, p. 126-8) prétend qu'il s'agit du golfe de Californie. Bancroft (*l. c.*, t. V, p. 322) enfin, qui veut voir Aztlan dans le sud et rapproché de l'Anahuac, conclut ainsi : « We have no means of determining in a manner at all satisfactory, whether Aztlan and Chicomoztoc were in Central Amerrica or in the of Zacatecas and Jalisco; nor indeed of proving that they were not in Alaska, in New Mexico, or on the Mississipi. »

(1) M. Bancroft reproduit toute la marche des Aztecs; on a cru voir dans Chicomoztoc les *sept caves* célèbres dans toutes les légendes. En général, on place Chicomoztoc au même lieu qu'Aztlan.

(2) En 1140 ou en 1189 selon deux dates différentes données par Ixtlilxochill; en 1245 selon Clavigero; en 1298, selon Veytia, Gama et Gallatin; en 1331 selon Gondra. La marge, on le voit, est large. Le Codex Chimalpopoca est daté du 22 mai 1538. On peut consulter Bancroft (*l. c.*, t. V, p. 192) qui donne sur toute la question des détails intéressants.

(3) On place cette fondation vers 1325. Duran cité par Bancroft (*l. c.*, t. I, c. IV-VI.) — Veytia, *Hist. ant. de Méjico*, t. II, p. 156. — Torquemada, *Mon. Ind.*, t. I, p. 92, 288 et s. — Ixtlilxochitl, *l. c.*, t. IX, p. 461. — F. de Alvaredo Tezozomoc, *Cron. Mexicana*, Kingsborough, t. IX.

(4) Bandelier, *Rep. Peabody Mus.*, t. II, p. 403.

tribut annuel, le droit de chercher sur la terre ferme l'eau douce qui leur manquait complètement.

Tels furent les humbles commencements des Aztecs ; leur histoire devient ensuite plus confuse encore que celle des peuples dont nous avons parlé (1). Il semble qu'à mesure que nous approchons de la fin de ce drame sanglant, la tradition elle-même s'efface. Comme sous la domination Chichimèque, nous voyons des séries de guerres et de révoltes, de luttes et de soumissions (2), au milieu desquelles, la puissance des Aztecs grandit toujours. Leur alliance avec les Acolhuas et les Tepanecs contre le dernier empereur chichimèque Maxtla, et la défaite de celui-ci, furent pour eux des étapes nouvelles. A la suite de la victoire, une confédération s'établit entre les vainqueurs. Nezahualcoyotl, fils d'Ixtlilxochitl, sur lequel Tezozomoc avait usurpé la couronne, prit à son tour le titre de *Chichimecatl Tecuhtli.* Tezcuco était sa capitale ; la capitale des Tepanecs fut Tlacolpan ; celle des Aztecs, comme nous l'avons vu, Tenotchitlan.

A partir de ce moment les Aztecs prirent un rapide essor ; des marais où ils avaient trouvé un refuge après leurs premiers désastres, leur puissance s'étendit jusqu'aux rives des deux Océans. Leurs conquêtes n'étaient dues qu'à leurs armes victorieuses ; aucune ville n'acceptait volontairement leur joug ; aucune nation ne recherchait leur alliance. Les peuples durement opprimés par des gouverneurs étrangers, accablés de taxes odieuses (3), pressurés par les commerçants mexicains, très ex-

(1) Une des causes de cette confusion est la rivalité constante des deux royaumes de Tenotchitlan et de Tezcuco et le peu de soin qu'ont mis les premiers chroniqueurs Espagnols pour distinguer les faits relatifs à chacun des deux pays.

(2) Brasseur de Bourbourg donne un récit très complet (*l. c.*, t. III, p. 194 et s.). Malheureusement il est inexact sur une foule de points. Les principales guerres soutenues par les Aztecs furent à l'ouest contre le royaume de Michoacan, habité par les Tarascos, rameau des Toltecs ; et contre les Miztecs et les Zapotecs au sud.

(3) On payait les tributs en nature, ils se composaient de grains, de vêtements de coton, de pipes, de joncs, d'aromates, d'objets les plus divers. Certaines villes du Pacifique étaient tenues d'envoyer chaque année 4,000 balles de plumes, 2(0 sacs de cacao, 40 peaux de tigre, et 160 oiseaux d'une espèce rare. Les Zapotecs étaient astreints à 40 plaques d'or d'un poids fixé et à 20 sacs de cochenille. Des tribus nomades devaient fournir des urnes remplies de poudre d'or. Les villes du golfe du Mexique en-

perts en ce genre de trafic, se révoltaient sans cesse. Chaque révolte nouvelle était noyée dans le sang ; et des milliers de victimes humaines périssaient sur les autels de Mexico en l'honneur de la victoire. On comprend, en lisant ces détails, la haine des vaincus et le dévouement que montrèrent les alliés de Cortès (1).

Mexico, dont les premières maisons avaient été quelques misérables huttes en roseaux ou en terre, grandissait avec la puissance de ses habitants, et bientôt elle fut une ville digne de l'empire, dont elle était la capitale (2). De tous les côtés s'élevaient les palais des rois, les temples des dieux indigènes ou étrangers (3) ; car, comme dans la Rome antique, les divinités des peuples vaincus devenaient celles des vainqueurs. Des travaux plus utiles ne faisaient pas défaut. Des chaussées édifiées par les nations, tributaires ou alliées, permettaient des communications faciles, que venaient compléter des ponts larges et construits selon les règles de l'art (4). Une digue de 7 à 8 miles de longueur, sur une largeur qui varie dans les divers récits de 30 à 60 pieds, était destinée à mettre Mexico à l'abri des inondations (5). Des aqueducs ame-

voyaient 20,000 balles de plumes, 6 colliers d'émeraudes, 20 anneaux en ambre ou en or et 16,000 charges de caoutchouc. Tous devaient contribuer au tribut, et ceux qui étaient trop misérables pour le faire étaient tenus de fournir un nombre déterminé de serpents ou de scorpions. On raconte que Alonso de Ojeda et Alonso de Mata, cités parmi les compagnons de Cortès, comme ceux qui entrèrent les premiers dans le palais royal de Mexico, aperçurent des sacs empilés avec soin. Ils s'empressèrent de s'en emparer, espérant déjà un riche butin. Ces sacs étaient pleins de poux et faisaient partie du tribut d'une province. Torquemada (*l. c.*, t. I, p. 461) à qui nous empruntons ce fait ajoute : « Ai quien diga, que non eran Piojos sino Gusanillos ; pero Alonso de Ojeda en sus Memoriales lo certifica de vista, y lo mismo Alonso de Mata. » On peut aussi consulter Tezozomoc, *Cron. Mex.*, Kingsborough, t. IX. — Clavigero, *St. ant. del Messico*, t. I, p. 275. — Bancroft, *l. c.*, t. II p. 233 et 234.

(1) Bancroft, *l. c.*, t. V, p. 481.

(2) Les rois ou chefs mexicains jusqu'à la conquête espagnole furent Itzcoalt † 1440, Montezuma Ier † 1469, Axayacatl † 1481, Tizoc † 1486, Ahuizotl † 1503, Montezuma II † 1520.

(3) Torquemada assure qu'il y avait plus de quarante mille temples ou teocallis à Mexico.

(4) « Hay sus puentes de muy anchas, y muy grandes vigas juntas y recias y bien labradas, y tales que por muchas dellas pueden passar diez de caballo juntos à la par. » Cortès, *Cartas*, p. 203.

(5) Veytia, t. III, p. 247. — Torquemada, t. I, p. 157. — Clavigero, t. I, p. 233. — Brasseur de Bourbourg, t. III, p. 228.

naient l'eau nécessaire aux habitants, et dès 1446, cette eau était conduite par des tuyaux en terre cuite de Chapultepec à la capitale.

La prospérité de Tezcuco ne le cédait en rien à celle de Mexico, et la figure de deux de ses rois vient relever la monotonie de l'histoire de l'Anahuac. Grâce à la sage administration de Nezahualcoyotl, Tezcuco était devenu le centre des arts, des sciences, de la culture intellectuelle (1). Le roi était lui-même un poète distingué. Ixtlilxochitl, son descendant direct, a conservé quelques-unes de ses poésies, célèbres encore au temps de la conquête. Nous ne voulons reproduire qu'une strophe, tirée d'une ode sur les vicissitudes de la vie (2), où le roi, faisant un retour sur lui-même, s'écrie : « Non, tu ne seras pas oublié, non, le bien que tu as fait ne sera pas perdu pour les hommes; car le trône que tu occupes n'est-il pas le don du dieu sans égal, le puissant créateur de toutes choses, celui qui fait et qui abaisse les princes et les rois? » Nous ne pouvons continuer cette citation ; disons seulement que les strophes suivantes montrent les mêmes sentiments, que nous sommes étonnés de trouver chez un homme, trop facilement considéré comme un barbare ; elles respirent le dédain des grandeurs, dont le roi avait su apprécier le néant ; elles permettent d'accepter jusqu'à un certain point le récit des historiens espagnols, qui affirment que Nezahualcoyotl adorait un dieu unique et invisible, dont l'image ne pouvait être retracée par les mortels.

Les rois de Tezcuco.

(1) Sahagun raconte l'éducation donnée aux fils et aux filles du roi. Il cite un discours adressé par Nezahualcoyotl à ses enfants, remarquable par l'élévation des sentiments qui s'y montrent.

(2) Quatre odes sont reproduites dans le recueil de lord Kingsborough (t. VIII, p. 110-115). L'une est une imprécation contre Tezozomoc qui avait usurpé le trône des ancêtres de Nezahualcoyotl, une autre est l'ode sur les vicissitudes de la vie, dont nous reproduisons un fragment; la troisième, récitée à un festin, est une comparaison entre les rois de l'Anahuac et les pierres précieuses. La quatrième enfin célèbre la dédicace d'un palais royal et s'étend sur la nature périssable de la grandeur terrestre. Bancroft (t. II, p. 494) donne une traduction anglaise de deux de ces odes. F. W. v. Müller (*Reisen in den Vereinigten Staten Canada und Mexico*. Leipzig, 1864, t. III, p. 128-141) reproduit deux autres odes qui étaient restées inconnues.

Nezahuacoyotl mourut vers 1472; il laissa un seul fils légitime, mais plus de cent enfants de ses concubines; ce fils, Nezahuapilli, lui succéda; il se montra, comme son père, habile à la guerre, d'une justice, toujours sévère, souvent inexorable, miséricordieux pour les petits, généreux pour ses sujets. Comme son père, il était adonné aux plaisirs, et l'on rapporte qu'il avait dans ses palais plus de deux mille concubines (1). Parmi ses femmes était une fille d'Axayacatl, roi de Mexico; elle était fort jeune, et il lui avait été assigné un palais particulier, jusqu'à ce que le mariage pût être consommé. Elle passait pour fort belle et le roi lui faisait de fréquentes visites; chaque fois, il remarquait, dans la salle où elle se tenait, un nombre plus considérable de statues couvertes de riches habits; ne voulant pas contrarier les goûts de sa femme, il ne faisait aucune réflexion. Un jour il vit au doigt d'un de ses principaux courtisans l'anneau de la reine. Ses soupçons s'éveillèrent, et le soir même il se rendit au palais de Chalchiuhuenetzin. La reine dormait, selon les affirmations de ses suivantes. Nezahuapilli pénétra dans sa chambre; une poupée, revêtue des habits de la reine, avait pris sa place dans le lit royal. Le roi, dont les soupçons étaient justement éveillés, poursuivit ses recherches et, dans une pièce secrète du palais, il vit la jeune reine complètement nue, dansant avec trois de ses principaux officiers. Les statues étaient celles de ses amants, et elle avait voulu, par un étrange caprice, les faire représenter dans le costume qu'ils portaient, la première fois qu'ils avaient obtenu ses faveurs. La punition fut terrible; malgré le respect dû à son rang, la reine fut étranglée; et avec elle périrent ses amants, les femmes attachées à son service et plus de deux mille personnes convaincues de complicité, ou de connaissance à un degré quelconque de ses désordres (2).

Ce n'est pas le seul exemple de sévérité que l'histoire rapporte de Nezahualpilli. Son fils aîné avait montré des talents remar-

(1) Il avait également plusieurs femmes légitimes. La fille d'Axacayatl, dont nous parlons, était du nombre, ainsi que trois nièces de Tizoc.

(2) Torquemada, t. I, p. 184. — Ixtlilxochitl, *Hist. Chichimeca, l. c.*, p. 265, 267, 271.

quables comme général. Il était le favori du roi qui venait de lui conférer le titre de *Tlatecatl*, le plus grand honneur que pût recevoir un Tezcuan. Un jour il fut accusé d'avoir parlé trop librement à une des concubines de son père. Le roi voulut interroger les coupables, et le fait étant prouvé, il n'hésita pas à appliquer une loi qu'il avait faite ; il condamna son fils à mort et le fit exécuter malgré les supplications de ses courtisans (1). Un autre de ses fils avait commencé la construction d'un palais, sans en avoir obtenu l'autorisation et sans s'être fait remarquer, à la guerre, par une des actions qui seules donnaient aux princes le droit de posséder un palais séparé ; il le fit également exécuter. Quelques années après, Tezozomoc, beau-père de Montezuma, fut accusé d'adultère ; les juges, par égard pour le roi de Mexico, l'avaient seulement condamné au bannissement. Nezahualpilli le fit étrangler, à la grande irritation des rois ses alliés (2).

Les dernières années de la vie du roi de Tezcuco furent tristes ; une prophétie, à laquelle les Tezcuans ajoutaient une grande confiance, assurait que le dieu Quetzacoatl reviendrait sur la terre, sous les mêmes traits que lors de sa première apparition. Les temps marqués par cette prophétie étaient arrivés et coïncidaient avec le débarquement des Espagnols. L'esprit superstitieux du roi fut singulièrement frappé de ce fait. Dès lors, il s'enferma dans son palais, ne s'occupa plus des affaires publiques et refusa même de recevoir ceux à qui il avait confié la direction de l'État. Sa mort, que l'on place en 1515, fut longtemps ignorée, et une légende formée autour de son nom s'est perpétuée jusqu'à nous ; les Tezcuans prétendaient que la mort n'avait pu l'atteindre et qu'il s'était retiré à Amaquemecan, le pays de ses ancêtres (3).

La mort de Nezahualpilli, la mésintelligence qui éclata entre

(1) Torquemada, *Mon. Ind.*, t. I, p. 165.

(2) Ixtlilxochitl, *l. c.*

(3) Torquemada, t. I, p. 216. — Ixtlilxochitl, *Hist. Chic.*. p. 282, 388, 410. — Tezozomoc, Kingsborough, t. IX. p. 178. — Fray Diego Duran place sa mort en 1509. *Hist. de las Indias de la Nueva España*, écrite entre 1567 et 1581 et publiée à Mexico par D. Ramirez en 1867.

ses fils, servaient les projets ambitieux de Montezuma. Il fut, un instant, le maître incontesté de l'Anahuac; mais la fortune l'abandonna rapidement; il ne sut ni résister aux Espagnols, ni traiter avec eux, ni obtenir le dévouement de son peuple. L'empire des Aztecs était condamné, et l'Anahuac, comme le Nouveau-Monde tout entier, allait appartenir à d'autres races à qui par d'impénétrables décrets l'avenir de l'Amérique était réservé.

Religion et culte.

L'idée religieuse, autant que l'on peut en juger aujourd'hui, se rencontre chez toutes les races américaines, avec les contrastes les



Fig. 116. — Idole en terra cotta.

plus frappants. Certaines peuplades n'avaient pu dépasser le fétichisme, la forme la plus dégradée et la plus primitive du culte. L'idolâtrie, qui dominait chez les nations de l'Amérique centrale, était déjà une forme plus élevée; le sauvage adore la vague de la mer, l'arbre de la forêt, l'eau de la fontaine, l'étoile du firmament, la pierre du chemin ; il investit de pouvoirs surnaturels le premier objet qui frappe ses yeux ou son imagination. L'idolâtre lui est supérieur ; il adore non la matière elle-même, mais le dieu du soleil, de la mer, de la forêt, de la fontaine ; souvent il revêt ce dieu, devant lequel il tremble, de formes humaines (fig. 114, 115, 116), et il lui prête les passions qui sont dans son

propre cœur. Le monothéisme, au point de vue purement philosophique, est un progrès considérable. On a prétendu que les Aztecs adoraient un dieu invisible, Teotl, le maître suprême (1); mais ce fait est contesté, et tout prouve au contraire que le polythéisme existait chez eux et même un polythéisme très inférieur, comme conception, à celui que l'histoire nous montre chez les Égyptiens ou chez les Grecs (2). Le nombre des divinités secondaires était très considérable ; chaque tribu, chaque famille, chaque profession avait ses patrons, et croyait honorer ces dieux

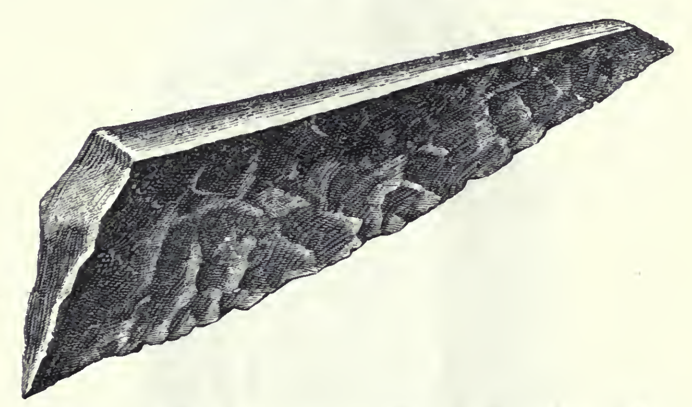


Fig. 117. — Couteau en obsidienne à l'usage des sacrificateurs. (Musée du Trocadéro.)

par des jeûnes sévères, une chasteté prolongée, des bains, des purifications, souvent aussi par de cruelles mortifications.

C'est ainsi, qu'avant de célébrer la fête du dieu Camaxtli, les prêtres étaient tenus à une rigoureuse abstinence, qui ne durait pas moins de cent soixante jours, et pendant tout ce temps ils devaient se percer la langue avec des centaines de petits bâtons pointus variant de un à trois centimètres de diamètre (3).

(1) « The Aztecs recognised the existence of a supreme Creator and Lord of the universe. » Prescott, *the Conquest of Mexico*, t. I, p. 57.

(2) « Their Mythology, as far as we know it, presents a great number of unconnected Gods, without apparent system or unity of design. » Gallatin, *Am. Ant. Soc. Trans.*, t. I, p. 352.

(3) Las Casas, *Hist. Apologetica de las Yndias Occidentales*, c. CLXXII et CLXXV. Kingsborough, t. VIII.

Les fêtes religieuses étaient fréquentes chez tous les peuples de race Nahuatl, et chacune d'elles était accompagnée de sacrifices humains. A telle fête, selon un rite strictement observé, des enfants à la mamelle étaient offerts au dieu qui présidait à la pluie; ils devaient être immolés sur de hautes montagnes, ou précipités dans le lac qui baigne la ville de Mexico. Le

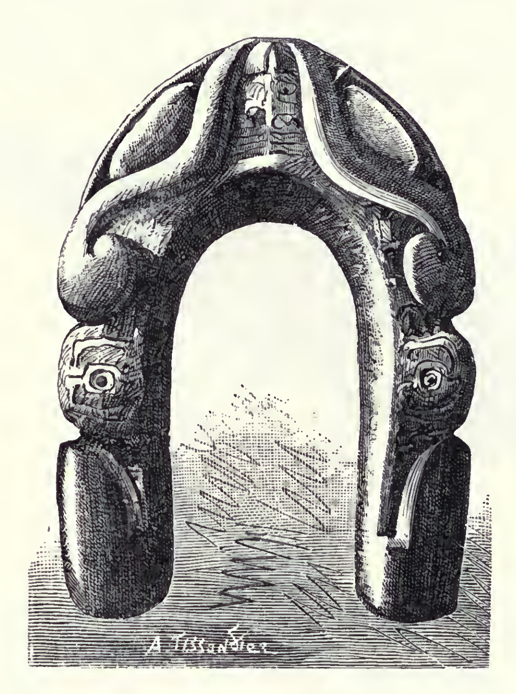


Fig. 118. — Collier de sacrifice. (Musée du Trocadéro.)

mois suivant, le dieu des orfèvres exigeait des sacrifices non moins sanglants. Des centaines de misérables captifs étaient successivement amenés aux pieds du grand prêtre ; leur poitrine était ouverte avec un couteau en obsidienne (fig. 117 et 118); leur cœur arraché et offert, tout pantelant encore, à l'idole. A d'autres fêtes, s'il est permis de les appeler ainsi, la peau du malheureux était arrachée; des gladiateurs s'en revêtaient, pour se livrer à des combts simulés; ou bien, dans un élan de ferveur,

des prêtres s'honoraient de porter ces dépouilles (fig. 119 et 120) jusqu'à ce qu'elles tombassent en lambeaux (1). Le hideux trophée était alors suspendu dans le temple de Yapico, ou, si c'était un prisonnier pris les armes à la main, rendu à celui qui avait offert la victime. Les réjouissances en l'honneur de Mixcoatl, le dieu (2) de la chasse et du tonnerre, étaient inaugurées par des battues, où les animaux, daims, coyottes, lièvres, lapins, tombaient sous les flèches des dévots. Puis venaient les inévitables sacrifices humains; on allumait enfin un grand feu, où les hommes jetaient des pipes ou des vases (fig. 121), les femmes des fuseaux, dans l'espérance que le dieu leur rendrait leurs offrandes avec usure, dans la vie qui les attendait au delà de la tombe (3).



Fig. 119. — Prêtre Aztec, revêtu d'une peau humaine.

(1) « Ils puaient comme des chiens morts, » ajoute Sahagun qui nous a transmis ce détail.

(2) Peut-être faudrait-il dire la déesse; ce point est très controversé.

(3) Bancroft (t. II, ch. IX et t. III, p. 355-412) donne un détail très exact de ces fêtes. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur désireux de les connaître plus complètement.

Au jour consacré à Xuihtecutli, le dieu du feu, les captifs étaient portés en triomphe sur les épaules des prêtres, jusqu'à la plate-forme où s'élevait le teocalli, puis précipités dans un foyer ardent. La foule accourue de toutes parts se repaissait avec transport de l'agonie de ces malheureux ; et des danses, des ré-



Fig. 120. — Vase destiné aux sacrifices (la tête est celle d'un sacrificateur revêtu d'une peau humaine). (Musée du Trocadéro.)

jouissances, des festins, où la viande humaine (1) était le mets le plus recherché, terminaient la journée. A Tlascala, un des mois de l'année était consacré aux plaisirs sensuels. Il était inauguré

(1) Les morceaux les plus délicats étaient réservés aux prêtres. Une partie du cadavre devait être rendue à celui qui avait offert le malheureux. Sahagun nous apprend que cette viande était accommodée avec du maïs. Ce mets s'appelait *Tlacatlao'li* et le maître de l'esclave devait s'abstenir d'en manger, car l'esclave était regardé comme un membre de la famille.

par le sacrifice de nombreuses vierges. D'autres fois, un jeune homme et une jeune fille, choisis pour leur beauté, étaient entretenus pendant toute une année avec un luxe royal, puis traînés au supplice, comme des victimes agréables aux dieux.

Telles étaient les fêtes qui se renouvelaient chaque année. Il y avait aussi les fêtes extraordinaires, une victoire, l'avènement d'un roi, la dédicace d'un temple ; ces derniers événements étaient fréquents à Mexico, et toujours l'occasion d'hécatombes de victimes. Si une défaite, une maladie pestilentielle, une famine,

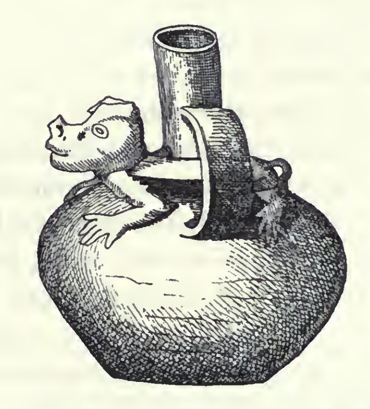


Fig. 121. — Vase trouvé dans l'île de Los Sacrificios.

un tremblement de terre venaient frapper les Aztecs, le peuple réclamait avec ardeur des sacrifices pour apaiser la colère des dieux.

La dédicace par Ahuizotl du grand temple de Huitzilopochtli, en 1487 (1), fut marquée par l'immolation de 72,344 malheu-

(1) La légende de Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, mérite d'être rapportée. Une pieuse veuve vivait à Tula. Un jour qu'elle était au temple, elle vit flotter dans les airs une petite boule de plumes. Elle la ramassa et la mit dans son sein. A son retour elle voulut la rechercher ; la boule avait disparu. Peu de temps après elle était grosse. Ses fils, irrités du déshonneur de leur mère, voulaient la tuer, lorsque du fond de ses entrailles, une voix se fit entendre : « Ne crains rien, ma mère, car tout tournera à ta gloire ; » et au même instant Huitzilopochtli parut portant sa lance, son bouclier étincelant et sa couronne de plumes vertes, et tombant sur ces fils dénaturés, il les mit tous à mort. De ce jour il fut appelé *Tetsauhteoll*, *le dieu terrible* (Bancroft, t. III, p. 288).

reux (1); les prêtres étaient fatigués de frapper; il fallait successivement les remplacer; mais le peuple ne se lassait pas de cette effroyable boucherie; il répondait, par des exclamations de joie, aux hurlements de ceux qui mouraient (2). Sous Montezuma II, 12,000 captifs périrent, lors de l'inauguration d'une pierre mystérieuse amenée à grands frais à Mexico et destinée à former l'autel des sacrifices (3). Ces sacrifices touchaient heureusement à leur fin ; en 1518, au moment même où Juan de Grijalva débarquait sur la côte où s'élève aujourd'hui Vera-Cruz, de nombreux prisonniers furent immolés en l'honneur de la dédicace du temple de Coatlan. Ce devait être la dernière de ces horribles fêtes; les Espagnols vainqueurs s'empressèrent de les abolir (4).

En dehors des sacrifices extraordinaires que nous venons de raconter, le nombre des victimes qui périssaient dans les saturnales annuelles dépasse toute créance. Zumarraga, le premier évêque de Mexico, dans une lettre datée du 12 juin 1531 et adressée au chapitre général de son ordre, ne l'évalue pas à moins de 20,000; Gomara le porte même à 50,000 (5). Ces chiffres

(1) Le Señor Orozco y Berra montre dans les annales du musée national de Mexico, l'existence de sacrifices humains chez les Juifs, les Egyptiens, les Perses, les Phéniciens, les Pélasges et bien d'autres nations de l'antiquité. Des recherches récentes permettent aussi de croire que le nombre des victimes a été singulièrement exagéré par les historiens espagnols. En admettant même, ce qui nous semble probable, cette exagération, il faut aller dans l'intérieur de l'Afrique pour voir de pareilles hécatombes.

(2) Torquemada, t. I, p. 186. — Vetancurt, *Teatro Mex.*, t. II, p. 37. D'autres écrivains portent le nombre des victimes à 60,460 et celui des spectateurs à plus de six millions (Bancroft, t. II, p. 577; t. V, p. 440).

(3) Les autels destinés aux sacrifices peuvent se ramener à trois types différents : 1° le *Tehcatl* généralement en obsidienne ou en serpentine, de forme convexe : la poitrine de la victime se trouvait ainsi placée de manière à faciliter la tâche du sacrificateur. Sa hauteur, rapporte Duran (*Hist. de las Yndias de Nueva España*), atteignait la ceinture d'un homme, et sa longueur pouvait être de 8 pieds ; 2° le *Temalacatl*, pierre de forme cylindrique, à laquelle était attaché le malheureux qui devait montrer sa bravoure, en luttant contre ses assaillants à l'aide d'un bouclier. Dès qu'une flèche l'avait atteint, il était traîné au tehcatl et son cœur immédiatement arraché par le sacrificateur ; 3° le *Cuauhxicalli*, pierre concave avec un bassin au centre, où le sang était recueilli. C'est à ce dernier type, que se rapporte la célèbre pierre découverte à Mexico en 1791. — *Ann. del Museo Nacional*, Mexico, 1877 et 1878.

(4) Torquemada, *l. c.*, t. I, p. 186. — Vetancurt, *l. c.*, t. II, p. 46. — Veytia, *Hist. ant. de Mejico*, t. III, p. 476.

(5) *Hist. Gen. de las Indias*. Anvers, 1554.

que contredit Las Casas, dans son célèbre mémoire (1), peuvent être exagérés ; mais les faits subsistent ; ils sont indéniables, et ils montrent à quel point les Aztecs, malgré leur civilisation apparente, étaient restés sanguinaires et barbares. Peut-être étaient-ils conduits fatalement à ces massacres, par la grande fécondité de la race, par l'absence d'animaux domestiques et la privation de viande, qui en était la conséquence. Ce sont là, chez toutes les races sauvages, les causes premières de l'anthropophagie.

Vie future.

L'espérance ou l'attente d'une vie au delà du tombeau sont répandues chez toutes les races humaines. L'homme, quelque dégradé qu'on le suppose, répugne à la pensée de l'annihilation complète de son être et aspire à une vie meilleure que celle qu'il traverse. Avant le christianisme, la conception de cette vie se résumait en un bonheur tout matériel ; elle variait selon le degré de civilisation ; le Grec rêvait des joies plus pures dans l'Élysée, que le Musulman sensuel dans les bras de ses houris, ou le Viking Scandinave au milieu de festins perpétuels. Chez le sauvage, la conception d'une autre vie est faible ; les notions du passé et de l'avenir sont, chez lui, si confuses et si vagues, qu'il est difficile de se rendre compte de ses véritables impressions (2). Ce qui paraît certain, c'est qu'en Amérique comme chez les nations de l'ancien continent, ces notions variaient de peuplade à peuplade. Quelques tribus du Pacifique admettaient, avec la vie future, la pensée d'une rétribution ; d'autres croyaient que l'homme renaissait de ses cendres, pour passer par les mêmes phases qu'il avait traversées, mais dont le souvenir était à jamais effacé de sa mémoire. Sur plusieurs points, on trouve l'idée de la métempsycose. Les Tlascallas de race Nahuatl étaient persuadés que la hiérarchie sociale se perpétuait au delà du tombeau ; les gens du peuple étaient transformés en insectes ; les chefs en oiseaux. Les conceptions des Aztecs étaient plus élevées ; ils admettaient une série de gradations dans le bonheur réservé aux hommes. Les guerriers morts en combattant devaient immé-

(1) *Hist. Apol. de las Yndias Occidentales.* Kingsborough, t. VIII.
(2) Tylor, *Primitive culture*, p. 22.

diatement habiter la maison du soleil; les gens plus obscurs avaient des demeures moins brillantes dans les divers astres qui peuplent le firmament. Il paraît cependant que ce n'était pour eux qu'un état de transition, des limbes où ils séjournaient avant d'arriver à leur destination finale. Cet état durait quatre ans, et durant tout ce temps, les parents et les amis étaient tenus d'offrir au mort des viandes, des vins, des fleurs, des parfums et d'honorer sa mémoire par des fêtes et par des danses (1).

Cérémonies funéraires.

Ces mêmes idées se montrent chez toutes les nations d'origine Nahuatl, et elles se reflètent naturellement dans les cérémonies observées aux obsèques. Chez les Aztecs, quand un chef mourait, le corps était couvert de manteaux richement brodés et ornés de pierres précieuses. Pendant que quelques-uns des serviteurs habillaient ainsi le cadavre, d'autres découpaient des morceaux de papier, en ayant soin de donner à chacun d'eux une forme particulière et les plaçaient sur le corps du défunt. Un prêtre versait de l'eau sur sa tête, en répétant les paroles consacrées par le rite funéraire (2); il lui remettait ensuite divers papiers. « Avec celui-ci, lui disait-il, tu seras admis à traverser le défilé des deux montagnes; avec cet autre, tu éviteras le grand serpent; avec ce troisième, tu mettras en fuite l'alligator; avec ce quatrième, tu franchiras heureusement les huit grands déserts et les huit collines. » Les manteaux étaient destinés à protéger le mort, contre les vents aussi tranchants que l'obsidienne, qu'il devrait rencontrer sur sa route. On tuait ensuite un petit chien, au poil roux, on lui mettait au cou une laisse de coton et on l'enterrait auprès du défunt. Ce chien jouait un grand rôle; il devait guider son maître et l'aider à traverser heureusement le *Chicunahuapan*, les neuf torrents; il est difficile de ne pas voir là une allusion aux neuf firmaments où les

(1) Bancroft, *l. c.*, t. II, p. 618. Ces fêtes avaient lieu aux deux mois de *Tlaxochimalco* et de *Xocotlhuezin*. Le premier était consacré aux enfants; le second aux chefs et aux guerriers morts les armes à la main.

(2) Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nat. civilisées*, t. III, p. 569.

âmes devaient séjourner durant leurs migrations successives (1).

Des esclaves et des concubines étaient généralement immolés aux funérailles d'un chef; leur devoir était de le servir durant ce redoutable passage d'un firmament à l'autre. Aux obsèques des rois Chichimèques, le gardien des idoles domestiques était le premier sacrifié. Chez les Miztecs, qui habitaient la province actuelle d'Oajaca, on immolait deux esclaves mâles et trois femmes que l'on avait auparavant stupéfiés avec des boissons narcotiques. Les corps étaient déposés au milieu d'une forêt, et, quand cela était possible, dans les profondeurs d'une grotte.

Burgoa, qui écrivait il y a deux siècles (2), raconte avoir vu plusieurs de ces sépultures. De nombreux squelettes couverts de bijoux, d'ornements d'or ou d'argent, gisaient dans des niches creusées le long des parois de la grotte. Çà et là, des niches plus petites étaient destinées aux dieux protecteurs des morts, et leurs statues existaient encore à l'époque des explorations de Burgoa. Tout récemment, il a été découvert dans la vallée du Rio Nazas (prov. de Durango) une caverne d'une étendue considérable; des milliers de momies appartenant à une race fort différente des Indiens actuels y dormaient leur dernier sommeil. Chaque momie était recouverte d'un manteau de feuilles d'agave, richement coloriées. Les corps paraissaient dans un état de conservation remarquable, la chair avait une apparence de vie, les cheveux étaient soyeux. Les recherches n'ont donné aucun objet en métal; c'est la seule indication que nous possédions sur l'antiquité de cette sépulture (3). D'autres fois des monuments somptueux étaient consacrés au mort. C'est ainsi que la grande pyramide de Mexico, détruite par les Espagnols, avait été élevée, rapporte-t-on, pour recevoir les cadavres des rois. Ce qui est plus certain, c'est que les Conquistadores y recueillirent de riches trésors.

(1) Torquemada, *Mon. Ind.*, t. II, p. 527.—Clavigero, *St. ant. del Messico*, t. II, p. 94.

(2) *Geografica Descripcion de la parte septentrionale del Polo Artico de la America* (*Oajaca*). Mexico, 1674, t. I et t. II.

(3) *Proc. Anth. Society of Washington*, 1879-1880.

Pour les gens du peuple, les funérailles étaient nécessairement plus simples; le rite cependant était toujours fidèlement suivi. Le corps, lavé à trois reprises avec des eaux aromatiques, était successivement revêtu d'habits ordinaires, d'habits et de plumes d'un rouge éclatant; enfin de vêtements et de plumes noires. Une pierre (*tentell*), dont nous ignorons la signification, était placée entre les lèvres du mort. Des papiers, véritables passeports pour l'autre vie, lui étaient remis avec les paroles liturgiques. A côté de lui, on déposait un vase rempli d'eau, le chien, compagnon indispensable pour assurer le voyage, les armes ou les outils de son état; une hache pour le soldat, une bêche pour le laboureur, un fuseau ou un balai pour la femme. On couvrait enfin le cadavre du manteau du dieu patron de sa corporation, ou même, s'il est permis de croire les écrivains espagnols, du dieu des vices qui avaient signalé son existence terrestre, ou de la mort qui l'avait frappé (1). Ainsi le soldat était revêtu du manteau du dieu de la guerre; le marchand, de celui du dieu du commerce; l'ivrogne, de celui du dieu du vin; le noyé, de celui des dieux qui présidaient aux fleuves; l'adultère, du manteau consacré au dieu des plaisirs sensuels; quand tout était ainsi préparé, les parents et les amis apportaient leurs offrandes. C'étaient des fleurs, des aliments, des vêtements ou des outils, que l'on devait renouveler plusieurs jours de suite. L'idée dominante de ces rites était le désir d'assurer au défunt une existence semblable à celle qu'il avait eue sur la terre. On le conduisait enfin à sa dernière demeure, une caverne, ou plus simplement encore une fosse creusée dans la terre.

Il serait difficile de parcourir, même rapidement, les coutumes funéraires observées dans des régions d'une semblable étendue; elles variaient de nation à nation, de tribu à tribu. Certains Chichimecs se livraient, après avoir enterré leurs morts, à

(1) Gomara, *Hist. ant. de Mexico*, f° 309. — « Vestivano lo d'un abito corrispondente alla sua condizione, alle sue facolta ed alle circonstanze della sua morte. » Clavigero (*l. c.*, t. II, p. 39).

des danses et à des fêtes qui duraient souvent plusieurs jours (1). Grijalva découvrit auprès de Tabasco les squelettes d'un jeune garçon et d'une jeune fille enveloppés dans des toiles de coton et couverts de bijoux; ils avaient simplement été déposés dans le sable du rivage (2). Au Yucatan, les cadavres étaient embaumés, les prêtres retiraient les entrailles et les déposaient dans de grandes amphores ornées, tantôt de têtes humaines, tantôt de têtes d'animaux. Dans le Goazacoalco, pour ne plus citer que cet exemple, les ossements dépouillés de leur chair étaient mis dans un panier et placés sur la cime d'un arbre auprès du domicile même du défunt, pour que celui-ci pût sans doute, les retrouver avec plus de facilité dans ses migrations successives (3).

Crémation, funérailles royales.

La crémation remonte aux premières tribus nomades, qui pouvaient ainsi transporter plus facilement les restes de leurs ancêtres. L'usage persista durant de longs siècles, et à l'arrivée des Conquistadores, il était encore en honneur sur certains points, pour les chefs et pour les nobles (4). Les historiens espagnols nous ont conservé le récit des funérailles royales (5). Le corps, couvert de vêtements somptueux, était assis sur un trône élevé et les principaux courtisans venaient tour à tour lui présenter leurs hommages, comme s'il eût été encore en vie. Ils exaltaient ses vertus, la douleur que sa mort causait au peuple, et le priaient d'accepter les présents d'usage. Chaque noble était tenu d'offrir dix esclaves et cent manteaux d'une magnificence conforme au rang qu'il occupait. Les gens du peuple s'avançaient ensuite avec de moins riches offrandes. C'était enfin le tour des femmes ; et pendant qu'elles présentaient au royal défunt les mets

(1) Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva España*, t. III, l. X, p. 119.

(2) *Chronica de la Orden de N. P. S. Aug.* Mexico, 1624.

(3) Herrera, *l. c.*, déc. IV, l. IX, c. VII.

(4) Brasseur de Bourbourg dit que la crémation était en usage chez les Toltecs ; Torquemada et Clavigero chez les Chichimecs, et Veytia dans son *Hist. antigua de Meijico*, dit que les corps des premiers rois Aztèques furent brûlés.

(5) J. de Acosta, *Hist. natural y moral de las Yndias*, Sevilla, 1590, p. 321 et s. — Herrera, *l. c.*, déc. III, lib. II, c. XVIII. — Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Kingsborough, t. IX, p. 370.

qu'il aimait, ses plus vieux serviteurs entonnaient le *Miccacuicatl*, ou chant funéraire. C'était le signal des sacrifices humains, l'accompagnement obligé de la cérémonie. Le cinquième jour, après la mort, la procession se formait pour se rendre au teocalli. Le cortège était précédé d'une grande bannière, sur laquelle étaient peints les hauts faits du mort; puis venaient les prêtres avec des encensoirs et les serviteurs, portant le corps étendu sur une litière. Tout autour, marchaient les seigneurs de la cour, revêtus de manteaux de couleur sombre, traînant à terre, et couverts de peintures ou de broderies, représentant des têtes ou des ossements de mort. Les ambassadeurs des rois du pays portaient les armes, les insignes, les ornements destinés au bûcher. Les esclaves du roi étaient chargés des vêtements, des objets destinés à son usage, des mets qu'il aimait. Certains prêtres appelés *Coacuiles* recevaient le corps à son arrivée au temple. Leurs chants rappelaient aux assistants, qu'eux aussi, seraient bientôt des cadavres inertes, jetés sur le bûcher funéraire, et que leurs bonnes actions porteraient seules témoignage en leur faveur. Les fonctions de ces Coacuiles paraissaient si importantes, qu'ils devaient s'y préparer par des jeûnes rigoureux; selon les uns, ils revêtaient en ces occasions le même costume que le roi défunt. D'autres récits au contraire les montrent déguisés en démons, portant des robes couvertes de têtes hideuses, dont les yeux étaient figurés par des petits morceaux de mica, ou bien encore nus, avec le corps peint en noir et agitant des bâtons qui devaient servir à attiser le feu. Le bûcher avait trois pieds de hauteur; le corps y était déposé et, au moment où les flammes s'élevaient, les assistants devaient jeter au milieu d'elles les objets qu'ils portaient; puis de nouveaux sacrifices commençaient.

Dans les premiers temps, quelques victimes seulement étaient immolées; mais la pompe des funérailles grandissant avec le luxe et la richesse du pays, leur nombre augmenta rapidement. Nous voyons par exemple que, pour honorer le roi Nezahualpilli, on égorgea successivement deux cents hommes et cent femmes. Quelquefois, avant de mourir, un chef désignait celles de

ses concubines qui devaient le suivre (1). Quand les victimes étaient rangées autour du bûcher. Un des plus proches parents du roi leur adressait une longue harangue, pour les remercier des services rendus au défunt, et pour les engager à le servir avec la même fidélité, dans le monde nouveau où elles allaient entrer avec lui. Puis ces malheureux étaient saisis tour à tour par les prêtres, étendus sur la pierre sacrée : la poitrine était ouverte, le cœur arraché et jeté sur le bûcher, le cadavre rapidement enlevé (2).

Quand le corps du roi était entièrement consumé, on éteignait le feu avec le sang des victimes conservé à cet effet ; les cendres,

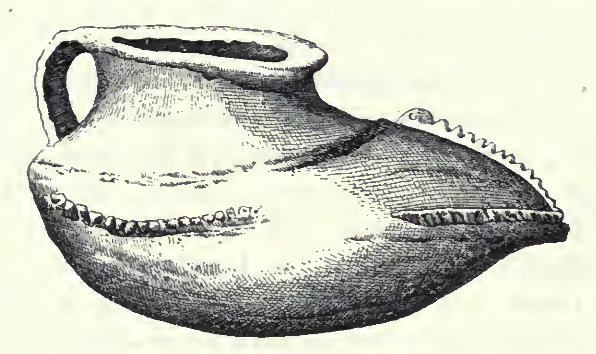


Fig. 122. — Urne sépulcrale, trouvée à Huehuetenango (Guatemala).

les ossements calcinés, les débris d'ornements étaient rassemblés et placés dans une urne (fig. 112) surmontée d'une effigie du roi, et cette urne était déposée soit aux pieds du dieu, que l'on voulait particulièrement honorer, soit de celui qui avait été le protecteur du défunt.

(1) Dans le Michoacan, sept femmes de naissance noble devaient être immolées à la mort du roi. L'une était chargée de la garde de l'émeraude sacrée que le roi portait suspendue à ses lèvres, une autre de celle de ses bijoux ; une troisième devait lui présenter sa coupe. Toutes étaient destinées à le servir et à lui préparer des aliments conformes au rang, qu'il conservait dans sa vie nouvelle. On choisissait aussi parmi les esclaves, ceux qui pouvaient être les plus utiles au roi ; mais au lieu de leur ouvrir la poitrine et de leur arracher le cœur comme chez les Aztecs, on se contentait d'une mort plus vulgaire. Ils étaient assommés.

(2) Gomara, qui écrivait au seizième siècle, prétend que la victime était enterrée ; d'autres historiens, qu'elle était brûlée sur un bûcher voisin.

A la fin de la cérémonie, les assistants prenaient part à un grand banquet; ils étaient tenus de retourner pendant quatre jours au teocalli, et de renouveler leurs offrandes. Le quatrième jour, un dernier sacrifice de quinze ou vingt misérables esclaves terminait la fête. Chez les Chichimecs, elle durait plus longtemps, et pendant quatre-vingts jours, il fallait recommencer les sacrifices et les offrandes.

Connaissances astronomiques.

On est étonné de la science astronomique des diverses races qui occupèrent successivement l'Amérique centrale. Ces hommes connaissaient la division du temps, fondée sur le mouvement solaire, et bien des siècles avant la conquête, ils possédaient un système régulier (1). Il comprenait, chez les Aztecs, des périodes de cinquante-deux ans, divisés en cycles de treize ans, exprimés dans leurs pictographies par des signes hiéroglyphiques. L'année se composait de dix-huit mois, de vingt jours chacun et de cinq jours complémentaires, qui passaient pour néfastes et durant lesquels aucun Aztec n'aurait voulu accomplir un acte important. Les jours enfin comprenaient des divisions assez semblables à nos heures. Les calculs de leurs astronomes avaient montré de bonne heure, que l'année de trois cent soixante-cinq jours ne correspondait pas exactement au mouvement solaire; aussi, bien des années avant que la réforme grégorienne ne fût acceptée en Europe, avaient-ils ajouté treize jours à chaque cycle de cinquante-deux ans (2). A côté de l'année solaire, les Mexicains conservaient aussi l'année lunaire, qui paraît n'avoir servi que pour les fêtes religieuses; elle était divisée en

(1) Ixtlilxochitl (*Relaciones*, *l. c.*, p. 322) rapporte qu'en l'an 5097 de la création, une réunion d'astronomes eut lieu à Huehue-Tlapallan, et que ce fut eux qui fixèrent la division du temps telle qu'elle subsista jusqu'à la conquête. Le prof. Valentini (*The Katunes of Maya History*) place ce changement dans la division du temps en l'an 29 av. J.-C.

(2) En 1790, des fouilles exécutées à la Plaza Mayor de Mexico, sur l'emplacement présumé du grand Teocalli détruit par les Espagnols, mirent au jour un bloc de porphyre ne pesant guère moins de 23 tonnes. Sur ce bloc était gravé un cercle d'un peu plus de 11 pieds de diamètre qui renfermait les divisions du cycle astronomique des Aztecs. Il a été reproduit par Charnay, pl. I; Short (*The North Americans*, p. 409) le donne d'après lui.

périodes de treize jours qui suivaient les phases de la lune (1).

Chez les Mayas, chez les Toltecs, comme chez les peuples de l'Amérique centrale, les mois étaient également de vingt jours ; et chez tous, le nombre vingt paraît avoir été la base de leur système de numération.

Armes.

La principale arme des Aztecs était la javeline (*tlacochtli*), courte lance en bois dur, dont l'extrémité était armée d'une pointe en silex, en obsidienne, plus rarement en cuivre. Cette pointe était fixée dans le bois par une fente et maintenue par une corde gommée. Chaque guerrier portait aussi des dards qu'il lançait de loin, un arc (*tlauitolli*) souvent de plus de cinq pieds de longueur (2), et des frondes (*tematlatl*). Le *Macuahuitl* (3) était une lame en bois semblable comme forme, aux *espadas de dos manos* des Conquistadores. On insérait sur les bords des fragments d'obsidienne aussi tranchants, ajoutent les Espagnols, que des lames de Tolède (4). Les coups de cette arme dont les Aztecs se servaient comme d'une massue, étaient des plus redoutables ; mais l'obsidienne se brisait facilement au premier choc ; et dès lors le macuahuitl devenait inutile. Le bouclier, qu'il ne faut pas confondre avec celui que les chefs portaient aux danses et aux processions, était petit, rond et rembourré de coton (5). Les braves (6), tel était un des titres des chefs des guerriers, l'attachaient au bras gauche. Ces armes, on le voit, ne différaient guère de celles des autres Nahuas, que nous avons précédemment décrites.

Fortifications.

Sur certains points, les travaux défensifs étaient importants. Le mode de fortification usité chez les Mexicains, consistait à choisir une position naturellement forte, une éminence difficile d'accès, à agrandir, au besoin, par des terres rapportées, la

(1) Bancroft, t. II, p. 502, 755 et s. — Bandelier, *On the Social Organisation and Mode of Government of the Ancient Mexicans. Report Peabody Mus.*, t. II, p. 475, 557 et s.

(2) Clavigero, *l. c.*, L. VII, c. XXIII.

(3) De *macua* main et *cuahuitl* bois.

(4) *El Conquistador anonimo. Coll. Doc. inédits*, t. I, p. 375.

(5) *Raccolta di Mendoza*, coll. Kingsborough.

(6) Le titre ou plutôt le grade de brave s'obtenait par une action d'éclat. Les braves, comme les Indiens actuels, portaient les noms caractéristiques de *carnassiers*, de *grandes aigles, de flèches ailées* et autres semblables.

plate-forme et à l'entourer soit de murs en pierres soit de palissades. La hauteur de ces murs, celle de l'éminence elle-même étaient les principaux obstacles opposés à l'ennemi ; le système des Aztecs se rapproche de celui des Mound-Builders ; c'est une preuve de plus des liens qui existaient entre les deux races (1).

Vêtements. Le costume des Mexicains se composait d'une tunique sans manches (*nuepil*) attachée sur l'épaule droite et d'une ceinture (*maxtlatl*), aux couleurs voyantes. La tête, les bras, les jambes restaient nus. Les chefs ajoutaient un manteau, dont la longueur indiquait leur rang ; ce manteau était orné de plumes de couleur qui variait selon la tribu à laquelle ils appartenaient. Clavigero (2) rapporte que les soldats portaient uniquement le maxtlatl et qu'avant d'aller au combat, ils se peignaient tout le corps et spécialement le visage en noir. Alvarado dans une lettre adressée à Cortès (3) dit, au contraire que les Guatemaliens, revêtaient des vêtements rembourrés en coton, qui descendaient jusqu'aux chevilles. Les chaussures (*cactli-cotaras*) ressemblaient aux mocassins indiens. On les voit reproduites sur certains bas-reliefs de Palenque.

Les guerriers portaient en guise de coiffure des têtes de tigre, de loup, de serpent, imitées en bois et recouvertes avec la peau de l'animal. La récompense de la valeur à la guerre était le droit de porter au-dessus des oreilles, une ou plusieurs raies dans les cheveux. La pictographie a conservé jusqu'à nous ces coiffures et ces marques d'honneur.

Les chefs s'appelaient, à Mexico, *teachcautin*, frères aînés. Ils devaient non seulement conduire leurs soldats au combat, mais aussi les instruire durant la paix, de leurs devoirs militaires et en particulier du maniement des armes. Comme insignes de leur dignité, ils portaient des ornements à leurs oreilles et à leurs lèvres (4), c'est ainsi qu'ils sont déjà représentés à Palenque et à Copan.

(1) Tezozomoc, *l. c.*, c. xc, p. 158-9. Duran, *l. c.*, c. LVI, p. 443.
(2) *L. c.*, l. VII, c. XXIII.
(3) Lettre du 28 juillet 1524, reproduite par Veytia, *Hist. Ant. de Mejico*, t. I.
(4) Duran, *l. c.*, c. XIX, p. 169. — Sahagun, lib. IX, c. VI, p. 264.

On avait constamment représenté le gouvernement Aztèque comme une monarchie héréditaire, fortement organisée et appuyée sur une noblesse également héréditaire. Les premières notions à cet égard remontent à Cortès lui-même (1). « Il y a dans la ville de Mexico, écrivait-il, un nombre considérable de grandes et belles maisons, qui sont les résidences de tous les seigneurs du pays, vassaux de Montezuma. » Les récits presque unanimes des écrivains espagnols, dominés à leur insu peut-être par les impressions ou les préjugés de leur pays, contribuèrent à établir cette légende. Les recherches nouvelles permettent au contraire de croire que le gouvernement était très démocratique et que les fonctions s'obtenaient par l'élection (2). Le roi, *Tlaca-Tecuhtli*, le chef des hommes, le sage vieillard, tels étaient les titres qu'il portait, était élu à vie. Il est juste cependant d'ajouter que ce roi était presque toujours choisi dans la même famille. Chez les Tezcuans, cet office passait du père au fils ; chez les Aztecs, du frère au frère, de l'oncle au neveu, mais toujours le droit héréditaire, si tant est qu'il existât, devait être confirmé par l'élection. Le chef suprême pouvait être déposé ; c'est ainsi que Montezuma fût dégradé et remplacé par son frère Cuitlahuatrin (3). Gouvernement.

Un autre chef également élu, portait le titre bizarre de *Chihua Cohuatl, le serpent femelle* (4). Il siégeait à côté du roi et il devait présider à l'administration de la justice et à la rentrée des tributs. Selon les uns, il ne devait jamais aller à la guerre ; selon d'autres au contraire, il commandait les Mexicains, tandis que le Tlaca-Tecuhtli dirigeait les alliés. Celui-ci avait seul le droit de porter

(1) *Carta segunda*, p. 12 et 13.

(2) Bandelier, *l. c.*, *Report Peabody Mus.*, t. II, p. 95, 475, 557, 600. — M. Bancroft (t. II, p. 230) et Prescott soutiennent, au contraire, que le gouvernement mexicain était une monarchie féodale.

(3) Cortès (*Carta segunda*) n'y fait, il est vrai, aucune allusion ; mais Bernal Diaz de Castillo (*Hist. verdadera de la Conquista de la Nueva España*, c. XXVI, p. 132), Las Casas (*Brevissima Relacion*, p. 49), Sahagun (L. XII, c. XXI, p. 28), Torquemada (L. IV, c. LXVIII, p. 494), Herrera (déc. II, L. X, c. VIII, p. 264) sont unanimes à cet égard.

(4) Cette dignité ne paraît avoir existé qu'à partir de l'alliance entre Mexico, Tezcuco et Tlacolpan. Duran, c. XXIV, p. 205. — Tezozomoc, *Chronica*, c. XXIX, p. 35. — Ixtlilxochitl, *Relaciones*. Kingsborough, t. IX.

une touffe de plumes vertes sur la tête, des anneaux d'or aux oreilles et aux lèvres, une émeraude attachée aux cartilages du nez, des bracelets d'or et d'autres en plumes rares aux chevilles. Il ajoutait à son costume de guerre, une grande tresse en plumes qui pendait jusqu'à la ceinture; un petit tambour lui servait dans ces occasions à transmettre ses ordres (1).

Souvent la guerre n'avait lieu que dans le but unique de se procurer les prisonniers nécessaires pour les sacrifices. Quand elle était résolue, les Mexicains envoyaient des ambassadeurs au pueblo, dont ils avaient à se plaindre; les ambassadeurs portaient, en signe de leur mission, une flèche avec la pointe tournée en bas et un bouclier attaché au bras gauche (2). Arrivés à la chambre du conseil, ils exposaient leurs réclamations; si les chefs du pueblo consentaient à y faire droit, les envoyés acceptaient les présents qui leur étaient offerts; si, au contraire, leurs réclamations étaient rejetées, ils s'approchaient du chef de la tribu, lui peignaient les bras avec de la peinture blanche, lui posaient des plumes sur la tête et lui offraient un sabre et un bouclier. Telle était la forme voulue de la déclaration de guerre, et aussitôt après l'avoir faite, les ambassadeurs devaient se retirer à la hâte, car leur vie courait les plus grands dangers (3).

Organisation sociale.

A vrai dire, ni les Aztecs ni les autres Nahuas ne formaient un État, ni une nation, ou même une société politique. C'était une simple confédération de tribus, composées elles-mêmes d'une agglomération de clans ou *Calpulli* (4).

Les Calpulli, véritables familles unies sans doute par les liens d'une proche parenté, étaient responsables des actes et de la conduite de leurs membres. Ceux-ci étaient obligés de se défendre

(1) Duran, *l. c.*, c. XIV et XVI. — J. de Acosta, *l. c.*, c. XXV, p. 441.

(2) Torquemada, *l. c.*, l. XIV. ch. I, p. 534.

(3) Ixtlilxochitl, *Hist. Chic.*, c. XXXVIII. — G. de Mendieta, *Hist. Eccl. Indiana.* Mexico, 1870, L. II, c. XXVI, p. 129.

(4) Bandelier, *l. c.*, p. 557 et s. Cette organisation présente quelques rapports avec celle qui existait dans le nord de l'Ecosse ou en Irlande. Tous les membres du clan liés entre eux par une parenté réelle ou supposée et portant le même nom, avaient un droit collectif sur les terres de la tribu, dont ils jouissaient, moyennant une redevance annuelle au chef.

mutuellement, de venger les outrages faits à l'un des leurs, de soutenir les vieillards, les infirmes, tous ceux incapables de prendre part au travail commun.

La propriété individuelle n'existait pas, au moins en ce qui concernait les terres. Celles-ci (*Calpulalli*) appartenaient aux Calpulli, qui ne pouvaient ni les échanger, ni les vendre. Elles étaient partagées à des époques fixes, entre tous les individus mâles, à la charge de les cultiver et de résider dans les limites du Calpulli. Certaines terres (*tlamilli*) étaient réservées aux chefs; mais ni ces chefs, ni leurs familles n'avaient aucun droit sur elles, et quand ils quittaient leur charge, elles rentraient dans le domaine public. D'autres terres (*tlatocatlalli*) étaient appropriées au tribut, que chaque Calpulli devait au roi de Mexico. Elles étaient cultivées par tous les membres de la famille, et les récoltes portées dans des granges spéciales. Sauf l'obligation de ce paiement annuel, les tribus et les Calpulli paraissent avoir été complètement indépendantes; leurs chefs étaient élus pour la vie, et nul ne pouvait intervenir dans ces choix; ils se portaient presque toujours sur des vieillards qui avaient subi, ou qui devaient subir une initiation religieuse très sévère, que nous aurons à raconter. Cet ensemble d'institutions ne présente, on le voit, aucune trace de féodalité (1).

La famille était fondée sur la mère et uniquement constituée par les alliances maternelles. Ce ne fut que bien plus tard que l'on admit la descendance paternelle. Le mariage existait; il était interdit de se marier entre proches parents, peut-être même entre membres du même Calpulli (2). La situation des femmes, en général, fort méprisées, était dure; elles devenaient en toutes choses, la propriété de leurs maris. Cependant le mariage pouvait être annulé sur la demande de la femme, pourvu que cette annulation eût l'approbation du Calpulli, et dans ce cas la femme retournait à la famille d'où elle était sortie. Tout homme arrivé à l'âge de vingt ans, était tenu de se marier, et il n'y avait d'ex-

(1) Orozco y Berra, *Geographia de las lenguas y carta ethnografica de Mexico.*
(2) Bancroft, t. II, p. 251.

ception que pour certains prêtres, qui faisaient vœu de chasteté, en l'honneur des dieux qu'ils servaient. La polygamie n'était pas interdite ; le mari ou plutôt le maître avait le droit d'avoir autant de concubines qu'il désirait (1). La nécessité de les nourrir était le seul frein imposé à son ardeur.

Tout nom patronymique était inconnu (2). La mère à la naissance de l'enfant désignait le nom qu'elle désirait qu'on lui donnât. Ce nom se rapportait en général soit au mois, où il était né, soit aux circonstances de sa naissance. Quand il sortait de l'enfance, l'*homme de la médecine* (3), qui jouait un rôle considérable parmi les tribus méxicaines, lui imposait le nom sous lequel il devait être désormais connu. Le guerrier pouvait obtenir un troisième nom par un acte de bravoure exceptionnelle; c'était alors le Calpulli qui le lui décernait.

Le Calpulli était aussi chargé de l'éducation des enfants. Un édifice public (*Telpuchcalli*) était destiné à cet usage. Tous les garçons sans exception s'y rendaient; le travail manuel, l'art de la guerre, le maniement des armes, la danse et le chant formaient les bases de l'éducation (4). Ceux parmi les écoliers qui avaient la force nécessaire, devaient cultiver les terres appartenant aux teocallis et destinés à l'entretien des prêtres et du culte.

L'esclavage existait chez les diverses tribus de l'Amérique centrale. L'homme appartenant à un Calpulli qui refusait de se marier, ou qui ne cultivait pas les terres qui lui étaient allouées, les prisonniers faits à la guerre, alors qu'ils n'étaient pas sacrifiés aux dieux, devenaient esclaves (5). Si l'esclave s'échappait, son maître avait le droit de lui faire porter un collier en bois. S'il prenait la fuite une seconde fois, il était conduit au tem-

(1) Pierre Martyr, déc. V, c. x, p. 232.

(2) Torquemada, L. XIII, c. xxii, p. 454 et s.

(3) *The Medecine Man.*, l'homme de la médecine, joue aujourd'hui encore un rôle considérable, tant chez les Indiens des pueblos que chez les Indiens nomades.

(4) Gomara, *Hist. de Mexico.* — Sahagnn, *Hist. Gen.*, L. III, c. iv, p. 268; c. v, p. 269, c. viii, p. 275.

(5) On les appelait *tlacolti*, littéralement *hommes achetés*.

ple et immédiatement immolé. Dans le cas fort rare, où il parvenait à gagner la chambre du conseil, destinée aux chefs de la tribu, sans être arrêté ni par son maître, ni par les autres hommes du Calpulli, il acquérait sa liberté (1). L'esclave qui accomplissait dans un combat un acte de valeur, avait droit non seulement à sa liberté, mais il pouvait aussi être adopté par le Calpulli; dès lors, il devenait un de ses membres, jouissait des mêmes droits que ses frères et recevait comme eux des armes. Tant que l'esclave n'était pas ainsi libéré, il faisait à la guerre le métier de porteur, comme aujourd'hui encore certains nègres de l'intérieur de l'Afrique. Les bêtes de somme étant inconnues, les porteurs devaient transporter le maïs nécessaire à la très frugale nourriture des soldats, les tentes et les cordes destinées à les assujettir, les perches et la paille pour la construction des abris. Leur métier était fort rude, et en cas de capture par l'ennemi, les malheureux étaient presque toujours offerts en holocauste aux dieux.

Chez toutes les nations de race nahuatl, les pénalités étaient sévères si nous devons en juger par les récits qui nous sont parvenus, ou par les anciennes peintures conservées à México (2). Le meurtrier était puni de mort, selon Las Casas (3), de l'esclavage à perpétuité, selon Duran. L'homme ou la femme qui portaient les vêtements d'un autre sexe, étaient aussi condamnés à mort. Le viol, l'inceste, la sodomie, étaient punis de la même peine; mais pour chaque crime le genre de supplice variait; l'incestueux était pendu (4); celui qui dans le Michoacan, avait violé un enfant était empalé; le sodomite était brûlé (5). Celui qui

(1) Mendieta, *Hist. Ecc. Ind.*, L. II, c. XXVII, p. 30.

(2) Bancroft, t. II, p. 460 et s. — Bandelier, *l. c.*, p. 623 et s.

(3) *Hist. Apol.*, Ap. Kingsborough, t. VIII.

(4) Torquemada, L. XII, c. IV.

(5) Malgré la sévérité de ce châtiment, la sodomie n'était pas moins commune chez les Aztecs que chez les anciens peuples de notre continent. « Un certain nombre de prêtres, dit le père Pierre de Gand (*Lettre insérée dans la coll. Ternaux Compans*, 1re série, t. X, p. 197), ne pouvaient avoir de femmes, *sed earum loco pueros abutebantur*. Ce péché était si commun dans le pays que jeunes ou vieux en étaient infectés; ils y étaient si adonnés que même des enfants de six ans s'y livraient. » Il faut probablement tenir compte de l'exagération de ce récit.

dans un combat, s'emparait d'un prisonnier fait par un autre, celui qui était chargé de cultiver les terres des enfants ou des incapables et qui négligeait ce devoir pendant deux années consécutives, celui qui volait des objets d'or ou d'argent consacrés aux dieux, devaient aussi être punis de mort (1). Il en était de même pour la séduction d'une femme, ayant fait vœu de chasteté, ou d'une femme mariée, appartenant au même Calpulli. La femme adultère était écartelée et ses membres partagés entre tous les hommes du Calpulli.

La restitution de l'objet volé effaçait le vol ; mais à défaut de cette restitution, le voleur devenait esclave pour la vie. Les calomniateurs avaient les lèvres coupées. Les vieillards âgés de plus de soixante-dix ans pouvaient seuls s'enivrer ; au-dessous de cet âge, l'ivrogne avait les cheveux rasés et, s'il était revêtu d'une dignité, il était publiquement dégradé.

Les peines corporelles étaient rares. Il était honteux même pour un esclave d'être frappé. La pictographie cependant nous montre un père ou un maître, châtiant un enfant par le fouet. Des prisons existaient dans les différents teocallis et dans les édifices publics (2) ; si nous devons en croire les Conquistadores, ces prisons étaient des locaux infects, et l'air tellement vicié que les malheureux y périssaient, rapidement asphyxiés.

Aucune loi écrite ne réglait ces diverses peines ; elles étaient probablement appliquées selon d'anciennes coutumes et devaient certainement varier chez les diverses tribus.

Nous avons dit que la réunion des Calpulli unis par les liens d'un territoire commun, de rites religieux communs, d'un langage commun, formait la tribu (3) ; elle était gouvernée par un conseil composé des délégués de chaque Calpulli (*Tlatoani*, les orateurs, ou *Techutatoca*, les chefs parleurs). Ils se réunissaient au *Tecpan*, la salle du conseil, et avaient le devoir de maintenir

(1) Mendieta, *l. c.*, L. II, c. XXIX. — Vetancurt, *Teatro Mexicano*, t. I, p. 484.

(2) *Teilpiloyan* ou *Tecaltzaqualoyan*. Mendieta, *l. c.*, c. XXIX, p. 138. — Molina, *Vocabulario in Lengua Castillana y Mexicana;* Mexico, 1571, t. II, p. 86-91.

(3) On cite des tribus qui comprenaient jusqu'à vingt Calpulli.

la coutume des ancêtres, avant tout de conserver la bonne harmonie parmi les Calpulli, tâche fort difficile, au récit des chroniqueurs (1).

Dans la tribu, comme dans le Calpulli, aucune charge, aucune dignité, n'étaient héréditaires. Elles s'obtenaient toutes par l'élection, à l'exception du titre de *Tecuhtli* (grand-père) qui se donnait pour des actes de bravoure devant l'ennemi, pour de longs et importants services soit au conseil, soit dans les ambassades dont nous avons dit les périls. Il était aussi possible de l'obtenir par une série d'initiations, auxquelles devait se soumettre celui qui prétendait à cet honneur. Pendant quatre jours et quatre nuits, il était enfermé dans le principal teocalli de la tribu et soumis au jeûne le plus rigoureux. Des saignées étaient pratiquées sur toutes les parties de son corps; tout sommeil lui était interdit; ses gardiens lui arrachaient ses vêtements, le flagellaient cruellement, et pour ajouter à sa misère, ils se livraient devant lui à des festins somptueux, auxquels il devait assister, sans perdre un instant son impassibilité. Les quatre jours écoulés, le novice retournait à son Calpulli, y passait une année entière dans la retraite et la pénitence la plus sévère, se mutilant et s'infligeant des tortures corporelles, souvent intolérables. Pendant ce temps, ses frères réunissaient les présents qu'ils étaient tenus d'offrir aux dieux, aux chefs de la tribu, aux prêtres et aux hommes de la médecine. A l'expiration de l'année, le futur *Tecuhtli* devait se rendre au teocalli et se soumettre de nouveau aux épreuves qu'il avait déjà subies; elles se terminaient enfin par un grand festin, où on lui remettait les ornements, qu'il avait désormais le droit de porter et qui constituaient, paraît-il, son unique privilège (2).

Nous avons résumé tous les faits actuellement connus sur l'orga-

(1) A de Zurita, *Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne*. Ternaux Compans, 2e série, t. II.

(2) Sahagun, L. VIII, c. XXXVIII, p. 329. — Ixtlilxochitl, *Relaciones*, app., p. 257. — Mendieta, L. II, c. XXXVIII, p. 156. Il est curieux de retrouver chez les Indiens de l'Orenoque et chez les Yucas, des cérémonies à peu près analogues (Bandelier, *l. c.*, p. 643 et note 171.)

nisation et le gouvernement des divers peuples appartenant à la puissante race nathuatl, qui s'étaient successivement abattus sur l'Amérique centrale et particulièrement sur l'Anahuac. Il nous reste à raconter les ruines, dont chaque jour fait mieux ressortir l'importance, qui surgissent sous les yeux du voyageur jusque dans les déserts et au milieu des forêts réputées impénétrables.

Avant d'aborder ces nouvelles questions, nous ne saurions omettre une observation, qui ne peut avoir échappé au lecteur. Tous les progrès dont la démocratie moderne s'attribue et l'honneur et le profit, existaient chez les peuples de l'Amérique, bien avant la conquête espagnole ; l'absence de tout principe d'hérédité dans la propriété comme dans la famille, le communisme dans le pueblo comme dans le Calpulli, l'omission, si étrange qu'elle puisse paraître, de tout nom se transmettant du père au fils, et pouvant perpétuer chez les descendants la gloire des ancêtres; l'éducation en commun de tous les enfants, sous la seule autorité des représentants du Calpulli ; l'élection à tous les offices, à toutes les charges; l'annihilation de l'individu au profit de la communauté. Où donc ont abouti ces institutions, que l'ignorance ou la passion se plaisent à montrer au genre humain, comme les phares lumineux de l'avenir? A l'anarchie la plus complète ; à des luttes sans fin ni trêve, de tribu à tribu, de Calpulli à Calpulli ; à des haines si intenses, que les Espagnols apparurent comme des libérateurs et que leur victoire fut due autant aux services d'alliés, ardents à échapper au joug qui pesait sur eux, qu'au courage de leurs soldats.

CHAPITRE VII

LES RUINES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Dans un précédent chapitre, nous avons résumé ce qu'il était possible de savoir sur les races, qui du nord de l'Amérique s'élançaient vers le sud, fondant des empires, bâtissant des villes, couvrant des régions entières de leurs constructions; puis disparaissant, sans que l'histoire ait consacré leur nom, sans que la tradition ait conservé leur souvenir. Pour compléter cette étude, il faut maintenant demander ce qu'ils peuvent raconter, aux monuments ou plutôt aux ruines, que le temps et les hommes ont été également impuissants à détruire.

Les ruines de l'Amérique centrale.

Une première remarque s'impose ; nous ne voyons surgir ces constructions grandioses, telles que celles de l'Égypte ou de l'Assyrie, de l'Inde ou de la Chine, que dans des conditions identiques ; il faut des peuples vivant sous un régime despotique, une race conquérante imposant par la force les travaux nécessaires à un peuple soumis. Les vainqueurs apportent leur goût, leurs traditions, leur génie particulier ; les vaincus donnent les éléments matériels, leurs labeurs et leurs sueurs. Les études récentes permettent d'affirmer que les mêmes faits se sont passés en Amérique et que les monuments qui subsistent encore, n'ont pas eu une autre origine.

Ces études entreprises au prix d'explorations toujours difficiles, souvent dangereuses, ont permis de tenter des essais de classement, de noter les points de ressemblance et de différence ;

déjà on peut distinguer l'architecture Maya, de l'architecture Nahuatl, et chez les Mayas eux-mêmes, les édifices du Chiapas de ceux du Yucatan (1).

Le Chiapas Palenque.

Les monuments de Palenque (2) comptent à bon droit parmi les plus remarquables du Chiapas. La ville s'élevait dans la région arrosée par l'Usumacinta ; c'est là que se sont établis les premiers immigrants, dont il a été possible de retrouver la trace. Sa position, au pied des premiers contreforts des montagnes, sur les bords d'une petite rivière l'Otolum, un des tributaires du Tulija, était admirablement choisie (3) ; les rues s'étendaient sur une longueur de six à huit lieues et suivaient irrégulièrement le cours des ruisseaux, qui descendaient des montagnes et fournissaient en abondance aux habitants, l'eau qui leur était indispensable. Les ruines se présentent aujourd'hui au milieu de solitudes imposantes qui ajoutent à l'effet qu'elles produisent. Elles étaient totalement inconnues ; Cortès dans une de ses expéditions passa à quelques miles de Palenque, sans se douter de son existence, et ce ne fut qu'en 1746, que le hasard y conduisit un curé du voisinage (4).

La première description est due à Jose de Calderon, que le gouvernement espagnol avait envoyé pour les reconnaître (5). Depuis elles ont été visitées par de nombreux explorateurs ; l'année dernière encore, M. Charnay y est retourné pour la seconde fois et les estampages des hiéroglyphes qu'il a relevés,

(1) Short, *The North Americans of Antiquity*, p. 340.

(2) Palenque vient d'un mot espagnol qui signifie palissade ; le nom ancien de la ville est resté inconnu.

(3) A. del Rio, *Descripcion del terreno y poblacion antigua*, trad. Ang. Londres, 1822. — Capitaine Dupaix, *Relation des trois expéditions ordonnées en* 1805, 6 *et* 7 *pour la recherche des antiquités du pays, notamment de celles de Mitla et de Palenque*, 3 v. f°. Paris, 1833 ; voy. aussi Kingsborough, *l. c.*, t. V et VI. — Waldeck, *Voy. arch. et pittoresque dans la province du Yucatan*, f°. Paris, 1838. — Stephens and Catherwood, *Incidents of Travel in Central America*. New-York, 1841. — Idem *in Yucatan*, New-York, 1858. — Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les ruines de Palenque avec les dessins de Waldeck*, f°. Paris, 1866. — Bancroft (*l. c.*, t. IV, p. 289 et s.) donne un index bibliographique très complet, qu'il est utile de consulter.

(4) En 1750 seulement, selon D. Diego Juarros (*Hist. of the Kingdom of Gualemala*. London, 1823).

(5) Son rapport est daté du 15 décembre 1764.

figurent au nombre des pièces les plus curieuses du nouveau musée du Trocadéro.

Parmi les ruines les mieux conservées, nous citerons le palais, le temple des trois tablettes, le temple du bas-relief, le temple de la croix et le temple du soleil (1). Il en est d'autres encore, mais moins importantes; Dupaix parle de onze édifices encore debout; quelques années auparavant, A. del Rio en citait vingt; Waldeck dit dix-huit et M. Maler, qui visita les ruines de Palenque en 1877, fixe à douze le nombre des temples ou des palais. Ces contradictions sont plus apparentes que réelles; elles s'expliquent par les impressions personnelles de chaque voyageur et par les divisions qu'il croit devoir adopter.

Le palais, l'édifice le plus important de Palenque, repose sur une pyramide tronquée (2) de 40 pieds environ de hauteur, et dont la base mesure 310 pieds sur 260. L'intérieur de cette pyramide est en terre rapportée ; les faces extérieures sont revêtues de larges dalles; des escaliers conduisent au bâtiment principal, qui forme un quadrilatère de 228 pieds sur 180 (3); les murs, qui ont deux à trois pieds d'épaisseur, sont en blocages, couronnés par une frise encadrée entre deux corniches doubles. A l'intérieur comme à l'extérieur, ils étaient revêtus d'un stuc très fin et très résistant, peints en rouge ou en bleu, en noir ou en blanc. La façade principale s'ouvre à l'est; elle comprenait quatorze entrées de 9 pieds environ de largeur, séparées par des pilastres ornés de figures pleines de mouvement (4) ; audessus de chaque tête sont des hiéroglyphes, incrustés dans le stuc (fig. 123). Un jour on découvrira sûrement leur clef; et ce jour-là, toute l'histoire de Palenque nous sera révélée. De nombreuses

(1) Nous conservons les noms donnés par les divers explorateurs, faute d'en connaître de meilleurs.

(2) Des galeries souterraine sont été reconnues dans l'intérieur de la pyramide. Ces pyramides qui rappellent les travaux des Mound-Builders, sont le point le plus saillant de l'architecture de l'Amérique centrale.

(3) Stephens, *l. c.*, t. II, p. 310. — Waldeck, *Palenque*, pl. 2. — Armen (*Das heutige Mexico*) donne le plan par terre et un essai de restauration du temple. — Bancroft donne également un essai de restauration (*l. c.*, t. IV, p. 323).

(4) Ces figures mesurent plus de six pieds de hauteur.

niches en maçonnerie qui existent dans les murs méritent une certaine attention à raison de leur ressemblance avec la lettre T ou plutôt avec le *tau* égyptien (1). Waldeck a reconnu sur un

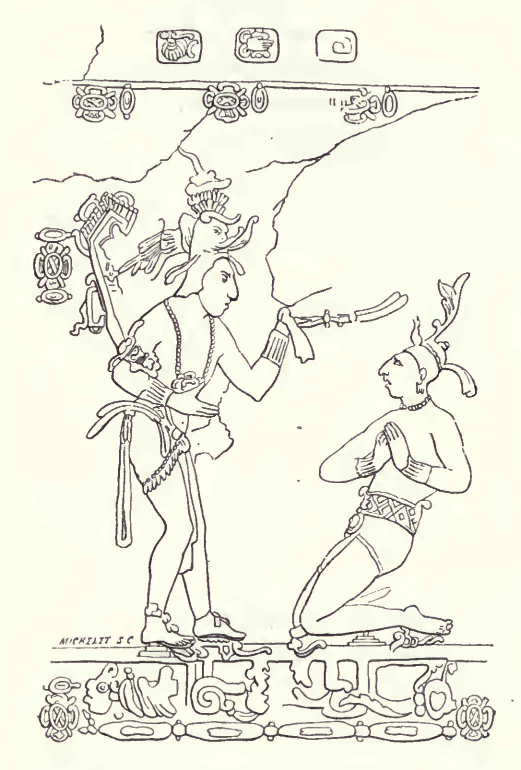


Fig. 123. — Bas-relief en stuc du palais de Palenque.

certain nombre d'entre elles des traces de noir de fumée. Il en a conclu qu'elles étaient destinées à recevoir des torches ; d'au-

(1) « Quant aux figures de *tau*, si fréquentes dans les édifices, dans les ornements des bas-reliefs et même dans la forme des jours, quoiqu'il soit impossible de se prononcer à cet égard dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut guère s'empêcher de les remarquer. » Jomard, *Bul. Soc. géog. de Paris*, t. V, 2e série, p. 620. — Sur un des bas-reliefs du palais reproduit par Bancroft (*l. c.*, t. IV, p. 317), on remarque un personnage portant un ornement en forme de *tau*. Nous citons au chapitre VIII dans la vallée de Yucay (Pérou) des fenêtres ayant également cette forme. On sait que le *tau* dans les hiéroglyphes égyptiens signifie *la vie*. Max Uhlman, *Handbuch der gesamten Ægypstichen Alterthumskunde*, t. I, p. 108.

tres pouvaient donner à des salles obscures l'air et la lumière, dont elles avaient grand besoin.

L'intérieur du palais répond à la magnificence de l'extérieur ; des galeries formant péristyle s'étendent tout autour de la cour ; les salles sont ornées de bas-reliefs en granit (fig. 124), figures bizarres qui atteignent jusqu'à 13 pieds d'élévation. Le dessin, les proportions anatomiques sont corrects et toutes ont une expression, qui témoigne de l'habileté de l'artiste ; mais le faire



Fig. 124. — Bas-relief du palais de Palenque.

est mou, rond, et accuse plutôt un art en décadence que l'âpreté d'un art naissant (1).

Ces salles étaient réunies par des corridors ; nous reproduisons la coupe d'un d'entre eux (fig. 125), qui permet de mieux saisir le genre de construction. Les architectes de Palenque ignoraient le plein cintre et les voûtes étaient formées d'assises superposées, comme dans les monuments cyclopéens de la Grèce ou de l'Italie.

L'ensemble de l'édifice est complété par une tour à trois étages, mesurant 30 pieds carrés à sa base. Ici aussi nous trouvons des décorations symboliques, très riches et encore assez

(1) Viollet-le-Duc, ap. Charnay, *Cités et Ruines américaines*, Int., p. 74.

bien conservées. Rien n'indique l'âge de ce palais ; il était, nous l'avons dit, abandonné lors de la conquête espagnole, et à cette époque, aucune des races qui peuplaient le sol américain n'était capable d'entreprendre de semblables constructions. Il est cependant possible de fixer certaines limites ; ainsi, avec les pluies tropicales qui durent pendant six mois de l'année, avec la végétation arborescente qui remplit toutes les fissures, aucun monument n'aurait pu subsister durant le nombre de siècles, que l'on attribue par exemple à ceux de l'Égypte, et les conjectures les plus hardies ne permettent pas de faire remonter les

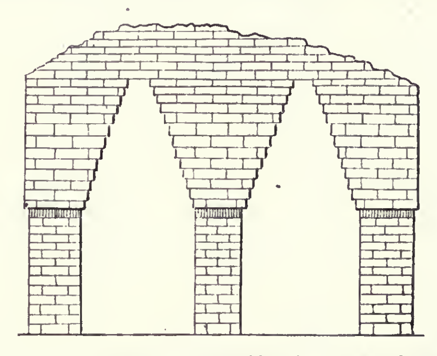


Fig. 125. — Section d'un corridor double à Palenque

monuments de Palenque plus haut que les premiers siècles de notre ère (1). M. Charnay, depuis sa dernière visite, n'accepte même pas une date aussi reculée ; pour lui, tous les monuments du Yucatan sont dus aux Toltecs et ont été construits entre le douzième et le quatorzième siècle (2). Il est impossible que ces ornementations délicates, composées de petits rondins de ciment appliqués en forme de losange, sur le corps de la muraille, aient pu résister plus longtemps aux effets d'un climat destructeur. Une seconde observation est non moins importante ; les escaliers sont neufs, les marches sont entières, les arêtes sont

(1) Bancroft (t. IV, p. 362, note 68) rapporte toutes les hypothèses émises sur la date de la fondation de Palenque ; elles varient, du déluge au quinzième siècle de l'ère chrétienne. La marge, on le voit, est large.

(2) *Bul. Soc. géog.*, novembre 1881.

vives ; nulle part on ne voit l'usure, indice certain d'une longue habitation. La conclusion est forcée ; les Palenquéens, pour des motifs qui restent ignorés, ont dû évacuer la ville peu de temps après la construction des principaux édifices.

La grosseur des arbres qui surplombent les toits et les pyramides avait été acceptée jusqu'ici, comme une preuve concluante de l'antiquité de ces constructions. C'était en s'appuyant sur cette preuve, que Waldeck parlait de deux mille ans ; M. Larrainzar citait un arbre des ruines, sur lequel il avait pu, à l'aide du microscope, compter jusqu'à dix-sept cents cercles concentriques et auquel il accordait, en se fondant sur les données reçues, une antiquité de 1700 ans. Mais voici que M. Charnay apporte des conclusions toutes différentes. Il avait coupé un arbuste âgé de dix-huit mois au plus, il constatait dix-huit de ces cercles. Sa première pensée fut qu'il y avait là une anomalie ; mais après avoir fait abattre des arbres d'espèce et de grandeur différentes, il vit chez tous, les mêmes faits se produire dans des proportions semblables.

Ce n'est pas tout : lors de sa première visite à Palenque en 1859, M. Charnay avait fait abattre des arbres qui obstruaient les ruines, afin de prendre des photographies plus exactes. D'autres arbres les avaient remplacés ; ils étaient donc âgés en 1881 de vingt-deux ans ; or sur la tranche de l'un d'eux, de soixante à soixante-dix centimètres de diamètre, il comptait deux cent trente cercles concentriques. C'est là un fait de physiologie végétale curieux ; si son exactitude est reconnue, nous ne saurions, sous les tropiques, évaluer l'âge des arbres par les mêmes procédés que dans nos régions, et une des preuves les plus sérieuses, que l'on puisse invoquer pour l'ancienneté des édifices de Palenque ferait absolument défaut.

Il serait trop long de décrire les autres monuments de Palenque, que l'on désigne sous le nom de temples (1). Nous devons cependant une mention à l'un d'eux, situé sur l'autre rive de l'O-

(1) Le grand temple de Palenque correspond si exactement à celui de Boro-Boudor, situé dans l'île de Java, qu'il n'est guère possible de contester sérieusement la communauté d'origine et la destination de ces deux monuments. *Revue d'Edimbourg*, avril 1867.

tolum et connu sous le nom de *Temple de la Croix*. Il s'élève sur une pyramide tronquée et forme un quadrilatère avec trois ouvertures de face, séparées par des pilastres massifs, ornés les uns de hiéroglyphes, les autres de figures humaines. La frise est également couverte de figures, et parmi celles encore visibles, Stephens cite une tête et deux torses, qui par la perfection de leurs formes rappellent l'art grec. Les ouvertures, toutes à angle droit, donnent sur une galerie intérieure qui communique avec trois petites chambres. L'une de ces chambres, celle du centre, renferme un autel qui figure assez bien une caisse ouverte, ornée d'une petite frise avec encadrement. Aux deux extrémités supérieures de la frise se déploient deux ailes qui rappellent le genre d'ornementation si souvent employé sur les frontons des monuments de l'Égypte (1).

Au-dessus de l'autel était la tablette de la croix (fig. 126), arrachée de son emplacement primitif par la main d'un fanatique qui voulait y voir le signe sacré de la foi du chrétien, miraculeusement conservé par les anciens habitants du palais. La tablette fut enlevée, puis abandonnée, nous ne savons pour quel motif, au milieu de la forêt qui couvre une partie des ruines. Ce fut là que les Américains la découvrirent, s'en emparèrent et la transportèrent à Washington, où elle fait partie des collections du musée national (2). Le centre représente une croix appuyée sur une figure hideuse et surmontée d'un oiseau fantastique. A droite, un personnage debout offre des présents ; à gauche, un autre personnage dans une attitude recueillie, semble implorer la divinité. Le costume des deux personnages ne ressemble à rien de ce que l'on connaît ; au-dessus de leurs têtes, on distingue plusieurs caractères hiéroglyphiques. Une dalle située à droite en est également couverte. Ces inscriptions sont-elles des prières aux dieux, l'histoire du pays ou celle du temple, le nom ou la dédicace des fondateurs, c'est ce qu'il est impossible de dire dans l'état actuel de la science.

(1) Charnay, *l. c.*, p. 417. Nous lui empruntons la plupart de ces détails. — Del Rio, *l. c.*, p. 17. — Waldeck, pl. XX. — Stephens, *l. c.*, t. II, p. 344.

(2) Ch. Rau, *The Palenque Tablet. Smith. Cont.*, t. XXII.

Au fond d'un sanctuaire récemment découvert par M. Maler auprès de Palenque (fig. 127, page 326) (1), on voit trois dalles de pierre sculptées en faible relief. A droite et à gauche sont des hiéroglyphes; au centre, une croix surmontée d'une tête d'un aspect étrange, portant au cou un collier avec un médaillon ; au-des-

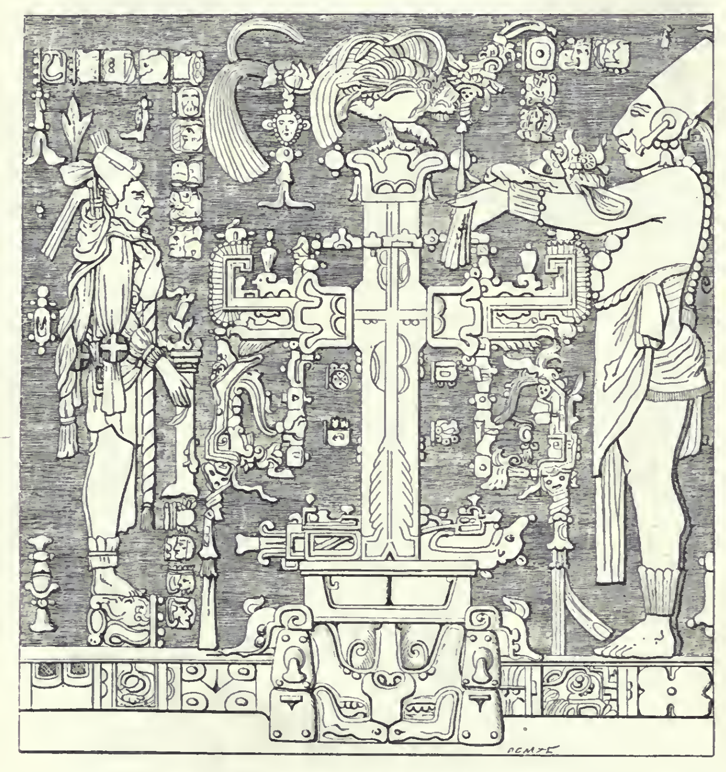


Fig. 126. — Tablette de la croix à Palenque.

sus de cette tête, un oiseau et des deux côtés des personnages qui rappellent exactement ceux du temple de la Croix. C'était là, un type hiératique, dont il n'était pas permis à l'artiste de s'écarter.

La présence de la croix à Palenque, sur des monuments antérieurs à l'introduction du christianisme, n'est pas un fait isolé ;

(1) *Nature*, 11 octobre 1879.

l'auditeur de justice Palacio vit à Copan, une croix avec un de ses

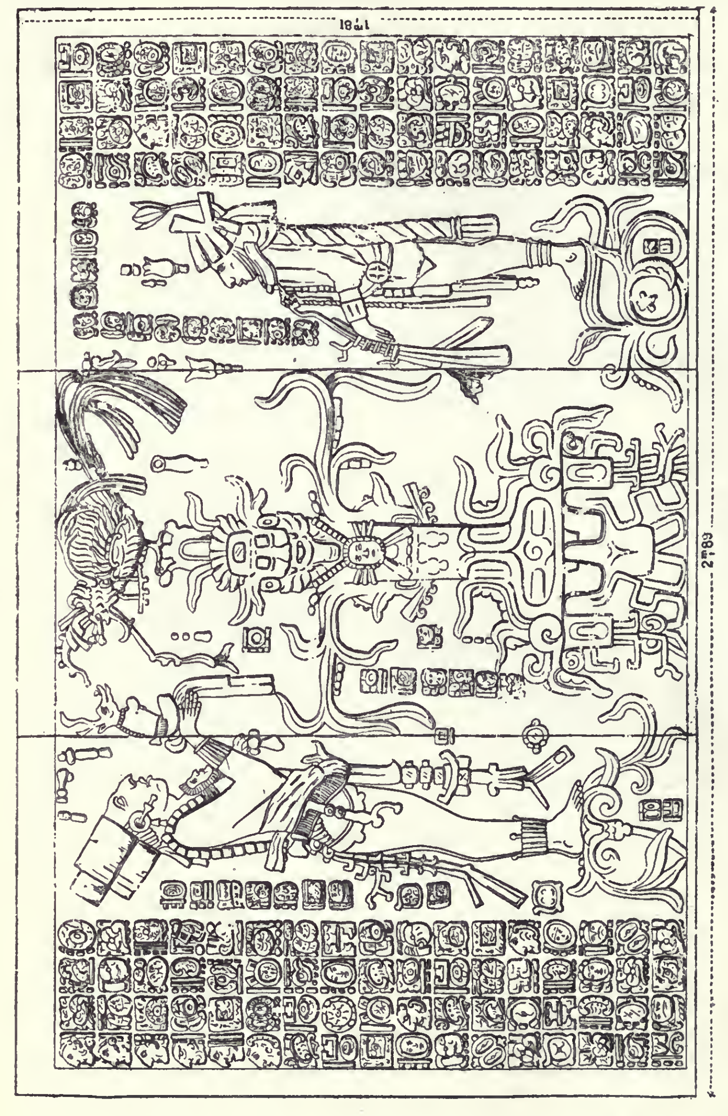


Fig. 127. — Bas-relief découvert par M. Maler auprès de Palenque.

bras brisés (1); le jésuite Ruiz en cite une dans le Paraguay; Gar-

(1) *Carta dirigada al Rey de España año* 1576 (publiée à Albany avec une traduction anglaise en 1860).

cilaso de la Vega, une autre à Cuzco ; nous en avons nous-mêmes, donné plusieurs exemples (1). La croix était regardée comme le symbole de la puissance créatrice et fertilisante de la nature, et sur plusieurs points on l'honorait par des sacrifices de cailles, d'encens et d'eau lustrale.

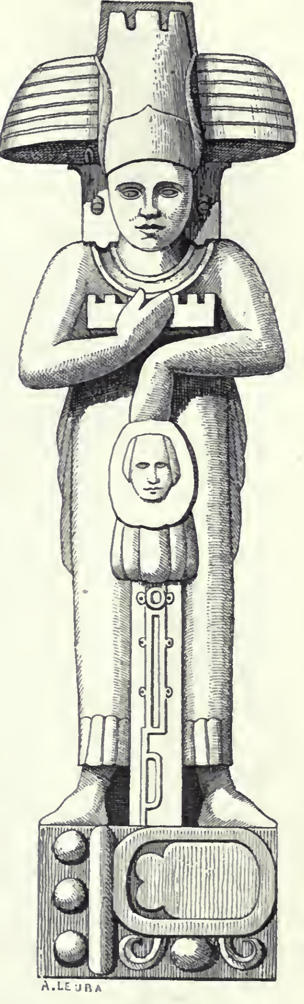


Fig 128. — Statue provenant de Palenque.

Nous ne pouvons quitter les ruines de Palenque sans mentionner une statue (fig. 128) remarquable à plus d'un titre (2). L'expression du visage calme et souriante est celle des statues égyptiennes : la coiffure rappelle les coiffures assyriennes ; un collier entoure le cou ; le personnage presse sur sa poitrine un instrument et appuie sa main gauche sur un ornement ; l'un et l'autre difficiles à déterminer. Le socle de la statue porte un cartouche avec une inscription hiéroglyphique (3) indiquant probablement le nom du dieu ou du héros à qui elle était dédiée.

Ces hiéroglyphes présentent une certaine conformité avec ceux de l'Égypte. Nous revenons avec insistance sur ce point curieux, sans vouloir cependant résoudre par quelques ressemblances accidentelles le grand problème de l'origine des races, encore moins établir que des

(1) Voy. chap. IV, p. 175.

(2) La hauteur de la statue est de dix pieds six pouces ; une autre semblable lui faisait pendant. L'une et l'autre devaient former des pilastres, car un côté est resté brut ; elles ont été découvertes et reproduites par Waldeck.

(3) On peut remarquer, dans les divers hiéroglyphes que nous reproduisons, la pré-

rapports aient existé entre les habitants de l'Égypte et ceux de l'Amérique centrale à l'époque relativement récente où les monuments de Palenque ont été érigés.

Copan. Deux races ont successivement porté le nom de Quichés : les vieux Quichés d'origine Maya, à qui sont dus les monuments de Copan et de Quirigua, et les Quichés Cakchiquels qui descendaient probablement des premiers, mais qui avaient été modifiés par de nombreuses immigrations Nahuatl. Ces derniers existaient encore à l'état de nation, lors de l'invasion espagnole ; ils opposèrent une vigoureuse résistance aux Conquistadores et leur capitale Utatlan fut prise et détruite.

Copan est aujourd'hui un pauvre village, à une petite distance des ruines, sa seule réputation est l'excellence de son tabac qui rivalise avec celui de Cuba. La ville ancienne était située sur le Rio Copan, affluent du Motagua (1), au pied des montagnes qui séparent le Guatemala du Honduras (2) ; ses ruines sont ensevelies depuis longtemps, dans des forêts à la puissante végétation, où l'on ne peut avancer que la hache à la main ; de là, l'oubli où elles sont si longtemps restées, et où elles restent encore malgré l'intérêt qu'elles présentent. Nous les trouvons mentionnées pour la première fois dans une lettre adressée en 1576, au roi Philippe II par Diego de Palacio ; mais c'est à Stephens, que nous devons la seule description complète qui existe et c'est à elle que se réfère l'abbé Brasseur de Bourbourg qui visita deux fois Copan en 1863 et en 1866 (3).

sence de plusieurs points dans un ordre déterminé et séparés par une barre du reste de l'inscription ; il y a peut-être là une clef pour un Champollion futur.

(1) Le Motagua se jette dans la baie de Honduras.

(2) Les ruines sont situées à la latitude de 14°45′ et à la longitude de 90°52′. On a quelquefois confondu Copan avec la ville qui offrit en 1530 une si héroïque résistance à Hernandez de Chiaves.

(3) Outre ceux que nous venons de nommer, on cite parmi les explorateurs, Francisco de Fuentes en 1700 ; son récit a été publié par Domingo Juarros, *A Statistical and Commercial Hist. of Guatemala.* London 1824, et par le colonel Galindo en 1832. *Bul. Soc. Géog. de Paris*, 2e s. 1836, t. V, p. 267. — Stephens et Catherwood visitèrent les ruines en 1839. Leur ouvrage est intitulé : *Views of Ancient Monuments in Central America, Chiapas and Yucatan* f°. New-York, 1844. Bancroft donne pour Copan, comme pour Palenque, un index bibliographique très complet.

Dans leur état actuel, les ruines couvrent une enceinte de

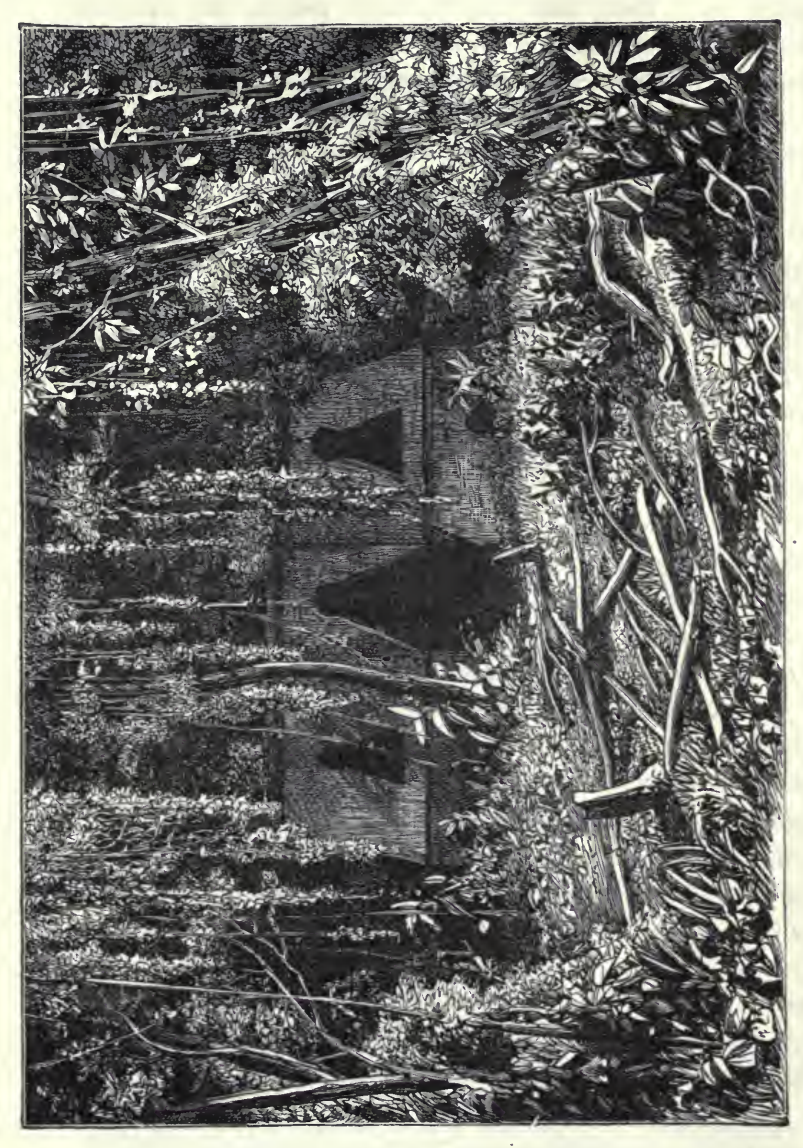


Fig. 129. — Temple près de Palenque.

900 pieds sur 1600. Les murs, construits en immenses blocs de pierre, partiellement détruits par les racines des arbres qui

les pénètrent de toutes parts, mesurent près de 25 pieds d'épaisseur à leur base; sur certains points, ils s'élèvent en terrasses et conservent encore quelques traces de peinture. Le bâtiment principal, connu sous le nom de temple, est situé au nord-ouest de l'enceinte. Sa forme est celle d'une pyramide tronquée, dont les côtés ont 624 pieds au nord et au sud, et 809 pieds à l'est et à l'ouest. Les murs, sur la face qui regarde la rivière, sont perpendiculaires et varient de 60 à 90 pieds de hauteur; sur les autres faces, ils sont fortement inclinés. Il est à peine nécessaire de faire ressortir la ressemblance de cette construction avec les mounds du Mississipi et de l'Ohio. Les pyramides étaient consacrées aux dieux des Mayas, comme aux dieux des Mound-Builders et c'est sur les plates-formes qui les couronnaient que les uns et les autres prétendaient honorer ces dieux, par des sacrifices trop souvent sanglants.

En s'éloignant de la rivière, des pans de mur, des terrassements, des pyramides qu'il a été impossible de reconnaître complètement, s'étendent dans la direction de la forêt; des montagnes de décombres indiquent des édifices écroulés, et promettent une ample moisson aux archéologues futurs (1).

Le grand nombre de statues, d'obélisques, de colonnes chargées de sculptures et de hiéroglyphes (2), est un des faits les plus intéressants que nous puissions citer parmi les découvertes de Copan. Nous donnons une de ces statues (fig. 130) qui paraît la plus haute expression de l'art maya et nous ne savons ce qui doit le plus étonner, de la bizarrerie de la conception, de la richesse de l'ornementation ou de la finesse de l'exécution. On peut aussi citer un alligator tenant dans sa gueule une figure avec une tête humaine et les extrémités d'un animal, et un crapaud gigantesque, ayant des mains terminées par des ongles de félide.

(1) Galindo, *Am. Ant. Soc. Trans.*, t. II, p. 547. Daus une des salles du palais, le colonel Galindo découvrit plusieurs vases en terre rouge renfermant des ossements mêlés à de la chaux. *Bul. Soc. Géog.*, t. V, 2e série. Paris, 1836.

(2) Ces hiéroglyphes se rapprochent de ceux de Palenque; comme ces derniers, ils sont restés indéchiffrables.

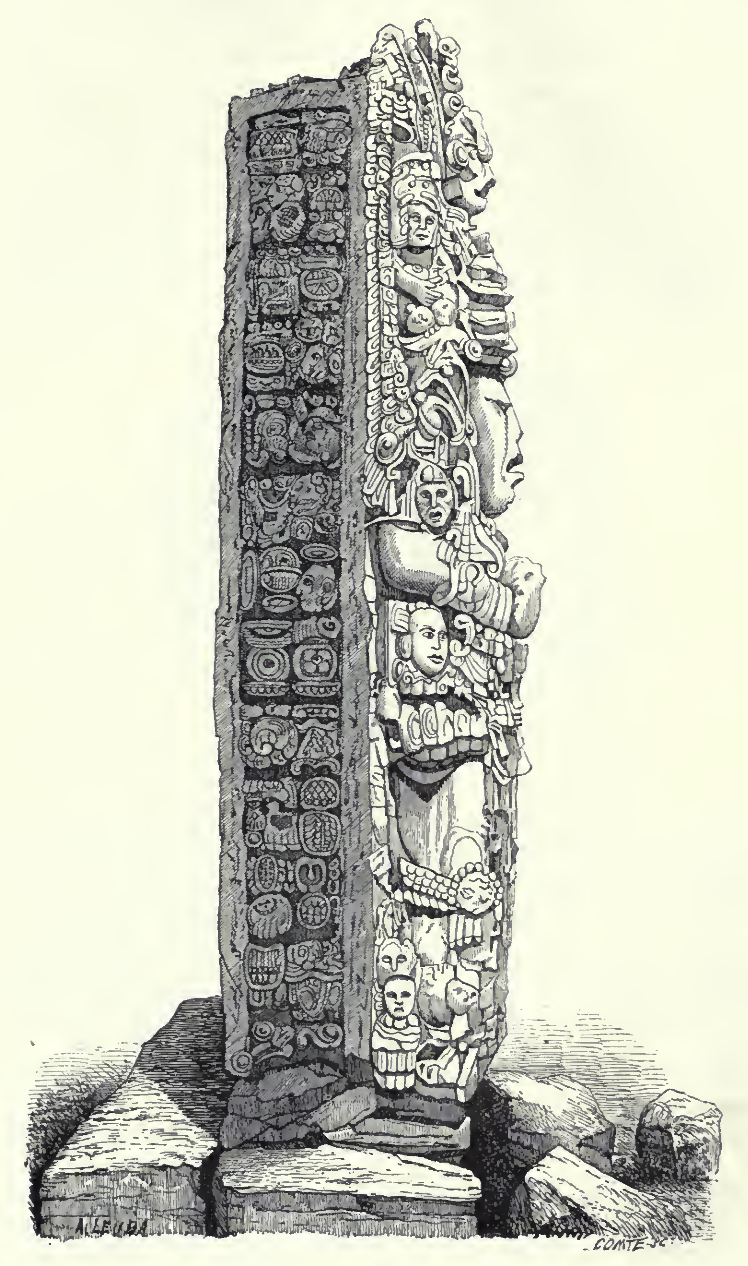


Fig. 130. — Statue trouvée parmi les ruines de Copan.

Sur les faces d'une des pyramides comprise dans le périmètre de l'enceinte principale, on voit des rangées de têtes (fig. 131). Pour les uns, ce sont des têtes de mort (1), pour les autres, des singes ; ces animaux sont très nombreux dans la région et pouvaient bien être l'objet de la vénération, du culte même des habitants. Une figure humaine (fig. 132) découverte auprès du temple, mérite aussi d'être reproduite. Les habitants de Copan ont laissé leur portrait dans les bas-reliefs, ils l'ont sculpté sur la pierre dure, ils l'ont modelé en terre cuite. Le désir de perpétuer



Fig. 131. — Tête de singe sur une pyramide de Copan.

son souvenir est un sentiment inné chez l'homme, nous le trouvons dans toutes les régions et dans tous les temps.

Le Yucatan. Le Yucatan entier est couvert de ruines intéressantes. Au nord, Izamal, Ake, Merida, Mayapan ; au centre, Uxmal, Kabah, Labná et dix-neuf autres villes, dont l'étendue atteste l'importance ; à l'est, Chichen-Itza, une des merveilles de l'Amérique. La région du sud surtout celle qui avoisine le Guatemala, est moins connue ; mais déjà nous savons que la province d'Iturbide réserve de brillantes découvertes aux explo-

(1) Nous avons d'autres exemples de cette décoration. A Nohpat, on a trouvé une frise chargée de têtes de mort et de tibias en croix. Nohpat pouvait être une ville aussi considérable qu'Uxmal ; mais les ruines elles-mêmes ont presque entièrement disparu (Stephens, *Yucatan*, t. II, p. 348).

rateurs (1). La plupart de ces ruines ont été décrites; nous nous bornerons donc à résumer rapidement les plus importantes parmi elles.

Une première observation est nécessaire; entre les monuments du Chiapas et ceux du Yucatan, il existe de notables différences. « Le système de construction à Palenque, dit M. Viollet-le-Duc, ne consiste pas comme à Chichen-Itza ou à Uxmal, en des revêtements d'appareil devant des massifs en blocages ; mais en des enduits de stucs ornés et de grandes dalles



Fig. 132. — Fragment découvert auprès du temple de Copan.

recouvrant les blocages. Le caractère de la sculpture à Palenque est loin d'avoir l'énergie de celle que nous voyons dans les édifices du Yucatan ; les types des personnages représentés dif-

(1) « That extensive ruins yet lie hidden in these unexplored regions can hardly be doubted; indeed it is by no means certain that the grandest cities, even in the settled and partially explored part of the Peninsula, have yet been described. » (Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 148.) La prédiction de M. Bancroft s'est vérifiée et pendant l'impression de ce volume, M. Charnay découvrait à la limite de la province de Pachualco et du pays revendiqué par le Guatemala, une ville en ruines, où se trouvent des monuments du même style que ceux de Palenque. L'origine et le nom de cette ville sont absolument inconnus et M. Charnay s'est cru autorisé à lui donner le nom de *Lorillard-City*. La décoration consiste généralement en une application de stuc, elle est en très mauvais état ; l'habile explorateur a pu néanmoins relever cinq bas-reliefs et en prendre les estampages. Comme à Palenque, on retrouve un symbole cruciforme ; mais il se rapproche plus de la croix bouddhique que de la croix chrétienne. Hamy, *Soc. de Géog. séance du 2 janvier* 1882.

fèrent plus encore ; ils accusent des traits éloignés de ceux de la race Aryenne à Palenque ; ils s'en rapprochent sensiblement à Chichen-Itza. Enfin ce n'est que dans les monuments du Yucatan qu'apparaissent les traditions si sensibles de la structure en bois (1). »

« Rien ne peut, ajoute Charnay (2) après ses premières explorations, lutter de richesse, de grandeur et d'harmonie avec les édifices d'Uxmal. Il n'est pas improbable que les fondateurs des villes yucatèques descendissent des habitants de Palenque, ou tout au moins, que leur civilisation ne procédât de cette civilisation beaucoup plus ancienne. »

A ces très justes remarques, il faut ajouter qu'à Copan, on peut déjà constater ces différences. Les sculptures, les ornements qui les surchargent, s'éloignent de ceux de Palenque, pour se rapprocher de ceux que nous allons décrire à Uxmal ou à Chichen-Itza. Nous avons donc là, le trait d'union, entre deux genres de constructions en apparence seulement dissemblables.

Uxmal. L'origine du nom d'Uxmal est inconnue. Les ruines sont à une distance de 35 miles environ de Mérida et couvrent une superficie considérable (3). La *Casa del Gobernador* (fig. 133), la plus remarquable de toutes, s'élève sur une éminence naturelle, artificiellement agrandie au moyen de blocages et coupée par trois terrasses successives; les parois sont en pierres appareillées, reliées par un mortier très dur. La *Casa* elle-même a 322 pieds de longueur sur 39 de largeur et environ 26 de hauteur. L'intérieur comprend un double corridor, dont la section rappelle celle que nous avons décrite à Palenque (fig. 125) et plusieurs chambres

(1) Viollet-le-Duc, *Int.*, p. 97 ap. Charnay, *Cités et Ruines américaines.* Il faut cependant relever l'étrange erreur qu'il commet à propos des Aryens. Rien jusqu'à présent ne permet de rattacher les races aryennes aux races américaines.

(2) *Cités et Ruines am.*, p. 437.

(3) Waldeck, *Voy. pittoresque et arch. dans la prov. de Yucatan*, f°. Paris, 1838. — Norman, *Rambles in Yucatan*. New-York, 1843. — Baron von Friederichstahl, *les mon. du Yucatan; Nouv. Ann. des Voy.*, 1841. — Charnay, *Cités et Ruines amér.* Paris, 1863. — Bancroft, *The Native Races*, t. IV, p. 149. — Short, *The North Americans of Ant.*, p. 347.

de dimensions très variables. Les murs de ces chambres sont en pierres brutes sans trace de peinture, ni de sculpture; sur un ou deux points seulement, se voient quelques restes de plâtre. Les portes étaient surmontées de linteaux en bois de sapotillier; un de ces linteaux, couvert d'ornements finement fouillés, est au musée de Washington.

Toute la richesse de l'ornementation était réservée pour ls murs extérieurs. A un tiers environ de la hauteur, une frise court autour du bâtiment et présente une série de méandres, d'arabesques, d'ornements de tout genre, d'un travail aussi capricieux que bizarre (1). Parmi ces ornements dominent les grecques; ce motif d'ornementation, si connu depuis des siècles sur notre continent, vient témoigner à son tour du génie de l'homme, toujours et partout semblable, et cela jusque dans ses moindres conceptions.

On a cru reconnaître parmi les ornements des trompes d'éléphants; ce serait un fait curieux (2), car l'éléphant ne vivait certainement pas en Amérique, lors de l'érection des monuments d'Uxmal; son souvenir s'était conservé par une constante tradition et peut-être avons-nous là une preuve de l'origine asiatique de cette civilisation.

D'autres animaux avaient également servi de modèle aux ouvriers; à *la Casa de Tortuguas* la décoration consiste en une imitation de palissades formées de rondins de bois; sur la frise supérieure, des tortues saillantes rompent seules les lignes horizontales (3).

Devant le palais, une pierre ronde de plusieurs mètres de hauteur, sans ornements, sans trace même d'un travail humain, se dresse comme une colonne; d'autres pierres semblables avaient

(1) Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nat. civ. du Mexique et de l'Am. centrale*, t. II, p. 23.

(2) On retrouve ce même ornement à la Casa Graude de Zayi, à une petite distance d'Uxmal. « J'ai été frappé, dit Waldeck (*Voy. pitt.*, p. 74), de la ressemblance qu'offrent ces étranges édifices Mayas avec la tête de l'éléphant. » Voy. aussi Humboldt, *Vues des Cordillères*, éd. 1810, p. 92.

(3) Viollet-le-Duc, *Int.*, p. 69.

été érigées sur plusieurs points de la ville. On a voulu y voir des imitations du phallus et conclure de là, au culte phallique des anciens Yucatèques (1). Ne serait-il pas plus à propos de regarder ces pierres comme des gnomons, semblables à ceux que



Fig. 133. — Casa del Gobernador, Uxmal.

nous aurons plus tard à décrire, en parlant des monuments du Pérou?

La *Casa de Monjas* passe pour la construction la plus remarquable de l'Amérique centrale ; elle offre de grandes ressemblances avec la Casa del Gobernador. Ici aussi nous voyons le mound traditionnel, surmonté d'une plate-forme, sur laquelle s'élèvent quatre bâtiments différents, entourant la cour (2). Ces bâtiments

(1) Brasseur de Bourbourg (*l. c.*, t. IV, p. 67) nous dit que les indigènes appellent ces pierres des *picotes* et croient qu'elles étaient destinées à servir de poteaux de flagellation.

(2) Les mesures de ces bâtiments données par les différents explorateurs diffèrent considérablement. Bancroft (t. IV, p. 174) les reproduit. Nous y renvoyons le lecteur.

renferment 88 chambres assez petites, régulièrement espacées et rappelant celles des pueblos du Nouveau Mexique ; les murs intérieurs sont nus ; les portes manquent complètement. Il est évident que les habitants protégés par leur pauvreté, peut-être par la sainteté du lieu, vivaient dans une complète sécurité.

Les murs extérieurs sont ornés d'une vaste frise, où l'art des indigènes se montre dans sa grandeur et dans son originalité. « Chaque porte de deux en deux, est surmontée d'une niche merveilleusement ouvragée, que devaient occuper des statues. Quant à la frise elle-même, c'est un ensemble extraordinaire de pavillons, où de curieuses figures d'idoles ressortent comme par hasard de l'arrangement des pierres et rappellent les têtes énormes sculptées sur les palais de Chichen-Itza ; des méandres de pierres finement travaillées, leur servent de cadre et donnent une vague idée des caractères hiéroglyphiques : puis viennent une succession de grecques de grande dimension, alternées aux angles de carrés et de petites rosaces d'un fini admirable (1). » On a calculé que toutes ces sculptures couvraient une superficie de 24,000 pieds carrés; aucune ne se ressemble et partout l'artiste a pu donner libre carrière à son imagination.

Le bâtiment de l'Ouest est le plus remarquable de cet ensemble de constructions ; malheureusement il est en grande partie écroulé. L'aile gauche, *Casa de la Culebra*, encore debout, présente un immense serpent à sonnettes courant sur toute la façade, dont le corps se roulant en entrelacs, va servir de cadre à des panneaux divers (2). Le bâtiment du Nord, élevé sur une plateforme de 20 pieds environ de hauteur, domine toute la cour (3). Il était surmonté de treize tourelles (4) chargées d'ornements, dont quatre seulement étaient encore debout, lors de la visite de Stephens (5). Sur quelques points, mieux abrités contre les intem-

(1) Charnay, *l. c.*, p. 361.
(2) Charnay, *l. c.*, p. 367.
(3) Waldeck, *l. c.*, pl. XIII et XVIII.
(4) Ces tourelles mesuraient 7 pieds de hauteur.
(5) On remarquait sur ces tourelles deux figures avec le pénis en érection, ce fait serait une confirmation de l'existence du culte phallique à Uxmal.

péries, on a constaté des traces de peintures d'un rouge vif et brillant (1).

On ignore absolument la destination de la Casa de Monjas. On a supposé que c'était la demeure de nobles vierges mayas, chargées, comme les vestales romaines ou les mamacunas péruviennes, de la garde du feu sacré. C'est là une supposition que rien n'autorise ni à faire ni à contredire. Parmi les autres édifices d'Uxmal, nous citerons la *Casa del Adivino* (2) élevée sur une pyramide de 88 pieds de hauteur et construite en blocages noyés dans le mortier; *la Casa del Enano* (3), le *Tolokh-eis* ou la montagne sainte et la pyramide de Kingsborough. A une faible distance de la ville, on rencontre d'autres ruines datant probablement de la même époque, présentant la même architecture, et toujours élevées sur des mounds, qui forment une plate-forme inférieure. C'était évidemment là, un rite consacré; des temples des dieux il s'était étendu aux palais des rois.

En racontant les kjökkenmöddings, les mounds, les habitations des Cliff-Dwellers, il fallait mentionner à chaque page, les instruments en pierre ou en os, les fragments de poterie qui venaient attester la présence de l'homme. Nous n'avons à raconter aucune découverte semblable, ni à Palenque, ni à Copan, ni à Uxmal, ni dans les autres villes dont nous aurons à parler et, les fouilles faites jusqu'ici n'ont donné que quelques rares silex et des débris de poterie plus rares encore. Il est cependant impossible que des monuments semblables aient été élevés, sans une population importante et sans une longue habitation. Pourquoi, les armes, les outils, les vases ont-ils disparu? pourquoi leurs sépultures ne viennent-elles pas rendre leurs ossements? aucune réponse n'est actuellement possible; la terre

(1) Stephens, *Yucatan*, t. II, p. 307.

(2) A la *Casa del Adivino*, les murs extérieurs avaient été peints en différentes couleurs.

(3) La *maison du nain*, dit Charnay, se compose d'un corps d'habitation avec deux salles intérieures et d'une espèce de chapelle en contre-bas. Ce petit morceau est fouillé comme un bijou. « Chef-d'œuvre d'art et d'élégance », Waldeck, *l. c.*, p. 96. « Loaded with ornaments more rich, more elaborate and carefully executed than those of any other edifice in Uxmal. » Stephens, *Yucatan*, t. I, p. 313.

d'Amérique est un profond mystère; nous ne pouvons que réunir les faits, en laissant à ceux qui viendront après nous, le soin d'en tirer les conclusions.

Kabah et Labná.

Les ruines de Kabah et de Labná, très rapprochées de celles d'Uxmal, méritent de nous arrêter un instant. A Kabah une pyramide mesurant 180 pieds carrés à la base et un portique (fig. 134)

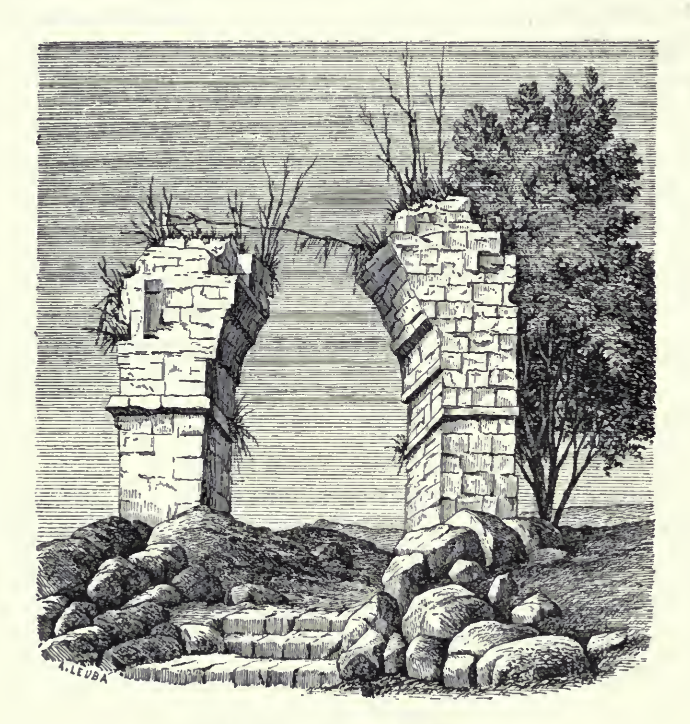


Fig. 134. — Portique à Kabah.

qui rappelle les constructions romaines, surgissent devant le voyageur. Comment ce souvenir de la vieille Rome se trouve-t-il au milieu des solitudes du Nouveau Monde? et comment ne pas admirer cette merveilleuse similitude du génie de l'homme arrivant constamment à un but identique? Nous ne nous lassons jamais de le montrer, c'est un des intérêts de cette étude (1).

(1) Stephens, *l. c.*, t. I, p. 398. — Baldwin, *Ancient America*. New-York, 1872, p. 139.

Les édifices de Labná n'étaient guère moins remarquables que ceux d'Uxmal ; malheureusement, leur état de dégradation est extrême (1). Le bâtiment principal était couvert d'ornements en stuc qui se brisent et qui disparaissent rapidement. On peut encore reconnaître une rangée de têtes de mort, des bas-reliefs représentant des personnages et un globe d'un diamètre considérable, soutenu par deux hommes, dont l'un est agenouillé. Toutes ces figures conservent quelques traces de peintures.

A Zayi, la *Casa Grande* offre trois étages en retrait (2) ; un escalier mesurant 32 pieds de largeur et assez semblable à ceux que l'on rencontre sur divers points du Yucatan, conduit jusqu'au troisième étage.

Chichen-Itza. Chichen-Itza (3) une des seules villes qui ait conservé son antique nom maya, dépendait de l'empire de Mayapan. Lors de la destruction de cet empire au xve siècle, elle parvint à maintenir son indépendance et ce fut seulement deux siècles après la conquête, le 13 mars 1697, qu'elle fut prise par les Espagnols et livrée au pillage ; c'est de cette époque que date sa complète destruction (4).

Sur un parcours de plusieurs miles, ce ne sont que des mounds artificiels, des colonnes renversées (5), des sculptures brisées, des lourdes colonnades, qui étonnent par leur étendue, des amas de décombres, dernière forme de monuments, que l'homme dans son fol orgueil, s'imaginait édifier à jamais. Chichen était un des principaux centres religieux du Yucatan ;

(1) Stephens, *l. c*, t. II, p. 16. — « The summits of the neighbouring hills are capped with gray broken walls for many miles around. » Norman, *Rambles in Yucatan*, p. 150.

(2) Le premier étage mesure 265 pieds sur 120 ; le second, 220 sur 60 ; le troisième enfin, 150 sur 18.

(3) De *Chichen* ouverture d'un puits et *Itza* un des principaux rameaux de la race Maya.

(4) Landa (Ev. de Merida † 1579) *Relacion de las Cosas de Yucatan*, p. 340. — Friederichstahl, *Nouv. Ann. de Voy.*, 1841, p. 300 et s. — Stephens, *Yucatan*, t. II, p. 282. — Norman, *Rambles in Yucatan*, p. 104. — Charnay, *l. c.*, p. 339. Le baron de Friederichstahl visita les ruines en 1840, Stephens et Norman en 1842, Charnay en 1858.

(5) On a pu compter jusqu'à 480 socles de colonnes.

de là son importance, le nombre et la magnificence de ses temples et de ses édifices (1). Parmi ceux encore debout, on cite le cirque, le château, le palais des nonnes, le *Caracol* ou escargot, le *Chichanchob* ou la maison rouge : tels sont les noms sous lesquels ils sont aujourd'hui désignés.

Le cirque n'était probablement qu'un gymnase (2), où les jeunes gens venaient lutter de vigueur, d'adresse et d'agilité. Le monument comprenait autrefois deux pyramides parallèles avec un développement de 110 mètres environ. Celle de gauche, encore bien conservée, est couverte de peintures. Ce sont des processions de guerriers ou de prêtres, portant, soit des armes, soit des offrandes; ils ont la barbe noire, des coiffures étranges sur la tête, sur les épaules de larges tuniques. Les couleurs employées sont le noir, le rouge, le jaune et le blanc. Les bas-reliefs extérieurs sont remarquables ; toutes les figures offrent le type de la race yucatèque actuelle et sont en contraste complet avec les têtes en pointe, les fronts fuyants qui sont représentés à Palenque et que l'on prétend retrouver encore aujourd'hui chez les races inférieures, établies dans la montagne.

Le *Palais des Nonnes* repose sur un massif de maçonnerie de 32 pieds de hauteur et de 160 sur 112 pieds à sa base. Le bâtiment, auquel on arrive par un large escalier, était à deux étages; les murs sont ornés de riches sculptures, semblables à celles d'Uxmal (3) et la porte possède une ornementation de clochetons de pierre, que l'on ne saurait mieux comparer qu'aux constructions chinoises ou japonaises (4). A l'intérieur, se trouve une salle de 47 pieds de longueur; les murs sont recrépis en

(1) « A city, which I hazard little in saying, must have been one of the largest the world has ever seen. » Norman, *Rambles*, p. 108.

(2) Charnay, *l. c.*, p. 340 et s.

(3) « C'est le bijou de Chichen pour la richesse de ses sculptures. » Charnay, *l. c.* p. 342.

(4) Un missionnaire protestant (Hardy, *Indian Monachism*, p. 122) fait ressortir les rapports entre les édifices de Chichen et les *Topes* ou les *Dagobas* des Bouddhistes. « Les premiers, ajoute-t-il, ressemblent tellement à ce que j'ai vu à Anarajapoura (ancienne capitale du Ceylan), qu'après avoir jeté les yeux sur la gravure qui représente ces ruines, je crus tout d'abord avoir affaire à une illustration des dagobas. »

plâtre; on y distingue encore, bien qu'elles aient beaucoup souffert de l'humidité, des hommes couronnés de plumes.

On a donné le nom de château à une pyramide dont la base mesure 197 pieds sur 202. Sa hauteur est de 75 pieds et elle est terminée par une plate-forme à laquelle on accède par un escalier, fermé par une balustrade, couverte de têtes de serpents; sur cette plate-forme a été érigé un bâtiment (1), dont la porte principale est tournée vers le nord. Les montants de



Fig. 135. — Montant de porte au château de Chichen-Itza.

cette porte sont en pierre, et chargés de sculptures. Nous reproduisons un des bas-reliefs (fig. 135) qui peut donner une idée de la figure et de la coiffure des habitants. L'ornement attaché au nez est particulièrement caractéristique. La disposition intérieure que le plan (fig. 136) permet de juger, diffère de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent.

Le *Chichanchob* (2) ou la maison rouge (fig. 137), est le monument le mieux conservé de Chichen. Il comprend un seul

(1) Ce bâtiment mesure seulement 49 pieds sur 43.

(2) Nous ne savons pourquoi les Indiens donnent à cet édifice le nom de *la Carcel*, la prison.

corps de logis, placé sur une pyramide peu élevée, avec trois portes au couchant, éclairant une galerie de la même longueur que le palais. Cette galerie donne accès à trois salles, qui n'ont

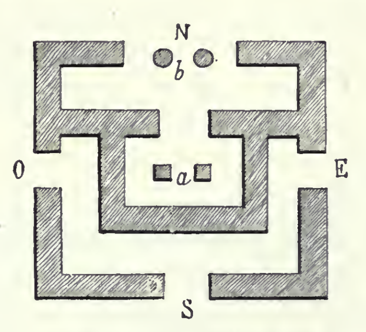


Fig. 136. — Plan par terre du château de Chichen-Itza.

a. Piliers carrés au centre de la salle principale ; *b*. Colonnes qui supportent la porte du Nord.

de jour que par leurs portes. M. Charnay, qui donne ce détail, ajoute qu'il n'a jamais remarqué de fenêtres, dans les nombreuses ruines du Yucatan qu'il a visitées.



Fig. 137. — Le Chichanchob à Chichen-Itza.

Le *Caracol* est un bâtiment circulaire dont le diamètre est de 22 pieds seulement. L'intérieur rappelle les estufas que l'on voit chez les Cliff-Dwellers et consiste en un massif de maçon-

nerie avec un double corridor très étroit. Le bâtiment s'élève sur deux terrasses artificielles superposées l'une à l'autre (1); un escalier de vingt marches (2) conduit de la première à la seconde, il est orné d'une balustrade, qui représente des serpents enlacés. Le serpent joue un grand rôle dans l'architecture de Chichen-Itza. Il se rencontre à chaque pas et il est difficile de ne pas y voir un symbole religieux.

On ne saurait trop répéter la richesse des sculptures; l'église bâtie pour les Indiens, est remplie de bas-reliefs arrachés aux ruines (3). Les peintures sont plus nombreuses encore que les sculptures; on peut voir partout de longues processions d'hommes ou d'animaux, des défilés, des combats, des luttes de l'homme contre le tigre ou contre le serpent, des arbres, des maisons (4). Une des peintures, encore visible sur les murs du cirque, représente un bateau, qui ressemble aux jonques chinoises, c'est le seul exemple connu, jusqu'à présent, des procédés de la navigation de ces anciens peuples (5).

Les hiéroglyphes ne font pas non plus défaut. Leur forme rappelle ceux de Copan. Comme eux, ils étaient restés indéchiffrables et nous ne savons qu'une seule exception que nous hésiterions même à rapporter, tant elle paraît étrange, si elle n'arrivait avec l'autorité d'une société scientifique importante; celle des Antiquaires américains (6).

Avant de raconter cette découverte, il convient de dire la légende sur laquelle elle repose. Chaac Mol (7) était un des trois frères, qui s'étaient partagé le gouvernement du Yucatan. Il avait épousé Kinich Katmò, princesse d'une merveilleuse

(1) La terrasse inférieure mesure 223 pieds sur 150, la terrasse supérieure 80 pieds sur 55. Stephens, *Yucatan*, t. II, p. 298.

(2) Les marches ont 45 pieds de longueur.

(3) Charnay, *l. c.*, p. 336.

(4) Stephens, *Yucatan*, t. II, p. 303, 305.

(5) Stephens dit en parlant de ce bateau : « The greatest gem of aboriginal art which on the whole continent of America now survives. »

(6) Salisbury, *The Mayas, the Sources of their History*. Worcester, 1877. — *Maya Arch.* Worcester, 1879. — Short, *The North Americans*, p. 396 et s. — Lettre du Dr Le Plongeon du 15 janvier 1878. *Proc. Am. Ant. soc.*, 21 oct. 1878.

(7) Il est aussi connu sous le nom de *Balam, le roi tigre*.

beauté, qui excita l'ardent amour d'Aac, un de ses beaux-frères. Aac, pour obtenir sa main, n'hésita pas à faire assassiner son mari; mais Kinich resta fidèle à la mémoire de Chaac, et sa piété conjugale la porta à faire exécuter sa statue et à orner son palais de peintures, retraçant les principaux événements de sa vie et les tristes scènes de sa mort. Dans une de ces pein-



Fig. 138. — Bas-relief trouvé par le docteur Le Plongeon à Chichen-Itza.

tures, Aac porte à la main trois lances qui symbolisent les trois blessures infligées à son frère. On croit reconnaître le type assyrien dans les personnages principaux représentés aux trois quarts de leur grandeur naturelle. A côté d'eux on remarque d'autres hommes de grande taille, avec des têtes assez petites, des lèvres épaisses, des cheveux crépus; on a prétendu y voir le type négroïde.

Le docteur Le Plongeon qui visita les ruines de Chichen-Itza en 1875, parvint, raconte-t-il, à déchiffrer une partie des hiéroglyphes qui accompagnaient les figures; ils lui apprirent que le tombeau de Chaac Mol se trouvait en un point désigné, à 400 mètres environ du palais. Des fouilles furent entreprises, et mirent successivement au jour plusieurs bas-reliefs, représentant des félides ou des oiseaux de proie (fig. 138), une statue de tigre à figure humaine, à sept mètres plus bas, une urne en pierre, surmontée d'un couvercle en terre cuite et remplie de cendres



Fig. 139. — Statue de Chaac Mol trouvée à Chichen-Itza.

qu'on ne paraît pas avoir songé à analyser, une statue enfin figurant un homme couché sur une pierre sépulcrale (fig. 139) (1). Le type du visage, le costume, la coiffure, ne ressemblent en rien à ce que nous avons vu soit à Chichen-Itza, soit dans les autres villes du Yucatan; et pour ne citer qu'un seul fait, les sandales sont celles que portent à leurs pieds les momies guanches des îles Canaries.

Le docteur Le Plongeon ne put profiter de l'heureux résultat de ses fouilles; le gouvernement méxicain réclama la statue; elle est aujourd'hui déposée au musée national de México.

(1) Cette statue mesure $1^m,55$ de longueur sur $0^m,80$ de largeur et $1^m,15$ de hauteur.

Cette découverte n'est pas isolée ; on connaît plusieurs statues semblables; une d'elles, qui fait également partie des collections du musée national, a été trouvée à Mexico même (1), une autre vient de Tlaxcala; un *pequeño* Chaac Mol de Merida. Cette constante répétition de la même figure sur des points différents, éloignés les uns des autres, fait supposer qu'elle représente, non un roi légendaire de Chichen-Itza, mais une divinité restée inconnue. Tel est le sentiment de M. Charnay.



Fig. 140. — Cara Gigantesca trouvée à Izamal.

« La statue du Yucatan, nous dit-il, ne peut représenter un roi, parce qu'on ne peut admettre qu'un roi du Yucatan fût vénéré comme une divinité à México ou à Tlaxcala (2). »

Il faudrait de longues pages pour raconter les innombrables Izamal. ruines qui couvrent le Yucatan (3), nous ne voulons plus citer qu'une tête gigantesque, la *Cara Gigantesca* (fig. 140), remar-

(1) Lettre du Rév. John Butler du 10 octobre 1878. M. Butler regarde la statue trouvée à México comme plus ancienne que celle de Chichen; mais, comme il ne donne pas les raisons sur lesquelles il s'appuie, nous ne pouvons que reproduire son opinion. Voy. aussi Short, *l. c.*, p. 399. — *Revue d'Ethnographie*, t. I, p. 163.

(2) *Revue d'Ethnographie*, t. I, p. 167.

(3) Peut-être devrions-nous citer Ake avec ses murs cyclopéens, formés d'énormes blocs de pierres brutes, que Stephens, un des seuls explorateurs qui les ait visités, regarde comme les plus anciennes ruines de la région (*Yucatan*, t. I, p. 127).

quable par son expression; c'est une sorte de gros blocage, dont les moellons posés avec art par le sculpteur, ont formé les joues, la bouche, le nez, les yeux; la tête a été complétée au moyen d'un stuc assez dur pour avoir résisté aux siècles (1). Cette tête a été découverte à Izamal, une des villes saintes du Yucatan, où l'on place la sépulture de Zamnà, le compagnon et le disciple de Votan (2). C'est à lui que les Yucatecs rapportent tous leurs progrès; la tradition lui attribue l'invention de l'écriture hiéroglyphique et c'est lui qui, le premier, apprit au peuple à donner un nom aux choses et aux hommes.

Outre la Casa Gigantesca, Izamal possède plusieurs pyramides. Une d'elles mesure de 700 à 800 pieds de longueur et renferme, comme les pyramides de l'Égypte, plusieurs chambres intérieures; elle passe pour la construction la plus considérable de la région (3). Beaucoup de ces pyramides disparaissent chaque jour. L'évêque Landa en comptait onze ou douze au moment de la conquête ; déjà, à cette époque, les temples qui les couronnaient étaient en ruines (4).

Les récits des historiens espagnols (5) ne peuvent laisser de doutes sur l'existence de routes, établies pour faciliter les voyages, l'accès surtout des centres religieux. Elles dépassaient parfois les limites du Yucatan et s'étendaient dans les

(1) Cette tête mesure 7 pieds de hauteur (Viollet-le-Duc, *l. c.*, p. 46). M. Charnay cite une autre tête de ce même genre cyclopéen, entourée d'ornements étranges; elle est plus grande que celle que nous reproduisons et atteint 12 p. de hauteur. Dans un second voyage, M. Charnay découvrit un bas-relief qu'il dit le plus beau de tous ceux trouvés jusqu'à ce jour. Le sujet principal, malheureusement endommagé, représente un félin à tête humaine, d'un modèle parfait; à la gauche de l'animal, sont des décorations bizarres qui rappellent les ornements de Palenque et d'Uxmal. *Lettre de Merida du* 28 *janv.* 1882. *Rev. d'Ethn.*, t. I, p. 160.

(2) Selon le récit des Indiens, le prophète Zamnà était enterré sous plusieurs pyramides. Celle du Nord-Est (*Kab-ul*, la main travailleuse) renferme sa main droite; la tête est enfouie sous la pyramide du Nord (*Kinieh-Kakmo*, le soleil aux rayons de feu). Le cœur se trouve sous la troisième, où s'élèvent aujourd'hui une église et un couvent de Franciscains. Cette pyramide s'appelait *Ppapp-hol-chac*, la maison des têtes et des éclairs.

(3) Stephens, *Yucatan*, t. II, p. 434.

(4) *Relacion de las cosas de Yucatan*, p. 326.

(5) Landa, *l. c.*, p. 344. — Cogolludo, *Hist. de Yucathan*, p. 193. — Charnay, *Cités et Ruines américaines*, p. 321.

royaumes voisins de Guatemala, de Chiapas et de Tabasco. Quelques-unes de ces routes étaient pavées, ce sont les *Calzadas* dont parlent Cogolludo et l'évêque Landa; elles conduisaient à Chichen-Itza, à Uxmal, à Izamal, à Tihoo dont les ruines ont servi à édifier la ville moderne de Merida. Ces dernières voies mesurent sept à huit mètres de largeur; elles sont construites en blocs de pierre, recouverts d'un mortier très bien conservé et d'une couche de ciment de deux pouces environ d'épaisseur. Les rivières étaient franchies au moyen de ponts en maçonnerie ; Clavigero (1), qui parcourut tout le Mexique au siècle dernier, dit avoir vu encore debout sur plusieurs points, les piles massives destinées à les soutenir.

Nous terminerons par une observation générale ce que nous avons à dire des monuments Mayas. Leur nombre, leurs dimensions, le goût qui règne dans leur conception, la richesse de leur ornementation, frappent l'observateur même le plus superficiel. Les progrès de ces races encore si peu connues dans la céramique, le tissage, la broderie, dans tous les arts techniques ou industriels n'étaient pas moins remarquables. Il est incontestable qu'au moment de l'arrivée des Espagnols, les Indiens étaient, à tous ces points de vue, très supérieurs aux Conquistadores ; mais ceux-ci avaient les chevaux, ils avaient la poudre, ils étaient surtout doués d'une énergie supérieure. Les Indiens succombèrent dans une lutte inégale et ils devinrent rapidement la proie d'avides étrangers, incapables même de comprendre la civilisation qu'ils allaient détruire.

Les Nahuas.

Les édifices dus aux Nahuas étaient, au dire des historiens, plus importants encore que ceux des Mayas. Nous avons raconté la magnificence de la cour des rois de Tenotchitlan et de Tezcuco, leurs palais devaient répondre à cette magnificence; mais ces monuments de leur grandeur ont péri. La rage des Espagnols irrités d'une résistance inattendue, le sombre fanatisme des prêtres et des moines qui accompagnaient l'armée,

(1) *Storia antica del Messico*, t. II, p. 371.

furent la cause principale de ces destructions à jamais irréparables pour la science. Les ruines qui restent encore debout, seuls témoins du passé, ajoutent à nos regrets. Il serait impossible de les décrire, de les énumérer même. Nous choisirons donc parmi elles, celles qui peuvent servir de type à l'architecture Nahuatl et nous faire le mieux connaître les mœurs et la religion des Nahuas.

Cholula. La pyramide de Cholula (1) est située dans un misérable village, à dix miles environ de Puebla de los Angeles. Un temple magnifique dédié au soleil, selon les uns, à Quetzacoatl, selon les autres, s'élevait sur la plate-forme qui couronnait la pyramide ; il fut entièrement détruit par Cortès après un combat livré au pied même du monument. La pyramide encore debout mesure 1440 pieds carrés et couvre une superficie presque double de celle de la grande pyramide de Chéops ; sa hauteur, selon Humboldt, était de 177 pieds (2), et on arrivait au sommet par quatre terrasses successives. Ici la construction n'était plus en pierres appareillées comme dans le Yucatan, mais en adobes de quinze pouces environ de longueur, semblables à celles employées par les Cliff-Dwellers et reliées par un mortier très dur, mêlé de petites pierres et même de fragments de poterie. Un voyageur allemand (3) ajoute que les quatre faces avaient été recrépies avec un ciment analogue à celui dont nous nous servons actuellement.

Les fouilles ont montré la régularité de la construction et ont mis au jour une tombe en dalles de pierre, soutenues par des poutres en bois de cèdre. Deux squelettes reposaient dans cette tombe et à côté d'eux gisaient deux figures en basalte, divers ornements de peu de valeur et quelques fragments de pote-

(1) Humboldt, *Essai pol. sur le roy. de la Nouv.-Espagne*. Paris, 1811, p. 239. — Id., *Vues des Cordillères*. Paris, 1816, p. 96. — Dupaix, *Prem. Exp.* Kingsborough, t. V et VI. — Jones, *Smith Cont.*, t. XXII. — Clavigero, *St. Ant. del Messico*, t. II, p. 33. — Clavigero visita Cholula en 1744, Humboldt en 1803. — Bancroft (t. IV, p. 471) donne, selon son excellente habitude, une bibliographie complète.

(2) Mayer (*Mexico as it was*, p. 26) dit 204 pieds ; Tylor (*Anahuac*), 205 pieds.

(3) Heller, *Reisen in Mexiko*. Leipsig, 1853, p. 131.

rie (1). La pyramide de Cholula était donc un tombeau; mais, pas plus qu'en Égypte, sa fastueuse construction n'a pu préserver les ossements de ses hôtes de la profanation redoutée.

Certaines légendes pieuses, dont on retrouve les traces chez les indigènes, veulent que la pyramide ait été érigée dans la prévision d'un nouveau déluge. Le père Duran donne une autre version (2): les hommes éblouis par l'éclat du soleil avaient tenté d'ériger une tour qui pût atteindre le firmament ; les habitants des cieux indignés d'une telle audace, détruisirent l'édifice et dispersèrent les constructeurs. Les données historiques ne sont ni plus sérieuses, ni plus précises que les légendes. Les dates de l'érection de la pyramide varient du septième au dixième siècle de notre ère. Cholula était alors une ville importante au pouvoir des Toltecs; ce serait donc à eux que remonterait cette construction.

Xochicalco, à 75 miles S.-O. de Mexico, est assurément un des monuments les plus originaux du Mexique (3). Au milieu de la plaine se dresse une éminence conique, dont la base de forme ovale, mesure deux miles de circonférence et dont la hauteur est diversement évaluée de trois à quatre cents pieds. Deux tunnels percés dans le flanc de la colline, s'ouvrent au nord; le premier a été reconnu sur une longueur de 82 pieds, où les explorateurs ont dû s'arrêter. Le second tunnel pénètre dans le massif calcaire de la colline, par une large galerie haute de neuf pieds et demi et qui se continue par divers embranchements sur Xochicalco.

(1) Quelques doutes subsistent sur la destination de la pyramide de Cholula. Les squelettes n'étaient pas déposés au centre du monument, où les explorateurs n'ont point encore pénétré. On a voulu en conclure qu'ils étaient ceux d'esclaves immolés lors de l'érection ou de la consécration du monument. Pour M. Bandelier, les constructions de Cholula auraient eu surtout un but défensif (*Arch. Inst. of America*, nov. 1881).

(2) *Hist. Ant. de la Nueva España*, t. I, c. I (cette histoire a été écrite vers 1585).

(3) Alzate y Ramirez visita Xochicalco en 1777 et publia en 1791, d'une manière fort inexacte, ses découvertes sous le titre de *Descripcion de las Antiguedades de Xochicalco.* Dupaix et Castañeda visitèrent les ruines en 1831 et la *Revista Mexicana*, t. I, p. 539) donne les résultats d'une exploration plus récente, conduite aux frais du gouvernement méxicain. Enfin parmi les autres explorateurs nous citerons : Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 98. — Tylor, *Anahuac*, p. 189. — Nebel, *Viaje pittoresco y arqueologico sobre la rep. Mejicana.*

une longueur de plusieurs centaines de pieds. Le sol est pavé à une grande profondeur (1); les parois sont soutenues par des murs en maçonnerie, partout où ces travaux ont été nécessaires, puis recrépies en ciment, et peintes en ocre rouge. La galerie principale conduit à une salle qui mesure 80 pieds, et telle était la connaissance pratique de leur art, que les architectes avaient su ménager deux pilastres, pour donner plus de solidité à la voûte. Dans un des coins de la salle, s'ouvre une petite rotonde de six pieds de diamètre, excavée comme la salle elle-même dans le rocher, et dont le dôme en forme d'ogive frappa singulièrement les premiers explorateurs, qui ne s'attendaient guère à trouver au fond du Mexique, un spécimen de l'art gothique.

A l'extérieur, la colline tout entière est revêtue d'une chemise en maçonnerie, formant cinq terrasses successives, d'une hauteur de 70 pieds, soutenues par des murs couronnés de parapets. Dupaix rapporte que l'on arrivait au sommet par un chemin ayant 8 pieds de largeur. La plate-forme mesure 328 pieds sur 285. Un temple (fig. 141) s'élevait sur cette plate-forme en l'honneur d'un dieu inconnu (2); le bâtiment de forme rectangulaire était construit en blocs de granit porphyritique (3) posés sans mortier et avec un tel art, que les joints sont à peine visibles. Il serait impossible de dire le travail qu'il a fallu, pour amener ces blocs d'une carrière éloignée et pour les placer à la hauteur qu'ils occupent.

En 1755, le temple comptait cinq étages, en retrait les uns sur les autres; il était couronné par une pierre qui pouvait servir de siège et qui était couverte, comme le reste de l'édifice, d'une ornementation aussi difficile à exécuter qu'à décrire (4). Il est juste d'ajouter que ce n'est pas aux Espagnols qu'il

(1) Le pavage n'a pas moins d'un pied et demi d'épaisseur.

(2) Ce temple mesure 65 pieds de l'est à l'ouest et 58 pieds du nord au sud.

(3) « Porfirdo granitico ». *Revista Mex.*, t. I, p. 548. — « Basalto porfirico ». Nebel. — « Basalt. » Löwenstern, *Mex.*, p. 209. « La calidad de piedra de esta magnifica arquitectura est de piedra vitrificabile. » Alzate, *l. c.* p. 8.

(4) Une réduction, malheureusement très inexacte du monument figurait à l'exposition internationale de 1867. Elle a été reproduite dans l'*Illustrated London News* du 1er juin 1867.

faut imputer la destruction de Xochicalco ; cet acte de vandalisme a eu pour auteur, un propriétaire voisin qui se proposait d'utiliser les pierres pour les bâtiments d'une manufacture.

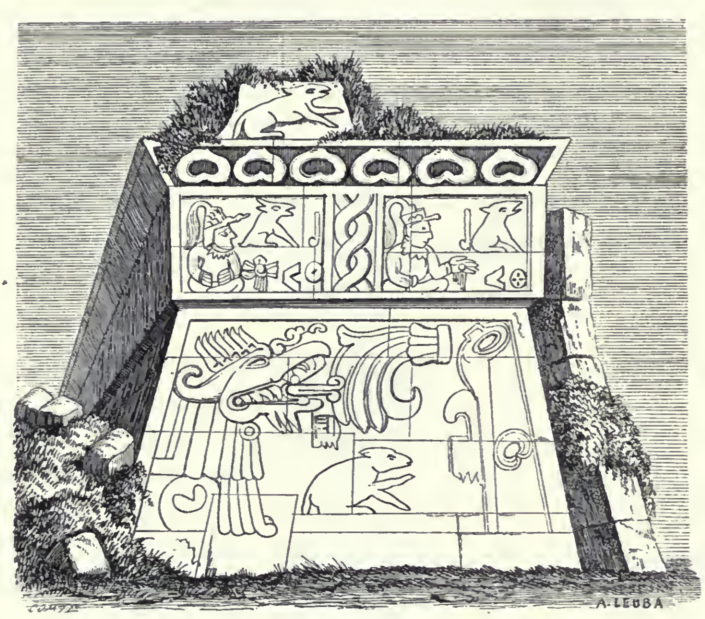


Fig. 141. — Ruines du temple de Xochicalco (Mexique).

Fortifications Pyramide de Centla.

Les longues guerres qui désolèrent l'Anahuac et qui étaient, à vrai dire, l'état normal du pays, avaient amené de vastes travaux défensifs ; on a reconnu les traces de ces fortifications à Huatusco dans la province de Vera-Cruz, d'où elles s'étendent sur une très grande longueur vers le Nord (1). Centla paraît avoir été un des principaux points choisis pour la défense; les ruines couvrent la plaine; mais elles disparaissent chaque jour, devant les destructions des habitants. Une forêt voisine cache plusieurs pyramides, qui, grâce à sa protection, sont restées debout (2). Nous reproduisons une d'elles qui peut servir de type (fig. 142). Les murs sont en pierres appareillées, reliées par

(1) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 466.
(2) Sartorius, *Soc. Mex. Geog. Boletin*, 2ª *Epoca*, t. I, p. 821 ; t. II, p. 148.

un mortier de chaux; mais la chaux était sans doute rare, et tout l'intérieur des murs est en moellons bruts, cimentés avec de l'argile. Partout on avait disposé des niches pour recevoir les statues ou les symboles des dieux protecteurs.

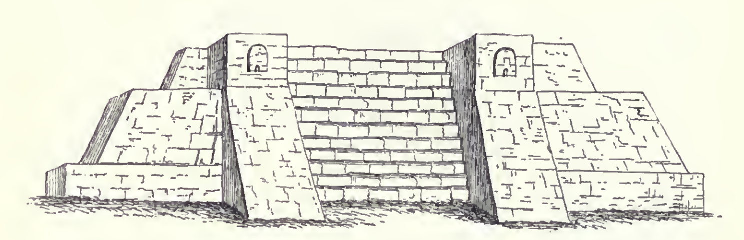


Fig. 142. — Pyramide à Centla.

Ces pyramides sont certainement le fait le plus saillant de l'ancienne architecture américaine. C'est sur des pyramides tronquées que les teocallis ou les palais s'élèvent à Palenque comme à Copan, dans le Yucatan et le Honduras, comme dans l'Anahuac; elles se dressent devant le voyageur jusque sur l'isthme de Tehuantepec (1). On peut constater des différences locales, dont il faut le plus souvent chercher la cause dans la différence des matériaux à la disposition des constructeurs; mais toujours, le type primitif persiste et se relie au souvenir lointain des mounds, qui des rives de l'Ohio et du Mississipi ont pénétré dans la Floride, puis dans des régions plus au Sud, où elles restent, comme les derniers témoins des migrations de ces peuples;

Telles sont les principales ruines qui rappellent les Nahuas. l'incurie, le fanatisme, l'avidité des vainqueurs, ont rapidement détruit des monuments dont la magnificence avait ébloui les Espagnols.

Tula. Tula (2), l'ancienne capitale des Toltecs, est représentée au-

(1) On signale notamment deux pyramides auprès de Tehuantepec, la plus grande mesure 120 pieds sur 55 à sa base et 66 pieds sur 30 à la plate-forme qui la couronne, un escalier n'ayant pas moins de 30 p. de largeur conduit à cette plate-forme.

(2) Il existe plusieurs localités du nom de Tula, Tulha ou Tulan, de là une difficulté sérieuse. (*Popol-Vuh*, p. LXXXV et CCLIV.) Tula fut, dit-on, détruite par les Chichimecs en 1064 et les habitants se réfugièrent à Cholulan, *la cité des exilés.* Cette dernière

jourd'hui par un pauvre et chétif village à 30 miles au N.-O. de Mexico; de sa grandeur passée, elle n'a conservé que son nom. Cinq siècles avant la conquête « cette célèbre et grande ville, dit Sahagun (1), partagea la fortune adverse de Troie ». Les ruines qui subsistaient ont disparu à leur tour, et des fouilles exécutées en 1873 n'ont donné qu'une idole monstrueuse et deux colonnes en basalte. Une de celles-ci (fig. 143), couverte

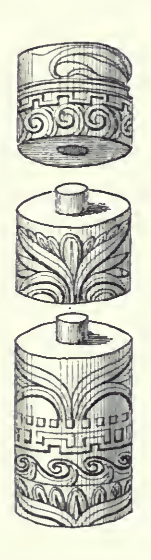


Fig. 143. — Colonne provenant de Tula.

d'ornements finement exécutés, est intéressante, en ce qu'elle nous fait connaître le mode d'assemblage avec tenons et mortaises employé par ces hommes très avancés déjà dans tous les procédés techniques (2). D'autres ruines peu importantes se

ville prit à son tour un rapide essor, car les Espagnols, rapporte-t-on, lui donnèrent le nom de Rome, à raison de la splendeur de ses monuments.

(1) *Hist. de las cosas de Nueva España*, prol. al lib. VIII.

(2) *Soc. Mex. Geog.*, Boletin, 3ª Epoca, t. I, p. 185. « Le Toltèque employait indifféremment la pierre mélangée de boue et de mortier pour l'intérieur des murailles, le ciment et la chaux pour les revêtir. Il employait la brique cuite et la pierre taillée pour le revêtement intérieur, la brique et la pierre pour ses escaliers et le bois pour ses toitures. Il connaissait le pilastre que nous avons trouvé dans ses maisons; il avait la

rencontrent dans les environs, mais ne nous apprennent rien sur l'antique Tula. Telle était la situation, lorsque des découvertes récentes sont venues révéler des faits qui, s'ils étaient confirmés, seraient d'une importance capitale, pour l'histoire du passé de l'Amérique.

M. Charnay, dans l'exécution d'une mission qui lui était confiée par le gouvernement français, s'est rendu à Tula et a fait fouiller sous ses yeux des tumuli, des montagnes de décombres probablement, qui recouvraient depuis de longs siècles les reliques des anciens Toltecs. Une habitation ainsi exhumée se composait de 24 chambres, de 2 citernes, de 12 corridors et de 15 petits escaliers, « d'une architecture extraordinaire et d'un intérêt palpitant », s'écrie avec enthousiasme l'heureux explorateur (1).

« Ce n'est pas tout, ajoute-t-il, au milieu d'échantillons de terres cuites de toute espèce, depuis les plus grossières, employées à la construction, telles que briques, tuiles, conducteurs d'eau, jusqu'aux plus fines servant aux usages de la famille, j'ai recueilli des émaux, des fragments de faïence et de porcelaine et, chose plus singulière, un goulot de verre avec l'irisation des anciennes verreries romaines. »

Parmi ces débris gisaient des ossements de ruminants gigantesques (des bisons peut-être ?) dont les tibias ont $0^m,35$ de longueur sur $0^m,10$ d'épaisseur et des fémurs dont la tête mesure $0^m,14$ sur $0^m,10$.

Ce sont là des faits absolument nouveaux ; il était admis jusqu'à présent que les Américains ne savaient fabriquer ni le verre, ni la porcelaine, qu'avant l'arrivée des Conquistadores, on ne connaissait en Amérique aucun de nos animaux domestiques et que les bœufs, les chevaux et les moutons qui y vivent actuellement descendent tous d'ancêtres importés d'Europe.

colonne engagée, les cariatides et la colonne libre et l'on n'imagine guère de motifs architecturaux qu'il ne connût et n'utilisât. » Charnay, *Bul. Soc. Géog.* Novembre 1881.

(1) Lettre au *Trait d'Union* du 28 août 1880. — *Archives des Missions scientifiques*, t. VII.

Les fouilles ont aussi donné des petits chariots que M. Charnay croit des jouets d'enfants. Or les jouets étant la reproduction en petit des instruments de l'homme fait, nous devrions conclure que les Toltecs se servaient de voitures et que leur usage était non seulement abandonné, mais complètement inconnu à l'arrivée de Cortès (1).

Ces découvertes, nous ne pouvons que le répéter, modifieraient singulièrement les conclusions acceptées jusqu'à ce jour. Mais sont-ce bien là des produits originaux ? sont-ce vraiment des souvenirs asiatiques importés par les immigrants ? Il est permis d'en douter et il faudrait des preuves nouvelles et surtout la certitude que les objets découverts remontent bien à l'époque précolombienne, pour admettre qu'au onzième siècle les Toltecs possédassent des animaux domestiques, qu'ils connussent la porcelaine, le verre, le fer peut-être (2), puis que tous ces éléments d'une civilisation avancée eussent disparu, sans laisser la moindre trace dans la mémoire des hommes. Il est donc probable que les différents objets, mis au jour par M. Charnay, sont postérieurs à la conquête espagnole et il convient de réserver toute opinion à leur égard jusqu'à plus ample informé

Aucun monument de Mexico n'est resté debout. Rien ne rappelle la puissance des Aztecs; pyramides, palais, téocallis, tout a disparu ; les ruines elles-mêmes sont ensevelies sous la poussière que trois siècles ont accumulée ; et on ignore jusqu'à la position des édifices, dont les écrivains espagnols vantent à l'envi l'imposante grandeur (3). Pour mieux montrer ce qu'étaient Mexico.

(1) *Revue des questions scientifiques*, octobre 1881, p. 640.

(2) M. Charnay recueillait aussi dans ses fouilles plusieurs outils en fer ; mais il exprime lui-même la pensée, que ce dernier métal devait remonter à l'époque espagnole. Il ne dit pas pourquoi il excepte de la même conclusion les objets en verre ou en porcelaine.

(3) Bernal Diaz, *Hist. verdadera de la Conquista de la Nueva España*, f° 70. — *Relatione fatta per un gentil'huomo del signor F. Cortese ;* Ramusio, *Navigationi et Viaggi*, t. III, f° 307, 309. — Torquemada, *Mon. Ind.* Lib. II, p. 197. — Cortes, *Cartas y Relaciones*, p. 106. — Sahagun, *Hist. Gén.*, t. I, l. II, p. 197. — Gomara, *Hist. de Mex.*, f° 118. — Las Casas, *Hist. Apol.*, c. XLIX, LI, CXXIV. — Tezozomoc, *Hist. Mex.*, t. I, p. 151. Parmi les écrivains modernes, on peut consulter Prescott, *Hist. on the Conquest of Mexico*, et Tylor, *Anahuac*.

les constructions des Aztecs (1), il faut reproduire la description du grand temple élevé par le roi Ahuitzotl, en l'honneur du dieu Huitzilopochtli.

Ce temple occupait le centre de la ville; il était situé au milieu d'une enceinte entourée de murs qui s'étendaient sur une longueur de 4,800 pieds. Ils étaient bâtis en moellons liés avec du mortier, recrépis avec du plâtre, polis sur les deux faces, surmontés de tourelles et de machicoulis en forme de colimaçons, ornés enfin de nombreuses sculptures représentant principalement des serpents. De là le nom de *Coetpantli*, ou murs des serpents, sous lequel ils étaient connus (2). Sur chaque face se voyait un bâtiment, dont le rez-de-chaussée servait de portail pour pénétrer dans l'intérieur de la cour.

Dès l'entrée, on se trouvait en face du grand temple, qui formait un parallélogramme régulier de 375 pieds sur 300, et qui, comme les autres téocallis, s'élevait par cinq terrasses construites en retrait les unes sur les autres (3). Les murs étaient bâtis en moellons mêlés à de l'argile et à de la terre battue, puis revêtus de larges dalles de pierre soigneusement cimentées et recouvertes d'une épaisse couche de gypse. La plate-forme supérieure, à laquelle on accédait par un escalier de cent quatorze marches, contournant successivement chacune des terrasses, était surmontée de deux tours, à trois étages (4). Par une exception rare les deux étages supérieurs étaient en bois et l'on n'y pouvait pénétrer qu'au moyen d'échelles. Le toit également en bois était disposé en coupole et soutenu par des colonnes peintes alternativement en noir et en rouge.

Les sanctuaires des dieux étaient à l'étage inférieur du téocalli; à droite celui d'Huitzilopochtli (5), à gauche celui de son demi-

(1) Nous avons déjà dit que les Aztecs étaient une branche des Nahuas.

(2) « Era labrada de piedras grandes a manera de culebras asidas las unas a las otras. » Acosta, *Hist. de las Yndias*, p. 333.

(3) Bernal Diaz, *l. c.*, f° 70.

(4) Leur hauteur atteignait 56 pieds.

(5) La statue du dieu fut exhumée presque intacte en 1790. Les Indiens s'empressèrent de la couvrir de fleurs. Ce fait est étrange et le devient plus encore si on le compare à l'oubli complet de tous les souvenirs du passé, que l'on voit chez eux.

frère Tezcatlipoca. Leurs statues gigantesques étaient cachées au regard des fidèles par de magnifiques draperies; à leurs pieds était préparée la pierre du sacrifice (1) sur laquelle tant de malheureuses victimes avaient été immolées. Las Casas est enthousiaste jusqu'à l'exagération, de la richesse de la décoration intérieure du temple (2). Bernal Diaz, probablement plus véridique, raconte que les murs et les planchers ruisselaient de sang humain et exhalaient une odeur si fétide, que les visiteurs étaient rapidement mis en fuite (3). Dans tous les temples, devant toutes les idoles brûlait le feu sacré toujours scrupuleusement entretenu, car son extinction menaçait le pays de grands dangers. Du haut du téocalli principal, on pouvait compter six cents brasiers, qui brûlaient jour et nuit.

Quarante temples plus petits, couronnant pour la plupart des pyramides s'élevaient sur divers points de l'enceinte sacrée, comme les satellites des dieux suprêmes, auxquels le grand temple était consacré. On arrivait à celui de Tlatoc par un perron de cinquante marches (4); celui de Quetzacoatl était circulaire et terminé en dôme; la porte était basse et figurait la gueule d'un serpent; les dévots, pour adorer leur dieu, devaient passer par cette bouche entr'ouverte qui semblait prête à les dévorer (5). L'*Ilhuicatlican* était dédié à la planète Vénus, et un captif devait être sacrifié, au moment même où cette planète paraissait à l'horizon. Par une conception assez originale, une cage immense était disposée dans un des téocallis, pour recevoir les statues des dieux étrangers, afin qu'ils ne pussent profiter de leur liberté, pour secourir leurs adorateurs (6).

Le *Quauhxicalco* était un immense ossuaire, où l'on accumulait les ossements des victimes. Les crânes étaient mis à part et déposés dans le *Tzempantli* situé au dehors de l'enceinte, auprès de la

(1) Clavigero (*l. c.*, t. II, p. 216) dit que cette pierre était en jaspe vert.

(2) *Hist. Apol.*, c. CXXXII.

(3) *Hist. de la Conq.*, f° 7.

(4) Oviedo, *Hist. Gen. y Nat. de las Indias*, t. III, p. 302.

(5) Torquemada, *Mon. Ind.*, t. II, p. 145.

(6) Torquemada, *l. c.*, t. II, p. 147.

porte de l'Ouest. C'était une immense pyramide oblongue, formée de têtes humaines, enchâssées dans la maçonnerie. Deux colonnes dominaient la plate-forme de la pyramide et elles étaient entièrement composées de têtes qui faisaient l'office de pierres (1). Quand la victime était un chef, la tête était placée dans son état naturel et rien ne saurait rendre l'horreur et le dégoût qu'inspiraient ces faces grimaçantes dans la mort. Les Espagnols ont prétendu que le nombre des têtes ainsi exposées atteignait le chiffre de 136,000 !

La cour formait la partie la plus considérable de l'enceinte. C'était là que se pressait une foule immense pour assister aux sacrifices et aux combats des gladiateurs. Là aussi se trouvaient les logements de milliers de prêtres, de femmes et d'enfants chargés de l'entretien des temples et des lieux sacrés. Quel que fût le nombre des visiteurs, dit Bernal Diaz, l'enceinte était entretenue avec un tel soin, qu'il aurait été impossible d'y découvrir même un brin de paille.

Tezcuco. Tezcuco a disparu comme son ancienne et ardente rivale ; les pierres, les bas-reliefs, les sculptures, ont servi à construire les maisons de la ville moderne, et sur quelques points des amas d'adobes informes, de décombres de tout genre, rappellent seuls aujourd'hui la splendeur passée d'une ville qui renfermait 140,000 maisons et où 200,000 ouvriers travaillèrent pendant des années à l'érection du palais du roi (2). M. Tylor, dans une visite récente, a reconnu les fondations de deux grands téocallis et plusieurs tumuli qui témoignaient d'anciennes sépultures. Par un de ces phénomènes géologiques qu'il est difficile d'expliquer d'une manière satisfaisante, mais qu'il faut constater sur tous les points du globe, le lac qui baignait jadis la capitale des Tezcuans est aujourd'hui à plusieurs miles de la ville moderne.

Quemada. Malgré notre désir d'abréger une nomenclature nécessaire-

(1) Warden, *Recherches sur les Ant. de l'Am. du Nord. Ant. Mex.*, t. II, p. 66.

(2) Torquemada, *Mon. Ind.*, t. I, p. 304. Les chiffres qu'il donne peuvent bien être exagérés. Pierre Martyr parle seulement de 20,000 maisons, et Carbajal Espinosa, de 30,000 (*Hist. de Mexico.* Mexico, 1862, t. I, p. 87).

ment très aride, il est impossible d'omettre les ruines de Quemada (1) dans la partie sud du Zacatecas, non seulement à cause de la masse de décombres qui couvrent une superficie considérable et qui attestent l'ancienne importance de la ville, mais aussi à raison des différences, qui distinguent ces constructions de toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici.

L'origine de Quemada est inconnue ; on rapporte, sans preuves bien sérieuses, que les Aztecs s'y arrêtèrent dans leurs migrations vers le Sud et que c'est à eux que la ville, dont le nom véritable est ignoré, doit sa fondation (2).

Le *Cerro de los Edificios* est une colline assez irrégulière qui s'étend sur un demi-mile de longueur et une largeur moyenne de deux à trois cents mètres, pour atteindre brusquement cinq cents mètres vers son extrémité. C'était la forteresse, véritable camp retranché, entouré de murs qui n'ont pas moins de douze pieds d'épaisseur, avec plusieurs étages de bastions, reliés entre eux par des courtines. Une grande pyramide de treize mètres de hauteur forme une véritable redoute.

C'est à *Los Edificios*, comme le nom l'indique, que se trouvent les ruines les plus importantes. Il n'est guère possible de les décrire ; elles ne sont pour la plupart, nous l'avons dit, que des amas de décombres et un déblaiement très long et très dispendieux pourrait seul permettre de juger de la forme et de la destination des diverses constructions. Plusieurs colonnes sont restées debout et la position de quelqu'unes d'entre elles indique qu'elles devaient faire partie de portiques. C'est là un fait exceptionnel dans l'ancienne architecture américaine. Ces colonnes sont en porphyre gris (3) et rappellent les colonnes massives des temples égyptiens.

(1) Quemada est située sur la route de Zacatecas à Villanueva, à quatorze lieues environ de la première de ces villes, à deux lieues de la seconde.

(2) Lyon, *Journal of a Tour in the Republic of Mexico*. London, 1828, t. I, p. 225. — Marcos de Esparza, *Informe presentado al Gobierno*. Zacatecas, 1830. — J. Burkart, *Aufenthal und Reisen in Mexico*. Stuttgart, 1836. — Nebel, *Viaje sobre la Republica Mejicana*. Paris, 1839. — *Soc. Mex. Geog. Bol.*, 2ª epoca, t. III, p. 278. — Fégueux, *Les ruines de la Quemada. Rev. d'Ethn.*, t. I, p. 119.

(3) Une de ces colonnes ne mesure pas moins de 19 pieds de circonférence. Sa hau-

Outre la pyramide que nous avons citée, il en est plusieurs autres qui se rattachent à ce type maintenant si connu. Le mortier qui relie les pierres est, comme chez les Mound-Builders, un mélange d'argile et de paille. On n'a relevé jusqu'à présent aucune de ces sculptures, hiéroglyphes ou pictographies, qui se rencontrent au contraire si fréquemment dans les autres villes anciennes (1).

La plaine qui entoure le cerro, est couverte de ruines ; on ne trouve parmi elles ni poteries, ni silex, ni armes, ni outils. Par un problème étrange, nous sommes en présence d'une ville, dont tout atteste l'importance et où rien, cependant, ne révèle l'habitation de l'homme.

Les Zapotecs Mitla.

La province d'Oajaca située sur les rives du Pacifique, traversée par la Cordillère, comprend une région montagneuse et stérile, dominant les *terras calientes* à la riche végétation tropicale. C'était là qu'habitaient les Zapotecs (2); ils se rapprochaient des Mayas par leur langage (3), des Nahuas, par leurs rites religieux et le style de leur architecture ; ils provenaient très probablement d'un mélange de ces deux races. Les hommes étaient forts et bien bâtis, vaillants, souvent féroces (4) ; l'expression de leur visage était désagréable ; les femmes, au contraire, passaient pour jolies et leurs traits étaient fins et délicats.

Leurs rites religieux, venons-nous de dire, se rapprochaient de ceux des Aztecs ; au milieu de leurs nombreuses divinités, patrons de toutes les vertus et aussi de tous les vices, on a cru distinguer quelques traces de monothéisme. Ils recon-

teur est de 18 pieds. M. Fégueux parle de 11 colonnes et leur donne un diamètre d'un mètre sur une hauteur de 3 mètres.

(1) M. Fégueux parle cependant d'une pierre sur laquelle sont gravés cinq serpents. Elle est située au pied de l'escarpement de *Los Edificios*.

(2) M. Maler écrit *Tzapoteques* (*Nature*, 25 déc. 1880). Peut-être a-t-il raison car le nom paraît dériver de *Tzapotl*; « cierta fruta conocida » dit Molina, *Vocabulario en lengua Castellana y Mexicana*. Ils s'appelaient eux-mêmes *Didsasa*.

(3) Bancroft (*l. c.*, t. III, p. 754) donne des détails assez complets sur ce langage ; il cite les autorités sur les lesquelles il s'appuie.

(4) « Ferozes y valientes » dit Burgoa, *Geog. Descr.*, t. I, p. 2, f° 196; t. II, f° 362. — Herrera, *Hist. Gen.*, t. III. Dec. III, L. III, c. CXIV.

naissaient un dieu suprême *Piyexoo;* l'être incréé *Pitao-Cozaana*, le créateur. Ce qui est plus certain, c'est que, comme les Aztecs, ils honoraient leurs divinités par des sacrifices humains; les hommes étaient immolés sur les autels des dieux; les femmes sur les autels des déesses. Au jour consacré à Teteionan (1), une femme devait avoir la tête tranchée; elle était assise sur les épaules d'une autre femme et celle-ci devait paraître devant la déesse, inondée du sang qui venait de couler. A la célébration d'une fête en l'honneur de l'arrivée des dieux, les victimes étaient brûlées; à d'autres occasions, des enfants étaient noyés ou murés dans des grottes; là ils expiraient lentement, dans les horribles tortures de la faim et de la peur (2).

Les Zapotecs étaient soumis à un roi et la couronne était transmise héréditairement. A côté de ce roi vivait un pontife suprême le *Weyetao* qui résidait à Yopaa et qui jouait un rôle important dans le gouvernement du pays. Ses pieds ne devaient jamais toucher la terre; il était porté sur les épaules de ses serviteurs et dès qu'il paraissait, tous, les princes eux-mêmes, devaient se prosterner et nul n'osait lever les yeux sur lui. Le Weyetao ne pouvait se marier et il était astreint à la continence; mais à un certain jour de l'année, il avait le droit de s'enivrer et dans cet état on lui amenait une vierge jeune et belle; c'était l'aîné des enfants issus de cette union d'un jour, qui héritait de la dignité sacerdotale (3).

La splendeur des édifices dus aux Zapotecs ne le cédait en rien à celle des autres peuples de l'Amérique centrale et Mitla (4), leur capitale et leur ville sainte, était de tous points comparable à Palenque ou à Uxmal, à Chichen-Itza ou à Tenotchitlan. On rapporte qu'elle fut fondée par les disciples de Quetzacoatl et une

(1) Déesse adorée par les divers peuples de race Nahualt; elle était aussi connue sous les noms de *Tozi*, *Toccy* et *Tocitzin*.

(2) Clavigero, *St Ant. del Messico*, t. II, p. 45.

(3) Burgoa, *l. c.* — Brasseur de Bourbourg, *Hist. des Nat. civ.*, t. III, p. 29.

(4) Le nom Zapoteque était *Lioba* ou *Yobba*, la ville des tombes; le nom de Mitla paraît avoir été imposé par les Aztecs. Vient-il de *Mictlan*, le séjour des âmes après leur mort, ou de *Mitl*, un des dieux Nahuas? C'est ce qu'il est impossible de dire.

légende venue jusqu'à nous, raconte qu'un jour un vieillard à l'aspect vénérable, sortit subitement du lac Huixa. Il était vêtu d'une robe et d'un manteau d'un bleu éclatant et il portait une mitre sur sa tête; une jeune fille d'une incomparable beauté l'accompagnait. Ce vieillard désigna une éminence sur laquelle un temple fut construit par ses ordres; il donna au pays des lois sages et justes et disparut aussi mystérieusement qu'il était arrivé (1). Mais déjà une ville s'était élevée auprès du temple et pendant des siècles la prospérité de cette ville, grâce à la protection céleste, ne se démentit jamais. Son histoire montre d'immenses lacunes, que quelques faits bien douteux viennent à peine combler. Nous savons seulement que les Zapotecs soutinrent de longues luttes contre les Aztecs et qu'à la fin du XVe siècle, vers 1494, Mitla fut pris et livré au pillage ; les prêtres qui avaient dirigé la défense, furent conduits à Mexico et immolés sur les autels de Huitzilopochtli.

La ville de Mitla s'élevait au milieu d'une vallée étroite et poudreuse, encadrée par des montagnes tristes et nues. Ses ruines apparaissent subitement aux yeux du voyageur et leur magnificence constraste singulièrement avec le pays aride et désert qui les entoure. « Les monuments de la Grèce et ceux de Rome de la meilleure époque, dit un archéologue éminent (2), en parlant du palais principal, égalent seuls la beauté de l'appareil de ce grand édifice. Les parements dressés avec une régularité parfaite, les joints bien coupés, les lits irréprochables, les arêtes d'une pureté sans égale, indiquent de la part des constructeurs du savoir et une longue expérience. »

L'édifice le plus remarquable de Mitla est le palais, célébré en des termes si enthousiastes ; que l'on se figure une cour intérieure (3) entourée de trois côtés (4) par des mounds surbaissés,

(1) Torquemada, t. I, p. 255. — Herrera, déc. III, lib. II, c. XI. — Veytia, t. I, p. 164. — Burgoa, f° 297, 343.

(2) Viollet-le-Duc, ap. Charnay, *Cités et Ruines américaines. Int.*, p. 77.

(3) Cette cour mesure 130 pieds sur 120.

(4) Sur le plan donné par Dupaix, figure un quatrième bâtiment. Viollet-le-Duc le

sur lesquels s'élevaient des constructions importantes (fig. 144). Le bâtiment du Nord (A) est bien conservé ; celui de l'est (C) ne présente plus que quelques murs écroulés au milieu desquels se dressent un portique et deux colonnes (*c.c*). Le bâtiment de l'ouest (D) a été plus maltraité encore ; ses fondations seules subsistent. A Palenque, les murs étaient entièrement construits en pierres appareillées ; dans le Yucatan, des parements en grandes

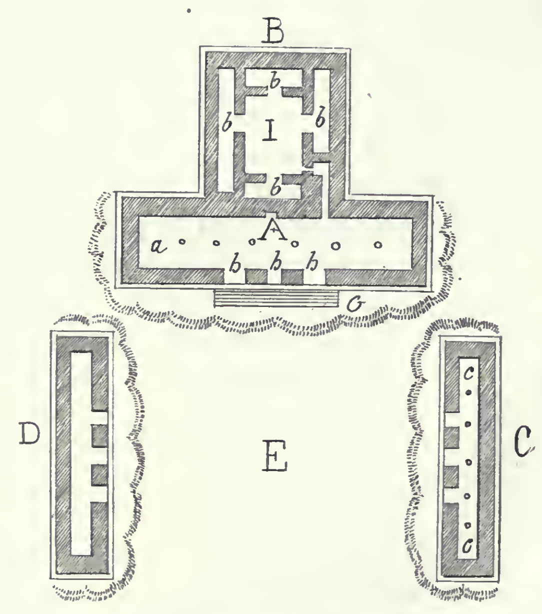


Fig. 144. — Plan du grand temple de Mitla.

dalles, masquent un blocage en moellons et en mortier ; c'est aussi ce dernier mode qui a été employé à Mitla ; mais le mortier est remplacé par l'argile et les revêtements forment un appareil composé de pierres parfaitement taillées, de la dimension d'une petite brique, produisant par leur assemblage, des méandres et des treillis très variés dans leurs combinaisons (1).

reproduit (*l. c.*, p. 75). Les fondations elles-mêmes ont aujourd'hui complètement disparu.

(1) Viollet-le-Duc, *l. c.*

Les bâtiments latéraux mesurent 96 pieds sur 17 ; celui du nord 130 pieds sur 36. Plusieurs marches (G) conduisent aux trois portes (*h*) qui y donnent accès. Les linteaux ne sont plus en bois, mais en grandes pierres, comme ceux des monuments de la Grèce ou de Rome.

La salle principale (fig. 145) était ornée de six colonnes (*a*) sans base et sans chapiteau. Ces colonnes étaient probablement destinées à soutenir la toiture et à diminuer ainsi la portée des filières (1). Humboldt qui parcourut les ruines en 1802, parle de grandes poutres ; Dupaix dit qu'elles étaient en bois d'ahuehuete, de la famille des conifères ; telle était également l'opinion de Viollet-le-Duc et M. Maler rapporte que lors de sa visite toutes les poutres avaient disparu. Burgoa, au contraire, dit avoir vu en place de grandes dalles de plus de deux pieds d'épaisseur reposant sur des piliers d'une hauteur de 9 pieds, et l'abbé Brasseur de Bourbourg confirme le fait, en ajoutant que tout autour du bâtiment régnait une corniche ornée de sculptures capricieuses dont l'ensemble formait comme une sorte de diadème posé sur l'édifice (2). Nous avons tenu à raconter ces détails peu importants, pour montrer combien toute conclusion est impossible en présence de faits très obscurs et obscurcis encore comme à plaisir, par les différents explorateurs.

Les murs et le pavé avaient été revêtus de trois couches d'un stuc très résistant, peint en rouge, d'nn ton assez semblable à celui qui décore les murs de Pompéi (3).

De la salle des colonnes, on pénétrait par un couloir fort sombre dans une deuxième cour (I) entourée de chambres (*b.b.*), qui malgré leur exiguité devaient être les principales du palais. La richesse de leur ornementation était remarquable ; les murs étaient revêtus d'une véritable mosaïque en petites pierres (4) formant

(1) On peut citer des exemples semblables dans certains pueblos, assurément de construction plus récente que le palais de Mitla et à Tuloom, sur la côte Est du Yucatan.

(2) *Hist. des Nat. civ.*, t. III, p. 26.

(3) *Nature*, 25 déc. 1880.

(4) Les pierres qui tombent de ces mosaïques sont soigneusement recueillies par les habitants. Est-ce un souvenir des ancêtres, ou bien une superstition populaire?

des dessins réguliers, des grecques, ou des arabesques (1). Il



Fig 145. — Salle principale du palais de Mitla.

est difficile de dire si ces mosaïques, d'une exécution très

(1) Bancroft, *l. c.*, t. IV, p. 401. — Charnay, pl. IX. — Humboldt remarque avec raison

habile, montrent un art plus avancé que les sculptures d'Uxmal; il est plus difficile encore d'assigner une date à la construction des unes et des autres. On est cependant assez généralement d'accord pour regarder les monuments d'Uxmal comme plus anciens que ceux de Mitla.

Les trois autres palais, dont les ruines sont debout, doivent être rapidement mentionnés. Ils sont, mais sur une plus petite échelle, semblables au précédent; l'influence hiératique consacrait vraisemblablement un type dont nul ne pouvait s'écarter; partout on retrouve ces mosaïques de pierre si caractéristiques de l'architecture de Mitla. Nous citerons seulement, sous un de ces palais, une galerie souterraine en forme de croix. Les cryptes sont en effet rares dans l'Amérique centrale.

Tehuantepec. Les Zapotecs avaient poursuivi leurs conquêtes jusqu'à l'isthme de Tehuantepec et c'est vraisemblablement à eux que sont dues les pyramides qui s'élèvent encore aujourd'hui sur plusieurs points, ainsi que les fortifications du Cerro de Guiengola (1), dont j'ai déjà eu l'occasion de parler; ces fortifications avaient été érigées après la prise de Mitla, par ordre du roi Cociyoeza, elles permirent aux Zapotecs une résistance victorieuse, dont le résultat fut une paix honorable pour les vaincus. Une sépulture creusée sur les flancs même du Cerro a donné plus de deux cents pièces de poterie, principalement des vases ou des figurines d'animaux. Tout l'intérieur du tombeau était revêtu d'une épaisse couche de ciment et par une disposition assez rare, les morts avaient été placés, le visage tourné vers le sol.

Le Cerro de Guiengola n'est éloigné que de quelques lieues, de Tehuantepec la capitale de la province, où l'on annonce la découverte récente de la sépulture d'un des anciens rois du pays (2).

En 1875, en démolissant une maison, les ouvriers trouvèrent

que de tout temps, les hommes se sont plu à la répétition des mêmes dessins. *Vues des Cordillères*, t. II, p. 284.

(1) Arias, *Antiguedades Zapotecas*, *Museo Mex.* — Muller, *Reisen in den Vereinigten Staaten, Canada und Mexico*. Leipzig, 1864.

(2) F. Maler, *Nature*, 14 juin 1879.

de nombreux et riches bijoux en or avec plusieurs squelettes humains, qui tombèrent en poussière au premier contact de l'air. Ce tombeau était complètement inconnu au moment de la con-



Fig. 146. — Image d'un roi Zapotèque.



Fig. 147. — Ornement Zapotèque trouvé à Tehuantepec.

quête ; il n'eût sûrement pas échappé à la rapacité des Espagnols. Ce dernier fait, l'état des ossements, permettent de présumer la grande antiquité de la sépulture et ajoutent à la valeur de la découverte. Malheureusement, les bijoux ont été vendus pour le

poids de l'or et presque tous ont été immédiatement fondus. Il n'est resté que ceux que nous reproduisons (fig. 146 à 149). On a voulu voir dans l'un d'eux, l'image du roi Zapotèque placé auprès de son cadavre ; l'oiseau paraît être un pendant pour la lèvre. Un semblable ornement est attaché à la lèvre royale. Plusieurs



Fig. 148. — Ornement Zapotèque trouvé à Tehuantepec.



Fig. 149 — Bijou Zapotèque, oruement pour la lèvre.

figurines représentaient des tortues. Elles sont toutes d'une seule pièce, creuses, sans trace de soudure et telles que les plus habiles orfèvres de nos jours seraient fort embarrassés pour les imiter.

Avec ces ornements en or, on recueillait aussi quelques objets en cuivre, des vases en terre cuite de forme gracieuse, une tasse, dont l'anse est une patte de félide, d'autres ornées

de peintures exécutées avec goût ; puis des colliers en pierres rondes, des bracelets en coquilles marines. A des époques antérieures, on avait trouvé plusieurs petites figurines en terre cuite qui sont au musée de México. Ces découvertes, comme les monuments, ou plutôt comme les ruines qui subsistent, témoignent de l'industrie des Zapotecs.

Il nous faut omettre nombre de ruines, temples ou palais, mounds, pyramides ou fortifications. L'Amérique, centrale depuis le Mississipi jusqu'à l'isthme de Panama, en est littéralement couverte et cela dans les régions les plus différentes, dans les plaines fertiles où l'homme pouvait largement vivre, comme dans les montagnes arides, où l'on a peine à concevoir son existence. Nous ne saurions décrire, quelque soit leur intérêt, toutes ces découvertes ; notre seul but est de faire ressortir le luxe, la richesse, la civilisation de ces peuples, dont le nom est effacé de la mémoire des hommes.

Dans cet ordre d'idées, il ne reste plus guère qu'un seul fait sur lequel il peut être utile d'appeler l'attention. Santa Lucia Cosumalhupa (1) s'élève au pied du volcan del Fuego. Tout autour du village, le célèbre voyageur allemand Bastian qui parcourait le pays en 1876, a constaté l'existence de ruines importantes, mais dont la plupart sont encore cachées au milieu de forêts impénétrables (2). Santa Lucia Guatemala.

Parmi des blocs de pierre cyclopéens, parmi des décombres de toute sorte, on aperçoit des sculptures qui diffèrent essentiellement de celles que nous avons décrites et qui leur sont infiniment supérieures.

A la plantation de sucre de don Manuel Herrera, M. Bastian vit des têtes colossales en pierre (fig. 150) d'un type étrange et inconnu et plusieurs figures d'animaux, des tapirs et des caïmans. Ces statues gigantesques étaient groupées trois par trois, à égale

(1) Dans le département d'Escuintla (Guatemala). Cette petite ville, de création récente, ne se trouve encore marquée sur aucune carte.

(2) Habel, *Investigations in Central and South America. Smith Cont.*, t. XXII. — Schöbel, *Un chap. de l'Arch. Am. Congrès de Luxembourg*, t. II.

distance les unes des autres, comme si elles eussent indiqué une colonnade détruite. A la Hacienda de los Taros, gisaient trois autres figures en relief, d'une exécution hardie (1). Deux de ces figures portent des boucles d'oreilles, et leur coiffure se rapproche du turban asiatique.

Plus loin sont des bas-reliefs sculptés sur des roches porphyritiques très dures (2). Ces bas-reliefs de grande dimension, représentent des personnages aussi bizarres, comme conception

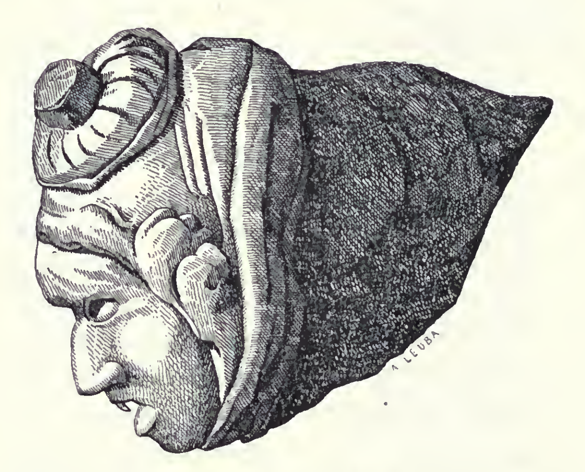


Fig. 150 — Tête en pierre, trouvée auprès de Santa Lucia.

que comme exécution, des scènes mythologiques parfaitement à part de tout ce que nous connaissons, soit de l'art Maya, soit de l'art Nahuatl. Plusieurs de ces scènes montrent l'adoration du soleil et de la lune, ou plutôt des dieux qui présidaient à ces astres, car déjà ces hommes étaient arrivés à l'anthropomorphisme et ils avaient adopté pour leurs dieux la forme humaine. Les prêtres et les adorateurs sont nus; mais les ornements ou les bijoux dont ils sont surchargés offrent un grand intérêt. Plus loin

(1) La hauteur des figures était de 5 pieds 9 pouces, leur largeur de 3 pieds 7 pouces.

(2) Des roches semblables ne se trouvent qu'auprès du volcan d'Acatenango ; il a donc fallu amener les blocs à une grande distance.

un chef ou un dieu est assis sur son trône ; l'oreille est distendue par un anneau de taille et de poids considérables (1). A la main droite, il tient un instrument, insigne sans doute de son autorité, et que nous ne saurions mieux comparer qu'à une de nos rames. Le bas-relief le plus intéressant montre un sacrifice humain (fig. 151). Le personnage principal est un prêtre, sa coiffure très singulière est un crabe ; il tient de sa main droite un silex, vraisemblablement le couteau du sacrificateur, de la main gauche, la tête de la victime qu'il vient d'immoler. Plus bas, deux acolytes portent l'un et l'autre des têtes humaines, un d'eux représente sans doute la mort ; sa figure est celle d'un squelette, et la forme de sa tête est d'une apparence simienne. Les têtes coupées paraissent appartenir à des races différentes de celles du pontife ou de ses assistants.

Les corps sont nus, les proportions gardées ; des ornements sont disposés pour cacher les parties sexuelles ; les pieds sont chaussés de sandales ; les traits expriment la satisfaction. C'est la tête de la victime, enfin, que l'on présente aux dieux et non le cœur, selon une coutume constante des Aztecs.

Les sculptures trouvées à Santa Lucia ne sont point un fait isolé. Tout le Guatemala, cette vieille terre des Quichés et des Cakchiquels, est couvert de ruines, où les bas-reliefs, les statues, les monolithes atteignent jusqu'à 25 pieds de hauteur, les représentations d'hommes et d'animaux abondent. A Quirigua notamment, sur le Rio Motagua, à huit lieues environ d'Ysabal, petit port sur le golfe de Honduras, il a été découvert une tête colossale, une statue de femme dont les pieds et les mains manquent, et qui porte sur sa tête une idole couronnée ; tout à côté les fouilles ont donné une tête de tigre en roche porphyritique ; la terreur que ce grand félide inspirait, l'avait sans doute fait admettre au rang des dieux (2). Un autel où sur l'une

Quirigua.

(1) Ce fait est remarquable, car nous retrouverons plus tard cette même coutume barbare, imposée par les Incas aux habitants du Pérou.

(2) Stephens, *Central America*, t. II, p. 118. — Scherzer, *Ein Besuch bei den Ruinen von Quirigua im staate Guatemala*. Wien, 1865.



Fig. 151. — Sacrifice humain.

des parois on avait sculpté une tortue, une idole enfin qui ne mesure pas moins de 23 pieds de hauteur, méritent aussi d'être mentionnés. Toutes ces figures sont menaçantes ou repoussantes; les corps humains sont surmontés de têtes simiennes. Les Américains ne recherchaient pas le beau ou plutôt ils ne le comprenaient, comme les immortels créateurs de l'art en Grèce; leurs conceptions ne pouvaient s'élever à une semblable hauteur.

Ce qui surprend à juste titre, c'est le travail considérable exigé pour ces sculptures, avec les moyens mécaniques qui paraissent avoir été les seuls connus. Il fallait tout d'abord détacher des blocs de pierre dure, avec de misérables outils en quartzite ou en obsidienne, scier le granit ou le porphyre en plaques, avec du fil d'agave et de l'émeri (1). Un dessin grossier du contour indiquait la partie de l'épaisseur à enlever, on exécutait ce travail, soit par le sciage d'une certaine portion que l'on éclatait ensuite habilement, soit par le martellement obtenu au moyen d'une pointe de silex; enfin à l'aide de pierres plates ou de polissoirs et d'eau mêlée d'émeri, on frottait la surface des plans de manière à enlever toute trace du travail. Ces procédés étaient longs et exigeaient nécessairement chez l'ouvrier une véritable patience pour obtenir les résultats qu'il désirait. C'est là un indice certain de l'enfance d'une société, où l'homme n'a pas encore appris à connaître la valeur du temps.

Pictographie. Hiéroglyphes.

Nous avons dit les gravures sur roche, les hiéroglyphes que l'on rencontre dans les régions, occupées par les Cliff-Dwellers et les habitants des pueblos; nous retrouvons les mêmes gravures, les mêmes hiéroglyphes dans toute l'Amérique centrale; le désir de perpétuer par la reproduction, les objets qui frappent ses yeux, est un des traits les plus caractéristiques de l'homme dans tous les temps et sous tous les climats. On voit dans le Honduras, un rocher couvert, sur une superficie considérable, de figures d'hommes, d'animaux, de plantes, gravées en creux à une

(1) Soldi, *Les camées et les pierres gravées, l'art au moyen âge, l'art Khmer, les arts du Pérou et du Mexique, l'art égyptien, les arts industriels, les musées du Trocadéro*. Paris, 1880.

profondeur de plus de deux pouces, et M. Pinart décrit dans l'État de Panama, des falaises entières chargées de hiéroglyphes sur lesquels il y aurait à faire, nous dit-il, des études pleines d'intérêt (1).

Au Méxique, ce sont des peintures, véritables annales du peuple, et qui retracent ces premières migrations (2). Le musée de México possède une série de peintures qui montrent l'éducation des enfants, la nourriture qu'on leur donnait, les travaux auxquels ils étaient astreints, les punitions qui leur étaient infligées (3).

Ces peintures offrent les traits nets et les couleurs brillantes, que recherchaient surtout les Aztecs ; ils ne tendaient point, nous l'avons déjà vu pour leurs sculptures, à une imitation exacte de la nature, encore moins à un beau idéal, qu'ils étaient incapables de comprendre. « On distingue, dit Humboldt (4), des têtes d'une grandeur énorme, un corps excessivement court, et des pieds, qui par la longueur des doigts ressemblent à des griffes d'oiseau..... Tout ceci indique l'enfance de l'art ; mais il ne faut pas oublier que des peuples qui expriment leurs idées par des peintures, attachent aussi peu d'importance à peindre correctement, que des savants d'Europe à employer une belle écriture dans leurs manuscrits. »

Sans admettre la comparaison de M. de Humboldt, il est certain qu'il ne faut point chercher chez les Aztecs des modèles de peinture décorative, tels que ceux récemment découverts au Palatin ; l'ignorance de leurs artistes montre bien que l'art était un produit spontané de leur génie, et qu'ils n'ont subi aucune influence étrangère au sol de l'Amérique. La tradition veut qu'ils aient puisé leurs procédés chez les Toltecs, les initiateurs de tout progrès sur le Nouveau Continent. Après leur victoire définitive, les rois de México firent détruire, rapporte-t-on, les

(1) *Lettre du* 26 *mars* 1882.

(2) Bancroft (t. II, p. 544, 545, 547) reproduit ces peintures d'après Gemelli, Carer et Lord Kingsborough. Elles sont fort curieuses.

(3) Bancroft (t. II, p. 589) donne ces figures d'après le Codex Mendoza.

(4) *Vues des Cordillères*, t. I, p. 198.

peintures qui rappelaient la grandeur de ceux qu'ils avaient vaincus. Par une rétribution juste, mais malheureuse pour la science, les Espagnols vinrent à leur tour détruire les annales des Aztecs et quelques copies bien incumplètes, quelques fragments échappés à cette destruction barbare, sont les seules sources originales où il soit aujourd'hui possible de puiser.

Il est facile de se rendre compte de la conception première des hiéroglyphes. Les gravures sur roches fixent tout d'abord l'objet animé ou inanimé qui frappait les yeux de l'artiste. C'est là, dans tous les temps, la forme primitive de l'art. Puis on voulut reproduire non seulement des hommes ou des objets, mais aussi certaines scènes telles qu'une migration, une bataille, un incendie, dont on désirait perpétuer le souvenir. Plus tard, pour abréger, on se contenta d'exprimer des noms ou des choses par des signes conventionnels. Une flèche, par exemple, signifiait un ennemi, plusieurs flèches, plusieurs ennemis ; la direction de la pointe, la direction que ces ennemis avaient suivie. Souvent, aussi les noms eux-mêmes avaient une signification qui permettait de les rendre par une image ; ainsi *Chapultepec*, la colline de la sauterelle ; *Tzompanco*, la place des crânes ; *Chimalpopoca*, le bouclier plein de fumée ; *Acamapitzin*, la main remplie de roseaux ; *Macuilxochitl*, les cinq fleurs ; *Quauhtenchan*, la demeure de l'aigle. D'autrefois les noms se traduisaient par de véritables rébus ; pour n'en citer qu'un seul, Itzcoalt, roi de México, était figuré pai un serpent *coatl* percé de plusieurs traits d'obsidienne *itzli*. De là on arriva rapidement à donner aux objets, non leur figure vraie, mais la représentation du nom qu'ils portaient dans la langue parlée ; puis par un enchaînement fort simple, à remplacer les signes par des lettres et à compléter un alphabet.

Les hiéroglyphes, véritables signes conventionnels, marquent donc une période de l'évolution humaine. On les trouve sur les monuments du Chiapas, comme sur les monuments du Yucatan ; sur les murs de Palenque ou de Copan, comme sur ceux de Chichen-Itza ou de Quirigua (fig. 113, 124, 126, 127, 128, 130) ; ils étaient sculptés ou gravés sur le granit et sur le porphyre

avec des outils en silex, en quartzite, en obsidienne (1). Le fer, répétons-le, faisait absolument défaut; nulle part, on ne le voit mentionné; nulle part, on ne trouve la rouille caractéristique, indice incontestable de sa présence.

Il n'a pas été possible de découvrir jusqu'à présent une clef qui permette de déchiffrer les hiéroglyphes. Las Casas nous apprend qu'il y avait encore de son temps, des hommes initiés à la lecture et à la reproduction de ces signes (2) et qui étaient chargés d'annoter les événements, en fixant le jour, le mois et l'année où ils s'étaient accomplis ; et, ajoute-t-il, ces hommes comprenaient si bien ce qu'ils avaient écrit et ce que les anciens avaient écrit avant eux, que nos lettres leur eussent été bien inutiles. Plus anciennement, ces hiéroglyphes étaient exécutés par les prêtres du dieu Centeotl, qui devaient être des vieillards, veufs, voués à la continence et à la vie contemplative. C'était donc une écriture hiératique connue des seuls initiés, qui se trouve reproduite dans les manuscrits Mayas, dont nous avons parlé et notamment dans le Codex Peresianus et dans celui de Dresde (3). L'évêque Diego de Landa parle d'un système graphique (4). Il a même conservé un alphabet de trente-trois signes, dont un est destiné à marquer l'aspiration ; mais malheureusement cet alphabet ne nous est parvenu que sous une forme très défectueuse ; et malgré d'estimables travaux (5), il a été

(1) Gomara, *Conq. Mex.*, p. 318. — Clavigero, *Stor. Ant. del Messico*, t. II, p. 205.

(2) *Hist. Apologetica de las Yndias Occidentales.*

(3) Bancroft (t. II, p. 771) entre dans de grands détails sur ces divers manuscrits ; il reproduit des fragments de deux d'entre eux ; il est facile, par la comparaison, de s'assurer de leur similitude avec les hiéroglyphes dont nous parlons.

(4) *Relacion de las cosas de Yucatan* publié en 1864 par Brasseur de Bourbourg avec une traduction française. Le but de l'évêque, il est juste de le dire, était de préparer pour les indigènes des livres religieux avec les signes qui leur étaient familiers. Il ne s'occupait ni d'art, ni d'histoire, ni d'archéologie. Quelques doutes bien fondés, faut-il ajouter, existent sur la valeur de son alphabet.

(5) Nous citerons L. de Rosny, *Essai de déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale.* Paris, 1875. — De Charencey, *Recherches sur le codex Troano.* Paris, 1876. — *Essai de déchiffrement d'une inscription palenquéenne; actes de la Soc. de Philologie*, t. I, mars 1878. Malheureusement au moment où ce dernier travail a paru, on n'avait que des reproductions très imparfaites des hiéroglyphes de Palenque. M. Charnay vient d'envoyer à Paris leurs moulages en plâtre. Chacun pourra désor-

impossible de déchiffrer avec son secours, soit les manuscrits, soit les hiéroglyphes plus anciens selon toute apparence que les manuscrits.

Cependant les lettres données par Landa, se rapprochent sensiblement de celles des manuscrits (1); elles pourraient donc être un trait d'union entre les hiéroglyphes et l'écriture graphique. Les mots disposés dans le même ordre que les nôtres, paraissent, selon les conclusions les plus probables, être construits sur le système polysynthétique et présenter ce caractère si particulier aux langues du Nouveau Monde (2). Ils étaient écrits sur un véritable papier, fabriqué soit avec la racine de certains arbres, tels que des agaves, soit sur des peaux préparées, soit encore sur de la toile de coton. Plusieurs feuilles étaient enfermées entre des planches en bois richement ornées. On les appelait *analtees*, et ce mot ne saurait être mieux rendu que par celui d'*annales* (3).

En résumé, les manuscrits méxicains qui ont survécu à tant de causes de destruction renferment trois sortes de peintures très distinctes : la peinture figurative où l'artiste reproduit l'image plus ou moins exacte des objets qui sont devant ses yeux ; la peinture

mais les consulter au musée du Trocadéro. On peut aussi voir les essais de M. Bollaërt, insérés dans les *Mém. de la Soc. anth. de Londres*, t. II, p. 298. — Nous ne parlons pas des travaux de l'abbé Brasseur de Bourbourg, l'imagination l'emporte trop souvent sur une science incontestable.

(1) Ch. Rau, p. 57. *Smith Cont.*, t. XXII.

(2) Voy. chap. I, p. 6.

(3) Pierre Martyr, déc. IV, lib. VIII. — Juan de Villagutierre y Sotomayor, *Hist. de la Conquista de la Provincia de el Itza*. Madrid, 1701. — Le manuscrit Troano est écrit sur un papier ayant 14 pieds de longueur sur 9 pouces environ de largeur. Les caractères couvrent le recto et le verso ; ils sont rouges, bruns et quelquefois bleus, selon le texte auquel ils se rapportent. Le papier se ploie, comme un de nos éventails, et chaque feuille représente ainsi trente-cinq pages. Les principaux manuscrits parvenus jusqu'à nous et qu'il ne faut pas confondre avec ceux que nous avons déjà mentionnés, sont : le codex Mendoza envoyé à Charles-Quint par le vice-roi Mendoza, actuellement à la bibliothèque Bodléenne à Oxford et dont une copie est à l'Escurial ; le codex Telleriano-Remensis dans la Bibliothèque Nationale ; le codex Vaticanus copié à Mexico en 1566 ; le codex Borgia dans le collège de la Propagande à Rome ; le codex Bologna, que l'on prétend un traité d'astrologie ; enfin un codex, dont on ignore l'origine, mais que l'on sait avoir été donné en 1677, par un duc de Saxe Eisenach à l'empereur Léopold. Lord Kingsborough reproduit aussi des fragments de plusieurs autres manuscrits, c'est à son magnifique ouvrage que doivent avoir recours ceux qui désirent faire une étude spéciale de la question.

symbolique où l'objet est représenté par une image conventionnelle ; la peinture phonétique enfin, où ce n'est plus l'objet, mais le nom qu'il porte, que le peintre cherche à rendre. Ces trois modes existaient encore au Méxique à l'arrivée des Espagnols, car nous savons que lorsque Juan de Grijalva parut sur la côte de Vera-Cruz, les chefs de Cuetlachtlan s'empressèrent d'envoyer à Montézuma des peintures très exactes des vaisseaux, des armes, des vêtements de ces étrangers, qui excitaient déjà chez les Méxicains de si justes alarmes (1).

Ornements et Poterie.

Le luxe privé des habitants de ces villes somptueuses était à la hauteur des monuments publics. Les sièges sur lesquels ils s'asseyaient à la mode des Orientaux, étaient en bois, imitant souvent les formes d'un animal, celles d'un tigre ou d'un aigle par exemple. Ils les recouvraient de peaux de bêtes fauves tannées et ornées de broderies d'or et d'argent. Ils se servaient de ces mêmes peaux pour décorer les murs des salles principales ; ou bien ils les peignaient en couleurs voyantes; le rouge et le bleu étaient celles le plus généralement employées (2). On voyait chez eux, des vases en agate ou en pierres précieuses, des ornements, des statuettes en or ou en argent faites d'un seul jet, des plats à huit faces chacune d'un métal différent, des poissons dont les écailles étaient mêlées d'or et d'argent, des perroquets qui remuaient la tête et les ailes ; ils connaissaient l'art d'émailler et ils savaient donner au cuivre une trempe assez dure pour pouvoir en faire des haches et des couteaux fort tranchants (3).

Cortès mandait à Charles-Quint sa surprise, du nombre de bijoux en or, en argent, en plomb, en cuivre, en étain (4) publiquement exposés en vente (5). Sur quelques points, de petits

(1) Torquemada, *Mon. Ind.*, p. 378. — Acosta, *Hist. de las Ynd.*, p. 515. — Veytia, *Hist. ant. de Mejico*, t. III, p. 377. — Herrera, *Hist. Gen.*, déc. II, lib. III, c. IX.

(2) Ordoñez, *Palenque*, cité par Brasseur de Bourbourg, *Hist. des Nat. civilisées*, t. II, p. 69.

(3) On prétend également que les Péruviens avaient ce secret, mais aucune des armes ni des outils découverts ne justifie cette assertion.

(4) L'étain, *tachco*, se trouvait surtout auprès de la ville de Tazco qui lui a emprunté son nom.

(5) *Carta secunda de Relacion*, 30 oct. 1520.

morceaux d'étain servaient de monnaie; sur d'autres c'étaient des morceaux de cuivre dont la forme répondait assez bien à celle du *tau* (τ) ou bien encore des tuyaux de plumes remplis de poudre d'or (1). Souvent les objets en cuivre renfermaient une certaine quantité d'argent; mais, comme l'argent se rencontre dans le cuivre natif, on ne saurait en conclure que les Mexicains connussent l'alliage des métaux (2). Les étoffes étaient non moins riches; la déesse Ixalzavoh, rapportait-on, avait elle-même enseigné aux Yucatèques l'art de filer et de tisser le coton; et les bois de teinture si nombreux et si variés dans ces régions, fournissaient amplement le moyen de colorer les étoffes.

La poterie était remarquable comme travail et comme déco-



Fig. 152. — Vase en terre cuite trouvé à Ticul.

ration. Herrera parle d'une province du Guatemala, où les femmes étaient spécialement chargées de sa fabrication et Palacio ajoute que cette fabrication était la principale industrie

(1) Le plus souvent on procédait par voie d'échange et les paiements se faisaient au moyen de balles de coton ou de cacao. W. Bollaërt, *Numismatics of the New World.*

(2) Torquemada et Clavigero, cités par Valentini, — S. Salisbury, *The Mexican Copper-Tools translated from the German.* Worcester Mass, 1880.

d'Aguachipa, une des villes des Pipiles (1). Nous reproduisons un vase découvert à Ticul, auprès d'Uxmal (fig. 152) ; la figure humaine qui forme le centre de la décoration, est remarquable par le front fuyant, si caractéristique des Palenquéens. Nous donnons



Fig. 153. — Figurine en terre cuite trouvée à Ococingo.

Fig. 154. — Flute en terre cuite.

aussi une figurine en terre cuite (fig. 153) trouvée dans le Chiapas auprès d'Ococingo ; idole ou grotesque, elle répond à un certain mouvement artistique.

Les Nahuas ne le cédaient en rien aux Mayas. Ils façonnaient non seulement des vases aux formes les plus variées pour leurs

(1) Tribus de race Maya, qui habitaient le territoire actuel de la république de San Salvador.

usages domestiques (1), mais aussi les images des dieux qu'ils adoraient, des statuettes d'animaux ou de serpents, des encensoirs où l'on brûlait du copal aux jours des fêtes religieuses; des boules, des grains pour l'ornement de leurs personnes; des trompettes ou des flûtes, avec lesquelles ils imitaient le cri des divers animaux.

Ces instruments de musique en terre cuite étaient très recherchés; ils ont de quatre à cinq pouces de longueur et sont percés de plusieurs trous qui émettent de deux à six notes différentes. Chez presque tous, l'embouchure est modelée de manière à présenter un objet animé, une fleur, un animal, un homme par exemple (fig. 154). Ces figures humaines, comme celles des



Fig. 155. — Idole provenant de Zachila.

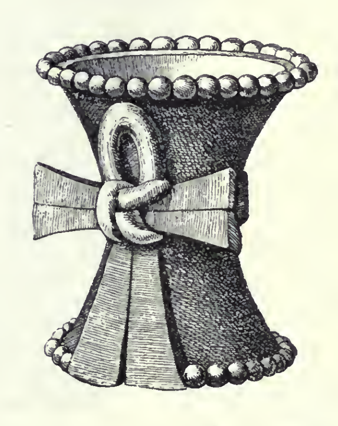


Fig. 156. — Vase du Musée National de México (d'après Waldeck).

idoles (fig. 155), sont toujours grotesques et hideuses (2) ; elles montrent une fois de plus, que ces peuples n'avaient aucune idée du beau ou, pour mieux dire, du beau tel que nous le concevons

(1) Les différents musées de l'Europe, la collection Christy à Londres, la collection Unde à Heidelberg, d'autres encore renferment de nombreux spécimens de l'art des potiers américains. Avant tout il convient de citer le Musée National de México. l'Institut Philosophique et le Musée de Washington. Le catalogue du premier de ces établissements a été publié dans le t. III des *Philosophical Transactions* et celui du second par M. Ch. Rau (*Smith Cont.*, t. XXII).

(2) *Report Peabody Museum*, 1871.

d'après les modèles qui ont formé notre goût esthétique. Dès que les Mexicains s'écartent des formes humaines la décoration de leurs vases est peut-être trop chargée, mais elle ne répugne point aux régles de l'art (fig. 156, 157, 158). Nous mentionnerons particulièrement un vase mesurant vingt-deux pouces



Fig. 157. — Vase provenant du Musée National de México.

de hauteur sur plus de quinze pouces de diamètre trouvé dans une fouille, sous une des places publiques de México, non seulement à raison de l'élégance de ses formes et de sa décoration, mais aussi parce qu'il était rempli de crânes humains curieusement empilés les uns sur les autres.

Certaines poteries méxicaines remontent probablement à une grande antiquité ; elles pourraient même être antérieures à l'arrivée des Toltecs dans l'Anahuac. Ainsi on a découvert récemment dans une grotte de la province de Durango, des

milliers de momies desséchées, appartenant à une race très distincte des Indiens actuels et avec ces momies, des haches, des pointes de flèche en silex, des vases remarquables comme forme et dont la décoration offre quelque analogie avec celle des vases Égyptiens (1).

Les Aztecs étaient non moins habiles à travailler l'obsidienne

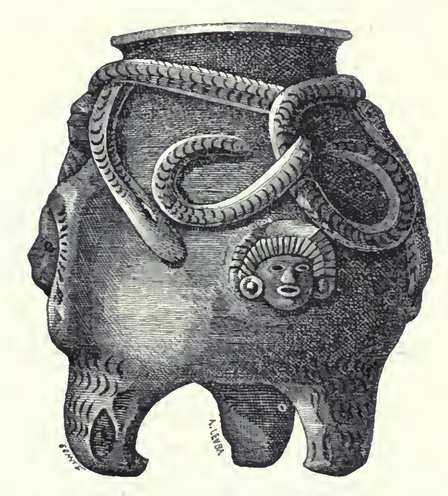


Fig. 158. — Vase mexicain provenant du Musée national de Mexico.

qu'à pétrir l'argile. Ils en fabriquaient, malgré les difficultés que présentaient la taille et le polissage, des couteaux, des rasoirs, des têtes de lances ou de flèches, des miroirs, quelquefois aussi des masques humains, que l'on plaçait sur le visage des morts au moment des obsèques. Ce dernier usage était général, au moins pour les chefs, car on a découvert sur plusieurs points des masques semblables non seulement en obsidienne, mais aussi en marbre ou en serpentine (2). Le musée national de México enfin, renferme de nombreux et intéressants ornements en agate, en corail, en coquilles. La collection Christy à Londres n'est pas moins riche; nous reproduisons un couteau en calcédoine (fig. 159)

(1) *Proc. Ant. Soc. of Washington*, 1879, p. 80.
(2) Math. de Fossey, le *Mexique*. Paris, 1857, p. 213.

qui fait partie de cette dernière collection. Le manche est une mosaïque formée de turquoises, de malachite et de coquilles rares, blanches ou rouges. On est surpris de voir un peuple encore à l'âge de pierre, exécuter avec les misérables outils que nous connaissons, un travail aussi délicat.

En résumé tout montre chez les anciennes races de l'Amérique centrale, une civilisation matérielle avancée, une culture intellectuelle, des notions exactes de certains arts et de certaines

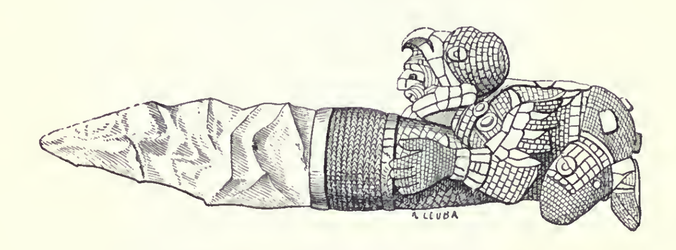


Fig. 159. — Couteau à lame de calcédoine, provenant de la collection Christy.

sciences, des connaissances techniques remarquables. « Les Espagnols en quelques années, dit un écrivain contemporain (1), parvinrent à détruire une civilisation assurément supérieure à celle qu'ils cherchaient à lui substituer. » Nous ne nous étonnons guère de ce jugement sévère et telle serait notre propre impression, si l'introduction du Christianisme et la suppression des sacrifices humains, dont nous avons raconté les sombres horreurs, ne devaient entrer en ligne de compte, avant de prononcer un jugement définitif sur les peuples du nouveau monde et sur leurs cruels et fanatiques vainqueurs.

(1) L. Morgan, *North American Review*. Boston, 1869.

CHAPITRE VIII

LE PÉROU.

La chaîne des Andes traverse toute l'Amérique du Sud ; vers la frontière de la Bolivie et du Chili, elle se divise en deux branches parallèles au Pacifique (1), qui renferment entre elles à 1,000 m. d'altitude, le Desaguadero, immense plateau, dont la superficie égale celle de la France. A une des extrémités de ce plateau, est Potosi, la ville la plus élevée du globe (2) ; au Nord, Cuzco, l'ancienne capitale des Incas ; entre les deux, le lac Titicaca, la grande nappe d'eau douce de l'Amérique du Sud.

Tout le pays est morne et désolé ; aucune végétation arborescente ne vient rompre la tristesse du paysage ; les grains n'y peuvent mûrir, les animaux y sont rares. Entre la Cordillera de la Costa et l'Océan, des rochers arides, des sables impropres à toute végétation ressemblent aux grands déserts de l'Afrique (3), et quelques vallées, formées par les affluents de l'Amazone, perdues dans ces immenses solitudes, possèdent seules les richesses de la nature tropicale.

Sur aucun point du globe, peut-être, l'homme n'a déployé plus d'énergie. C'est dans ces régions déshéritées, que s'est

(1) La branche principale continue à porter le nom de *Cordillère des Andes*, la plus rapprochée du Pacifique s'appelle la *Cordillera de la Costa*.

(2) Son altitude est de 4061 mètres. La limite des neiges perpétuelles dans les Andes est à 4800 mètres.

(3) « Sahara is a thing of beauty and Arizona a joy for ever, compared with the coast of Peru. » Squier, *Peru*, p. 25.

élevé l'empire le plus puissant et le plus avancé en civilisation des deux Amériques et aujourd'hui encore tout rappelle son souvenir, les ruines imposantes qui couvrent le pays, les forteresses qui le défendent, les routes qui le sillonnent, les acequias qui conduisent l'eau destinée à fertiliser les campagnes, les *tambos* ou maisons de refuge dans les montagnes à l'usage des voyageurs (1), les poteries, les étoffes de laine et de coton, les ornements en or et en argent, que les sépultures recèlent et que les *Tapadas* recherchent avec une insatiable ardeur (2).

Les Incas. L'empire des Incas, c'est de lui que nous voulons parler, s'étendait sur une longueur de 3,000 miles et une largeur de 400, du 4° au 34° de latitude (3). Il comprenait dans ses limites le Pérou (4), la Bolivie, l'Équateur, une partie du Chili et de la république Argentine. Sa superficie atteignait un million de miles carrés et au moment, où, sous l'Inca Huayna-Capac, il

(1) Le nom Qquichua était *tampu*, c'est par corruption que les Espagnols ont adopté le nom de *tambo*.

(2) Montesinos, *Memorias antiguas historiales del Peru*. M. Ternaux Compans en a publié en 1840, une traduction française; des faits vrais se mêlent à beaucoup de fables. — Garcilaso de la Vega, *Los Comentarios reales que tratan del origen de los Yncas, Reyes que fueron del Peru*... Lisboa, 2 v. f°, 1609-1616. *Hist. des Incas Rois du Pérou*, trad. franc. Paris, 1744. C'est le récit le plus complet que nous ayions de l'histoire des Incas, mais Garcilaso retiré en Espagne, écrivait quarante ans après les événements dont il fut le témoin et avec une évidente partialité pour les Incas, dont il était le descendant par les femmes. — *Tres relaciones de Antiguedades Peruanas publicalas el Ministerio de Fomento*. Madrid, 1879. Ce volume renferme *Relacion por el Licenciado Fernando de Santillon; Rel. Anonima; Rel. por D. Joan de Santa-Cruz Pachacuti*. — Humboldt, *Vues des Cordillères et Mon. des peuples indigènes de l'Amérique*. Paris, 1810. — D'Orbigny, l'*Homme américain*. Paris, 1834-1847 (Extrait du *Voy. dans l'Am. Méridionale*, 9 v. 4°). — E. de Rivero et Tschudi, *Antiguedades Peruanas*. Vienne, 1851. — Idem, *Die Kechua Sprache*. Wien, 1853. — W. H. Prescott, *Hist. of the Conquest of Peru*, 7ᵉ éd. London, 1854. — Hutchinson, *Two Years sin Peru*. — E. Desjardins, *le Pérou avant la conquête Espagnole*. Paris, 1858. — W. Bollaërt, *Antiquarian, Ethnological and other Researches in New Granada, Equador, Peru and Chili*. London, 1860. — Mateo Paz Soldan, *Geog. del Peru*. Paris, 1862. — V. F. Lopez, *Les races Aryennes du Pérou*. Paris et Montevideo, 1871. — Squier, *Peru, Incidents of Travel and Exploration in the Land of the Incas*, 2ᵉ éd. London, 1878. Ch. Wiener, *Pérou et Bolivie*. Paris, Hachette, 1880.

(3) De la rivière Andasmayo au nord de Quito, jusqu'à la rivière Maule (Chili). Bollaërt, *l. c.*, p. 133.

(4) Le nom de Pérou a été créé par les Espagnols. Les habitants lui donnaient celui de *Tavantisuyu*, littéralement *les quatre parties du monde*.

avait atteint le point culminant de sa grandeur, sa population pouvait être de dix à onze millions d'âmes (1).

L'origine des Incas est inconnue et ce n'est guère que 400 ans avant la conquête espagnole que l'on aborde l'histoire sérieuse du pays. La tradition rapporte que Manco-Capac et la belle Mama-Oello, sa sœur et sa femme, firent connaître les premiers éléments de la civilisation à des tribus jusqu'alors sauvages et barbares (2). A leur voix, ces hommes brisèrent leurs idoles, pour adorer un pur esprit, illimité dans le temps et dans l'espace, créateur et conservateur du monde, dont le soleil et la lune étaient la forme visible. Montesinos donne l'histoire de cent un souverains, qui portèrent après Manco-Capac le bandeau royal (*llautu*) et fait remonter leur origine au v[e] siècle avant le déluge.

Un peu de vérité se mêle dans ce récit à beaucoup de fable. Il est certain qu'avant Manco-Capac, les habitants du pays n'étaient nullement plongés dans la barbarie. La civilisation Qquichua avait un passé dont l'organisation théocratique et sociale fondée par le premier Inca n'était que le reflet. De nombreux édifices sont sûrement antérieurs aux Incas, à ceux du moins dont l'histoire a conservé le souvenir. On les reconnaît à leur caractère plus massif, à leur construction plus hardie et plus artistique, à des traits généraux, qui offrent une certaine ressemblance avec les monuments de l'Asie (3). Quant au récit de Montesinos, il faut sans doute l'appliquer à l'histoire partielle des diverses peuplades ou tribus, dont la réunion forma plus tard l'empire Incasique. Ces peuplades avaient évidemment des liens communs. Les monuments que l'on peut leur attribuer, montrent une curieuse analogie; les tumuli funéraires, les forteresses, les temples affectent le même style, depuis Arica jusqu'à San Jose; partout les ornements, la poterie, le mode de sépulture, sont identiques, tout indique la même origine.

(1) Un recensement prescrit par Philippe II n'indiquait déjà plus que 8,280,000 âmes; la population de ces pays n'atteint guère aujourd'hui que la moitié de ce chiffre.

(2) *Rel. de Don J. de Santa-Cruz Pachacuti.*

(3) Angrand, *Lettre sur les Antiquités de Tiaguanaco.* Paris, 1866. — Allen, *La très ancienne Amérique.* Nancy, 1874.

Au moment de la conquête espagnole, ces races aborigènes étaient représentées par les Aymaras qui habitaient le plateau des Andes et les Qquichuas établis autour de Cuzco (1). D'Orbigny prétend que les différences entre eux étaient plus apparentes que réelles. La structure grammaticale des langues offre de sérieuses analogies ; un grand nombre de mots sont semblables et les diversités que nous voyons sont celles qui se rencontrent habituellement dans les dialectes sortis de la même souche (2). A côté de ces rapports indéniables, il est des dissemblances tellement tranchées qu'on ne peut les attribuer uniquement à d'autres conditions biologiques et il faut conclure que si une parenté existe entre ces races, leur commune origine doit être reportée à des époques très reculées.

En résumé, dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de préciser le lien entre les Aymaras et les Qquichuas et on ne peut mieux le comparer qu'à celui que nous avons montré entre les Mayas et les Quichés, ou bien encore entre les Toltecs et les Aztecs. En admettant cette hypothèse, il en est une autre, plus plausible encore, que M. de Humboldt a énoncée le premier et que M. Angrand soutient avec de solides raisons. Les Qquichuas seraient venus du Nord, plusieurs siècles probablement après les Aymaras et c'est parmi les races prolifiques de l'Amérique centrale, qu'il faut chercher leurs ascendants (3).

Si nous sortons des conjectures plus ou moins fondées, l'histoire montre Manco-Capac régnant de 1021 à 1062 (4). Quatorze Incas lui succédèrent ; plusieurs furent des hommes remarquables ; sous leur gouvernement, l'empire se consolida et

(1) Markham, *The Tribes of the Empire of the Incas*, *Royal Géog. Soc.*, 1871. — D'Orbigny, l'*Homme américain*, t. II, p. 306. — Forbes, *The Aymara Indians ; Journ. of the Ethn. Soc.* London, 1870. — Ch. Wiener, *Pérou et Bolivie*. Paris, 1880.

(2) Don V. F. Lopez a prétendu que le Qquichua était une langue Aryenne ; mais pourquoi dans ce cas serait-il resté agglutinant avec des mots comme *Mananccallabycucullahuancupasraocchu, ils n'ont pas eu la bonté ou la charité de s'occuper de moi.* Voy. aussi Tschudi, *Die Kechua Sprache et Cong. des Américanistes*. Luxembourg, 1877, t. II, p. 75.

(3) Angrand, *l. c.*, p. 37 et s.

(4) Selon d'autres récits, il ne régna que 36 ans et mourut en 1054.

s'agrandit (1). Le dernier fut Atahualpa, dont le court règne fut marqué par une lutte ardente contre son frère Huascar et par les cruels supplices qui la terminèrent.

Un ennemi plus dangereux allait paraître; Pizarre débarqua dans la baie de San-Mateo en 1534 (2); il avait avec lui trois vaisseaux, 174 hommes et 27 chevaux. Il reçut un peu plus tard, un renfort de 130 hommes. Ce fut devant ces faibles forces que l'empire des Incas devait succomber. Atahualpa fut battu et fait prisonnier à Caxalmalca. Peu de temps après, impliqué dans une conspiration, probablement imaginaire, il fut condamné à périr par le feu. En vain, il offrit, pour sauver sa vie, de remplir jusqu'à la hauteur qu'un Espagnol debout pourrait atteindre avec sa main, une des salles de son palais, d'ornements, de vases, de bijoux en or ou en argent. Les Conquistadores acceptèrent ses richesses (3) ; mais la seule grâce que put obtenir le malheureux Inca, et encore à la condition de recevoir le baptême, fut d'être garrotté au lieu d'être brûlé (4).

Nous ne voulons raconter ici, ni l'histoire des Incas (5), ni celle de la domination espagnole ; c'est par la description des ruines, par celle des produits des arts et de l'industrie, par l'étude des mœurs, des lois, des conceptions religieuses, que

(1) Garcilaso de la Vega, *trad. franç.*, t. I. — « No ha habido en la tierra monarcas mas despoticos que los Incas. Eran adorados como seres sobrinaturales. » Paz-Soldan. *Geog. del Peru.*

(2) Une première exploration des côtes du Pérou par Pizarre avait eu lieu dès 1524, sous le règne de Huayna-Capac. F. Xérès. *Rel. de la conq. du Pérou; trad. Ternaux-Compans.*

(3) Cette salle, au dire de Xérez le secrétaire de Pizarre, avait 22 pieds de longueur sur 17 de largeur.

(4) Le notaire Sanchez nous a conservé l'acte, en date du 17 juin 1533, qui consacrait le partage de la rançon de l'Inca. Pizarre reçut pour sa part 2,350 marcs d'argent et 57,220 pièces d'or; son frère Hernandez, 1,267 marcs d'argent et 31,080 pièces d'or. L'église préleva comme dime, 90 marcs d'argent et 2,220 pièces d'or. *Hakluyt Society Publications.*

(5) *Itineraries of Francisco and Hernandez Pizarre published for the Hakluyt Society by.* C. R. Markham. London. 1872.

On peut consulter l'excellent travail de M. Desjardins, *Le Pérou avant la conquête Espagnole.*

nous prétendons faire connaître ce peuple singulier qui, malgré les difficultés d'une nature ingrate, était arrivé à jouer le premier rôle parmi les nations de l'Amérique du Sud. Nous dirons ce qu'étaient Pachacamac, Chimu, Tiaguanaco, Titicaca, Cuzco, les villes, les monuments de tout genre, dont les ruines attestent l'importance. Malheureusement l'homme active chaque jour leur destruction ; grisés par les innombrables légendes sur les richesses cachées des Incas, les chercheurs de trésor, les *tapadas*, fouillent partout avec ardeur, les murailles s'écroulent sous la pioche ; les sculptures se brisent ; les souterrains s'effondrent ; tous les souvenirs d'un grand passé disparaissent ; les hommes renversent en un instant ce que les siècles avaient respecté.

Pachacamac. Pachacamac (1) est située sur le Pacifique à 20 miles de Lima. Quelques misérables cabanes en jonc ont remplacé la ville sacrée des anciens Péruviens ; quelques ruines qu'il est difficile même de décrire, les monuments déjà vieux, lors de l'arrivée du premier Inca. Un silence de mort, à peine interrompu par le vol de quelques condors (2), règne dans les lieux ou les pèlerinages attiraient un immense concours de fidèles et un cimetière (fig. 160, 161) d'une étendue considérable, reste comme le seul témoin d'une grandeur disparue.

« La ville est une grande chose, écrivait Estete, un des compagnons de Hernandez Pizarre, qui fut envoyé par son frère pour soumettre Pachacamac ; près du temple s'élève une maison entourée de cinq rangées de murailles ; on l'appelle *la maison du Soleil.* Il existe aussi dans la ville beaucoup d'autres grandes maisons, avec des terrasses semblables à celles que l'on voit en Espagne. Ce doit être une très vieille ville, à en juger par les nombreux édifices en ruines, que l'on y voit ; elle est entourée d'une muraille, tombée en ruines sur bien des points ; de grandes portes y donnent accès. »

(1) De *pacha* la terre, et *camac*, participe de *camani* créer. M. Desjardins (note 1, p. 23) donne une autre étymologie.

(2) Le condor établit son nid à des altitudes de 5,000 mètres.

El Castillo auquel se rapporte sans doute la description d'Estete, s'élevait sur un rocher à 500 pieds au-dessus de la

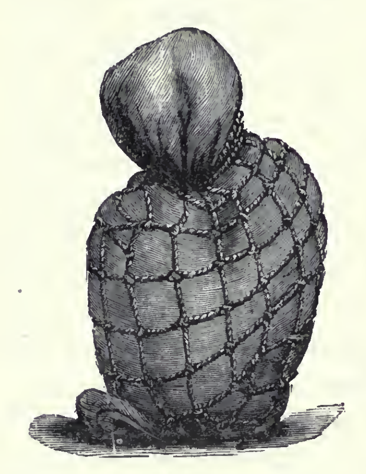


Fig. 160. — Momie péruvienne.

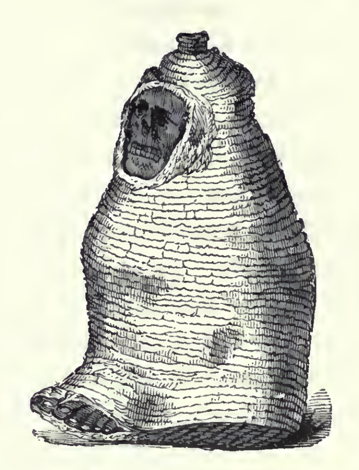


Fig. 161. — Momie péruvienne.

mer. Les parois du rocher étaient revêtues d'adobes peints en rouge, qui formaient quatre terrasses (1), en retrait les unes



Fig. 162. — Niche dans un mur à Pachacamac.

sur les autres. C'est une disposition semblable à celles obser-

(1) Tel est le récit de Squier. Wilkes (*U. S. Exploring Expedition*) et Markham (*Cuzco and Lima*) parlent seulement de trois terrasses.

vées dans l'Amérique centrale (1); elle témoigne des rapports qui ont certainement existé entre les populations. La plate-forme couvre plusieurs acres de terrain ; et l'on peut encore y distinguer les ruines d'édifices (fig. 162) autrefois importants. Le temple était construit vers le Sud. « C'est une assez belle maison, continue Estete, bien peinte et bien ornée ; dans un réduit toujours fermé, très obscur et très puant, était une idole en bois qui pour ces gens était l'image du dieu créateur. A ses pieds, on voyait de nombreux ornements en or et en argent, offrandes de ses adorateurs. Nul à l'exception des prêtres, ne peut pénétrer dans ce réduit. »

Hernandez après une visite au sanctuaire, visite qui pénétra les indigènes de stupeur, fit briser la statue de Pachacamac, (le dieu avait donné son nom à la ville). Il était plus pressé encore de s'emparer du trésor et les chroniqueurs contemporains racontent que les Espagnols obtinrent 27 cargas (2) d'or et 16,000 onces d'argent; malheureusement, ajoutent-ils, on ne parvint pas à découvrir le trésor principal, qui pouvait bien se monter à 400 cargas d'or.

A un mile et demi d'El Castillo, auprès d'un petit lac, on peut encore distinguer les ruines d'un couvent de femmes (*Mamacuna*). Les détails de la construction rappellent ceux des édifices dus aux Incas; aussi leur attribue-t-on l'érection de ce couvent; par une politique habile ils tenaient à montrer leur vénération pour ce lieu si sacré pour leurs sujets.

Chimu. Garcilaso raconte que toute la côte de Truxillo (3) à Tumbez, sur une étendue de plus de mille kilomètres appartenait à un peuple connu sous le nom de Chimus. Montesinos est le seul qui parle de l'origine de ce peuple. Il prétend que des étrangers étaient arrivés de la haute mer, et que plus belliqueux ou mieux armés que les indigènes, ils avaient rapidement soumis tous ceux

(1) On peut citer notamment le mound pyramidal de Cholula. — Hutchinson. *Two Years in Peru*, t. I, p. 159-300. — Markham, *Cuzco and Lima*.

(2) Le cargas équivaut à deux arobas et demi, soit à un peu plus de 28 kilogrammes.

(3) Truxillo est une ville moderne, fondée en 1535 par Pizarre.

qui vivaient entre les montagnes et l'Océan. Nous avons dit combien les récits de Montesinos étaient sujets à caution ; mais ici ils sont corroborés par la singulière ressemblance des *Huacas*, que nous allons décrire, avec les teocallis du Mexique et de l'Amérique centrale. Une telle ressemblance ne peut être fortuite. Les historiens ajoutent (1) qu'au temps de Pachacutec, le neuvième Inca, le pays était gouverné par Chimu-Canchu, très redouté de ses voisins. Yupanqui, fils de Pachacutec, voulut l'obliger à se reconnaître le vassal de son père et à abandonner le culte des animaux (2) pour adorer le dieu Soleil. Une sanglante guerre suivit le refus de Canchu ; mais les Chimus furent contraints de céder à la supériorité du nombre et de se soumettre aux vainqueurs. A partir de ce moment, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, leur histoire peut se résumer en une suite d'incessantes révoltes, qui témoignaient de leur horreur pour le joug étranger.

Leur capitale, qui portait aussi le nom de Chimu, couvrait une superficie considérable (3). Dans toutes les directions, sur un parcours de plusieurs lieues, on distingue de longues lignes de murs massifs, de huacas, de palais, d'aqueducs (4), de réservoirs d'eau, de greniers. Tout montre la puissance et la richesse d'un peuple, dont le nom même est resté incertain.

Parmi les monuments, les huacas sont les plus importants : On appelle ainsi des pyramides tronquées, presque toujours construites en cailloux, cimentés avec une argile très plastique et formant un conglomérat résistant. Le huaca Obispo, un des plus remarquables, ne mesure pas moins de 150 pieds de hauteur, sur une base de 580 pieds carrés (5) ; et on a calculé qu'il était entré

(1) Garcilaso, *l. c.*, t. I, p. 234.

(2) Les animaux, objets de leur adoration étaient probablement symboliques ; les poissons, la tortue, le crabe, représentaient l'eau ; le serpent, le lézard, la terre. La lance qui se voyait aussi dans les temples était, croit-on, l'image de la foudre ou de l'éclair.

(3) Les ruines s'étendent depuis le Monte Campana au nord, jusqu'au Rio Moche au sud, sur une aire de 20 à 24 kilomètres de long, et 8 à 9 kil. de large.

(4) Le mot *huaca* indique en général une sépulture. Par extension, on l'étend à tout endroit sacré ou vénéré.

(5) Il couvre, dit Squier, une superficie de huit acres. *Peru*, p. 120.

dans sa construction, près de 50 millions de pieds cubes de matériaux. Des excavations ont été entreprises, sur la foi de légendes qui racontaient des chambres souterraines, remplies d'or et d'argent; et Squier, un des derniers voyageurs, qui l'aient visité, nous dit qu'il apparaît, de loin, comme un immense cratère de volcan.

Un autre huaca s'élève non loin de l'Obispo, au milieu d'une enceinte en adobes de 252 pieds sur 222 (1). Nous le mentionnons, bien que sa hauteur soit peu importante à raison des ossements qu'il renfermait et qui sont la meilleure preuve de la destination d'un certain nombre tout au moins, de ces huacas.

Les asiles de la mort, sous toutes les formes, semblent être le dernier souvenir de ce peuple; ils se rencontrent dans tous les environs de Chimu. Une vaste plaine de sables, dominée par une colline, sur laquelle s'élève un huaca comme une sentinelle avancée s'étend vers la mer; cette plaine est couverte de tombelles, où gisent des squelettes enterrés fort irrégulièrement et dans les positions les plus variées, victimes sans doute des combats, où les Chimus défendaient leur indépendance. C'est là une supposition plausible, car beaucoup de crânes sont fracturés comme par un coup de massue et d'autres présentent des ouvertures, telles que pourraient en faire les pointes de flèche en bronze recueillies sur les mêmes lieux.

En longeant cette plaine, on arrive au petit village de Moche. Ce village possède un huaca, dont il faut bien dire aussi quelques mots, car il passe pour le plus considérable de tous ceux du pays (2). *El templo del Sol* (toutes les ruines importantes du Pérou portent le nom de temples du Soleil) est un édifice rectangulaire de 800 pieds de longueur sur 470 pieds de largeur. Il couvre une superficie de plus de 7 acres et sa plus grande hauteur est de 200 pieds. Le mode de construction est très particulier; d'immenses blocs d'adobes, à une petite distance les uns des autres, forment de véritables piliers sinclinés, sous un angle de 77 dé-

(1) Les murs mesurent 14 pieds de hauteur sur 6 pieds de largeur à leur base.
(2) Squier, *Peru*, p. 130.

grès. Ces piliers étaient recouverts d'un stucage d'une grande épaisseur qui assurait la solidité de la plate-forme. Elle était couronnée par plusieurs édifices, dont il est possible de reconnaître les vestiges. A l'extrémité sud s'élève une pyramide tronquée, formée de terrasses en retrait les unes sur les autres. Sept de ces terrasses subsistent encore et un examen attentif permet de porter à neuf leur nombre primitif ; une pente insensible conduisait au sommet. Les chambres, les réduits, les passages souterrains avaient été fouillés avec rage, mais sans plus de succès qu'au huaca Obispo. Les fouilles ont seulement montré que ces deux huacas n'étaient pas des lieux de sépulture, comme on l'avait d'abord supposé.

Le palais (1) comprenait une suite irrégulière de constructions en adobes couvrant une superficie de plusieurs acres et s'élevant sur un mound à terrasses successives. Les murs extérieurs étaient ornés de manière à rompre leur monotonie. Nous reproduisons une des dispositions les plus fréquentes (fig. 163) ; elle permet de juger de l'effet général. L'intérieur comprenait une série de salles, de chambres, de corridors, de souterrains voûtés ; une de ces salles mesure plus de 52 pieds de largeur ; sa longueur reste incertaine, à raison des décombres, dont elle est obstruée. Mais elle dépassait sûrement 100 pieds. Les murs sont richement ornés de stucages en relief, de fines arabesques, de grecques qui rappellent celles de Mitla. A une hauteur de 12 pieds environ, on remarque plusieurs niches de 5 pieds de largeur. Ces niches sont un des caractères frappants de l'architecture Péruvienne ; il est impossible de connaître leur destination. Dans d'autres salles, les murs sont revêtus d'une couche de couleur, en général rouge foncé. Citons aussi un corridor, la porte qui y donne accès est formée par un double rang de pilastres, les murs sont couverts de figures en relief, où l'on a voulu voir des singes portant sur leur tête une sorte de demi-lune. Cet ornement devait avoir

(1) Nous conservons le nom de *palais* donné par Squier. Telle paraît clairement la destination de cet édifice ou plutôt de cette collection d'édifices.

une signification particulière; car il est souvent répété sur les poteries et sur les vases en métal des Chimus.

Le colonel La Rosa, un des tapadas les plus ardents et les plus heureux, découvrit dans un souterrain en forme de puits, où il dut pénétrer par une étroite ouverture, une collection considé-



Fig. 163. — Murs en ruine à Chimu.

rable de vases d'or et d'argent (fig. 164), dont quelques-uns étaient chargés d'ornements en relief. Ces vases avaient des parois très minces ; ceux en argent étaient fortement mélangés de cuivre et leur oxydation était telle, qu'ils se brisaient sous les doigts des fouilleurs. Presque tous malheureusement ont été fondus immédiatement après leur découverte (1). Le désordre où se trouvaient ces richesses, évidemment cachées à la hâte, fait supposer qu'on avait cherché à les mettre à l'abri, soit durant les luttes entre

(1) Le vase que nous reproduisons provient de la collection Squier ; il est un des seuls qui aient été conservés.

les Chimus et les Incas, soit lors de l'arrivée des Conquistadores.

La nécropole des Princes de Chimu était à une faible distance de leur palais (1). Une excavation a permis de reconnaître des murailles d'une grande épaisseur, dont la longueur n'a point été vérifiée. Un escalier conduisait à une série de chambres voûtées, ayant toutes une ou plusieurs niches. Dans ces niches reposaient des momies desséchées ; quelques-uns des crânes avaient



Fig. 164. — Coupe en argent trouvée à Chimu.

été peints en rouge ; d'autres, si l'on accepte le récit du colonel La Rosa, étaient dorés; les cadavres étaient revêtus de riches étoffes, de couronnes de plumes, d'ornements d'or et d'argent. Ces ornements ont disparu et Squier ne put se procurer que quelques fragments d'une étoffe mêlée de coton et de laine, portant tissée dans la trame, des figures de lézards et d'oiseaux aux couleurs les plus variées.

Nous ne nous arrêterons pas à raconter en détail toutes les ruines de Chimu; *el Presidio,* la prison, mérite seule une exception. C'est une enceinte de 320 pieds sur 240, entourée par un mur de 25 pieds de hauteur, sur 5 pieds et demi à sa base. Au centre est un mound, dont les fondations, d'une solidité excep-

(1) Squier, *Peru,* p. 144.

tionnelle, reposent sur de grands blocs de pierre. Les fouilles ont mis au jour un peu au-dessous du niveau du sol, quarante-cinq cellules sans aucune communication entre elles et disposées sur cinq rangs. De là le nom donné à l'édifice ; si véritablement nous sommes en présence d'une prison, ce serait aux habitants de Chimu qu'il faudrait faire remonter la pensée première du système cellulaire (1).

Nous pouvons nous rendre compte à Chimu des habitations particulières. C'est là un fait assez rare, car, dans la plupart des villes en ruines, les monuments seuls ont résisté aux injures du temps et aux destructions bien autrement redoutables des hommes. Ces habitations tantôt rondes, tantôt carrées, étaient disposées avec une grande régularité sur des rues ou sur des places. Les chambres variaient naturellement et comme nombre et comme dimensions. Les plus grandes atteignaient 25 pieds de longueur sur 12 de hauteur. Une poterie fort curieuse figure une maison au toit pointu, avec une seule porte et un trou dans le pignon pour assurer probablement la ventilation. Telles devaient être les demeures du peuple ; leur nombre témoignait d'une population considérable (2).

Tiaguanaco. Tiaguanaco (3) s'élève au centre d'un bassin, formé par deux lacs de grandeur très inégale, le lac Titicaca et le lac Aullagas, sur un plateau entouré de hautes montagnes, que domine l'Illampu (4). Ce plateau est à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, presque à la limite des neiges éternelles. A cette altitude, aucune végétation n'est possible, aucune céréale ne peut mûrir ; la respiration est pénible, tous les éléments sont insuffisants pour maintenir la vie.

(1) M. Wiener remarque, que la ville actuelle bâtie en 1533 a été renversée trois fois par des tremblements de terre. La solidité des constructions des vieux habitants leur a permis de résister à ces terribles chocs.

(2) Squier, *l. c.*, p. 181.

(3) Tel est le nom donné à la ville par les Incas. Son nom ancien reste inconnu. Angrand, *Lettre sur les Ant. de Tiaguanaco.* — Paz-Soldan, *Geog. del Peru.*

(4) La hauteur de l'Illampu est de 5,500 mètres, c'est la montagne la plus élevée des deux Amériques.

Dans cette région aride et désolée, d'un accès si difficile, les hommes avaient cependant construit une ville importante, des édifices remarquables (1). Garcilaso rapporte que lorsque Mayta-Capac, le quatrième Inca, pénétra pour la première fois dans le pays, la vue de ces monuments jeta les Péruviens dans un profond étonnement; ils ne pouvaient se rendre compte des procédés qui avaient été employés pour les ériger. C'est à Tiaguanaco que se trouvait le siège de la civilisation à la fois la plus ancienne et la plus brillante de l'Amérique du Sud. Ce contraste continuel entre la nature et les œuvres de l'homme est un des grands intérêts de cette étude.

Dès son arrivée au milieu des ruines, l'explorateur est frappé par le nombre des monolithes (fig. 165), plantés debout à des dis-



Fig. 165. — Menhirs à Tiaguanaco.

tances régulières, rappelant ceux de Stonehenge (2) par les dimensions cyclopéennes des pierres employées (3); par la pro-

(1) Desjardins, *le Pérou avant la domination espagnole*. — Rivero et Tschudi, *Ant. Peruanas*.

(2) Leur hauteur est très inégale ; le plus élevé mesure 14 pieds. Les monolithes de Stonehenge varient de 16 à 21 pieds.

(3) Acosta, un des premiers Espagnols qui entra à Tiaguanaco, parle de pierres qui atteignaient 38 pieds de longueur, 18 de largeur et 6 d'épaisseur.

fusion de sculptures, d'ornements, de bas-reliefs, de statues de grandeur colossale (1).

Les têtes humaines n'ont pas les oreilles déformées; c'est une preuve de plus qu'elles sont antérieures aux Incas, car nous savons que ce fut l'Inca Roca, qui introduisit la mode de porter de lourds anneaux aux oreilles, d'où le surnom d'*Orejones*, que les Espagnols donnèrent aux indigènes.

Les pierres employées sont le grès rouge, un trachyte se rapprochant de la couleur de l'ardoise et un basalte très dur et très foncé (2). Toutes ces pierres sont admirablement polies et la perfection de la taille est comparable à celle des granits des pylônes égyptiens. On a peine à concevoir comment des ouvriers ont exécuté un travail aussi difficile (3), alors que le fer leur était inconnu et qu'il leur fallait se servir d'outils soit en silex, soit en un alliage de bronze (*champi*) peu résistant. Les pierres étaient posées avec une telle précision que les joints sont à peine perceptibles, puis assujetties avec des crampons en bronze. Les débris des monuments ont servi à construire toutes les églises des vallées environnantes et les sculptures de Tiaguanaco se retrouvent à plus de vingt lieues de distance, jusque sur les murs de la cathédrale de la Paz, la capitale actuelle de la Bolivie.

Le bois n'entrait point dans ces constructions; à cette hauteur, les arbres ne pouvaient grandir et quelques misérables broussailles, plus souvent encore la fiente desséchée des lamas, étaient le seul mode de chauffage.

Il faut maintenant décrire rapidement les ruines de Tiaguanaco; nous conserverons, comme points de repère, les noms qui ont été donnés aux divers édifices; mais les désignations populaires, observe avec raison M. Desjardins (4), ne sont rien moins que

(1) On n'a retrouvé jusqu'ici que huit statues.

(2) Il existe de grandes falaises de grès rouge à cinq lieues des ruines et des couches de trachyte et de basalte à Yunguyo. Le transport dans les montagnes venait s'ajouter aux immenses difficultés, que les constructeurs avaient à vaincre.

(3) « In no part of the world, have I seen stones cut with such mathematical precision and admirable skill as in Peru; and in no part of Peru are there any to surpass those which are scattered over the plains of Tiahuanuco. » Squier, *Peru*, p. 279.

(4) *L. c.*, p. 150.

conformes à la destination des édifices auxquels elles s'appliquent.

La *forteresse* (1) est un mound de forme rectangulaire, qui s'élève à une hauteur de 150 pieds, par terrasses successives, en retrait les unes sur les autres et soutenues par des murs massifs; c'est ici encore la même disposition qu'au Mexique et dans le Yucatan. La plate-forme était couverte de constructions, dont les fondations restent à peine visibles. Nulle part, les tapadas n'ont déployé une plus sauvage ardeur, excités sans doute par la tradition, qu'aucun Indien ne s'aviserait de mettre en doute, qu'une communication souterraine existe entre cette forteresse et la ville de Cuzco, à plus de 160 lieues de distance!

Il n'est pas probable que cette pyramide, malgré le nom que les indigènes lui ont donné, ait jamais servi pour la défense. Les forteresses du Pérou ont toujours été construites sur des points désignés par leur situation même. Beaucoup d'archéologues veulent donc y voir un temple et y placent le théâtre des sacrifices humains qui existaient, rapporte-t-on, avant la domination des Incas. C'est là une pure conjecture; dans l'ignorance où nous sommes, il n'est permis, ni de l'accepter, ni de la repousser.

Au nord de la forteresse, s'élève *le temple* (2), le monument le plus ancien de la ville. Il forme un parallélogramme de 445 pieds sur 388 et il était entouré d'un vaste parvis, construit en blocs de trachyte (3) de forme irrégulière, et moins soigneusement préparés que les pierres qui entrent dans les autres édifices de Tiaguanaco.

La *Salle de justice* n'est plus qu'une masse de pierres amoncelées; il faut une longue et patiente étude pour reconnaître l'exactitude du récit que Cieça de Léon écrivait, il y a trois siècles,

(1) « La ville de Tiahuanacu était singulière par ses grands et incroyables bâtiments. Le plus beau bâtiment que l'on vit dans ce pays, c'est une montagne faite de main d'homme, mais prodigieusement élevée. » Garcilaso, *trad. franç.*, t. I, p. 59.

(2) Squier, *Peru*, p. 299.

(3) Ces blocs mesurent de 8 à 10 pieds de longueur sur 2 à 4 pieds de largeur et 20 à 30 pouces d'épaisseur.

ou même du plan que dressait d'Orbigny en 1833. Selon toute apparence, c'était un édifice de forme parallélogrammique (1). Des murs entouraient une plate-forme en terre, ayant au centre une excavation qui descendait au niveau du sol. On ignore la destination de cette excavation, dont les parois étaient formées de pierres de grande dimension (2). Une porte encore debout (fig. 166) y donne accès; les jambages sont des monolithes qui



Fig. 166. — Porte à Tiaguanaco.

rappellent ceux de l'Egypte ; la frise est ornée de figures humaines sculptées en bas-relief.

A l'est de la salle de justice, on aperçoit un mound de 8 à 10

(1) Il mesure 420 pieds sur 370.

(2) Cieça de Leon les dit de 30 pieds de longueur sur 15 pieds de largeur et 6 pieds de hauteur. Squier donne des dimensions plus faibles.

pieds de hauteur (1). Au centre, s'élevait un édifice mesurant 50 pieds carrés, auquel Squier a donné le nom de *Sanctuaire*. On y accédait par des perrons aux marches très étroites, et il est facile de distinguer une sorte de *Naos* qui devait être un but de pèlerinage. Tiaguanaco avait en effet un grand renom de sainteté, qui ne le cédait en rien à celui de Pachacamac, et à certaines fêtes, les hommes y affluaient de toutes les parties du Pérou.

Plusieurs portes monolithes, semblables à celles que nous avons décrites, dominent les ruines qui les entourent. Une d'entre elles est probablement le monument le plus curieux de la ville. Qu'on se figure un bloc de trachyte de 13 pieds 5 pouces de longueur, sur 7 pieds 2 pouces de hauteur (2), surmonté par une frise que la foudre a brisée; puis quatre séries de cartouches portant des figures humaines, quelques-unes inachevées, gravées en creux, et au centre, une ornementation très originale et très compliquée (fig. 165). C'est une représentation humaine, entourée de bas-reliefs que l'on dit des jaguars et des condors (3). Ces figures sont très probablement symboliques; mais la religion des anciens habitants de la ville ne nous est pas assez connue, pour que nous puissions les interpréter. La face occidentale porte cinq niches, dont deux sont enfoncées dans le sol, la hauteur du monolithe reste donc à déterminer.

L'histoire et la tradition sont également muettes sur les liens qui peuvent rattacher les constructeurs de Tiaguanaco aux Qquichuas. Nous sommes non moins ignorants des rapports qui ont existé entre eux et les Aymaras. Il est probable, sans que rien permette cependant de l'affirmer, que les uns et les autres sortent des races Nahuas et qu'ils sont venus du Nord, peut-être même de ce plateau d'Anahuac, si fertile en populations. Ce

(1) Il forme un carré parfait de 175 pieds sur chacun de ses côtés.

(2) Les dimensions de la porte sont 4 pieds, 6 pouces de hauteur sur 2 pieds, 9 pouces de largeur. M. Desjardins (*l. c.*, p. 159) donne une excellente description de ce monument.

(3) M. Angrand, qui a visité Tiaguanaco, fait ressortir sa ressemblance jusque dans les moindres détails avec les monuments de Palenque, d'Ococingo et de Xochicalco.

qui est certain, c'est que de semblables monuments ne peuvent être les vestiges d'une civilisation autochthone, ni l'œuvre d'une race qui aurait puisé dans ses propres efforts, dans son génie

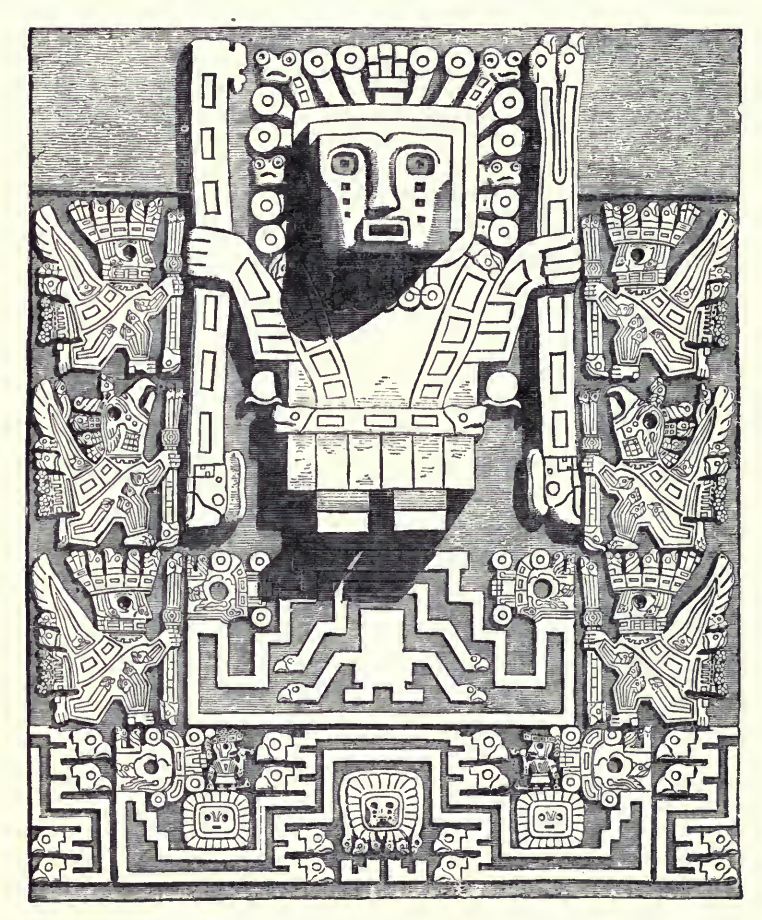


Fig. 167. — Partie centrale du grand monolithe de Tiaguanaco.

personnel, des connaissances architecturales aussi complètes ; nous nous associons donc a la conclusion de M. Angrand (1), que la civilisation dont ils portent l'empreinte n'a pu prendre

(1) *L. c.*, p. 18.

naissance sur ces plateaux glacés. L'homme a dû y arriver suffisamment préparé à la lutte, par la pratique féconde de la vie sociale.

Lac de Titicaca.

Le lac de Titicaca, de forme ovale irrégulière, mesure 120 miles de longueur, sur 50 à 70 de largeur (1) ; des sondages récents ont donné une profondeur de 530 mètres (2). Plusieurs îles émergent de ses eaux; la plus importante est l'île de Titicaca (3), aux rochers abruptes, aux criques dentelées. C'était l'île sainte des anciens Péruviens et, selon une légende encore chère aux habitants, c'était là que le soleil reparut resplendissant après une éclipse totale qui avait duré plusieurs jours ; c'est là aussi que naquirent Manco-Capac et Oello, les enfants du soleil, et c'est de là qu'ils partirent pour préparer les grandes destinées de leur peuple.

L'île était couverte de monuments, pieux hommages des Incas aux manes de leurs glorieux ancêtres. Nous citerons le temple du Soleil, un couvent de prêtres attachés à son culte et le palais des Incas. En débarquant du bateau en roseaux (*balsa*), sur lequel tout voyageur doit s'aventurer, on aperçoit successivement les ruines de trois portiques, que les pèlerins avaient à traverser, le *Puma punco*, la porte du puma, où ils étaient tenus de confesser leurs péchés ; *le Kenti punco*, orné de sculptures représentant un oiseau appellé *kenti*, où d'autres cérémonies les attendaient; le *Pillco punco* enfin ou la porte de l'espérance. Après l'avoir franchi, il était permis au fidèle de s'approcher du rocher sacré, où le soleil s'était levé, éclairant l'horizon de ses feux (4). Tout ce rocher était recouvert de magnifiques tentures ornées de plaques d'or et d'argent; dans tous les creux étaient déposées les plus riches offrandes. Nul, hormis les prêtres, n'approchait de ce

(1) L'altitude moyenne du lac est de 12,488 mètres.

(2) Wiener, *l. c.*, p. 390.

(3) L'île de Titicaca mesure 6 miles de longueur sur 3 à 4 de largeur. Son nom vient de *titi*, tigre et *kaka*, rocher; et la tradition rapporte, qu'avant la venue des hommes, l'île était habitée par un tigre qui portait sur sa tête un magnifique rubis, dont les feux illuminaient toutes les eaux du lac.

(4) Nous empruntons ce récit au Padre Ramos, qui l'écrivait peu de temps après la conquête.

lieu vénéré; les pèlerins le contemplaient de loin; ils se tenaient dans une grande enceinte, où l'on distingue encore les fondations de deux sanctuaires dédiés à des dieux inférieurs, représentés par le tonnerre et par les éclairs.

Le temple formait un parallélogramme de 105 pieds sur 30; il s'élevait sur un rocher situé à l'extrême pointe de l'île (1). On y accédait par des escaliers taillés dans le roc. Les murs étaient en cailloux empâtés dans une argile très résistante et revêtus d'un enduit en stuc. A l'intérieur, on remarque toute une série de ces niches si caractéristiques des monuments Péruviens. La façade principale était percée de cinq portes et de deux fenêtres placées à égales distances entre chaque porte. Au côté opposé, une seule porte s'ouvrait sur une suite de terrasses, en retrait les unes sur les autres; en les parcourant et en descendant des degrés habilement ménagés, on arrivait à deux temples plus petits, du même style. Comme la plupart des édifices de l'île, ils ont été érigés par Tupac-Yupanqui, le onzième Inca. Ils sont moins bien construits, moins chargés d'ornements que ceux de Tiaguanaco; l'art est en décadence, indice presque certain d'une civilisation sur son déclin. Si nous en croyons les Conquistadores, les richesses de ces temples étaient immenses; mais les prêtres s'empressèrent, à l'arrivée des Espagnols, de jeter dans le lac tous leurs vases en or et en argent, pour éviter qu'ils ne devinssent la proie du vainqueur.

El palacio del Inca est dans une magnifique position, d'où la vue s'étend sur le lac et sur les montagnes aux cimes chargées de neige qui le dominent. Il forme un rectangle assez exigu (2) et on peut reconnaître deux étages sans communication entre eux; l'un et l'autre comprennent une série de douze chambres disposées sur des plans absolument différents (3). Les murs intérieurs et extérieurs étaient, comme ceux des temples,

(1) L'emplacement du temple est très discuté; nous acceptons l'opinion de Squier (*l. c.*, p. 369) qui nous paraît la mieux fondée.

(2) Il mesure seulement 51 pieds sur 44.

(3) Squier (*Peru*, p. 344 et 345) donne le plan de chacun de ces étages.

revêtus d'un stuc assez dur, peint en jaune; les montants des portes et les niches qui étaient la seule ornementation se détachaient en rouge. Le toit, de forme pyramidale, était construit en pierres surplombant les unes sur les autres; l'extrême rareté du bois avait sans doute amené ce mode d'architecture, qui ne laissait pas que d'offrir de grandes difficultés.

Mentionnons enfin rapidement, les *tambos*, où logeaient les pèlerins ; la *pila*, la fontaine des Incas, où l'eau arrive encore aujourd'hui, de sources inconnues par des conduits souterrains; la *Chingana* ou labyrinthe, avec ses caves voutées, ses ouvertures étroites, ses nombreux corridors, ses chambres toutes d'une extrême petitesse. Nous conservons le nom de Chingana à ces ruines, auxquelles les Espagnols avaient tout d'abord donné celui de *dispensa*, prétendant que les trésors du temple et les objets nécessaires au culte y étaient déposés. Squier veut y voir un *aclahuasi*, tel est le nom donné aux demeures des vierges du soleil; toutes ces suppositions sont possibles; nous les livrons à nos lecteurs.

La petite île de Coati (1) jouait dans le système religieux des Péruviens, un rôle presque aussi considérable que l'île de Titicaca; si celle-ci était dédiée au Soleil, Coati était consacrée à la Lune. Nous y retrouvons les portes de purification où s'accomplissaient les mêmes cérémonies religieuses qu'à Titicaca et les tambos destinés aux pèlerins ; mais les ruines les plus remarquables sont celles du palais des *Mamacunas*, les vierges du soleil. Cet aclahuasi occupait les trois côtés d'une vaste cour ; les murs, comme ceux des autres édifices dus aux Incas, étaient en pierres brutes, noyées dans de l'argile et recouvertes d'un ciment fort dur. Au rez-de-chaussée, on peut encore compter trente-cinq chambres; une d'entre elles, que l'on approchait par un corridor vouté, la seule dont les murs fussent en pierres appareillées, était probablement un lieu sacré. Les portes étaient surmontées de niches, ici aussi l'unique ornementation ; Ile de Coati.

(1) L'île de Coati était distante de l'île de Titicaca de six miles environ ; sa longueur était de deux miles et demi, sur une largeur de trois quarts de mile.

nulle part on ne rencontre les sculptures, les arabesques, si nombreuses au contraire à Tiaguanaco et à Chimu. Un étage, auquel on accédait par plusieurs escaliers, s'élevait au-dessus du rez-de-chaussée et le toit coupé par plusieurs frontons, offre une certaine ressemblance avec le style d'Elisabeth, si cher aux Anglais. Toutes les chambres se communiquaient ; c'est la même disposition que dans les pueblos du Nouveau-Mexique. Au premier étage deux grandes salles s'ouvraient sur la façade principale ; l'une et l'autre possédaient l'inévitable niche, dans la première était placée une statue en or du Soleil ; dans la seconde une statue en argent de la Lune. On descendait enfin jusqu'au lac, par une série de terrasses et de perrons, assez semblables à ceux qui accompagnaient le palais de l'Inca dans l'île de Titicaca. Les deux édifices datent de la même époque, car si le palais des Vierges a été érigé sous le règne de Huayna-Capac, son père Tupac-Yupanqui en avait jeté les fondations. A l'ouest du palais, on peut encore distinguer les ruines d'une cour semi-circulaire, où vivaient les lamas et les vigognes sacrés. Les Mamacunas étaient chargées de tisser la laine qui devait servir pour leurs propres vêtements, pour ceux des Incas et de leurs enfants.

Ile de Soto. D'autres îles couvraient le lac, nous nous contenterons de citer l'île de Soto, où les Incas se retiraient dans des circonstances graves, pour obtenir par le jeûne et la prière, la protection de leur glorieux ancêtre.

Cuzco. La légende veut que, lorsque Manco-Capac et Oello quittèrent l'île de Titicaca, le soleil leur remit un rameau d'or, en leur enjoignant de marcher, jusqu'à ce que le rameau s'enfonçât en terre. Ce fut à Cuzco, que le prodige s'opéra et les Incas pénétrés de reconnaissance pour leur père, y établirent le siège de leur empire. La ville acquit rapidement une grande importance et sans accepter le récit exagéré de certains écrivains espagnols, qui portent à 200,000 le chiffre de ses habitants (1), il est évident

(1) Aujourd'hui le nombre des habitants de toute la province, dont Cuzco est la capi-

qu'une population nombreuse et obéissante était indispensable pour ériger les constructions dont les ruines frappent aujourd'hui encore le voyageur par leurs proportions imposantes. On a peine cependant à concevoir comment des hommes pouvaient vivre à une altitude de 11,380 pieds, sur un sol stérile, alors que les animaux domestiques faisaient défaut et que le maïs, la seule céréale qu'ils connussent, ne pouvait mûrir que dans quelques vallées éloignées.

La ville s'élevait sur des pentes abruptes ; partout il avait fallu niveler des rochers, ériger des terrasses, soutenir les terres par des murailles, qui rappellent les constructions cyclopéennes de la Grèce ou de la Syrie. Nous avons vu à Tiaguanaco, les murs maintenus par des crampons en bronze, dans l'île de Titicaca, ces murs, tantôt en adobes séchées au soleil, tantôt en cailloux cimentés avec de l'argile ; à Cuzco, ils sont en roches d'une extrême dureté, en diorite, en porphyre, en gros blocs de trachyte brune, amenés à force de bras, sans chemins frayés des carrières d'Anduhaylillas, à 22 miles de distance (1). Ces blocs étaient soigneusement équarris, puis attachés les uns aux autres au moyen d'un trou de 30 à 40 centimètres de profondeur, sur un diamètre de 50 à 60 centimètres, où venait s'adapter une pointe de dimensions à peu près égales, taillée dans le bloc supérieur. Les murs se maintenaient par leur seul poids, car Squier, après un examen attentif, déclare qu'aucun ciment n'avait été employé ; il ajoute, que toute maçonnerie moderne, exécutée soit en Europe, soit en Amérique, est médiocre, en comparaison de celle de l'ancienne capitale des Incas (2). Cette architecture massive rappelle par certains de ses caractères, celle des Egyptiens ; mais la ressemblance, si curieuse qu'elle puisse paraître, ne comporte aucune conclusion ; les conceptions primitives de

tale ne dépasse guère 300,000 âmes. La stérilité du sol, les difficultés de la vie sont telles, que ce nombre n'est guère susceptible d'augmentation.

(1) « How the stones were transported to Cuzco, is not easy to say ; but as the Incas had no beasts of draught, it must have been done, through the direct application of human force. » Squier, *Peru*, p. 419.

(2) *L. c.*, p. 435.

l'homme naissent naturellement et se développent progressivement, suivant une loi universelle, que nous pouvons suivre dans toutes les régions et dans tous les temps.

La vallée est dominée par le *Sacsahuaman* (1) construit sur un rocher à pic, qui s'avance comme un éperon entre deux ruisseaux, le Huatenay et le Rodadero. Du côté de la ville, toute ascension est impossible, un chemin avait été creusé sur le revers opposé, le long du Rodadero; il formait la seule voie d'arrivée à cette forteresse, qui, avec sa triple enceinte en gros blocs irréguliers (2), ses terrasses et ses parapets, ses angles saillants et rentrants semblables à ceux de nos bastions modernes, était véritablement imprenable avant l'invention de l'artillerie. « Je mets cet ouvrage, s'écrie Garcilaso (3), au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité, car l'exécution en paraît impossible même avec tous les instruments et toutes les machines connues en Europe. Aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avait été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que les Indiens avaient avec les démons et je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment. » Pour être différent, l'enthousiame de Squier n'est pas moins expansif; il n'hésite pas à comparer le Sacsahuaman aux Pyramides, à Stonehenge, au Colisée. Comme ces glorieux monuments, il doit, ajoute-t-il, défier le temps et rester un éternel témoin de la puissance de l'homme.

Trois ouvertures en forme de trapèze allongé donnaient accès sur l'enceinte extérieure, le *Tiupuncu*, la porte de sable, l'*Acahuanapuncu* et le *Viracochapuncu* (4), du nom du dieu protec-

(1) Comte de Sartiges, *Rev. des Deux Mondes*, 1851. — Squier, *Peru*, p. 468. — Les historiens diffèrent sur l'époque de l'érection du Sacsahuaman. Les uns l'attribuent à Yupanqui, les autres à Huayna-Capac, le père d'Atahualpa et de Huascar. Il est probable que l'érection dura de longues années et usa plusieurs générations d'ouvriers.

(2) La longueur totale des murs est de 1,800 pieds; la hauteur actuelle de 27 pieds pour la première enceinte, de 17 pieds pour la seconde, de 14 pieds pour la troisième.

(3) *Hist. des Incas, rois du Pérou*, trad. franç., t. I, p. 268.

(4) Aujourd'hui encore le mot de *Viracocha* est chez les modernes Péruviens un titre d'honneur. *Viracocha-tatai* notre père Viracocha, telle est la salutation toujours usitée vis-à-vis des Européens.

teur de la ville. D'immenses blocs de pierre étaient préparés pour fermer ces ouvertures à la première apparence de danger. Au centre de la citadelle, on peut encore distinguer plusieurs réduits et parmi eux, une tour ronde, le *Muyuc-Marca*, où étaient déposés les trésors des Incas et d'où, par un de ces jeux de la fortune dont l'histoire offre de si curieux exemples, leur dernier descendant allait se précipiter, après l'insuccès final d'une insurrection qui coûta la vie à Juan Pizarre et mit les Espagnols à deux doigts de leur perte (1).

Si les fortifications de la citadelle montrent l'habileté des architectes, la conduite des eaux du Rodadero par des acequias d'un travail remarquable, témoigne encore plus de celui des ingénieurs. Nous donnons le dessin d'un de ces aqueducs (fig. 168), comme le portique de Kabah (fig. 134), il rappelle les travaux grandioses des Romains, une des gloires assurément de notre vieille civilisation.

Une colline voisine du Sacsahuaman est couverte de blocs granitiques chargés de scultptures et transformés en sièges, en galeries ornées de marches, de terrasses et de niches. Les Incas n'omettaient rien de ce qui pouvait ajouter à la splendeur de leur capitale.

Le temple du Soleil, dont la richesse est restée proverbiale, était situé sur une éminence, à 80 pieds au-dessus du Huatenay. On descendait à la rivière, par une suite de terrasses. Là s'étendaient les célèbres jardins, où, selon le récit des chroniqueurs espagnols, les animaux, les insectes, les fleurs, les arbres eux-mêmes, étaient en or ou en argent (2). Le temple converti aujourd'hui en un couvent de Dominicains, occupait un des côtés d'une vaste cour, qui conserve le nom d'*Intipampa*, le champ du soleil. Les murs

(1) Manco-Capac II fut reconnu par Pizarre comme Inca, après l'exécution d'Atahualpa. Une autre légende chère aux Indiens, raconte différemment sa mort; Manco-Capac, après la soumission définitive de Cuzco, se serait retiré dans les Andes, où il continua à lutter contre les Espagnols et où il périt assassiné par ceux qui n'avaient pu le vaincre. Voy. Prescott, *Conquest of Peru*, liv. III, ch. x.

(2) Tout le quartier, où s'élevait le temple, portait le nom caractéristique de *Coricancha*, la ville d'or.

intérieurs et extérieurs étaient revêtus de plaques en or (1). Au-dessus de l'autel tourné vers l'est, on voyait une représentation colossale du soleil, également en or (2). Tout autour, étaient dé-

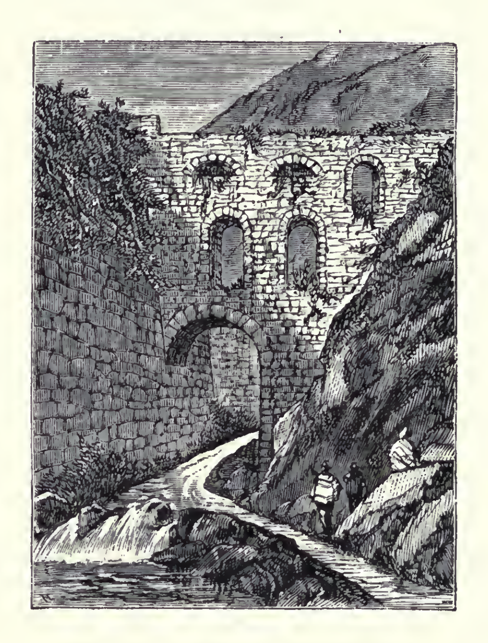


Fig. 168. — Aqueduc sur le Rodadero.

posés les corps desséchés des Incas, qui semblaient rendre un dernier hommage à leur père.

La cour était entourée de sanctuaires dédiés à des divinités inférieures, telles que la lune, les étoiles, le tonnerre, les éclairs, l'arc-en-ciel, manifestations visibles et actives de l'Être supérieur à tous, essence et cause suprême de toutes choses. Au centre, une fontaine creusée dans une pierre d'assez grandes dimensions verse encore aujourd'hui aux religieux, l'eau nécessaire à

(1) Ce dernier fait peut être vrai; car Squier raconte avoir vu dans diverses maisons de Cuzco, conservées comme des reliques, des plaques en or, provenant du temple du Soleil. Ces plaques, nous dit-il, avaient à peine l'épaisseur d'une feuille de papier.

(2) Lors de la conquête, la figure du soleil échut à un certain Mancio-Serra de Leguicano, joueur effréné, qui la perdit en un seul coup de dés.

leurs besoins. Cette pierre, comme celles qui entraient dans les murs du temple, était revêtue de plaques en or et Garcilaso raconte qu'il avait vu lui-même l'eau y couler par des conduits également en or.

L'*Aclahuasi* n'était séparé du temple que par un grand bâtiment qui servait de logement aux prêtres. Les murs sont encore debout, sur une longueur de 750 pieds et une hauteur variant de 20 à 25. Ils attestent la splendeur de l'édifice, où les filles des Incas étaient envoyées dès l'âge le plus tendre et où elles étaient soumises à une rigoureuse discipline.

Les Incas ne pouvaient oublier leurs propres demeures, dans la ville où ils résidaient. Chaque Inca élevait un palais à son avènement et, à sa mort, ce palais devenait l'habitation de ses fils. Celui de Huayna-Capac, le plus illustre de sa race, n'avait pas moins de 800 pieds de longueur; toutes les autres dimensions étaient aussi considérables et les jésuites ont pu établir une église; les vice-rois, une prison et une caserne dans ces constructions d'une inébranlable solidité. Le palais d'Atahualpa était en adobes; on montre encore la salle où il fut emprisonné et qu'il devait remplir d'or pour sa rançon. En face de celui de l'Inca Roca, étaient les écoles *Yachahuasi*, qu'il avait fondées et qu'il se plaisait à surveiller; là, les *Amautes*, littéralement les *hommes sages*, enseignaient les grandes actions des Incas et conservaient les légendes qui les rappelaient. Des serpents entrelacés étaient sculptés sur la porte du palais de Huayna-Capac, on les trouve également sur les murs du Yachahuasi et sur ceux de plusieurs autres des édifices de Cuzco. Ces sculptures qui sont un fait exceptionnel dans les constructions Incasiques, ont évidemment une signification mythologique qui nous échappe. On a aussi prétendu voir sur d'autres points des hiéroglyphes qui ont été comparés à ceux du Mexique ou du Brésil, mais sans autre résultat, que des conjectures fort hasardées.

Forteresses.

Les Incas paraissent avoir pris des précautions extrêmes contre des dangers inconnus pour nous. Étaient-ce les révoltes de leurs propres sujets? Étaient-ce les incursions des farouches

Chinchas qui vivaient dans les forêts impénétrables arrosées par l'Amazone et ses affluents? nous ne pouvons le dire ; un seul point est certain c'est que d'importantes forteresses s'élevaient sur divers points du Pérou; outre le Sacsahuaman, dont nous venons de parler, nous citerons parmi beaucoup d'autres, Ollantay-Tambo, Pisac, Piquillacta et Choccequirao.

Ollantay-Tambo.

L'Ucayali (1), une des branches de l'Amazone, coule à travers la fertile vallée de Yucay, au milieu de rochers abruptes que dominent au loin les hautes cîmes chargées de neige des Andes. Ces rochers témoignent du travail et de l'énergie des hommes; de tous les côtés, on voit des niches, des grottes artificiellement agrandies, des mausolées soutenus par des piliers couronnés d'un linteau, des sculptures (2), jusque sur des points qui paraissent inaccessibles et à des hauteurs que les condors seuls sembleraient pouvoir atteindre.

Ollantay-Tambo située à 15 lieues au nord de Cuzco, était destinée à défendre cette vallée; elle était couronnée par de hautes tours aujourd'hui presque entièrement écroulées (3). A l'intérieur, sont des amoncellements de gros blocs porphyritiques rouges qui permettent de se rendre compte de ce que devait être l'importance de la forteresse (fig. 169).

Quelques-uns de ces blocs portent des ornements finement exécutés, qui rappellent ceux de Tiaguanaco. Des murailles de 25 pieds de hauteur, crénelées comme celles des châteaux forts qui couronnent les rives du Rhin, couvrent les flancs de la montagne et s'étendent en zigzag jusqu'à des précipices, qui formaient une barrière infranchissable.

Sur un des rochers qui s'élève à pic, à plus de 900 pieds de hauteur, on aperçoit les ruines d'un petit bâtiment; une porte s'ouvre au ras du précipice ; les Espagnols lui ont donné le nom de *la horca del hombre* et la légende rapporte que les criminels

(1) Cette rivière porte successivement les noms de Vilcamayo, d'Urubamba et de Yucay.

(2) Parmi ces sculptures, nous citerons un puma allaitant son petit.

(3) Cieça de Léon, c. XCIV. — Garcilaso, *Comm. Reales*, liv. V, c. XXVII. — Markham, *Cuzco and Lima*. — Squier, *Peru*, p. 482.

y étaient conduits et précipités dans l'abîme. Un peu plus loin est la *horca de mujer*, où les épouses infidèles des Incas devaient subir le même supplice.

Nous ne quitterons pas la vallée du Yucay, sans parler d'une tour ronde, située sur un rocher isolé et construite en pierres brutes revêtues d'un enduit en stuc. A l'intérieur se voient des niches, à l'extérieur, une sculpture où un artiste peu habile, a

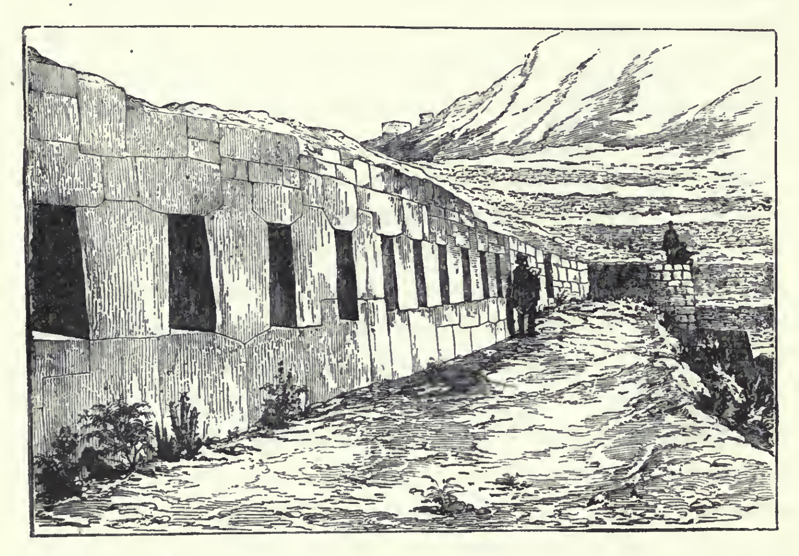


Fig. 169. — Mur avec niches faisant partie des fortifications d'Ollantay-Tambo.

prétendu retracer un serpent. Au-dessus des portes, en guise de fenêtres nous retrouvons le tau Égyptien, que nous avons déjà vu à Palenque. Ces ornements, le soin apporté à la construction, ont fait croire que cette tour n'était pas un poste d'observation ou de défense, mais plutôt un temple. La vénération particulière des anciens Péruviens pour les rochers isolés justifie cette supposition. Les Indiens actuels ont hérité de la superstition de leurs devanciers; aucun d'eux ne se hasarderait à passer devant la tour de Calca, sans la saluer profondément et sans lancer une pierre en murmurant une invocation inintelligible.

Pisac. La vallée de Pauca-Tambo est parallèle à celle de Yucay, dont elle est séparée par la chaîne des Andes. Elle était protégée par la vaste enceinte fortifiée de Pisac. Toutes les déclivités pouvant faciliter l'ascension, sont couronnées de tours; tous les endroits, où le roc présente des aspérités, revêtus de dalles recouvertes d'un stuc très dur et très poli, qui interdit toute approche; chaque point stratégique défendu par des ouvrages, que ne saurait surpasser la science moderne. Ces fortifications s'étendent à des distances considérables et forment, si l'on peut se servir de ce mot, un vaste camp retranché, où des populations entières pouvaient vivre à l'abri des attaques et se livrer en paix à leurs occupations agricoles.

Nous ne pouvons omettre des monuments fort curieux, auxquels on a donné le nom d'*intihuatana* (1). Ce sont des rochers isolés, dont le sommet a été parfaitement nivelé et qui sont surmontés d'une petite colonne en forme de cône tronqué. Ces intihuatana se rencontrent fréquemment dans toutes les provinces du Pérou (2) et leur destination est restée fort incertaine.

Celui de Pisac est un des mieux conservés, à raison sans doute de sa position presque inaccessible (fig. 170). Il mesure 11 pouces de diamètre à sa base, 9 à son sommet; sa hauteur est de 16 pouces et on raconte, qu'il y a quelques années à peine, il était entouré d'un collier en *champi* (3), qui, comme tant d'autres reliques intéressantes, est devenu la proie des tapadas. Tout le rocher est entouré de murailles présentant la forme d'un D, et construites en pierres équarries, parfaitement polies et taillées de manière à s'adapter à chaque aspérité du rocher.

Différentes conjectures ont été émises pour expliquer l'usage des intihuatanas. La plus plausible sans contredit est celle qui

(1) *Inti* signifie soleil; *huatana*, le point où une chose est fixée; *Intihuatana* signifierait donc littéralement, le point où le soleil est fixé.

(2) Squier en cite plusieurs dans la vallée de Pisco; un dominant la petite ville d'Ollantay-Tambo, un autre au pied de la terrasse de Colcompata à Cuzco. Il est bien probable qu'un de ces intihuatana s'élevait devant le temple du soleil et on peut encore retrouver les traces d'un autre, devant le temple de l'île de Titicaca.

(3) Le *champi* est le nom du bronze péruvien. Squier, *Peru*, p. 525.

les représente comme des gnomons, destinés à mesurer la hauteur du soleil.

La forteresse de Piquillacta était située au sud des possessions des premiers Incas, non loin des carrières, qui avaient fourni les pierres pour les constructions de Cuzco. Un mur qui mesure 750 pieds de longueur, sur 36 pieds de profondeur à sa base et 34 pieds de hauteur reste encore debout, pour indiquer Piquillacta.

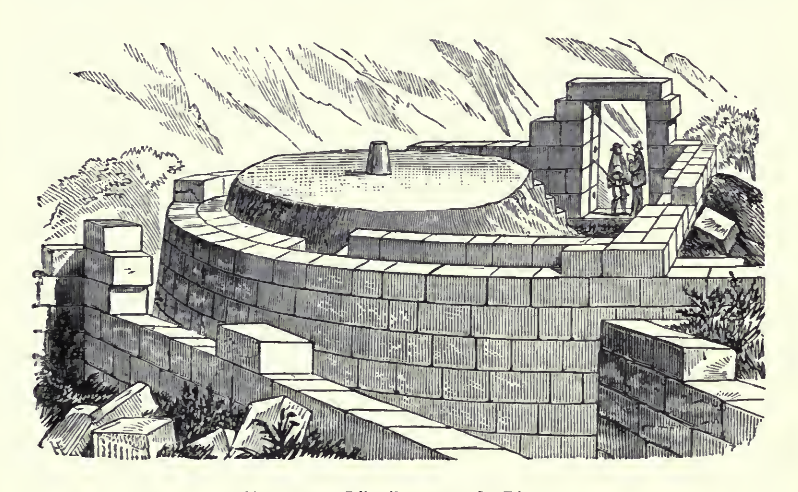


Fig 170. — L'intihuatana de Pisac.

son emplacement. Les montants des deux entrées sont en pierres appareillées, les autres parties en moellons bruts noyés dans l'argile. Près de Piquillacta était l'ancienne ville de Muyna, où s'était réfugié l'Inca Yahuar-Huacac, dans la terreur que lui causait une invasion des Chinchas (1) et où son fils Viracocha le contraignit à demeurer, après avoir vaincu par sa bravoure les rebelles et ceint le llautu royal (2).

(1) Garcilaso, *l. c.*, *trad. franç.*, t. I, p. 136 et s.

(2) Le *llautu* était un bandeau qui faisait deux ou trois fois le tour de la tête et qui était orné d'une frange tombant sur les yeux. Il était noir pour les membres de la famille de l'Inca, jaune pour ses descendants directs, l'Inca seul avait le droit de porter un llautu rouge. Il portait aussi comme insignes, le *Masca-paycha* ou aigrette rouge et le *Capac-ongo* ou manteau royal.

Choccequirao. Au bords de l'Apurimac (1), sur la crête du contrefort d'un glacier entouré de précipices, s'élevait la forteresse de Choccequirao, la résidence des héritiers de la couronne des Incas (2), plus tard, l'asile des derniers survivants de la race de Manco-Capac.

Rien ne peut égaler la grandeur sauvage de ces lieux (3). On est confondu de voir que l'industrie de l'homme avait pris pied sur les rochers, où le condor avait construit son aire. Les premières ruines, qui se dressent devant le voyageur sont des circonvallations de défense. M. Angrand a conjecturé que les bâtiments, que l'on aperçoit ensuite, devaient servir de prison; il avait en effet remarqué que les portes étaient fermées par des pierres d'un poids énorme. A 150 mètres plus bas, en suivant l'inclinaison de la crête, on arrive au palais, à la salle des bains, où l'on peut encore voir l'emplacement de la baignoire qui devait être en or comme tous les vaisseaux et tous les ustensiles à l'usage des Incas, puis à deux bâtiments, qui, selon M. Angrand, auraient été, l'un, une salle pour la célébration des fêtes (4), l'autre, une ménagerie. Sur les murs de la ménagerie sont fixés des anneaux en pierre faisant saillie; les animaux féroces envoyés aux princes de toutes les parties de leur empire y étaient enchaînés.

Le palais comprend trois corps de bâtiments rectangulaires (5); les deux premiers se composent d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Ils sont partagés, dans le sens de leur longueur, par un mur intérieur qui forme à chaque étage deux pièces allongées. Le troisième bâtiment n'avait qu'un rez-de-chaussée, de plein

(1) L'Apurimac, selon toute apparence, est la branche principale de l'Amazone.

(2) Le nom même de *Choccequirao* (*berceau précieux*) indique cette destination.

(3) Desjardins, *Le Pérou avant la conquête espagnole*, p. 138 et s. — Le comte de Sartiges en 1834, M. Angrand en 1847, sont les seuls Français qui aient visité Choccequirao. C'est à eux que nous empruntons les détails que nous donnons.

(4) Cette salle a 42 mètres de long sur 12 mètres de large. Les fenêtres qui l'éclairent, présentent une forme analogue à celle des monuments égyptiens.

(5) Deux d'entre eux ont 10 mètres de large sur 15 de long; le troisième 8 mètres sur 15.

pied avec l'étage des deux autres, la terrasse qui le couronnait leur servait d'accès.

De l'autre côté du palais, à une assez grande élévation, est une véritable forteresse, qui commande l'entrée et ne laisse d'issue, que quatre ouvertures pratiquées dans les murs. Sur le sommet de la crête, au delà de ces quatre portes, sont des ruines, celles d'un temple probablement.

Nous pourrions multiplier ces descriptions, dans toutes les parties du vaste empire des Incas, on rencontre des constructions imposantes, élevées souvent sur des hauteurs inaccessibles. Les Indiens connaissent-ils d'autres chemins que ceux que les rares voyageurs doivent aujourd'hui affronter? C'est un point qui reste douteux; mais quand même on découvrirait des voies plus praticables, nous serions toujours en présence de difficultés qui paraissent insurmontables et qui cependant n'avaient point arrêté les vieux habitants du pays.

Routes. Canaux. Réservoirs.

Des travaux plus utiles restent comme les témoins du gouvernement des Incas. Des routes couvraient déjà le pays dans des temps, où il n'en existait guère en Europe. Deux de ces routes allaient du nord au sud, de Quito vers Cuzco; l'une se dirigeait sur un parcours de 1200 miles, à travers les sierras et les contreforts des Andes ensevelis sous des neiges perpétuelles (1). L'autre, achevée par l'Inca Huayna-Capac, suivait la côte; sa longueur était de 1600 miles. Ces routes, que Humboldt ne craint pas de comparer aux chaussées romaines, avaient de 18 à 26 pieds de largeur; elles étaient protégées contre l'éboulement des terres par des murs en pisé, pavées en blocs de pierres et sur certains points chargées de cailloux, premier essai de macadam. Elles suivaient toujours la ligne droite, gravissant les pentes les plus raides, selon la coutume des Indiens qui ne savent point tourner un obstacle. Les ravins, les marais étaient comblés par des remblais en maçonnerie; les rochers coupés, quelquefois sur un parcours considérable, les ruisseaux, les torrents franchis au

(1) Ce fut cette route que suivit Almagro, lorsqu'il fut envoyé par Pizarre, pour soumettre le Chili.

moyen de ponts en fibres d'aloès, en lianes, en roseaux dont la légèreté n'excluait pas la solidité (1); là où la végétation était possible les routes étaient plantées d'arbres qui apportaient l'ombre et la fraîcheur, et des tambos où le voyageur fatigué pouvait se livrer au repos, s'élevaient de distance en distance, dans les montagnes.

Tel est le récit des historiens espagnols (2) qui ont quelque peu exagéré l'importance de ces travaux (3). Des recherches récentes permettent de rétablir la vérité. Sur certains points du parcours, dans les endroits difficiles surtout, le chemin n'était pas creusé, la roche n'était pas aplanie; des jalons indiquaient simplement la direction que l'on devait suivre pour éviter les précipices. Dans les déclivités du sol, on avait construit des marches, soutenues seulement par une rangée de petites pierres; ce ne sont point des escaliers propres à faciliter l'ascension, mais de simples remblais, pour empêcher les terres de s'ébouler. Comme les Péruviens ne possédaient pas de bêtes de somme, les voyages se faisaient à pied, les transports à dos d'homme; dans ces conditions, ces chemins tout défectueux qu'ils peuvent nous paraître, répondaient à tous les besoins des habitants.

Nous avons déjà dit que l'eau si précieuse dans les climats tropicaux, étaient recueillie avec soin dans des réservoirs établis à des altitudes élevées, puis conduites par des acequias ou canaux d'irrigation en maçonnerie, à des distances parfois de plusieurs centaines de miles (4). Pour donner une

(1) La construction de ces ponts aujourd'hui encore en usage, est fort simple. On se sert de deux cordes en fibres de maguey ou d'agave du diamètre de trente centimètres, passant sur des piles en maçonnerie et solidement amarrées à 5 ou 6 mètres de la pile. Des cordes verticales sont attachées à ces cables et sur elles repose le tablier du pont en roseaux tressés. Les Péruviens savaient cependant construire des ponts en maçonnerie; celui de Rumichaca par exemple, remonte à Huayna-Capac (Bollaërt, *Ant. Ethn. and other Researches*, p. 90).

(2) Citons notamment Zurate, *Hist. del Descubriemento y Conquista del Peru.* Anvers, 1555, liv. I, c. XIII. On peut aussi consulter Cieça de Léon (c. XXXVII), Garcilaso et parmi les écrivains modernes Humboldt, Rivero et Tschudi.

(3) Desjardins, *l. c.*, p. 165 et s.

(4) « I have followed them for days together and have seen them winding amidst the projections of hills, curving in and out as topography required; here sustained by high

faible idée de ce qu'étaient ces travaux, nous citerons dans la vallée de la Nepaña, un réservoir établi au moyen d'un barrage en quartiers de roches fortement cimentés, qui fermait deux gorges profondes. Le réservoir n'avait pas moins de trois quarts de mile de longueur, sur une largeur d'un demi-mile. Les murs mesuraient 80 pieds d'épaisseur à leur base et pouvaient supporter les plus fortes pressions. M. Wiener cite également un travail hydraulique remarquable; d'immenses vases communiquant entre eux conduisaient à une hauteur considérable l'eau du Cerro de Pasco au Cerro de Sipa.

Des constructions moins importantes, d'un grand intérêt néanmoins, se voient à Huanuco Viejo (1), où existait un

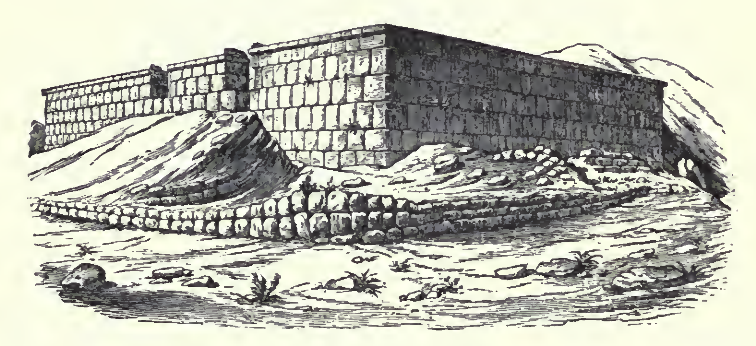


Fig. 171. — El Castillo de Huanuco.

palais des Incas (fig. 171), et où la tradition, fondée peut-être sur les nombreuses sculptures de pumas qui ornent les murs, veut qu'ils entretenaient une ménagerie. Des portes monu-

walls of masonry, there cut into the living rock and in some cases conducted in tunnels, through sharp spurs of the obstructing mountains. Occasionally, they were carried over narrow valleys or depressions in the ground on embankements fifty or sixty feet high; but generally they were deflected around opposing obstacles, on an easy and uniform descending grade. » Squier, *Peru*, p. 218.

(1) *Huanuco Viejo*, à peu de distance des célèbres mines d'argent du Cerro de Pasco, est ainsi appelé pour distinguer la ville ancienne de la ville nouvelle, située à 16 lieues plus à l'Est. Xérès dit que la première avait près de 3 lieues de tour. Les pierres, ajoute-t-il, étaient admirablement travaillées et s'adaptaient les unes aux autres sans ciment ni mortier d'aucune sorte. Paz-Soldan, *Geog. del Peru*, p. 271.

mentales, assez semblables aux pylônes égyptiens y conduisaient (1).

Les travaux d'eau étaient nécessaires non seulement pour l'alimentation de la population, mais aussi pour l'irrigation des terres. L'agriculture était en grand honneur chez les vieux Péruviens; aucune difficulté ne les arrêtait; ainsi dans les dunes désolées qui forment les côtes, le sable était enlevé à une grande profondeur, jusqu'à ce que l'on eût atteint un sol naturellement humide; les excavations étaient remplies avec du guano dont on appréciait déjà l'utilité. Les jardins de l'Inca, tel est le nom qui leur a été donné, conservent encore leur fertilité et c'est sur un sol ainsi préparé que poussent les riches vignes qui entourent la ville d'Iça.

Cimetières, Huacas, Chulpas, Grottes sépulcrales.

La sépulture, disions-nous dans une étude précédente (2), a été constamment une des préoccupations les plus sérieuses de l'humanité et toujours un sentiment religieux s'est associé aux honneurs funéraires : « Priver les hommes de sépulture, disait Euripide, c'est offenser les dieux. » Le Pérou enseigne à son tour cette même histoire; partout les tombeaux sont nombreux et les modes de sépulture des plus variés. A Chimu, les cadavres étaient inhumés dans une position repliée et disposés au milieu des sables, par couches qui diminuaient toujours d'étendue à mesure que la nécropole s'élevait et formaient ainsi une pyramide (3). Auprès d'Acora, petite ville non loin du lac de Titicaca, ils étaient placés sous des mégalithes (4) qui rappellent

(1) « These ruins are interesting from the six stone portals, one within the other. » Bollaërt, *l. c.*, p. 199.

(2) *Les Premiers Hommes*, t. II, p. 235.

(3) M. Desjardins (*l. c.*, p. 168) décrit une des sépultures les plus considérables, la Huaca San Pedro.

(4) On rencontre aussi des mégalithes témoignant d'un art plus avancé. Wiener parle d'une construction cyclopéenne auprès de Vilcabamba. Squier reproduit un mégalithe intéressant qui s'élève auprès de Chicuito. C'est un rectangle, mesurant 65 pieds de longueur, formé par de gros blocs de pierre fichés en terre et s'élevant à 14 pieds au-dessus du sol. Il existe une seule ouverture tournée vers l'Est et masquée par deux blocs de dimensions considérables. On attache dans l'Amérique du Sud une certaine importance à ces mégalithes. « Pero lo que sin duda es aun de mas importancia es encontrarse por muchos puntos del territorio peruano, construcciones en

nos dolmens et nos cromlechs (fig. 172). Une vaste plaine est couverte de pierres, plantées debout, formant tantôt des cercles, tantôt des carrés et souvent recouvertes de larges dalles, qui renferment la chambre sépulcrale.

Ces sépultures, sont dues aux Aymaras, et elles datent probablement de l'époque où ces peuples obéissaient à des chefs indépendants. Nous ne savons de leur histoire que le titre de *Curacas* que portaient ces chefs et qu'ils ont conservé



Fig. 172. — Sépulture mégalithique à Acora.

sous es Incas. Plus tard, avec les progrès du pays, les monuments grossiers firent place à des tombeaux plus magnifiques; de là, les tours ou *chulpas*, qui, confondus avec les mégalithes couvrent toute la plaine d'Acora. Les chulpas comprennent un massif de maçonnerie en pierres brutes et en argile, revêtu à l'extérieur de gros blocs de trachyte ou de basalte. Le massif est construit de façon à ménager un cist, où le corps était déposé; la porte généralement très basse, est toujours tournée vers l'est, comme un hommage sans doute au soleil levant. Presque tous portent une corniche rapprochée du sommet et sont érigés sur une petite plate-forme en dalles. Squier

piedra, iguales por el estilo y el carácter á esos cromlechs, dólmenes, circulos del Sol ó druidicos de la Escandinavia, las islas Británicas, Francia, Asia, etc. » Ameghino, *l. c.*, t. I, p. 100.

en cite dont la hauteur dépassait 24 pieds. Une ouverture de 18 pouces carrés donnait accès à la chambre funéraire (1). Il parvint à y pénétrer avec de grandes difficultés; mais seulement pour constater que d'autres l'avaient précédé et pour ne recueillir que quelques débris d'ossements humains et quelques misérables fragments de poterie.

Nous reproduisons un de ces chulpas, situé dans la montagne auprès du village de Palca (fig. 173). Il s'élève sur une excava-

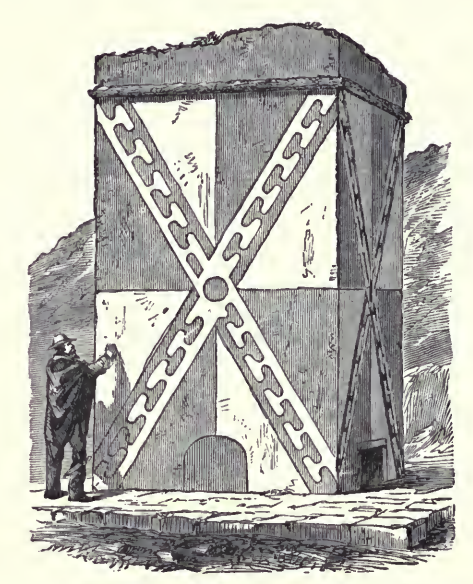


Fig. 173. — Chulpa auprès de Palca.

tion de quatre pieds de profondeur formant une véritable cave, soutenue par des murs en pierres brutes. Sa hauteur est de 16 pieds, et à 2 pieds environ du sommet, on distingue une corniche formée d'*ichu*, herbe grossière qui pousse dans les montagnes, fortement comprimée, puis taillée à l'aide d'instruments tranchants (2). La maçonnerie est un mélange de cailloux et

(1) Cette chambre mesurait 11 pieds carrés ; sa hauteur était de 13 pieds.

(2) Des corniches semblables se retrouvent sur plusieurs points. Squier en cite auprès de Tiuhuani (*Peru*, p. 388).

d'argile, enduit en stuc, puis peint en blanc et en rouge de manière à produire des dessins variés. Les ossements humains confondus dans le plus étrange désordre, formaient dans la chambre sépulcrale, un dépôt de plus d'un pied d'élévation.

Les chulpas sont en général de forme carrée ou rectangulaire; quelquefois cependant on rencontre des tours rondes, mais, par une disposition particulière, leur diamètre va en s'élargissant de la base au sommet. Les distributions intérieures ne sont pas moins diverses; les unes renferment des voûtes cintrées; d'autres des cists recouverts de dalles de pierre, ou même de simples niches. Nombreux dans la Bolivie et dans tout le Collao (1), on peut les voir par groupes variant de vingt à cent sur les flancs des montagnes, ou sur les rochers isolés; partout, ils forment un des traits caractéristiques du paysage.

Auprès de Tiuhuani, sur la rive est du lac, on trouve plusieurs chulpas, qui renferment deux cists funéraires. Ils sont peints en rouge, en jaune ou en blanc, et comme les pluies sont des plus rares dans toute la région, les couleurs sont remarquablement conservées. Ces chulpas doubles, véritables tombeaux de famille, renfermaient jusqu'à douze squelettes. Dans la vallée d'Escoma, on cite un chulpa, avec deux chambres sépulcrales, ayant chacune une entrée séparée. Il avait été fouillé à diverses reprises et complètement dévalisé par les tapadas. Quelques débris d'ossements restent seuls, comme les témoins de sa destination première.

Las Casas (2) raconte qu'au moment de la conquête espagnole, les Péruviens continuaient ce même mode d'ensevelissement : « Dans certaines provinces, ajoute-t-il, leurs sépultures sont des tours de construction massive, creusées à la hauteur d'un *estado* (3). Sur certains points, elles sont rondes, sur d'autres carrées, mais toujours très élevées et assez nombreuses pour couvrir de grands espaces. Quelques-uns des indi-

(1) Le Collao est le bassin du lac Titicaca; il est limité par les Andes et la Cordillère.
(2) *Hist. Apologetica de las Yndias.*
(3) Six pieds.

gènes les construisent sur des éminences à une demi-lieue et plus des villes, en sorte qu'elles semblent de loin des villages populeux. Chacun a une sépulture particulière pour ses ancêtres. Les morts sont enveloppés de peaux de lama, où l'on a soin de marquer les yeux et la bouche, puis recouverts d'autres vêtements; ils sont ensuite placés sur leur séant et les portes des sépultures, qui s'ouvrent toujours vers l'est, sont murées. Sur d'autres points, les morts enveloppés comme nous venons de le dire, sont déposés dans leurs maisons, souvent au milieu des vivants. Ils n'exhalent aucune odeur, à raison des peaux dans lesquelles ils sont fortement cousus et aussi à cause du froid qui les momifie rapidement. Les chefs sont placés dans la principale pièce de leur demeure, chargés des insignes de leur rang et des bijoux qu'ils affectionnaient. »

Sur les côtes du Pacifique, les modes de sépulture étaient



Fig. 174. — Vase en terre provenant d'une ancienne tombe péruvienne (1/4 grandeur).

différents. Auprès de Quito, au nord du royaume des Incas, le corps, réduit à une dessiccation complète, était déposé dans un tombeau, construit en pierres ou en adobes; on plaçait

auprès du mort des vases (1) de forme souvent originale (fig. 174, 175 et 176) destinés à recevoir le maïs ou la chicha (2), de tout temps la boisson nationale par excellence. On a retiré de ces tombeaux, des petites haches en cuivre, des miroirs, les uns en pierre polie ou en obsidienne, les autres en métal, des colliers, des pendants pour le nez ou pour les oreilles, des bracelets, des figurines en or ou en argent. A l'extrême sud, toute la vallée de Copiapo (Chili), est couverte de huacas, en forme de mound,

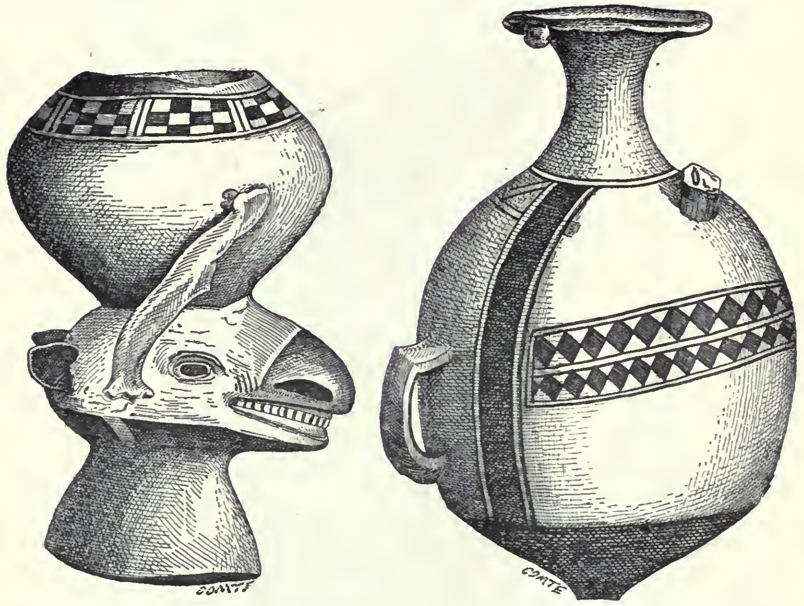


Fig. 175. — Vase provenant d'une tombe péruvienne (1/4 grandeur).

Fig. 176. — Vase d'une ancienne tombe de la baie de Chacota (1/4 grandeur).

qui mesurent jusqu'à 12 pieds de hauteur et de 20 à 30 pieds de longueur. Darwin, dans son voyage autour du monde, avait assisté aux fouilles d'un de ces tumuli; il renfermait deux sque-

(1) Des vases de forme à peu près semblable, servent encore aujourd'hui à préparer les infusions de Coca (*Erythroxylon Coca*). On peut consulter sur cette plante une excellente monographie du Dr L. A. Cosse, publiée à Bruxelles en 1861.

(2) La chicha est obtenue par la fermentation du maïs grillé.

lettes, celui d'un homme et celui d'une femme (fig. 177). A en juger par les objets recueillis dans la tombe, ils appartenaient à

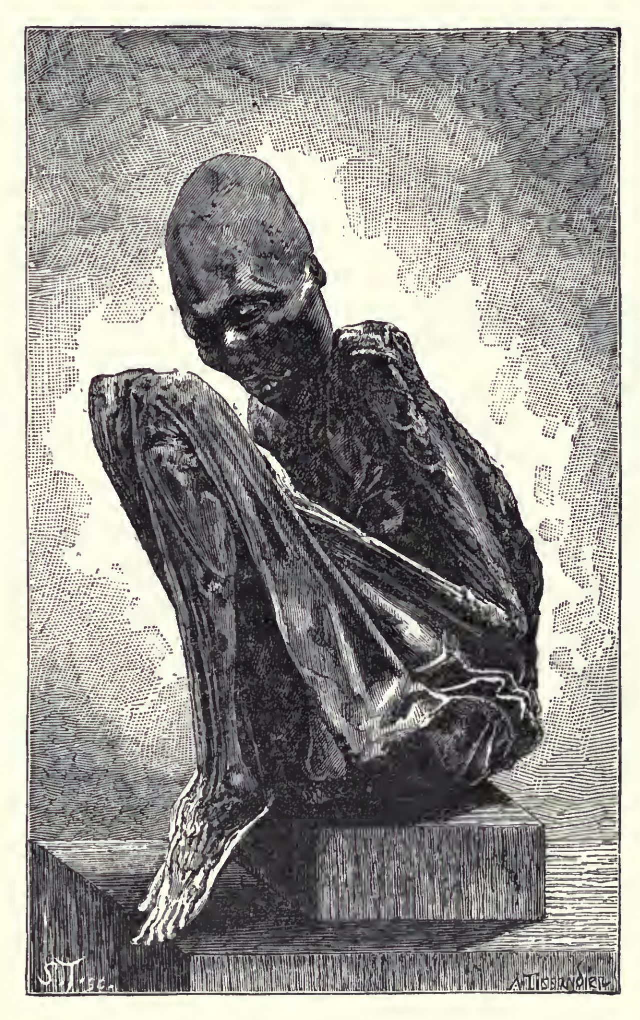


Fig. 177. — Momie d'Aymara (Museum d'Hist. nat. de Paris).

la classe la plus pauvre. C'étaient de grandes jarres en poterie du travail le plus grossier, des pointes de flèche en silex,

des épingles en cuivre, et des pierres à peine dégrossies, destinées à broyer le maïs (1).

Entre ces deux points extrêmes, nous trouvons d'autres sépultures, variant seulement selon la richesse du vivant. Des huacas auprès d'Arica fouillés en 1712, ont montré des morts enveloppés de riches étoffes et à côté d'eux, des vases en or et en argent (2). Les cadavres momifiés par la sécheresse du climat, car ils n'offraient aucune trace d'embaumement, étaient assis. Plusieurs portaient dans leur bouche une petite plaque en or (3). En 1836, de nouveaux explorateurs reprenaient ces fouilles sur les rivages de la baie de Chacota, à un mile et demi d'Arica (4). Les tombes étaient toutes de forme circulaire, leur diamètre variait de 3 à 5 pieds, leur profondeur de 5 à 6 pieds; souvent elles étaient entourées d'un cromlech de pierres debout, d'autres fois surmontées d'un mound. Toutes conservent les traces de grands feux allumés après l'inhumation, pour obéir sans doute à un rite consacré.

Le plus grand nombre de ces tombes avait été violé. Celles restées intactes permirent de constater le mode de sépulture; quelques-uns des corps avaient évidemment été desséchés avant l'inhumation; d'autres paraissaient enduits avec une substance résineuse (5). Tous étaient assis sur des dalles de pierre, les bras ramenés sur la poitrine, les jambes repliées, la tête penchée sur les genoux. Ils étaient vêtus d'une grossière étoffe de laine cousue en guise d'aiguilles, avec de fortes épines de cactus, laissées dans le vêtement. Le cadavre portait tous les objets nécessaires à la vie. Les hommes (fig. 178), des armes, des outils, des ornements;

(1) *Voyage d'un Naturaliste autour du monde*, p. 368. — Bollaërt, *l. c.*, p. 175.

(2) Bollaërt, *l. c.*, p. 151.

(3) Rivero et Tschudi, *Antiguedades Peruanas*.

(4) J. Blake, *Notes on a Collection from the ancient Cemetery of the Bay of Chacota; Reports Peabody Museum*, t. II, p. 177 et s.

(5) Agassiz cite des corps conservés par ce procédé à Pisagua. Selon M. Putnam, ceux provenant du cimetière d'Ancon ne sont pas momifiés à l'aide de substances résineuses. Sur ce dernier cimetière, il faut consulter Wiener (*Pérou* et *Bolivie*) qui y a fouillé de nombreuses tombes.

les enfants, des jouets; les femmes (fig. 179) (1), des quenouilles chargées de laine, des pelotons de fil, des aiguilles en bois souvent d'une extrême finesse, des peignes, bien d'autres instruments dont l'usage est inconnu, des petites coquilles servant de monnaie (2), des sacs renfermant soit des cheveux, dernier sou-



Fig. 178. — Momie péruvienne.

venir adressé au mort, soit des provisions pour le long voyage (3), épis de maïs, ou feuilles de coca.

(1) La momie que nous donnons (fig. 179) a été reproduite sur une photographie exécutée, après qu'on eût retiré tous les objets que la femme portait.

(2) *Littorina Peruviana*.

(3) Le Peabody Museum possède un véritable panier à ouvrage, renfermant les objets nécessaires au travail féminin. Il a été trouvé sous un huaca du Pérou.

Tous ces objets, grâce à la sécheresse du climat, sont merveilleusement conservés (1). Par une pensée touchante, les parents de la morte, dont nous reproduisons les traits, avaient déposé



Fig. 179. — Momie d'une femme trouvée dans la baie de Chacota.

auprès d'elle, non seulement des vases de toutes formes (fig. 174, 175, 176, 180), mais encore des étoffes qu'elle avait commencé à tisser et que la mort l'avait sans doute empêché d'achever (2). Les cheveux de couleur brune peu foncée étaient fins et soyeux ; les jambes depuis la cheville jusqu'aux genoux, peintes en rouge, mode chère probablement à la coquetterie féminine, car on avait pris soin de placer auprès de la morte des petites vessies remplies de gomme résineuse et de poudre rouge, pour continuer sa toilette, dans la vie nouvelle qui commençait pour elle (3).

(1) *Bul. Soc. Anth.*, 1881, p. 550.

(2) A Pachacamac, les fouilles ont donne un métier chargé d'une étoffe à demi tissée.

(3) Les femmes Galibis se peignent encore aujourd'hui les jambes au moyen du

A Iquique, un huaca ne renfermait pas moins de cinq cents cadavres, tous assis et enveloppés de longs manteaux de couleur



Fig. 180. — Vase d'un tombeau de la baie de Chacota.

différente (1). Certains rites restent inexpliqués : ainsi, en 1830, on découvrait, à l'entrée de la vallée de Tarapaca un



Fig. 181. — Vase d'une ancienne sépulture péruvienne (Grandeur naturelle).

huaca entouré d'un cercle de pierres debout ; au centre, on

Toucou, poudre végétale d'un beau rouge, que l'on fait dissoudre dans de l'huile extraite de certaines graines oléagineuses.

(1) Bollaërt, *l. c.*, p. 157.

relevait le squelette d'une femme et auprès d'elle, ceux de quatre hommes; sur chacun on avait placé trois grosses pierres. Parmi les nombreux objets provenant de cette sépulture, on cite une statue de femme, dont le visage était en argent.

Pachacamac était, nous l'avons dit, un lieu sacré pour les anciens habitants du Pérou, et le temple un but de pèlerinage. Ses abords sont un vaste cimetière; et le sol sableux et chargé de nitre a conservé jusqu'à nous les momies confiées à la terre. Sur certains points, il est facile de constater trois ou quatre étages de cadavres; des générations d'adorateurs reposaient à l'ombre des murs, objet de leur respect. Les tombes étaient construites en adobes et recouvertes en cannes. Les corps avaient été repliés ou plutôt roulés sur eux-mêmes, puis enveloppés dans une toile de coton très fine et dans des couvertures fabriquées avec la laine du vigogne ou de l'alpaca. Ici aussi les tombes renfermaient les objets les plus variés. Les riches conservaient leurs ornements, les pauvres devaient se contenter d'un petit morceau de cuivre, l'obole destinée à Caron dans les rites funéraires de la Grèce (1). A côté de chacun, on plaçait les outils de sa profession; auprès du pêcheur, les filets et les hameçons; auprès de la jeune fille, les ustensiles du ménage. Avec les vases qui se rencontrent toujours dans les sépultures péruviennes, on trouve souvent à Pachacamac, des morceaux de quartz ou de cristal grossièrement taillés; c'étaient, selon le père Arriaga (2), les *Canopas*, les dieux lares du foyer qui devaient continuer leur protection au défunt dans la nouvelle vie où il entrait; les *Canopas* chargés de veiller sur la famille étaient toujours remis à l'aîné des fils.

Si nous nous éloignons du Pacifique, les grottes au besoin artificiellement agrandies, servaient fréquemment de lieux de sépulture. Dans la vallée du Yucay, comme dans celle dominée par la forteresse de Pisac, les flancs presque inaccessibles des

(1) M. Wiener, dans ses fouilles d'Ancon, a trouvé un grand nombre de ces petites plaques en argent ou en bronze, placées dans la bouche des momies.

(2) *Extirpacion de la Idolatria del Peru.* Lima, 1621.

montagnes en sont couverts jusqu'à une hauteur de plusieurs centaines de pieds; et aujourd'hui encore, les rares habitants du pays les appellent, en souvenir de leurs hôtes, *Tantama-Marca*, les précipices de la désolation. Les rites funéraires étaient semblables à ceux que nous avons décrits; les cadavres étaient assis, enveloppés tantôt dans des toiles de coton, tantôt dans de simples nattes, mais toujours la tête était inclinée sur les genoux; des vases, des outils fort grossiers composaient le mobilier funéraire.

Dans la vallée de Paucar-Tambo, les rochers avaient été nivelés et les tombeaux construits en pierres appareillées. Ils étaient murés après l'ensevelissement et les pierres recouvertes d'une couche de stuc peint en couleurs voyantes. Le soin apporté à ces tombes avait été un appas irrésistible pour les tapadas, elles avaient été les premières violées et tout ce qu'elles renfermaient, dispersé sans profit pour la science (1).

Plusieurs voyageurs parlent aussi d'une grotte d'une certaine étendue, qui a reçu le nom approprié d'*Infernillos* (2). A l'entrée sont de grossières sculptures figurant des personnages des deux sexes. Sur les parois, on remarque plusieurs fois répétée l'empreinte d'une main humaine tracée soit avec du cinabre, soit avec de l'oxyde de fer ou plus simplement encore par l'application de la main elle-même, trempée dans une substance colorante. C'est la *mano colorado*, dont nous ignorons la signification, mais qui se retrouve sur divers points des deux Amériques (3) et qui est signalée aussi en Australie (4). Il est difficile de croire que ce soit là une circonstance purement fortuite.

Religion, Culte.

Les Péruviens distinguaient l'âme (*runa*), intelligente et immatérielle, du corps, dont le nom *allpacamasca* (la terre animée), est caractéristique (5). Ils admettaient une vie future; l'homme qui avait bien employé sa vie mortelle, se rendait après sa mort dans l'*Hananpacha*, le monde d'en haut, où l'attendait sa

(1) Squier, *Peru*, p. 491-531.
(2) Bollaërt, *l. c.*, p. 152.
(3) Voy. ch. v, p. 253.
(4) Miles, *Ethn. Soc. of London*, t. III. — *Nature*, 7 mai 1881.
(5) Desjardins, *l. c.*, p. 100.

récompense; si, au contraire, il avait mal vécu, il était précipité dans l'*Urupacha*, le monde d'en bas. Cette vie future, heureuse ou malheureuse, devait être toute matérielle. Quelle autre signification peut-on donner aux objets si divers, amoncelés dans les tombes, chez les Aymaras comme chez les Qquichuas, chez les prédécesseurs des Incas, comme chez les contemporains des Espagnols?

La croyance à l'immortalité de l'âme, à la récompense des bons, à la punition des méchants, implique nécessairement celle d'êtres supérieurs à l'homme, exerçant sur lui une influence et durant sa vie et après sa mort. Les Péruviens adoraient, nous l'avons dit à plusieurs reprises, le soleil, la lune, les étoiles, le tonnerre. Dans certaines contrées, la terre était l'objet de leur culte; dans d'autres, la mer, les sources, les montagnes, principalement celles couvertes de neige (*razu*) (1). A côté de ces forces visibles de la nature, il existait des dieux inférieurs, *Papapconopa*, que l'on invoquait pour obtenir une bonne récolte de patates, *Caullama*, le protecteur des troupeaux, *Chichic*, qui, comme le dieu Terme, assurait le respect des propriétés, *Lacarvillca*, qui présidait aux travaux d'irrigation. Sur d'autres points, les morts eux-mêmes étaient invoqués comme les protecteurs de leur famille. Ces dieux étaient probablement les représentants d'anciennes idolâtries, qui survivaient aux peuples chez lesquels elles avaient pris naissance. Quelques tribus plus grossières adoraient les animaux, le condor, le puma, la chouette, le serpent, les produits mêmes de la terre, tels que le maïs ou les patates. Mais ces différents peuples, en se soumettant aux lois des Péruviens, se convertissaient, de gré ou de force, au culte du soleil. Les guerres des Incas avaient un caractère essentiellement religieux (2) et nous ne pouvons mieux les comparer qu'à celles des Musulmans, alors que l'Islamisme, propagé par le glaive, se

(1) Les pierres étaient aussi l'objet de la vénération des Péruviens; elle s'explique par une de leurs traditions, qui raconte que Viracocha avait communiqué la vie aux pierres et créé ainsi les premiers hommes et les premières femmes.

(2) Desjardins, *l. c.*, p. 95.

répandit avec une si étrange rapidité sur des régions entières.

Des recherches récentes ont montré qu'à une certaine époque, les prêtres péruviens enseignaient l'existence d'un dieu suprême, le *Deus ignotus*, auquel aucun temple n'était dédié (1) et dont nul ne devait retracer l'image (2). Il était adoré sous le nom de Pachacamac dans le haut Pérou, sous celui de Viracocha à Cuzco; le soleil, la lune, les astres, n'étaient que les formes symboliques de sa puissance, celles sous lesquelles il se manifestait aux hommes; les animaux étaient sa création, les produits de la terre un don de sa bonté. Molina a conservé quelques prières fort belles, toutes adressées à ce dieu unique et créateur; elles attestent chez leurs auteurs les sentiments les plus élevés (3). Mais leur authenticité ne paraît pas suffisamment prouvée et il est probable, que si la conception d'un dieu unique existait chez quelques esprits éclairés, les masses confondaient avec ce dieu lui-même, les symboles qui le caractérisaient.

Les Péruviens offraient à leurs dieux des fleurs, de l'encens, des animaux, tels que les tapirs, les cobayes, les serpents. A la grande fête du Raymi ou du feu sacré, on sacrifiait un lama. A certaines occasions solennelles, lors d'une victoire ou de l'avènement d'un Inca par exemple, on immolait devant l'image du Soleil, un enfant ou une vierge choisie pour sa beauté (4); mais ces sacrifices étaient rares et ils n'étaient jamais suivis des odieux festins, qui accompagnaient invariablement les sacrifices humains chez les Mexicains.

(1) Il existe cependant un temple, érigé en l'honneur de ce dieu suprême, par l'Inca Viracocha, à qui il était apparu, pour lui ordonner, au refus de son père Yahuar-Huacac, de marcher contre les ennemis qui osaient envahir les terres du soleil, lui promettant une victoire décisive. Garcilaso nous a conservé une description de ce temple qui fut détruit par les Espagnols.

(2) *Relacion Anonym. de las Costumbres Antiguas de tos Naturales del Peru.*

(3) *Saggio della Storia del Chili.* — Markham, *Narratives of the Rites ond Laws of the Incas*, published for the Hackluyt Society, London, 1873.

(4) Garcilaso (*Com. Real.*, p. I, lib. II, c. IX) affirme que les sacrifices humains avaient été complètement abolis par les Incas; mais il est contredit par tous les chroniqueurs espagnols, Sarmiento, Montesinos, Balboa, Cieça de Léon, Ondegardo, Acosta. Leur unanimité permet de supposer que Garcilaso descendant des Incas, a été entraîné dans son récit par sa vénération naturelle pour ses ancêtres.

On a prétendu que la confession existait chez les Péruviens et plusieurs historiens espagnols (1) sont d'accord pour l'attester. Nul n'était privilégié pour l'entendre ; elle pouvait se faire à tous, à des hommes comme à des femmes, et le confesseur avait le droit d'imposer une pénitence selon la gravité des faits accusés. On a voulu attribuer à ces pratiques une certaine importance, en les rattachant aux dogmes du christianisme, nous croyons qu'il y a là une simple coïncidence d'un grand intérêt, comme tout ce qui touche aux conceptions religieuses ; mais, jusqu'à présent, nous n'avons absolument aucune preuve sérieuse que le christianisme ait été connu en Amérique, avant l'arrivée des Espagnols.

Lois et coutumes.

L'autorité despotique des Incas était la base du gouvernement ; elle était fondée sur le respect religieux porté au descendant du Soleil et appuyée par une hiérarchie savamment combinée (2). La population était divisée en décuries ; parmi les dix individus qui formaient chaque décurie, l'Inca ou ses représentants en désignaient un, qui devenait le chef des neuf autres. Cinq décuries avaient à leur tête un décurion d'un rang supérieur ; cinquante décuries, un chef qui commandait ainsi à cinq cents hommes. Cent décuries enfin, obéissaient à un chef suprême qui recevait directement les ordres de l'Inca.

En dehors de cette organisation qui possédait les inconvénients réunis de la démocratie et du despotisme, étaient les *Curacas* ou gouverneurs de provinces. Les uns appartenaient à la famille des Incas ; les autres descendaient des anciens chefs des pays successivement soumis. Leur dignité paraît avoir été héréditaire ; elle passait à l'aîné des fils, à défaut d'enfants, à l'aîné des frères (3).

(1) « Este vilahoma eligia señalaba confesores, paraque asi en el Cuzco como en todas las demas provincias y pueblos confesasen secretamente á todas las personas, hombres y mujeres, oyendo sus pecados y dando las penitencias per ellos. » L'auteur anonyme de la relation à laquelle nous empruntons ces détails, ajoute que les confesseurs des Vierges du soleil devaient être des eunuques. Voy. Herrera, *Hist. Gen.* Déc. V, lib. IV, c. IV. — Acosta, *l. c.*, c. XXV.

(2) Desjardins, *l. c.*, p. 117.

(3) La situation exacte des *Curacas* est peu connue. Dans certains cas ils pouvaient

Les lois pénales étaient sévères (1) et appliquées selon la seule volonté de l'Inca. Les homicides, les adultères, ceux qui avaient osé blasphémer contre le Soleil, ou contre l'Inca son représentant, étaient punis de mort. Le décurion qui ne dénonçait pas les crimes commis dans sa décurie, était passible de la même peine que le coupable. Le sodomite était écorché; l'incestueux, pendu. Comme les Vestales de Rome (2), les Vierges du Soleil qui avaient manqué à leurs vœux, étaient enterrées vivantes; leur maison était rasée et le village ou le quartier habité par leur famille subissait le même sort. Des fautes plus légères étaient punies par le fouet ou par la prison; d'autres fois, le coupable était astreint à porter une lourde pierre, pendant un temps déterminé.

Le mariage était obligatoire; un homme ne pouvait posséder qu'une seule femme; mais les Curacas étaient dispensés de cette règle et quant à l'Inca, le nombre de ses femmes ou de ses concubines était illimité. Il les choisissait parmi les filles de sa race, parmi ses sœurs elles-mêmes, parmi les Vierges du Soleil qui lui étaient signalées pour leur beauté. Aucun lien du sang, aucun respect religieux, ne limitaient son choix. Quand il était fatigué d'une de ses épouses d'un jour, l'honneur du lit royal la suivait dans sa retraite et elle était l'objet du respect de tous.

A un jour fixé chaque année, les jeunes gens qui avaient atteint l'âge de vingt-quatre ans, les jeunes filles celui de dix-huit ans, étaient réunis sur la place publique. Les représentants de l'Inca joignaient les mains de chaque couple et proclamaient leur union devant le peuple. Telle était la seule forme de mariage; il ne semble pas que l'inclination des époux fût consultée; en général cependant chacun se mariait dans sa propre famille. La décurie, dont nul ne pouvait sortir, sans la permission expresse

être élus par le peuple, mais leur élection devait être soumise à l'Inca, qui avait également le droit de les révoquer.

(1) « El castigo era riguroso que por la mayor parte era de muerte por liviano que fuese el delito. » Garcilaso, *Com. Reales*, p. I, lib. II, c. XII. Cf. F. de Santillan et la Relation anonyme.

(2) Le mariage était permis entre parents à partir du second degré.

de l'Inca, était tenue de faire construire une demeure pour chaque nouveau ménage et de lui assigner une quantité de terre suffisante pour sa nourriture. A la naissance de chaque enfant, la contenance allouée était augmentée : d'un *fanega* (1) pour un garçon, d'un *demi-fanega* pour une fille.

Cette division de la terre était modifiée par une révision annuelle et un nouveau partage avait lieu, selon le nombre des membres de chaque famille. C'était, on le voit, une véritable loi agraire ; la propriété individuelle, telle que nous la comprenons, paraît n'avoir jamais existé (2) ; le Péruvien était seulement le fermier, pendant un an, du lot que le sort ou la volonté des décurions lui attribuaient. Outre les terres appartenant à la communauté et partageables entre tous ses membres, d'autres, et ce n'étaient pas les moins importantes, formaient la propriété exclusive du Soleil ou de l'Inca. Les habitants devaient cultiver ces terres, même aux dépens des leurs, et nul, hormis les malades ou les infirmes, ne pouvait se dispenser de ce devoir sacré.

Les lamas étaient la grande ressource agricole du Pérou. Ces animaux qui, comme leurs congénères les chameaux, se contentent de la nourriture la plus chétive et vivent là où tous les autres mammifères mourraient de faim, étaient précieux dans ces régions deshéritées. Tous appartenaient à l'Inca. Il désignait les bergers qui les conduisaient par troupeaux immenses dans les montagnes ; à la saison voulue, leur laine était portée dans des magasins construits à cet effet. Une certaine quantité de laine était distribuée à chaque famille, suivant le nombre des femmes qui, en faisaient partie et pendant que les hommes cultivaient la terre, celles-ci filaient et tissaient les vêtements nécessaires. Elles devaient aussi préparer une certaine mesure d'étoffes; ces étoffes

(1) L'évaluation exacte du *fanega* est inconnue ; nous savons seulement qu'il était égal à la superficie que l'on pouvait ensemencer avec cent livres de maïs.

(2) *Rel. primera del Licenciado Polo de Ondegardo.* Ondegardo avait été corrégidor de Cuzco vers 1560. Prescott avait fait faire une copie de ses rapports, adressés à Philippe II et conservés aux archives de Simancas. Ils ont été depuis partiellement imprimés aux frais de l'*Hakluyt Society* de Londres.

étaient entassées et devaient servir pour les besoins imprévus de la communauté.

Les demeures des Péruviens étaient en rapport avec la situation qui leur était ainsi faite. Sauf celle des Incas ou des Curacas, toutes semblent bâties sur le même modèle (1) ; elles étaient doubles et ne communiquaient que par des portes extérieures s'ouvrant sur un corridor, qui régnait sur toute la longueur de l'édifice et que l'on ne saurait mieux comparer qu'à nos anciens cloîtres. Les toits étaient quelquefois à deux pentes (2), soutenus par des murs latéraux à double pignon, sur lesquels venaient s'appuyer des traverses en roseaux que l'on chargeait de feuilles d'agave, de paille de maïs, quelquefois même de nattes.

Cette savante organisation assurait la domination incontestée du maître suprême. Chaque individu était parqué dans un clan, dont il lui était interdit de sortir. Il ne pouvait améliorer ni sa propre situation, ni celle des siens ; il ne pouvait non plus déchoir. Dès lors, les mobiles qui agissent le plus puissamment sur l'homme, le patriotisme, l'ambition, le désir de la richesse, l'esprit d'initiative, faisaient défaut. Tous les ressorts étaient brisés ; c'est la meilleure explication de la facilité avec laquelle quelques aventuriers espagnols soumirent avec une étrange rapidité, une population de plusieurs millions d'âmes.

Arts mécaniques, Poterie.

La céramique péruvienne était supérieure, comme fabrication, à celles des autres peuples de l'Amérique. La roue du potier paraît cependant avoir été inconnue et l'on s'étonne à bon droit de la régularité que les ouvriers obtenaient, sans l'emploi de moyens mécaniques. On peut voir au musée archéologique de Madrid, une série très complète de vases provenant des côtes du Pacifique et destinés les uns à aller au feu, les autres, aux divers usages de la table ou des appartements. Les formes sont extrêmement variées, depuis le vase le plus grossier rappelant la poterie lacustre de nos pays, jusqu'aux aiguières d'un excellent travail, représentant des hommes, des animaux et une série cu-

(1) Comte de Sartiges, *Rev. des Deux Mondes*, 1851.
(2) Wiener, *l. c.*, p. 503.

rieuse de végétaux, dont l'étude permettra de reconstituer toute l'antique flore du pays.

Cette poterie(1) était noire, grise ou rouge, plus rarement jaune ou bleue (2), cuite au four (3) et recouverte extérieurement d'un vernis perméable probablement silico-alcalin. On a prétendu attribuer ce vernis à un polissage à froid ; mais M. Demmin a prouvé qu'il était obtenu par la cuisson, car, il n'a réussi à l'enlever, ni par l'esprit-de-vin, ni par l'essence.

Les vases étaient moulés en deux morceaux et soudés avant la cuisson ; aussi ont-ils constamment un bourrelet au point de jonc-



Fig. 182. — Vase funéraire provenant d'un huaca du Pérou.

Fig. 183. — Vase péruvien représentant un homme accroupi.

tion. La forme était souvent ovoïde (fig. 176) et un pied spécial était indispensable pour les poser. L'ornementation présente une originalité particulière ; elle est moins simple, plus contournée que celle des poteries mexicaines. Il en est cependant qui sont ornées de grecques, de losanges, de chevrons, de spirales ou de cercles

(1) Desjardins, *l. c.*, p. 171. — Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 620 et s.

(2) Demmin, *Guide de l'amateur de faïences ou de porcelaines*. 3e éd. Paris, 1867. — Barnard Davis, *Anth. Institute of Great Britain*, april 1873.

(3) Bollaërt dit (*l. c.*, p. 210) que la poterie était cuite au soleil et que l'usage du four était inconnu. C'est là une erreur évidente.

concentriques (fig. 174, 175, 182). Le Louvre possède une pièce remarquable d'origine péruvienne, malheureusement enfouie de-

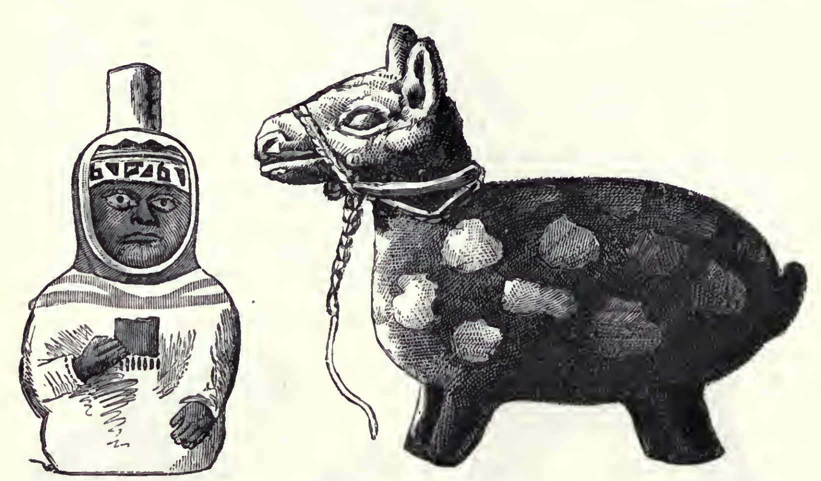


Fig. 184. — Vase péruvien. Fig. 185. — Poterie péruvienne représentant un lama.

puis longues années dans les réserves (1). Les ornements témoignent de rapports évidents entre l'art grec et l'art américain. Ces



Fig. 186. — Poterie péruvienne.

mêmes réserves renferment une autre poterie des côtes du Paci-

(1) Demmin, *l. c.*, p. 134. — Birch, *Ancient Pottery*, t. II, p. 253.

fique, dont le dessin rappelle Hercule luttant contre un poisson, sujet si fréquemment reproduit par les Étrusques. On peut voir au musée ethnographique de Saint-Pétersbourg une figure accroupie de quarante centimètres environ de hauteur; si les oreilles, démesurément grandes, rappellent les Orejones, la tête est surmontée d'une couronne murale, semblable aux couronnes que

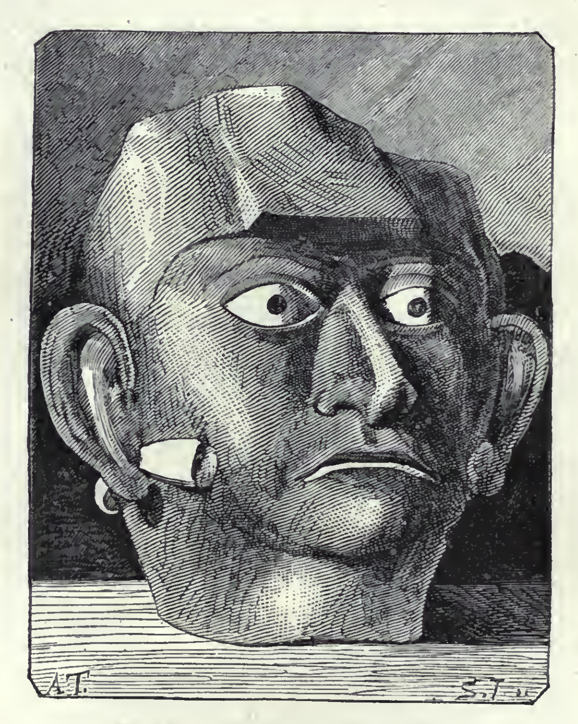


Fig. 187. — Vase trouvé à Chimbote.

portent certaines statues antiques (1). Il n'est guère de collection péruvienne, publique ou privée (2), qui ne renferme des types

(1) Schöbel, *Antiquités Américaines du Musée Ethnographique de Saint-Pétersbourg. Cong. des Americ.* Nancy, 1875, t. II, p. 273.

(2) La collection Macedo, récemment acquise par le gouvernement prussien, renfermait de nombreux types d'animaux. Plusieurs sont reproduits dans la Nouvelle Revue d'Ethnographie (1882, n° 1) qui, sous l'habile direction du Dr Hamy, est appelée à rendre de réels services à la science. Notre Musée du Louvre possède aussi dans ses salles

se rapprochant curieusement de ceux que nous pensions jusqu'ici l'apanage exclusif de l'ancien continent. Il faut noter ces faits ; peut-être permettront-ils, un jour, des conclusions qui nous semblent aujourd'hui prématurées.

De nombreuses poteries figurent des hommes (fig. 183, 184), des animaux dans des postures familières (fig. 185, 186), un lama, par exemple, mangeant un épi de maïs.

Le Peabody Muséum possède cinquante et une pièces provenant de la collection Agassiz, parmi elles, plusieurs représenta-



Fig. 188. — Vase en terre cuite trouvé sous un huaca auprès de Santa.



Fig. 189. — Silvador.

tions de singes et trois figures humaines, variant de 13 à 17 pouces de hauteur. Deux vases trouvés l'un à Chimbote (fig. 190), l'autre sous un huaca auprès de Santa (fig. 188) sont remarquables ; le premier est dû aux Chimus et remonte aux temps de la domination des Incas, car les oreilles sont distendues par un ornement qui date de cette époque ; le second est une figure humaine en argile rouge, d'un type très caractérisé.

publiques, une collection précieuse de figurines d'hommes et d'animaux (De Longpérier, *Notice des monuments exposés dans la salle des Antiquités Américaines*, n[os] 658 et s.).

Le silvador (fig. 189), tel est le nom donné à une pièce conservée au musée du Trocadéro, mérite une mention spéciale, ne fût-ce qu'à raison de son originalité. Il se compose de deux vases à goulots communiquant entre eux (1). Un seul des goulots est

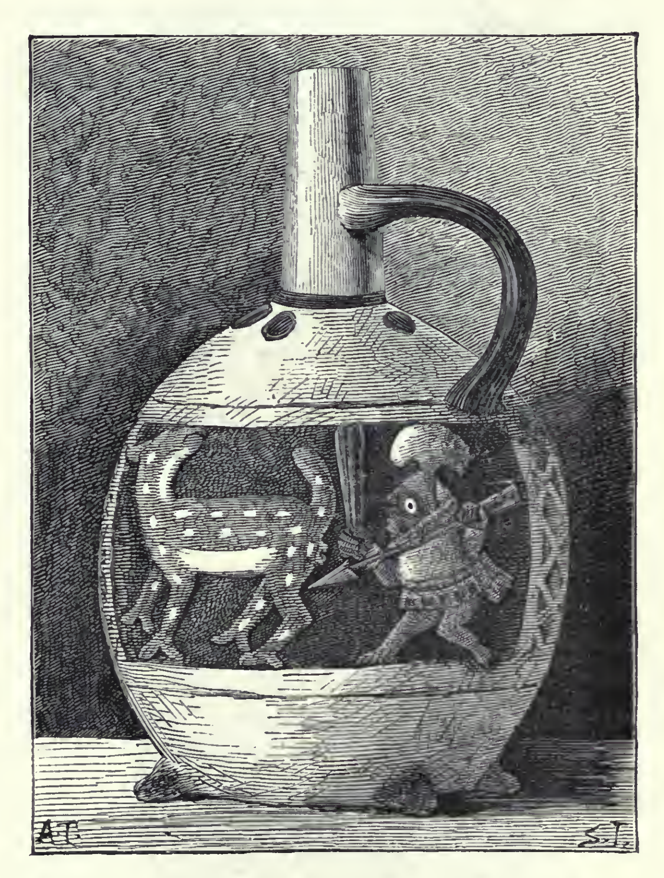


Fig. 190. — Poterie peinte, représentant un chasseur de Vigognes.

libre et quand on y verse un liquide, l'air comprimé dans l'autre, s'échappe avec un sifflement particulier ; par une habile

(1) J. Bertillon, *Nature*, 10 juin 1882. M. Wiener reproduit un certain nombre de silvadors ; ils rappellent les *nasiternes* étrusques, mieux encore les jarres jumelles qui se fabriquent aujourd'hui encore en Kabylie.

disposition, les sons se modifient et imitent les cris des divers animaux et même la voix humaine. Sur le goulot d'un des



Fig. 191 et 192. — Disques destinés à servir de pendants d'oreilles.

vases, dont nous donnons la gravure, on a posé une petite figure, d'une assez bonne exécution, qui représente un homme portant

un casse-tête, l'arme la plus redoutable des anciens Péruviens.

Certaines poteries sont ornées de sujets d'une exécution en général très médiocre ; on se demande même si le chasseur de vigognes (fig. 190) n'est pas une véritable caricature. Quelques-unes de ces peintures sont certainement symboliques, mais leur interprétation est purement conjecturale ; d'autres sont des plus obscènes (1), et par une association assez étrange, plusieurs d'entre elles ont été recueillies sous des huacas, mêlées à des ossements humains.

Comme les Mexicains, les Péruviens façonnaient en terre cuite des instruments de musique, des flûtes de Pan ou des trompettes, des ornements de tout genre, surtout ces lourds disques (fig. 191, 192), nous ne savons quel autre nom leur donner, destinés à être fixés aux oreilles et à amener par leur poids la forme bizarre, imposée aux sujets des Incas.

Nul peuple américain n'a surpassé les Péruviens pour la fabrication des étoffes. Le coton qu'ils cultivaient dans les vallées chaudes et humides, la laine des lamas, des alpacas ou des vigognes fournissaient d'excellents matériaux, ils connaissaient l'art de la teinture ; souvent l'étoffe était tissée en laine de couleurs différentes et l'on obtenait ainsi, dans la trame, les dessins les plus variés (fig. 193). Les toiles de coton, en général d'une grande finesse, étaient teintes en couleurs diverses et les ouvriers savaient, par des combinaisons d'ornements ou de figures, obtenir les effets les plus heureux. Ils se servaient pour cela de véritables planches tantôt en écorce, tantôt en terre cuite (fig. 194) ; on ajoutait aussi des plumes au brillant coloris, nuancées avec goût, et les vêtements des Incas ou des Curacas excitèrent, par leurs reflets chatoyants, l'enthousiasme des premiers chroniqueurs espagnols. Étoffes.

Bollaërt a rapporté, il y a de longues années déjà, au musée britannique, d'intéressants spécimens des étoffes péruviennes.

(1) « From the North of Peru, I have seen clay figures characterised by a prurient indecency. » Bollaërt, *l. c.*, p. 211.

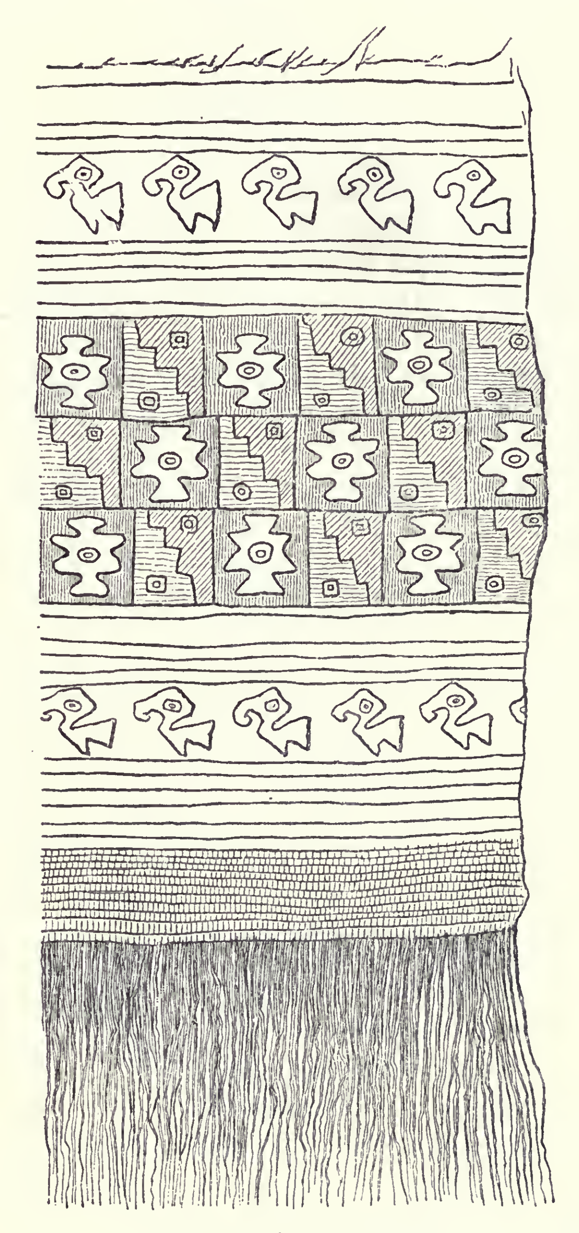


Fig. 193. — Étoffe péruvienne.

On peut également voir, aux musées du Louvre et du Trocadéro, des fragments remarquables par la variété des combinaisons et le goût naturel des ouvriers. On est vraiment frappé du résultat auquel ils avaient su arriver, malgré les obstacles que devait

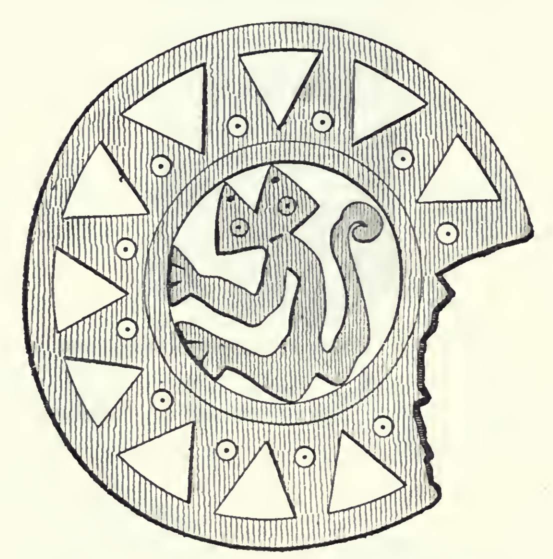


Fig. 194. — Planche pour l'impression des étoffes.

opposer à toute industrie le régime social auquel ils étaient soumis.

Les riches mines du Pérou, celles surtout si célèbres de Pasco, conservent les traces d'anciennes exploitations, dont il est difficile de préciser l'époque. Une seule chose est certaine : les ouvriers qui travaillaient les métaux précieux avaient acquis cette habileté que le temps seul peut donner. Bien qu'un nombre considérable d'objets ait disparu dans le creuset, il reste cependant encore assez de bracelets, d'épingles, d'épiloirs, de vases portant des ornements en relief (fig. 196), pour apprécier le talent des orfèvres. Les figurines sont plus remarquables encore, ce sont des lézards, des serpents (fig. 197), des singes, des oiseaux avec leurs plumes, des poissons avec leurs écailles, des arbres avec leurs Métaux.

feuilles, modelés tantôt en plein, tantôt en creux. L'artiste ne reculait même pas devant la représentation de scènes complètes.



Fig. 195. — Vase en argent découvert à Chimu.

Nous citerons un enfant couché dans un hamac, sur lequel va s'élancer un serpent enroulé autour d'un arbre et un homme

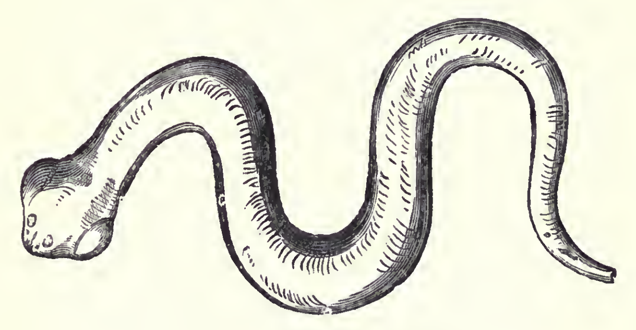


Fig. 196. — Serpent en argent.

assis entre deux femmes (1). Cette dernière scène malheureusement est d'une reproduction impossible. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que les Péruviens ignoraient l'art du fondeur, le seul procédé connu pour la fabrication de pièces aussi compli-

(1) Ce groupe faisait partie de la collection de M. Squier ; il pesait 49 onces, soit environ 1510 grammes.

quées était l'amalgamation de l'or avec le mercure (1). Cette pâte très plastique se prêtait facilement au modelage ; quand l'artiste avait terminé son œuvre, il volatilisait le mercure, en l'exposant à un feu ardent ; l'or seul restait et il suffisait d'un simple polissage pour amener le résultat cherché. Cieça de Léon (2) rapporte que c'étaient surtout les gens de Chimu qui travaillaient les métaux, et il ajoute qu'après la soumission du pays, l'Inca-Yupanqui emmena à Cuzco les meilleurs ouvriers de la ville.

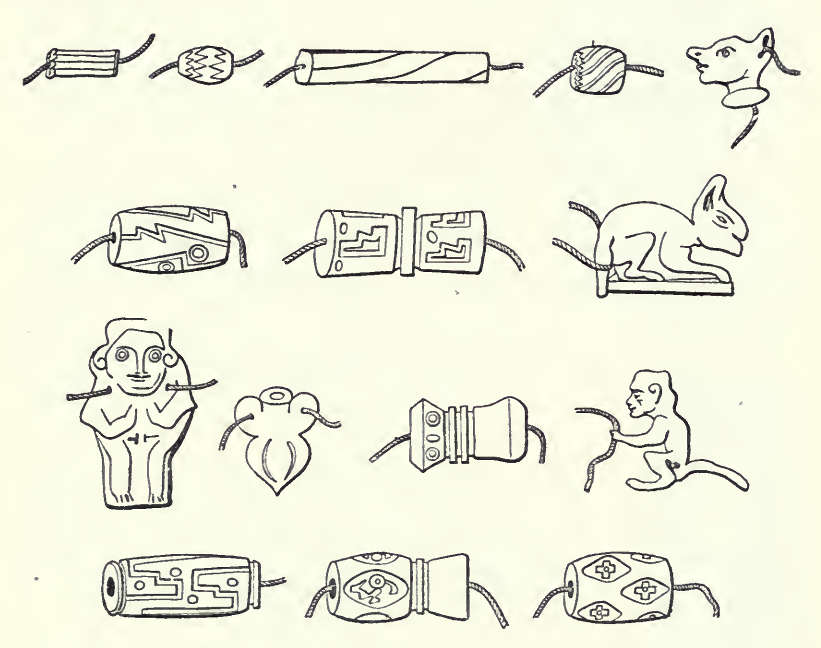


Fig. 197. — Grains de collier en or, en argent, en terre cuite, en pierre dure, en verre.

Mentionnons encore plusieurs petites pièces rondes, en or, en argent ou en cuivre, percées d'un trou et portant sur une de leurs faces la grossière empreinte soit d'un homme, soit d'un

(1) Le mercure est fort commun dans le pays et les Indiens savent, aujourd'hui encore, l'obtenir.

(2) Cieça de Léon, un des compagnons de Pizarre, resta 17 ans au Pérou. Son histoire, *Primera parte de la Chronica del Peru*, a été imprimée à Séville en 1553, à Anvers en 1554.

animal. Sont-ce des monnaies? Rien ne fait supposer que ces hommes eussent créé un moyen d'échange, inutile à leurs modestes besoins, et il est plus probable que c'étaient là des ornements semblables à ceux en or, en argent, en terre cuite, en verre, en pierre dure trouvés sous les huacas (fig. 197).

Le fer paraît toujours avoir été inconnu aux Péruviens, comme aux autres habitants de l'Amérique. Il était remplacé par le bronze ou le cuivre (1) et on a recueilli en quantités considérables des armes, des outils, des instruments, des ornements (2) fabriqués avec l'un ou l'autre de ces métaux. Le cuivre était mélangé de cinq à dix pour cent d'argent. Était-ce bien là un alliage? Ne devons-nous pas y voir plutôt le produit naturel de la mine (3) et la séparation des métaux ne dépassait-elle pas la science métallurgique des anciens habitants du Pérou?

La bêche, le ciseau présentent les formes qui se sont conservées dans le pays ; les celts ressemblent aux celts en pierre de l'Europe ; les couteaux, à ceux encore en usage chez nos selliers. Quelquefois les outils étaient plus grossiers ; Darwin raconte avoir vu des pierres brutes percées d'un trou pour recevoir un manche, servir aux habitants du Chili, pour labourer ou plutôt pour gratter la terre.

Les armes, en général des plus misérables, étaient des pointes de lance (4), de javeline, de flèche, des casse-têtes en bronze. Comme tous les peuples primitifs, les habitants de l'Amérique du Sud avaient su de bonne heure utiliser la pierre. Auprès des mines de Pasco notamment, il a été recueilli des haches ou des

(1) Certains écrivains ont prétendu que les Péruviens connaissaient un système de trempe qui ajoutait à la puissance de résistance du cuivre. Aucun des objets découverts jusqu'à ce jour ne justifie cette assertion.

(2) A l'Exposition de Madrid, on a pu voir une statuette en bronze, haute de vingt centimètres, représentant un homme assis, les jambes croisées sur une tortue et appuyant ses bras sur une tablette, où est tracée une inscription. Or, l'inscription est chinoise et la tortue est d'une espèce asiatique. La statuette aurait été extraite d'un huaca au pied des Andes.

(3) Nous avons cité ce même fait pour le cuivre extrait par les Mound-Builders des mines du lac Supérieur.

(4) Squier possédait dans ses collections une pointe de lance, qui ne mesure pas moins de vingt pouces de longueur.

pointes de flèche en silex, en obsidienne, en diorite, en basalte et des mortiers en pierre semblables à ceux de la Californie.

Le musée du Trocadéro renferme plusieurs bâtons en bois, où l'on a voulu voir, par un rapprochement assez curieux avec ceux des temps néolithiques de nos régions, les insignes du rang (1). Nous en reproduisons un (fig. 198) d'un travail intéressant (2) ; sept oiseaux sont sculptés le long du bâton, ils semblent grimper vers le sommet, couronné de deux autres oiseaux, des pélicans, assure-t-on. On peut encore citer, comme spécimen du travail du bois, un siège soutenu par deux pumas, trouvé à Cuzco (fig. 199), et des escabeaux à quatre jambes, taillés dans une seule pièce de bois. Ces escabeaux ont figuré à l'exposition de Madrid ; ils rappellent la forme des sièges représentés dans les pictographies méxicaines. Le bois servait également pour tous les objets de la vie usuelle. On connaît, par exemple, plusieurs modèles de peignes (fig. 200), travaillés avec goût ; ils étaient presque toujours placés dans les huacas, auprès des morts.



Fig. 198. — Bâton de commandement.

Les Pintados.

Il reste, pour terminer ce qui est relatif aux Péruviens, à raconter les *Pintados*, tel est le nom donné aux gravures et aux sculptures qui se rencontrent si

(1) Il est remarquable que les insignes du rang ont constamment eu le bâton pour point de départ. Telle est l'origine du sceptre des rois, de la crosse des évêques, du bâton des maréchaux de France.

(2) *Nature*, 10 juin 1882.

fréquemment sur les roches granitiques de la chaîne des Andes (1). Ce sont des hommes, dont quelques-uns atteignent jusqu'à 30 pieds

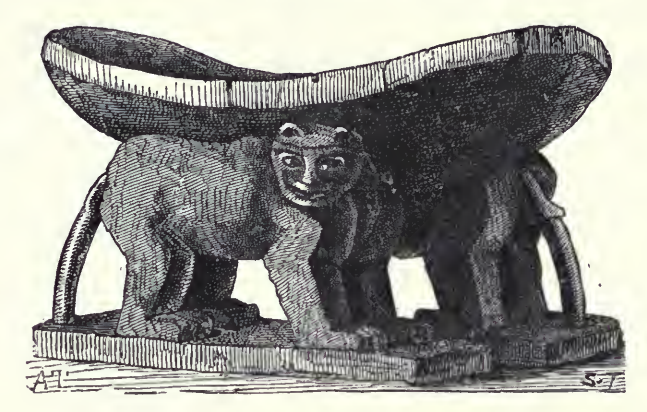


Fig. 199. — Siège en bois de maguey trouvé à Cuzco.

de hauteur, des animaux, des chiens et des lamas principalement, des plantes, des objets inanimés. Un bloc de granit de douze pieds

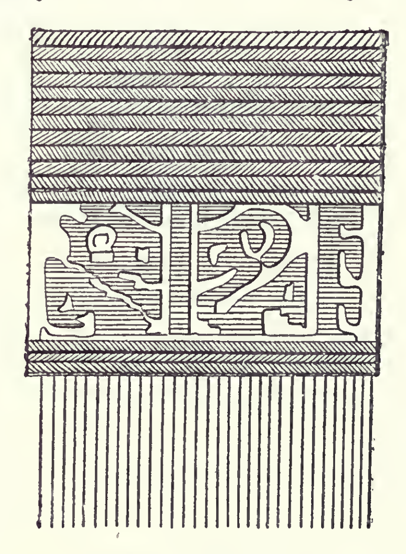


Fig. 200. — Peigne péruvien.

carrés auprès de Macaya, connu sous le nom de *la Piedra del Leon*,

(1) Bollaërt, *l. c.*, p. 157. — *Trans. Ethn. Soc. of London*, 1857.

est chargé de sculptures très anciennes. Le groupe le plus important représente la lutte d'un homme et d'un puma (1). Sur un autre rocher, il est également facile de reconnaître un puma. Auprès de la petite ville de Nepeñ, on voit un serpent colossal ; à Caldera, à une faible distance d'Arequipa, des arbres

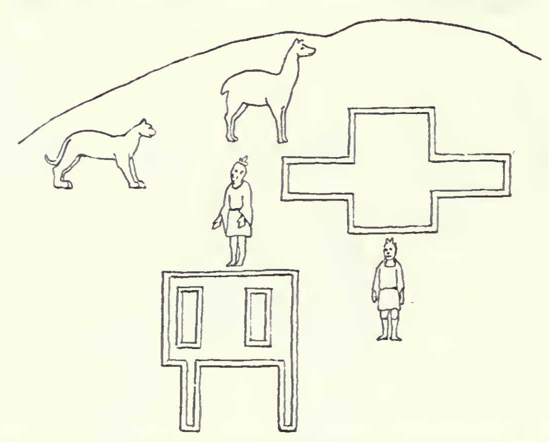


Fig. 201. — Pictographie péruvienne. Province de Tarapaca.

et des fleurs. Aux Pintados de las Rayas, auprès de Noria, ce ne sont plus des objets animés, mais des figures géométriques, des cercles ou des parallélogrammes. Dans la province de Tarapaca, des surfaces considérables sont couvertes, non seulement de figures d'hommes et d'animaux, la plupart d'une remarquable exécution (fig. 201), mais aussi de caractères qui paraissent écrits verticalement. Les lignes ont de 12 à 18 pieds de longueur et chaque caractère plusieurs pouces de profondeur. Auprès de Huara, on cite des inscriptions très effacées, et entre Mendoza et la Punta (Chili), un grand pilier, où l'on a voulu voir des lettres offrant quelque ressemblance avec celles de l'alphabet chinois (2). Tout cela est bien vague, bien incertain et ne comporte guère de conclusion.

Je serais disposé à accorder plus d'importance aux découvertes

(1) Bollaërt, *l. c.*, p. 102.
(2) Bollaërt, *l. c.*, p. 218.

du professeur Liberani, dans la vallée de Santa Maria (province de Catamarca, République Argentine) (1). Il décrit des figures animées, évidemment symboliques, accompagnées de la reproduction d'objets inanimés, de figures géométriques, de lignes de points diversement combinés. On trouve les mêmes signes, et c'est là un fait digne d'attention, fréquemment répétés et toujours dans un ordre semblable. Ne sont-ce point là des signes phonétiques? M. Ameghino n'en veut pas douter; il voit dans ces inscriptions un système complet d'écriture, composé en partie de figures et de caractères symboliques, en partie de caractères purement phonétiques; et il paraît même disposé à admettre que ce sont là les restes de l'ancienne écriture péruvienne ainsi perpétuée loin des lieux où elle avait pris naissance. Au dire de Montesinos (2), cette écriture avait été proscrite par Pachacuti III, un des fabuleux prédécesseurs des Incas historiques; il fit même brûler un amauta pour avoir osé enfreindre ses ordres (3).

Ce qui est certain, c'est qu'au XVIe siècle les Péruviens ne connaissaient aucun système d'écriture soit hiéroglyphique, soit phonétique, aucun mode de numération. Ils se servaient, pour les usages ordinaires de la vie, de *quipos* (fig. 202), cordelettes de longueur très variable, portant un certain nombre de fils attachés par des nœuds. La couleur des fils, le nombre et la distance des nœuds avaient une signification tantôt historique, tantôt mathématique (4). Garcilaso rapporte que les quipos, qui relataient l'histoire des Incas, étaient soigneusement conservés par le *Quipo*

(1) Ameghino, *La Antiguedad del Hombre*, t. I, p. 94.

(2) *Mém. hist. sur l'ancien Pérou*, trad. Franç. coll. Ternaux-Compans. Paris, 1849.

(3) « Uno de los reyes del Peru prohibio en efecto su uso bajo las penas mas severas, y uno de sus subditos que algunos años mas tarde se propuso inventar un nuevo sistema de escritura fu quemado vivo. » Ameghino, *l. c.* On peut consulter du même auteur: *Inscripciones ante colombianas encontradas en la republica Argentina*, in-8°, Bruxelles, 1880.

(4) Les Chinois avant l'avènement de l'Empereur Fo-Fli (3300 ans av. J.-C.) ne connaissaient pas l'écriture et se servaient eux aussi de quipos. On trouve dans les écrits de Confucius un passage qui ne peut laisser de doutes à cet égard : « Les hommes de l'antiquité, est-il dit, se servaient de cordes à nœuds, pour donner des ordres. Ceux qui leur succédèrent leur substituèrent des signes ou figures. » Saffray, *Nature*, 1876, t. II, p. 405.

Camayol (1). Le plus grand nombre fut détruit par quelques moines fanatiques, comme des monuments d'idolâtrie ; mais leur perte n'est pas importante pour l'histoire, puisqu'aucune tradition, aucune étude n'ont permis d'interpréter ceux qui restent (2). C'était au moyen de ces quipos, que les Incas trans-

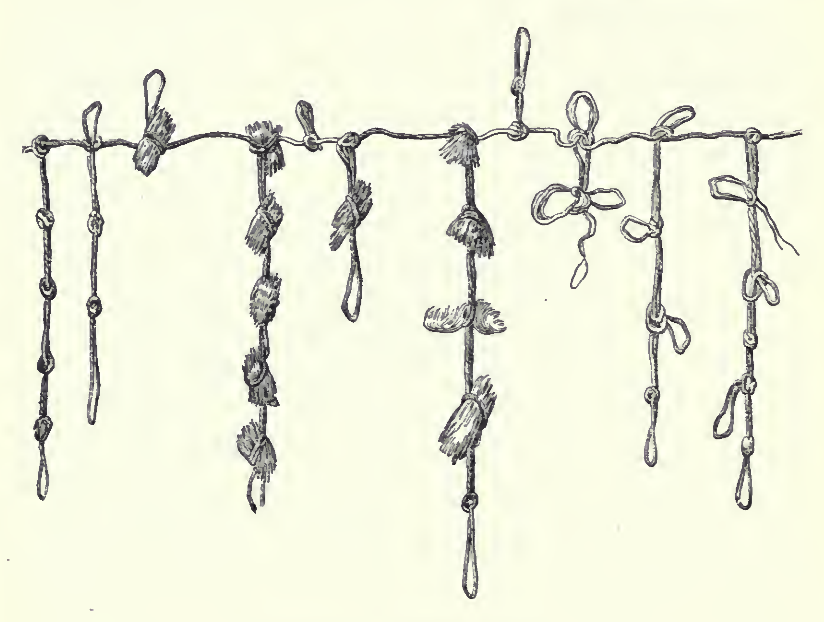


Fig. 202. — Fragment de quipo.

mettaient leurs instructions ; sur toutes les routes qui partaient de la capitale, à des distances régulières, excédant rarement cinq miles, s'élevaient des tambos, destinés aux *chasquis* ou coureurs

(1) Littéralement, le gardien des quipos.

(2) Les Indiens ont conservé longtemps et conservent peut-être encore ce mode de correspondance secrète. Une grande révolte contre les Espagnols fut organisée en 1792. Elle avait été préparée, ainsi qu'on l'apprit plus tard, par des messagers portant un morceau de bois dans lequel étaient renfermés des fils, dont les extrémités formaient des franges rouges, noires, bleues ou blanches. Le fil noir portait quatre nœuds qui signifiaient que le messager était parti de Valdura, la résidence du chef de la conspiration, quatre jours après la pleine lune. Le fil blanc portait dix nœuds, ce qui voulait dire que la révolte éclaterait dix jours après l'arrivée de ce messager. La personne à qui le quipo était remis devait à son tour faire un nœud au fil rouge s'il acceptait de se joindre aux conjurés, aux fils rouges et bleus, si au contraire il s'y refusait.

qui allaient d'un poste à l'autre. Les ordres de l'Inca étaient ainsi connus avec une inconcevable rapidité; ceux qui émanaient directement de lui étaient marqués d'un fil rouge du llautu royal et rien n'égalait, assurent les historiens, le respect avec lequel ces messages étaient accueillis (1).

Ce mode si imparfait de communication présentait de bien autres inconvénients, quand il s'agissait de la conservation des faits historiques, de leur transmission à la postérité. Il était certainement, à ce point de vue, très inférieur aux pictographies des Méxicains, au système hieroglyphique usité dans le Yucatan et dans le Chiapas et même aux grossières représentations des Américains du Nord; il offre un contraste singulier avec les progrès de tout genre dont les Péruviens ont été les initiateurs.

Nous ne saurions terminer ce qui concerne le Pérou, sans répéter l'admiration qui saisit l'historien et le philosophe en étudiant l'organisation si curieuse, la civilisation si avancée des populations qui bravaient le dur climat des Andes, le soleil brûlant des côtes du Pacifique. Nous reviendrons sur les originesde cette civilisation, sur les rapports qui ont pu exister entre ces peuples et ceux de l'ancien continent; mais avant d'aborder cette question, il faut compléter notre travail, par l'étude des autres populations de l'Amérique du Sud.

Les Chibchas. Sur les plateaux montagneux qui forment la chaîne des Andes, par 4° de latitude nord, à une altitude de près de 3000 mètres, vivaient les Chibchas (2).

Ils étaient de race forte et courageuse, agricole et laborieuse, ayant un caractère propre et une civilisation originale. Isolés

(1) Prescott, *Hist. of the Conquest of Peru*, p. 29.

(2) Piedrahita, *Hist. Gen. de la Conquista del Nuevo Reyno de Granada*. Madrid, 1688. — Humboldt, *Voy. aux régions équinoxiales fait dans les années* 1799 et 1804. — *Vues des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*. Paris, 1807 et a. s. — J. Acosta, *Compendio hist. del descubrimiento y colonisacion de la Nueva Granada*, Paris, 1848. — Bollaërt, *Ant. Ethn. and other Researches in New Granada*. London, 1860. — Uricochœa, *Mem. sobre las antiguedades Neo Granadinas*. Berlin, s. d. — Nature, 1877, t. I, p. 359. — *Isographia fisica y politica de los Estados Unidos de Colombia*. Bogota, 2 v., 1862-3. — Dr Saffray, *Voyoge à la Nouvelle Grenade, Le Tour du Monde*, t. XXIV, XXV et XXVI.

sur l'étroit espace qui formait leur patrie, ils avaient toujours su maintenir leur indépendance contre des voisins plus puissants, dont les rapprochaient leurs mœurs, leurs usages, leurs arts et leur culte (1). Moins avancés peut-être que les Aztecs ou les Péruviens, les Chibchas savaient cependant tracer et paver des routes, jeter, comme les sujets des Incas, des ponts suspendus sur des cours d'eau, bâtir à leurs dieux des temples à colonnes, sculpter des statues, graver des figures sur la pierre, tisser et teindre le coton ou la laine, orner les étoffes de dessins variés, travailler le bois, la pierre, les métaux. Leur céramique ressemblait à celle des autres peuples de l'Amérique ; leurs vases sont formés, en général, de trois couches superposées ; la couche centrale est de couleur noire, les couches internes et externes sont en terre plus fine, et de couleur plus claire. Les ornements des Chibchas étaient des colliers de coquilles qui venaient des côtes du Pacifique distantes de plus de deux cents lieues, des pendeloques en pierre, en or, en argent, des perles et des émeraudes. Leur richesse était considérable et les chroniqueurs rapportent que, dans les premiers mois qui suivirent la conquête, les Conquistadores recueillirent un butin, dont la valeur dépassait trente millions de notre monnaie (2). Si ce chiffre n'est pas exagéré, il serait véritablement énorme pour le temps et pour le pays.

Nous ne savons que peu de choses sur ce peuple, que l'on regarde comme un des auteurs de l'antique civilisation de l'Amérique du Sud. Sa langue elle-même a disparu (3) et le nom sous lequel nous le connaissons remonte aux Espagnols (4), qui l'ont

(1) Après la conquête espagnole, le pays des Chibchas, qui ne comprenait guère qu'un territoire de 45 lieues de longueur sur 12 à 15 lieues de largeur, devint la province de Cundinamarca et fut compris dans la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade. L'État de Cundinamarca fait partie, depuis 1861, de la Confédération qui a pris pour nom : *Les États-Unis de la Colombie.*

(2) Acosta, *l. c.*, p. 123, 126.

(3) M. Uricœchea a publié, en 1871, une grammaire Chibcha. Cette langue, nous apprend-il, ne peut être étudiée aujourd'hui que dans deux autres qui ne sont probablement que des dialectes, celle des Turievos, peuple qui vit au nord de Bogota, ou celle des Itocos, qui habitent près des célèbres mines d'émeraudes de Muzo.

(4) Les Chibchas, croit-on, s'appelaient eux-mêmes *Muiscas*, mot qui dans leur langue signifie *hommes.*

emprunté à Chibchachimi, un des principaux dieux du pays, le protecteur à la fois, par une association assez étrange, de ceux qui travaillaient la terre et de ceux qui travaillaient l'or. Les traditions qui concernent les Chibchas sont peu importantes. Ils se disaient autochtones, nés avant que la lune ne fût créée (1), sur le plateau même où s'élève aujourd'hui Santa Fe de Bogota. Ils erraient nus, sans lois et sans culture, lorsqu'un étranger, Bochica, vint, de régions éloignées, leur apprendre l'art de construire des maisons, de se vêtir, et de vivre en société. Les légendes qui se rapportent à Bochica ont une curieuse analogie avec celles qui concernent Quetzacoatl ou Manco-Capac et, par un de ces hasards dont l'histoire offre de fréquents exemples, le civilisateur de la Colombie participe à la fois du réformateur du Bouddhisme et du premier Inca du Pérou.

Outre leurs dieux particuliers, comme Chibchachimi ou Nehmquitiba, les Chibchas adoraient aussi le soleil et la lune; ils offraient au soleil, mais seulement dans de rares occasions, des victimes humaines. Une de ces occasions était le renouvellement de chaque cycle de quinze ans, qui formait la base de leurs calculs astronomiques; par une cruauté qui s'accorde peu avec leurs mœurs habituelles, la victime était souvent choisie plusieurs années à l'avance et préparée par une longue initiation à la mort qui l'attendait. Les hautes cimes des montagnes, les cours d'eau, les lacs étaient consacrés à leurs divinités. Parmi les lacs, celui de Quatavita était le plus vénéré; on rapporte qu'au moment de la conquête, les habitants jetèrent dans ses eaux tous leurs trésors, pour qu'ils ne devinssent pas la proie des vainqueurs, dont la renommée leur avait déjà appris toute l'avidité. Cette légende, qui ne concorderait guère avec le récit des sommes immenses que les Espagnols tirèrent de la Nouvelle-Grenade, est restée très vivante. A plusieurs reprises, les tapadas ont cherché à ex-

(1) La légende Chibcha voulait que la lune fût la femme de Bochica qui personnifiait le soleil; elle faisait autant de mal aux hommes que celui-ci leur faisait de bien. Bochica irrité la condamna à éclairer la terre durant la nuit. Desjardins, *le Pérou avant la conquête espagnole*, p. 44 et 102.



ploiter ces richesses; mais le résultat n'a guère répondu aux espérances des explorateurs; en 1562, il a été retiré des eaux un alligator, deux singes et treize batraciens en or; des tentatives plus récentes n'ont donné que quelques figurines, sans valeur.

Non loin de Tunja, dans l'État de Boyaca, on voit encore debout treize colonnes de quatre à cinq mètres de hauteur, placées en cercle; un peu plus loin auprès de ruines considérables, se dressent vingt-neuf colonnes moins élevées (1); de nombreuses pierres taillées et chargées d'ornements sont répandues de tous les côtés, sur une longueur de plus de deux miles. On a supposé que c'était la ville de Sogomuxi et le temple, dont les colonnes sont les témoins, serait celui de Nehmquitiba, qui fut détruit par Quesada.

Quoique appartenant à la même race, les Chibchas ne paraissent point avoir formé un corps de nation; les uns obéissaient à un prince, appelé *Zippa*, qui commandait à Bogota; le chef de l'autre fraction portait le titre de *Zoque* et résidait à Hunsa, aujoud'hui Tunja. L'autorité de ces chefs était aussi despotique que celle des Incas, et nul n'aurait osé enfreindre leur volonté. Le Zippa ne pouvait avoir qu'une femme légitime; mais des milliers de concubines (*Thiguyes*) le consolaient du frein qui lui était imposé. Aucun des fils n'héritait de la puissance paternelle; par une coutume qui se retrouve encore au centre de l'Afrique, elle se transmettait au fils aîné de la sœur.

Dès que le Zippa était mort, ses viscères étaient enlevés et remplacés par une résine odoriférante; le corps était ensuite placé dans un cercueil de bois de palmier, garni intérieurement et extérieurement de plaques en or. Ce cercueil était déposé dans une sépulture tenue secrète; et ce secret a été si bien gardé, que, jusqu'à ce jour, les tombes, objet de tant de convoitises, n'ont pu être découvertes. Tel est le récit, tout empreint de leur exagération

(1) *Bul. Soc. Geog.*, 1847. — Les voyageurs diffèrent sur le nombre de colonnes encore debout. Voy. Saffray, *Viaje a Nueva Granada.* — Ameghino, *La Antiguedad del Hombre*, t. I, p. 103.

habituelle, que nous empruntons aux écrivains espagnols. Il est probable que la grotte, située non loin de Bogota et qui a livré une ample moisson de bijoux en or et en argent, ou bien celle auprès de Tunja, où l'on voyait rangées de nombreuses momies revêtues de riches manteaux, étaient bien les lieux consacrés à la sépulture des Zippas et des Zoques. On enterrait avec ces chefs leurs armes, leurs vêtements, les insignes de leur rang et même celles de leurs concubines qu'ils avaient préférées. Dans toutes les tombes sans exception, on trouve les objets de la vie usuelle, les outils de la profession et des vases remplis de chicha. Pour ces hommes, comme en général pour tous les peuples de l'Amérique, la vie nouvelle qui commençait après la mort continuait celle qui s'était écoulée sur la terre.

Les lois des Chibchas n'étaient guère moins sévères que celles des Aztecs ou des Péruviens. Le viol et l'homicide étaient punis de mort ; le voleur subissait la peine du fouet. Parfois les peines étaient plus originales ; celui qui montrait de la lâcheté à la guerre était habillé en femme et astreint à des travaux féminins. La femme accusée d'adultère devait avaler une certaine quantité de poivre rouge ; si elle avouait sa faute, elle était impitoyablement mise à mort ; si elle pouvait résister à l'épreuve, le mari devait lui adresser des excuses publiques.

Ces hommes ne possédaient des bestiaux d'aucune sorte ; ils ne paraissent même pas avoir su utiliser les lamas. Leur nourriture se composait du miel très abondant sur les pentes des montagnes, de maïs et de patates qu'ils obtenaient en cultivant la terre avec des outils en bois et en l'arrosant fréquemment, au moyen des canaux qu'ils avaient creusés. Leurs demeures s'élevaient au milieu d'enceintes circulaires, *cercadas*, souvent défendues par des postes d'observation. Elles étaient construites en bois et en argile délayée dans de l'eau ; le toit était conique et couvert de nattes en roseaux. Les ouvertures étaient fermées par des joncs entrelacés.

Tout primitifs que peuvent les faire paraître leurs habitations et leur mode de vie, les Chibchas connaissaient le bronze, le

cuivre, l'étain, le plomb, l'or et l'argent (1). Ils étaient très habiles à se servir de ces métaux et leur principale occupation était la fabrication d'objets en or et en argent. On peut voir au

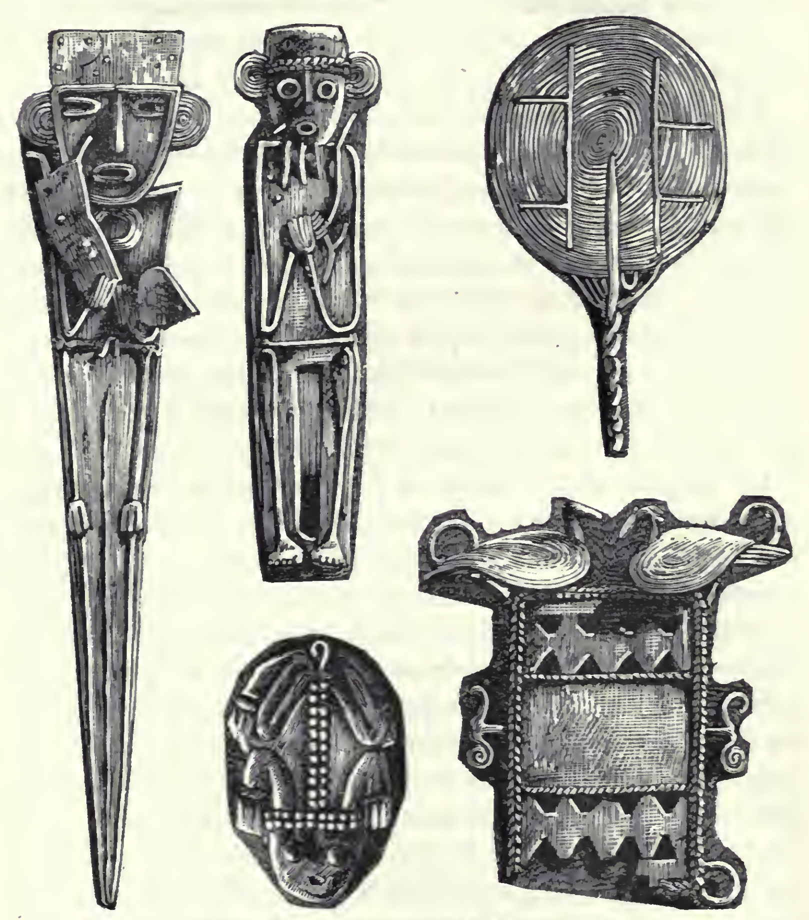


Fig. 203. — Armes et bijoux des Chibchas (Musée de Saint-Germain).

Musée de Saint-Germain d'intéressants spécimens de l'art chibcha (fig. 201). M. Uricoechea possède une collection plus remarquable encore; parmi les pièces qui la composent, il faut men-

(1) Le fer seul leur manquait; il en était de même, nous l'avons souvent répété, dans toute l'Amérique.

tionner deux masques humains en or, plus grands que nature et des centaines de petites figurines, représentant des hommes, des singes, des grenouilles. Ces dernières figurines abondent dans toute la Nouvelle-Grenade ; nous devons supposer que la vénération des Muyscas pour les cours d'eau, s'étendait aux batraciens qui les peuplaient.

Les Chibchas paraissent avoir fait un grand commerce des divers objets qu'ils fabriquaient; ils exportaient aussi chez leurs voisins, le sel de mine très abondant sur leur territoire ; en retour, ils recevaient les grains que la pauvreté de leur sol rendait indispensables. On prétend qu'ils avaient créé une monnaie pour faciliter ces échanges et c'est à cet usage qu'étaient destinés certains petits disques en or, d'une forme spéciale ; il est plus probable qu'ils étaient des ornements; rien de ce que nous savons de l'état social des peuples du sud de l'Amérique, ne permet de croire qu'ils connussent la monnaie.

Les monuments, à l'exception des colonnes dont nous avons parlé, sont rares dans le pays des Chibchas et leur énumération sera rapide. On cite une pierre vraisemblablement destinée à des sacrifices et soutenue par des cariatides, un jaguar sculpté à l'entrée d'une grotte auprès de Neyba, plus loin des lamas gigantesques. Humboldt (1), signale entre le deuxième et le quatrième parallèles, à l'entrée du pays des Muyscas, des rochers de granit ou de syénite couverts de figures colossales de crocodile et de tigre. Ils semblent chargés de défendre les représentations du soleil et de la lune qui les accompagnent. M. Ameghino parle aussi des hiéroglyphes de la Nouvelle-Grenade (2) et peut-être faut-il faire remonter à ces mêmes hommes, deux colonnes d'une grande hauteur, chargées de sculptures et situées au confluent du Carare et du Magdalena. Elles sont l'objet de la vénération superstitieuse des indigènes (3).

(1) Humboldt, *Vues des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique.*

(2) « En Nueva Granada las inscripciones geroglificas se encuentran á cado paso. » *La Ant. del Hombre*, t. I, p. 92.

(3) Zamora, *Hist. de la Prov. del Nuevo Reino de Granada.*

Chaque jour, pour ainsi dire, amène des faits nouveaux qui ajoutent à nos connaissances. Nous ne pouvons omettre les curieuses pictographies récemment découvertes dans les vallées de Bogota, de Tunga et de Cauca ; elles paraissent une carte du pays grossièrement tracée, où l'on peut cependant reconnaître les pueblos les plus rapprochés (1).

A chaque pas, l'Amérique du Sud montre les vestiges d'une race disparue, d'une civilisation éclipsée et toujours il faut arriver à cette même conclusion, notre impuissance absolue à dire l'origine ou la décadence de ces races, représentées aujourd'hui par quelques misérables sauvages, sans passé, comme sans avenir !

Dans nulle région du globe, la nature n'a été plus prodigue que dans les pays immenses, qui s'étendent de la Guyane à l'Uruguay, de l'Atlantique (2) aux premiers contreforts des Andes, et qui forment l'empire du Brésil. La fertilité du sol, sous la double influence de la chaleur et de l'humidité, est admirable ; partout croissent les essences forestières les plus variées ; partout poussent à l'envi de précieuses plantes médicinales qui ne se trouvent sous aucun autre climat, des végétaux utiles à l'alimentation ou à l'agrément de l'homme, des fleurs au coloris le plus éclatant (3). La faune n'est pas moins riche que la flore ; les forêts vierges, dont rien, au dire des voyageurs, ne peut dépeindre la magnificence, sont remplies de singes, de félides, de tapirs, de pécaris, d'oiseaux au brillant plumage. L'abondance des poissons dans les fleuves et les rivières n'est pas moins remarquable (4). Le piraracu (5) que les indigènes Le Brésil.

(1) Bastian, *Zeitschrift der Geselschaft Erd Kunde.* Berlin, 1878.

(2) Le littoral brésilien mesure 8,500 kil. Macedo, *Chorographie du Brésil.* Leip., 1873,

(3) Quinze mille espèces végétales propres au Brésil ont déjà été reconnues. Agassiz, en racontant sa mémorable expédition de l'Amazone entreprise durant les années 1865 et 1866 (*Life and Explorations in Brazil.* London, 1868), ajoutait : « Un empire pourrait se dire riche, s'il possédait seulement une des sources d'industrie qui abondent dans cette vallée et cependant la plus grande partie de ces richesses merveilleuses périt sur le sol, va former un peu de limon, ou teint les eaux sur les bords desquelles ces produits sans nombre se perdent et se décomposent. »

(4) L'Ichtyologie brésilienne est si riche que, dans son exploration de l'Amazone, Agassiz put classer trois cents espèces nouvelles.

(5) *Sudis Gigas.*

prennent avec la lance, quand il paraît à la surface de l'eau, et la tortue suffiraient seuls à la nourriture d'une nombreuse population ichtyophage (1).

La barbarie des hommes formait un étrange contraste avec la richesse de la nature. Tandis que des peuples puissants, industrieux, ayant des gouvernements réguliers, des lois, des villes, toute une organisation sociale, prospéraient sur les côtes sablonneuses du Pacifique, sur les plateaux élevés des Andes, à des altitudes où le froid et la famine étaient toujours des ennemis redoutables, les Portugais ne rencontraient, au milieu des fertiles contrées du Brésil, qu'une population clairsemée (2), plongée dans la plus triste dégradation et où le cannibalisme a persisté jusqu'à nos jours (3).

Cette population indigène appartenait à la race appelée Guaranie par les Espagnols, Tupi par les Portugais. C'était la race la plus prolifique de l'Amérique du Sud (4). On la retrouve aux

(1) Prince Max de Neuwied, *Reise nach Bresilien*, 3 v. 4°, Francfort-sur-le-Mein, 1820. — A. de Saint-Hilaire, *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraës.* — F. Denis, *Le Brésil, Univers pittoresqwe.* Paris, 1837. — F. de Castelnau, *Exp. dans les parties centrales de l'Amérique du Sud de* 1843 à 1847. 6 v. 8. — A. de Varnhagen, *Hist. Geral do Brazil.* Madrid et Rio de Janeiro, 1855-7. — Dr Th. Waitz, *Anthropologie der Naturvolker*, t. III. Leipzig, 1862. — C. de Martius, *Beitrage zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Braziliens.* Leipzig, 1867-72. — Marcoy (Saint-Cricq), *Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique*, Paris, 1868. — R. Burton, *Highlands of Brazil.* London, 1868. — Hartt, *Geology and physical Geography of Brazil.* Boston, 1870. — Pompeu de Souza, *Compendio de Geographia geral e especial do Brazil.* — Lacerda et Pexioto, *Contribuçoes arao pestudo anthropologico das Raças indigenas do Brazil, Archivos do Museu Nacional Rio di Janeiro.*

(2) Varnhagen estimait à un million environ, le nombre des indigènes au moment de la conquête portugaise. Les différentes tribus restées encore sauvages, peuvent s'élever aujourd'hui à 500,000 âmes. Les autres se sont fondues dans les populations du pays. Ce sont les *Capufos*, fils de nègres et d'Indiennes, les *Mamelucos* ou les *Curibocos*, fils de blancs et d'Indiennes, les *Mulattos* fils de blancs et de noirs. Les subdivisions, à mesure que les générations s'accroissent, sont infinies.

(3) Nous avons déjà dit que tous, hommes, femmes et enfants, erraient dans un état de complète nudité ; dans quelques tribus cependant, on trouve des tangas en terre cuite couvrant les parties sexuelles. Ces tangas sont en argile très fine, cuite au feu. Le côté concave a conservé sa couleur naturelle, le côté convexe est émaillé avec de l'argile blanche ; sur quelques-uns d'entre eux on a figuré un visage. *Archives du Mus. Nat. de Rio de Janeiro*, t. I.

(4) Les Galibis, que l'on rencontre dans la Guyane française, appartiennent à une

Antilles, dans l'Uruguay, dans la Guyane et jusque dans la Bolivie. Les Guaranis étaient d'une nuance moins foncée que les Aymaras ou les Qquichuas; leur conformation était plus robuste et plus vigoureuse ; en revanche, leur caractère était plus violent, leur intelligence moins ouverte, moins accessible surtout au progrès.

Le docteur Crevaux (1) constatait de grandes analogies entre les langues de la Guyane, de la Haute-Amazone, des Antilles et celle des anciens habitants de la baie de Rio de Janeiro ; c'est une preuve considérable à l'appui de l'opinion, qu'une race unique avait peuplé toutes les côtes américaines de l'Atlantique (2). Mais cette race a été profondément modifiée par des mélanges ultérieurs ou antérieurs. Quelques peuplades présentent un type asiatique très accusé; leur conformation est trapue et ramassée; leur visage aplati, le nez écrasé, les pommettes saillantes; les yeux sont fendus obliquement, la peau est de couleur jaune, la barbe peu fournie, les cheveux sont noirs, longs et plats. On retrouve aujourd'hui ces mêmes caractères chez les Aïmorès (3) auxquels les Portugais ont donné le nom de *Botocudos* (4) à raison de l'immense rondelle de bois (*botoque*) qu'ils ont l'habitude d'introduire dans une fente artificielle de leur lèvre inférieure (fig. 201).

Ces peuples se ramifiaient en tribus innombrables, qui, malgré

souche probablement alliée aux Tupis et qui, selon Martius, a donné naissance par le croisement avec les peuples conquis des Antilles, à la redoutable race des Caraïbes. D'Orbigny, l'*Homme américain*, t. II, p. 268. — M. Girard de Rialle a fait très bien connaître les Galibis, en rendant compte de la présence de plusieurs naturels du pays au Jardin d'Acclimatation (*Nature*, 19 août 1882).

(1) Au moment même, où nous écrivions ces lignes, on apprenait que le D[r] Crevaux avait été massacré par les sauvages; sa mort est une perte très grande pour la science.

(2) *Bul. Soc. Anth.*, 1881, p. 564.

(3) Olfers, Eschwege, *Journal v. Brésilien*, t. II, p, 194. — Selon MM. Lacerda et Peixoto (*Arch. du Mus. Nat. de Rio de Janeiro*, t. I) ce seraient les Botocudos, qui se rapprocheraient le plus de la race primitive du Brésil.

(4) M. Rey décrit le crâne des Botocudos comme caractérisé par la saillie de la glabelle et des arcades sourcilières, par l'enfoncement de la racine du nez, l'absence de bosses frontales, la simplicité des sutures, la forme globuleuse de l'occipital et par la voûte crânienne en forme de carène. L'indice céphalique varie entre 71,67 et 74,86. — Bordier, *Bul. Soc. Anth.*, 1881, p. 566.

une origine commune, étaient constamment en lutte les uns contre les autres. A côté des Tupis, les Portugais rencontraient les Tapuyas et les Tupinambas (1) qui dominaient toute la côte, depuis l'île Saint-Vincent, jusqu'à l'île de Maranhâo, d'autres encore, dont l'énumération ne serait de nul intérêt. Étaient-ce là les plus anciennes populations du Brésil ; celles, par exemple, dont



Fig. 204. — Botocudo.

les ossements ont été retrouvés dans les cavernes de la province de Minas-Geraës? Il est permis d'en douter, et bien que le type des hommes du Lagoa-Santa se rencontre encore au moment de l'invasion européenne (2), tout semble prouver que les barbares Guaranis avaient eu, soit comme prédécesseurs, soit comme contemporains, une race plus civilisée. Si nous admettons cette dernière hypothèse, ce serait à cette race inconnue qu'il faudrait attribuer les rares mégalithes et surtout les peintures et les gravures sur roche, que l'on rencontre si fréquemment au Brésil.

Herkman, envoyé dans l'intérieur de la province de Pernambuco par le prince de Nassau-Siegen, durant la domination hollandaise, signalait deux pierres parfaitement rondes, dont la plus grande mesurait seize pieds de diamètre, placées l'une sur

(1) Ce sont les Topinambours des anciens écrivains français.
(2) De Quatrefages, *Cong. Anth. de Moscou*, 1877.

l'autre (1). C'était là une de ces constructions, qui marquent l'enfance de l'art dans toutes les sociétés. On a prétendu y voir un autel, à raison des pierres accumulées tout autour, qui, selon une coutume presque universelle, témoignent de la vénération des indigènes. Sur plusieurs points de l'intérieur du pays, les explorateurs ont rencontré des tumuli tantôt en pierres, tantôt en terre. Dans tous, les fouilles ont donné des ossements et avec ces ossements, des armes, des ornements en silex ou en roches dures, des morceaux de cristal, de corail ou de racine de jutah (2).

Les Pedras-Pintadas ou Pictographies.

Les solitudes du Para et du Piauhy renferment des sculptures en creux, dues à des populations disparues ! Ce sont des animaux, des oiseaux, des hommes dans les attitudes les plus variées ; parmi ces derniers, les uns ont le corps tatoué, les autres sont couronnés de plumes ; des arabesques et des enroulements, complètent la scène (3). M. Philippe Rey signale à la Sierra da Onça, sur les rochers qui dominent la rive droite du Rio Doce, des dessins tracés à l'ocre rouge, tantôt isolés, tantôt groupés sans ordre apparent (fig. 202). Est-ce là une inscription et devons-nous attribuer à ces dessins une autre signification que celle du caprice de l'artiste? Nous n'oserions le dire ; toute interprétation paraît impossible (4). Dans la province de Ceara, des rochers rappellent par les gravures dont ils sont couverts, ceux de la Scandinavie (fig. 203) ; M. A. de Saint-Hilaire en cite de semblables sur les rochers de Tijuco ; M. Koster parle d'une barque sculptée en creux (5) et tout permet d'espérer de nouvelles découvertes à mesure que les voyageurs pourront pénétrer plus librement dans les forêts vierges, les savanes et les déserts qui couvrent la plus grande partie du territoire brésilien.

Au nord, la zone des *Pedras Pintadas*, tel est le nom qu'on

(1) F. Denis, *Le Brésil*, p. 252.

(2) *Hymencea curbarii.* — C. Rath, *Revista do Instituto historico, geographico, ethnographico do Brazil*, 1871, 2e trim.

(3) Debret, *Voy. pitt. et hist. au Brésil depuis* 1816 *jusqu'en* 1831. Paris, 1839.

(4) *Bul. Soc. Anth.*, 1879, p. 732.

(5) *Voyage dans la partie septentrionale du Brésil depuis* 1809 *jusqu'en* 1815.

leur donne, s'étend dans les Guyanes, des monts Paracaïma à Uruana. Ces dessins, selon M. de Humboldt, datent d'époques différentes et sont dus à des populations très diverses. Mais quelles sont ces populations? L'illustre voyageur allemand n'ajoute rien qui puisse les faire connaître. Ces *Pedras pintadas* se rencontrent au sud comme au nord, au Chili et au Pérou, comme dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique ; partout elles pré-



Fig. 205. — Gravures sur roche sur la rive droite du Rio-Doce.

sentent une analogie remarquable. Cette constante disposition, qui ne se rencontre au même degré, chez aucune des autres populations du globe, est un caractère de race difficile à méconnaître. M. Ameghino reproduit un grand nombre d'inscriptions qu'il a découvertes sur le territoire de la République Argentine et qui se peuvent comparer à celles du Brésil (1); elles paraissent

(1) « Puro los objetos mas notables, creo son las numerosas inscripciones sobre ro-

plus compliquées, comme on peut le voir par celle que nous reproduisons (fig. 204); elles montrent un art plus développé

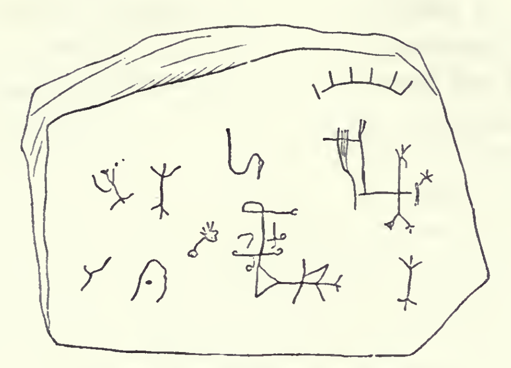


Fig. 206. — Inscription sur pierre à Ceara.

et doivent sans doute dater d'une époque plus récente.

Il est impossible d'attribuer les dessins du Brésil ou de



Fig. 207. — Rocher couvert de gravures (Province de Catamarca).

l'Uruguay, aux tribus de race guaranie; rien ne permet de

cas que han descubierto en diversos puntos de la provincia. » *La Antiguedad del Hombre*, t. I, p. 541, fig. 353 à 364.

supposer, que des sauvages aussi dégradés qu'on nous les dépeint, aient eu l'intelligence et la volonté nécessaires, pour retracer sur la pierre, les objets qui frappaient leur imagination. La même observation s'applique avec plus de force à un souterrain d'une longueur considérable, excavé dans un grès compact et que des explorations ont mis au jour dans ces dernières années.

En pénétrant dans ce souterrain, *el Palacio*, tel est le nom qui lui a été donné, on est surpris à la vue de colonnes placées à des distances régulières, supportant de véritables voûtes et convergeant toutes vers un centre commun (1). Les fouilles très superficielles exécutées jusqu'à présent n'ont donné que quelques pointes en agate; or, le gisement d'agate le plus rapproché se trouve sur les bords du Rio-Negro; ce serait donc de là, que ces pointes de flèche auraient été apportées. Aucune tradition sérieuse ne se rattache à ces constructions, nous nous bornons à les mentionner, en ajoutant que notre ignorance est complète sur l'époque à laquelle elles peuvent remonter, et sur les hommes à qui elles sont dues.

Poterie. Nous en dirons autant pour les poteries recueillies en grand nombre au Brésil et à La Plata. Les plus importantes de ces découvertes sont celles faites par le professeur Hartt (2). Sur l'île de Pacoval-Marajo et à Taperinha sur le Rio-Tapajos (3). Elles permettent de juger de la forme et de l'ornementation des objets; cette dernière consiste principalement en lignes assez compliquées, tracées tantôt sur l'argile molle, tantôt sur l'argile déjà durcie au soleil. D'autres fois les vases étaient peints; on cite notamment des coupes en forme d'oiseaux, aux couleurs les plus brillantes. Les anses présentent une variété non moins curieuse; elles imitent soit des animaux, soit les diverses parties du corps humain, plus souvent encore des têtes grotesques :

(1) Mario Isola, *Caverna conocida por palacio suterreano de Porongos dép. de San Jose* (R. O. del U.). — Ameghino, *l. c.*, p. 461. — *El Siglo de Montevideo.*

(2) *Report Peabody Museum*, 1873, p. 20.

(3) Un des affluents de l'Amazone.

l'imagination ne faisait assurément pas défaut à ces potiers inconnus. Une urne de deux pieds et demi de hauteur sur quatre pieds de diamètre, imitation assez grossière du corps de l'homme est le plus remarquable des objets transmis par M. Hartt au Peabody Museum. Il a été trouvé un certain nombre d'urnes semblables (1), dont quelques-unes renfermaient des ossements humains. Elles doivent remonter à des temps éloignés ; rien de ce que nous savons du genre de vie des Tupis et en particulier de leurs rites funéraires, ne permet de les leur attribuer.

Des fragments de poterie ont aussi été trouvés sous un kjökkenmödding auprès de Santarem (province de Para) ; M. Hartt date ce kjökkenmödding exclusivement formé de mollusques d'eau douce, de la même époque que les plus anciens amas de la Floride. Les tessons étaient accompagnés d'ossements d'animaux divers ; ces ossements, renfermés dans une brèche compacte, auraient pu fournir quelques indications utiles; malheureusement ils n'ont pas été décrits, ou du moins leur description n'est point parvenue en Europe.

M. Barboso Rodriguez, chargé par le gouvernement brésilien, d'explorer la vallée de l'Amazone, raconte les innombrables tessons de poterie amoncelés à dix-huit miles en amont du confluent du Rio das Trombettas (2) et de l'Amazone (3). Il découvrit aussi dans cette expédition, plusieurs exemplaires d'un idole en pierre, appelée *Muirakitan.* Elle représente un crapaud ou une grenouille sculptés sur des roches dures. La tradition veut que ce fussent là les amulettes données par les Amazones, à leurs amants, lorsqu'elles se rendaient chaque année auprès d'eux, sur les bords du Yamunda. De semblables imitations de batraciens se trouvent au Mexique, au Pérou et nous avons dit l'idée superstitieuse qu'y attachaient les Chibchas. Quant à la fable des Amazones, elle remonte au récit d'Orillana, un des

(1) M. Hartt les appelle des *Face Urns.*

(2) Le Rio das Trombettas est aussi appelé l'Orixamena ; son cours est sur la rive gauche de l'Amazone.

(3) H. Fischer, *Sur l'origine des pierres dites d'Amazone et sur ce peuple fabuleux. Mat.*, 1880, p. 127.

compagnons de Pizarre, qui descendit le fleuve durant les années 1539 et 1540, et qui de retour en Espagne, raconta les combats qu'il avait eu à soutenir contre des femmes aussi belliqueuses que des hommes; ses adversaires étaient probablement les Uaupès, Indiens sveltes, imberbes, aux extrémités fines, aux traits féminins et leurs femmes n'étaient que les témoins du combat auquel elles ne prenaient qu'une part indirecte.

Il faut enfin, pour terminer tout ce qui concerne les poteries de l'Amérique du Sud, parler des urnes trouvées dans les îles situées au nord de Buenos-Ayres, vers l'embouchure du Parana (1). Ces urnes sont en argile plastique noire, ayant subi une cuisson très superficielle; elles tombent en fragments dès qu'elles sont déterrées (2). L'une d'elles a pu être conservée à grand'peine; elle mesure plus de 18 pouces de hauteur, sur un diamètre de près de 23 pouces. Sa forme est circulaire et parfaitement régulière; la partie supérieure s'infléchit rapidement, de manière à former une espèce de col de 2 pouces de hauteur et présentant une large ouverture. Le vase était peint en blanc, et orné de lignes, de cercles, de carrés, peints en rouge. Ces décorations varient à l'infini; et un grand nombre de poteries portent des ornements modelés en relief dans la pâte. Chaque urne renfermait un squelette assis, la tête inclinée sur la poitrine, les genoux relevés vers le menton. Tous les ossements étaient tellement décomposés par les inondations fréquentes du cimetière, qu'il fut impossible de les étudier. On signale dans la province de Tucuman, des urnes semblables, renfermant également des squelettes; dans celle de la Rioja les corps étaient placés dans une position analogue, mais cette fois dans des corbeilles de jonc. Les vases ou les corbeilles étaient déposés dans des grottes naturelles ou artificielles. Nous sommes en présence d'un rite funéraire bien caractérisé.

Nous avons tenu à n'omettre aucune de ces découvertes. Ces

(1) Burmeister, *Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*. Bruxelles, 1872, p. 348.

(2) L'épaisseur des fragments recueillis varie d'un pouce à un quart de pouce.

sculptures, ces peintures, ces poteries trouvées sur des points situés à des distances considérables, témoignent assurément de races plus civilisées que celles rencontrées par les premiers Européens qui abordèrent sur les côtes américaines. Il a été fréquemment recueilli au Brésil et dans l'Uruguay des haches, des armes, des outils de toute sorte, en pierre. On apportait récemment à la Société d'Anthropologie de Paris (1), de semblables outils trouvés dans des gisements aurifères de la province de Maranhão (2). Ils sont, disait à cette occasion le Dr Hamy, analogues à ceux qui nous viennent de la Guyane, de la Martinique, de la Guadeloupe, de Haïti et du Haut-Pérou; ils plaident en faveur de l'affinité du groupe Guarani avec les races qui habitaient les Antilles. Pour les indigènes, ces pierres de formes diverses qu'ils regardent avec une terreur superstitieuse, sont toutes tombées du ciel. Il est intéressant de retrouver en Amérique cette légende répandue chez toutes les nations de l'ancien continent (3).

Ici se termine notre tâche archéologique (4). Nous avons résumé les œuvres de l'homme si nombreuses dans les deux Amériques ; il nous faut maintenant étudier cet homme lui-même dans sa conformation physique ; ce sera l'objet du chapitre suivant.

(1) *Bul. Soc. Anth.*, 1881, p. 206.

(2) Province située sur la côte N.-E. du Brésil.

(3) *Les Premiers Hommes et les Temps Préhistoriques*, t. I, p. 11.

(4) M. Barboso Rodriguez aurait récemment trouvé, écrivait l'Empereur du Brésil à M. de Quatrefages, une hache en jadéite ; ce serait là un fait remarquable, puisqu'aucun gisement de jadéite n'est connu en Amérique.

CHAPITRE IX

LES HOMMES DE L'AMÉRIQUE.

Dans les chapitres précédents, nous avons dit tout ce qu'il était actuellement possible de savoir sur les temps qui ont précédé en Amérique l'invasion espagnole. Nous avons vu les premiers habitants du nouveau continent passant successivement par les phases d'une civilisation analogue à celle de nos ancêtres, luttant avec d'humbles silex contre les animaux gigantesques à jamais disparus, exécutant des terrassements immenses pour défendre leurs foyers, pour honorer leurs dieux ou leurs morts, gravissant des rochers presque inaccessibles, pour y placer leurs demeures, fondant des villes, élevant des monuments, cultivant les arts, établissant des gouvernements, obéissant à des lois régulières. Il faut maintenant étudier ces hommes au point de vue de leur conformation physique ; chercher les conséquences qui découlent de ces études et les conclusions encore bien incomplètes qu'elles permettent.

Parcourons à nouveau les régions où nous avons constaté les reliques ou les souvenirs de l'homme ; demandons aux sables des pampas, aux mounds du Mississipi, aux huacas du Pérou, aux huttes des Esquimaux les ossements qu'ils recèlent. Rien de ce qui touche à ces questions, ne saurait être indifférent au penseur. Ces hommes, dont quelques misérables débris restent les derniers témoins, ont vécu, ont aimé, ont lutté et souffert comme nous.

Leur vie a été la vie de nos pères; leur passé, le passé de notre propre race ; leurs instincts, leurs aspirations, leurs conceptions sont nos instincts, nos aspirations, nos conceptions.

Malheureusement ces ossements, dont autrefois on ne soupçonnait guère l'importance, n'ont pas toujours été conservés avec le soin désirable ; les fouilles entreprises, soit dans un but de curiosité, soit pour chercher des trésors, que la crédulité et l'avarice se disputaient à l'envi, n'ont été ni méthodiquement dirigées, ni surveillées par des hommes compétents; de là des causes nombreuses d'erreur, dont il faut tout d'abord prévenir le lecteur.

Crâne préglaciaire.

Parmi les plus anciens débris humains, découverts sur la terre d'Amérique, nous devons sans doute ranger un crâne que les travaux d'une voie ferrée ont mis au jour, auprès de Denver, à trois pieds et demi de la surface du sol (1). Il gisait dans un loess qui paraît n'avoir subi aucun remaniement, ce loess couvre des plaines immenses et offre une ressemblance frappante avec les dépôts glaciaires de l'Europe. Nous avons déjà dit (2) qu'il avait livré de nombreux instruments d'une fabrication très analogue à celle de nos instruments paléolithiques. Tout permet de supposer que le crâne remonte à la même époque ; mais nous n'avons aucun détail sur sa conformation et s'il peut prouver l'existence de l'homme sur le sol de l'Amérique dès l'époque glaciaire, il ne nous dit pas quel était cet homme qui vivait au milieu des glaciers, qui combattait le mastodonte et le megatherium, ses redoutables rivaux dans la lutte pour la vie.

Squelette trouvé dans les Pampas de la Plata.

Nous avons raconté les découvertes si curieuses de M. Ameghino dans les pampas de la Plata (3) ; des découvertes nouvelles venaient, l'année dernière, les compléter et les affirmer (4).

Tout le pays entre Buenos-Ayres et Rosario, le long du Parana, est une vaste plaine ondulée, d'une superficie d'environ cinq

(1) Ch. Abbott, *The Paleolithic Implements from the Glacial Drift in the Valley of the Delaware near Trenton (New Jersey). Report Peabody Museum*, 1878, t. II, p. 257.

(2) Chap. I, p. 19.

(3) Chap. I, p. 28.

(4) C. Vogt, *Squelette humain associé aux glyptodontes. Bul. Soc. Anth.*, 20 oct. 1881.

mille lieues carrées. La formation pampéenne se trouve au-dessous d'une première couche de terre végétale d'une puissance moyenne d'un mètre; elle comprend une couche supérieure variant de 5 à 24 mètres, qui descend sur les bords du fleuve jusqu'au niveau des eaux et qui est caractérisée par la présence du glyptodon, du mylodon, de l'hoplophorus, d'équidés (1), et de ruminants; puis une deuxième couche, de 1 à 3 mètres, où les ossements sont moins friables et mieux conservés. Elle renferme les restes du mastodonte, du megatherium, du toxodon. M. Roth, à qui nous devons ces renseignements, regarde les deux couches comme appartenant au quaternaire; mais il affirme que dans les nombreuses fouilles qu'il a dirigées, il a constamment trouvé les deux faunes complètement distinctes.

C'est dans la première couche que des débris humains ont été recueillis auprès de Pontimelo, au nord de la province de Buenos-Ayres. Ils comprenaient un crâne avec sa mâchoire inférieure; les vertèbres cervicales étaient distantes du crâne; les côtes gisaient çà et là; un seul fémur tenait au bassin. Les os d'une des mains étaient en place; ceux de l'autre et les os du pied étaient dispersés; il en manquait même plusieurs.

Tous ces os étaient décomposés et les parties extérieures enlevées par la pourriture. Ils étaient placés au-dessous de la carapace d'un glyptodon dont le dos était retourné. Sous le crâne se trouvaient une coquille d'huître et un instrument en bois de cerf, oú le travail humain était peu apparent.

Tels sont les faits, nous devions les raconter pour ne rien omettre sur le sujet important qui nous occupe. Malheureusement nous n'avons aucun renseignement sur la forme du crâne ou sur celle des os longs. Les remaniements rapides causés par les pluies et les vents, par la violence des cours d'eau, suite inévitable de la fréquence des orages dans la région ne permettent pas d'ailleurs d'affirmer avec une complète sécurité, la contemporanéité de cet homme et du glyptodon.

(1) *Equus curvidens.*

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit sur les squelettes humains, rencontrés dans les cavernes, habitation ou sépulture des vieux Américains. Quelques-uns de ces ossements remontent vraisemblablement à une grande antiquité, mais les observations ne sont pas encore assez nombreuses pour permettre une conclusion sérieuse. Crânes des cavernes.

Nous ne ferons d'exception que pour le crâne du Lagoa-Santa (Brésil), et nous emprunterons la description que M. de Quatrefages donnait avec la grande autorité qui lui appartient, au Congrès d'Anthropologie réuni à Moscou en 1879 (1). « Ce crâne, disait-il, appartient à un individu âgé de plus de trente ans ; il présente extérieurement un aspect métallique bronzé ; son poids est considérable ; les arcades zygomatiques sont brisées dans la région médiane ; les apophyses styloïdes ont disparu ; à la région temporale droite, on voit une ouverture elliptique de 48 millimètres sur 20, causée probablement par le coup de quelque instrument, qui a donné la mort. Le front est bas et incliné en arrière, comme dans tous les crânes américains ; la glabelle est saillante ; les bosses sus-orbitaires très proéminentes, l'occiput presque vertical. La protubérance occipitale externe est large, plane et peu saillante, le plan du trou occipital prolongé passe par une ligne horizontale joignant les deux orbites. Les os malaires sont saillants et projetés en avant. Les orbites sont quadrangulaires, les parois latérales du crâne sont verticales. Les apophyses mastoïdes sont peu volumineuses, presque toutes soudées. On voit au maxillaire supérieur quatorze alvéoles plus ou moins fracturées et la seconde molaire est usée (2). » Les hommes du Lagoa Santa.

Il faut dire aussi que la capacité crânienne (1388 c.c.), bien que faible, est supérieure aux moyennes que donnent les crânes des Mound-Builders et que l'indice céphalique (69, 72) montre une

(1) Outre le compte rendu de ce congrès, on peut consulter les *Mém. de la Soc. d'hist. et de géog. du Brésil.*

(2) Un crâne présentant des formes générales assez semblables, a été trouvé à Rock-Buff, sur les bords de l'Illinois. Schmidt, *Zur Urgeschichte Nord Amerika ; Archiv für Anthropologie*, t. V, p. 241.

dolichocéphalie prononcée (1). L'usure des incisives dont nous avons déjà eu l'occasion de parler (2), avait singulièrement frappé Lund. Il regardait ce caractère comme particulier à l'homme de Sumidouro et comme devant le séparer des diverses races humaines à l'exception peut-être des anciens Égyptiens, chez qui il se rencontre également. Pour M. de Quatrefages, au contraire, cette particularité constatée chez toutes les races fossiles européennes, établit un rapport inattendu entre les habitants primitifs de l'ancien et du nouveau monde. Il est curieux, ajoute-t-il, de voir un caractère artificiel aussi tranché et qui peut tenir seulement à un mode de mastication commun, se montrer chez les populations paléontologiques, puis disparaître également chez les populations actuelles des deux continents.

M. de Quatrefages établit (3) non moins nettement que la forme céphalique des hommes du Lagoa-Santa, se rencontre sur le littoral des deux Océans et jusqu'au cœur de la Cordillère péruvienne. On la retrouve sur deux crânes Aymaras modernes et sur quelques têtes observées par M. Wiener. Il est raisonnable d'en conclure que la race dont la tête trouvée par Lund est le type (4), a contribué pour une part encore indéterminée dans la constitution des races Brésiliennes et Ando-Péruviennes.

Les recherches faites dans toutes les régions du nouveau monde confirment ce fait. Les populations actuelles de l'Amérique comme celles de l'Europe sont issues du mélange de plusieurs races. Les croisements sont les véritables modifications des types fondamentaux. Les hommes des races primitives ont résisté à ces modifications; ils n'ont point complètement disparu et malgré

(1) MM. Lacerda et Peixoto affirment la dolicochéphalie des anciennes races du Brésil. Le même fait est constant pour les crânes recueillis dans les plaines de la république Argentine et le Señor Moreno le proclame à son tour pour ceux provenant des paraderos de la Patagonie.

(2) Chap. I, p. 24.

(3) *Congrès de Moscou*, p. 13.

(4) M. de Quatrefages attache de l'importance au fait que, sur le crâne du Lagoa-Santa, le diamètre vertical l'emporte sur le diamètre transversal maximum. Cette tête est donc non seulement dolichocéphale, mais aussi hypsisténocéphale à un très haut degré. Ce double caractère se retrouve par atavisme chez les hommes actuels.

des variations allant souvent d'un extrême à l'autre, une étude attentive permet de reconnaître un type prédominant qui n'a cédé ni à l'influence du climat ou de la nourriture, ni à l'état nomade ou stationnaire et au genre de vie qui en était la conséquence forcée (1).

Les explorations des kjökkenmöddings, très nombreux sur les côtes de l'Orégon et de la Californie ont amené des résultats intéressants (2). Sur bien des points, les fouilles ont donné les mortiers et les pilons si caractéristiques des anciens habitants du pays, des poteries, des petits vases en stéatite, des pipes, des poignards, des couteaux, des pointes de flèche en silex, des essais de sculpture sur pierre dure, des instruments en os ou en test de coquille. Dans un de ces kjökkenmöddings, au milieu de débris de toute sorte, on recueillait trente crânes en assez bon état de conservation et deux ou trois squelettes à peu près complets. Kjökken-möddings.

L'île de Santa Catalina renferme une carrière de stéatite, dont le nombre de vases, de pots, de plats à tous les degrés de fabrication atteste l'importance. Dans la carrière, gisaient cinquante crânes de ces vieux ouvriers ; vingt-neuf ont pu être mesurés ; la capacité de l'un d'eux est élevée, elle atteint 1680 c. c. ; mais c'est un cas isolé, la moyenne reste faible, elle est seulement de 1326 c. c. pour les crânes masculins, de 1279 c. c. pour les crânes féminins.

Les crânes retirés des kjökkenmöddings de la Floride, formés principalement de mollusques d'eau douce, donnent une moyenne un peu plus élevée (1375 c. c.). Les os sont d'une épaisseur remarquable, plus de 10 millimètres, et un des crânes ne pèse pas moins de 995 grammes, poids rarement atteint par les crânes fossiles (3).

Bien que les ossements et surtout les crânes des Mound-Buil- Les Mounds-Builders.

(1) De Quatrefages et Hamy, *Crania Ethnica.* — Foster. *Préh. Races of the U. S.* Chicago. 1873.

(2) P. Schumacher, *Report Peabody Museum*, 1878, t. II, p. 203.

(3) *Rep. Peabody Mus.*, 1871, p. 13. — Foster, *Préh. Races*, p. 159.

ders étudiés d'une manière sérieuse, tant au point de vue de leur conformation, qu'à celui du gisement, où ils ont été découverts, soient encore rares, il est déjà permis d'établir quelques caractères généraux tels que la brachycéphalie, la dépression du crâne, sa faible capacité, la platycnémie, la perforation de l'humérus. Ces caractères se retrouvent dans toutes les régions qu'ils ont peuplées et durant les longs siècles où ils ont vécu sur le sol américain ; ils peuvent même nous aider à distinguer les ossements des Mound-Builders de ceux des Indiens modernes, qui bien souvent se sont approprié pour la sépulture des leurs, les tombes de ceux qui les avaient précédés (1).

En disant que ce sont là les caractères généraux des ossements des Mound-Builders, nous ne prétendons pas nier les nombreuses exceptions. Nulle part, ni sur l'ancien, ni sur le nouveau continent, on ne trouve des formes exactement semblables, des caractères de race absolument typiques. L'excessive variété est la loi générale qui reste encore inexpliquée.

Un des plus anciens crânes qui puisse être attribué aux Mound-Builders a été découvert dans le comté du New-Madrid (Missouri), sous un mound qui renfermait de nombreux débris de victimes humaines, sacrifiées sans doute en l'honneur du mort. Ce crâne gisait à une profondeur de trente pieds environ, et sur le mound s'élevaient des arbres séculaires, rejetons d'une forêt plus ancienne encore, car leurs racines enlaçaient les vieux troncs de leurs ancêtres. Depuis l'érection du mound, le Missisipi avait déposé des alluvions qui atteignaient six pieds de hauteur. Près de là, on a recueilli dans des conditions identiques une dent de mastodonte ; tout fait présumer qu'il était le contemporain de l'homme, auquel l'avait associé le hasard de la sépulture. Si une seule preuve n'est pas suffisante, pour justifier l'extrême ancienneté de ce crâne, il semble que l'ensemble de

(1) Le Rév. M. Peet a constaté dans les différentes découvertes d'ossements dont il a été témoin, qu'à une exception près, celle d'un vieillard d'un âge avancé, les dents étaient toujours excellentes, quoique souvent fortement usées. *American Antiquarian* Oct. 1879.

celles que nous donnons, permet de l'affirmer avec une certaine sécurité. Nous hésitons cependant encore, car non seulement il est petit, ovale, peu différent des crânes modernes; mais encore M. Swallow, en rendant compte de ces faits à l'Association américaine pour l'avancement des sciences (1), ajoutait le récit d'une fouille exécutée sous ses yeux sous un mound voisin qu'il prétend dater de la même époque. Plusieurs corps avaient été déposés dans cette sépulture, les ossements étaient décomposés et il ne restait que quelques faibles amas de poussière grise, suprêmes reliques de l'homme. On rencontrait en revanche de nombreux fragments de poterie, des vases ornés de dessins représentant des têtes, des bustes, quelquefois des corps entiers d'hommes ou de femmes. Ces figures montrent un type élevé peu en rapport avec l'ancienneté que l'on prétend attribuer au mound et surtout très éloigné de celui que l'on s'accorde à regarder comme caractéristique des Mound-Builders.

Sur d'autres points nous arrivons à des conclusions opposées. Dès 1872, M. Foster signalait la ressemblance de certains crânes trouvés à Chicago (Illinois), à Mérom (Indiana) et à Dubuque (Iowa) (2). Cette même ressemblance se retrouve dans les armes, dans les poteries, dans les ornements, comme dans les travaux de terrassements et permet de conclure à l'identité de la population de ces régions. Les ossements qui la rappellent présentent les caractères que nous sommes habitués à regarder comme appartenant à des races inférieures. Ainsi l'examen d'un crâne trouvé à Dubuque, celui d'un autre provenant de Dunleith-Mound (Illinois) (fig. 208 D) (3), l'étude de nombreux fragments de boîte osseuse trouvés à Mérom (4) et à Chicago montrent

(1) *Am. Ass.* Portland, 1873, p. 403.

(2) *Americ. Ass.*, Dubuque (Iowa), 1872.

(3) Foster, *Preh. Races of the U. S.*

(4) Il est juste d'ajouter que d'autres crânes trouvés auprès de Mérom offrent un type supérieur; mais ils ont été extraits de *Stone Graves*, dont les parois sont formés de lames de pierre fort minces, recouvertes de pierres plates. Il est probable que ces sépultures sont celles d'une race plus avancée. Putnam, *Proc. Boston Soc. of Natural History*.

les caractères si connus du crâne de Neanderthal (fig. 208 C) (1), un des plus inférieurs parmi tous ceux que les fouilles ont donné en Europe.

Ce ne sont point là des faits exceptionnels; le crâne trouvé à Stimpson's-Mound (fig. 208 B) rappelle celui de Borreby dont le

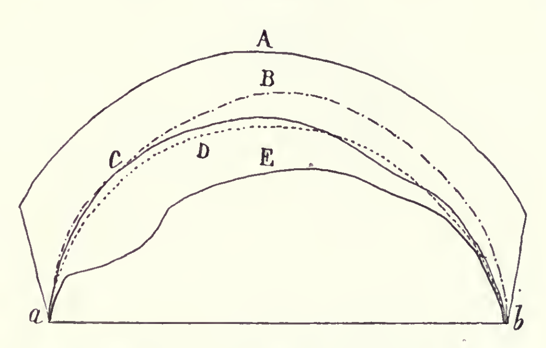


Fig. 208. — A, crâne européen. — B, crâne de Stimpson's-Mound. — C, crâne de Neanderthal. — D, crâne de Dunleith Mound. — E, crâne de chimpanzé.

type dégradé est célèbre; ceux provenant de Kennicott-Mound sont également caractérisés par une extrême dépression frontale. Un crâne d'enfant, autant que l'on peut en juger, car il est très incomplet, est plus étrange encore, il se rapproche probablement plus que tout autre crâne connu, de celui des anthropoïdes (2).

Les mêmes faits sont constatés dans le Missouri. Deux squelettes ont été retirés d'une sépulture régulière, sous un mound non remanié; le front est déprimé, la tête singulièrement aplatie (fig. 209) et cependant d'autres squelettes, trouvés sous le même mound, ne présentent point ce type étrange. Les explorateurs crurent d'abord à une erreur et attribuèrent les deux premiers à un ensevelissement secondaire (3); mais un examen attentif leur prouva que tous les ossements remontaient bien à la

(1) *Les Premiers Hommes et les Temps Préhistoriques*, t. I, p. 149.

(2) Ce crâne était conservé dans les collections de l'Académie de Chicago. Il a péri dans le grand incendie de 1871.

(3) Cenant, *Foot Prints of Vanished Races*, p. 106.

même époque. Les mêmes vases avaient été placés dans la même position, et le mound avait été érigé après la sépulture de tous les corps que les hommes du dix-neuvième siècle devaient mettre au jour.

Un crâne recueilli sous un mound du Dakota montre aussi un front très fuyant (1), des orbites presque aussi saillantes que celles

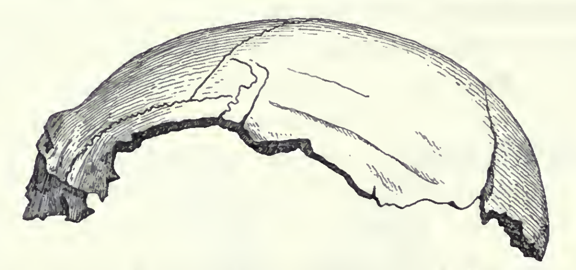


Fig. 209. — Fragment d'un crâne provenant du Missouri.

du gibbon, un prognathisme accentué. La mâchoire est massive et comme contraste à ces caractères inférieurs, le nez est aquilin et bien conformé. Des crânes offrant un type analogue ont été trouvés dans certaines sépultures du Chihuahua, où les corps n'étaient point étendus horizontalement, mais assis et légèrement inclinés. Les crânes les plus anciens de l'Ohio portent aussi ce même front fuyant et Lapham cite deux crânes conservés au musée de Milwaukie au front déprimé, aux arcades sourcilières proéminentes ; ce sont là pour le docteur, les caractères typiques des anciennes races du Wisconsin, caractères successivement modifiés soit par des croisements avec une race supérieure, soit peut-être par le progrès de la race primitive elle-même.

Cette proéminence des arcades sourcilières est non moins exagérée sur des crânes provenant, l'un d'un mound de la vallée du Mississipi (2), l'autre d'un tumulus du Tennessee (3).

(1) Une ligne perpendiculaire tirée de la mâchoire inférieure au sommet du crâne passerait à deux pouces environ de distance du front. Short, *The North Americans of Ant.*, p. 128, 167. — Ce crâne a été découvert par le général H. W. Thomas.

(2) *American Antiquarian.* July, 1879.

(3) Jones, *Explorations of Aboriginal Remains of Tennessee, Smith. Cont.*, t. XXII.

Les dents de ce dernier sont usées, plusieurs présentent même des traces de carie. La tête est surtout déprimée du côté droit. Cette dépression artificielle, qui varie selon les tribus et probablement aussi selon la mode du moment, est un des caractères typiques de la race américaine.

Nous avons précédemment raconté les mounds élevés dans la région des grands lacs, et nous avons dit qu'ils étaient dus à la race qui avait couvert de ses terrassements les vallées de l'Ohio et du Mississipi (1). Nous citerons le grand mound de la Rivière-Rouge où il a été trouvé les fragments d'un crâne en mauvais état rappelant par ses formes massives le crâne de Neanderthal et le mound circulaire auprès de la rivière Détroit. Ce dernier a donné onze squelettes et à côté d'eux des vases funéraires, des haches, des pointes de lance, des ciseaux, des perçoirs en pierre, des pipes, des ornements en coquilles (2). On a également recueilli des objets en cuivre provenant sans doute du lac Supérieur, une aiguille longue de plusieurs pouces et un collier formé de grains enfilés sur une corde faite avec des filaments d'écorce. Tous ces objets faisaient-ils partie du mobilier funéraire ? Il est permis d'en douter, car on rencontre aussi les cendres du foyer et on peut présumer que l'habitation du vivant avait remplacé la dernière demeure du mort. Cette habitation devait être fort ancienne ; en effet, les habitants actuels du pays se rappellent avoir vu le mound couvert de vieux arbres, que les besoins de la population ont successivement fait disparaître.

Un des crânes provenant de ces dernières fouilles, déposé au Peabody Museum offre des particularités importantes. Il est singulièrement bas et long, et bien qu'il soit celui d'un adulte, car la suture sagittale est soudée, sa capacité égale à peine 56 pouces cubes, soit 917 c. c. Selon les tables de Morton la capacité moyenne d'un crâne Indien est de 84 p. c ; et la capacité

(1) Gillman, *The Ancient Men of the Great Lakes.* — *Am. Ass.* Détroit, 1875. — *Cong. des Am.* Luxembourg, 1877, p. 65.

(2) Les crânes sont pour la plupart en mauvais état. Un crâne de Circular Mound donne comme indice céphalique 74,1, un du Western Mound 76,7, un autre du Fort Wayne 77,3.

minima observée par cet éminent anthropologiste est de 69 p. c. La différence est sensible, et ce crâne est certainement un des plus petits connus. Une autre particularité n'est pas moins importante ; la distance entre les arcades temporales des deux côtés du front, varie presque toujours entre trois et quatre pouces. Le minimum connu jusqu'à ce jour est de deux pouces; dans le crâne de Détroit, il n'est plus que de trois quarts de pouce. C'est là assurément un caractère simien très prononcé et tel qu'il se trouve, chez le chimpanzé par exemple. Le pro-

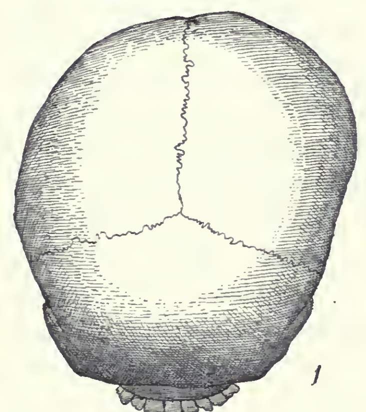


Fig. 210. — Crâne provenant d'un mound du Tennessee.

Fig. 211. — Crâne provenant d'un mound du Missouri.

fesseur Wyman qui a examiné ce crâne avec soin, affirme qu'il n'a subi aucune déformation artificielle. Nous avons donc là un fait curieux; mais il est impossible de tirer une conclusion sérieuse d'un cas de variation extrême, variation exceptionnelle, puisqu'elle ne se trouve sur aucun des autres crânes de la même provenance (1).

Si les crânes que l'on peut attribuer avec quelque certitude aux Mound-Builders, sont en général brachycéphales (2), il est

(1) *Report Peabody Mus.*, 1873, p. 12. — *Americ. Ass.* Buffalo, 1876.

(2) On appelle brachycéphales les crânes où l'indice céphalique est de 80 et audessus, orthocéphales, ceux où l'indice varie de 74 à 79, dolichocéphales enfin quand il est au-dessous de 74. Voy. *Les Premiers Hommes*, t. II, p. 156.

de nombreuses exceptions, et souvent, sous le même mound, il a été trouvé des crânes qui paraissent remonter à la même époque et qui affectent des formes différentes ; de nombreuses fouilles ont constaté des faits semblables sur l'ancien continent, ce qui naturellement diminue l'importance que l'on peut être disposé à attribuer à ces formes.

Quelques exemples éclairciront mieux la question ; M. Putnam cite deux crânes, l'un brachycéphale, l'autre dolichocéphale gisant dans la même sépulture (1). Sur huit crânes provenant du grand mound de la Rivière-Rouge, trois seulement sont brachycéphales. En revanche, sur quatre crânes trouvés à Chamber's Island (Wisconsin), trois sont franchement brachycéphales. Dix crânes ont été recueillis sous un mound sépulcral à Fort-Wayne, un est dolichocéphale, les autres sont orthocéphales ou brachycéphales avec un indice céphalique variant de 77 à 82 pour ceux qu'il a été possible de mesurer. Le front est fuyant, les arcades sourcilières proéminentes, l'épaisseur des os moyenne. Ces mêmes caractères se montrent sur tous les crânes, bien qu'ici l'ensevelissement paraisse remonter à des époques différentes. Dans le Michigan, les crânes trouvés sous les mounds sont dolichocéphales et les tibias platycnémiques (2).

Le Dr Farquharson a opéré sur vingt-cinq crânes recueillis sous divers mounds (3), l'indice céphalique donne une moyenne de 75,8, soit une forme légèrement dolichocéphalique. M. Carr a examiné soixante-sept crânes provenant des *Stone Graves* du Tennessee, vingt-neuf sont brachycéphales, cinq seulement dolichocéphales, dix-huit orthocéphales, et quinze artificiellement déprimés (4). M. Jones, après l'étude de vingt et un crânes trouvés également dans les *Stone Graves* du Tennessée, est arrivé à un résultat peu différent. Il n'a trouvé aucun crâne dolicho-

(1) *Report Peabody Museum*, 1878, t. II, p. 316.

(2) Hubbard, *Am. Ant. March.*, 1880.

(3) *Observations on the Crania from the Stone Graves in Tennessee. Report Peabody Mus.*, t. II, p. 361.

(4) *Recent Explorations of Mounds near Davenport Iowa. Am. Ass.*, Detroit, 1875.

céphale ; cinq étaient orthocéphales, huit brachycéphales et huit artificiellement déformés (1) (fig. 210).

Dans le Missouri on a constaté deux catégories de crânes différant autant entre eux, que ceux des Caucasiens ou des Négroïdes par exemple (2). Les squelettes sont dans la même position. Les mêmes vases, les mêmes armes, les mêmes outils ont été déposés auprès des uns et des autres ; il est difficile de supposer qu'ils n'appartiennent pas à la même race, ou qu'ils ne datent pas de la même époque.

Les variations individuelles sont considérables. On cite le crâne d'un enfant provenant d'Atacama, où l'indice céphalique n'est que de 66 ; et un autre trouvé sous un mound de l'Alabama, où il s'élève à 111,8. Sauf peut-être des limites aussi extrêmes (3), nous constatons les mêmes faits en Europe durant les temps préhistoriques et ils se sont perpétués jusqu'à nous. Devons-nous voir là le résultat du mélange très ancien des races, des exemples d'atavisme, ou bien le genre de vie, la différence des occupations prolongée pendant des siècles, peuvent-ils exercer une influence notable ? Quelles que soient les causes de ces modifications, il est certain qu'elles existent et il faut bien reconnaître que la forme du crâne prise pour type unique d'une race, donne des résultats aussi peu satisfaisants dans le nouveau monde que dans l'ancien.

Nous sommes loin de la théorie de Morton qui avait constamment professé l'unité de type chez tous les habitants des deux Amériques (4) à la seule exception des Esquimaux (5). Pour lui, les crânes longs des Péruviens ne différaient des crânes ronds des

(1) *Antiquities of Tennessee.*

(2) Conant, *Foot Prints of Vanished Races.*

(3) « Dans aucune autre partie du monde, disait Retzius, la morphologie crânienne ne montre des différences aussi bien définies ni des extrêmes plus exagérés. » *Ethnol. Schriften*, p. 37, 98.

(4) *Crania Americana, or a Comparative View of the Skulls of various Aboriginal Nations of North and South America.* Philadelphia, 1839.

(5) MM. de Quatrefages et Hamy dans les *Crania Ethnica*, rattachent les Esquimaux au groupe Mongolique parce qu'ils leur paraissent, comme à Morton, plus voisins du type jaune que du type américain. Les Esquimaux sont en général dolichocéphales.

Indiens, qu'à raison de la pression exercée durant l'enfance, et dont le résultat avait été de modifier la forme primitive. Il ajoutait que chez toutes ces races, on trouvait le même mode d'ensevelissement et que depuis le Canada jusqu'à la Patagonie, les morts étaient placés dans une position assise. Nous avons déjà montré combien cette dernière assertion était peu fondée. La première (1) est aussi complètement abandonnée et des découvertes chaque jour plus importantes ne permettent plus de la défendre.

Cette conclusion toute négative est la seule que l'on puisse encore formuler. La différence d'opinion parmi les anthropologistes les plus éminents vient ajouter aux difficultés déjà si grandes par elles-mêmes. Prenons pour exemple le crâne de Scioto, découvert sous un mound auprès de Chilicothe. Ce crâne remarquable par son développement vertical et transversal et par la forme tronquée de sa partie postérieure a été longtemps considéré, comme offrant le type le plus complet des Mound-Builders (2). MM. de Quatrefages et Hamy dans le magnifique ouvrage (3) qui reste un des monuments de la science française au dix-neuvième siècle, nous disent : « que les orbites sont larges et quadrangulaires, le nez proéminent, les maxillaires hauts, lourds, massifs et quelque peu proéminents. » Le Dr Wilson décrit le crâne comme franchement brachycéphale ; selon lui, le front est large et élevé et la dépression que l'on constate est artificielle (4). Morton donne une description différente et le Dr Foster ne veut voir dans le crâne de Scioto, que celui d'un Indien moderne. Ces contradictions montrent l'inconvénient dans l'état actuel de la science de théories trop absolues. On prétend ramener tous les crânes d'une race à un type unique, sans se préoccuper de

(1) Elle avait cependant été acceptée par des savants, tels qu'Agassiz, Nott, Meigs et bien d'autres.

(2) Squier et Davis, *Anc. Mon. of the Mississipi Valley. Smith. Cont.*, t. I, pl. XLVII et XLVIII.

(3) *Crania Ethnica*, p. 464.

(4) *Prehistoric Man.*, t. II, p. 127. M. L. Carr a publié aussi dans les rapports du Peabody Museum un excellent article sur la question. *Observations on the Crania from the Stone Graves of Tennessee.*

l'immense territoire habité par cette race, ni des conditions biologiques au milieu desquelles elle a vécu.

Capacité crânienne.

Ce qui paraît démontré c'est la faible capacité crânienne des Mound-Builders qui se retrouve chez les diverses races de l'Amérique et qui s'est même perpétuée jusqu'à nous. Quelques mesures permettront mieux d'en juger.

PROVENANCE.	NOMBRE de crânes.	MAXIMUM.	MINIMUM.	MOYENNE.
		c. c.	c. c.	c. c.
Crânes (observés par Farquharson).	15	1362	936 crâne d'Albany	1188
Crânes (observés par Jones).......	21 (1)	1667	1100	1318
Tennessee (Stone-Graves).........	30	1825	1084	1341
Kentucky......................	24	1540	1130	1313
Albany........................	9	»	»	1100
Rock-River....................	11	»	»	1205
Henry-County..................	4	»	»	1205
Santa-Catalina (Californie).........	18 M	1680	1282	1326
	11 F	1451	1098	1279
Santa-Crux (Californie) (2)........	40 M	1625	1144	1365
	32 F	1528	1048	1219

Ces moyennes sont faibles; elles paraîtront plus faibles encore si nous les rapprochons de celles obtenues pour d'autres races et à d'autres époques (3).

(1) La moyenne pour les crânes d'hommes est de 1459, pour les crânes de femmes de 1250. Jones, *Smith. Cont.*, t. XXII.

(2) D'après Morton, les crânes des Indiens actuels donnent en moyenne 84 pouces cubes soit 1359 c. c. et non 1376, comme le dit le D[r] Wyman, probablement par erreur.

(3) Nous empruntons ce tableau à un très intéressant travail du D[r] Topinard, publié dans la revue d'Anthropologie de juillet 1882.

Nombre de crânes observés.	Race Caucasique.	Capacité.
25.	Solutré, époque de la pierre taillée	1525 c. c.
19.	Caverne de l'Homme-Mort, époque de la pierre polie	1543 »
44.	Grotte de Baye	1483 »
38.	Gaulois	1552 »
65.	Mérovingiens de Chelles	1465 »
125.	Parisiens de la Cité (XIIe siècle)	1449 »
49.	Hollandais de Zaandam	1463 »
88.	Auvergnats de Saint-Nectaire	1529 »
63.	Bas Bretons	1479 »
57.	Basques de Saint-Jean de Luz	1556 »
60.	Basques de Zaraus (Guipuzcoa)	1499 »
27.	Savoyards	1494 »
11.	Croates des Confins Militaires (race Slave)	1433 »
28.	Corses d'Avapesa (XVIIIe siècle)	1475 »
19.	Arabes	1447 »
	Race Mongolique.	
28.	Chinois	1486 c. c.
29.	Javanais (coll. Vrloik)	1473 »
42.	Polynésiens	1449 »
11.	Lapons	1585 »
21.	Esquimaux du Groënland	1482 »
	Race Ethiopique.	
»	Hottentots	1317 »
»	Nubiens	1329 »
»	Australiens	1337 »
»	Nègres occidentaux	1423 »
»	Néo-Calédoniens	1462 »

Il faut descendre bien bas, dans l'échelle humaine, pour trouver des races présentant une aussi faible capacité crânienne que les Mound-Builders.

Il a été cependant trouvé quelques crânes exceptionnels; un de ceux-ci provenant d'un Stone-Grave du Tennessee ne mesure pas moins de 1825 c. c. (1); il égale par conséquent le crâne de Cuvier. On cite un autre crâne également recueilli dans un *Stone Grave*, qui atteint 1667 c. c. Le Dr Jones en possède un dans sa collection de 1688 c. c.; le musée des médecins militaires à

(1) L. Carr, *Obs. on the Crania from the Stones Graves in Tennessee. Peabody. Mus. Reports*, t. II, p. 383.

Washington un autre découvert dans l'Illinois de 1785 c. c. et Schoolcraft parle d'un crâne de 1704 c. c. Comparées au crâne d'Albany qui ne mesure que 936 c. c. (1), ces différences sont considérables. Les crânes extrêmes sont un grave argument contre la valeur des moyennes, il est évident qu'ils vicient tous les résultats que l'on peut obtenir.

S'il reste acquis que le développement du volume du crâne chez les diverses races du nouveau monde est inférieur à celui des autres races humaines tant anciennes que modernes, à l'exception peut-être de celles réputées les plus inférieures du globe, c'est là un caractère anatomique plutôt que physiologique, et nous ne saurions en conclure l'infériorité de l'intelligence chez ces hommes. D'autres causes assurément influent sur la valeur intellectuelle ; nul ne songerait à comparer les anciens péruviens, le peuple le plus avancé de l'Amérique et les Indiens nomades, sauvages et sanguinaires, et cependant la moyenne des crânes de ceux-ci est de 1359 c. c. et celle des crânes péruviens de 1250 c. c. seulement. En parcourant le tableau précédent, il est facile de voir que la capacité crânienne n'est nullement en rapport avec la valeur de la race et si, au point de vue individuel, les crânes de Cuvier et de Byron présentent une capacité élevée, on pourrait citer nombre d'hommes remarquables et même éminents, où cette capacité est, au contraire, très faible. Le crâne du Dante dépasse à peine la moyenne, tandis que trois crânes inconnus, retirés de la fosse commune à Paris, atteignent le maximum. La supériorité ou l'infériorité d'un peuple ne tiennent donc ni à la capacité crânienne ni aux caractères de certains ossements ; il est évident qu'il est d'autres facteurs que nous ignorons encore.

La forme aplatie des tibias ou platycnémie se montre fréquemment chez les diverses races américaines (fig. 212 et 213) elle est souvent plus prononcée que chez le gorille ou le chimpanzé (2). Platycnémie.

(1) Wyman cite bien un crâne cubant seulement 530 c. c., mais c'est le crâne d'un microcéphale.

(2) Chez ces deux singes, le rapport moyen entre les deux diamètres est de 67. Gillman, *Am. Ass.* Détroit, 1875, p. 316.

Pour M. Wyman, c'est là un caractère distinctif, car sous certains mounds, il se trouve sur presque tous les tibias découverts, et ceux qui ne le présentent pas, appartiennent généralement à des hommes enterrés postérieurement à l'érection du tumulus. Mais de ce que ces tibias platycnémiques ou en lame de sabre sont communs chez les grands singes, rien ne prouve que nous

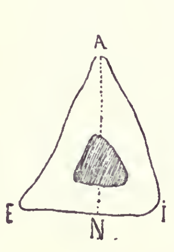


Fig. 212. — Coupe du tibia ordinaire au niveau du trou nourricier.

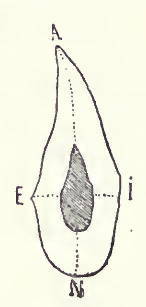


Fig. 213. — Coupe du tibia plactynémique.

devions y voir un caractère d'infériorité. En réservant ce point, il est certain que parmi les ossements recueillis sous les mounds du Kentucky, du Missouri, du Michigan, de l'Indiana, comme au milieu des kjökkenmöddings de la Floride, on peut évaluer à 30 0/0 le nombre de ceux où la platycnémie domine. Elle n'est pas moins marquée sur un certain nombre de tibias découverts dans les cavernes voisines de la célèbre grotte du Mammouth (1).

La platycnémie est plus apparente encore et la ligne âpre plus prononcée sur les tibias extraits du grand mound de la Rivière Rouge et sur ceux de Fort Wayne (2). Les tumuli de la Rivière Saint-Clair, ceux élevés auprès du lac Huron, un mound très ancien, situé sur Chamber's Island (Wisconsin) fournissent des exemples analogues (3). Sous tous ces mounds, les débris humains sont associés à des intruments en pierre, à des ossements d'oiseau, à des arêtes de poisson, à des poteries grossières, à des col-

(1) *Report Peabody Museum*, 1875, p. 49.

(2) Gillman, *Am. Ass.*, Buffalo, 1876.

(3) *Report, Peabody Mus.*, 1873. — Short, *North Americans of Antiquity*, p. 30.

liers en dents ou en petits os ; tous ces objets témoignent d'une civilisation peu développée.

Sur quelques-uns de ces tibias, le rapport du diamètre transversal au diamètre antéro-postérieur n'est guère que de 0,48 ; ce n'est même pas la limite extrême, car sur certains ossements provenant d'un mound auprès de la rivière Détroit, il s'abaisse, exceptionnellement faut-il ajouter, à 0,43 et même à 0,40. Ces chiffres sont remarquables ; on le comprendra mieux encore, en les comparant à ceux donnés par Broca pour le vieillard de Cro-Magnon ; le rapport entre les deux diamètres, nous apprend-il, est de 0,68 et cependant c'est là un des cas de platycnémie extrême observés en France.

La platycnémie, ainsi que la compression des fémurs qui est en général considérable, sont peut-être dues aux efforts véritablement immenses, que les anciens habitants de l'Amérique privés d'animaux domestiques, étaient condamnés à faire. Il leur fallait suivre le gibier à la course et gagner sur lui de vitesse, à travers les montagnes et à travers les marais, il leur fallait porter de lourds fardeaux ; il n'est donc pas extraordinaire que leur conformation physique se ressentît d'un semblable genre de vie. Pour d'autres anatomistes, ces anomalies proviendraient d'une plus grande liberté des mouvements du pied et d'une plus grande habitude de la préhension. Peut-être faut-il aussi faire entrer en ligne de compte le genre de nourriture de ces populations, qui avec le temps pouvait modifier les parties osseuses.

Nous avons dit que l'aplatissement des tibias était bien plus rare en Europe qu'en Amérique. Il est facile cependant d'en citer des exemples sur notre continent ; M. Busk l'a constaté un des premiers sur des ossements provenant de Gibraltar (1) ; M. Carter Blake, sur d'autres trouvés dans le Wiltshire qui remontent aux temps néolithiques (2) ; le docteur Prunières, sur de nombreux squelettes du département de la Lozère, qu'il date

(1) *Bull. Soc. Anth.*, 1869, p. 148.
(2) *Journal of the Anth. Soc. of London*, 1865, p. 146.

également de la même époque (1); le Baron von Düben, sur ceux de la Scandinavie (2); M. Bertrand, sur un tibia trouvé à Clichy (3); M. Broca, sur un autre provenant de Sainte-Suzanne (Sarthe) (4). A côté de ces exemples, les tibias trouvés par M. Dupont dans les cavernes de la Belgique (5), d'autres en grand nombre qui datent selon toute vraisemblance des temps paléolithiques, sont triangulaires et semblables à ceux des Européens modernes. Les caractères qui différencient les races existaient donc dès la plus haute antiquité; c'est là sans doute un fait important.

Perforation olécrânienne.

La perforation de l'humérus est également considérée comme un caractère de race (6), sans que nous puissions dire quelles sont la race ou les races qui ont légué ce caractère à leurs descendants. On le remarque très fréquemment sur les ossements provenant des mounds, et elle existe parfois sur la moitié de ceux recueillis. En descendant vers le Sud, cette proportion diminue et elle n'est plus guère que 31 0/0. Le Peabody Museum renferme 80 humérus trouvés sous les mounds de l'Ouest, ou sous ceux de la Floride, 25 sont perforés; il renferme également 52 humérus appartenant à des races blanches, deux seulement présentent ce caractère typique (7). A côté de ces faits, sur dix squelettes trouvés au Fort Wayne, un seul montre la perforation olécrânienne.

Une loi générale est donc difficile à établir; il a bien été dit que cette perforation, dont on ne peut expliquer ni l'origine (8) ni la cause, était un caractère d'infériorité; on se base sans doute sur ce qu'elle est plus fréquente chez les anthropoïdes (9), que

(1) *Bul. Soc. Anth.*, 1878, p. 214.

(2) « Le tibia est toujours comprimé et en lame de sabre. » *Cong. préh. de Copenhague*, 1869, p. 243. — *Mat.*, 1869, p. 514.

(3) *Bull. Soc. Anth.*, février 1869.

(4) *Bul. Soc. Anth.*, 1866, p. 642.

(5) M. Hamy nous apprend cependant qu'un tibia provenant de la grotte de Goyet est platycnémique. *Bul. Soc. Anth.*, 1873, p. 427.

(6) *Lettre du Dr Topinard.*

(7) *Report Peabody Mus.*, 1872, p. 28. — *Cong. des Améric.* Luxembourg, 1877, t. I, p. 69.

(8) Elle est peut-être due à la longueur de l'os qui empêche le jeu de l'articulation.

(9) Wyman a constaté la perforation olécrânienne sur un seul des humérus de deux gorilles mâles qu'il avait pu examiner. Il ne l'a pas rencontrée sur un chimpazé femelle,

chez les hommes, plus fréquente chez les Nègres (1), ou chez les Indiens, que chez les Blancs; enfin sur ce qu'elle tend à diminuer chez les races européennes et qu'on la rencontre plus souvent sur les ossements provenant d'anciens cimetières que chez nos contemporains (2). Ici encore cette conclusion quelque flatteuse qu'elle puisse être pour notre amour-propre, nous paraît prématurée et l'état actuel des études anthropologiques ne saurait la justifier.

On a aussi raconté que les Mound-Builders avaient les bras très longs; c'est là encore un de ces caractères simiens, qu'une certaine école recherche avec plus d'empressement que de succès. M. Gillman vient, en effet, nous apprendre qu'il n'en est rien, tout au moins pour les hommes ensevelis sous le mound de Fort Wayne et qu'en exprimant la taille totale par 1000 on arrive pour la longueur des bras aux rapports suivants :

Indiens modernes	353
Blancs	348
Mound-Builders	343

Les bras de ces derniers loin d'être plus longs, seraient donc plus courts que ceux des Indiens ou des hommes de race blanche.

La taille des Mound-Builders devait présenter les mêmes variations que celles de nos races modernes. On cite un squelette trouvé dans un *Stone Grave* du Tennessee qui mesurait plus de sept pieds (3); un autre découvert à Fort Wayne, atteignait cinq pieds onze pouces. Deux squelettes provenant, l'un de l'Utah, l'autre du Michigan (4), dépassent six pieds. Ce dernier renfermé Taille.

ni sur un orang mâle appartenant l'un et l'autre au British-Museum. La Société d'Anthropologie de Paris possède un beau squelette de gorille, un seul des humérus est perforé.

(1) Je ne connais pas d'observations bien exactes, faites sur des sujets nègres; sur quatorze humérus conservés au Jardin des Plantes, sept sont perforés.

(2) Remarquons que chez les races préhistoriques françaises, l'humérus perforé semble appartenir à une autre race que celle qui présente le tibia platycnémique et le fémur à ligne âpre. *Rev. d'Anth.*, 1878, p. 514.

(3) Jones, *Explorations of the Aboriginal Remains in Tennessee. Smith. Cont.*, t. XXII.

(4) *Am. Antiquarian*, July 1879.

dans un véritable linceul d'argile était remarquable par son front fuyant et la proéminence des arcades sourcilières. A côté de lui gisaient des fragments de poterie ornée de figures humaines et des pierres travaillées. Ce sont là, très probablement des cas exceptionnels ; le professeur Putnam qui a fouillé avec une attention extrême de nombreuses sépultures dans le Tennessee, est convaincu que les hommes qui y reposaient étaient d'une taille ordinaire ; et s'il a souvent rencontré des tombes construites en dalles, mesurant sept à huit pieds de longueur, il a toujours remarqué un assez grand intervalle entre la tête ou les pieds du mort et les parois de la tombe (1). Ajoutons que tous les squelettes trouvés dans les nombreux cists en pierre du comté de Madison (Illinois), étaient de petite taille et que les os étaient remarquablement grêles (2).

Les Cliff-Dwellers.

Nous avons décrit les nombreux cañons qui se rencontrent dans le Nouveau-Mexique, le Colorado ou l'Arizona et les ruines qui s'élèvent partout où le rocher a livré un espace, quelque limité qu'il puisse être. Nous possédons peu d'ossements de ces constructeurs toujours à l'œuvre ; les difficultés des fouilles dans un pays encore inhabité et où les Apaches exposent les explorateurs à d'incessants dangers, l'expliquent facilement.

On cite bien un crâne provenant du cañon Chaco (Nouveau-Mexique). Parmi des alluvions anciennes qui rappellent les arroyos aujourd'hui desséchés, des pans de murs, des fondations viennent témoigner d'une population autrefois nombreuse, antérieure peut-être à l'arrivée des Cliff-Dwellers. C'est au milieu de ces dépôts, à quatorze pieds environ de profondeur, sur un amas de poteries brisées que ce crâne (fig. 214) a été trouvé. Probablement il avait été entraîné par les eaux, car les recherches n'ont amené la découverte d'aucun autre ossement humain (3). A quelle époque faut-il le faire remonter, à quelle race devons-

(1) *Report Peabody Mus.*, t. II, p. 306.

(2) Bandelier, *Am. Ass.* Saint-Louis, 1878. — Æhler, *Stone Cist near Highland, Madison County, Illinois.*

(3) Dr W. Hoffman, *Report on the Chaco Cranium ; U. S. Geol. and Geog. Survey.* Washington, 1878.

nous le rattacher ? Il est impossible actuellement de le décider. Nous savons seulement qu'il appartenait à une jeune femme ; les dernières molaires n'avaient point encore paru. Il est asymétrique, le front est bas, les orbites ovales et peu proéminentes. Le caractère le plus curieux est l'aplatissement considérable de la

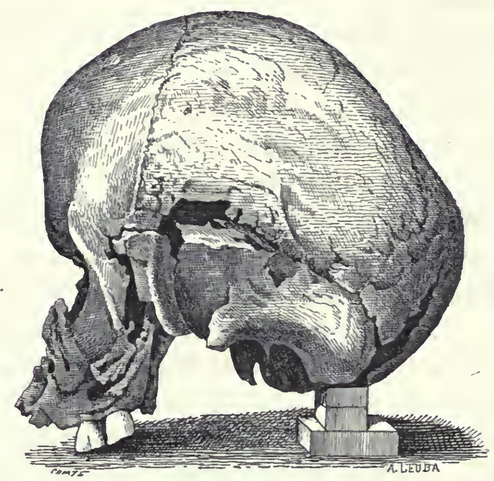


Fig. 214. — Crâne trouvé dans le cañon Chaco et attribué à un Cliff-Dweller.

partie postérieure de la tête. Cet aplatissement est non moins marqué sur les pariétaux et surtout sur le pariétal gauche. Le crâne était tellement rempli de sable agglutiné qu'il aurait fallu le briser pour obtenir des mesures exactes ; sa capacité est donc restée indéterminée.

Nous devons au docteur Bessels (1) une description complète de plusieurs crânes récemment découverts que l'on peut attribuer soit aux Cliff-Dwellers, soit aux habitants des Pueblos.

Deux d'entre eux viennent d'un ancien cimetière auprès d'Abiquico (Nouveau-Mexique). Chaque tombe était entourée de pierres levées formant tantôt un rectangle, tantôt un cercle, et auprès de chaque corps, on avait eu soin de déposer de nombreux fragments de poterie. Le premier de ces crânes présente un apla-

(1) *The Humán Remains found among the Ancient Ruins of S. W. Colorado and N. New Mexico*, p. 47.

tissement très marqué du pariétal gauche et un aplatissement moins apparent du pariétal droit. Les orbites sont proéminentes; le front ne se distingue par aucun caractère particulier; les mâchoires sont massives; les dents, les incisives surtout légèrement usées. La capacité est de 1325 c. c. Le second crâne est celui d'une femme de dix-sept ans environ, les dernières molaires commencent à paraître, le prognathisme est très marqué. On constate le même aplatissement que sur le crâne précédent, seulement sur celui de l'homme, il est plus prononcé du côté gauche et sur celui de la femme du côté droit. La capacité de ce dernier est très faible et ne dépasse guère 1020 c. c.

Quelque temps après le docteur Bessels assistait à l'arrivée de nombreux objets, recueillis sous les Mounds du Tennessee et destinés aux collections du Smithsonian-Institute (1). Parmi ces objets se trouvaient deux crânes (fig. 210 et 211), qui le frappèrent par leur ressemblance avec ceux du Nouveau-Mexique. Cette ressemblance est telle, dit-il, qu'il est impossible de les distinguer.

Nous ne nous étendrons pas sur les autres crânes des Cliff-Dwellers; ce serait à peu de chose près, une constante répétition; sur tous, on reconnaît cette dépression caractéristique tantôt plus marquée à droite, tantôt à gauche; elle est certainement artificielle et nous la constatons très prononcée déjà sur le crâne d'un enfant de dix ans, dont la mâchoire témoigne aussi d'une tendance sensible au prognathisme (2). Le crâne d'une jeune femme présente une déformation semblable à celle des Péruviens. Les orbites sont peu proéminentes, le front est fuyant, les dents très irrégulièrement plantées.

MM. de Quatrefages et Hamy, en discutant ces découvertes, ajoutent que nul doute ne peut exister sur l'identité ethnique des Mound-Builders et des Cliff-Dwellers: cette conclusion s'étendrait aux constructeurs des Casas-Grandes du Rio Gila, si tous offraient les mêmes caractères, que le sujet exhumé par M. A. Pinart

(1) *Congrès des Américanistes*. Luxembourg, 1877, t. I, p. 147.

(2) Cette tête est conservée dans l'*Osteological Collection U. S. Army*. Sa capacité est de 1213 c. c.

d'un tumulus voisin de la Casa-Grande de Montezuma (1). Le crâne qui appartient aujourd'hui au Muséum de Paris, ne possède que sa voûte. L'indice est de 90,36. L'un des crânes envoyés de Teul, présente les mêmes traits céphaliques, si ce n'est qu'il est plus aplati d'avant en arrière et que l'indice dépasse 97.

Mais si les caractères ethniques des Mound-Builders se rencontrent jusque dans les régions où ils n'ont jamais pénétré, leur type ne s'observe plus guère, au dire des savants auteurs des *Crania Ethnica*, dans les pays qu'ils ont peuplés, c'est à peine si sur le nombre de crânes des Indiens modernes, conservés dans les diverses collections, il s'en rencontre quelques-uns qui se rapprochent de ceux dont nous venons de parler. Ce qui ressort le plus clairement de ces faits, c'est la rapidité des modifications anatomiques d'un ordre secondaire, par suite leur peu d'importance pour fixer avec quelque assurance les caractères d'une race et surtout pour suivre avec succès le développement de ces caractères à travers les générations.

Les analogies entre les Mound-Builders et les anciens habitants de l'Anahuac ne sont pas moins frappantes que celles entre les Mound-Builders et les Cliff-Dwellers (2). Quatre crânes provenant des tombeaux de Mexico, d'Otumba et de Tacuba, reproduisent le type des habitants de l'Amérique du Nord; d'autres trouvés à Santiago-Tlatelolcoli laissent moins de doutes encore (3). Chez tous nous voyons l'aplatissement de l'occiput, le front fuyant, les os massifs, si communs chez les Mound-Builders et plus particulièrement chez ceux qui habitaient les rives de l'Ohio et du Missisipi. **Peuples de l'Amérique centrale.**

Chez les Mayas, cet aplatissement, dû sans doute à une pression artificielle, est plus apparent encore. Les bas-reliefs de Palenque en sont la preuve (fig. 123 et 124). Les têtes en pointe, les fronts fuyants d'un aspect si étrange, témoignent évidem-

(1) *Crania Ethnica*, p. 465.

(2) Morton, *Crania Americana*, pl. XIX, XXXI. — Quatrefages et Hamy, *l. c.*, p. 466.

(3) Ces crânes appartiennent au Muséum de Paris.

ment du type le plus recherché par eux. Les explorateurs récents croient retrouver ce type chez les populations inférieures qui habitent la montagne; mais il a disparu ou il n'a jamais existé parmi les populations qui ont érigé les monuments du Yucatan et du Honduras. Les sculptures de Chichen-Itza montrent un type absolument différent du précédent (fig. 135). « Le crâne est large, nous dit M. Charnay (1), aplati à la partie supérieure, sans pour cela que le front soit bombé, il forme avec le nez aquilin, une ligne presque droite. »

Péruviens. La déformation artificielle des crânes chez les Péruviens rend leur étude bien difficile; cette déformation est due à une pression mécanique exercée sur le crâne d'enfants nouveau-nés, dans différentes directions, à divers degrés, pendant un temps plus ou moins long (2). Sur cinq cents crânes provenant du Pérou, que possède le Muséum de Paris, soixante à peine sont exempts de cette déformation (3). Elle existe tantôt d'avant en arrière, c'est le cas pour presque tous ceux extraits des huacas d'Ancon (4); d'autres fois, elle est circulaire, ce qui donnait à la tête la forme pyramidale. C'était là la coutume, la mode si l'on veut, recherchée par les Péruviens qui habitaient les environs du lac de Titicaca ; les crânes provenant des chulpas présentent presque tous ce caractère (5).

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, la capacité crânienne est très faible. Sur onze crânes d'Ancon, qui ne portaient aucune trace de déformation, la moyenne est seulement de 1129 c. c. (6).

(1) *Cités et Ruines Américaines*, p. 341.

(2) Gosse (*Dissertations sur les races du Pérou ; Mém. Soc. Anth.*, t. I) dit qu'on pratiquait trois espèces de déformations « l'occipitale chez les Chinchas et peut-être dans la famille des Incas, la symétrique allongée chez les Aymaras ; la cunéiforme relevée dans plusieurs provinces telle que celle de Chiquito. » Cette dernière donnait à la tête une forme allongée d'avant en arrière. Ces déformations étaient encore pratiquées en 1545 et, à cette époque, le concile de Lima les proscrivit solennellement sous les noms de *Caito*, d'*Opalta* et d'*Oma*.

(3) De Quatrefages et Hamy, *Crania Ethnica*, p. 474.

(4) *Report Peabody Museum*, 1874, p. 8.

(5) *Report Peabody Museum*, 1876, p. 10.

(6) Le maximum n'est que de 1260 c. c. ; le minimum descend à 1040 c. c.

Sur d'autres points du Pérou, comme on peut le voir par le tableau que nous donnons, les résultats ne sont guère supérieurs ; à Chimu, la moyenne descend même plus bas (1).

PROVENANCE.	NOMBRE de crânes.	MAXIMUM.	MINIMUM.	MOYENNE.
		c. c.	c. c.	c. c.
Chulpas auprès du lac de Titicaca	6	1445	1155	1292
Casma	14	1455	1050	1254
Amacavilca	16	1320	1055	1176
Chimu	7	1460	1065	1094
Pachacamac	4	1365	1035	1195
Cajamarquilla	5	1410	1155	1268
Truxillo	4	1325	1135	1236

Morton et Meigs donnent 1230 c. c., comme la capacité moyenne des crânes mesurés par eux ; nous avons nous-mêmes précédemment indiqué le chiffre de 1250 c. c. Ces moyennes, qui ne diffèrent pas sensiblement de celles de Squier, sont d'une extrême faiblesse et ne se retrouvent chez aucune autre race connue. Les maxima péruviens égalent à peine les moyennes des autres peuples. Il y a là un fait anormal, dont nous ne connaissons aucune explication satisfaisante.

Rivero et Tschudi (2) distinguent au Pérou trois races différentes : les Chinchas qui occupaient les côtes du Pacifique du 10° au 14° de latitude (3) ; les Aymaras établis sur les hauts plateaux de la Bolivie, les Huancas enfin, du nom de la tribu la plus puissante par-

(1) Squier, *Incidents of Travel and Explroation in the Land of the Incas*, 2e éd. London, 1878, p. 582.

(2) *Antiguedades Peruanas*.

(3) Les Chimus, dont j'ai parlé au chapitre précédent, doivent être classés parmi les Chinchas. — Meyer (*Reise um die Erde; Beitrage zur zoologie*. Bonn, 1834) les désigne sous le nom d'habitants primitifs du Pérou.

mieux, qui vivaient entre la Cordillère et les Andes du 9e au 14e de parallèles. Les auteurs des Antiquités péruviennes n'admettent la déformation artificielle que chez les Chinchas et prétendent que chez les autres races, elle est congénitale et qu'elle existe chez des enfants qui n'ont subi aucune espèce de pression et même chez certains fœtus. Ce fait isolé ne saurait être une preuve, car les déformations imprimées au corps dès la naissance, observe M. Gosse, peuvent jusqu'à un certain point se transmettre par hérédité. Elles deviennent permanentes, lorque les deux sexes ont été soumis aux mêmes déformations, à un même degré, pendant plusieurs générations successives et à la condition que les moyens employés aient modifié profondément la nutrition et la structure des os (1).

Aux difficultés dues à la déformation, qui était loin d'être pra-

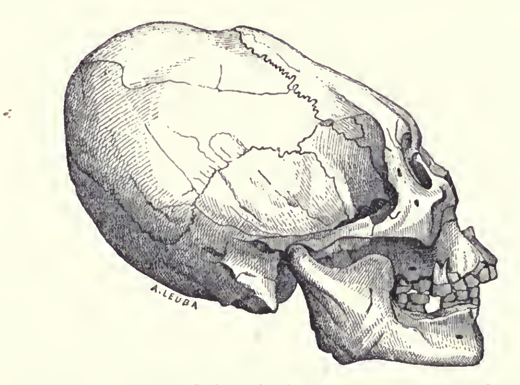


Fig. 215. — Crâne déformé dit Aymara (*Crania Ethnica*).

tiquée par les mêmes procédés dans toute l'étendue de l'empire des Incas, viennent s'ajouter, comme partout, les mélanges incessants de race et de type qui se retrouvent dans la mort. Squier voyait réunis au Castillo du grand Chimu, des têtes régulières attribuées aux Qquichuas, des crânes carrés obtenus par une compression postérieure et des crânes allongés (fig. 215), dont les

(1) Gosse, *l. c.*, p. 162. Ce fait, dit-il, paraît être corroboré par des expériences modernes sur les animaux domestiques.

caractères céphaliques se rapprochent de ceux de Palenque ou de Copan, tels que les sculptures nous les font connaître.

Le docteur Wilson n'admet que deux types distincts (1) ; les Péruviens du temps des Incas étaient brachycéphales et de petite taille ; ils avaient le front fuyant mais très élevé, l'occiput aplati ; leurs ossements étaient légers et délicats ; les doigts longs et effilés. Ces hommes devaient former une caste aristocratique, incapable de travaux fatigants. Les Péruviens plus anciens étaient au contraire dolichocéphales, leurs ossements sont lourds et massifs, les attaches robustes ; tout indique chez eux une grande force musculaire. Morton confond ces deux types et prétend que le second procédait du premier et était obtenu par la compression artificielle exercée sur les enfants (2). Mais M. Wilson lui répond avec raison que les crânes déformés artificiellement, sont toujours asymétriques (3) et que les crânes dolichocéphales, considérés comme normaux, présentent au contraire une régularité complète. Ils ont aussi des caractères distincts ; ainsi ils sont plus longs, plus étroits ; la mâchoire supérieure est fortement prognathe ; les dents, les incisives principalement, sont obliques.

Nous ne contestons aucune de ces assertions, nous nous contenterons de répéter ce que nous avons déjà dit à plusieurs reprises, c'est que l'existence de types différents ne saurait avoir pour conséquence celle de races diverses ; les causes de l'origine ou des modifications de types étant encore absolument inconnues (4).

L'usage sur certains points de momifier les cadavres a permis

(1) *Prehistoric Man*, t. II, ch. xx, p. 145, 158, 165.

(2) Nott and Gliddon, *Types of Mankind.*

(3) « Few who have had extensive opportunities of minutely examining and comparing normal and artificially formed crania, will, I think, be prepared to dispute the fact that the later are rarely, if ever, symmetrical. » Wilson, *l. c.*

(4) M. Virchow signale la grande fréquence sur les crânes Péruviens d'une anomalie connue sous le nom d'*os des Incas* ou d'*os interpariétal* et prétend la retrouver chez les Indo-Chinois et les Malais des îles Philippines. Ce serait là, selon lui, un caractère typique ; mais M. Anoutchine dans un travail récent (*Rev. d'Anth.*, 1881) a montré que ce caractère se trouve aussi chez les races nègres. Il n'en saurait donc ressortir aucune conclusion. Voy. Gosse, *l. c.*, p. 165 et s.

plusieurs constatations utiles; ainsi la momie découverte à Chacota et que nous avons reproduite (fig. 179) donne comme longueur de l'humérus 9 pouces, de la main 5 pouces 5 lignes, du doigt médius 3 pouces 5 lignes, du fémur 13 pouces, du tibia 12 pouces, du pied 7 pouces 7 lignes; la largeur de la main n'est que de 2 pouces, celle du pied de 2 pouces et demi (1).

Une coutume funéraire voulait que l'on déposât dans la tombe du mort comme un dernier souvenir, des boucles de chevelure. Ces cheveux sont aussi fins que ceux des races anglo-saxonnes; la couleur varie en général du brun foncé au châtain. La mode était de porter les cheveux longs, nattés et rejetés derrière la tête. Les femmes ajoutaient des cheveux à leurs nattes, et après de longs siècles, la tombe s'est ouverte pour rendre témoignage de leur vanité. Il n'est que juste d'ajouter que ce n'étaient pas les femmes seules qui demandaient ainsi à l'art de venir au secours de la nature. La tête desséchée d'un homme déjà d'un certain âge, car les cheveux sont grisonnants (fig. 216), est couverte de petites nattes rapportées et ramenées sur le front (2).

Races du Sud. Si nous continuons à descendre vers le Sud, nous rencontrerons des races franchement dolichocéphales, se rapprochant probablement des anciennes races, chez qui nous avons constaté cette forme céphalique. L'homme découvert par M. Ameghino dans les pampas était de petite taille; le crâne était dolichocéphale. Il en était de même de ceux trouvés par M. Moreno dans les paraderos de la Patagonie; les uns et les autres rappellent le type actuel des Esquimaux.

Le crâne fossile du Lagoa Santa était aussi dolichocéphale,

(1) J. Blake, *Notes on a Collection from the Ancient Cemetery of the Bay of Chacota. Rep. Peabody Museum*, 1878, p. 284.

(2) Cette tête, qui provient d'un ancien cimetière du Pérou, présente de notables différences avec toutes les autres récemment découvertes. Le front est élevé, le nez proéminent, les pommettes saillantes, les incisives plantées verticalement, les oreilles démesurément distendues. Les cheveux sont bruns, les nattes pendent en cadenettes comme chez les hussards français de la fin du siècle dernier. Blake, *l. c.*, p. 301. — Morton, *Crania Americ.*, pl. I.

et les savants auteurs des *Crania ethnica* citent plusieurs autres crânes semblables découverts au Brésil (1). L'indice céphalique d'un de ceux qui ont pu être mesurés est de 70.

Les Botocudos, qui sont bien distincts des populations



Fig. 216. — Tête de momie provenant d'une ancienne sépulture péruvienne.

qui les entourent, et qui représentent sans doute les plus vieilles races du pays, sont également dolichocéphales. Ils sont non moins remarquables par le développement de leur crâne en hauteur, la saillie des arcs sourciliers, le peu d'élévation et la forme rectangulaire des orbites. Sous tous ces rapports, ils offrent, comme les Patagons, de nombreuses ressemblances avec les Esquimaux (2), qui habitent à l'autre extrémité

(1) *L. c.*, p. 476.

(2) « La raza esquimal diffière de la masa de la poblacion americana, y conserva una tal homogeneidad que presenta el aspecto de una razo primitiva apenas modificada por unos que otros cruzamientos. Lo que sobre todo distingue al esquimal de todos los demás pueblos de la tierra es su cabeza sumamente larga. » Ameghino, *La Antiguedad del Hombre en el Plata*, t. I, p. 163. — « Les Esquimaux et les Botocu-

du continent Américain. Ne doit-on pas supposer que les uns et les autres ont été dispersés, puis détruits peu à peu par des races conquérantes, auxquelles ils ne pouvaient offrir qu'une résistance inefficace. C'est là ce qui s'est passé en Europe, lors des invasions des Aryas ou des autres races asiatiques ; les Basques et les Finnois ont été rejetés aux extrémités de notre continent, dans des régions arides et incultes ; et s'il est difficile de l'établir avec quelque degré de certitude, il est permis d'admettre que les mêmes faits se sont passés en Amérique et que ces races anciennes, violemment repoussées des régions qu'elles habitaient, ont été les contemporaines de nos races paléolithiques. Tout porte à croire que les plus anciens habitants de l'Amérique ne le cèdent en rien sous le rapport de leur antiquité, aux premiers habitants de notre Continent.

Affections pathologiques.

Les Espagnols apportèrent avec eux la petite vérole qui causa de grands ravages parmi les indigènes ; des tribus entières disparurent emportées par le fléau. Ils reçurent à leur tour des Américains un mal non moins cruel, les affections syphilitiques destinées à flétrir sinon à détruire les sources même de la vie (1). Cette dernière assertion a été vivement controversée ; il est certain que la syphilis existait en Amérique avant le seizième siècle ; existait-elle aussi en Europe ? c'est un point resté fort obscur (2). On a beaucoup insisté sur le mot espagnol, *Buba*, que l'on traduit par affection syphilitique ; mais il reste à savoir si ce mot avait alors la même signification que nous lui donnons

dos sont de petite talile ; l'indice céphalique (73) est le même ; tous les deux ont les pommettes saillantes ; les yeux obliques petits et bridés ; les cheveux noirs, gros, droits ; l'oreille grande, écartée ; le visage plat, arrondi ; une tendance à l'obésité. Il n'est pas jusqu'à la botoque, ce singulier ornement auquel les Botocudos doivent leur nom, qui ne se trouve chez les Koloches. » Bordier, Topinard, *Bull. Soc. Anth.*, 1881.

(1) Clavigero, *Storia antica del Messico*, t. I, p. 117, t. IV, p. 303. — Herrera, *Hist. Gen.*, déc. II, l. XCXXI. — Gomara, *Conq. Mex.*, f° 148. — Sahagun, *Hist. Gen. de las Cosas de Nueva España*, t. II, l. VII, p. 246. — Oviedo, *Hist. de las Indias.*

(2) Les historiens chinois rapportent que 2637 ans av. J.-C., l'empereur Hoang-ty décrivait des affections syphilitiques chez l'homme et chez la femme. Mais ce fait, qui prouverait l'existence de la syphilis avant la découverte de l'Amérique, est très contesté.

aujourd'hui (1). Ce qui n'est point douteux, c'est que des ossements portant les témoignages irrécusables de cette maladie ont été trouvés dans les *Stone Graves* du Tennessee (2) et que les mêmes traces existaient sur d'autres ossements provenant des mounds de l'Iowa, de l'Illinois, de Rock River (3) et de ceux situés auprès de Nashville (4). Ce n'est pas seulement dans l'Amérique centrale que nous voyons ces traces indélébiles, et nous avons déjà cité un crâne des paraderos de la Patagonie, sur lequel Broca avait constaté une ostéite, qu'il n'hésitait pas à attribuer à une affection syphilitique.

Il serait loisible de demander si toutes ces lésions sont bien dues aux mêmes causes pathologiques (5) ; mais d'autres faits viennent confirmer cette hypothèse. Les récits qui nous sont parvenus feraient croire que les Mayas connaissaient les affections vénériennes et qu'ils se servaient pour les guérir de l'écorce d'un arbre, le *Guayacan*, originaire du Nicaragua (6). Ce qui est également certain, c'est que l'on trouve dans les langues anciennes de l'Amérique, des mots qui se rapportent à ces maladies, dont les indigènes par une conception assez bizarre faisaient remonter l'origine à un de leurs dieux, Nanahuatl, qui le premier aurait ainsi infecté le genre humain (7).

D'autres maladies des os pour être moins fréquentes, n'étaient pas inconnues. Le Dr Farquharson décrit une curieuse affection des vertèbres cervicales qui paraît avoir été suivie de guérison (8).

(1) IIIe *Cong. des Américanistes*. Madrid, 1881.

(2) « Several Skeletons in these Mounds bore unmistakable marks of the ravages of syphilis. » Jones, *Aboriginal Remains of Tennessee. Smith. Cont.*, t. XXII.

(3) Farquharson, *Proc. Am. Ass.* Détroit (Michigan). 1875.

(4) Putnam, *Arch. Expl. in Tennessee*, *Report Peabody Mus.*, t. II, p. 305.

(5) « Several Pathologists who have examined these bones unite in stating that they do not prove the evidence of syphilis ; as other deseases but syphilis might leave such effects. » Putnam, *Rep. Peabody Mus.*, t. II, p. 316.

(6) Le Dr Brühl (*Cincinnati Lancet and Clinic* May 29, 1880) parle d'autres remèdes antisyphilitiques, connus des habitants de l'Amérique centrale et du Pérou.

(7) Brasseur de Bourbourg, *Hist. des Nations civilisées*, t. I, p. 181.

(8) La guérison fort rare et fort difficile de cette lésion, exige un temps très long et des soins continuels (Nélaton, *Pathologie chirurgicale*). Ces peuples vivaient donc en société et n'abandonnaient pas ceux des leurs qui étaient atteints d'infirmités graves (*Am. Ass.* Détroit, Michigan, 1875).

Plusieurs crânes du Tennessee portent les traces d'inflammations anciennes ; d'autres, des excroissances osseuses qui effacent les sutures lambdoïdales ou pariétales (1). On a également constaté sur les os longs, de vieilles ankyloses.

Les blessures dues à des causes traumatiques, n'étaient point rares. Le Peabody Museum renferme deux crânes péruviens, qui méritent d'être cités. L'un d'eux montre une fracture longue de cinq centimètres, large de trois et profonde de quatre-vingt-quatre millimètres. Le travail de réparation est très visible, et quatre fragments de la substance osseuse sont de nouveau solidifiés (2). L'autre crâne appartient à un adulte ; il porte une fracture frontale très étendue (onze centimètres de longueur sur cinq de largeur) ; elle avait été sans doute produite par un violent coup de massue. Ici aussi les cinq ou six fragments que l'on peut encore distinguer étaient solidifiés. Dans les deux cas, les blessés avaient survécu probablement durant de longues années. Ils avaient triomphé par la force de leur constitution, car rien ne témoigne d'une opération chirurgicale, l'enlèvement des fragments osseux par exemple (3).

Il n'en était pas toujours ainsi. Sur un autre crâne provenant également de la remarquable collection du Peabody Museum, on peut voir une perforation probablement tentée comme un mode de guérison pour une inflammation de la boîte osseuse dont la trace est très apparente, et Squier (4) a rapporté du Pérou un crâne (fig. 217) trouvé dans un cimetière de la vallée du Yucay, où un morceau paraît avoir été enlevé au moyen de quatre incisions régulières (5). Ici aussi, les os présentent les traces d'une ancienne inflammation, et d'éminents chirurgiens,

(1) L. Carr, *Observations on the Crania from the Stone Graves of Tennessee; Peabody Mus. Rep.*, t. II, p. 381.

(2) Ce crâne porte le n° 7206 et provient, ainsi que le suivant (n° 7165), de la collection péruvienne formée par Agassiz.

(3) Wyman, *Report Peabody Museum*, 1874, p. 10.

(4) *Peru, Incidents of Travel and Exploration in the Land of the Incas*, p. 457. *Append.* A.

(5) L'ouverture mesure 177 sur 146 millimètres.

tels que Nélaton et Broca, n'ont pas hésité à attribuer la perforation à une opération tentée durant la vie.

Il ne faut pas confondre ces opérations avec les trépanations posthumes, très fréquentes sur divers points de l'Amérique (1). On ne sait rien de précis sur ces trépanations; étaient-elles une **Trépanations**

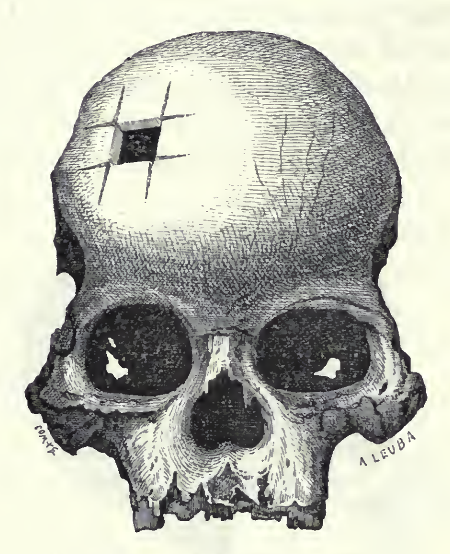


Fig. 217. — Crâne péruvien trépané.

marque d'honneur, un rite religieux? devaient-elles servir à l'extraction de la cervelle et à la suspension de la tête, ou bien étaient-elles destinées à permettre à l'âme de visiter de nouveau le corps qu'elle avait habité? Toutes les hypothèses sont possibles, aucune ne peut être prouvée. Les fouilles d'un mound en forme de cône irrégulier, de dix à quinze pieds de hauteur, situé auprès de la rivière Devil, ont mis au jour cinq squelettes enterrés debout; un sixième était couché au centre du tumulus et occupait évidemment la place d'honneur; les uns et les autres portaient au crâne la même perforation.

On a aussi retiré des crânes trépanés d'un mound, auprès de

(1) *Americ. Ass.* Détroit, 1875. — H. Gillman, *Add. Facts concerning artificial Preparation of the Cranium in ancient Mounds in Michigan. Am. Ass.* Nashville, 1877.

la rivière Sable et du grand tumulus de la rivière Rouge, dont nous avons déjà parlé; mais les perforations sont en général plus petites que celles des crânes provenant des autres mounds.

Les trépanations du Michigan sur lesquelles nous avons des détails plus complets, étaient toujours faites après la mort et uniquement sur des adultes du sexe masculin (1); elles ont de un à deux centimètres de diamètre et sont constamment placées sur la suture sagittale (2), généralement au point de jonction avec la suture coronale. Elles étaient obtenues au moyen d'un instrument, probablement d'un silex pointu, que l'on faisait rapidement tourner. Nous avons raconté (3) ces perforations en Europe et notamment en France, où elles ont été si complètement élucidées par Broca (4). Elles étaient souvent chirurgicales et pratiquées sur le vivant (fig. 218). Tous les âges, tous les sexes y étaient soumis. Leur position, leur forme, leur longueur variaient selon la blessure ou la maladie que l'on prétendait soulager. Toute comparaison entre elles et les trépanations américaines est donc

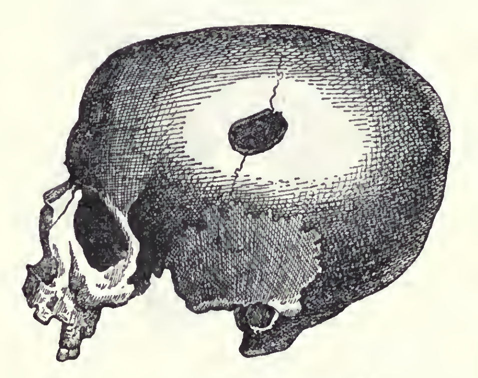


Fig. 218. — Crâne perforé (Coll. de M. de Baye).

(1) Broca, *Rev. d'Anth.*, 1876, p. 435.

(2) La suture sagittale unit les deux pariétaux et s'étend d'avant en arrière sur la ligne médiane. La suture coronale s'étend dans la région frontale.

(3) *Les Premiers Hommes*, t. II, p. 218 et s.

(4) *Mémoire lu en* 1876 *au Congrès de Buda-Pest. Rev. d'Anth.*, 1877.

impossible. On cite bien une rondelle crânienne de tous points semblable à celles trouvées en France par le Dr Prunières; mais nous ne saurions attacher une importance très grande à une découverte jusqu'ici unique.

Il nous faut revenir sur ces curieuses déformations artificielles du crâne si fréquentes au nord comme au sud du continent Américain. Lors de la conquête espagnole, le plus grand nombre des indigènes, surtout ceux qui habitaient les côtes du Pacifique, conservaient leur ancienne habitude de comprimer la tête des enfants dès leur naissance (1). La plus récente de ces déformations, la plus à la mode, si ce mot est permis, était l'aplatissement du front, de sorte que la tête s'élargissait sur les côtés, et paraissait comme couchée en arrière sous un angle variable. Il en était d'autres : au premier congrès des Américanistes, tenu à Nancy en 1875, on a pu voir successivement un crâne Aymara provenant de la Bolivie, allongé en pointe; un autre crâne de la même origine en forme de cylindre; un crâne indien aplati d'avant en arrière, de manière à donner au front des dimensions énormes; des crânes patagons enfin, dont l'un avait aussi été allongé d'avant en arrière et l'autre avait subi une telle pression sur le milieu de la tête qu'il offrait une apparence bicorne. Déformations crâniennes.

Cet usage remonte aux plus anciennes races qui ont peuplé le pays. Presque tous les crânes des Mound-Builders découverts jusqu'à ce jour, ont l'occiput aplati; mais la déformation présente peut-être chez eux des caractères moins exagérés que chez d'autres races américaines. Sous un des mounds de l'Utah, au milieu de ce pays qui, il y a quelques années à peine, était absolument désert et inconnu, on a recueilli un crâne montrant une dépression artificielle considérable (2). Cette déformation

(1) Wilson, *Prehistoric Man*, t. II, c. XXI. — Jones, *Ant. of Tennessee; Smith. Cont.*, 1876. — Catlin, *North American Indians*, t. II, p. 40. — Bancroft, *The Native Races*, t. I, II et IV. — Le Dr Moreno (*Rev. d'Anth.*, 1874) a recueilli dans les cimetières de la Patagonie quarante-cinq crânes des anciens Tehuelches; dix-huit présentent une déformation très marquée.

(2) *Report Peabody Museum*, 1877, t. II, p. 199.

existait chez toutes les races Mayas; les représentations humaines trouvées dans le Chiapas, le Honduras ou le Yucatan, ne peuvent laisser de doute à cet égard (fig. 123, 124, 126, 128). Les crânes retirés par le Dr Flint des grottes du Nicaragua, portent aussi une dépression frontale très marquée (1). L'origine de cette coutume est inconnue; on croyait qu'elle avait été introduite parmi les hommes, par les dieux eux-mêmes. Les idoles ont toutes la tête curieusement aplatie, et des fouilles récentes ont mis au jour auprès de Vera-Cruz, des figurines en terre cuite qui présentent cette même déformation (2).

Les moyens employés variaient singulièrement. Tantôt les déformations étaient obtenues au moyen de planchettes attachées



Fig. 219. — Déformation artificielle pratiquée sur un enfant.

sur la tête des enfants. La figure (fig. 219) que nous reproduisons témoigne du supplice infligé à ces petits êtres, et ce supplice durait huit ou dix mois ! La tête de la mère montre celle

(1) *Report Peabody Museum*, 1880, t. II, p. 716.

(2) Ces figurines portent selon la coutume des nobles Mexicains, une barbiche au menton.

qu'elle voulait créer, c'est bien le cas de le dire, chez son enfant. D'autres fois on entourait la tête des nouveau-nés de bandelettes de laine. Les Choctaws (1) se servaient d'un petit sac de sable, sur lequel la tête était constamment appuyée (2). Les Mosquitos plaçaient sur le crâne des enfants, dès qu'ils avaient un mois, une planche, et ils augmentaient la pression jusqu'à ce que le résultat obtenu fût satisfaisant. Dans le Yucatan, quatre ou cinq jours après sa naissance, l'enfant était couché sur le ventre et la tête placée entre deux planchettes. L'une comprimait le front, l'autre l'occiput, et cette position qui paraît si cruelle était maintenue sans changement, durant des temps assez longs (3).

Il ne semble pas que des coutumes si bizarres aient nui à la santé ou à l'intelligence. Elles ne sauraient au surplus nous étonner, car nous les retrouvons à chaque page de l'histoire ethnique. Hippocrate (4) parle d'une tribu macrocéphale qui habitait près du Palus Mœotide; les parents, dès la naissance des enfants, cherchaient à donner à leur tête une forme allongée. Strabon (5) cite un peuple asiatique, où par des moyens artificiels, on forçait le front à dépasser la ligne du menton. Blumenbach a vu un crâne portant cette dépression retiré d'un tumulus de la Crimée; un autre absolument semblable a été trouvé auprès de Kertch (6), c'était donc un usage général. Telle était aussi la coutume des Avares de race Mongole (7), si comme nous le pensons, on doit leur attribuer soit les crânes de Grafenegg et d'Atzgerrsdorf auprès de Vienne, soit d'autres découverts sur

(1) Chez les Choctaws, comme chez les Aymaras, la déformation crânienne était exclusivement réservée aux enfants mâles.

(2) Adair, *Hist. of the American Indians*, p. 284.

(3) Oviedo y Valdes, *Hist. Gen. y Nat. de las Indias*, Madrid, 1851-4, t. IV, p. 54. — Herrera, *Hist. Gen. de los Hechos de los Castellanos en las Islas i Tierra Firme del Mar Oceano*. Déc. III, lib. IV, c. VII ; Déc. X, lib. X, c. III. Madrid, 1601. — Squier, *Nicaragua*, New-York, 1860, t. II, p. 341. — Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan*. Paris, 1864, p. 114, 180, 194.

(4) *De Aeris, Aquis et Locis*.

(5) *Geog.*, lib. I, c. XIX.

(6) Müller, *Archiv für Anatomie*.

(7) Retzius en constatant cette déformation constante chez les Mongols, prétend qu'elle fut introduite en Amérique par des immigrants asiatiques. *Archives des Sciences Naturelles*. Genève, 1860. — *Smith. Report*, 1859, p. 270.

divers points de l'Allemagne ou de la Suisse, qui présentent la même déformation. Une médaille frappée en l'honneur d'Attila à la date de 452 de notre ère, porte le buste du *Fléau de Dieu*, la tête est visiblement déprimée. Un crâne ainsi déformé, appartenant à un squelette de très grande taille a été trouvé auprès de la porte de Damas à Jérusalem (1). Le Dr Meigs reconnut que la forme était due à une compression exercée dès l'enfance. Cette modification artificielle de la tête existait aussi chez les Calédoniens, les Scandinaves (2) et chez les Anglo-Saxons dès l'époque la plus reculée (3). Elle existe de nos jours dans un grand nombre des îles de l'Océanie ; la forme de la tête est même un moyen de reconnaître ces insulaires ; car chaque île a sa coutume transmise par les ancêtres et toujours religieusement observée. Sur d'autres points, c'est un privilège aristocratique, et il n'est permis ni aux esclaves, ni aux hommes de condition inférieure, de l'adopter pour leurs enfants.

Mais sans chercher si loin cette coutume, nous la trouvons aujourd'hui encore dans certaines parties du midi de la France, où elle est connue sous le nom de *déformation toulousaine.* Elle s'obtient en comprimant avec des bandes la tête du nouveau-né (4).

Il est curieux de voir un usage, qui tout d'abord paraît si étrange, exister chez les vieilles races de notre continent, se retrouver chez les envahisseurs asiatiques, comme chez les plus anciens habitants de l'Amérique, se perpétuer à travers les temps et à travers l'espace, non seulement chez les Indiens (5) ou les

(1) Ce crâne fait aujourd'hui partie des collections de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie. *Description of a Deformed Fragmentary Skull in an Ancient Quarry Cave at Jerusalem. Trans. of Philadelphia Ac. of Nat. Sc.*, 1859.

(2) Gosse, *Essai sur les déformations artificielles du crâne*, p. 72.

(3) Thurnam, *Crania Britannica*, p. 38.

(4) Il existe dans le département des Deux-Sèvres un mode de compression différent de la déformation Toulousaine ; on pourrait citer d'autres exemples de ces coutumes locales, invétérées chez nos populations.

(5) De là le nom de *Flat-Heads* donné aux Indiens de la Colombie anglaise. Cette compression est d'un usage général chez tous les Indiens du Nord, notamment chez les Haidahs de l'île de Vancouver, les Qualsinos et les Quackolls, où la perfection semble

sauvages insulaires de la Polynésie, mais encore chez les races les plus civilisées et jusque dans notre propre pays. Cette similitude des conceptions et des goûts même les plus bizarres, dans tous les temps et chez les races les plus différentes, est un fait d'une haute portée, digne des profondes méditations de tous ceux qui s'intéressent à l'étude de l'homme.

Une question a été soulevée. Cette dépression a-t-elle toujours été volontaire et ne provient-elle pas souvent du mode vicieux, employé pour tenir ou pour attacher les nouveau-nés (1)? Garcilaso de la Vega (2) rapporte que chez les Péruviens, l'enfant était constamment couché dans un cadre en bois, garni de cordes tressées; il était attaché de manière à gêner tous ses mouvements; on ne le sortait jamais de ce lit, même pour lui donner le sein, ce qui se faisait régulièrement trois fois par jour. L'aplatissement du crâne tenait-il uniquement à cette cause et était-il involontaire? Cela est peu probable, et il paraît certain que ces populations croyaient ajouter à leur beauté par de semblables déformations.

On a été plus loin et on a voulu y voir une disposition congénitale. « Je ne crains pas d'affirmer, a dit M. Robertson, à un Congrès d'Américanistes (3), que l'aplatissement provient non d'une compression artificielle mais d'une loi de nature. » C'est là une erreur complète, que viennent également démentir les lois physiologiques et les faits historiques; elle mériterait à peine d'être mentionnée, si nous ne tenions à mettre sous les yeux de nos lecteurs, toutes les hypothèses émises, quelque peu fondées qu'elles puissent paraître.

Nous avons résumé tout ce qui est actuellement connu sur les ossements humains trouvés en Amérique, et qui remontent aux races préhistoriques. Quelles conséquences peut-on tirer de ces découvertes? quelles lois générales permettent-elles de dégager?

la forme du pain de sucre, les Chinooks, les Sahaptins, etc Parmi les Indiens du Sud, nous citerons les Choctaws et les Catawbas.

(1) Conant, *Foot Prints of Vanished Races*, p. 102 et s.

(2) *Hist. des Incas, rois du Pérou*, c. XII, *trad. franç.* Paris, 1744.

(3) *Les Mound-Builders*, Luxembourg, 1877, p. 43.

Une première conclusion se présente naturellement. L'Américain, si haut qu'on puisse le faire remonter, ne diffère en rien des hommes qui habitent aujourd'hui les rives de l'Atlantique ou du Pacifique. La faune et la flore ont changé ; les conditions climatériques et biologiques ont subi de profondes modifications, l'homme seul est resté semblable à lui-même, semblable par sa charpente osseuse, semblable par ses habitudes et par ses affections pathologiques. Partout et toujours, il a subi les dures lois de la vie ; il a soutenu les mêmes luttes, il a été amené aux mêmes progrès. Une seconde conclusion n'est pas moins importante. Entre l'homme du Nouveau-Monde, et ceux qui ont peuplé l'Ancien Continent, il n'existe nulle différence essentielle ; l'unité du genre humain s'impose comme la grande loi, qui domine l'histoire de l'humanité.

Sans doute comme les vieilles races de notre Continent, les races Américaines se composent d'éléments bien divers, de variétés bien différentes (1). Une première race dolichocéphale semble avoir envahi tout d'abord les vastes régions comprises entre les deux Océans. Les hommes de cette race ont vu les grands pachydermes, les grands édentés, il ont parcouru, comme leurs contemporains en Europe, les diverses phases de l'âge de pierre. Dautres races sont arrivées par des migrations successives dont les premières remontent sans doute à des époques bien reculées (2) ; elles ont apporté chez les anciens habitants de l'Amérique de profondes modifications, analogues à celles produites en Europe par la venue des Aryas. C'est à la recherche de ces migrations, à l'étude de ces origines, qu'il nous faut consacrer les dernières pages de cette étude.

Assurément, bien des points restent encore obscurs et insolu-

(1) Bordier, *Bul. Soc. Anth.* Janvier, 1881.

(2) « Hence we find Mound-Builder's skulls with this ancient form, associated with others of more modern type. The discovery of these skulls, with characteristics so much like those of the most ancient of the prehistoric types of Europe, would seem to indicate that if America was peopled by emigration from the old world, that event must have taken place at a very early time, far back of any of which we have any record. » *Letter. of Dr Lapham to Dr Foster*, Conant, *l. c.*, p. 108.

bles : « De quelque côté que l'homme se tourne, a-t-on dit (1), qu'il regarde dans le passé ou dans l'avenir, qu'il scrute l'univers sidéral, ou qu'il interroge les vestiges et les documents mutilés de l'histoire de la vie sur cette planète, si l'homme veut partir de quelque point fixe ou assuré, s'il cherche un fondement inébranlable, une pierre angulaire, il n'en trouvera point. » Nous nous associons volontiers à ces paroles ; l'homme par ses seules forces ne saurait résoudre les grandes questions de nos origines et de nos fins, des causes premières et des causes finales. L'intelligence de l'homme, quelque admirable que la montrent les progrès sans cesse grandissants de l'humanité, est limitée. L'infini se dresse devant lui ; l'homme ne saurait l'aborder.

(1) J. Soury, *Int. à l'Hist. des Protistes de Hœckel*, p. VI.

CHAPITRE X

L'ORIGINE DES AMÉRICAINS.

Nous voici au terme de notre tâche ; le problème qui domine les recherches sur l'Amérique préhistorique, se dresse devant nous avec toutes ses incertitudes et vient réclamer une solution. Ce que l'on nomme la science, est une conquête de l'esprit humain (1) ; elle se fait lentement et laborieusement, par le concours de tous, et toujours elle procède de la même manière, par l'observation des faits particuliers, qu'elle groupe, dont elle résume les causes communes, dont elle découvre les lois générales. Nous avons fait connaître les races qui ont successivement occupé le continent américain ; nous avons dit leurs caractères physiques, les travaux qui perpétuent leur souvenir ; nous avons raconté les faits ; il reste à dégager la loi générale, à chercher les rapports qui ont existé entre des races en apparence si diverses, ceux, s'il en est, qui les relient aux races de l'ancien continent. Nous ne pouvons cependant nous dissimuler que malgré les remarquables travaux qui honorent les savants de l'autre côté de l'Atlantique, l'histoire des premiers Américains reste encore bien vague et bien obscure (2). Est-il possible d'affirmer l'origine de ces populations ? Est-il possible de remonter du sauvage nomade, contemporain du mégatherium et du

(1) Jamin, *Revue des Deux-Mondes.* Octobre 1881.

(2) Bandelier, *On the Sources of Aboriginal Hist. of Spanish América. Am. Ass.* Saint-Louis, 1878.

mastodonte, à l'homme sauvage encore, mais ayant déjà une demeure fixe, que viennent attester les kjökkenmöddings ou les sambaquis ? Du Mound-Builder, élevant à ses dieux ou à ses ancêtres de gigantesques tumuli, au Mexicain ou au Péruvien, dont tous les récits attestent la richesse et la civilisation ? Nous concevons bien le lien qui unit ces populations, malgré leurs dissemblances ; mais ce lien est difficile à établir avec quelque précision, et si même nous arrivions à le faire, notre curiosité ou notre ardeur scientifique ne seraient guère satisfaites, car ces hommes, si haut que nous puissions remonter, avaient des ancêtres. Quels étaient donc ces ancêtres, les premiers occupants de ces régions immenses que baignent l'Atlantique et le Pacifique ? Étaient-ils aborigènes, issus d'une création distincte que ne mentionnent pas nos traditions ? Venaient-ils de l'ancien continent par des immigrations, dont on croit retrouver les traces et qui expliquent les caractères si différents que l'on constate dès le seizième siècle parmi les Américains ? Dvons-nous accepter la dernière théorie de l'abbé Brasseur de Bourbourg qui place en Amérique le berceau de la civilisation primitive ? C'est le Nouveau Monde, selon lui, qui aurait peuplé l'ancien ; et c'est de l'Amérique, que seraient arrivés en Afrique et en Asie, les animaux domestiques, les arts, l'industrie, les hiéroglyphes et même les rites religieux (1). Que l'on ne croie pas que ce soit là une opinion isolée, formée dans la solitude, ou sortie d'un cerveau mal équilibré. Un écrivain contemporain distingué, soutient à son tour une thèse semblable ; pour lui, ce sont les habitants de l'Amérique qui ont été peupler la Chine et qui de là se sont étendus sur le globe entier. Dans l'ignorance où nous sommes, toutes les hypothèses sont possibles ; mais les hypothèses n'ont qu'une existence éphémère ; les faits seuls assurent le progrès véritable de la science. C'est sur eux que nous voulons nous appuyer ; nous rechercherons donc tout ce que l'histoire ou la légende ont conservé ; nous ne négligerons aucune des données du

(1) *Quatre lettres sur le Mexique.* Paris, 1868.

problème ; leur exposition est un premier pas vers sa solution.

Tout en évitant une conclusion prématurée, on ne saurait méconnaître les analogies curieuses, qui existent entre les monuments, les inscriptions, les armes, les outils, entre les coutumes elles-mêmes des anciens Égyptiens, des Assyriens, des Etrusques, des Ibères, des Lybiens, des Guanches, avec ceux des peuples les plus anciens de l'Amérique. Outre les nombreux exemples que j'ai déjà donnés, on peut citer des cylindres en pierre trouvés en Amérique, semblables à ceux de Babylone ou de Persépolis. La coiffure égyptienne appelée *Calantica* se retrouve sur les statues mexicaines (1). En Égypte, comme au Mexique, les bras et les mains des figurines en pierre sont rarement détachés du corps. L'usage de momifier les cadavres, de leur mettre au cou des colliers se rencontre au Mexique, au Pérou, en Égypte et aux Canaries. Des fragments de lame d'argent ont été recueillis dans la bouche de momies péruviennes ; les Égyptiens étaient aussi dans l'usage de placer une petite lame de métal dans la bouche des cadavres avant leur embaumement (2). Les villes de l'Amérique centrale possédaient une écriture hiéroglyphique ; les pyramides des Mound-Builders se retrouvent chez les Mexicains, et certains temples du Yucatan et du Chiapas rappellent dans leur construction comme dans leurs détails les monuments de l'Égypte.

On dit bien (3) qu'il existe un nombre de formes données par la nature, que tous les peuples adoptent, quand ils sont arrivés à un certain degré de civilisation, la forme pyramidale pour les temples, la forme ovoïde pour les vases, les méandres ou les grecques, les torsades ou les zigzags pour la décoration ; mais il

(1) On a trouvé récemment sous un mound à Yahala, auprès du lac Harris (Floride), une figurine en terre cuite, absolument semblable à celles qui se rencontrent par milliers dans les tombes égyptiennes. M. Putnam à qui la statuette a été communiquée n'a pas hésité à déclarer qu'elle était une imitation moderne (*Am. Art. Review.* April 1880). Ces contrefaçons ajoutent singulièrement aux difficultés qui attendent l'archéologue comme l'historien.

(2) A. de Longpérier, *Notice des Monuments exposés dans la salle des Antiques au Musée du Louvre*, p. 125.

(3) Soldi, *Les Arts méconnus.* Paris, 1881.

paraît impossible d'expliquer aussi facilement de telles ressemblances, et l'identité si remarquable des conceptions ne saurait provenir de la seule similitude du génie de l'homme.

Que penser aussi des singulières affinités que l'on signale entre l'Eskuara, cette langue primitive, conservée chez les Basques espagnols ou français, et les divers idiomes américains (1)? M. de Charencey (2), un de ceux qui ont le mieux étudié la question, n'hésite pas à dire : « Nous croyons que par l'ensemble de ses caractères, le Basque se rattache directement aux dialectes canadiens et par eux à tous les idiomes du Nouveau Monde, car ils ont à peu près tous la même physionomie grammaticale, s'ils diffèrent énormément entre eux par le vocabulaire (3). » Les ressemblances des noms de personnes et de lieu aux Canaries et à Haïti ne peuvent être absolument fortuites (4). Les cosmogonies antiques en Afrique, en Asie, en Amérique, les légendes qui concernent Bouddha, Odin ou Votan présentent des analogies frappantes, qu'il est impossible d'attribuer au seul hasard (5). En Europe comme en Amérique, les tumuli, les cairns, les cryptes souterrains marquent le lieu de la sépulture; les cadavres sont tantôt étendus horizontalement, tantôt assis ou repliés sur eux-mêmes, comme l'enfant dans le sein de sa mère; la crémation a existé sur les deux continents. Si nous ne possédons pas des preuves suffisantes pour des conclusions absolu-

(1) Bladé, *Études sur l'origine des Basques.* — Baudrimont, *Hist. des Basques ou Escualduns primitifs.*

(2) *Des affinités de la langue Basque avec les idiomes du Nouveau Monde.* Caen, 1867. M. de Charencey dit que la famille Algique, comprenant le Delaware, l'Algonquin, le Chippeway, l'Illinois, est celle qui offre les affinités les plus remarquables avec le Basque. Dans tous ces idiomes, il relève un procédé uniforme pour former les mots composés.

(3) Il faut cependant noter entre eux de frappantes différences. Le Basque n'emploie le procédé d'élimination que pour les composés de deux substantifs, les dialectes américains s'en servent pour former des phrases entières. La déclinaison ne se rencontre guère dans ces derniers. Le Dr Pruner-Bey a traité toute la question devant la Société d'Anthropologie de Paris.

(4) Berthelot, *Hist. des Canaries.*

(5) Brasseur de Bourbourg, *S'il existe des sources de l'histoire primitive du Mexique dans les Monuments Egyptiens.*

ment certaines, nous avons du moins des éléments précieux pour les recherches futures.

Traditions et légendes.

Les plus anciennes traditions parvenues jusqu'à nous, font allusion à des hommes arrivés de l'Orient, de régions froides et glacées, par une mer triste et nébuleuse, et ces traditions étaient restées si puissantes parmi les indigènes, que les Mexicains regardaient les premiers Espagnols débarqués dans leurs pays, comme les fils de leurs ancêtres (1). Ixtlilxochitl, descendant chrétien des anciens rois de l'Anahuac, raconte qu'après la dispersion des hommes qui suivit la tentative de construction de la tour de Babel, sept Toltecs parvinrent en Amérique et furent les pères d'une race nombreuse. Les Quichés parlent d'hommes blancs venus de la terre du soleil (2). Les peuples du Yucatan croyaient que leurs ancêtres étaient arrivés de l'Est, par la grande mer, que Dieu avait desséchée pour leur livrer passage.

C'était aussi de l'Est que venaient Zamna, le disciple et l'émule de Votan, et Cukulcan, le fondateur de Chichen-Itza et le même personnage probablement que Quetzacoatl (3). L'un et l'autre prêchèrent aux Yucatecs le célibat, l'ascétisme, et furent les initiateurs de leur civilisation. A leur mort, les peuples reconnaissants leur érigèrent des temples et les adorèrent comme des dieux (4).

Il existe aussi chez les Indiens quelques traditions intéressantes. Les Shawnees rapportent que les anciens habitants de la Floride étaient des blancs et que leurs ancêtres, en arrivant dans le pays, trouvèrent des constructions, des habitudes, une civilisation très étrangère à leur race. Les Natchez croyaient qu'ils avaient reçu leur culte et leurs lois d'un

(1) Cortès, *Cartas y Relaciones al Emperador Carlos V.*

(2) Brasseur de Bourbourg, *Hist des Nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. I, p. 105, 106, 166.

(3) Cukulcan et Quetzacoatl signifient l'un et l'autre *le serpent couvert de plumes*. Ce ne saurait être là une circonstance fortuite.

(4) Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan*, p. 28. — Herrera, *Hist. Gen. de los Hechos de los Castellanos en las Islas i Tierra Firme del Mar Oceano.* Déc. IV, l. IV, c. II. — Cogolludo, *Hist. de Yucatan*, p. 178.

homme et d'une femme envoyés par le soleil (1). Les Tuscaroras possèdent une chronologie remontant à près de trois mille ans; leurs pères, selon eux, étaient originaires de l'extrême Nord, des régions situées bien au delà des grands lacs; ils s'établirent sur le Saint-Laurent ; un peuple étranger arriva par mer, et de longues et sanglantes guerres éclatèrent entre les leurs et ces nouveaux venus. Il est probable que toutes ces traditions reposent sur quelque fond de vérité.

Au sud de l'Amérique, nous trouvons également des récits qui font remonter l'origine du peuple ou tout au moins de sa civilisation à des étrangers. Les Péruviens attribuent leurs progrès à Manco-Capac et à la belle Mama-Oello, sa sœur et sa femme, qui avaient traversé la mer pour aborder dans leur pays (2). Une autre tradition rapporte qu'un homme blanc, portant une longue barbe, avait enseigné aux habitants l'art de bâtir des maisons et d'ensemencer les terres. Il avait ensuite disparu pour vivre pendant deux mille ans, dans la retraite et la pénitence, avant de reparaître sur la terre.

Les Guaranis rapportent que deux frères Tupi, et Guarani, débarquèrent à la suite d'une grande inondation sur les côtes du Brésil avec leurs femmes et leurs enfants, et c'est d'eux que seraient sorties les races qui portent leurs noms (3).

D'autres traditions font allusion à des convulsions de la nature, à des inondations, à des perturbations profondes, à des déluges terribles, au milieu desquels des montagnes et des volcans auraient subitement surgi. Celles de ces légendes qui ont trait à un déluge universel (4), seraient d'un intérêt très vif, s'il

(1) Du Pratz, *Hist. of Louisiana*, t. II, p. 175. London, 1763.

(2) Squier, *Peru, Incidents of Travel and Exploration in the Land of the Incas.* Dans une autre partie du Pérou, l'on croyait que trois œufs étaient tombés du ciel, le premier était en or, le second en argent, le troisième en cuivre. Du premier étaient sortis les curacas ou chefs; du second, les nobles; du troisième, le peuple. (Avendano, *Serm.* IX, p. 100.) M. Desjardins à qui nous empruntons cette légende ajoute : « Ces fictions, qui rappellent à la fois la Bible et les religions de l'Egypte et de l'Inde, ont assurément un grand intérêt. » *Le Pérou avant la conquête Espagnole*, p. 29.

(3) Guevara, *Hist. del Paraguay en la col. Hist. Argentina*, t. I, p. 76.

(4) « Ce mythe est répandu dans le Nouveau Continent, d'un pôle pour ainsi dire à l'autre. » D'Eichtal, *Etudes sur les origines Bouddhiques*, 1[re] p., p. 65.

était permis de croire qu'elles n'ont été ni amplifiées, ni exagérées par les missionnaires espagnols, les premiers à nous les faire connaître. Elles montrent les récits chrétiens conservés chez des peuples séparés depuis de longs siècles des sources ou nous les avons puisés ; à ce titre, il convient de résumer quelques-unes d'entre elles.

Nous reproduisons dans sa naïveté, le récit donné par l'évêque Landa (1). « Les eaux, dit-il, furent alors gonflées et il se fit une grande inondation, qui vint au-dessus de la tête des habitants. Ils furent couverts d'eau et une résine épaisse descendit du ciel ; la face de la terre s'obscurcit et une pluie ténébreuse commença ; pluie de jour, pluie de nuit, et il se fit un grand bruit au-dessus de leur tête. Alors on vit les hommes courir en se poussant ; remplis de désespoir, ils voulaient monter sur les arbres et les arbres les secouaient loin d'eux ; ils voulaient entrer dans les cavernes, et les cavernes s'écroulaient devant eux. »

Le codex Chimalpopoca raconte aussi un déluge, où les hommes périrent et furent changés en poissons (2). En un jour, la terre disparut; les plus hautes montagnes furent couvertes d'eau et restèrent sous les flots pendant tout un printemps. Mais avant ce désastre, Titlahuacan (3) avait appelé Nata et sa femme Nena. « Ne vous occupez plus à faire du pulque (4), leur avait-il dit, mais au mois Tozotli, creusez un grand cyprès et faites-en votre demeure, quand vous verrez les eaux s'élever vers les cieux. » Nata et Nena obéirent aux ordres divins. Ils se nourrissaient de maïs, durant les jours où leur barque flottait sur les eaux. Elle s'arrêta au bout des temps marqués, et ils purent voir pour la première fois quelques poissons ; ils se hâtèrent de les prendre et de les faire rôtir sur un feu qu'ils allumèrent, en

(1) *Relacion de las Cosas de Yucatan.* Diego de Landa de la maison de Calderon moine franciscain, fut le second évêque de Merida.

(2) Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 69.

(3) Un des dieux Nahuas appelé souvent Tezcatlipoca.

(4) Boisson fermentée faite avec la sève de l'aloès et connue au Mexique, où elle est encore en usage, sous le nom d'*octli.*

frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; mais les Dieux se plaignirent de la fumée qui arrivait jusqu'à eux; Titlahuacan irrité se hâta de descendre sur la terre, et prenant les poissons, il les transforma en chiens.

Une autre tradition mexicaine nous apprend que Coxcox et sa femme Xochiquetzal échappèrent seuls au déluge (1) ; ils s'étaient réfugiés sur le tronc creux d'un cyprès qui flotta sur les eaux et s'arrêta enfin sur le sommet d'une montagne du Culhuacan. Ils eurent de nombreux enfants; mais ces enfants restaient muets. Le grand Esprit prit pitié d'eux et leur envoya une colombe pour leur apprendre à parler; cette colombe s'empressa de remplir sa mission; quinze des enfants de Coxcox parvinrent à se comprendre, et c'est d'eux que descendent les Toltecs, les Aztecs et les Acolhuas (2). Nous trouvons une légende à peu près semblable dans le Michoacan; le nom seul de l'homme préservé du déluge varie; il s'appelle Tespi, et l'oiseau précurseur du beau temps est un colibri. Au Guatemala et en Californie, le souvenir d'un grand cataclysme existe parmi les plus anciennes traditions des indigènes, et les habitants de l'isthme de Tehuantepec racontent que le monde fut repeuplé par un homme et une femme, sauvés des eaux qui couvraient toute la contrée.

Les Péruviens ont également plusieurs légendes qui témoignent d'un grand déluge. A Quito, on rapportait que dans des temps très éloignés, les eaux avaient envahi la terre en punition des crimes des hommes; un petit nombre parmi eux fut épargné; ils s'étaient retirés dans une maison en bois sur le haut du Pichin-

(1) Nous donnons la version de Clavigero reproduite par M. de Humboldt et par Lord Kingsborough. D'après des travaux plus récents, elle serait une fausse interprétation de la carte de Gemelli Carreri (Churchill's, *Coll. of Voyages*, t. IV) à laquelle elle est empruntée. La peinture qui consacre cette tradition représenterait le départ et les migrations d'une tribu parmi les lacs de l'Anahuac. On voit un oiseau perché sur un arbre et au pied de cet arbre une foule d'hommes tournés du même côté et prêts à se mettre en route. Le nom de cet oiseau, *tihuitochan* et son cri *tihui* qui signifie en langue aztèque, *il faut partir*, sont probablement l'origine de la légende que nous rapportons, mais qui n'est mentionnée par aucun des plus anciens écrivains, tels que Sahagun, Mendieta ou Ixtlilxochitl.

(2) Desjardins, *l. c.*, p. 25.

cha. A Cuzco le soleil intervint et fit cacher dans l'île de Titicaca ceux qui devaient être préservés. Selon la tradition conservée à Pachacamac, bien des siècles avant les Incas, le pays entier fut couvert d'eau; quelques hommes se réfugièrent dans les montagnes; lorsque les eaux baissèrent, ils lâchèrent des chiens, qui revinrent mouillés; quelques jours après les ayant lâchés une seconde fois, ils rentrèrent souillés de boue. A ce signe, ces hommes reconnurent que les eaux s'étaient retirées; ils sortirent de leur retraite et leur postérité repeupla le pays.

Un récit plus étrange encore est celui d'un berger qui remarquant que ses lamas passaient la nuit à regarder les étoiles, interrogea l'un d'eux sur les causes de sa préoccupation. Le lama lui fit remarquer la conjonction insolite de six étoiles et ajouta que c'était là un signe certain que le monde allait bientôt être détruit par les eaux et qu'il devait se réfugier avec sa famille et son troupeau sur la montagne voisine, s'il voulait éviter d'être victime de la catastrophe imminente. Le berger s'empressa de déférer à cet avis et se retira sur la plus haute montagne du pays (1), où déjà une foule d'animaux l'avaient devancé. A peine y fut-il arrivé que la mer en furie couvrit la terre; mais la montagne flottait comme une barque et s'élevait à mesure que les eaux grandissaient. Ce déluge dura cinq jours et fut accompagné d'une éclipse totale du soleil. Puis les eaux se retirèrent peu à peu et le berger et sa famille furent les ancêtres du peuple péruvien (2).

D'autres traditions qui se retrouvent principalement dans les contrées qui forment la république actuelle de l'Équateur, attribuent la paternité universelle à deux frères qui s'étaient réfugiés sur la montagne de Huaca-Yñan pour éviter les eaux. Leurs provisions étaient épuisées; il leur fallut quitter la misérable hutte où ils avaient trouvé un abri, pour descendre dans la vallée à peine émergée. A leur retour, ils trouvèrent avec éton-

(1) La montagne d'Ancasmarca, à cinq lieues de Cuzco, selon les uns, le mont Huarocheri, plus rapproché de la mer, selon les autres.

(2) Molina, *Relacion de las Fabulas y Ritos de los Ingas. Ms des Arch. de Madrid.*

nement leur repas préparé ; curieux de connaître celui qui était ainsi venu à leur secours, un des frères sortit seul le lendemain, tandis que l'autre faisait le guet ; bientôt il vit arriver deux aras à figure de femme (1) chargées de vivre. Il parvint à saisir l'une d'elles, qui devint sa femme et la mère du genre humain.

Une légende de Cholutec raconte que le pays était habité par des géants et que tous à l'exception de sept, périrent dans un déluge subit. Quand les eaux furent retirées, ils voulurent élever une haute montagne pour échapper, dans l'avenir, à une semblable catastrophe ; les Dieux irrités de leur audace, firent périr un grand nombre d'ouvriers et l'œuvre ne put être achevée. Selon une des traditions californiennes, Montezuma formé par le Grand Esprit de la boue de la terre, fut averti par son ami le Coyotte (2) du déluge qui menaçait les hommes, et l'un et l'autre se sauvèrent dans une arche. Le monde se repeupla rapidement ; mais Montezuma oublia vite la reconnaissance qu'il devait au Grand Esprit, il voulut le braver et élever une tour qui atteignît le ciel. Le Grand Esprit irrité lança sa foudre et la tour s'écroula entraînant dans sa chute Montezuma et ses ouvriers (3).

Une tradition esquimaude mérite d'être rapportée dans toute sa naïveté. « L'eau ayant envahi le globe terrestre, on s'épouvanta ; les tentes des hommes disparurent ; le vent les emporta ; on lia côte à côte plusieurs barques ; les vagues dépassèrent les Montagnes Rocheuses. Un grand vent les poussait sur la terre, les hommes se firent sécher au soleil sans doute ; mais le monde et la terre disparurent. Par une chaleur affreuse les hommes périrent. Par les flots, ils périrent également. Les hommes se lamentaient ; ils tremblaient. Les arbres déracinés

(1) Brasseur de Bourbourg qui rapporte cette légende, veut que ce soit deux femmes dont le nom était *Ara*. Il ajoute que le peuple de cette province conserve une grande vénération pour les aras, à raison du service que ces oiseaux avaient rendu à leurs ancêtres.

(2) Le coyotte ou loup des prairies joue un grand rôle dans les traditions ou les légendes de l'Amérique du Nord.

(3) Bancroft, *l. c.*, t. III, p. 77, 89 et s., t. V, p. 18. — Short, *North Americans*, p. 385.

flottaient au gré des vagues. Les hommes tremblants de froid lièrent ensemble leurs barques. Hélas! sous une tente qu'ils dressèrent ils se tinrent accroupis. Cependant un homme, le fils du Hibou, jeta son arc dans les flots : « Vent ne souffle plus, s'écria-t-il, c'est assez. » Puis cet homme jeta dans l'eau ses pendants d'oreilles. La fin arriva (1). » Aujourd'hui encore les Mandans (2) se réunissent chaque année autour d'un canot. Ce canot est figuré par un grand tonneau (3) toujours entretenu par la tribu, avec un soin superstitieux, en souvenir de la barque sur laquelle le seul survivant du déluge universel parvint à se sauver. La fête a lieu à l'apparition des premières feuilles de saule, en mémoire du rameau qu'une colombe portait dans son bec (4). Selon le récit des Mandans, un homme blanc venu de l'Ouest leur avait appris le déluge et les divers faits qui s'y rattachent. Au Brésil enfin, un dieu appelé Monan, irrité de la corruption des hommes, détruisit la terre par l'eau et par le feu. Un seul homme échappa à la destruction de tous les êtres ; Monan prit pitié de sa misère, il lui donna une femme, et ce fut eux qui repeuplèrent la terre après ces événements terribles (5).

Cette tradition d'un grand déluge, où les hommes périrent, se trouve donc répandue dans les deux Amériques. Nous la voyons jusque dans les îles Aléoutes, jusque chez les sauvages Kolosches (6). Il est à peine besoin de faire ressortir l'analogie de ces légendes avec le récit de la Bible. Des faits curieux, sur lesquels nous aurons à revenir, montrent que des

(1) Le P. Petitot, *Cong. des Américanistes.* Nancy, 1875, t. I, p. 336.

(2) Nous verrons plus loin que l'on prétend que les Mandans sont d'origine Galloise.

(3) Il peut paraître étrange de voir un tonneau figurer un canot ; mais il est bon de rappeler que les canots actuels des Mandans se rapprochent de cette forme.

(4) Cattlin, *Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians*, 4th éd. London, 1844.

(5) Le P. Thevet, Cordelier, *Les singularités de la France Antarctique autrement nommée Amérique.* Paris, 1858.

(6) Les Kolosches, tel est le nom donné par les Russes à des hommes qui s'appellent eux-mêmes *Thlinkeets*, et qui habitent les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'à la Colombie leur limite extrême. On les a souvent confondus avec les Esquimaux, bien qu'ils présentent avec eux des différences physiques remarquables. Le P. Wenjaminow, *Notice sur les îles du district d'Unalaska.* Saint-Pétersbourg, 1840.

rapports ont certainement existé entre l'Asie et l'Amérique depuis l'ère chrétienne, bien plus, que le christianisme a été répandu dans le Nouveau-Monde avant l'arrivée des Espagnols, sinon la religion telle que nous la pratiquons, au moins certains dogmes chrétiens et les formes mêmes du culte catholique très reconnaissables malgré les altérations qu'elles ont subies : le baptême, le dogme de l'Eucharistie et la communion au Mexique, la confession auriculaire au Pérou, le régime monastique dans ces deux pays (1). C'est peut-être aussi dans ces rapports qu'il faut chercher l'origine des diverses versions du déluge et du genre humain renouvelé par un couple unique. M. Maury (2) estime, et nous sommes de cet avis, qu'une infiltration d'idées chrétiennes depuis la conquête, ne saurait suffire à les expliquer. C'est donc dans des faits antérieurs qu'il faut chercher cette explication, sans toutefois exagérer leur importance, au point de vue de l'origine des Américains.

Les immigrations viennent suppléer à l'insuffisance des traditions et des légendes. Les preuves historiques et scientifiques à leur appui ne font pas défaut, nous allons chercher à les résumer. Les Immigrations.

Pour une école peu nombreuse, même de l'autre côté de l'Atlantique, la race indigène est autochthone, née sur le sol de l'Amérique, légèrement modifiée tout au plus, par des croisements étrangers. A cette exception près, il est admis que le Nouveau-Monde a été peuplé par des immigrations de l'ancien continent; mais si l'on est d'accord sur ce fait important, on diffère beaucoup sur l'origine des immigrants, sur leur point de départ, sur la route qu'ils ont suivie. Pour les uns, ils sont arrivés soit par le nord-ouest et la mer de Behring (3), soit par le nord-est et l'océan Atlantique; pour les autres, cette arrivée a eu lieu par les îles du Pacifique ou les îles du Sud-Est. Les

(1) Desjardins, *Le Pérou avant la conquête Espagnole*, p. 81.

(2) *Encyclopédie moderne*, art. Déluge.

(3) Un excellent travail de M. Maury, sur la facilité du passage entre les côtes nord-est de l'Asie et nord-ouest de l'Amérique, a été inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1853.

recherches récentes permettent même de croire à l'existence de l'Atlantide, cette terre mystérieuse abîmée dans les flots et dont jusqu'au souvenir avait disparu de la mémoire des hommes. Toutes les hypothèses sont possibles ; aucune ne peut être absolument prouvée. Nous allons les examiner, avant d'étudier les conclusions qu'elles comportent.

Il est aujourd'hui prouvé que des aventuriers nombreux avaient précédé Colomb en Amérique (1). Dès les débuts de la navigation, quelques barques poussées par le vent, quelques individus isolés ont pu gagner les côtes de l'Amérique ; les communications ont toujours dû être relativement faciles entre l'Asie et l'extrême nord de l'Amérique. De la côte d'Afrique à celle du Brésil, la distance n'est guère que de cinq cents lieues ; de l'Islande au Labrador, elle n'est pas beaucoup plus considérable. La Norwège et l'Islande ne sont séparées du Groënland que par deux cent soixante lieues. Le Gulf-Stream facilite les relations entre les Canaries et le Venezuela (2). Si nous devons ajouter foi aux récits d'anciens historiens, tels que Pline, Plutarque, Pomponius-Mela (3), quelques indigènes américains entraînés par la tempête, seraient même arrivés par une de ces voies en Europe ou en Afrique. On cite des faits analogues dans les temps modernes. Un Esquimau parti avec son attirail de pêche pour surprendre des morses, était venu sombrer sur la côte d'Écosse (4). Le petit canot qu'il montait est conservé au Musée de Mareschal Collège à Aberdeen, en souvenir de sa périlleuse aventure.

C'est sur ces données ou d'autres semblables, que des cartes antérieures au seizième siècle placent dans l'Atlantique des terres inconnues. En 1400, Fra Mauro traçait sur une carte,

(1) Voyez Kuntzmann, *Atlas zur Entdeckungs Geschichte America*. Munich, 1859.

(2) Ameghino, *Antiguedad del Hombre*, t. I, p. 159.

(3) Pline, *Hist. Nat.*, l. II. — Pomponius Mela, l. III. — Horn, *De Originibus Americanis*, t. IV. La Haye, 1652. — Æneas Sylvius, *Geog. et Hist. del Mundo*. — Plutarque parle d'un grand continent transatlantique et d'un étranger arrivé à Carthage de cette terre mystérieuse. Il place ce fait deux ou trois siècles avant notre ère. (*Moralia*, t. II, p. 115 et s.. éd. Didot).

(4) Southall, *Recent Origin of Man*, p. 573.

des îles au delà des Açores (1). Ces îles ne peuvent être que les Antilles. Déjà en 1367, la carte de Picigano marquait dans l'Océan, un grand continent, auquel il donnait le nom d'*Antille.* Ce continent est reproduit sous le même nom, sur la carte du Vénitien André Bianco, qui le place à l'ouest des Canaries, et lui donne la forme d'un quadrilatère allongé. Une autre carte, probablement plus ancienne, indique dans les régions du Nord, une vaste terre, que l'on croit être Terre-Neuve, et une île à laquelle on avait donné le nom caractéristique de l'*Ile du Diable.* Nous citerons aussi un globe terrestre exécuté à Nuremberg en 1492, l'année même de la découverte de l'Amérique, par Martin Behaïm. On peut y voir une étendue de terre considérable, là où est aujourd'hui le Brésil (2). Ces faits, qu'il serait très facile de multiplier, prouvent à n'en pouvoir douter, la connaissance vague et incertaine d'un continent mystérieux, au delà des limites qui paraissaient être celles du globe.

Les populations de l'extrême Orient fréquentaient aussi dès l'antiquité la plus reculée, les côtes occidentales de l'Amérique du Nord. M. de Quatrefages, qui a traité la question avec une grande supériorité, pense que le Nouveau-Monde a été peuplé par les trois races jaune, blanche et noire (3). La race blanche habitait principalement le nord-ouest; la race jaune est encore représentée de nos jours par différentes peuplades; la race noire, peu nom-

(1) Cette mappemonde a été longtemps conservée au couvent de St-Michel de Murano près de Venise. L'amiral Paris vient de faire don à la Société de géographie de Paris, d'une photographie qui la reproduit.

(2) A l'exposition américaine de Madrid en 1881, on a pu voir une mappemonde peinte sur bois par un auteur inconnu, peut-être par El Cano lui-même, au retour de son voyage de circumnavigation. Sur ce curieux document, appartenant au ministère de la marine, les deux continents et les principales îles apparaissent pour la première fois avec leurs formes approximatives. — *Revue d'Ethn*, Mai-juin 1882.

(3) L'*Espèce Humaine.* Paris, 1876. Dans un travail récent (*Rev. d'Anth.* Oct. 1881), M. de Quatrefages raconte les voyages de Moncatch-Apé de la tribu des Yazoux, tels qu'ils avaient été recueillis dès les premières années du dix-huitième siècle par un colon français, le Page du Pratz. Il résulte de ces récits qu'à une époque antérieure à celle où les Européens ont connu cette partie des côtes de l'Amérique du Nord, l'embouchure de la Colombia et les plages voisines étaient fréquentées par des hommes blancs et barbus, venus selon toute vraisemblance des îles du Japon, dans le but de s'approvisionner de bois de teinture et peut-être aussi de se procurer des esclaves.

breuse il est vrai, avait pris possession de l'isthme de Panama, et à l'arrivée des Espagnols, elle occupait l'île de Saint-Vincent, à l'entrée du golfe du Mexique. Certaines populations de la Floride, du Brésil, de la Californie étaient également noires. Du mélange de ces races, sont sorties celles qui peuplaient le nouveau continent au seizième siècle et qui présentaient au plus haut degré, les traits caractéristiques des races mêlées dans tous les temps et dans tous les pays.

Les premiers hommes, Européens, Asiatiques ou Africains, qui abordèrent en Amérique, appartenaient certainement à des peuples différents. C'est le second point qu'il faut dégager. Ceux qui l'ont plus spécialement étudié disent ces hommes tour à tour Sibériens, Chinois, Indiens, Égyptiens, Phéniciens, Celtes, Scandinaves, Juifs même. Toutes ces immigrations d'autres encore sont possibles. Il est évident que bien des races, bien des peuples ont contribué au peuplement de ces immenses régions que nous avons appelées le Nouveau-Monde.

Peuples asiatiques.

Les hommes qui ont érigé les tumuli innombrables dont est couverte la Sibérie ont pu facilement traverser les eaux généralement calmes du Pacifique, se répandre dans le Mississipi et dans l'Ohio, où s'élèvent des tertres semblables aux tertres Sibériens. Durant les hivers rigoureux, le détroit de Behring est complètement gelé et les communications entre les deux continents peuvent avoir lieu à pied sec. Le même manuscrit qui nous apprend que les ancêtres du peuple Quiché vinrent des régions où le soleil se lève, ajoute qu'ils traversèrent la mer comme si cette mer n'existait pas ; qu'ils allaient de rocher en rocher, et que le soleil qui vint enfin dissiper cette longue et sombre nuit n'était pas le soleil et n'avait aucune force. Brasseur de Bourbourg prétend appliquer ce texte fort incomplet et fort obscur, à un passage par l'extrême Nord (1). La mer qui n'est plus une mer, le soleil qui ne réchauffe plus, se rapportent selon lui aux régions arctiques. Ces migrations auraient été plus faciles encore, si comme le sup-

(1) *Le Popol-Vuh, le livre sacré et les mythes de l'Ant. Américaine.* Paris, 1861, p. 231-242. — *Hist. des Nations civilisées du Mexique*, t. I, p. 169-176.

pose Darwin, une température plus modérée avait régné à des époques éloignées dans les régions hyperboréennes (1), et si la Sibérie n'avait point été soumise aux froids rigoureux qu'elle subit aujourd'hui (2).

Mais, en se plaçant même dans les conditions qui existent actuellement, la navigation dans ces parages ne présente aucune difficulté sérieuse ; elle est facilitée par des relâches successives au Kamchatka, aux îles Aléoutiennes, à la presqu'île d'Alaska, et c'est avec raison que Lyell comparait le passage du détroit de Behring à la traversée de la Manche entre Douvres et Calais (3). Les vents constamment favorables viennent aider à cette navigation, et c'est un jeu pour les Esquimaux d'accomplir le voyage d'une presqu'île à l'autre, non seulement en barques isolées, mais encore par grandes flottilles de pêcheurs (4).

Si nous acceptons cette théorie, il faut supposer une série incalculable de migrations des races Aryo-Indiennes. Ces hommes seraient partis des bords de l'Indus et du Gange, auraient traversé la chaîne de l'Himalaya, les hauts plateaux du Thibet, les déserts de la Mongolie, les steppes de la Sibérie ; ils auraient ensuite gagné par le détroit de Behring, les pays qui forment aujourd'hui les possessions anglaises, les États-Unis, le Mexique, s'étendant peu à peu, depuis le Labrador jusqu'au cap Horn.

Il existe d'autres hypothèses ; de grandes ruines préhistoriques sont disséminées à travers les épaisses forêts de l'Hindoustan, du Ceylan et de l'Indo-Chine ; elles se continuent à travers l'île de Java, se reliant visiblement à une suite non interrompue de curieux monuments, de gigantesques constructions découvertes à travers la Polynésie, aux îles des Larrons, à Taïti, à Tonga, aux îles Sandwich, à l'île de Pâques. Toutes ces constructions sont

(1) Au pliocène, selon Wallace, il existait une communication non interrompue entre l'Asie et l'Amérique, le détroit de Behring ne fut formé que durant l'époque quaternaire.

(2) *Les Premiers Hommes*, t. II, p. 153.

(3) *Antiquity of Man*, p. 367.

(4) L. de Rosny, *Cong. des Américanistes*. Nancy, t. I, p. 136. — Morgan, *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family. Smith. Cont.*, 1871.

situées le long d'une grande ligne allant de l'Est à l'Ouest, et dominant une chaîne sous-marine, qui s'étend jusqu'au continent américain. Ces ruines ne marquent-elles pas les différentes étapes d'une grande race émigrant de l'ancien monde vers le nouveau (1)?

Sans doute de semblables odyssées confondent l'imagination; on a de la peine à concevoir des peuples entiers, chassés de leur patrie par la défaite, la famine, les maladies pestilentielles, s'ébranlant avec leurs femmes, leurs enfants, leurs tentes, leurs troupeaux, parcourant des régions inhospitalières, où la vie même allait leur manquer, pénétrant enfin, après de longues années de marche, dans des régions où tout était nouveau pour eux. On se reporte involontairement aux difficultés que rencontreraient nos armées modernes dans de semblables entreprises. Mais ces populations étaient nomades; leurs besoins étaient peu nombreux, et il est certain que les progrès de la civilisation et du bien-être ont singulièrement affaibli l'énergie virile et multiplié les besoins factices. On ne saurait donc juger ces migrations, en se plaçant à notre point de vue. La science et l'histoire sont d'ailleurs là pour attester leur possibilité ; elles ont pu être facilitées par des modifications dans la forme comme dans l'étendue des terres et des mers, par des émergements et des affaissements dont l'histoire géologique du globe montre la fréquence. Ainsi, en étudiant la stratification des roches, la faune et la flore, on peut supposer un émergement qui aurait formé un seul continent du Japon, des îles Aléoutiennes et de l'Alaska. On a également prétendu que vers l'époque tertiaire, l'Asie s'étendait à travers le Pacifique, soit dans la direction de la Nouvelle-Zélande, soit dans celle de l'Australie et que des îles rapprochaient par une chaîne non interrompue, ce dernier continent de l'Amérique du Sud. Mais les sondages récemment effectués montrent sur tous les points de l'Océan où ils ont été tentés, des profondeurs de 3,500 à 5,500 mètres, et il est difficile d'admettre un exhaussement de cette im-

(1) *Edinburgh Review*. Oct. 1876. — Lesson et Martinet, *Les Polynésiens, leur origine, leurs migrations, leur langage*. — Baldwin, *Ancient America*, App. C, p. 288.

portance (1). S'il faut renoncer à cette seconde hypothèse, la première, d'autres que l'avenir nous révélera, n'ont assurément rien de contraire aux données de la science.

Si nous interrogeons l'histoire, nous verrons les Aryas, les plus illustres parmi nos ancêtres, partir du centre de l'Asie, s'étendre successivement sur l'Hindoustan, sur la Perse, sur la plus grande partie de l'Europe. Les migrations des Cimbres et des Teutons sont mieux connues encore. On ne peut sans étonnement suivre sur une carte le chemin parcouru par Alexandre et ses lieutenants. Les Huns (2), partis des hauts plateaux de l'Asie, ont pénétré au cœur de l'Europe, livrant partout sur leur passage de sanglants combats. De nos jours même, n'avons-nous pas vu, sur une échelle moins considérable il est vrai, les Boers s'enfoncer dans le Transvaal, pour éviter la domination anglaise, et les Mormons pénétrer dans les déserts de l'Utah, pour fuir celle des États-Unis.

Tous ces faits, qui montrent la force expansive des races primitives, tranchent la question de la possibilité des migrations asiatico-américaines. Comment d'ailleurs admettre le peuplement des régions immenses qui forment le Nouveau-Monde, par quelques aventuriers isolés, par quelques misérables naufragés. Il faut donc de toute nécessité que des peuples entiers soient arrivés d'un continent à l'autre, sans que nous puissions encore déterminer avec l'exactitude désirable, soit leur point de départ, soit leur point d'arrivée, ou que la population de l'Amérique soit autochthone, née sur le sol même qu'elle habite. Ce sont là les deux termes d'un dilemme auquel on ne peut échapper.

(1) La comparaison des faunes et des flores, la dispersion de certains animaux, de certains oiseaux surtout, que leurs moyens de locomotion n'ont pas mis à même de passer d'une de ces stations dans les autres, permettent de croire qu'à une époque relativement récente l'océan Pacifique baignait un vaste continent austral dont la Nouvelle-Zélande, les îles Maquarie, Campbell, Chatham, restent les témoins. Parmi les oiseaux, MM. Blanchard et A. Milne-Edwards citent l'*Apterix*, le *Dinornis*, le *Palapteryx* et le *Strygops*, perroquet nocturne incapable de voler (*Ac. des Sciences*, 15 fév. 1882).

(2) Trois siècles environ avant notre ère, les Huns (*Hiong-mi*) se rendirent redoutables aux Empereurs de la Chine. Après une longue lutte, ils furent vaincus; de là leurs migrations qui peuvent assurément s'être étendues jusqu'au Nouveau-Monde.

Rapports entre les Asiatiques et les Américains.

La communication fréquente entre les deux mondes, écrivait Humboldt, se manifeste d'une manière indiscutable dans les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes, les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie (1). Quand l'illustre Allemand publiait ses travaux, on ne savait encore que peu de choses du Bouddhisme, de sa puissance d'expansion, de son alliance ou de ses rapports avec les autres cultes asiatiques. On ne connaissait que très imparfaitement les terrassements des Mound-Builders, les édifices du Mexique ou de l'Amérique centrale, et bien qu'il soit encore prématuré de poser des conclusions formelles, on peut dire que toutes les découvertes nouvelles sont venues justifier les assertions de Humboldt (2).

Un des bas-reliefs de Palenque offre une ressemblance indéniable avec les images de Bouddha (3), et l'offrande faite aux dieux, qui s'y trouve reproduite, est fréquemment répétée sur les monuments du culte bouddhique. A la Casa de Monjas (Uxmal), on voyait sur le seuil de la niche qui surmonte chaque porte, une figure accroupie qui portait l'empreinte visible du Bouddhisme (4). Un bas-relief récemment découvert à Chichen-Itza, amene une conclusion semblable (5), et les monuments de cette ville sainte des Yucatecs rappellent singulièrement les topes et les dagobas de l'Inde (6). Quetzacoatl est souvent représenté avec le bonnet et dans la posture que la tradition hiératique assigne à Bouddha (fig. 114).

Quelques américanistes croient retrouver dans le nouveau monde les deux sectes de l'Inde : celle des adorateurs de *Vichnou*

(1) *Vues des Cordillères et des Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. I, p. 31, 39. — *Examen critique de l'hist et de la géog. du Nouveau Continent*, t. II, p. 67.

(2) On peut consulter sur les difficultés qui s'opposent à des conclusions trop affirmatives, L. de Rosny, *Le Bouddhisme en Amérique; Cong. des Améric.* Nancy, 1875, t. I, p. 137.

(3) G. d'Eichtahl, *Etude sur les origines Bouddhiques de la civilisation américaine.* Paris, 1865, p. 70.

(4) F. de Waldeck, *Palenque et autres ruines*. Paris, 1866. — D'Eichthal, *l. c.*, p. 78. Ces figures d'après les derniers voyageurs qui ont visité ces ruines auraient disparu.

(5) Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*, t. II, p. 292.

(6) Voy. ch. VII, p. 341, note 4.

et celle des adorateurs de *Çiva*. Ils prétendent que le culte péruvien n'est autre chose que celui de Vichnou, se manifestant sous la figure de *Krichna* le soleil ; le culte barbare des Mexicains rappellerait celui de Çiva. On trouve aussi une frappante conformité entre la divinité hindoue *Cali* ou *Bhâvani*, symbole de la mort ou de la destruction et à laquelle on faisait des sacrifices humains et *Mictlancihuatl* déesse de l'enfer, au Mexique (1).

Le culte du serpent existait sur les bords du Mississipi et dans toute l'Amérique centrale. Rappelons le tertre immense de Brush-Creek dans l'Ohio, qui figure un serpent avalant un œuf ; on cite auprès de Mexico, une sculpture à peu près semblable (2) ; l'un et l'autre se rattachent visiblement à la cosmogonie de l'Inde et à la conception de l'œuf du monde, d'où sort un dieu créateur. Nous trouvons le serpent sur les édifices sacrés du Chiapas et du Yucatan, comme sur les murs du grand temple de Mexico, aux pieds de *los Edificios* à Quemada, comme sur les monuments de Cuzco. M. de Humboldt veut y voir un souvenir du serpent *Kaliya*, vaincu par Vichnou et qui joue un grand rôle dans la mythologie indienne (3). Suivant Lassen (4), le Bouddhisme aurait été connu à Mexico, dès le cinquième siècle de notre ère ; il aurait compté de nombreux sectaires jusqu'au treizième siècle, où les Aztecs victorieux avaient proscrit le culte de Bouddha et remplacé l'humanité envers les vaincus, prêchée par Çakyamouni, par les horribles cruautés que nous avons racontées. Peut-être faut-il également rattacher au culte boud-

(1) Desjardins, *Le Pérou avant la conquête Espagnole*, p. 101.

(2) Melgar, *Mex. Geog. Bolletin*, 2ª *epoca*, t. III, p. 112 et s.

(3) Ce serpent est aussi appelé *Kalinaga*. Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 236. — Moor, *Hindu Pantheon*, 4° London, 1813.

(4) *Indische Alterthum's Kunde*, t. IV, p. 749. — Dès le troisième siècle avant notre ère, le Bouddhisme avait commencé à se répandre hors de l'Inde. Il avait pénétré chez les Birmans au sud, chez les Chinois et les Japonais à l'est, chez les Thibétains et les Mongols au nord. Il jeta de profondes racines chez ces diverses nations, et 65 ans ap. J.-C., le Bouddhisme fut solennellement reconnu par l'empereur Ming-li comme troisième religion de l'État. Max Muller, *Buddhism and Buddhist Pilgrims*, p. 24. — E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme*. — D'Eichthal, *l. c.*, p. 20.

dhique, la conception chez les Mexicains d'un dieu suprême adoré sous les trois formes de Ho, Huitzilopochtli et de Tlaloc qui rappellent la Trimurtis indienne, de Brahmah, Vichnou et Çiva

L'éléphant était totalement inconnu lors de l'arrivée des Conquistadores ; aucune tradition ne se rapportait à son existence sur le continent américain. Cependant plusieurs des principaux monuments du Chiapas et du Yucatan, la Casa del Gobernador et la Casa de Monjas, par exemple, portent des trompes d'éléphants, comme motif de décoration. Sur un des bas-reliefs du palais de Palenque, la coiffure du grand prêtre simule une tête de proboscidien (1) (fig. 123). On conserve au musée de la Paz (Bolivie), deux vases, vestiges de l'ancien art aymara ; sur chacun d'eux est figuré en couleur noire, un éléphant portant un palanquin. Tout récemment, on a recueilli dans l'Iowa une pipe taillée dans un grès assez tendre (fig. 72). Cette pipe absolument semblable, comme forme et comme travail, à celles trouvées sous les mounds du Mississipi ou de l'Ohio, et œuvre évidente d'ouvriers de la même race, représente un éléphant (2). Il est difficile de ne pas voir des souvenirs de l'Asie, dans ces images exécutées à des distances si considérables les unes des autres.

Des haches polies en néphrite ou en jadeïte ont été trouvées dans le Yucatan et au Mexique (3). Le musée de Copenhague possède des pointes de flèche en néphrite de provenance américaine (4) ; des idoles également en néphrite viennent des environs de Mexico. Tout gisement de ces roches est inconnu sur le continent des deux Amériques. Comment ces haches, ces flèches y sont-elles parvenues ? Des fouilles dans le New-Jersey ont donné un marteau en pierre, portant le Swastika (fig. 9). Comment le signe mystérieux des Aryas se trouve-t-il aux États-Unis ?

C'est surtout dans leurs calculs pour établir le calendrier, que

(1) Rappelons que Ganesa, le dieu de la sagesse dans la mythologie hindoue, est toujours figuré avec une trompe d'éléphant.

(2) Short, *North Americans of Antiquity*. App. B.

(3) Leemans, *Cong. préh. de Bruxelles*, 1872.

(4) *Cong. des Améric.* Luxembourg, 1877, t. II, p. 317.

nous trouvons une preuve évidente des communications qui ont dû exister entre les Asiatiques et les Américains (1). Chez tous les peuples civilisés de l'Amérique, le calendrier était semblable et la méthode ingénieuse dont ces peuples se servaient pour désigner le jour et l'année dans un cycle donné, est identique avec celle des Hindous, des Thibétains, des Chinois et des Japonais, qui distinguent aussi les années par la correspondance de plusieurs séries périodiques. Peut-on supposer que des méthodes chronologiques si avancées, une connaissance si approchée de la durée exacte de l'année (2), soient des conceptions spontanées du génie américain et les ressemblances que nous signalons, entièrement fortuites ?

On cherche aussi à justifier l'hypothèse des immigrations asiatiques par la ressemblance des différents idiomes. Dans un travail récent, M. Mendoza s'est efforcé de montrer l'identité d'un certain nombre de mots nahuatl et sanscrits (3). Un ministre protestant voyait une grande analogie entre les dialectes de l'Amérique du Sud et ceux du Deccan (4) ; il prétendait établir cette analogie par la comparaison des mots qui indiquent la mesure du temps, et par le mode de construction du verbe, dans les plus vieilles langues du sud de l'Inde et dans le Qquichua, la langue sacrée des anciens Incas. Don V. F. Lopez de Montevideo s'efforce également de prouver que le Qquichua appartient à la famille des langues aryennes (5). D'autres soutiennent l'analogie des langues américaines avec les langues ouralo-altaïques (6) et dans un congrès d'orientalistes, tenu en 1876 à Saint-Pétersbourg, on faisait ressortir les ressemblances frappantes qui existent entre les langues américaines et celles de l'Arménie et du

(1) Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 363, 384, 392 et pl. XXIII. — D'Eichthal, *l. c.*, p. 40. — *Cong. des Améric.* Nancy, 1875, p. 140.

(2) Ces mesures du temps ne différaient du temps vrai que de 2′ 9″.

(3) *Ann. del Museo Nacional de Mexico*, t. I, p. 70.

(4) On donne le nom de Deccan ou Dekan à toute la région méridionale de l'Inde, comprise entre les monts Vindhyas, le Comorin et les golfes du Bengale et Arabique.

(5) *Les Races Aryennes au Pérou.*

(6) Forchammer, *Vergleichung der Amerikanischen Sprachen mit den Ural-Altaischen, hinsichtlich ihrer Grammatick.*

Caucase. Il faut mentionner ces faits ; il serait facile d'en citer d'autres ; mais nous ne pourrions que répéter ce que nous avons déjà dit en parlant de l'Eskuara, les connaissances philologiques en ce qui concerne les anciennes races de l'Amérique, ne sont pas encore assez avancées, pour permettre des conclusions bien sérieuses.

Chinois et Japonais.

Nous avons dit la présence de prêtres bouddhistes à Mexico, dès le cinquième siècle de notre ère (1). Voici ce que rapportent à cet égard les historiens chinois : « Autrefois la religion de Bouddha n'existait pas dans ces contrées ; ce fut dans la quatrième année du règne de *Hiao-wou-te* des *Soung* (458 ans ap. J. C.) que cinq *pi-khieou* ou religieux du pays de Ki-pin (ancienne Kophène) allèrent au Fou-sang et y répandirent la loi de Bouddha. Ils apportèrent avec eux les livres, les images saintes, le rituel et instituèrent les habitudes monastiques, ce qui fit changer les mœurs des habitants. »

Un de ces missionnaires, *Hoei-chin*, revint de ce voyage lointain en 499 et c'est son récit embelli par les fables les plus invraisemblables, que nous ont conservé les écrivains chinois (2). Ce ne serait même pas la première mention du Fou-sang dans les histoires du Céleste Empire. *Tong-fang-so*, qui vivait deux siècles avant notre ère, raconte que le pays de Fou-sang est situé à l'est de la mer Orientale. « Quand on débarque, sur les rivages de ce pays, continue-t-il, faut s'avancer dans la direction de l'Orient et après avoir parcouru 10,000 li (3) on trouve la mer de couleur

(1) Nous reproduisons la version de M. D'Eichthal (*l. c.*, p. 18). Les considérations sur lesquelles il l'appuie sont remarquables. On peut consulter sur toute la question Ch. Leland, *Fusang or the Discovery of America by Chinese Buddhist Priests in the Fifth Century*, London, 1875, et un excellent mémoire présenté en 1876 par le M[is] D'Hervey de Saint-Denys à l'Académie des Inscriptions, et intitulé : *Le pays connu des anciens Chinois, sous le nom de Fou-sang.*

(2) « Pendant le règne des Tzi, dans la première année de l'Origine Éternelle, un prêtre Bouddhiste chinois, qui portait le nom monastique de *Hoei-chin* (*compassion universelle*) vint du Fou-sang dans le district de Houkouang et dans les districts voisins. Il raconta que le Fou-sang est à 20,000 li à l'est de Ta-han et de l'Empire du Milieu. » Ext. des *Nan-szu* ou *Annales de la Chine.*

(3) L'évaluation du *li* chinois présente de grandes difficultés ; cette mesure itinéraire a en effet considérablement varié selon les temps. On peut consulter sur la question,

bleue, vaste, immense et sans bornes (1). » Un autre historien, *Li-yen*, nous apprend que le Fou-sang est à 40,000 li à l'est du pays de Ta-han et aussi à l'est de la Chine. Le marquis d'Hervey, enfin, raconte que, d'après un ouvrage intitulé *Leang-sse-kong*, ou *Mémoires de quatre seigneurs de l'époque des Leang*, une ambassade du Fou-sang serait arrivée en Chine dans les années *tien-kien* commençant en 502, date trop rapprochée du retour de Hoei-Chin, ajoute avec raison M. d'Hervey, pour qu'elle ne doive pas éveiller l'attention.

C'est M. de Guignes qui, le premier, a établi que le Fou-Sang devait être l'Amérique (2). Après avoir relevé sur une carte la route probable, suivie par ceux qu'il appelle des navigateurs chinois : « J'ai examiné, ajoute-t-il, leurs mesures, elles m'ont conduit vers les côtes de Californie, et j'ai conclu de là qu'ils avaient connu l'Amérique 458 ans après J.-C. » Les connaissances géographiques, au temps où vivait l'éminent sinologue, ne permettaient pas la solution complète du problème. De Guignes avoue lui-même qu'il avait été longtemps arrêté par les difficultés que présentait l'itinéraire suivi par les Chinois, pour arriver au Fou-Sang, et surtout par la confusion qu'apportait le pays de Ta-han, situé sur le continent asiatique, et où devaient cependant aborder les vaisseaux se rendant en Amérique. Cette difficulté n'existe plus; M. d'Hervey, en s'appuyant sur le *Youen-kien-loui-han*, vaste encyclopédie publiée dans les premiers temps de la dynastie actuellement régnante, prouve qu'il existait deux pays de Ta-han. « Le premier est celui qui a induit de Guignes en erreur, en l'empêchant de porter ses vues au delà du Kamchatka, et le second, celui dont il est fait mention dans l'itinéraire de Fou-Sang, lequel ne saurait trouver place en Asie, par cela seul qu'il est à l'est du premier (3). »

d'Anville, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVIII. On l'évalue actuellement à un tiers de mile anglais, soit environ 506 mètres.

(1) D'Hervey de Saint-Denys, *l. c.*, p. 6.

(2) *Sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique et sur plusieurs peuples situés à l'extrémité de l'Asie orientale. Ac. des Inscr.*, t. XXVIII, 1761.

(3) D'Hervey, *l. c.*, p. 4.

Les faits donnent raison à ceux qui croient que le Fou-Sang était l'Amérique, et malgré les objections nombreuses qui ont été faites (1), objections sur lesquelles nous aurons à revenir, il nous paraît encore que c'est l'hypothèse la plus vraisemblable de toutes celles mises en avant. C'est à l'influence chinoise que seraient dues les traces de Bouddhisme dans la cosmogonie et dans les institutions de certains pays du nouveau Monde (2).

De Guignes attribuait également à des immigrations chinoises la civilisation des Péruviens. Les curieuses analogies que l'on remarque dans les coutumes, dans les règlements minutieux qui atteignent toutes les actions extérieures de l'homme, le patronage accordé à l'agriculture, la fête annuelle, célébrée en l'honneur des agriculteurs par l'Inca du Pérou et l'empereur de la Chine, le système des irrigations, le paiement des impôts en nature, l'usage des quipos, la construction des ponts suspendus avec des cordes, la ressemblance de certains détails de l'architecture, celle des barques péruviennes avec les jonques chinoises (3), sont toutes de nature à justifier cette hypothèse.

Des découvertes récentes viennent appuyer ces analogies. Des idoles en argent offrant le même type que les idoles du Céleste Empire, et portant des inscriptions où l'on a cru reconnaître les plus anciens caractères usités en Chine, ont été trouvées au milieu des ruines de Chimu et à Chinca-Alta, à quatre cents miles plus au sud (4). Les catacombes des Muyscas, auprès de

(1) Klaproth, *Ost-Asien und West-America, Zeitschrift für Algemeine Erdkunde*, avril 1833. — Vivien de St-Martin, *Une vieille histoire remise à flot*, *Année géog.*, 1865. — Lucien Adam, *Le Fou-sang*, *Cong. des Améric.* Nancy, 1875, t. I, p. 145.

(2) Certains américanistes ont soutenu que Quetzacoatl, Bochica le législateur et le dieu des Chibchas, et Viracocha, étaient des prêtres bouddhistes. Cela peut être vrai, mais les preuves manquent et les seules que l'on puisse donner sont les curieuses similitudes qui existent dans toutes les légendes relatives aux initiateurs de la civilisation américaine. Tous sont représentés comme des hommes blancs, barbus, portant de longues robes et prêchant aux hommes la vertu et la pénitence.

(3) Le même fait peut être cité au Mexique; quatre proues de navire présentant une certaine ressemblance avec les proues des jonques chinoises ont été trouvées dans une hypogée, par Vasquez-Cornado.

(4) Dr Le Plongeon, *Vestiges of Antiquity*, *Lecture delivered before the New-York Geog. Soc.* January, 1873.

Bogota, ont fourni des figurines en or dont la physionomie mongole est caractéristique. Sur le territoire de Washington, des tranchées pour la construction du chemin de fer Nord-Pacifique ont mis au jour un autel portant des caractères gravés, semblables à ceux de Pékin. La surprise des ouvriers chinois fut, rapporte-t-on, extrême, en voyant cette relique de leur pays natal (1). Le señor Mendoza mentionne une idole aztèque en diorite, trouvée sous un mound de l'État de Puebla, et dont la provenance chinoise ne lui paraît guère douteuse (2), et nous avons déjà parlé d'une statuette qui figurait à l'exposition américaine de Madrid, à laquelle la même origine peut être attribuée (3). Il convient de mentionner ces faits; nous n'oserions affirmer leur exactitude (4).

Au XIIIe siècle, une flotte envoyée contre le Japon par l'empereur mongol Kublai-Khan fut dispersée par une violente tempête, et un grand nombre de vaisseaux furent jetés sur les côtes de l'Amérique du Sud. On prétend même que le premier Inca était le fils de Kublai-Khan (5). Ces faits sont loin d'être prouvés, et le fussent-ils, qu'ils ne sauraient jeter la moindre lumière sur l'origine de la population ou de la civilisation du Pérou.

Les courants marins et surtout le Kuru-Suvo, le courant noir du Japon, ont pu jouer un rôle important dans les communications entre les deux continents (6). De 1782 à 1876, quarante-neuf jonques ont été entrainées par ces courants à travers le

(1) *American Antiquarian*, 1880, p. 303.

(2) Bandelier, *National Museum of Mexico*, *Am. Ant.*, 1879, p. 24.

(3) Voy. ch. VIII, p. 454, note 2.

(4) Le village d'Eten serait habité par des hommes qui parlent un langage différent de celui de leurs voisins et incompréhensible pour eux. Or, ces hommes, rapporte-t-on, peuvent facilement se faire comprendre par les coolies chinois, qui arrivent chaque année en grand nombre dans le pays. Il en serait de même sur d'autres points, mais ces faits avancés par quelques voyageurs sont énergiquement niés par d'autres. *Cong. des Améric.* Luxembourg, 1877, t. II, p. 54.

(5) Ranking, *Hist. Researches on the Conquest of Peru and Mexico by the Mongols.* London, 1827.

(6) Le retour est beaucoup plus difficile et il n'existe aucune trace dans les temps anciens d'une navigation régulière entre les deux continents. *Bull. Soc. Géog.*, 1880, p. 229. — R. King, *Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Océan.* London, 1836, t. II, ch. XII.

Pacifique, dix-neuf ont fait côte aux îles Aléoutes, dix sur les rivages de la presqu'île d'Alaska, trois sur celles des États-Unis, deux enfin aux îles Sandwich (1). Récemment encore, une jonque japonaise entraînée par les flots, a été découverte par un navire anglais, non loin de la Californie, et une bouée recueillie sur la côte ouest de l'Amérique, a été reconnue pour une de celles que les Russes avaient placées à l'embouchure de l'Amour (2). Rien, assurément, n'empêche que des faits semblables ne se soient produits durant des siècles antérieurs au nôtre. Quelques malheureux naufragés ont bien pu s'établir dans le pays, assurément ils n'ont pu le peupler (3).

Il est enfin un dernier argument que nous ne pouvons omettre, c'est la ressemblance qui existe entre les races mongoliques et les habitants du nord-ouest de l'Amérique. Cette ressemblance est signalée par tous les navigateurs modernes, et notamment par Wrangel (4). « Elle est telle, ajoute un autre récit (5), que sans leur queue et leurs habits différents, il serait difficile de distinguer les Chinois des Indiens. » On a également prétendu voir un caractère mongolique dans le teint cuivré et jaunâtre des habitants du Yucatan (6). Comme tous les faits qui touchent à l'origine et à la filiation des races, ceux-ci sont vivement controversés, et certains écrivains (7) s'attachent avec

(1) *California Acad. of Science, — San Francisco Evening Bulletin.* March, 1875.

(2) *Evening Standard.* London, 17 sept. 1881.

(3) « The fact now well established that Japanese vessels have been driven across the Pacific upon the North West Coast, will of course suggest but one way that our country may have been first populated. » Schoolcraft, *Archives of Aboriginal Knowledge.* Philadelphia, 1860, t. III, p. 201.

(4) *Nouv. Ann. des Voy.*, 1853, t. CXXXVII, p. 213. — Bancroft (*Native Races*, t. V, p. 237) cite des faits nombreux et curieux, auxquels nous renvoyons le lecteur.

(5) Grant, *Ocean to Ocean.* Toronto, 1873, p. 304.

(6) Morelet, *Voy. dans l'Am. centrale, l'île de Cuba et le Yucatan.* Paris, 1857, t. I, p. 148.

(7) Cf. Nott et Gliddon, Warden, *Recherches sur les Ant. Mexicaines.* « On doit se garder, dans l'étude de questions aussi difficiles, de tout espèce de parti pris, leur répond avec infiniment de raison le Dr Hamy, et nous trouvons autant d'inconvénient à qualifier avec MM. de Hellwald et Gravier de *serpent de mer scientifique*, l'histoire du Fou-sang et du bouddhiste Hoei-Shin, qu'à traiter de *race Aryenne* comme M. Lopez de Lima, les Quechuas du Haut-Pérou. » *Revue d'Ethnographie*, t. I, p. 142.

autant de soin à signaler les différences que d'autres à rechercher les ressemblances (1) ; *adhuc sub judice lis est* et dans l'état actuel de nos connaissances, il faut se garder de trancher la question

Les objections, en effet, ne manquent pas à l'hypothèse de l'origine asiatique des premières populations de l'Amérique. Les immigrants, nous dit-on, n'avaient pu arriver par mer, car les hommes qui vivaient dans l'intérieur des terres, étaient supérieurs aux habitants des côtes. La civilisation mexicaine s'est développée sur le plateau d'Anahuac, celle des Péruviens dans le bassin du lac Titicaca ; les villes et les palais de l'Amérique centrale, les fortifications de l'Ohio et du Mississipi, les tertres si étranges du Wisconsin étaient tous éloignés de la mer. Mais cette objection perd de sa force, si nous supposons que les immigrants, arrivés par le Nord, sont successivement descendus vers le Sud, en suivant, non plus les rivages de la mer, mais le cours des fleuves, qui leur offraient des ressources plus abondantes.

Aucune tradition sérieuse, dit-on aussi, n'existe chez les peuples asiatiques sur leurs rapports avec l'Amérique ; les récits des écrivains chinois se rapportent à des époques où la civilisation américaine était déjà parvenue à son point culminant. Cela peut être vrai ; mais existe-t-il chez nos plus anciens historiens quelques données si vagues qu'elles puissent être, sur la venue des Aryas, contemporains probablement des premières immigrations américaines, et songe-t-on pour cela à nier l'existence des Aryas ou leur influence sur notre civilisation ?

Si les immigrants étaient arrivés, soit par terre, soit à la suite d'un trajet maritime de peu d'importance, comment n'auraient-ils pas amené avec eux des animaux domestiques, leurs chevaux, par exemple, de tout temps si recherchés par les Asiatiques ? Comment tout souvenir de ces chevaux aurait-il été si complètement effacé de l'esprit de leurs descendants, qu'ils ne pouvaient dominer leur terreur, à la vue de ceux que débarquaient les Espa-

(1) Prichard (*Hist. Nat. de l'Homme,* trad. Roulin, t. II, p. 127) parle d'un crâne, provenant d'un tumulus du Mississipi qui offre une ressemblance frappante avec les crânes chinois. On pourrait citer d'autres faits semblables.

gnols? On répond bien que ces immigrations avaient lieu à des époques où la navigation était à peine développée, et où, assurément, les immigrants ne possédaient aucun vaisseau d'un tonnage suffisant pour transporter des bestiaux. Je donne cette réponse pour ce qu'elle vaut; mais j'avoue qu'elle me paraît peu satisfaisante. C'est un point obscur et qui ne peut s'expliquer qu'en faisant remonter à des époques très reculées les premières immigrations.

Humboldt, qui appuie cependant l'hypothèse asiatique (1), s'étonne de rencontrer rarement en Amérique le culte phallique si commun, au contraire, chez les Indiens. Nous avons déjà fait remarquer cette rareté des figures du phallus ou du lingam; elle peut s'expliquer par la différence des mœurs et des rites religieux; et si nous admettons les tendances bouddhiques, que l'on croit retrouver à Mexico, il serait possible que les missionnaires, dont nous avons dit le rôle, appartinssent à la secte nombreuse des *Vaichava*, ou adorateurs de Vichnou, qui rejetaient absolument le culte de la force génératrice (2). Il est vrai que des savants éminents repoussent toute immigration asiatique (3). Lyell (4) nous dit qu'il est impossible d'attribuer à cette origine la civilisation des Toltecs, par exemple, alors que leur langue n'offre aucune analogie, soit avec les langues actuelles, soit avec les langues anciennes de l'Asie. Nous avons dit que d'autres savants, au contraire, prétendaient prouver l'origine asiatique des populations américaines par l'identité des langues; la confusion, on le voit, est complète, et nous pouvons seulement répéter que toutes les questions qui touchent à l'origine et à la formation des langues, et en particulier à la linguistique amé-

(1) « Il est très remarquable aussi que parmi les hiéroglyphes mexicains, on ne découvre absolument rien qui annonce le symbole de la force génératrice ou le culte du lingam qui est répandu dans l'Inde et parmi toutes les nations qui ont eu des rapports avec les Hindous. » (*Vues des Cordillères*, t. I, p. 275.)

(2) C'est M. Langlès, je crois, qui le premier a émis cette théorie.

(3) Citons notamment Prescott (*Hist. of the Conquest of Mexico*); Gallatin (*Notes on the civilized Nations of Mexico, Yucatan and Central-America*); — Stephens, *Incidents of Travel in Central-America.*

(4) *Travels in North America*, t. II, p. 38.

ricaine, sont encore si peu avancées, qu'il est impossible d'en tirer une preuve sérieuse, soit dans un sens, soit dans un autre. Chacun les aborde avec des idées préconçues, et les faits eux-mêmes doivent trop souvent se plier aux théories du moment. Dans tous les cas, si l'on veut admettre que les langues aryennes se greffèrent sur les langues primitives de l'Amérique, il faut également admettre que celles-ci avaient une existence antérieure ; c'est là un dilemme auquel il est difficile d'échapper.

Egyptiens et Phéniciens.

Nous voyons dans l'Amérique centrale, comme dans la vieille Égypte, des populations au teint rouge et cuivré, des hommes constamment représentés avec peu ou point de barbe. A cela il faut ajouter les curieuses ressemblances que nous avons déjà signalées entre les monuments de l'Amérique et ceux de l'Égypte (1). La simple comparaison, au Musée du Louvre, entre les spécimens de la céramique péruvienne et ceux de la collection égyptienne, excite une surprise involontaire. Ces mêmes ressemblances ressortent dans la construction des pyramides et dans l'érection des monolithes (2). Des mois égaux de trente jours, une année de trois cent soixante jours et de cinq jours complémentaires se comptaient à Thèbes et à Mexico à une distance de trois mille lieues (3). L'étoffe rayée d'une ou plusieurs couleurs que les Mexicaines roulent encore aujourd'hui autour de leurs corps, en la serrant à la ceinture de manière à former un jupon qui descend au-dessous des genoux, se trouve être exactement le costume que l'on voit aux images d'Isis et que portaient les Égyptiennes du temps des Pharaons (4). En 1862, on a trouvé auprès de Tuxtla (prov. de Vera-Crux) une figure en granit de près de deux mètres de hauteur dont on ne peut mé-

(1) Desjardins, *Le Pérou avant la conquête Espagnole*, p. 171. — Delafeld, *Inquiry into the Origin of the Ant. of America*. Cincinnati, 1839.

(2) Gennarelli, *Soc. Ant. et Ethn. Italiana*, 1872. — Carmichael, *On the Existence of a Race of Red Men in Northern Africa and Southern Europa in Prehistoric Times. British. Ass.*, 1863.

(3) *Lettre de Jomard*, citée par Bancroft, *l. c.*, t. V, p. 62.

(4) Brasseur de Bourbourg, *l. c.*, t. II, p. 67. On peut aussi consulter les planches publiées par M. de Waldeck sur Palenque.

connaître le type éthiopien (1). L'île de Zapatero a fourni des idoles, grossières représentations des colosses égyptiens. Ces faits sont sans doute curieux; mais les égyptologues ne peuvent rien nous apprendre sur les pictographies du Mexique, sur les nombreux hiéroglyphes de l'Amérique centrale (2), et à leur tour les merveilleux hiéroglyphes de l'Égypte, qui nous ont conservé avec une si surprenante fidélité, toute la vieille histoire du pays, ne font nulle mention de ce continent qui aurait été découvert par les habitants de la vallée du Nil, et peuplé par leurs colonies. Ce dernier fait paraît capital, et ne permet guère de faire remonter aux Égyptiens la découverte du Nouveau-Monde.

La renommée des Phéniciens, comme hardis navigateurs, est un des axiomes de l'histoire ancienne. Ils entreprirent de longs voyages dans l'intérêt de leur commerce, nous dit Diodore de Sicile (3); ils établirent de nombreuses colonies en Europe, en Afrique et ne craignirent même pas de franchir les colonnes d'Hercule et de naviguer sur le Grand Océan. Il n'est donc pas étonnant que leurs flottes abordassent aux Indes et aux rivages de l'Amérique. Pour les uns, le royaume d'Ophir serait le Pérou; pour les autres, après la prise de Tyr par Alexandre le Grand (232 ans avant J.-C.), quelques malheureux fugitifs parvinrent à s'enfuir, à gagner les îles Fortunées et de là, le continent américain (4); des écrivains récents ont même prétendu reconnaître la trace de ces navigateurs phéniciens (5). Il est prouvé que les anciens ont navigué sur l'Atlantique, et il est très possible qu'ils aient débarqué ou qu'ils aient été jetés par la tempête sur les côtes du Nouveau-

(1) *Soc. Mex. Geog. Bol.* 2ª *Epoca*, t. I, p. 292.

(2) M. de Waldeck seul reproduit plus de 1,400 hiéroglyphes différents.

(3) Liv. V, §§ 19, 20. On peut aussi consulter le *Périple d'Hannon*, où ce navigateur célèbre raconte ses découvertes. Son récit imprimé pour la première fois à Bâle en 1533 a été inséré par M. Miller dans les *Géographia veteris scriptores Minores*. Didot, 1855.

(4) G. Jones (*Hist. of Anc. América*. London, 1843) a consacré un fort gros volume à défendre cette opinion. — P. Gaffarel, *Cong. des Améric.* Nancy, t. I, p. 93.

(5) Nous ne parlons pas de l'Inscription de Grave Creek à l'ouest des Alleghanys, près de Wheeling (Virginie). On s'en est beaucoup occupé un moment, et M. Levy Bing a cru devoir en entretenir le Congrès des américanistes réuni à Nancy (Voy., t. I, p. 215). Sa fausseté est aujourd'hui certaine.

Monde (1) ; mais le passage de Diodore, que nous avons cité, ceux d'Aristote que nous aurions pu ajouter, sont si peu concluants, toutes les données que nous avons, sont si vagues, qu'il est bien difficile d'étayer à leur aide un système qui se puisse défendre (2).

Un certain nombre d'écrivains ont prétendu que les premières nations civilisées de l'Amérique, descendaient des Chananéens, chassés par Josué de la Palestine, et qui, des côtes de l'Afrique, étaient arrivés à celles de l'Amérique. Cette opinion, toute fantaisiste qu'elle puisse paraître, a trouvé des partisans : Lescarbot (3), au XVIIe siècle, et de nos jours certains écrivains américains, toujours à la recherche d'excentricités (4). Une autre version qui s'appuie sur le récit d'Esdras (5), veut que lorsque les Israélites furent vaincus et conduits en captivité par Salmanassar, dix tribus furent séparées de leurs frères et se dirigèrent vers des régions inconnues. Leur migration dura un an et demi, et au bout de ce temps, ces hommes arrivèrent au pays d'Anian, après avoir traversé la mer qui sépare cette terre de l'Asie. On prétend voir dans le pays d'Anian, le continent américain. La première version connue, se trouve dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de Mexico (6) ; elle a été, depuis, généralement acceptée par les écrivains espagnols des premiers siècles qui suivirent la conquête. Nous la trouvons reproduite en Angleterre, au XVIIe siècle (7) ; et de nos jours, lord Kingsborough (8) a dé- Juifs.

(1) On sait que Colomb lui-même recueillit à la Guadeloupe les épaves d'un navire européen qui avait fait naufrage (F. Colombo, *Hist. della vita e de' fatti del Ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo Padre*. Venetia, 1709).

(2) Il faut grandement se défendre de prétendues découvertes d'inscriptions sémitiques. Le colonel Whittlesey a publié à cette occasion une brochure dont le titre, *Archæological Frauds*, indique clairement le but.

(3) *Hist. de la Nouvelle-France*. Paris, 1609.

(4) Haven, *Arch. of the United States; Smithsonian Institute*, 1856.

(5) L. IV, c. III. Voy. aussi *Rois*, L. XIV, c. XVII.

(6) Ce manuscrit écrit vers 1585 est du père Duran, originaire de Tezcuco. Il forme trois gros volumes in-folio et est intitulé *Hist. Antigua de la Nueva España*. Une copie est conservée dans la bibliothèque du Congrès, à Washington.

(7) Thorowgood, *Jewes in America*. London, in-4°, 1650. — L'Estrange combattit cette théorie, et il nous paraît curieux de citer sa conclusion : « I am of opinion that the Americans originated before the captivity of the ten tribes, even from Sem's near progeny. » (*Americans no Jews*. London, 1654, in-4°, p. 13.)

(8) *Antiquities of Mexico*, 9 volumes in-f°. London, 1831-1848.

pensé des sommes considérables pour prouver que c'est à ces tribus d'Israël que le Nouveau-Monde doit les origines de sa civilisation. Adair, qui avait longtemps résidé parmi les Indiens du Sud, était resté tellement frappé de leurs cérémonies religieuses, qu'il ne savait les attribuer qu'à leur origine israélite (1). L'abbé Brasseur de Bourbourg parle à son tour avec étonnement des types juifs, assyriens, égyptiens, qu'il avait eu l'occasion de remarquer durant ses longues explorations, parmi les populations indiennes du Mexique et de l'Amérique centrale. « Plus d'une fois, dit-il, nous avons observé des profils semblables à celui du roi de Juda, sculptés parmi les ruines de Karnac et vu des Indiens qui, dans leur fière nudité, ressemblaient à s'y méprendre aux belles statues égyptiennes des Musées du Louvre ou de Turin. Une foule d'étrangers ont remarqué avec autant de surprise que nous, dans certains villages guatémaliens, le costume arabe des hommes, et le costume juif des femmes de Palin ou de celles des bords du lac d'Amatitlan, aussi parfaits et aussi beaux que dans les tableaux d'Horace Vernet (2). »

La circoncision était en usage chez les Yucatecs et chez les Aztecs, mais nous ne pouvons ajouter qu'une importance fort secondaire à ce fait, car cette même coutume se retrouve chez plusieurs peuples qui n'ont eu aucun rapport, soit avec les Juifs, soit avec les Musulmans (3). Un récit de Bancroft nous paraît plus curieux (4). Deux fois, raconte-t-il, les fouilles ont mis au jour des reliques israélites ; la premiere fois des extraits de la loi écrits en hébreu, sur des feuilles de parchemin et renfermés selon l'usage juif dans un étui ; une autre fois une pierre, sur la-

(1) *Hist. of the American Indians*. London, 1775, in-4°.

(2) *Hist. des Nations civilisées*, t. I, p. 17 ; t. II, p. 180.

(3) On rapporte notamment son existence chez diverses tribus de l'Australie. En Amérique cette coutume s'est conservée chez les habitants de Goazacoalco, qui affirment l'avoir reçu d'une longue suite d'ancêtres, et le P. Petitot l'a constatée chez les Déné-Dindjies, grande famille de Peaux Rouges, qui habitent entre le 53e et le 69e degré de latitude.

(4) *Native Races*, t. V, p. 92. Tous ceux qui veulent étudier la question doivent lire le chap. I de ce volume ; il y trouveront entre autres renseignements importants, les recherches bibliographiques les plus curieuses.

quelle était gravé un personnage portant le costume traditionnel du grand-prêtre et au-dessus de sa tête, les dix commandements de Jéhovah en caractères hébreux. En admettant, ce que nous sommes disposés à faire, la parfaite authenticité de ces découvertes, rien ne permet de dire que les parchemins ou la pierre portant les commandements de Dieu, soient antérieurs à l'arrivée des Espagnols. L'État d'Antioquia enfin, qui fait partie de la nouvelle république des États-Unis de Colombie, a été, rapporte-t-on, peuplée par une colonie israélite. C'est ainsi que l'on explique l'élément sémitique fortement représenté parmi la population blanche, les prénoms empruntés à l'Ancien-Testament communs dans le pays, la beauté des femmes, dont le teint brun et les grands yeux noirs rappellent les belles Juives de l'Orient, enfin le génie commercial des habitants, très différents en cela de leurs concitoyens. Mais ces hommes ne sont-ils pas les descendants des Israélites chassés de l'Espagne par les rois catholiques, et qui après avoir été forcés de recevoir le baptême, auraient cherché un asyle dans le Nouveau-Monde, et n'est-ce pas là l'explication la plus vraisemblable de leur origine (1) ?

Peuples du nord de l'Europe.

Les Sagas, bien antérieurs au XVIe siècle (2), ont conservé le souvenir des longues et périlleuses navigations des hommes du Nord, et nous apportent la première preuve sérieuse de rapports entre les Européens et les Américains. Dès 877, l'Islandais Gunbiorn découvrait le littoral montueux du Groënland. D'autres attribuent cette découverte à *Eirekr-Raudi* (Eric le Rouge) (3) ; mais si ce point reste douteux, il paraît certain que le Markland, où l'on a voulu voir tantôt Terre-Neuve, tantôt la Nouvelle-Écosse, fut visité en 986, par Bjarne-Herjulson; en 1007,

(1) Vergara y Vergara, *Hist. de la Literatura en Nueva Granada.*

(2) Ces sagas sont reproduits dans le *Heimskringla* ou *Imago Mundi* composé en 1241 par Snorri Sturluson, et mentionnés dans le *Codex Flatoensis*, compilation écrite au plus tard en 1396, dans un monastère de l'île de Flatoë et conservée aujourd'hui aux Archives royales de Copenhague.

(3) De Costa, *The Precolumbian Discovery of America.* On trouvera dans le *Journal de la Soc. Roy. de Géog. de Londres* un résumé de tous les faits qui peuvent justifier la théorie norvégienne ou islandaise de la découverte de l'Amérique. — B. Gröndals, *Congr. Améric.* Nancy, 1875, t. I, p. 37. — L. de Rosny, *Idem*, p. 13.

puis encore en 1011, par Thorfinn-Karlœfni. Le premier voyage de Thorfinn est resté célèbre; il put successivement reconnaître quelques parties de l'Amérique septentrionale, les côtes du Massachussetts, peut-être même la baie de New-York. Les Islandais occupèrent vers la même époque, une partie du Labrador, auquel ils donnèrent le nom de *Vinland*, à raison de la quantité de raisins sauvages que le pays produisait. De semblables expéditions n'ont rien qui puisse surprendre ; il est certain que bien avant le xe siècle, les Scandinaves construisaient des bateaux pontés, marchant à la voile et à la rame et portant jusqu'à cent hommes d'équipage (1).

Les curieuses recherches de Rafn (2) nous montrent non plus la découverte, mais la colonisation du Groënland (3), par des chefs scandinaves qui avaient fui l'Islande, pour échapper à la tyrannie d'Harald aux cheveux d'or. Une bulle du pape Grégoire IV, de 835, fait mention des missions du Groënland. Un évêché était érigé en 1124, et jusqu'au xve siècle, les habitants de ces côtes aujourd'hui si inhospitalières, payaient annuellement au Saint-Siège à titre de dîme, 2,600 livres pesant de dents de morse. Le commerce et la civilisation de ces contrées s'arrêtèrent à la suite d'un refroidissement graduel, atteste par des modifications profondes dans la faune, dans la flore et dans les conditions biologiques (4).

Auprès de la rivière Taunton dans le Massachussetts, se dresse un bloc ératique de gneiss, en forme de pyramide tronquée (5). Ce bloc est connu depuis 1680, sous le nom de *Dighton Rock.* Il est couvert de dessins, de figures humaines et de véritables caractères qui, jusqu'à ce jour, ont défié toutes les recherches des archéo-

(1) Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands au dixième siècle. — Rev. d'Anthr.* Janv. 1881.

(2) *Ant. Americanæ sive Scriptores Septentrionales rerum ante Colombianarum in America edidit Soc. Regia. Ant. Sept.* Hafniæ, 1837.

(3) Des pierres chargées d'inscriptions runiques, muets témoins des premiers colons, ont été découvertes à plusieurs reprises dans le Groënland.

(4) *Les Premiers Hommes et les Temps Préhistoriques,* t. II, p. 154, 161, 391.

(5) Ce bloc mesure 4 mètres à sa base sur 1m,70 de hauteur.

logues (1). Cette inscription n'est assurément pas due aux Peaux Rouges; on connaît bien d'eux quelques rares représentations d'hommes ou d'animaux; mais ils n'ont jamais connu l'emploi de signes pouvant représenter des mots. L'explication la plus plausible, est d'attribuer leur origine aux premiers navigateurs scandinaves et, si l'on veut, à leur chef Thorfinn, dont on a même prétendu lire le nom (2).

Les Islandais avaient été devancés sur le Nouveau-Continent par les Irlandais, si nous devons accepter soit une légende pieuse qui veut que dès le cinquième siècle, saint Patrice avait envoyé des missionnaires aux îles américaines (3), soit le récit de certains Sagas, qui parlent d'un pays appelé *Huitramannaland* ou *Irland-it-Mykla.* Ce pays découvert par Thorfinn était habité, selon le témoignage de quelques Skrællings ou Esquimaux, par des hommes vêtus de blanc, qui marchaient en chantant et en portant des drapeaux suspendus à des perches. On a voulu voir dans ces hommes, connus seulement par ce vague récit, des moines chrétiens, successeurs des missionnaires irlandais (4).

Les annales galloises racontent à leur tour, un voyage entrepris à la fin du douzième siècle par Madoc, fils d'Owen Gwinedd, prince de Galles. Baldwin prétend qu'il fonda une colonie dans la Caroline (5). D'autres chroniqueurs placent cette colonie soit dans la Virginie, soit dans la Floride. Ces faits, le teint blanc et les yeux bleus des Mandans (6), certaine ressemblance entre leurs canots et les *coracles* ou bateaux des anciens Gallois (7),

(1) Ces inscriptions ont été reproduites dans le compte rendu du Congrès américaniste de Nancy, t. I.

(2) Gravier, *Le Roc de Dighton. Cong. des Amér.* Nancy, 1875, t. I, p. 166.

(3) *Monasticon Britannicum*, p. 131, 132, 187, 188.

(4) E. Beauvois, *Cong. des Americ.* Nancy, 1875, t. I, p. 41. — Luxembourg, 1877, t. I, p. 174.

(5) *Prehistoric Nations.* New-York, 1869. Alonso de Hojeda, gouverneur espagnol du Venezuela, rapportait dès 1501, la présence depuis plusieurs années de navigateurs anglais sur la côte occidentale (Navarette, *Coll. de las Viages y Descubrimientos*, t. III, p. 41, 86, 88, 543, 545).

(6) Schoolcraft, *Arch. of Aboriginal Knowledge*, t. II, p. 320.

(7) Les coracles sont faits de peaux de buffle appliquées sur une carcasse de roseaux

sont les seuls témoignages qu'il a été possible de recueillir à l'appui de la version que les Celtes furent les premiers à traverser la grande mer. Faut-il même mentionner une lettre du Rev. Morgan Jones, écrite en 1686 mais publiée seulement en 1740 (1)? Il raconte qu'étant chapelain du général Bennett, il avait été fait prisonnier, dans la province de New-York, par les Indiens Tuscarora, et qu'il allait être mis à mort, lorsqu'une exclamation en gallois lui sauva la vie. Les Indiens comprenaient cette langue qui avait été celle de leurs pères; elle s'était fidèlement transmise de génération en génération, et durant son séjour parmi eux, Jones put prêcher et se faire comprendre de nombreux auditeurs; ce récit légendaire est cher aux Celtes de tous les pays; c'est à ce titre que nous le reproduisons (2).

Grecs et Romains.

L'étendue et l'importance des villes du Mexique et du Pérou, les chaussées pavées, les ponts, les aqueducs construits par les habitants (3), le goût qu'ils témoignaient pour les combats de gladiateurs, la découverte enfin, bien peu authentique, de quelques monnaies, telles sont les faibles preuves à l'aide desquelles, on prétend attribuer au peuple romain les premières colonies et les premiers progrès du continent américain.

Nous discuterons moins longuement encore les ressemblances que Brasseur de Bourbourg prétend établir entre les divinités de la Grèce et celles du Mexique. Ces ressemblances sont des faits accidentels qui se rencontrent dans toutes les mythologies.

Malais et Polynésiens.

Nous avons déjà parlé de la possibilité d'immigrations partant de l'Indo-Chine et arrivant par la longue chaîne des îles du Pacifique, jusqu'aux côtes occidentales du Nouveau-Monde. Les habitants de ces îles ont dû, eux aussi, aborder à plusieurs

ou de baguettes. Catlin, *Illustrations of the Manners, Customs and Condition of the North Americans Indians*. London, 1866, t. II, p. 261.

(1) *Gentleman's Magazine*, ad. an.

(2) Peut-être devrait-on également rappeler le voyage entrepris par l'un des deux frères Nicolas ou Antonio Zeno vers le Nord. Ils abordèrent au Groënland.

(3) Il suffit de rappeler le portique de Kabah (fig. 134) et l'aqueduc du Rodadero à Cuzco (fig. 168).

reprises sur le continent américain ; et, Pickering (1) croit avoir trouvé toute une zone malaise (2) s'étendant des côtes du Pérou jusqu'à celles de la Californie. M. Virchow et d'autres anthropologistes éminents rapprochent les populations de l'Amérique du Sud, des Malais et signalent les différences qui les séparent des races mongoliques. Il est vrai que les mers profondes rendaient ces communications difficiles durant les temps, où nous savons d'une manière certaine l'existence de l'homme; mais les insulaires de la Polynésie étaient d'excellents marins ; ils entreprenaient sans crainte de longues expéditions sur des bâtiments de faible tonnage et de mauvaise construction (3). Les courants et les vents qui règnent habituellement sur l'océan Pacifique facilitent cette navigation ; ils conduiraient rapidement dans les parages de Quito un canot détaché de l'île de Pâques (4). D'autres témoignages concordent avec ce fait important ; on trouve dans les îles de la mer du Sud, des outils et des armes en silex ou en jade absolument semblables à ceux du Pérou, et une massue en bois provenant de fouilles faites dans la Colombie, rappelle exactement une massue polynésienne. « Comment arrive-t-on, s'écrie M. Taylor, à une uniformité aussi complète (5)? La conclusion que partout l'homme exécute les mêmes choses sous l'empire des mêmes circonstances, peut bien l'expliquer partiellement ; mais il est douteux que cette explication puisse s'étendre au plus grand nombre des faits observés. L'autre côté de la question montre cette similitude due aux rapports qui ont existé entre les hommes, et la vérité probable est qu'elle tient aux deux causes, sans que nous puissions bien définir la proportion, dans laquelle chacune d'elles a agi (6). »

(1) *The Races of Men and their Geographical Distribution.* Philadelphia 1848. — Admiral Fitzroy, *On the probable Migrations and Variations of the earlier Families of the Human Race. Trans. Ethn. Soc.*, 1858.

(2) La race Malaise semble issue du mélange d'éléments blancs, jaunes et noirs, en proportion inégale et variable.

(3) John Williams, *Missionary Entreprises*, p. 512.

(4) Sir C. Dilke, *Greater Britain*, p. 255.

(5) *Early History of Mankind*, p. 206.

(6) Il paraît même inutile de discuter une autre hypothèse, l'origine américaine des

En résumé, il est certain qu'avant la découverte de Christophe Colomb, des marins, des aventuriers appartenant à des pays différents, avaient pénétré sur divers points de la terre d'Amérique (1) ; des naufragés s'y étaient sans doute établis; mais ces individus isolés, loin de modifier le type existant, avaient dû être rapidement absorbés par les races au milieu desquelles ils vivaient ; leur présence n'a pu avoir sur la population qu'une importance secondaire. Les seules immigrations sérieuses sont celles des Malais, qui ont peut-être précédé les Asiatiques dans l'Amérique du Sud, puis celles des Asiatiques eux-mêmes. Il paraît aujourd'hui certain que ces derniers, à des époques différentes, encore indéterminées, avaient envoyé par l'Atlantique, surtout par le Pacifique, de nombreuses colonies, qui ont apporté de profondes modifications chez les indigènes, qui ont influé sur leurs idées religieuses, comme sur leurs conceptions artistiques, et qui ont aidé au développement d'une civilisation, dont la ressemblance avec celle des peuples de l'ancien continent éclate à chaque page de cette étude. Mais toutes les immigrations, dont on peut retrouver la trace remontent à des époques relativement modernes. A ce moment, l'Amérique comptait déjà des habitants ; nous sommes en face de populations bien antérieures à toutes les traditions reçues. Ce sont ces populations barbares et nomades, contemporaines d'animaux disparus, ignorantes de toute culture, se nourrissant des mollusques de la mer ou des rivières, du produit de leur chasse ou de leur pêche, dont nous cherchons l'origine. Une dernière hypothèse reste à examiner, celle de l'existence dans les temps préhisto-

Polynésiens. Elle a été mise en avant pour la première fois en 1803 par Zuniga, l'un des historiens des Philippines, et soutenue de nos jours par plusieurs savants distingués. Mais un examen attentif des preuves alléguées à son appui ne permet guère de l'entretenir, et c'est avec raison que M. de Quatrefages, avec sa grande autorité, la relègue au rang des fables.

(1) A tous les peuples, que nous avons cités comme les premiers occupants du sol américain, il aurait peut-être fallu ajouter les Basques qui s'attribuent l'honneur de la découverte de Terre-Neuve (F. Duro, *La pesca de los Vascongados y el descubrimiento de Terra Nova*).

riques de ce vaste continent, auquel l'histoire et la fable ont donné le nom d'*Atlantide*.

Une terre plus vaste que l'Asie et la Libye réunies, douée d'un air pur, d'un climat doux, d'un sol fertile, s'élevait jadis au delà des colonnes d'Hercule et s'étendait au loin dans l'océan Atlantique. Les Atlantes, tel fut le nom donné aux habitants, étaient soumis à des rois, dont la conquête avait assuré la domination. L'Égypte jusqu'à la Libye, l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie obéissaient à leurs lois. Les peuples en deçà de ces limites s'unirent pour leur résister, les Athéniens se mirent à leur tête et, après une longue et sanglante lutte, ils restèrent vainqueurs de la puissante armée qui prétendait asservir l'Europe et l'Asie. Les forfaits des Atlantes provoquèrent le courroux céleste; l'éruption soudaine d'un volcan et un tremblement de terre vinrent détruire leurs demeures ; puis un déluge, tel que les hommes n'en virent jamais, fit disparaître en une nuit l'Atlantide, dont les Canaries, les Açores, les îles du Cap-Vert et Madère sont les muets témoins. L'Atlantide.

Tel est le récit que firent à Solon les prêtres de Saïs, en ajoutant que ces événements avaient eu lieu 9,000 ans avant sa venue en Égypte. Son authenticité paraît incontestable ; Critias, dont le grand-père était le contemporain de Solon, l'avait raconté à Socrate, et Platon, qui le tenait de la bouche même de Socrate, l'a transmis à la postérité (1). Une tradition constante avait conservé à Athènes la mémoire de ces faits, et dans les petites Panathénées célébrées en l'honneur de Minerve, on portait un peplum qui rappelait la protection de la déesse dans la guerre, que les Athéniens avaient dû soutenir contre les Atlantes (2).

D'autres écrivains mentionnent à leur tour l'Atlantide. Aristote (3) parle d'une grande île, *Antilla*, à plusieurs journées de navigation du continent ; elle avait été, rapporte-t-il, découverte et colonisée par les Carthaginois ; mais ils cachaient son exis-

(1) *Timée, éd. du Panthéon littéraire*, t. II, p. 643. On peut aussi consulter *Critias, trad. V. Cousin*, t. XII.

(2) Bekker, *Comment. in Platonem*, t. II, p. 395.

(3) *De Mirabilibus auscultationibus*, c. IV.

tence avec un soin si jaloux, qu'ils faisaient mourir ceux qui osaient la nommer. Diodore de Sicile (1) cite aussi une île située à l'ouest de la Libye ; il ajoute ce détail important qu'elle était arrosée par des fleuves navigables, ce qui témoigne de son étendue. Théopompe, qui écrivait comme Platon, au quatrième siècle avant notre ère, rapporte (2) que l'histoire de l'Atlantide avait fait partie des enseignements donnés par Silène à l'antique roi Midas, et Virgile dans l'Énéide (3) en a immortalisé le souvenir (4).

De l'autre côté de l'Atlantique, nous trouvons une tradition constante de cataclysmes, de déluges, d'éruptions volcaniques, ayant amené la destruction de régions immenses, de continents entiers. Ces traditions peuvent être exagérées; il est impossible qu'elles reposent uniquement sur des faits imaginaires (5).

Ces témoignages concordants de l'histoire et de la tradition

(1) *Bibl. Hist.*, l. V, c. XIX, *trad. Hoefer*, t. II.

(2) Il ne reste de Théopompe que quelques fragments reproduits dans les *Hist. Græc. Fragmenta* de la collection Didot. Celui que nous citons a été conservé par Elien (*Hist. Div.*, l. III, c. XVIII) ; voici le passage le plus important du récit de Silène : « l'Europe, l'Asie et la Libye étaient des îles, autour desquelles coulait l'Océan comme un cercle ; mais il est une autre île, en dehors de ce monde, qui seule mérite le nom de continent. »

(3) L. VI.

(4) Nous bornons là nos citations ; il serait facile de les multiplier. Ammien Marcellin appelle l'Atlantide « *Insula Orbe spatiosior.* » Proclus dans son commentaire sur Timée parle également de cette île, qui exerça durant un long espace de temps une domination incontestable. Timagène, qui vivait vers le premier siècle avant l'ère chrétienne, raconte que les récits des Druides s'accordent avec ceux de Platon et de Théopompe. Hérodote (L. IV, c. CLXXXIV, p. 234, éd. Didot), Pomponius Mela (L. I, c. IV et VIII), Denys de Mitylène (*Argonautiques, Hist. Græc. Fragm.*, t. II, p. 9) signalent tous les Atlantes comme un peuple puissant ; ils les appellent indifféremment. 'Ατλάντες, 'Ατλάντεοι, 'Αταράντες. *Traditur*, dit à son tour Pline (L. VI, ss. 46, trad. Littré, p. 272), *alia insula contra montem Atlantem et qua Atlantis appellata.* Enfin Sénèque s'écrie :

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus
Tethysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.
Médée, v. 375 et s.

Il faut citer ces vers remarquables, bien qu'on puisse aussi bien les appliquer à l'Amérique qu'à l'Atlantide.

(5) Brasseur de Bourbourg, *le Popol-Vuh*, ch. III.

sont importants, et bien que les données paraissent vagues et obscures, la science parviendra peut-être un jour à les éclaircir et à les compléter.

Une première remarque s'impose : Nous suivons les traces des premières immigrations des Aryas ; nous voyons bien ces hommes partir du fond de l'Asie, envahir successivement l'Inde, la Perse, les différentes régions de l'Europe ; mais des races nombreuses, des peuples entiers restent encore étrangers, non seulement aux Aryas, mais aussi à toutes les filiations que l'on a prétendu établir. Les Égyptiens se disaient autochtones, créés par le dieu Horus sur la terre même qu'ils habitaient (1). S'ils avaient été d'origine asiatique, comment le cheval, qui ne paraît que sous la dix-huitième dynastie, le chameau importé seulement vers le quatrième ou le troisième siècle avant Jésus-Christ, leur seraient-ils restés si longtemps inconnus (2) ? D'où pouvait sortir cette population de quelques millions d'habitants, isolés dans la vallée du Nil, sans lien avec les populations voisines ? La même question se pose pour les Berbères, les Ibères, les Étrusques, dont on relève les caractères communs. Dans toute la région Atlantique, dit le docteur Lagneau (3), dans les Canaries, dans la Berbérie ou Mauritanie, si différente sous le rapport zoologique du reste de l'Afrique, dont elle était séparée par la mer du Sahara, il se trouve une race humaine identique. A cette race se rattachent les Kabyles, les Corses, de nombreux habitants de l'ancienne Bétique et de la Lusitanie, certains Basques du Guipuzcoa, les Troglodytes dont les ossements ont été recueillis à Sordes, à Cro-Magnon, à Gibraltar, dans la caverne de l'Homme-Mort. Ces peuples étrangers aux Aryas ne sont-ils pas sortis d'une souche commune ? et ne peut-on pas retrouver chez les Atlantes leur origine ; dans l'Atlantide, le point de départ de leurs migrations ?

(1) Brugsch, *Hist. de l'Egypte depuis les premiers temps de son existence.* Leipzig, 1859, 1re p., ch. I.

(2) A. Desmoulins, *Sur la patrie du chameau à une bosse et sur l'époque de son introduction en Afrique.*

(3) *Revue d'Anthrop.*, 1880, p. 464. — De Quatrefages et Hamy, *Crania Ethnica*, p. 96.

Nous avons dit que la faune Américaine était essentiellement distincte de la faune de l'ancien continent. Les mammifères, les oiseaux, les poissons, les mollusques présentaient des différences si nettement accusées, que les zoologistes n'ont pas hésité à les ranger dans d'autres familles. L'étude de la flore conduit à des conclusions analogues. Au moment de la découverte de l'Amérique, la séparation dans tous les règnes était complète. Il n'en avait pas toujours été ainsi; les travaux qui resteront la gloire la plus incontestable de notre siècle l'ont prouvé sans réplique (1).

Il y a quelques années déjà, M. Gaudry faisait remarquer la ressemblance de l'éléphant qui vivait en Amérique, au début des temps quaternaires, avec l'*Elephas primigenius*, dont on a recueilli les ossements dans les environs de Paris (2). Il existe également une grande analogie entre l'*Elephas americanus*, et l'*Elephas antiquus*, de nos régions. Le *Mastodon americanus* paraît avoir eu des rapports étroits avec le *Mastodon turicensis*, qui a vécu en Europe durant les périodes miocène et pliocène. Si on réfléchit, continue M. Gaudry, qu'à côté de ces affinités des proboscidiens, des affinités non moins grandes ont existé entre les bisons, les ovibos, les rennes, les cerfs de l'Amérique du Nord et leurs congénères Européens, on est bien disposé à croire qu'il y a eu autrefois une communication entre l'ancien et le nouveau continent. Remontons encore l'échelle des temps, des recherches récentes ont prouvé que la faune éocène des environs de Reims se rapproche singulièrement de la même faune dans le Nouveau-Mexique. L'étude des mollusques tertiaires des États-Unis établit la complète identité de quelques-uns d'entre eux avec ceux des couches françaises correspondantes, et on trouve dans le Yang-tse-Kiang, des coquilles dont les analogues ne vivent actuellement que dans les grands cours d'eau de l'Amérique du Nord (3). Un nombre considérable de vertébrés tertiaires de la

(1) Hamy, *De l'homme tertiaire en Amérique et des centres multiples de création* (*Revue des cours scientifiques*, 19 mars 1870).

(2) *Bul. Soc. Geol.*, t. I, 3e série. Paris, 1875.

(3) Sauvage, *Nature*, 1874, t. II, et 1881, t. II.

France centrale, aujourd'hui complètement disparus, ont leurs similaires de l'autre côté de l'Atlantique (1). Un nombre plus considérable encore d'insectes semblables ont vécu sur les rivages opposés de l'Océan et présentent à peine quelques légères différences de l'Angleterre à l'Alabama (2).

L'observation des flores fossiles a permis de constater ces mêmes analogies entre les végétaux tertiaires de l'Europe et ceux de l'Amérique (3). Dans les terrains tertiaires Européens on a trouvé des tulipiers, des cyprès de la Louisiane, des robiniers, des pacanes ou noix des États-Unis, des feuilles d'érables, de magnolias, de sassafras, d'ifs, de sequoias californiens qui ne se rencontrent que dans l'Amérique du Nord (4). Comment expliquer ces analogies, ces similitudes remarquables ?

Si l'on étudie la belle carte géologique de l'Espagne dressée par MM. Collomb et de Verneuil, on verra trois immenses dépôts lacustres remontant à l'époque tertiaire et couvrant près de 145,000 kilomètres carrés. Leur puissance sur plusieurs points dépasse cent mètres ; lentement déposés en couches horizontales, ils supposent des fleuves considérables qui ont déversé, durant un laps de temps fort long, leurs eaux dans ces larges bassins ; ces fleuves n'ont pu être alimentés que par des continents, dont l'étendue devait correspondre au volume des eaux. Ces continents n'ont pu exister que vers le nord-ouest de l'Espagne. Au nord, en effet, les roches des Pyrénées, à l'ouest, les granits et les gneiss des monts Carpentaniques, les massifs siluriens de la

(1) Nous pouvons citer parmi eux les *Chelydres* dont les congénères appartiennent à l'Amérique du Nord ; les *Didelphes* qui rappellent les Sarigues de l'Amérique du Sud ; les *Geotrypes* qui lient nos taupes aux Condyures des États-Unis ; les *Archœomis* et les *Palanœma* qui rappellent les formes les plus caractéristiques de la faune Sud-Américaine ; un tapir presque identique au *T. americanus ;* un ours qui ressemble à celui des Cordillères ; un Megatherion qui diffère peu de celui du Brésil (Hamy, *l. c.*).

(2) On a découvert récemment dans les travertins éocènes de Sézanne qui, selon toute apparence, appartiennent à la base des terrains tertiaires, un coléoptère qui vit aujourd'hui au Brésil.

(3) Les travaux de M. Unger (*Die Versunkene Insel Atlantis*), de M. O. Heer (*Flora tertiaria Helvetiæ*), du marquis de Saporta (*Ass. Franç.*, Montpellier, 1879) ne peuvent laisser de doute à cet égard.

(4) Gaffarel, *Revue de Géog.*, 1880.

Sierra Morena et des monts Lusitaniques barraient déjà complètement le passage aux fleuves. Au sud et à l'est, les dépôts tertiaires marins de l'Andalousie, de Murcie, de Valence et de la Catalogne formaient les rivages d'une mer intérieure. C'est donc au nord-ouest, entre les côtes de l'Espagne et celles de l'Irlande, qu'il faut chercher cette Atlantide qui a pu servir de pont, si ce mot est permis, aux migrations plus ou moins lentes des plantes, des animaux, de l'homme lui-même.

Que l'Atlantide ait été située vers le nord, que ses limites aient été reculées vers le sud, il est difficile de rien préciser, et toutes les hypothèses sont permises (1). Nous croyons seulement que les documents historiques, les faits anthropologiques et géologiques que nous avons cités, prouvent l'existence de vastes terres disparues, soit par une de ces catastrophes brusques, rares dans l'histoire moderne du globe (2), soit par un affaissement lent et continu que la géologie permet d'affirmer dans le passé et qui s'accomplit sous nos yeux, sur tant de points différents. Mais nous restons encore dans une ignorance profonde sur la forme, l'étendue, la position même de ces continents (3). Il est même probable qu'ils ont dû éprouver durant le cours des siècles des changements considérables, avant-coureurs de leur disparition complète. Les sondages du Challenger (4) ont montré qu'un émergement de 1,800 mètres serait nécessaire pour rattacher

(1) Bory de Saint-Vincent avait entrepris de dresser la carte conjecturale de l'Atlantide (*l'Homme, Essai zoologique sur le genre humain*).

(2) On a prétendu que l'Atlantide s'était affaissé dans les flots, à l'époque où la région qui s'étend des Carpathes au plateau central de l'Asie et qui était couverte par l'Océan Scythique en est sortie. J. Clavé, *Hydrologie de l'Afrique* (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er mai 1882).

(3) Nous n'avons à parler ici que de l'Atlantide. Sur d'autres points, la forme des terres a singulièrement varié depuis les temps géologiques. Si l'on jette les yeux sur une carte des pays tertiaires, on sera surpris de la différence que présente la configuration des continents, avec celle à laquelle nos yeux sont accoutumés. Pour n'en citer qu'un seul exemple, la Bretagne, le Cornwall, l'Irlande, les îles du canal de Saint-Georges, les îles Scilly sont les sommets restés émergés d'un continent qui s'étendait fort loin dans l'Atlantique.

(4) Sir C. Wyville Thomson, *The Atlantic*. — *Scientific American*, 28 July 1877. — Le journal anglais *Nature* reproduit dans ses numéros 383 et 391 la carte de ces sondages.

Madère au Portugal, les Canaries à l'Afrique. D'autres sondages ont fait connaître, à des profondeurs variant de 1,800 à 3,600 mètres, une série de montagnes et de vallées se continuant à travers l'Atlantique de l'est à l'ouest, sur une longueur de plus de mille miles. Les Açores, Saint-Paul, Tristan d'Acunha restent les pics de cette chaîne submergée, dernier vestige peut-être de l'Atlantide. En poursuivant cette voie féconde, les recherches ultérieures de la science permettront de pénétrer les secrets que l'Océan garde encore dans ses eaux. Peut-être, d'ailleurs, si la vie persiste assez longtemps sur notre globe, nos arrière-neveux verront-ils l'Atlantide, par un relèvement semblable à son affaissement, reparaître à leurs yeux et justifier d'une manière éclatante les hypothèses de leurs ancêtres sur les premiers hommes qui ont peuplé le continent américain (1).

Races Autochtones.

Il existe enfin une opinion soutenue avec ardeur de l'autre côté de l'Atlantique et dont nous trouvons les traces dès le dix-huitième siècle (2). Morton (3), Nott et Gliddon (4), Agassiz (5), bien d'autres à leur suite, uniquement préoccupés des différences qui existent comme type, comme langage, comme civilisation, entre les races américaineset celles de l'ancien continent, ne veulent pas admettre qu'elles puissent descendre d'ancêtres communs.

« La race américaine, s'écrie Morton, est essentiellement différente et séparée de toutes les autres; et si on les considère sous

(1) De nombreux auteurs ont traité la question ; parmi les travaux plus intéressants, nous citerons : Bailly, *Lettres sur l'Atlantide de Platon;* — Brackenridge, *Views of Louisiana.* Pittsburg, 1814; — Moreau de Jonnès, l'*Océan des anciens ;* — Brasseur de Bourbourg, *Ms. Troano.* Paris, 1869-78; — D'Arbois de Jubainville, *les Premiers Habitants de l'Europe.* A ces noms, il faut ajouter ceux de MM. Hamy et Lagneau, dont nous avons parlé.

(2) « God has created an original pair here, as well as elsewhere. » Roman's, *Concise Nat. Hist. of E. and W. Florida.* New-York, 1775, p. 55.

(3) *Crania Americana or a comparative View of the Skulls of various Aboriginal Nations of North and South America.* Philadelphia, 1839.

(4) *Types of Mankind,* in-4°. London and Philadelphia, 1854. — On peut aussi consulter Pickering, *The Races of Men and their Geographical Distribution.* New-York and Philadelphia, in-4°, 1848; — Sir C. Lyell, *The Antiquity of Man ;* Forshey, Squier et d'autres savants éminents.

(5) *Sketches of the Natural Provinces of the Animal World and their Relation to the different Types of Men.*

leurs aspects physiques, moraux ou intellectuels, nous ne pouvons voir aucun rapport entre les peuples de l'Ancien et du Nouveau Continent. Si même on parvient à prouver plus tard que les arts, les religions, les sciences de l'Amérique remontent à des sources exotiques, je maintiendrais encore que les caractères organiques de notre peuple, toujours persistants à travers ses ramifications sans fin de tribus et de nations, prouvent que tous appartiennent à une même race et que cette race est différente de toutes les autres (1). » Quelques années après, il reprenait la même thèse, avec plus de véhémence encore : « Je déclare, répétait-il, que seize ans de travaux incessants n'ont fait que confirmer les conclusions posées dans les *Crania Americana*, que toutes les nations de l'Amérique, à la seule exception des Esquimaux, appartiennent à la même race et que cette race est complètement distincte de toutes les autres (2). »

Agassiz avait depuis longtemps émis l'opinion qu'il avait existé des centres de création différents pour les animaux. Il avait fini par étendre cette hypothèse aux races humaines. « Nous soutenons, disait-il, que comme les autres êtres organisés, les hommes n'ont pu paraître individuellement; les hommes ont été créés par nations, comme les abeilles par essaims (3). »

Écoutons encore M. F. Muller (4) : « L'Amérique, en exceptant la région du Nord occupée par les Innuits (5) appartenant à la race hyperboréenne, est habitée par une seule variété humaine, qui ne présente ni par ses caractères physiques, ni par ses particularités intellectuelles, aucune franche parenté avec les « races habitant le monde ancien ».

« Pourquoi, dit enfin un écrivain contemporain (6), ne pas

(1) *An Inquiry into the Distinctive Characters of the Aboriginal Races of America*, p. 35.

(2) *Ethnology and Archæology of American Aborigines*. Newhaven, 1846, p. 9.

(3) Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, p. 78.

(4) *Allgemeine Ethnographie*, p. 246.

(5) Tel est le nom donné aujourd'hui aux Esquimaux ou du moins à une de leurs tribus les plus importantes.

(6) Simonin, *l'Homme Américain*. Paris, 1870.

supposer des centres de création ou d'apparition différents?

« ... Pourquoi supposer à plaisir, pour la race humaine, une unité qui n'existe point et surtout des migrations qui n'ont pas eu lieu? Encore aujourd'hui il serait impossible à des Européens de franchir le continent américain, je ne dis pas de New-York à San-Francisco, mais même de Panama à Aspinwall, s'ils n'avaient pas les chevaux, les diligences, les chemins de fer; et l'on veut que des sauvages aient descendu toutes ces régions le long de l'Atlantique et le long du Pacifique (1)!... On ne compte donc pour rien les Andes, les Sierras, les animaux malfaisants, les forêts impénétrables, les climats torrides et malsains. Par les itinéraires qu'on suppose, la route est impraticable, et les sauvages l'auraient suivie, l'auraient ouverte! erreur! »

« Aujourd'hui même, les Indiens des contrées boréales ne viennent jamais dans les Prairies; les Indiens des Prairies, quoique très nomades et chassant sur des étendues de terrain considérables, ne descendent jamais sur les plateaux mexicains; les Indiens du Mexique ne quittent jamais leur sol natal. Pourquoi donc tous ces Indiens auraient-ils autrefois tenté les migrations que l'on suppose, du détroit de Behring au détroit de Magellan. »

Les conclusions de M. Simonin sont nettes. « L'homme américain, continue-t-il, est un produit du sol américain (2). »

La différence radicale entre la faune et la flore de l'ancien et du nouveau continent est un argument dont on ne saurait contester l'importance. Nul ne peut croire que l'ocelot ou le jaguar par exemple, qui font entendre leurs rugissements du Rio Gila jusqu'aux bords de l'Amazone, soient arrivés à la nage, de l'Asie ou de l'Afrique; ou bien que les hommes les aient amenés à leur suite de régions où rien, absolument rien, ne prouve leur existence antérieure. Si donc nous sommes forcés d'admettre des centres de création différents pour les animaux, pourquoi l'homme seul formerait-il une exception dans la nature?

(1) Comment M. Simonin explique-t-il donc les migrations non pas des Aryas, il pourrait les nier; mais celles très indiscutables des Cimbres, des Teutons, des Francs, des Huns.

(2) *L. c.*, p. 12.

Nous avons tenu à citer les propres paroles des écrivains les plus autorisés qui ont soutenu la théorie d'une race autochtone, elles ne sauraient entraîner notre conviction.

Il faudrait tout d'abord que l'on nous montrât que la race américaine est une, semblable à elle-même depuis les régions glacées du Canada jusqu'aux zones torrides de l'Amérique du Sud. Or c'est le contraire qui a lieu (1) ; partout nous trouvons des variétés, plus nombreuses peut-être que celles qui existent sur les anciens continents. D'Orbigny (2), après un long séjour en Amérique, repoussait avec énergie l'idée d'un peuple unique ; il affirmait qu'à ses yeux il existait plus de différence entre le Patagon et le Péruvien qu'entre un Grec, un Ethiopien et un Mongol. M. Virchow établit à son tour avec une grande force (3) la pluralité des races du Nouveau-Monde et l'impossibilité absolue de considérer ses habitants, quelque haut que l'on remonte, comme une race pure.

Des types absolument différents se rencontrent jusque dans la collection de crânes américains formée par Morton pour soutenir une doctrine, dont il était un des plus ardents propagateurs et qui est devenue au contraire la meilleure preuve que nous puissions donner contre elle (4). Si donc la race américaine offre des différences typiques aussi importantes qu'indéniables, ce n'est pas un seul, mais un nombre indéterminé de centres de création qui seraient nécessaires ; or nous ne connaissons aucun fait anthropologique, géologique, historique ou linguistique qui puisse justifier cette assertion (5).

(1) Les fouilles et les recherches approfondies du Dr Wilson viennent prouver une fois de plus la fausseté absolue de ce type unique, si cher à tant d'anthropologistes américains. *On the supposed Uniformity of Crania throughout all Varieties of the Human Race. Americ. Ass.* Montreal, 1857, p. 112.

(2) *L'Homme Américain*, t. I, p. 123.

(3) *Bull. Soc. Anthr.*, 1882, p. 171.

(4) « There is no evidence furnished by the measurement of crania, that an American Race as unique in itself and distinct from the rest of Mankind ever existed. » Short, *The North Americans of Antiquity*, p. 165. — Retzius, *Smith. Contributions*, 1869, p. 264. — Latham, *Nat. Hist. of the Varieties of Man*, p. 452.

(5) M. Hyde Clarke disait en 1873 à la réunion de l'Association britannique : « So far as the evidence of language is as yet availlable, and so far as probabilities go, the lan-

Je sais bien que les doctrines à la mode sont plus larges. L'homme, nous dit-on, est apparu sur des points bien divers, quand les circonstances favorables ont permis à cette forme nouvelle de paraître, succédant à d'autres qui peu à peu se rapprochaient de la forme humaine actuelle. Nous ne nous arrêterons pas à demander pourquoi on ne nous montre aucune de ces formes intermédiaires, aucun débris, quelque faible qu'il soit, qui puisse combler les lacunes existantes ; lacunes que les plus ardents sont forcés d'admettre. Notre objection a plus de portée ; elle s'attaque au principe même que l'on invoque, et nous demanderons comment il se peut faire que des conditions biologiques et climatologiques différentes, une faune différente, une flore différente, aient abouti en fin de compte à un homme semblable à l'homme de l'ancien monde, semblable par ses détails anatomiques ou physiologiques, semblable par ses instincts comme par son intelligence et son génie créateur. Ces hommes séparés par des mers immenses savaient fournir par les mêmes moyens aux mêmes besoins, bâtir une demeure, fonder une famille, se soumettre à des chefs, élever des temples, reconnaître par conséquent un être supérieur à eux, créer un langage, arriver enfin à une civilisation comparative par un progrès incessant, ce caractère distinctif du genre humain à travers le temps et à travers l'espace. Comment se peut-il que des coefficients différents, pour nous servir des mots de l'école, aient toujours abouti à des résultats identiques ? Le domaine des hypothèses est large ; il est toujours facile de le parcourir. Celui des faits est plus étroit, plus difficile à aborder, et c'est cependant par les faits seuls, il ne faut jamais l'oublier, que l'on assure le vrai progrès scientifique.

Pour les animaux, pour les mammifères notamment du Nouveau-Monde, les différences qui les séparent de ceux de notre

guage and culture of America are connected with those of the old world and there is no exclusive or indigenous American language, grammar or culture. The inference drawn is that an original community of races and culture was arrested in its developement by the stoppage of the migration of the advanced races. » *The Migration of Man in Relation to Comparative Philology*, p. 41.

continent sont telles, que l'on ne saurait leur trouver, parmi les espèces actuelles de l'Europe ou de l'Asie, ni ancêtres, ni congénères. La conclusion naturelle est qu'ils n'ont pu arriver du vieux monde. « L'homme, au contraire, a dit excellemment M. de Quatrefages en parlant des Américains, appartient au type des anciens continents ; seul, il est semblable à lui-même dans deux régions si différentes au point de vue de la faune (1). » « L'homme, répétait-il plus tard, dans son beau livre sur l'*Unité de l'espèce humaine* (2), ce type à part, cette espèce privilégiée entre toutes, alors même qu'on ne voit en lui que l'être physique, pouvait-il naître à la fois en tous lieux ? Non, ou bien il eût constitué une de ces exceptions uniques, dont nous ne connaissons pas encore d'exemples. »

Non seulement les Américains, dans l'exagération de leur ardeur patriotique, veulent que l'homme américain soit né sur le sol même du nouveau continent, ils vont plus loin encore, et ils prétendent que la race jaune était originaire d'Amérique et que cette race aborigène s'est répandue sur le nord de l'Asie, chassant devant elle vers l'ouest et vers le sud-est les peuples qui occupaient ces régions. Puis, mêlée aux races noires, elle aurait formé la grande famille Malaye d'un côté, et de l'autre, par la Sibérie, elle se serait étendue sur l'Europe alors habitée par des sauvages, les hommes de l'âge de pierre vraisemblablement (3). C'est à cette race dominante et civilisatrice que seraient dus les premiers progrès de nos ancêtres et aussi les anciens monuments qui existent dans certaines parties de l'Asie, dans certaines îles de la Malaisie (4) et dont l'origine jusqu'à présent a défié toutes les investigations de la science.

(1) *Revue des Cours scient.*, 1865, p. 768.

(2) Ch. XXI.

(3) « Cuando toda la Europa estaba poblada por verdaderos salvages, en America habia pueblos sumamente adelantados, que vivian en grandes ciudades, y levataban suntuosos monumentos. » Ameghino, *la Antiguedad del Hombre en el Plata*, t. I, p. 211.

(4) Le grand temple de Palenque correspond si exactement à celui de Boro-Boudor dans l'île de Java, qu'il paraît impossible de contester une communauté d'origine. (*Edinburgh Review*, april 1867.)

C'est encore là une de ces théories faciles à poser. Nulle n'est plus dénuée de preuves; aucun fait, si haut que nous puissions remonter dans l'histoire des peuples, ne permet même de la discuter.

Nous voici au terme de ces études. Nous avons exposé les découvertes nouvelles, les théories qu'elles suggèrent. Malgré d'innombrables et savants travaux, le peuplement de l'Amérique reste, il faut bien le dire, un des points les plus obscurs de l'histoire de l'humanité. Quelques faits commencent cependant à se dégager du chaos. Il est certain que l'existence de l'homme sur le continent américain date des temps les plus reculés, de ces temps auxquels la géologie a donné le nom de quaternaires, l'archéologie celui d'âge de pierre. Ce ne serait même pas la limite extrême, et on a voulu, comme en Europe, faire remonter notre race à l'époque tertiaire; mais, comme en Europe, toute preuve sérieuse manque encore à l'appui de ces assertions. En sera-t-il toujours de même? C'est un problème qui appartient à l'avenir; nous constatons ce qui est, il ne nous est pas donné de prévoir ce qui sera. Conclusion.

Après ces premiers temps, restés si obscurs même dans nos propres régions, nous voyons, non sans un certain étonnement, les civilisations de l'ancien et du nouveau monde se développer pour ainsi dire parallèlement, suivre les mêmes phases, aboutir aux mêmes résultats. Quels ont été les rapports entre ces races? Quels ont été les points de contact de ces civilisations? Ici aussi, nous sommes en présence de problèmes difficiles; mais bien que nous soyons souvent réduits à des hypothèses pour les expliquer, nous pouvons déjà affirmer que ces rapports ont existé, que l'Amérique a été successivement peuplée par des races très diverses, aux types très différents, mais qu'une étude attentive permet déjà de rapprocher. « Les nations civilisées du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, disent les savants auteurs des *Crania Ethnica* (1), abstraction faite des déformations

(1) P. 480.

crâniennes, trop fréquemment usitées dans leur sein, se rapprochent de plus en plus les unes des autres, et si on tente de les décomposer dans leurs éléments formateurs, on constate que ces éléments sont sinon identiques, du moins extrêmement voisins, quoiqu'ils ne se superposent pas dans le même ordre, sur les divers points de l'habitat historique des peuples qu'ils ont contribué à former. »

Parmi ces éléments, les plus importants comme nombre et comme influence sont les immigrations asiatiques. Ces immigrations des races jaunes et brachycéphales sont incontestables; elles ont sûrement duré pendant de longs siècles. La plupart ont eu lieu par les îles du Nord; les différents peuples de race Nahuatl successivement descendus vers le sud sont les représentants les plus directs de ces migrations. Mais avant l'arrivée de ces Asiatiques, d'autres hommes occupaient depuis des temps considérables le continent américain; les Esquimaux au nord, les Botocudos et les Patagons au sud pourraient bien être les représentants de cette race, refoulée comme les Basques et les Finnois sur notre propre continent, par des vainqueurs étrangers. Pour ceux-là, l'histoire et la tradition sont muettes, et de toutes les suppositions mises en avant pour expliquer l'origine de ces races dolichocéphales, celle qui paraît la mieux fondée s'appuie sur l'existence de terres disparues soit dans un cataclysme soudain, que l'histoire géologique du globe mieux connue pourrait seule révéler, soit par une série de ces transformations lentes, que nous pouvons constater et mesurer, même durant le court espace d'une existence humaine.

Nous ne cherchons pas cependant à dissimuler combien ces hypothèses restent précaires, combien les preuves que nous possédons ont besoin d'être confirmées; et après de longs et patients travaux, dont ceux qui les ont entrepris peuvent seuls comprendre la difficulté, il faut en finissant nous écrier comme un savant américain : *The new World is a great mystery*, la terre d'Amérique est un grand mystère.

APPENDICE

A. — DÉCOUVERTES FAITES EN CALIFORNIE.

Chapitre I, page 40.

Nous croyons utile de résumer les principales découvertes faites en Californie et d'y joindre la liste des mammifères qui vivaient sur les côtes du Pacifique à l'époque quaternaire.

Comté de Mariposa, ossements de mastodonte mêlés à des ossements humains et à des armes de pierre, dont la plus remarquable est une pointe de lance en obsidienne de 5 pouces de longueur.

A *Hornitos* et à *Princeton*, des mortiers en pierre (1) avec leurs pilons, des têtes de flèche et de lance en obsidienne avec des ossements d'éléphant, de cheval et d'une espèce indéterminée se rapprochant du chameau.

Comté de Merced, nombreux outils auprès de Snelling.

Comté de Stanislas, une défense d'éléphant mesurant 10 pieds de longueur.

Comté de Tuolumne. Ossements de mastodonte à pleins wagons. Mombreux objets en pierre. Dans tous les sables aurifères, dans toutes les failles calcaires on a trouvé des ossements d'animaux de race éteinte associés à des produits de l'industrie de l'homme (2).

Sous les couches basaltiques de Table Mountain, il a été découvert une mâchoire humaine avec deux têtes de lance, un pilon, et plusieurs objets en pierre qui présentent l'apparence de nos cuillers à pot (3). Un squelette humain a été rencontré en creusant un tunnel sous

(1) On cite un mortier de 18 pouces de hauteur et du poids de 50 livres, c'est un des plus grands connus.

(2) La plus grande profondeur des fouilles fructueuses a été de 200 pieds.

(3) « Scoops or ladles with well shaped handles. » Whitney, *Auriferous Gravels*, p. 264.

Table Mountain (1); mais les détails sont encore trop incomplets pour permettre une conclusion.

Comté d'Amador, objets divers en pierre.

Comté d'El Dorado, à Shingle Springs, des mortiers en pierre et des ossements de mastodonte; à Diamond Springs, des mortiers; à Spanish Flat, *Tools, Kitchen ustensils and other indestructible traces of Man's presence and activity*, dit M. Voy, un des plus infatigables chercheurs de la Californie. Quelques ossements humains ont été recueillis dans un lit d'argile (2).

Comté de Placer, près de Gold-Hill, nombreux objets en pierre; à Forest-Hill, un plat creusé dans un granit fort dur et mesurant environ 18 pouces de diamètre; à Devil's Cañon, deux os humains sous une épaisse couche de lave.

Comté de Nevada, de 1853 à 1864 il a été recueilli de nombreux objets fabriqués par l'homme.

Comté de Butte, les premières découvertes remontent à plus de vingt ans; elles consistent en instruments, en armes, en outils des formes les plus variées.

Quelques traces de la contemporanéité de l'homme et des animaux de race éteinte ont aussi été constatées dans les comtés de la Trinité et de Siskiyou. Il est bien probable que des recherches ultérieures complèteront les découvertes déjà connues.

Faune tertiaire.

Les ossements dont il reste à parler n'ont jamais été trouvés dans leur position naturelle; ils avaient évidemment été entraînés par des eaux tumultueuses auxquelles les ossements des mammifères les plus robustes pouvaient seuls résister.

Quelques-uns de ces ossements ont été recueillis sous des couches profondes de basalte ou de lave. On ne remarque dans ces couches aucune fissure qui puisse faire croire que les ossements ont coulé sur les points où ils gisaient, postérieurement au dépôt de matières volcaniques. Les espèces découvertes dans de semblables conditions sont peu nombreuses; on n'en cite jusqu'à présent que trois qui présentent quelques conditions d'authenticité (3) : un rhinocéros (*R. Hesperius*) qui tient a la fois du *R. Indicus* et du *R. Occidentalis ;* il est

(1) *Proc. Boston Soc. of Nat. Hist.*, t. XV, 1873, p. 257.

(2) « No one who should give the slightest attention to the physical configuration of the country, but must be struck with the almost infinity of years, which have elapsed since the being, whose skeleton I had found was animated with life. » *L. du Dr Boyce*, du 2 nov. 1870.

(3) J. Leidy, *The extinct Mammalia Fauna of Dakota and Nebraska.* Philadelphia, 1869. — *Contributions to the extinct Vertebrate Fauna of the Western Territories, Report of the U. S. Survey*, Washington, 1873.

sensiblement plus petit que ce dernier ; l'*Elotherium superbum*, d'une espèce probablement voisine de l'*Elotherium ingens* du Dakota ; un pachyderme enfin, dont il n'a été trouvé qu'un fragment de dent. Leidy dit en en parlant : « Apparently the fragment of an incisor or canine of some large pachyderm, not the mastodon or elephant, and probably allied to the hippopotamus. »

Les espèces quaternaires sont naturellement plus nombreuses. Nous citerons parmi elles : **Faune quaternaire.**

Felides, Felis Imperialis.

Canides, un loup que le Dr Leidy croit le *C. Indianensis* que l'on rencontre avec le megalonyx sur les bords de l'Ohio.

Bovides. — B. latifrons.

Camelides. M. Voy a trouvé dans le comté de Merced un lama (*Auchenia Californica*), de très grande taille; des dents provenant du comté d'Alameda appartiendraient à une espèce plus petite (*A. hesterna*).

Le Dr Snell possède dans sa collection une molaire d'un grand ruminant trouvée auprès de Sonora ; elle ressemble à une dent recueillie auprès de la rivière Niobrara et attribuée par le Dr Leidy à un genre auquel il propose de donner le nom de *Megalomeryx*, mais qui pourrait bien n'être autre que le *Procamelus.*

Caprides. Aucun des ossements trouvés ne se rapporte d'une manière absolue à ce genre.

Cervides. On ne connaît qu'un métatarse provenant du comté de Mariposa et appartenant à un *Cervus* plus petit que le *C. Virginianus.*

Proboscidiens. Nous avons déjà vu combien ils étaient nombreux en Californie. Durant la période tertiaire et probablement durant la plus grande partie de la période quaternaire, ils erraient librement dans toute l'Amérique du Nord jusqu'au Labrador (1). La plupart se rapportent au *M. Americanus.* Le Dr Leidy sur de légères différences a cru cependant pouvoir créer trois nouveaux genres : *M. mirificus, M. Andium* et *M. obscurus.*

Les éléphants (*Elephas Columbi*, Falconer) étaient moins nombreux que les Mastodontes. Un squelette complet a été découvert auprès de la rivière Fresno, sa colonne vertébrale mesurait plus de vingt pieds de longueur.

Equidés. On en connaît plusieurs : *E. excelsus* trouvé à Santa-Maria Oil Springs ; *E. Caballus*, qui rappelle notre cheval actuel ; enfin *E. pacificus*, la plus grande de toutes les espèces californiennes. Il

(1) « Cart loads of Mastodon bones have been accumulated at various places between Sonora and the Stanislaus River at the workings in the lime stone crevices. » Whitney, *The Auriferous Gravels*, p. 251.

a été trouvé dans le comté de Contra Costa, et M. Whitney le date même de la période pliocène.

Flore. Pour compléter notre étude, nous reproduisons la flore dont on a constaté la présence dans les sables aurifères et dans les dépôts de Table Mountain (1).

Fagus Antipofi.
Quercus Elœnoides.
Quercus convexa.
Salix Californica.
Platanus dissecta.
Ulmus Californica.
Ulmus affinis.
Ficus microphylla.
Persca pseudo-Carilinensis.
Aralia Zaddachi.
Cornus ovalis.
Acer Bolanderi.
Ilex prunifolia.
Zizyphus microphyllus.
Rhus typhinoides.
» metopioides.
» dispersa.
Cerocarpus antiqua.

B. — ESPÈCES TROUVÉES DANS LES KJÖKKENMÖDDINGS DU MAINE ET DU MASSACHUSSETS.

Chap. II, p. 51.

	MOUNT DESERT.	COUCH'S COVE.	EAGLE HILL.	COLNIT PORT.
Homo	»	»	»	1
Cervus canadensis	1	»	»	»
Alces americanus	1	1	»	»
Rangifer caribou	»	1	»	»
Cervus virginianus	1	1	1	1 (?)
Ursus americanus	»	1	»	1
Canis occidentalis	1	»	»	»
Canis (species domesticata)	1	»	1	1
Vulpes fulvus	»	»	»	1
Felis	»	»	»	1
Lutra canadensis	»	1	»	»
Putorius vison	»	1	»	1
Mustela americana	»	1	»	»
Mephitis mephitia	»	»	»	1
Phoca vitulina	1	1	»	1
Castor canadensis	1	1	1	»
Arctomyx monax	1	»	»	»
Alca impennis	1	1	»	»
Alca torda	1	»	»	»
Anser (*species duo*)	1	1	»	»
Piscis squaloideus	»	»	»	1
Morhua americana	1	1	1	»
Lophius americanus	»	1	»	»
Buccinum undatum	1	1	»	»
Pyrula canaliculata et P. carica	»	»	»	1
Ostrea edulis et Mya arenaria	1	1	1	1
Venus mercenaria	»	1	1	1
Mytilus edulis	1	1	1	1
Pecten tenuicostatus et P. islandicus	»	1	»	1
Mactra	»	1	»	»

(1) Whitney, *l. c.*, p. 235.

C. — ESPÈCES TROUVÉES DANS DES KJÖKKENMÖDDINGS DE L'IOWA.

CHAP. II, p. 59.

		KEOSOQUA.	SABULA.	BELLEVUE.
Mammifères	Bos americanus	»	»	1
—	Cervus virginianus....	1	1	1
Oiseaux...........	Bernicla canadensis...	»	1	»
Reptiles cheloniens.	Chelydra serpentina..	1	1	»
—	Trionyx ferox.........	»	1	»
Poissons	Pimelodus (?).........	»	1	»
—	Embiotoca (?)	»	1	»
Mollusques........	Paludina integra (*Say*).	1	1	1
—	Unio œsopus (*Green*)...	1	»	»
—	— anodontoides (*Lea*)	1	1	1
—	— crassus (*Say*)	1	»	1
—	— ebenus (*Lea*)	»	1	1
—	— gibbosus (*Barnes*).	»	1	1
—	— nodosus (*Barnes*).	1	1	1
—	— ovatus (*Say*).....	1	1	1
—	— plicatus (*Say*)....	1	1	1
—	— pustulosus (*Lea*)..	1	1	1
—	— rectus (*Lamark*)..	1	»	»
—	— rugosus (*Barnes*).	1	1	1
—	— tuberculatus (*Id.*).	1	»	»
—	— undatus (*Id.*)....	1	1	1
—	— ventricosus (*Id.*)..	»	1	1

ERRATA

Page 71, ligne 15, *au lieu de :* Rio-Norzas, *lisez :* Rio Nazas.
— 166, note 6, — Marck, — March.
— 176, fig. 85, — Stone Gave, — Stone Grave.
— 192, ligne 6, — Lel County, — Lee-County.
— 305, ligne 13, — fig. 112, — fig. 122.
— 396, ligne 15, *supprimez* la virgule après colline et *placez-la* après avancée, ligne 16.
— 405, ligne 17, *au lieu de :* fig. 165, *lisez :* fig. 167.
— 451, ligne 14, — fig. 196, — fig. 195.
ligne 16, — fig. 197, — fig. 196.
— 465, ligne 5, — fig. 201, — fig. 203.
— 469, ligne 22, — fig. 201, — fig. 204.
— 471, ligne 19, — fig. 202, — fig. 205.
ligne 24, — fig. 203, — fig. 206.
— 473, ligne 12, — fig. 204, — fig. 207.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

5440-82. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

